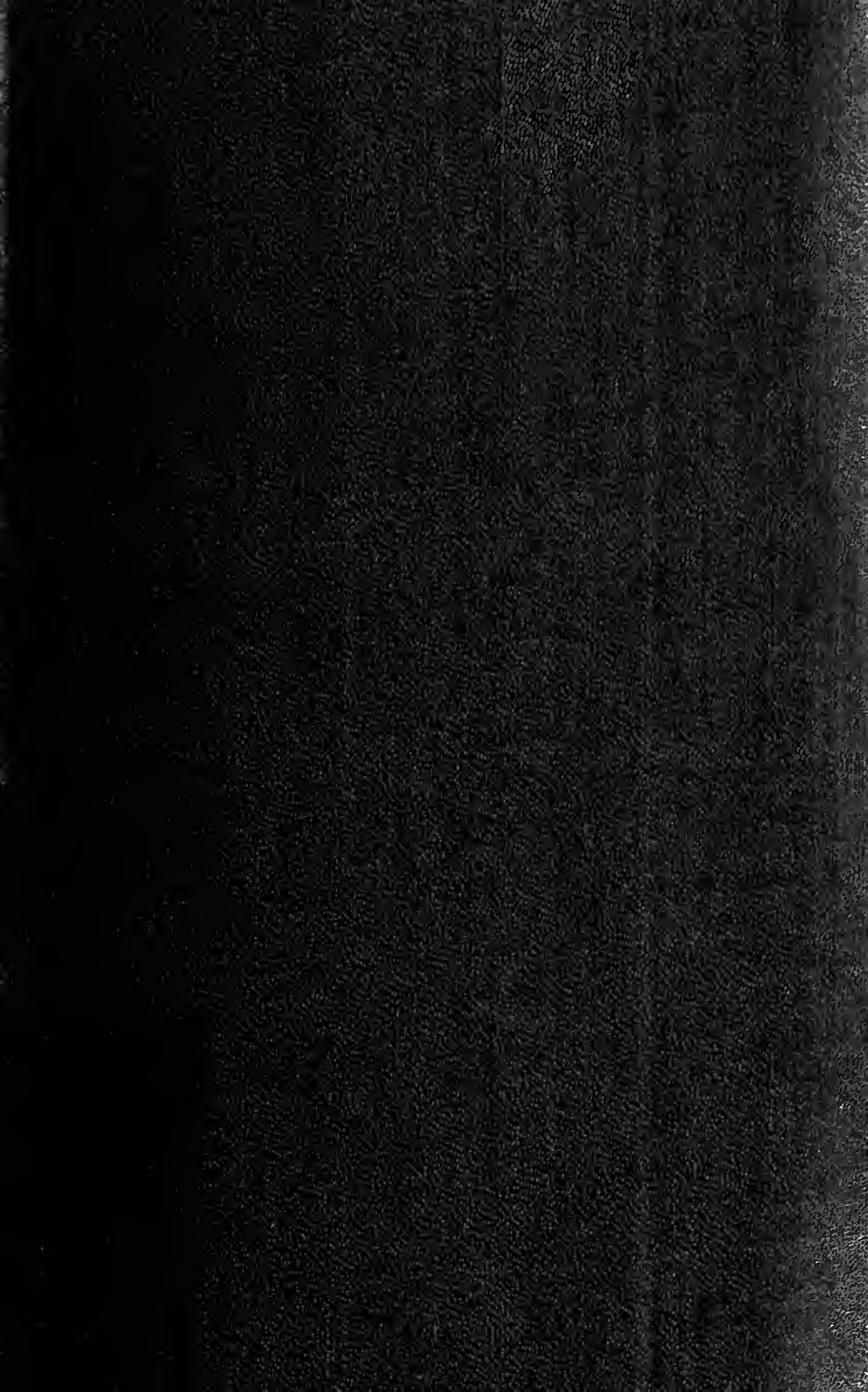
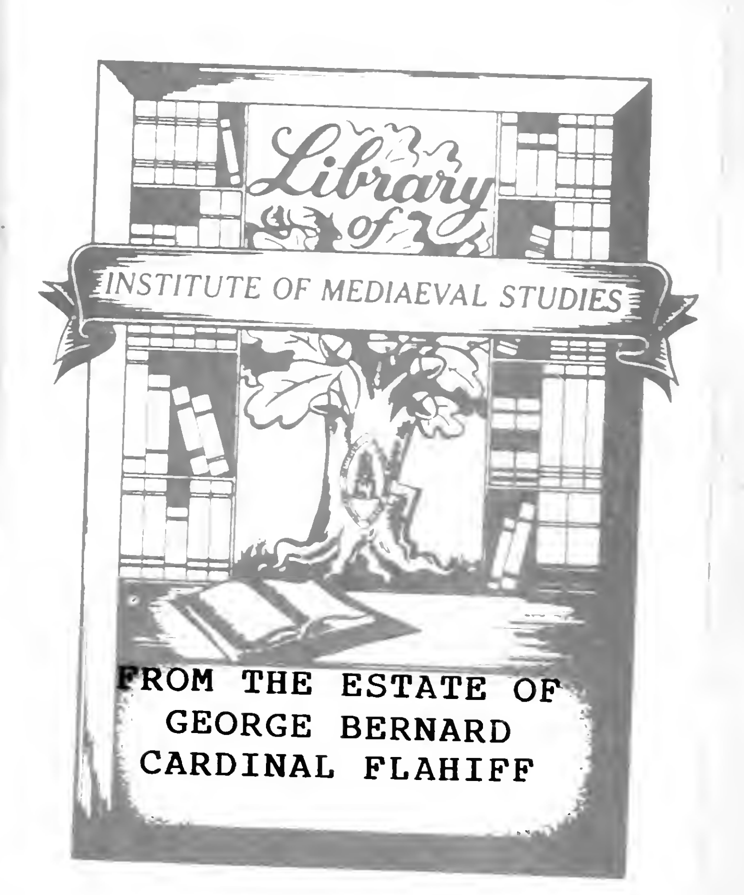




LES CONFESSIONS

DE

SAINT AUGUSTIN

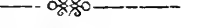
TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. DE SAINT-VICTOR

Avec une Préface

PAR M. L'ABBÉ DE LA MENNAIS

ET UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LES MANICHÉENS



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, RUE DE LILLE

1845

PRÉFACE

PAR M. L'ABBÉ F. DE LA MENNAIS.

De tous les ouvrages des Pères, le plus utile peut-être, dans ce siècle d'incrédulité, est celui où saint Augustin retrace l'histoire de sa vie, et confesse ses longs égarements. L'antiquité ecclésiastique ne nous a rien laissé de plus instructif et de plus touchant que ce récit des erreurs, des doutes, des anxiétés d'un grand esprit abandonné à lui-même, et que cette peinture des mouvements et des inquiétudes d'un cœur tourmenté de ses désirs, cherchant partout le vrai bien et ne le trouvant nulle part, jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu. Il n'est personne qui ne se reconnaisse dans ce tableau si frappant et si animé : c'est l'histoire de chacun de nous, de ceux du moins dont la religion n'a pas toujours fixé, avec la puissante autorité qui lui appartient, les croyances et les sentiments. Toutes les pensées qui peuvent monter dans une raison sans règle, toutes les passions qui peuvent agiter une âme ardente et qui n'obéit à aucune loi, tous les remords qui peuvent la troubler, la joie amère des plaisirs du monde, l'inanité de ses espérances, les peines secrètes attachées à nos affections même légitimes, saint Augustin a tout éprouvé : homme extraordinaire, dont l'exemple semble suffire à l'instruction de tous les autres hommes.

Car enfin, dites, que voulez-vous? que cherchez-vous sur la terre? La vérité. Eh bien, voilà le génie le plus perçant, le plus étendu, le plus actif, qui, pendant une longue suite d'années, s'applique à cette recherche; et tandis qu'il veut tout voir, tout comprendre, tout soumettre à son jugement, il ne peut parvenir à rien de certain ; mais, *flottant à tout vent de doctrine*, passant perpétuellement d'une opinion à une autre, sans jamais sortir du doute, il ne trouve enfin le repos d'esprit que dans une pleine obéissance à l'Église qui commande la foi, et fait taire le raisonnement.

Est-ce le bonheur que vous cherchez? cet homme l'a cherché aussi ; il l'a cherché dans toutes les voies : dans la gloire, et il en a senti le néant; dans la science, et il en a reconnu la vanité; dans les plaisirs des sens, et il n'a recueilli que les angoisses et le dégoût; dans les liaisons intimes d'une amitié pure, mais toute humaine, et il a vu que *cela aussi n'était que travail et affliction*

d'esprit[1]. Dans le monde, dans la solitude, quelque chose lui manquait toujours. Son cœur inquiet soupirait sans cesse après je ne sais quel bien immense, inconnu, qui existait puisqu'il en avait le désir, mais qu'il ne découvrait nulle part. Il le demandait aux créatures, et les créatures lui répondaient : *Ce n'est pas nous*. Enfin une voix qu'il n'avait pas entendue encore, une voix aussi douce que puissante l'appelle, et son âme troublée se calme soudain ; le bien auquel il aspirait, Dieu, s'est montré à lui, et de ce moment il ne vit que pour Dieu, pour l'aimer, le bénir, pour célébrer ses miséricordes. Cet homme jusqu'alors nourri d'orgueil s'humilie ; cet homme naguère si enflé de sa science devient docile comme un petit enfant ; il croit, il prie, il obéit, il courbe toutes ses passions sous le joug de la loi divine, et une paix ravissante, *une paix qui surpasse tout sentiment*, est la première récompense de sa foi et de son amour. Plus d'anxiétés, plus de regrets, que celui de s'être égaré si longtemps loin de ce Dieu qui est seul la félicité véritable.

Et maintenant! qui que vous soyez, rentrez en vous-même, interrogez-vous. Si saint Augustin, un si grand génie, une âme si élevée et si tendre, n'a pu trouver que dans la religion la vérité et le bonheur qu'il cherchait, les trouverez-vous ailleurs? Le pensez-vous? Et si vous ne le pensez pas, que tardez-vous à suivre son exemple? Lisez attentivement ses *Confessions :* vous y verrez tous les liens secrets qui vous attachent encore à un monde qui vous pèse ; vous y découvrirez tous les vains prétextes, tous les motifs frivoles par lesquels vous vous abusez vous-même, et qui vous arrêtent, pour ainsi dire, à l'entrée de la conversion. Profonde misère du cœur humain! On veut être heureux ; on ne peut l'être qu'en soumettant sa raison à la foi, et ses désirs à l'ordre immuable ; on le sait, on l'avoue, et cependant ce n'est jamais sans un effort au-dessus de la nature qu'on renonce à la triste liberté de se corrompre et de se perdre. Tel est l'empire de l'orgueil sur l'homme, qu'il repousse la lumière qu'il n'a point créée, et prend en haine le bonheur même qui lui est imposé comme loi. Preuve effrayante de sa dégradation originelle! Quand le ciel ne demande, en quelque sorte, qu'à s'ouvrir pour le recevoir, quand il est maître, en obéissant, de s'en assurer la possession, il y a quelque chose en lui qui choisit et qui veut l'enfer.

[1] Eccl., I, 17.

L'abbé F. DE LA MENNAIS.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Les CONFESSIONS de saint Augustin ont été souvent et très-anciennement traduites dans notre langue. De ces traductions diverses, il n'en reste plus que deux : l'une par Arnaud d'Andilly, l'autre par l'abbé Dubois, et toutes les deux publiées dans le dix-septième siècle.

On lit peu maintenant la traduction d'Arnaud d'Andilly, qui est écrite d'un style lourd et diffus, et qui rebute, d'ailleurs, parce que le langage en a vieilli ; celle de l'abbé Dubois jouit de plus de faveur, et beaucoup de gens sont même persuadés que c'est une assez bonne traduction de ce livre excellent.

L'ayant examinée avec attention, il nous semble, au contraire, qu'il ne s'en peut guère imaginer de plus défectueuse. L'abbé Dubois était du nombre de ces traducteurs qui se persuadent que le génie de la langue française diffère à un tel point de celui des langues anciennes, qu'il n'y a d'autre moyen de le conserver dans une traduction que de dénaturer entièrement ce qu'on traduit, c'est-à-dire d'y bouleverser à tous moments l'ordre des idées, d'affaiblir la vivacité des tours et des expressions, d'effacer les images et les comparaisons dont la hardiesse ou l'énergie choque je ne sais quelle idée qu'ils se sont faite d'un langage délicat, de n'oser lutter contre la précision ou la naïveté du texte, enfin de tout éteindre dans une paraphrase languissante, où l'on ne trouve plus qu'une pâle et fade copie, ou, pour mieux dire, qu'une ombre de l'ouvrage original. C'est d'après ce principe qu'il a traduit les CONFESSIONS de saint Augustin, assez malheureux encore pour n'avoir pu, dans cette affectation d'élégance française qu'il s'efforce de donner à sa manière d'écrire, éviter de tomber, et même assez souvent, dans de grandes trivialités. Sous tous les rapports, la vieille traduction d'Arnaud d'Andilly, qui suit le texte plus fidèlement et avec plus de simplicité, nous semble de beaucoup préférable à la sienne, et nous l'avons plus d'une fois consultée avec fruit.

Dans cette traduction nouvelle, nous avons fait en sorte de parler la langue de notre temps, et de rendre aussi littéralement qu'il nous a été possible le texte original ; de manière que, sans nous flatter d'en avoir atteint les beautés, nous croyons du moins avoir évité les défauts de ceux qui ont entrepris avant nous le même travail.

SUR

L'HÉRÉSIE DES MANICHÉENS.

Pour bien comprendre les CONFESSIONS de saint Augustin, il est nécessaire d'avoir quelques notions de l'hérésie des *Manichéens*, de toutes les hérésies celle qui, sous mille formes différentes, a eu la plus longue durée, et, si l'on en excepte nos hérésies modernes, celle qui a fait le plus de mal à la religion.

Le *Manichéisme* prenait sa source dans une ancienne doctrine des philosophes orientaux, qui, ne pouvant concilier l'existence du mal avec l'idée qu'ils avaient de la bonté du Créateur, essayèrent de résoudre cette difficulté par la coexistence de deux *principes*, l'un bon et l'autre mauvais. Cette doctrine, dite le *Dithéisme* ou le *Dualisme*, remonte, selon Plutarque [1], à la plus haute antiquité, et se rencontre chez presque tous les peuples du monde : toutefois il importe de faire observer que, partout où on la trouve, elle offre des différences essentielles avec le système imaginé par les premiers hérétiques chrétiens qui s'en emparèrent ; car avant MANÈS, que l'on considère comme l'auteur de ce système, et qui a eu le funeste honneur de lui donner son nom, Basilide, Valentin, Bardesanes, Marcion et les autres gnostiques du second siècle, avaient professé les mêmes erreurs qu'ils avaient puisées à la même source ; mais au lieu que, dans l'ancienne religion du *Dithéisme*, les deux *principes* étaient supposés *créés* par le Dieu suprême et éternel, ils les considéraient tous les deux comme éternels et *increés*, ce qui rendait cette croyance infiniment plus absurde et plus dangereuse.

Ce Manès, qui vint après eux, était Persan d'origine [2]. Voulant

[1] *De Isid. et Osirid.*

[2] Lorsque sa doctrine commença à se répandre en Grèce, ses disciples changèrent ce nom de *Manès* qui, dans cette langue, signifie *insensé*, en celui de *Manichée*. Quelques-uns même doublèrent la lettre *n* dans ce dernier nom, dans l'intention d'y faire trouver un sens allégorique, et l'appelèrent *Mannichée*, c'est-à-dire *qui répand la manne*.

surtout séduire les chrétiens, et se faire parmi eux des prosélytes, il chercha dans l'Ecriture, et avec plus de soin qu'aucun des imposteurs qui l'avaient précédé, tout ce qui lui parut propre à justifier ses impiétés et ses extravagances. Ayant vu que le démon y est appelé « la puissance des ténèbres, le prince de ce monde, » le père du mensonge, l'auteur du péché et de la mort, » il en conclut que c'était là le *mauvais principe* qu'il cherchait. L'Évangile dit: « qu'un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits ; » que le démon est toujours menteur comme son père [1] ; » il en tira encore cette conséquence que Dieu ne peut être le père et le créateur du démon ; croyant apercevoir beaucoup d'oppositions entre l'ancien et le nouveau Testament, il soutint que la loi ancienne et la loi nouvelle ne pouvaient être l'ouvrage du même Dieu. Jésus-Christ avait promis à ses apôtres de leur envoyer l'*Esprit consolateur;* Manès prétendit qu'il était cet envoyé du ciel, et commença à prêcher vers l'an 277.

Toutefois il échoua dès les premiers pas qu'il fit dans la carrière de l'apostolat ; et sur un début aussi malheureux, il eût été difficile de prévoir le succès extraordinaire que devait avoir sa doctrine et la célébrité qui allait s'attacher à son nom. L'un des premiers adversaires qu'il rencontra, Archélaüs, évêque de Chascar ou Cascar, dans la Mésopotamie, lui prouva qu'il n'était point envoyé de Dieu, qu'il n'avait aucun signe de mission, que sa doctrine, absurde en elle-même, était directement opposée à l'Écriture sainte [2] ; et les preuves qu'il lui en donna furent si attérantes, que Manès confondu fut obligé de s'éloigner, et repassa en Perse, où il périt misérablement. Quelques-uns disent que Sapor, qui régnait alors, le fit mourir ; d'autres que ce fut Varanne Ier ou Varanne II, successeur de Sapor. Quoi qu'il en soit, il laissa des disciples qui furent plus heureux que leur maître, et qui répandirent sa doctrine dans la Perse même, en Syrie, en Égypte et jusque dans l'Inde.

Toutefois ils ne s'astreignirent point à la suivre en toutes choses ; chacun d'eux l'arrangea selon ses propres idées, et de la manière qui lui sembla la plus propre à séduire les ignorants. Théodorat a compté plus de soixante-dix sectes de *Manichéens*, qui, réunis dans la croyance des deux principes, ne s'accordaient ni sur la nature de ces deux êtres, ni sur leurs opérations, ni sur les conséquences spéculatives ou morales qu'ils en tiraient. Il n'y aura donc rien que d'incohérent dans le court exposé que nous allons faire de cette hérésie qui a fait tant de mal à l'Eglise ; et c'est

[1] Les actes de cette conférence entre Manès et Archélaüs sont encore existants ; ils ont été publiés par Zacagni, *Collectan. monum. vet. Eccl. græcæ et latinæ,* in-4°, Rome, 1698.

[2] Joan, VIII, 44.

saint Augustin lui-même qui a recueilli la plus grande partie de ce qu'il nous est possible d'en dire [3].

Manès ou *Manichée* ayant admis la croyance des *deux principes*, l'un bon et l'autre mauvais, prétendit qu'ils étaient entrés en guerre l'un contre l'autre; que l'effet de cette guerre avait été d'opérer un mélange de l'un et de l'autre, mélange tellement fatal au bon principe, qu'il n'avait pu entièrement se dégager du mauvais, de manière qu'une partie de sa substance, incorporée en quelque sorte à la substance de celui-ci, était tombée avec lui dans la damnation éternelle.

Sur cette fable folle et impie de leur maître, les Manichéens établissaient que les âmes des hommes sont de la même substance que celle de Dieu; que par conséquent ces âmes sont *bonnes* de leur nature, mais que mêlées comme elles sont avec la substance du mauvais principe, par suite de cette guerre dont nous venons de parler, elles ont besoin qu'on vienne à leur secours pour les en dégager. De même, reconnaissant que le monde est l'ouvrage du bon principe, ils expliquaient le bien et le mal qui s'y trouvent par ce mélange des deux substances qui se fit au moment même de sa création, qui fut celui où cette guerre était le plus animée.

Ils supposent ensuite que le bon principe, agissant sans cesse dans toutes les parties de l'univers, est sans cesse occupé à faire la séparation de la *bonne* substance qui lui appartient d'avec la substance *mauvaise* qui est celle de son ennemi; mais qu'il n'y peut complètement réussir s'il n'est aidé dans cette grande œuvre par ceux qu'ils appellent leurs *saints* ou leur ÉLUS; 2° que cette substance du bon principe étant mêlée avec les choses bonnes à manger, de même qu'avec toutes les autres choses matérielles, c'était en prenant leur nourriture que ces *élus*, dont la manière de vivre était beaucoup plus pure et plus sainte que celle des autres hommes, parvenaient à dégager de la mauvaise substance ces parcelles de la bonne; 3° que tous les autres hommes, et ils n'en exceptaient pas même leurs *auditeurs* qui formaient le second ordre de leur secte, ne pouvaient rien manger sans le souiller, et engager ainsi plus avant dans la substance mauvaise les parties de la *bonne* qui se trouvaient captives au milieu de leurs aliments; et que c'est là le crime que commettaient plus particulièrement encore ceux qui mettaient au monde des enfants; 4° que tout ce que leurs élus avaient pu dégager de cette bonne substance qu'ils conçoivent comme une espèce de lumière, s'en retournait au royaume de Dieu, comme dans la demeure qui lui appartient; 5° que le soleil et la lune font partie de la substance même du bon principe; qu'il en est de même de tous les autres corps lumineux,

[3] Dans son livre des Hérésies adressé à *Quodvultdeus*. Voyez aussi Bergier, à l'article *Manichéisme* de son Diction. théol.

avec cette différence que, dans ceux-ci, cette substance est moins pure, et qu'elle a besoin aussi d'être dégagée de son mélange avec la mauvaise ; 6° qu'il existe cinq éléments, lesquels appartiennent au mauvais principe, ou autrement à la *race de ténèbres*. Ces cinq éléments, ils les appellent *la fumée, les ténèbres, le feu, l'eau et le vent*. De la *fumée* sont nés tous les animaux à deux pieds, dont les hommes tirent leur origine ; des *ténèbres* sont nés les serpents, du *feu* les bêtes à quatre pieds, de *l'eau* les poissons, du *vent* les oiseaux ; 7° que pour faire la guerre à ces cinq éléments, et pour les détruire, le bon principe envoya cinq autres éléments formés de sa propre substance, et que ce fut dans la lutte qui s'engagea entre eux que s'opéra le funeste mélange. La *fumée* fut mêlée avec l'*air*, les *ténèbres* avec la *lumière*, le *mauvais feu* avec le *bon* la *mauvaise eau* avec la *bonne*, le *mauvais vent* avec l'*air pur*.

A ces croyances extravagantes se joignaient des pratiques superstitieuses, ou ridicules, ou détestables. Leurs *élus* ne mangeaient point de la chair des animaux, parce qu'ils étaient persuadés que, dès qu'un animal était mort, tout ce qu'il contenait de la substance du bon principe s'en échappait à l'instant même, ce qui le rendait indigne d'entrer dans l'estomac d'aussi saints personnages ; ils s'abstenaient par des motifs à peu près semblables de manger des œufs, de boire du lait, de goûter du vin ; ils croyaient à la transmigration des âmes : celles de leurs *auditeurs* passaient dans le corps des *élus*, celles des autres hommes dans le corps des animaux, dans les arbres, dans les plantes ; et sur ce principe que tout ce qui tient à la terre par des racines a le sentiment et la vie, ils ne pensaient pas qu'il fût permis même de la défricher pour en arracher les ronces et les épines : ils condamnaient donc ainsi l'agriculture, et leur folie allait jusqu'à croire qu'on ne pouvait exercer cet art, le plus innocent de tous les arts, sans se rendre coupable d'une infinité de meurtres ; toutefois la pratique en était permise à leurs *auditeurs*, par la raison que, procurant ainsi aux *élus* des fruits de la terre que ceux-ci purifiaient en les mangeant, ils obtenaient par cette opération mystérieuse le pardon de tous les meurtres qu'ils avaient ainsi pu commettre. Cependant quelques-uns d'entre eux jugeaient au contraire qu'ils faisaient une bonne œuvre en délivrant ainsi des âmes des liens qui les attachaient à la matière ; par la même raison ils auraient dû approuver l'action de tuer des animaux qui était détestable à leurs yeux, et même l'homicide : mais quels hérétiques ont jamais raisonné conséquemment ?

Ainsi persuadés que les âmes se réunissent au bon principe, après avoir été purifiées par ces transmigrations diverses d'un corps dans un autre, ils niaient, par une conséquence nécessaire, la résurrection et les peines de l'enfer ; ils faisaient contre l'histoire de la création une foule d'objections que les incrédules répè-

tent encore aujourd'hui, et ils expliquaient d'une manière absurde la création du premier homme et de la première femme.

Comme, dans leur système, les âmes ou les portions de la substance lumineuse se trouvaient, par la génération, plus étroitement unies à la matière qu'auparavant, ils condamnaient le mariage, parce qu'il n'avait d'autre effet, disaient-ils, que de perpétuer la captivité de ces âmes. Ils furent toutefois accusés de se livrer à toutes les turpitudes que peuvent inspirer les voluptés les plus grossières, et que l'on avait déjà reprochées aux gnostiques : c'est l'écueil dans lequel sont tombées toutes les sectes qui ont osé réprouver l'union légitime des deux sexes.

L'alliance qu'ils avaient osé faire de leur doctrine avec la religion chrétienne, les avait fait tomber, sur ce qui touche ses dogmes principaux, dans les erreurs les plus monstrueuses : il paraît qu'ils considéraient la personne du Verbe divin, ou plutôt l'âme de Jésus Christ, comme une portion de cette substance lumineuse dont ils composaient l'essence même du bon principe, et par conséquent comme étant de la même nature que les autres âmes, quoique plus parfaite ; ils soutenaient que le fils de Dieu ne s'était incarné qu'en apparence ; que sa naissance, ses souffrances, sa mort, sa résurrection, son ascension, n'avaient été également qu'une suite d'illusions ; que son âme s'était réunie au soleil, que celles des *élus* s'y réunissaient de même ; ils avouaient que Jésus-Christ a donné aux hommes une loi plus parfaite que l'ancienne loi ; aussi s'attachaient-ils à décrier toutes les institutions de Moïse, à rendre odieuses les actions des personnages de l'ancien Testament, à le mettre en contradiction avec le nouveau; et cependant ils ne respectaient pas davantage les Saints du christianisme : altérant à leur gré le texte des Évangiles et des épîtres de saint Paul ; soutenant que les passages de ces livres, qu'on leur opposait, avaient été corrompus, ils avaient composé un nouvel évangile et d'autres livres qu'ils mettaient entre les mains de leurs prosélytes; ils adoptaient aussi les livres apocryphes que d'autres avaient forgés. De toutes ces erreurs et de ces folles imaginations, il résultait que les Manichéens rejetaient les sacrements, qu'ils ne rendaient aucun culte à la Croix ni à la sainte Vierge ; mais ils n'en avaient pas moins une adresse singulière à séduire les catholiques, ayant soin de ne pas leur montrer d'abord le fond de leur doctrine, affectant de se servir des expressions de l'Écriture sainte, qu'ils employaient dans un sens détourné de leur sens véritable. À ces supercheries ils joignaient l'affectation d'une vie mortifiée et d'une morale austère, un extérieur modeste et composé ; ils savaient décrier avec beaucoup d'art les mœurs du clergé catholique, et n'en mettaient pas moins à ménager et à concilier les diverses sectes séparées de l'Église. Ainsi s'expliquent les progrès rapides du Manichéisme, dont nous ne faisons connaître ici que ce qui est nécessaire pour l'intelligence

des Confessions de saint Augustin. C'est ainsi que saint Augustin lui-même, malgré la pénétration extraordinaire de son génie, se laissa prendre, dans sa jeunesse, aux piéges qu'ils lui tendirent. Détrompé depuis par la lecture des livres saints, il attesta qu'il avait embrassé cette secte sans en connaître parfaitement la doctrine, et moins par conviction que par le plaisir de contredire et d'embarrasser les catholiques. Aussi trouvèrent-ils en lui, après sa conversion, un adversaire redoutable qui ne cessa de les démasquer et de les confondre.

La doctrine des deux principes, fondement du *Manichéisme,* a été reproduite dans nos temps modernes, où il n'est point d'erreurs détestables qu'on n'ait essayé de faire renaître. Plusieurs savants hommes l'ont combattue ; mais il est remarquable que pas un d'eux n'a voulu se servir des arguments sans réplique avec lesquels les Pères, et notamment saint Augustin, ont foudroyé cette erreur pernicieuse ; qu'il n'en est pas deux qui, en la combattant, aient posé les mêmes principes ; et qu'il faut encore recourir à ces illustres défenseurs de la foi et des traditions, pour trouver les raisons auxquelles il est impossible aux partisans du *Dithéisme* de jamais répondre.

SUR LE LIVRE

DES

CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN.

Saint Augustin dans sa seconde lettre au *comte Darius.*

» Je vous envoie, mon cher fils, le livre de *mes Confessions*, puisque vous m'en avez témoigné le désir ; et ce m'est une très-grande joie que de le mettre entre les mains d'un homme aussi vertueux et aussi solidement chrétien que vous l'êtes. Regardez-moi dans ce livre, si vous ne voulez pas me louer au-delà de mes mérites ; car, dans ce qui me touche, c'est mon témoignage qu'il convient d'écouter plutôt que celui des autres. Considérez-y donc bien mon portrait tel qu'il est tracé, et voyez ce qu'en effet j'étais de *moi-même* et par *moi-même*; puis, si vous trouvez maintenant en moi quelques traits qui vous soient agréables, louez-en avec moi celui à j'ai voulu qu'on rendit la louange de tout ce qu'il a fait en moi. C'est pour le glorifier que j'ai parlé de moi, et non pour ma propre gloire : aussi est-ce lui qui nous a faits ce que nous sommes, et non pas nous. Nous n'avions fait au contraire que nous perdre nous-mêmes et nous défigurer ; mais celui qui *nous a faits, nous a refaits.* Lors donc que cet ouvrage m'aura représenté à vos yeux tel que je suis, priez pour moi, afin qu'il plaise à Dieu d'achever ce qu'il a commencé en moi, et de ne pas permettre que je le défasse. »

Le même, dans le livre du don de la persévérance, ch. XX.

« Il n'est aucun de mes ouvrages qui ait été reçu avec plus de faveur et qui ait été plus répandu que *mes Confessions;* et quoiqu'il ait été composé et publié avant la naissance de l'hérésie pélagienne, vous savez combien de fois j'y répète m'adressant à Dieu : « Commandez-nous, Seigneur, ce que » vous désirez de nous, mais accordez-nous en même temps ce que vous » nous commandez. »

Saint Augustin a écrit le livre de *ses Confessioas* dans l'année 400 de Jésus-Christ, qui était la quarante-sixième de son âge, et la cinquième de son épiscopat.

CONFESSIONS

DE

SAINT AUGUSTIN.

LIVRE PREMIER.

Chap. Ier. — Grandeur de Dieu au-dessus de toutes les louanges des hommes. Comment ils peuvent le louer, et ce qui les y porte. Ce qui est nécessaire pour l'invoquer et le trouver.

Vous êtes grand, Seigneur, et toute louange est au-dessous de vous; votre puissance est sans bornes et votre sagesse sans mesure. Et cependant un homme veut vous louer; un homme, qui n'est qu'une si petite partie de vos créatures, et qui, gémissant sous le poids de sa condition mortelle, porte ainsi partout le témoignage de son péché et de cette force invincible avec laquelle vous résistez aux superbes; cet homme, cette partie si petite des ouvrages de vos mains, entreprend, dis-je, de vous louer, et ce dessein, c'est vous-même qui le lui inspirez : c'est vous qui lui inspirez encore le plaisir secret qu'il y trouve; parce que c'est pour vous que vous nous avez faits, et que le cœur de l'homme ne trouve aucun repos, jusqu'au moment où il parvient à se reposer en vous.

Daignez me faire comprendre, Seigneur, si je dois vous louer d'abord, ou d'abord vous invoquer; et avant de vous invoquer, s'il me faut vous connaître. Qui peut vous adresser ses vœux, s'il ne vous connaît? Ne risque-t-il pas d'implorer quelque autre chose à la place de vous? Mais aussi qui pourra vous connaître, si auparavant il ne vous a invoqué?

Du moins faut-il CROIRE en vous pour vous invoquer : et qui pourra croire en vous, « si quelqu'un ne vous a annoncé [1] ? »

[1] Rom., x, 14.

Il est dit aussi : « Ceux qui cherchent le Seigneur, célébreront ses louanges [1] ; » car en le cherchant, ils le trouvent, et ils le louent après l'avoir trouvé.

Je vous chercherai donc, Seigneur, en invoquant votre saint nom ; et ce sera par la Foi que j'ai en vous, que je vous invoquerai, car *vous nous avez été annoncé.* C'est donc ma foi elle-même qui vous invoque, ô mon Dieu ! cette foi que vous m'avez donnée, que vous m'avez inspirée par l'humanité de votre Fils, et par le ministère de ceux qui annoncent votre parole.

Chap. II. — Ce que c'est qu'invoquer Dieu. Dieu dans tous ses ouvrages. Comment il est.

Et comment invoquerai-je mon Dieu et mon Seigneur, si ce n'est en l'appelant, pour qu'il vienne au dedans de moi? Mais qu'y a-t-il en moi où puisse venir mon Dieu, le Dieu qui a créé le ciel et la terre? Cela se peut-il, Seigneur, qu'il y ait en moi quelque chose capable de vous recevoir? Sont-ils eux-mêmes capables de vous contenir, ce ciel et cette terre que vos mains ont formés, où vous m'avez créé, et où je suis moi-même contenu?

Ne serait-ce point que tout ce qui EST peut vous contenir, par cela même que rien de ce qui EST ne serait sans vous? Pourquoi donc, puisque je suis, vous demandé-je de venir en moi, puisque, si vous n'étiez en moi, je ne pourrais pas être? Cependant comment vous puis-je contenir, car vous êtes même dans les enfers, où je ne suis pas. « Si je descends » au fond des enfers, dit le prophète, je vous y trouve [2]. » Quoi qu'il en soit, je ne serais point, ô mon Dieu, je ne pourrais être, si vous n'étiez en moi ; ou plutôt je ne serais point, si je n'étais en vous, en vous de qui tout procède, par qui tout subsiste, en qui tout est connu. Cela est ainsi, Seigneur, cela est ainsi. Puisque je suis en vous, pourquoi donc vous prié-je de venir en moi? En quel lieu hors de la terre et du ciel pourrais-je me retirer pour que mon Seigneur fût hors de moi et vînt en moi, lui qui a dit : « Je remplis le ciel et la » terre [3] ? »

[1] Ps. XXI, 27. — [2] Ps. CXXXVIII, 8. — [3] Jerem., XXIII, 24.

Chap. III. — Dieu partout. De quelle manière.

Vous contiennent-ils donc, Seigneur, ce ciel et cette terre que vous remplissez? Ou les remplissez-vous tellement, qu'il reste de vous quelque chose qu'ils ne peuvent contenir? S'il en est ainsi, où répandez-vous, ô mon Dieu, ce reste de vous-même, après que vous avez rempli et le ciel et la terre? Mais que dis-je? Avez-vous donc besoin d'être contenu, vous qui contenez toutes choses? et n'est-ce pas vous plutôt qui les remplissez en les contenant? Ce ne sont pas ces vases tout remplis de vous-même qui maintiennent ensemble toutes vos parties, comme celles d'un fluide : car qu'on les brise, et vous ne vous écoulerez point; si vous tombez sur nous, c'est par cet épanchement même que vous nous relevez; et bien loin que les parties de votre ÊTRE en soient dissipées, c'est par cette effusion que vous nous réunissez en vous.

Mais vous qui remplissez toutes choses, les remplissez-vous de tout votre ÊTRE? Ou parce qu'elles ne peuvent le contenir tout entier, n'en comprennent-elles qu'une partie? Cette partie est-elle la même pour toutes? ou chaque chose en contient-elle une qui diffère des autres, les plus grandes, une plus grande; les plus petites, une plus petite? Y a-t-il donc en vous des parties grandes et petites? N'êtes-vous pas plutôt tout entier en toutes choses, tandis que nulle chose ne vous contient tout entier.

Chap. IV. — Attributs de Dieu.

Qu'êtes-vous donc, ô mon Dieu? Qu'êtes-vous, sinon le Dieu, maître de toutes créatures? « Car y a-t-il un autre » Seigneur que notre Seigneur, et un autre Dieu que notre » Dieu[1]? » Infiniment grand, infiniment bon; tout-puissant d'une puissance infinie; infini dans sa justice et dans sa miséricorde; à la fois invisible et présent en tous lieux; incomparable dans sa beauté, invincible dans sa force; toujours le même et toujours incompréhensible; immuable et changeant tout à son gré; ni ancien, ni nouveau, et sans cesse renouvelant toutes choses; conduisant le superbe à sa fin, sans qu'il sente la main qui est appesantie sur lui; toujours en mouve-

[1] Ps. XVII, 34.

ment et dans un éternel repos; recueillant sans cesse, encore que vous n'ayez besoin de rien; soutenant, remplissant, conservant toutes choses, donnant à chacune son être, son accroissement, sa perfection, demandant sans cesse, et n'ayant besoin de rien.

Vous aimez, Seigneur, mais sans trouble ni passion; vous êtes un Dieu jaloux, mais calme dans sa jalousie; vous vous repentez, mais sans affliction; vous entrez en colère, mais sans vous émouvoir; vous changez vos ouvrages, votre conseil ne change point; vous recouvrez ce que vous n'avez point perdu; toujours riche, vous êtes avide de gain; vous exigez qu'on vous rende avec usure, n'étant point avare; vous vous faites débiteur lorsqu'on vous donne: et cependant possède-t-on quelque chose qui ne soit à vous? ce qu'on l'on vous a donné, vous le rendez, ne devant rien à personne; et sans éprouver aucune perte, vous remettez ce qu'on vous doit. Mais que sont toutes mes paroles, ô mon Dieu, ô ma vie, ô mes chastes délices! Et qu'est-ce que tout ce qu'on peut dire, lorsqu'on parle de vous? Et cependant malheur à ceux qui se taisent sur un tel sujet: car parler de toute autre chose que de vous, c'est comme si l'on ne parlait pas.

Chap. V. — Désir ardent de comprendre et de posséder Dieu. Premier aveu de ses péchés et de ses misères.

Qui me donnera, Seigneur, de me reposer en vous? Comment obtiendrai-je que vous veniez dans mon cœur pour le remplir d'une ivresse sainte qui me fasse oublier tous mes maux, qui m'attache tout entier à vous, ô mon unique bien? Que ne m'êtes-vous point? Par votre miséricorde, accordez-moi de le comprendre et de le dire. Et moi, que suis-je donc devant vous, pour que vous m'ordonniez de vous aimer, et que votre colère s'allume contre moi, que vous me menaciez d'effroyables maux, si je vous refuse mon amour; comme si déjà ce n'était pas un grand mal que de ne pas vous aimer? Hélas! Seigneur, mon Dieu! au nom de vos miséricordes, apprenez-moi ce que vous êtes à mon âme; dites à cette âme: « Je suis ton salut [1]. » Mais dites-lui tellement qu'elle puisse

[1] Ps. XXXIV, 3.

le comprendre. Mon cœur est devant vous, Seigneur : ouvrez-le afin qu'il puisse vous entendre, et dites à mon âme, dites-lui, je vous en conjure : « Je suis ton salut. » Qu'à ces paroles je coure vers vous, et je m'attache à vous. Ne me cachez point votre face : que je meure à moi-même afin de la voir, et par-là de ne pas mourir.

C'est une demeure bien étroite que cette âme, pour que vous veniez l'habiter : daignez l'agrandir ; elle tombe en ruines : réparez-la. Ce qu'elle renferme peut blesser vos yeux, je le sais, je le confesse : mais quel autre que vous peut la rendre nette de ses souillures ; et à qui puis-je avoir recours, si ce n'est à vous ? « Purifiez-moi, Seigneur, de mes fautes ca- » chées, et n'imputez point celles d'autrui à votre serviteur [1]. »

Je CROIS : vous le savez, Seigneur ; et c'est pourquoi je parle ainsi. N'ai-je pas commencé moi-même par m'accuser de mes péchés ; et votre miséricorde ne m'a-t-elle pas pardonné toutes les corruptions de mon cœur ? Je me garderai donc bien de défendre ma cause contre vous, qui êtes la vérité même : ce serait me tromper moi-même, et faire retomber sur mon iniquité son propre mensonge ; non, je n'entrerai point en jugement avec vous : « Car si vous examinez avec rigueur mes » iniquités, Seigneur, Seigneur, qui pourra subsister devant » votre face [2] ? »

Chap. VI. — Sa naissance. Peinture de la première enfance de l'homme, où éclatent déjà les merveilles de la bonté et de la providence de Dieu. Courte durée de la vie humaine. Éternité et immutabilité de Dieu.

Cependant souffrez, Seigneur, que je parle à votre miséricorde, « Moi qui ne suis que cendre et poussière [3]. » Promettez-moi de lui parler, parce que c'est la miséricorde de mon Dieu, et non pas un homme qui ferait de votre serviteur un objet de dérision ; peut-être vous-même vous moquerez-vous, Seigneur ; mais par un tendre retour, vous me prendrez bientôt en pitié. Ce que j'ai donc à vous dire, c'est que je ne sais d'où je suis venu dans ce monde que j'habite maintenant, c'est-à-dire dans cette vie mortelle, ou dans cette mort vivante : duquel de ces deux noms l'appellerai-je ? Je ne le sais.

[1] Ps. XVIII, 13. — [2] Ps. CXXIX, 3. — [3] Gen., XVIII, 27.

Au moment même où j'y suis entré, c'est dans le sein de votre providence misécordieuse que j'ai été reçu, ainsi que me l'ont appris les parents selon la chair, dont vous avez voulu vous servir pour me donner la naissance ; car pour moi je n'en ai aucun souvenir.

Je goûtai d'abord les douceurs du lait, premières délices des enfants. Si le sein de ma mère ou celui de ma nourrice se remplissait pour moi de ce lait si doux, ce n'étaient pas elles, c'était vous, Seigneur, qui me donniez par elles l'aliment que vous avez destiné à l'enfance, que vous lui avez destiné par cette prévoyance admirable qui règle tout, et qui sait dispenser à propos ses richesses infinies, selon les besoins de toutes ses créatures. C'est vous qui me donniez l'instinct de ne pas prendre de cette nourriture plus qu'il ne vous plaisait de m'en donner, et qui inspiriez à celles qui me nourrissaient, de vouloir bien me laisser prendre ce qu'elles avaient reçu de vous, ce que vous leur donniez avec abondance. Une affection bien ordonnée les portait à se soulager en me le prodiguant : ainsi c'était un bien pour elles que le bien que je recevais, non pas d'elles, mais par elles ; car de vous seul viennent tous les biens, ô mon Dieu ; et je ne dois qu'à vous ma vie et ma conservation. C'est ce que j'ai facilement reconnu depuis ; les biens tant intérieurs qu'extérieurs dont vous me comblez, étant comme autant de voix qui me l'ont appris. Mais alors, sucer le lait, goûter avec joie ce qui flattait mes sens, pleurer lorsque j'éprouvais quelque douleur corporelle : c'était là tout ce que je savais faire. Je commençai bientôt à rire, d'abord en dormant, ensuite éveillé. C'est du moins ce qui m'a été dit, et je l'ai cru, parce que j'ai remarqué la même chose dans d'autres enfants : du reste il n'en est également demeuré aucune trace dans ma mémoire.

Peu à peu je commençai à distinguer le lieu où j'étais, et à essayer de manifester mes volontés à ceux qui pouvaient les satisfaire. Mais j'étais dans l'impuissance d'y parvenir, parce que ces volontés étaient au-dedans de moi, et eux au dehors ; et qu'aucun de leurs sens ne leur fournissait les moyens de pénétrer jusque dans l'intérieur de mon âme. Je poussais donc des cris, je faisais des mouvements qui étaient comme

des signes de mes volontés, signes imparfaits et insuffisants, mais tels que j'étais capable de les faire; et lorsqu'on ne m'obéissait pas, ou parce qu'on ne m'avait pas entendu, ou de peur que ce que je demandais pût me nuire, j'entrais en colère de ce que de grandes personnes, des personnes libres ne se faisaient point mes esclaves, et je me vengeais d'elles par mes larmes. Tels sont les enfants que j'ai pu voir, et qui sans rien savoir de toutes ces choses, m'en ont plus appris sur ma première enfance, que ceux-là même qui ont été mes premiers instituteurs.

Voilà que tout cela est passé depuis longtemps : mon enfance n'est plus; elle est morte pour ainsi dire, bien que je vive encore; mais vous, Seigneur, vous vivez toujours, et en vous rien ne meurt, parce que vous êtes avant les siècles et avant tout ce qu'on peut imaginer qui les ait devancés; et vous êtes le Dieu et le maître de toutes les créatures que vous avez tirées du néant. En vous toutes les choses passagères ont une cause qui ne passe point; les plus mobiles, une origine à jamais immuable; celles qui sont privées de raison et purement temporelles, une raison qui vit éternellement.

Dieu de miséricorde, daignez le révéler à votre serviteur qui élève vers vous sa prière; éclairez mon ignorance, et dites-moi si mon enfance n'a point succédé à quelque autre âge de ma vie, déjà passé quand elle a eu son commencement? Le temps où ma mère m'a porté dans son sein est-il ce premier âge? Car il m'en a été dit quelque chose; et j'ai vu moi-même des femmes dans ce même état où ma mère était alors. Mais avant ce temps-là, étais-je quelque chose, étais-je quelque part? O mon Dieu! ô délices de ma vie! je n'ai personne qui puisse m'en rien apprendre, ni mon père, ni ma mère, ni ma propre mémoire, ni l'expérience des autres. Mais peut-être vous moquez-vous de ce que je m'informe de semblables choses, vous qui m'ordonnez de vous louer et de vous rendre grâces seulement de ce qui m'est connu?

Je vous loue donc et vous rends grâces, souverain maître du ciel et de la terre, de ces merveilles de ma première enfance dont il ne me reste aucun souvenir; car vous avez accordé à l'homme de s'en faire quelque idée par ce qu'il voit dans les

autres, d'apprendre, sur ce qui le touche particulièrement, beaucoup de choses des nourrices et des simples femmes dont alors il était entouré, d'ajouter foi à ce qu'on lui en dit. Enfin, dès ce temps-là, j'étais, je vivais; et, vers la fin de cette première enfance, je cherchais déjà des signes qui pussent exprimer mes pensées.

D'où peut avoir reçu l'être une telle créature, si ce n'est de vous? Quelqu'un peut-il avoir été le créateur de l'ouvrier de lui-même? Est-il une autre source d'où découle en nous l'être et la vie, si ce n'est vous, Seigneur, qui nous faites ce que nous sommes, en qui ÊTRE et VIVRE sont une même chose, parce que vous êtes par essence, et au souverain degré, l'ÊTRE ET LA VIE, sans changement ni altération? Ce jour présent qui s'écoule ne passe point pour vous : et toutefois c'est en vous qu'il passe; car les jours, comme tout le reste, sont en vous, et ne pourraient s'écouler s'ils n'étaient en vous, tandis que vos années, qui n'ont point de fin, sont comme un jour toujours présent. Cependant, combien de jours se sont écoulés pour nous et pour nos pères à travers ce jour qui ne finit point, ce jour qui assigne à chacun des nôtres son rang et le peu qu'il doit avoir d'existence et de durée? Et beaucoup d'autres s'écouleront encore de même, aussi incertains et aussi peu durables. Mais vous, Seigneur, vous demeurez toujours également immuable; et il est vrai de dire que ce que vous avez fait hier et dans les siècles passés, vous le faites AUJOURD'HUI; et que ce que vous ferez dans les siècles à venir, c'est encore AUJOURD'HUI que vous le faites.

S'il en est qui ne comprennent point ces choses, qu'y puis-je faire? Toutefois, qu'ils en fassent leur joie, même en ne les comprenant point : encore une fois qu'ils en fassent leur joie; qu'ils aiment mieux vous trouver sans vous avoir compris, que vous perdre en comprenant autre chose qui ne serait pas vous.

Chap. VII. — Malice de l'homme déjà sensible dans l'enfant à la mamelle. Combien Dieu s'y montre admirable dans la sagesse de ses œuvres. Ces premiers bienfaits de la Providence dignes à eux seuls de toutes nos louanges.

Seigneur, faites-nous miséricorde : malheur aux hommes à cause de leurs péchés! Cependant c'est un homme qui parle ainsi; et vous avez pitié de lui parce que vous êtes l'auteur de sa vie, et non de son péché. Qui me rappellera les fautes de mon enfance? « Car nul homme n'est pur devant vous de » tout péché, pas même l'enfant qui n'a vécu qu'un jour[1]. » Qui me les rappellera? Ne sera-ce point quelque petit enfant en qui je pourrai remarquer les choses dont, par rapport à moi, j'ai perdu le souvenir?

En quoi donc ai-je pu pécher alors? Était-ce quand je demandais ardemment et avec larmes le sein de ma nourrice? Or, cette avidité que j'avais alors pour son lait, si je l'eusse conservée pour la nourriture propre à l'âge où je suis maintenant, il est certain qu'elle me rendrait à la fois ridicule et justement répréhensible : ce que je faisais alors n'était donc pas bien. Mais parce que je n'aurais pu comprendre les remontrances, ni la coutume ni la raison ne permettaient que l'on m'en fît. Toutefois, à mesure que l'enfant croît en âge, il se défait de ses habitudes, ce qui prouve qu'elles sont vicieuses; car on ne voit point d'homme de jugement retrancher d'une chose ce qui est bon, pour la rendre moins défectueuse. Mais enfin, pour un enfant, et même dans un âge aussi tendre, n'est-ce donc pas mal faire que de demander avec opiniâtreté ce qui peut lui être nuisible; de se dépiter contre des personnes qui ne dépendent point de lui, qui sont au-dessus de lui, tant par l'âge que par le discernement, contre ceux même dont il a reçu la naissance; de s'emporter jusqu'à la colère parce qu'ils ne s'empressent pas d'obéir à son premier signe; de les frapper même, essayant, autant qu'il est en lui, de leur faire du mal, pour se venger de ce qu'ils lui résistent dans des occasions où, pour son propre intérêt, il serait dangereux qu'on lui cédât?

[1] Job, xxv, 4.

Ainsi l'enfant est innocent par la faiblesse de ses organes; il ne l'est pas par la disposition de son âme. J'ai vu moi-même un petit enfant, encore à la mamelle, devenir tout pâle de la jalousie que lui causait un autre enfant qui tétait la même nourrice que lui, et ne le regarder qu'avec des yeux remplis de haine et de courroux. Qui ignore ces choses? Ne sait-on pas que les mères et les nourrices prétendent y apporter remède par je ne sais quelles pratiques superstitieuses? Mais enfin, où donc est l'innocence dans un enfant qui ne veut pas souffrir qu'un autre enfant, qui a besoin pour vivre du même aliment que lui, partage ce lait, dont la source abondante et intarissable peut suffire à tous les deux? Si l'on supporte ces injustices et ces violences patiemment, et même avec une tendre indulgence, ce n'est pas parce qu'elles sont des riens, ou du moins des choses de peu d'importance, mais parce que l'on sait que toutes ces imperfections s'en iront avec l'âge. Toutefois, ce qu'on pardonne alors, on ne le supporterait point tranquillement dans des personnes d'un âge plus avancé.

Seigneur, mon Dieu, ce corps que l'enfant a reçu avec la vie, qu'il a reçu muni de tous ses sens, dans lequel la juste proportion des membres s'allie à la grâce et à la beauté des formes, et dont toutes les puissances naturelles tendent, par une secrète et continuelle activité, à le conserver dans son intégrité et dans sa perfection, ce corps est donc votre ouvrage. Vous m'ordonnez de vous en rendre grâces, de commencer ainsi à louer votre nom, d'élever vers vous mes chants à cause de ces dons, parce que vous seriez encore le Dieu bon et tout-puissant seulement pour avoir fait ces choses, qu'aucun autre n'aurait pu faire si ce n'est vous : vous, le Dieu simple et unique, d'où découle l'innombrable variété des êtres; vous, la beauté, source première de toute beauté; vous la loi éternelle et suprême par laquelle tout est ordonné dans l'univers.

Toutefois, Seigneur, ce premier âge pendant lequel je ne me souviens pas d'avoir vécu, dont je ne sais rien que par le témoignage des autres, et par les conjectures que j'ai pu former en voyant moi-même des enfants, ce premier âge, encore qu'il ne me soit pas possible de douter qu'il ait été, j'ai quel-

que honte à le compter comme une partie de la vie dont il m'est donné de jouir en ce monde ; et le temps que j'ai passé dans le ventre de ma mère n'est pas plus obscur pour moi. Or, s'il est vrai « que j'ai été conçu dans l'iniquité, et que » ma mère m'ait enfanté dans le péché [1], » dans quel temps, ô mon Dieu, dans quel temps, dans quel lieu votre serviteur a-t-il été innocent devant vous? Mais c'est assez parler de cet âge; et, puisque ma mémoire n'en conserve aucune trace, en quoi peut-il m'intéresser désormais?

Chap. VIII. — Premier développement de sa raison. Comment les enfants apprennent à parler.

De cette première enfance, je suis passé à cet âge qui la suit immédiatement, et qui est l'enfance encore : ou plutôt cette seconde enfance n'est-elle pas survenue en moi, succédant insensiblement à la première? Car de dire que celle-ci m'avait tout-à-fait quitté, on ne le peut; car où serait-elle allée? Cependant elle n'était déjà plus : l'enfant à la mamelle et qui ne parlait point encore était devenu un enfant qui déjà commençait à bégayait des paroles.

Je me souviens de cette époque ; et depuis j'ai remarqué de quelle sorte j'avais appris à parler. Ce ne fut ni par des leçons, ni par aucune méthode qu'aient employées pour cela des personnes plus avancées en âge, comme il arriva peu après, lorsque l'on m'apprit à lire ; mais par cette seule force de l'intelligence que vous aviez mise en moi, ô mon Dieu. Car m'étant aperçu que tous mes efforts pour exprimer mes désirs et mes volontés, soit par des cris et des accents variés, soit par l'agitation de mes membres, n'étaient compris qu'imparfaitement, ne l'étaient pas même de tous ceux à qui je m'adressais, je commençai à retenir et à graver dans ma mémoire les mots par lesquels j'entendais désigner certaines choses; et, remarquant que lorsque ces mots étaient articulés, les personnes dont j'étais entouré s'avançaient vers ces choses, je vis et reconnus que c'étaient là les noms dont elles les appelaient, et que chaque objet qu'elles voulaient montrer

[1] Ps. LI, 7.

avait le sien. J'en acquérais la certitude par ces mouvements qu'elles faisaient alors vers cet objet, langage des gestes qui est comme une langue commune et naturelle à toutes les nations; et, en effet, partout les divers mouvements du visage, des yeux, de toutes les parties du corps, accompagnés de certaines inflexions de la voix, indiquent toutes les affections de l'âme, soit qu'elle veuille demander, garder, fuir ou rejeter.

Ainsi, entendant sans cesse, dans différents discours, les mêmes paroles reparaître toujours invariablement dans leur même place, peu à peu je parvins à comprendre ce qu'elles signifiaient; et bientôt, exerçant ma langue à les prononcer, je m'en servis pour faire connaître mes volontés. C'est ainsi que je commmençai à employer, pour exprimer mes pensées, des signes qui m'étaient communs avec ceux qui m'entouraient; ainsi j'entrai plus avant dans le commerce orageux de la vie humaine, toujours dépendant de l'autorité de mon père et de ma mère, et soumis en même temps aux personnes avancées en âge auxquelles mon éducation avait été confiée.

Chap. IX. — Fausses opinions des maîtres nuisibles aux enfants qu'ils élèvent. Sa répugnance pour l'étude. Sa crainte des châtiments. Les maîtres aussi peu raisonnables que leurs élèves, et dignes eux-mêmes de châtiments.

Mon Dieu! mon Dieu! quelles misères n'ai-je point éprouvées! De quelles illusions vaines n'ai-je point été le jouet, à cet âge où la seule règle de bien vivre que l'on me proposait était d'écouter attentivement ceux qui m'instruisaient, afin d'arriver par là à briller dans le monde, et à exceller dans cet art de la parole qui ouvre le chemin aux fausses richesses du siècle et à ses vains honneurs!

On m'envoya ensuite aux écoles pour y apprendre les premiers éléments des lettres. Malheureusement pour moi, je ne comprenais point de quelle utilité cela me pouvait être; ce qui n'empêchait pas que je ne fusse châtié quand je n'apprenais pas bien. Les personnes à qui leur âge avait donné de l'expérience approuvaient cette sévérité; et, en effet, ceux qui ont vécu avant nous nous ont ainsi frayé ces sentiers épi-

neux par lesquels on me contraignait de passer, et où se multiplient les peines et les travaux auxquels les enfants d'Adam ont été condamnés.

J'eus, dès ces temps-là, le bonheur de rencontrer quelques-uns de ceux qui invoquent votre saint nom, ô mon Dieu; j'appris d'eux, et selon les idées que je pouvais m'en former à cet âge, que vous étiez quelque chose de grand, et qu'encore que vous fussiez invisible à nos sens, vous pouviez nous exaucer et nous secourir. Je commençai donc, tout enfant que j'étais, à m'adresser à vous comme à mon appui et à mon refuge; ma langue encore bégayante achevait de rompre ses liens dans les prières que j'élevais vers vous; et, bien petit encore, je vous demandais, avec une ardeur qui n'était pas petite, qu'on ne me donnât point le fouet, châtiment ordinaire de l'école. Cependant, lorsque vous n'aviez point exaucé ma prière, ce que vous ne faisiez que pour mon bien, les personnes âgées, et même mon père et ma mère, qui certes ne me voulaient point de mal, se riaient de mes douleurs et de ces corrections, qui étaient alors pour moi le plus grand et le plus insupportable de tous les maux.

Existe-t-il réellement, Seigneur, des âmes si grandes, tellement unies à vous par les liens d'une ardente charité, que par l'effet de ce saint amour, et non par une insensibilité stupide qui produit quelquefois des effets tout semblables, elles soient arrivées à cette hauteur de courage de regarder d'un œil indifférent les chevalets, les ongles de fer, et tout cet appareil des bourreaux, si redoutables à tant d'autres qui ne cessent de vous conjurer de leur éviter d'aussi terribles épreuves? Se peut-il que le mépris de ces âmes héroïques pour de tels supplices les porte même à se railler de ceux à qui ils inspirent un si grand effroi, de même que nos parents se riaient de cette espèce de supplice que nos maîtres nous faisaient subir? La vérité est que l'horreur que nous avions de leurs châtiments n'était pas moins grande; et que nous ne vous demandions pas moins ardemment d'en être garantis, sans cependant rien faire pour les éviter, toujours également négligents, soit de lire, soit d'écrire, soit de remplir les autres devoirs que l'on exigeait de nous.

Et cependant, Seigneur, je ne manquais ni d'esprit ni de mémoire : vous m'en aviez donné autant qu'il était nécessaire pour cet âge; mais, comme un enfant que j'étais, j'aimais à jouer, à badiner, et j'en étais châtié par d'autres qui cependant ne faisaient pas mieux que moi : car, qu'est-ce au fond que ce que les hommes appellent des affaires, sinon de pures bagatelles? Quoi qu'il en soit, les maîtres punissent les enfants pour ces fautes qu'ils commettent eux-mêmes; et personne n'a pitié de ces grands enfants, pas plus que des petits.

Et, en effet, quel homme de bon sens pourrait approuver qu'un enfant fût rudement châtié, par exemple, pour avoir joué avec trop d'emportement à la paume, et parce que ce jeu l'empêchait d'avancer autant qu'on le voulait dans l'étude des lettres, de ces lettres qui, par la suite, pouvaient devenir pour lui un jeu bien autrement coupable et dangereux? Celui qui me châtiait se montrait-il donc plus raisonnable, lui qui, dans de misérables questions de grammaire, laissait voir plus de dépit et de jalousie pour quelque petit avantage qu'il était forcé de céder à un autre homme de sa profession que je n'en pouvais ressentir lorsqu'au jeu de la paume quelqu'un de mes camarades s'était montré plus habile que moi?

Chap. X. — Sa négligence à étudier. Ce qui le détournait de l'étude. Vanité et frivolité de ce que se proposent la plupart des parents dans l'éducation de leurs enfants.

Et cependant je péchais, Seigneur, mon Dieu, vous qui ordonnez admirablement toutes les choses de ce monde que vous avez créées, et qui faites entrer aussi dans l'ordre de vos desseins le péché dont vous n'êtes point l'auteur; je péchais en manquant d'obéir à mes parents et à mes maîtres; et quel que fût leur but en tout ceci, il était néanmoins en mon pouvoir de faire par la suite un bon usage de cette étude des lettres que l'on exigeait de moi. Si je me montrais ainsi rebelle, ce n'était point par quelque disposition qui me portât vers des choses meilleures, mais par cette passion du jeu qui me dominait; c'est que je m'enivrais de ces jouissances de l'orgueil que me donnaient les victoires remportées sur mes compa-

gnons. Les contes, les récits fabuleux avaient aussi pour moi un attrait inexprimable ; j'étais avide de les entendre, et de mes oreilles enchantées l'attrait de ces récits passant jusqu'à mes yeux, allumait en moi le désir le plus violent de voir les spectacles du théâtre, amusement que se sont exclusivement réservé les hommes faits. Cependant que désirent autre chose les magistrats qui président à ces jeux, sinon de voir un jour leurs enfants les remplacer dans toutes leurs dignités? Ainsi donc ils trouvent bon qu'on les châtie, lorsque le goût qu'ils ont pour de tels amusements les détourne de leurs études ; et en même temps ils ne les forcent d'étudier qu'afin qu'ils puissent parvenir eux-mêmes un jour, et par les mêmes honneurs, à présider ces mêmes jeux ! Voyez ces misères humaines, Seigneur, avec un œil de compassion, et délivrez de cet esclavage ceux qui invoquent votre nom, et ceux-là même qui ne vous invoquent point ; afin qu'ils en viennent à vous invoquer, et que vous acheviez leur délivrance.

Chap. XI. — Il tombe dangereusement malade, et demande ardemment le baptême. On diffère de le lui donner. Pourquoi. Sentiments de piété dans lesquels sa mère a soin de l'élever.

Dès l'âge le plus tendre j'avais entendu parler de la vie éternelle, dont la promesse et le gage nous ont été donnés par l'humilité de votre Fils, notre Seigneur, qui a bien voulu s'abaisser jusqu'à nous, afin de nous guérir de notre orgueil. A peine étais-je né, que ma mère, dont toutes les espérances étaient en vous, voulut que je fusse marqué au front du signe de sa croix, et qu'on me fît goûter de votre sel mystérieux [1].

Vous avez vu, Seigneur, comment dans l'attaque soudaine d'un mal qui menaça ma vie, vous avez vu (car alors vous veilliez déjà sur moi) comment, et avec quelle foi, quelle ardeur, je demandai de la piété de ma mère et de celle de votre sainte Église, la mère commune de tous, le baptême de votre Christ, mon Dieu et mon Seigneur. Déjà, dans le trou-

[1] On donnait anciennement du sel à ceux que l'on recevait au nombre des *Catéchumènes :* usage qui s'est conservé, par cette raison, dans les cérémonies du baptême.

ble où cet accident l'avait jetée, la mère qui m'avait mis au monde, et dont le chaste cœur, animé par votre foi, désirait plus ardemment encore de m'enfanter en quelque sorte à la vie éternelle, s'était empressée de tout préparer pour me faire initier et laver dans ces eaux salutaires, où s'obtient la rémission des péchés à celui qui confesse Jésus-Christ ; mais mon mal s'étant tout-à-coup dissipé, cette ablution sainte fut remise à d'autres temps; car l'on prévoyait qu'inévitablement je pécherais encore, par cela seul que j'avais encore à vivre; et l'on considérait, ce qui est vrai en effet, ces péchés qu'il nous arrive de commettre après le baptême, comme bien plus grands et bien plus dangereux pour le salut.

Je croyais donc dès lors en vous, ainsi que ma mère et tout le reste de notre famille, mon père seul excepté ; et toutefois son autorité ne put jamais prévaloir en moi sur celle de ma mère qui m'avait inspiré pour votre Christ cette foi qu'il n'avait point encore embrassée. Car elle n'épargnait aucun soin, ô mon Dieu! pour que vous fussiez mon père plutôt que celui dont vous m'aviez fait naître; et votre secours l'aidait à remporter cet avantage sur un mari auquel elle était soumise en tout le reste, quoique bien meilleure que lui : mais en lui obéissant, c'était à vous, qui le lui commandiez, qu'elle obéissait en effet.

S'il vous plaisait, Seigneur, je désirerais savoir dans quel dessein l'on différa de me donner le baptême, et quel bien ce pouvait être pour moi qu'on me lâchât en quelque sorte les rênes, me laissant ainsi toute liberté de m'abandonner au péché? Car si ce n'était pas pour m'accorder cette liberté, d'où vient que, tous les jours encore, nous entendons dire à l'égard d'un si grand nombre d'enfants: « Laissez-le; qu'il fasse ce » qu'il voudra: il n'est pas encore baptisé. » Et cependant lorsqu'il s'agit de la santé du corps, on ne dit point: « Lais- » sez-le; qu'importe qu'il augmente son mal? il n'est pas » encore guéri. »

Combien donc il eût mieux valu pour moi que l'on se fût hâté de me procurer ma guérison, et que par mon propre zèle, et les soins empressés de mon père et de ma mère, j'eusse conservé, sous votre protection, cette santé de l'âme

que j'avais reçue de vous! Oui sans doute, cela m'eût été plus avantageux; mais ma mère, prévoyant déjà ces innombrables tentations qui, comme un déluge, allaient fondre sur moi au sortir de l'enfance, aima mieux abandonner à leurs flots tumultueux cette terre grossière dont un jour pouvait se former l'homme nouveau, que de leur livrer cette forme divine elle-même, qui m'eût été dès lors imprimée par le baptême.

Chap. XII. — Il continue à parler de son aversion pour l'étude, et des vues toutes mondaines de ceux qui le faisaient étudier. Sagesse de Dieu qui règle tout, même ce qui est mal, pour en tirer le bien.

Cependant, dans ce premier âge de la vie que l'on redoutait beaucoup moins pour moi que l'adolescence, j'avais une aversion marquée pour l'étude; sur ce point on n'obtenait rien de moi que par force, et mon esprit se révoltait contre cette violence. Je n'en étais pas moins forcé d'étudier, et il en résultait un bien pour moi, quoique je ne puisse pas dire qu'en cela je faisais bien, puisque je le faisais contre ma volonté; et en effet, encore que ce que l'on fait soit bon, on ne fait jamais bien ce qu'on fait malgré soi.

Ceux qui me forçaient d'étudier, eux-mêmes ne faisaient pas bien; et de vous seul, mon Dieu, venait ce bien que j'en retirais. Quant à eux, peu leur importait l'usage que je pourrais faire des connaissances qu'ils m'obligeaient ainsi violemment d'acquérir, pourvu qu'elles me fournissent les moyens d'assouvir cette soif insatiable des richesses du siècle qui ne sont qu'indigence, et de ses honneurs qui ne sont qu'ignominie.

Mais vous par qui tous les cheveux de ma tête sont comptés, votre Providence faisait mon propre bien de l'aveuglement des maîtres qui me forçaient d'étudier, et tournait de même à mon avantage cette obstination que je mettais à ne pas apprendre, en permettant que j'en fusse justement puni, si petit enfant et déjà si grand pécheur que j'étais[1]; car c'est une loi que vous avez établie, et elle est inévitable, que tout

[1] Saint Augustin répète ici la même pensée, et dans les mêmes termes à peu près; nous avons cru devoir supprimer cette répétition.

esprit déréglé trouve dans son déréglement même son premier châtiment.

Chap. XIII. — Son aversion pour le grec. Quelles en étaient les causses. Goût pernicieux des enfants pour les fables. Leur dégoût pour les premiers éléments des lettres, dont l'utilité pour eux est si grande.

Je ne puis pas, même encore à présent, me rendre bien clairement raison de l'aversion que j'avais pour l'étude de la langue grecque à laquelle on ne cessait de m'exercer dès l'âge le plus tendre : car j'avais pris d'abord un goût très-vif pour le latin, non pas dans l'étude de ses premiers éléments, mais dans cette étude plus approfondie qu'en font faire ceux que l'on appelle *Grammairiens*. Car quant à ces leçons premières où l'on apprend à lire, écrire et compter, elles m'avaient été tout aussi pénibles et insupportables que mes travaux sur la langue grecque.

Cependant d'où pouvaient naître ces mauvaises dispositions, si ce n'est de ce fonds de péché qui était en moi, de cette vanité répandue dans une chair mortelle, et d'un esprit qui se laissait aller et ne savait point revenir? Car, sans contredit, ces premiers éléments des lettres, au moyen desquels je pouvais et je puis encore lire tout ce qui s'offre à moi, et écrire ce qu'il me plaît, ont bien une autre solidité, sont bien d'un autre avantage que ces secondes études, où il me fallait occuper mon esprit des courses vagabondes de je ne sais quel Énée, tandis que j'oubliais mes propres égarements ; qui me faisaient m'attendrir sur la mort d'une Didon qu'un transport d'amour avait poussée à se tuer de sa propre main, moi qui voyais d'un œil sec cette mort que je me donnais à moi-même, en me remplissant de ces vaines imaginations, en m'éloignant de vous, ô mon Dieu, ô ma véritable vie! Quelle plus grande misère en effet que de n'être pas touché de ma propre misère ; et, pleurant ainsi Didon morte pour avoir trop aimé ce Troyen, de ne pas pleurer sur moi-même déjà mort, parce que je manquais d'amour pour vous, ô mon Dieu, lumière de mon esprit, nourriture mystérieuse de mon intelligence, l'époux et le soutien de mon âme? Cependant je ne vous aimais pas : je prostituais cette âme aux amours adultères

du monde, et tout autour de moi l'on applaudissait à ces prostitutions : Courage ! courage ! me disait-on. Aimer le monde, Seigneur, c'est en effet être adultère et s'éloigner de vous ; et cette voix perfide qui crie *courage ! courage !* ne retentit ainsi de toutes parts qu'afin que l'on ait une sorte de honte de ne pas se montrer homme comme un autre, en se livrant aux mêmes excès que tous les autres. Une si profonde misère, je ne la pleurais pas ; mais j'avais des larmes pour cette Didon égarée par sa passion, jusqu'à se plonger une épée dans le sein, moi qui m'égarais jusqu'à vous quitter pour les plus viles de vos créatures, ne cherchant que la terre, terre et poussière que j'étais ; et s'il arrivait qu'on me détournât de ces lectures, je m'affligeais d'être arraché à cette cause de mes larmes. Telles sont cependant les folies que l'on nomme *belles-lettres,* et que l'on mettait bien au-dessus de ces premières études où j'ai simplement appris à lire et à écrire.

Mais que je prête l'oreille, ô mon Dieu ! à la voix de votre vérité qui crie au fond de mon âme : *On se trompe, on se trompe ;* ces premières études sont bien au-dessus des autres. Et en effet, que sont aujourd'hui pour moi les aventures de cet Énée et autres choses semblables, auprès du simple avantage de savoir lire et écrire ? N'oublierais-je pas l'un bien plus volontiers que l'autre ? Ces voiles que l'on voit flotter à la porte des écoles des grammairiens y sont à la vérité placés comme un emblème des prétendus mystères que couvrent ces fables qu'on y débite ; mais ces voiles allégoriques me semblent indiquer plutôt qu'ils cherchent à dérober aux yeux leur folie et leurs égarements.

Que ces insensés précepteurs, que j'ai cessé de craindre, ne s'élèvent donc point contre moi, maintenant que je confesse devant vous, mon Dieu, tout ce qu'il y a dans le fond de mon âme, et que je me plais à me rappeler les mauvaises voies dans lesquelles j'ai si longtemps marché, afin de ne plus rechercher que cette voie droite que vous-même nous avez tracée. Qu'ils ne s'élèvent point contre moi, ni ces vendeurs de *belles-lettres,* ni ceux qui les achètent ; car, que je leur demande s'il est vrai, selon le récit du poëte, qu'Énée soit jamais venu à Carthage, les plus ignorants me répondront qu'ils

n'en savent rien; les plus habiles, que c'est une pure fiction. Mais si je m'informe d'eux de quelle manière s'écrit le nom de cet *Énée,* tous, parce qu'ils l'ont appris, me répondront selon la vérité, et selon ce que les hommes ont réglé entre eux d'un commun accord sur la forme et la valeur des signes de l'écriture. Que je les interroge encore pour savoir lequel serait le plus fâcheux dans la vie, ou d'oublier toutes ces fables, ou de perdre la faculté de lire et d'écrire : qui ne voit d'abord la réponse que doivent me faire ceux qui n'ont pas entièrement perdu le sens?

Je péchais donc dans mon enfance, lorsque, emporté par mon goût pour ces folles illusions, je les préferais à des choses bien plus utiles. Et même il serait mieux de dire qu'en effet j'aimais les unes et haïssais les autres; car rien ne m'était odieux comme d'entendre ce triste chant frapper sans cesse mes oreilles : *un et un font deux; deux et deux font quatre;* et mon imagination prenait un tout autre plaisir à se repaître du vain spectacle d'un cheval de bois tout rempli de gens armés, de l'embrâsement de Troie, et de l'ombre de Créuse apparaissant à son époux.

Chap. XIV. — Facilité qu'ont les enfants à apprendre à parler, en contradiction avec leur aversion pour l'étude des langues. Pourquoi cela est ainsi. Usage que Dieu sait faire de ces tribulations de la vie, qui commencent dès la plus tendre enfance.

Mais d'où venait donc cette aversion que j'avais pour la langue grecque si remplie de semblables fictions? car Homère excelle dans ces inventions fabuleuses, et rien n'a plus de charmes que ces agréables mensonges. Cependant il m'était insupportable dans mon enfance; et je pense que Virgile ne l'est pas moins aux enfants dont le grec est l'idiôme naturel, lorsqu'on les force de l'étudier comme j'étais forcé d'étudier Homère; et que cette étude ne leur est pas moins pénible.

C'est cette difficulté extrême d'apprendre une langue étrangère qui répandait pour moi une si grande amertume sur ces fables grecques dont le récit a tant de douceur et d'agrément : car je n'entendais pas un seul mot de ce nouveau langage; et pour m'obliger de l'apprendre, on n'épargnait ni menaces, ni

châtiments. Dans un âge encore plus tendre, j'avais été aussi ignorant de la langue latine ; mais je l'avais apprise sans inquiétude ni tourment, insensiblement et par une expérience de tous les moments, au milieu des caresses de mes nourrices, des jeux qu'elles me faisaient, et du passe-temps qu'elles trouvaient elles-mêmes à me faire jouer. Tout cela se faisait pour moi sans peine et sans violence ; je n'étais pressé que par mon propre cœur, avide d'enfanter en quelque sorte ce qu'il avait au dedans de lui-même, ce qui ne se pouvait faire sans que j'apprisse quelques mots, qui ne m'étaient point positivement enseignés, mais que j'entendais nécessairement de ceux à qui j'étais moi-même si empressé de me faire entendre ; et ceci fait bien voir que, pour apprendre de telles choses, la curiosité naturelle à l'homme est bien autrement efficace que la menace et la violence. Mais cette curiosité elle-même a besoin d'être contenue ; et votre sagesse, ô mon Dieu, y a pourvu par des lois; lois puissantes et inévitables, qui, depuis les verges de nos instituteurs, jusqu'aux instruments des supplices qui éprouvent les martyrs, savent nous faire entrer dans vos voies en mêlant des amertumes salutaires à ces douceurs empoisonnées de la vie, qui tendent sans cesse à nous éloigner de vous.

Chap. XV. — Prière à Dieu. Il lui demande de l'épargner dans sa justice. Vœu de n'employer qu'à son service tout ce qu'il a pu apprendre de bon.

Seigneur, exaucez ma prière : ne permettez pas que mon âme reste abattue sous la verge dont vous me châtiez ; faites que je ne cesse point de louer votre miséricorde par laquelle vous m'avez tiré de toutes ces voies de péché où je m'étais perdu ! accordez-moi de préférer cette douceur qui est en vous, à toutes ces fausses voluptés auxquelles j'étais abandonné ; de vous aimer d'un amour ardent, inébranlable ; de m'attacher de toutes mes forces à votre main puissante, afin que, jusqu'au dernier moment de ma course, vous me préserviez de toute espèce de tentation.

O vous qui êtes mon Roi, mon Seigneur et mon Dieu, que tout ce que j'ai pu apprendre d'utile dans mon enfance, soit

employé à vous servir ! J'ai appris à parler, à écrire, à lire, à compter, et rien de plus qui soit bon : que ce peu vous soit donc consacré. Quant à ces choses vaines dont mon esprit se remplissait, vous avez su m'en punir; et depuis j'ai obtenu de vous le pardon du plaisir coupable que j'y avais trouvé. Ce n'est pas néanmoins que, dans ces folles études, je n'aie enrichi ma mémoire d'un grand nombre de locutions très-utiles; mais il m'eût été possible de les apprendre également dans les lectures moins frivoles ; et c'est là une voie par laquelle il serait beaucoup plus sûr de conduire les enfants.

Chap. XVI. — Torrent de la coutume qui entraîne tout. Combien les écrits des poëtes sont dangereux pour l'enfance.

Mais malheur à toi, torrent funeste de la coutume ! Où est-il celui qui sache te résister? Es-tu donc intarrissable ? Et jusques à quand entraîneras-tu les enfants d'Adam dans cette mer profonde et redoutable, d'où se sauvent à peine ceux qui s'attachent au bois sacré de la Croix? Dans les livres que l'on me faisait lire en me laissant aller à ton cours, n'ai-je pas vu un Jupiter qui lance la foudre, et qui commet en même temps des adultères ? Ce sont choses contradictoires entre elles, on le sait : aussi ce tonnerre imaginaire n'a-t-il été mis entre ses mains, que pour encourager les plus timides à imiter ses adultères véritables.

Parmi ces maîtres de grammaire, en est-il un seul qui ait jamais médité ces belles paroles d'un homme[1] qui cependant était sorti comme eux des écoles du paganisme : « A la vérité, » dit-il, en parlant d'Homère, toutes ces choses sont de pures » inventions de ce poëte, qui s'est plu à rabaisser les Dieux jus- » qu'à la condition des hommes : il eût été mieux d'élever les » hommes jusqu'à celle des Dieux? » Toutefois il serait encore plus vrai de dire qu'Homère est en effet coupable de mensonge, non pour avoir donné à ses Dieux les faiblesses de l'humanité, mais parce qu'il transportait aux plus abominables des hommes les caractères sacrés de la divinité, comme s'il eût voulu que le crime ne fût plus considéré comme crime ; et qu'en le com-

[1] Cicéron.

mettant on parût imiter, non ces hommes perdus, mais les Dieux mêmes, habitants du ciel.

Et cependant, ô fleuve infernal, les enfants des hommes sont jetés à la merci de tes flots, et les leçons empoisonnées qu'on leur donne, reçoivent encore des récompenses. C'est une affaire importante ; on la considère comme telle ; on la traite publiquement et à la vue des magistrats qui ordonnent eux-mêmes un salaire pour les maîtres qui enseignent de telles choses. Faut-il donc s'étonner du bruit que font tes flots qui semblent nous crier de toutes parts : « C'est ici que » l'on enseigne la force et la valeur des mots ; ici que l'on » puise cette éloquence si nécessaire pour bien exprimer ses » pensées, et persuader ceux qui nous écoutent. »

Eh quoi ! Si Térence n'eût pas introduit dans ses comédies un jeune débauché, s'excitant à contenter une passion criminelle à la vue d'un tableau où Jupiter était représenté tombant en pluie d'or dans le sein de Danaé [1] ; si, dis-je, ce poëte n'eût point conçu une semblable imagination, je n'aurais donc eu aucun moyen d'apprendre ce que signifient *pluie d'or, sein d'une femme, tromperie, voûte des cieux*, et autres semblables mots qu'il emploie dans ce passage? et voyez comment ce jeune homme s'anime à cette action infâme ; c'est un Dieu qui est ici son maître : « Et quel Dieu? » ajoute-t-il ; celui-là même qui ébranle les voûtes des cieux » par l'éclat de son tonnerre ; et moi, un homme, une faible » créature, j'aurais balancé à le faire ! Je l'ai fait, et sans » balancer, et très-volontiers. » Qui osera soutenir que ces honteuses peintures sont un moyen plus propre qu'un autre à graver les mots qui les impriment dans la mémoire ? N'est-il pas plus vrai de dire qu'un tel usage de ces mots n'a d'autre effet que d'adoucir ce qu'il a de révoltant dans de semblables infamies?

Toutefois je n'ai garde d'accuser les mots, qui, en eux-mêmes, sont comme des vases exquis et précieux : je ne m'indigne que contre ce vin de l'erreur que nous présentaient ainsi des maîtres qui en étaient enivrés, et qui nous

[1] Eunuq. Act. III, Sc. 5.

châtiaient si nous refusions d'en boire, sans qu'il nous fût permis d'en appeler à quelque juge dont ces vapeurs empestées n'eussent point troublé la raison. Et cependant, Dieu de miséricorde, devant qui j'obtiens de pouvoir retracer ainsi, dans une sécurité profonde, tous ces désordres de ma jeunesse, j'apprenais toutes ces choses de bon cœur, je m'y plaisais misérablement; et sur de telles dispositions, je passais pour un enfant de grande espérance.

Chap. XVII. — Résultats fâcheux des études toutes profanes qu'on lui faisait faire.

Permettez-moi, mon Dieu, de dire aussi quelque chose de l'esprit que vous m'aviez donné, et de ces folies dans lesquelles se consumait ce qu'il pouvait avoir de vigueur. On exigeait de moi, (et dans un tel exercice, d'un côté le désir d'obtenir des applaudissements, de l'autre la crainte du blâme et des châtiments, jetaient mon âme dans une assez grande anxiété), on exigeait, dis-je, que j'exprimasse, à ma manière, ces paroles qu'arrachent à Junon la douleur et la colère, alors qu'elle se reconnaît impuissante à empêcher le chef des Troyens d'aborder les rivages de l'Italie, paroles que Junon n'avait jamais prononcées, comme je le savais très-bien; mais c'était une obligation pour moi et mes condisciples, de suivre notre auteur dans ses imaginations poétiques et vagabondes; et ce qu'il avait dit en vers, de le rendre de notre mieux en des paroles libres du rhythme et de la mesure. Et celui-là était le plus applaudi, qui, sans s'écarter de la dignité convenable à une déesse, avait su rendre avec plus de vivacité les mouvements de son dépit et de sa douleur, et avec une plus grande propriété d'expressions.

Mais que m'en revenait-il, ô mon Dieu, ô ma véritable vie? Que m'en revenait-il, lorsque mon tour était arrivé de réciter, d'être plus applaudi que la plupart de mes condisciples? Qu'était-ce que tout cela, sinon du vent et de la fumée? N'y avait-il point d'autres sujets pour exercer mon esprit et ma langue? Vos louanges, Seigneur, vos louanges, dont tout retentit dans vos saintes Écritures, ne se seraient-elles pas emparées de toutes les facultés de mon âme, comme le pam-

pre s'attache à l'arbre qui lui sert de soutien? Ainsi cette âme volage n'eût point été entraînée dans le vague de ces honteuses chimères, qui en avaient déjà fait la proie des esprits impurs qui voltigent dans l'air. Car il y a plus d'une manière de sacrifier aux anges révoltés.

Chap. XVIII. — La corruption des enfants commencée par leurs propres maîtres. Comment on s'éloigne de Dieu. Comment on y revient. Ce qu'il fait pour ceux qui le cherchent. Grammairiens soumis aux lois du langage, rebelles à la loi de Dieu.

Mais faut-il s'étonner que je m'abandonnasse à de telles vanités, m'éloignant sans cesse de vous, ô mon Dieu, puisque l'on me proposait pour modèles des hommes qui, en racontant d'eux-mêmes quelque action honnête, eussent été honnis et confondus si, dans leur récit, il leur fût échappé quelque mot barbare ou quelque solécisme; tandis que s'ils parlaient de leurs débauches en termes élégants, en périodes bien arrangées, dans un style riche de pensées et abondant en images, ils étaient couverts d'applaudissements et en tiraient eux-mêmes vanité?

Vous voyez ces choses, mon Dieu, et vous vous taisez, parce que vous êtes patient et miséricordieux; mais vous êtes juste aussi, et ce silence vous ne le garderez pas toujours. Dès cette vie néanmoins vous retirez de ce gouffre de corruption l'âme qui vous cherche, qui est altérée de vos chastes voluptés, et qui vous dit dans toute l'ardeur de ses désirs : « Ce que je cherche, ce que je chercherai sans cesse, Seigneur, c'est la lumière de votre visage [1]. » Hélas! c'est être bien loin de cette lumière que d'être plongé dans les ténèbres de ces passions honteuses.

Or, ce n'est ni par le mouvement des pieds, ni en franchissant l'intervalle des lieux qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche de vous; et votre enfant prodigue partant pour ces contrées éloignées où il devait dissiper tous ces biens que vous lui aviez donnés [2], ne chercha, pour faire un tel voyage, ni des chevaux, ni des chars, ni des navires; il ne se mit point en marche; il ne s'envola point comme un oiseau. En lui

[1] Ps. XXVIII, 13. — [2] Luc, XV, 13.

donnant ses biens, vous vous étiez montré bon père : vous vous montrâtes plus doux encore lorsque, dans sa misère, il revint à vous. Qu'avait-il fait? Il s'était plongé dans les ténèbres des passions impures et charnelles : c'est ainsi et non autrement qu'il s'était éloigné de la lumière de votre visage.

Voyez-les, mon Dieu, et toujours avec votre inaltérable patience, voyez-les ces enfants des hommes observant avec un soin religieux ces lois de la grammaire, par lesquelles ont été fixées avant eux la valeur des lettres et la prononciation des syllabes, tandis qu'ils foulent aux pieds vos lois immuables, seule voie qui conduise au salut éternel. A quel excès cela n'est-il point porté? Par exemple, qu'il arrive à l'un de ceux qui font profession de garder le dépôt de ces lois grammaticales et de les enseigner, qu'il lui arrive d'enfreindre la règle en faisant cette petite faute de prononcer le mot *homme* sans aspiration [1], il se fera plus de tort dans l'esprit des hommes que si, violant vos saints commandements, il se livrait à la haine la plus violente contre un autre homme, comme lui votre créature. Cependant l'ennemi même le plus acharné peut-il nous faire autant de mal que nous nous en faisons à nous-mêmes par cette haine dont nous sommes dévorés? et celui qui exerce le plus de cruautés contre l'objet de son aversion, n'est-il pas plus cruel encore envers son propre cœur qu'il a condamné à cet affreux tourment de haïr?

Et néanmoins toutes ces lois de la grammaire ne sont certainement pas gravées plus profondément dans nos cœurs que cette loi de la conscience qui nous dit *de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fît.* Que vos voies sont incompréhensibles, ô Dieu que l'on doit seul appeler grand, et qui, de ces hauteurs inaccessibles que vous habitez, ne cessez de répandre, dans un terrible silence et selon les lois de votre justice infatigable, des ténèbres vengeresses sur les passions déréglées de vos créatures! On voit enfin, et ceci passe tout le reste, on voit tous les jours des hommes qui aspirent à cette vaine palme de l'éloquence, paraître devant

[1] Cette aspiration ne s'observe que dans le latin. Pour en exprimer l'absence, saint Augustin écrit ici *ominem* au lieu de *hominem*.

un juge, au milieu d'une assemblée nombreuse de spectateurs, pour y poursuivre leur semblable avec toutes les fureurs de la haine la plus violente ; et dans une telle situation, alors qu'ils ne craignent point, poussés par cette rage qui les transporte, de faire perdre à cet homme la vie ainsi que la société des autres hommes, on le voit, dis-je, s'observer avec un soin extrême, de crainte que devant cette foule qui les entend, il ne leur échappe un seul mot qui blesse la grammaire et viole les règles du beau langage.

Chap. XIX. — Corruption du cœur déjà remarquable dans les enfants ; leur ressemblance, sous ce rapport, avec les hommes faits.

Dans un âge si tendre, j'étais déjà sur les bords de cet abîme de corruption : malheureux que j'étais, je m'exerçais déjà pour entrer dans cette arène ; et dès lors je prenais plus de soin d'éviter une faute contre la grammaire, que je n'en avais de ne pas porter envie à ceux qui parlaient plus purement que moi. J'avoue devant vous, ô mon Dieu, et je déplore aujourd'hui ces faiblesses qui m'attiraient les louanges de ceux à qui c'était alors pour moi une même chose d'être agréable et de bien vivre. Mes yeux n'apercevaient point ce gouffre d'infamies dans lequel je continuais de m'enfoncer, à tous moments plus éloigné de vos regards paternels. Car que pouvait-il y avoir de plus corrompu qne moi, puisque je trouvais encore le moyen de mécontenter très-souvent ceux que je considérais comme la seule règle de mes actions ; la passion du jeu, mon goût violent pour les spectacles et l'imitation puérile que j'essayais ensuite d'en faire, me portant à tromper, par une infinité de mensonges, mes parents, mes maîtres et mon gouverneur ?

Il m'arrivait même de dérober beaucoup de choses au logis, soit sur la table de mon père, soit dans le lieu où l'on serrait les provisions, dans la vue ou de satisfaire ma gourmandise, ou d'attirer à venir jouer avec moi d'autres enfants qui me vendaient ainsi ce plaisir qu'ils me procuraient, bien qu'ils en prissent aussi leur part. Coupable encore jusque dans ces jeux, il m'arrivait souvent de n'être vainqueur que

par supercherie, vaincu que j'étais moi-même par l'orgueil de paraître l'emporter sur les autres. Cependant lorsque je surprenais quelqu'un d'entre eux usant à son tour de tromperie à mon égard, il n'est rien que je supportasse plus impatiemment; et s'il m'arrivait d'y être pris moi-même, plutôt que de céder, j'étais prêt à me livrer aux derniers emportements.

Voilà donc cette innocence des enfants! Il n'en est pas ainsi, ô mon Dieu! Non, il n'y a point là d'innocence. Tels ils sont alors au sujet de leurs noix, de leurs balles, de leurs oiseaux avec les maîtres et les surveillants, tels ils deviennent par la suite à l'égard des rois et des magistrats, pour de l'argent, des terres, des esclaves : c'est le même fonds de corruption, dont les années changent seulement les effets, de même qu'aux légers châtiments des écoles succèdent les supplices et les bourreaux. C'est donc seulement la petite stature des enfants que vous avez considérée, ô mon Sauveur et mon Roi, comme un symbole d'humilité, lorsque vous avez dit en les montrant : « Le royaume des cieux est à qui ressemble à » ceux-ci [1]. »

Chap. XX. — Sagesse, toute-puissance et bonté de Dieu, admirables en nous dès notre enfance.

Cependant, ô mon Seigneur et mon Dieu, qui gouvernez avec une sagesse infinie cet univers que votre toute-puissance a tiré du néant, je vous rendrais grâces encore, quand je n'aurais reçu de vous que ces biens dont vous avez comblé mon enfance. Car enfin j'avais dès lors l'être, la vie, le sentiment; je veillais à ma propre conservation, par le mouvement invincible qui m'attirait vers l'unité invisible et ineffable, source et origine de mon être; un sentiment intérieur me faisait le gardien assidu de l'intégrité naturelle de tous mes sens; et dans la petite étendue de mes pensées, ainsi que dans les petites choses qui les faisaient naître, je cherchais la vérité et j'y prenais plaisir; j'évitais d'être trompé; j'avais beaucoup de mémoire; j'acquérais de jour en jour plus de facilité

[1] Matt., XIX, 14.

à parler; j'étais touché de l'amitié; je craignais la douleur, le mépris, l'ignorance : qu'y a-t-il dans une telle créature qui ne mérite la louange et l'admiration?

Mais toutes ces choses sont des dons que j'ai reçus de mon Dieu; toutes sont bonnes; je ne me les suis pas données, et elles composent tout mon être : celui qui m'a fait ne peut donc être lui-même qu'essentiellement bon; il est mon bien, et je lui rends grâces avec des transports de joie de tous ces biens qu'il lui a plu de répandre sur moi, dès les premières années de ma vie. S'il y avait alors en moi péché et dérèglement, c'est que je cherchais le plaisir, la grandeur, la vérité, non en lui, mais en moi-même et dans les autres créatures : c'est ainsi et non autrement que j'étais précipité dans l'erreur, dans la douleur, dans la confusion.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, vous en qui seul je me confie, vous, la gloire et les délices de ma vie, grâces vous soient rendues de tous vos dons. Daignez me les conserver : c'est ainsi que vous me conserverez moi-même; ainsi s'accroîtront et se perfectionneront tous ces biens que vous m'avez donnés; et je serai avec vous, puisque je ne suis que par vous.

LIVRE DEUXIÈME.

Chap. Ier. — Premiers désordres de sa jeunesse.

Je veux maintenant retracer mes égarements passés et ces voluptés de la chair qui ont été la corruption de mon âme. Ce n'est pas que j'en aime le souvenir : c'est au contraire, Seigneur, afin de vous aimer de jour en jour davantage ; c'est, pour ainsi dire, parce que j'aime cet amour que j'ai pour vous, que, dans l'amertume de mon cœur, je vais repasser sur toutes ces voies de mes anciennes iniquités, afin qu'un si triste souvenir me rende plus douces encore vos célestes délices, ces délices qui ne trompent point, où il n'y a que bonheur et sécurité, et dans lesquelles s'est enfin retiré mon cœur si longtemps partagé entre mille objets divers, si longtemps plongé dans de vagues désirs qui l'éloignaient sans cesse de vous, ô souveraine et ineffable Unité ! J'étais à peine sorti de l'enfance, lorsque je commençai à brûler de cette ardeur pour les voluptés les plus grossières, et à m'abandonner à ces honteuses amours qui n'ont point de ténèbres assez épaisses pour se cacher. Ainsi mon âme ne fut plus que souillures devant vous, tandis que je me complaisais en moi-même, et que toute mon étude était de me rendre agréable aux autres.

Chap. II. — Son penchant pour la volupté. Suite funeste des plaisirs impurs. Salutaires effets du mariage.

Aimer et être aimé, c'était là pour moi la plus douce des jouissances. Toutefois, dans ces rapports intimes, je ne recherchais point ces pures affections de l'âme qui s'arrêtent aux chastes limites d'une innocente amitié ; mais de ce fonds impur de concupiscence que j'avais en moi-même et que faisait fermenter encore cette ardeur de l'âge où j'étais parvenu, s'élevaient d'épaisses vapeurs qui obscurcissaient ma raison et m'empêchaient de distinguer les paisibles douceurs d'une

affection légitime, des mouvements désordonnés d'une passion criminelle; confusion qui excitait dans mon cœur les tempêtes les plus furieuses, entraînait au fond des précipices ma jeunesse dépourvue d'expérience, effrénée dans ses désirs, et m'ensevelissait, pour ainsi dire, dans un gouffre de crimes. Votre colère s'appesentissait sur moi et je ne m'en apercevais point; le bruit de cette chaîne de mort et de péché que je traînais après moi, m'avait rendu sourd, et c'était la juste punition de mon orgueil; je m'éloignais de vous de plus en plus, et vous me laissiez faire; mon cœur brûlait, se fondait pour ainsi dire, se débordait dans les ardeurs impudiques dont il était dévoré, et vous gardiez le silence. Oh mon Dieu, en qui j'ai cherché si tard ma joie, vous vous taisiez alors; et de moment en moment plus éloigné de vous, je m'enfonçais sans cesse plus avant dans ces sentiers arides, si féconds en douleurs, orgueilleux encore dans ma bassesse profonde, et cependant au sein de mes jouissances coupables, inquiet et fatigué.

Qui pouvait alors, Seigneur, soulager mes inquiétudes et ma misère, c'est-à-dire me faire connaître comment il m'était permis d'user de ces beautés périssables et passagères; me fixer les justes limites au-delà desquelles il est défendu de goûter les douceurs? Qui pouvait alors m'indiquer le mariage comme le seul port où j'aurais en effet trouvé quelque abri contre ces orages de mes passions, quand bien même, dans l'intimité de l'union conjugale, je n'eusse pas eu la force d'observer scrupuleusement votre loi qui en restreint l'usage au seul et légitime désir d'avoir des enfants? Loi de douceur, émanée d'une Providence qui a mis en nous ce qui était nécessaire pour perpétuer notre race, et dont la bonté cherche en même temps à émousser les pointes de ces ardeurs que, dans le Paradis terrestre, nous n'eussions jamais connues. Et c'est ainsi que votre main toute-puissante nous protége contre nous-mêmes, toujours près de nous, alors même que nous sommes le plus éloignés de vous.

Que n'écoutais-je du moins avec plus d'attention le son retentissant de vos célèbres paroles : « Les tribulations de la » chair, dit l'apôtre, attendent ceux qui s'engagent dans les

» liens du mariage : je voudrais vous les épargner [1]. » Ailleurs : « C'est un bien pour l'homme de n'avoir point de commerce » avec une femme [2]. » Et encore : « Celui qui n'est point ma» rié, ne pense qu'aux choses qui sont de Dieu, ne cherche » qu'à plaire à Dieu ; celui qui est marié pense aux choses du » monde, et cherche à plaire à la femme avec laquelle il est » engagé [3]. » Voilà ce qu'il me fallait écouter et mettre bien avant dans mon cœur ; et repoussant ainsi pour le royaume des cieux tous ces plaisirs sensuels de la terre, j'eusse vécu plus tranquille et plus heureux, dans la seule espérance de vos chastes embrassements.

Mais, malheureux que j'étais, vous ayant quitté, je m'abandonnais avec une sorte de frénésie à toute l'ardeur de mes débordements. Cependant, en violant ainsi vos lois, je n'évitais pas vos châtiments : car, qui les pourrait éviter? Votre main, toujours suspendue sur moi, me frappait dans son infinie miséricorde, et, ne cessant de répandre sur mes jouissances coupables les plus cruelles amertumes, m'apprenait ainsi que c'était ailleurs qu'il me fallait chercher des plaisirs purs et sans mélange. Et où aurais-je pu les trouver, Seigneur, si ce n'est en vous, en vous dont les commandements n'ont rien de dur que leur seule apparence ; « qui ne frappez » que pour guérir, et ne nous faites mourir que pour nous » éviter cette mort qui nous sépare de vous [4] ? »

Où étais-je alors, et combien éloigné des délices de votre sainte demeure, dans cette seizième année de mon âge, qui fut celle où je me fis volontairement l'esclave de cette passion infâme que défendent si sévèrement vos lois, et dont, pour la honte du genre humain, l'extrême licence est partout? Cependant mes parents ne se mirent point en peine de me sauver, par le mariage, des dangers dans lesquels je me précipitais: leur soin n'allait qu'à me faire apprendre à bien parler et à me rendre habile dans l'art de captiver les esprits.

[1] I. Cor., VII, 28. — [2] II. Cor., VII, 1. — [3] I. Cor., VII, 22. — [4] Ps. XCIII, 20. — Deut., 32.

Chap. III. — On le fait revenir de Madaure pour l'envoyer à Carthage. Son séjour dans la maison paternelle. Son oisiveté. Désordres qui en sont la suite. Son mépris pour les sages remontrances de sa mère.

Cette même année, on me fit revenir de Madaure, ville voisine de mon lieu natal, où l'on m'avait d'abord envoyé pour apprendre les lettres humaines et les premiers principes de l'éloquence. Mes études en furent un moment interrompues : il était question de me faire aller à Carthage pour les achever ; et mon père qui n'était qu'un bourgeois de Thagaste et des moins considérables, consultant plus son ardeur pour mon avancement que ses moyens de fortune, s'occupait de recueillir l'argent qui m'était nécessaire pour un tel voyage.

Est-ce donc à vous que je raconte ces choses, ô mon Dieu? Non, mais je les retrace devant vous pour l'instruction de mes frères, pour celle du genre humain, si petit que soit le nombre de ceux à qui cet écrit pourra tomber entre les mains. Et pourquoi le fais-je? afin qu'ils puissent, ainsi que je le fais moi-même, mesurer toute la profondeur de l'abîme d'où nos cris doivent s'élever vers vous. Et ces cris pénètrent aussitôt jusqu'à votre oreille, s'ils partent d'un cœur qui a reconnu sa misère et qui commence à vivre de la foi.

Il n'était personne qui ne donnât de grandes louanges à mon père de ces efforts qu'il faisait, et au-delà de ce que lui permettait l'état de ses affaires, pour me fournir ainsi les moyens d'aller continuer au loin mes études; beaucoup d'autres, et bien plus riches que lui, étaient fort éloignés de faire pour leurs enfants de semblables sacrifices. Et cependant ce père si prévoyant ne se mettait guère en peine des progrès que je pourrais faire dans votre crainte et dans votre amour ; peu lui importait que son fils fût chaste, pourvu qu'il fût éloquent ; tous ses soins se portaient vers la culture de mon esprit, tandis que mon cœur était comme une terre stérile, que mon Dieu, le véritable propriétaire de ce fonds ingrat, avait cessé de cultiver.

Mais ces préparatifs de mon voyage entraînant beaucoup de temps, en raison de la médiocrité de notre fortune, et me

trouvant ainsi chez mes parents livré à un loisir absolu, je m'enfonçai plus avant que jamais dans le gouffre de mes débauches; et il n'y avait là nulle main charitable qui se présentât pour m'en retirer. Il arriva au contraire qu'un jour mon père, avec qui j'étais allé au bain, ayant aperçu quelques signes de ma puberté naissante, s'en alla plein de joie, et comme s'il eût déjà tenu ses petits-enfants dans ses bras, porter cette nouvelle à ma mère : joie funeste, telle que la produit dans les enfants du siècle cet amour pour les créatures, qui leur fait oublier le Créateur : joie qui s'élève comme une vapeur maligne des profondeurs de leur volonté corrompue, et les jette dans une sorte d'enivrement. Mais déjà, Seigneur, vous aviez commencé à vous bâtir un temple dans le cœur de ma mère, et à y établir votre sainte demeure; au lieu que mon père vous connaissait à peine, n'étant que catéchumène, et encore depuis peu de temps. Ce qu'il lui apprenait la jeta donc dans un grand trouble, et dans une crainte toute chrétienne : et quoique je n'eusse point encore été admis par la grâce du baptême dans la société des fidèles, elle trembla de me voir m'égarer dans ces voies perdues, où l'on ne s'engage qu'en vous laissant derrière soi, et se détournant ainsi de la lumière de votre face.

Hélas! mon Dieu, oserais-je dire que vous gardiez le silence, lorsque j'allais ainsi toujours m'éloignant de vous? Ne me parliez-vous donc point? et ces paroles que ma mère, votre fidèle servante, fit alors entendre à mes oreilles, n'étaient-elles pas vos propres paroles? et cependant elles ne pénétrèrent point jusqu'au fond de mon cœur, pour y changer ma volonté; car je me souviens qu'un jour, me prenant en particulier, elle m'exhorta d'une manière qui exprimait vivement son inquiétude et ses vœux, à éviter toutes sortes d'impureté, mais surtout à n'avoir jamais aucun commerce avec des femmes mariées. J'écoutai ses avis salutaires comme des discours de femme auxquels j'aurais eu honte de me laisser aller : cependant c'était vous, Seigneur, qui me parliez par sa bouche, et je l'ignorais; et, méprisant ses discours, moi, son fils, fils de votre servante et votre serviteur, c'était à vous en effet que s'adressaient mes mépris.

Mais, je le répète, je ne savais rien de tout cela; et tel était l'aveuglement déplorable avec lequel je courais au précipice, qu'au milieu de mes compagnons qui se vantaient de leurs débauches, et qui en tiraient d'autant plus de vanité qu'elles étaient plus infâmes, je rougissais de n'être point encore arrivé au même degré d'infamie; me portant ainsi au mal, non-seulement par le plaisir que j'avais à le faire, mais encore par celui que je trouvais à en être applaudi. C'est par le vice que l'on se rend digne de mépris : je m'efforçais de me faire plus vicieux, afin de n'être pas méprisé; et lorsque je n'avais pas assez fait pour aller de pair avec les plus perdus d'entre eux, je me vantais de ce que je n'avais point fait, de peur de paraître d'autant plus méprisable que j'étais en effet moins corrompu.

Voilà, Seigneur, quels étaient ceux en la compagnie desquels j'allais errant dans les voies de Babylone, me roulant dans sa fange comme dans un bain embaumé des parfums les plus délicieux; et afin que je m'y abîmasse de plus en plus et sans retour, l'ennemi invisible des hommes me foulait aux pieds, d'autant plus sûr de me séduire, que j'étais entièrement abandonné à toutes ses séductions. Car ma mère, bien qu'elle fût déjà tirée des abominations de cette Babylone, ne s'avançait encore que lentement vers la perfection chrétienne; et se bornant alors aux sages avis qu'elle m'avait donnés sur l'obligation qu'il y avait d'être chaste, elle n'apporta pas le même soin à veiller sur moi. Ce qu'elle avait appris de mon père ne lui fit pas naître la pensée de contenir du moins dans les bornes légitimes du mariage, s'il était impossible de l'éteindre tout-à-fait, cette effervescence déjà si funeste à ma jeunesse, et dont les suites étaient pour moi si périlleuses. Elle n'y pensa point, parce qu'elle appréhendait, en me faisant contracter un tel engagement, de détruire ainsi toutes ces brillantes espérances que l'on avait conçues de moi; non pas les espérances de la vie future que cette pieuse mère ne mettait qu'en vous, mais celles qu'offraient les sciences et les lettres dans lesquelles elle ne désirait pas moins que mon père de me voir faire les plus grands progrès, et toutefois dans des vues fort différentes : lui, comme il ne pensait nul-

lement à vous, n'avait sur mon sujet que des pensées de vanité; elle, au contraire, était persuadée que ces études communes à tous les enfants, loin de m'être nuisibles en aucune manière, pourraient un jour m'être de quelque secours pour parvenir à vous connaître et à vous posséder.

C'est du moins ce que j'en puis juger d'après l'idée qui m'est restée des mœurs et du caractère de l'un et de l'autre. Quoi qu'il en soit, la facilité dont ils usaient à mon égard dans tout ce qui tenait à mes divertissements, passait tellement toute mesure; ils avaient tellement lâché les rênes à toutes ces passions fougueuses auxquelles j'étais abandonné, que je vivais comme au milieu d'une nuit profonde, dont les ténèbres, de moment en moment plus épaisses, ne me laissaient plus apercevoir, ô mon Dieu! la pure lumière de votre vérité; « et je m'engraissais, pour ainsi dire, dans mon iniquité toujours croissante [1]. »

Chap. IV. — Larcin qu'il commet pendant la nuit avec ses condisciples. Son but dans cette mauvaise action.

Votre loi condamne le larcin, Seigneur : il est encore condamné par une autre loi gravée dans le cœur de l'homme, et que toute sa corruption ne peut en effacer. Un voleur lui-même ne supporte point patiemment qu'on le vole; et le plus riche croit devoir sévir contre celui que l'extrême indigence porte seule à le voler. Cependant j'ai pu former le dessein d'exécuter un vol; et ce vol, je l'ai fait sans y être poussé par aucun besoin, mais par une sorte de mépris pour tout ce qui est honnête, et par cette dépravation d'un cœur qui ne se nourrissait que d'iniquité; car ces choses que je voulais dérober, je les avais en abondance, et même meilleures; ce n'était pas du produit de mon larcin que je voulais jouir : c'était du larcin lui-même, c'était du péché que je faisais ma jouissance.

Il y avait dans le voisinage de notre vigne un poirier chargé de poires; elles n'étaient ni belles, ni très-bonnes à manger :

[1] LXXII, 7.

cependant nous réunissant une troupe d'enfants débauchés, nous fîmes le complot d'aller secouer l'arbre, et d'en emporter les fruits, et nous l'exécutâmes dans une belle nuit, jusqu'au milieu de laquelle, selon notre coutume détestable, nous avions poussé nos jeux et nos divertissements. Nous revînmes tous chargés de ces fruits, non dans l'intention d'en faire un régal : à peine voulûmes-nous y goûter; mais ayant même fini par les jeter aux pourceaux, nous étions contents d'avoir fait ce qu'il ne fallait pas faire, et il ne nous en fallait pas davantage.

Voilà quel était mon cœur, ô mon Dieu, ce cœur qu'il a plu à votre miséricorde de tirer du fond de l'abîme; qu'il vous dise maintenant ce qu'il voulait en faisant ainsi le mal pour le seul plaisir de le faire, et ne cherchant dans sa malice que sa malice elle-même? Elle était odieuse, et cependant je l'aimais; je me plaisais dans ce qui faisait ma perte, et, je le répète, dans mon péché lui-même et non dans le fruit de mon péché. Ame dégradée! Ainsi tu courais à ta ruine, repoussant ton unique appui, avide de ton infamie plus que de tes plaisirs infâmes[1]!

Chap. V. — Qu'on ne fait point le mal pour le mal même, et sans en attendre quelque profit.

Il est certaines choses dont la beauté plaît aux yeux, telles que l'or, l'argent et beaucoup d'autres semblables objets; le toucher a de même ses sensations propres qui sont agréables, et de même tous les autres sens, suivant leurs divers rapports de convenance avec les corps. On peut être également flatté des honneurs du monde, des distinctions, du pouvoir que l'on obtient sur les autres; et ce plaisir cruel que l'on trouve dans la vengeance prend même sa source dans cet amour de la supériorité : cependant pour acquérir toutes ces choses, ô mon Dieu, il n'est pas permis de s'écarter de vous, ni de rien

[1] Il arrive quelquefois à saint Augustin de présenter de suite la même pensée sous plusieurs formes différentes. Ce passage en est un exemple, et nous conserverons ces répétitions, quand la traduction n'en aura rien de forcé et de fastidieux.

faire contre votre loi. Cette vie mortelle a aussi ses charmes : elle plaît par elle-même et plaît encore par certaines convenances avec toutes les beautés d'ici-bas. L'amitié qui semble ne faire qu'une seule âme de plusieurs âmes, est encore un lien dont tous les hommes goûtent la douceur.

Toutes ces choses néanmoins et autres semblables sont la cause du péché, lorsque le cœur de l'homme, s'y portant avec une affection extrême et déréglée, abandonne pour ces biens, qui sont les derniers de tous, les biens les plus excellents et les plus sublimes, c'est-à-dire, vous, ô mon Dieu, votre loi et votre vérité. C'est que le prix de tout ce qui est passager et périssable n'est rien, comparé à vous, Créateur de toutes choses, en qui le juste met son unique joie, et dont la possession fait toutes les délices des âmes innocentes.

Ainsi donc, lorsqu'un homme est accusé de quelque crime, on ne commence à le croire coupable qu'au moment où on le soupçonne d'avoir pu être entraîné, ou par une passion violente d'acquérir ces biens de la terre, ou par une crainte démesurée de les perdre ; car, je le répète, s'il est vrai de dire que ces biens ont une grâce et une beauté qui leur appartiennent, auprès de ces biens d'en haut, ils n'en doivent pas moins être considérés comme vils et méprisables.

Il a tué un homme, nous dit-on de quelqu'un? Pourquoi? C'est qu'il était épris de la femme de celui qu'il a tué ; il convoitait son bien ; il voulait le voler pour avoir de quoi subsister, ou craignait lui-même que cet homme ne lui fît quelque tort ; ou c'est par un mouvement de vengeance pour quelque injure qu'il en avait reçue. Car a-t-on jamais tué pour le plaisir de tuer? Personne ne le pourra croire.

On a dit d'un homme célèbre par ses fureurs et par sa cruauté, qu'il commettait des meurtres et des violences, même alors qu'il ne pouvait lui en revenir aucun avantage ; « mais, ajoute son historien[1], c'était dans la crainte que le » repos n'engourdît en quelque sorte et son âme et sa main. » N'avait-il donc point encore un autre but en s'exerçant ainsi à toutes sortes de crimes? Oui, sans doute : c'était de s'em-

[1] Salluste.

parer de sa ville; d'y usurper les honneurs, le pouvoir; d'amasser des biens, afin de s'affranchir du joug des lois dont sa conscience troublée lui faisait craindre les rigueurs, ainsi que des extrémités où l'avait réduit la folle dissipation de son patrimoine, et Catilina lui-même n'aimait point le mal qu'il faisait, mais aimait seulement ce qui le lui faisait faire.

Chap. VI. — Cherchant ce qui avait pu le porter à ce larcin, il montre que, dans toute mauvaise action, il y a quelque apparence de bien qui séduit.

Que trouvais-je donc en toi d'attrayant, ô mon larcin, crime infâme et nocturne, dont j'ai pu me rendre coupable dans une aussi tendre jeunesse? Sans doute tu n'avais rien de beau en toi-même, puisque enfin tu n'étais autre chose qu'un larcin; et peut-on même dire que tu fusses quelque chose, pour que je t'adresse ainsi la parole! Quant à ces fruits que nous avions volés, ils avaient de la beauté, parce qu'ils étaient l'ouvrage de vos mains, ô mon Dieu, vous la Beauté par excellence, le Créateur de toutes choses, le Bien suprême et mon seul et véritable bien! Ils avaient de la beauté, mais ce n'est pas là ce qui tenta mon âme criminelle, puisque j'en possédais de plus beaux et en abondance : je n'aimais en eux que le plaisir que j'avais eu à les dérober; car à peine les eus-je cueillis, que je les jetai, n'y trouvant d'autre satisfaction que ma malice, qui était ici pour moi comme un festin délicieux; et si je mangeai quelques-uns de ces fruits, ce fut là ce qui en fit pour moi toute la saveur.

Et maintenant, je vous demande, ô mon Dieu, qu'y avait-il donc dans ce larcin qui pût me charmer? Je n'y découvre aucune apparence de beauté, ni de celle qui éclate dans des vertus telles que la justice et la prudence, ni de celle que l'on trouve dans l'intelligence de l'homme, dans sa mémoire, dans ses sens, même dans sa vie purement animale. Ce n'est point cette beauté que l'on admire dans les astres et dans le cours régulier de leurs révolutions, et que nous offrent encore la terre et la mer, où se succèdent des générations continuelles de plantes et d'animaux. Ce n'est pas même

cette apparence d'une fausse beauté dont certains vices éclatants couvrent leur difformité, et qui est comme une ombre des beautés solides et véritables.

Et en effet l'Orgueil est une image trompeuse de la grandeur, quoique vous seul soyez grand, ô mon Dieu, et élevé au-dessus de tout ; de même l'Ambition, qui ne cherche autre chose que les honneurs et la gloire, paraît grande, quoiqu'il n'appartienne qu'à vous seul d'être honoré pardessus toutes choses, et glorifié dans l'éternité. On recherche le Pouvoir afin de se rendre redoutable : et qu'y a-t-il que l'on doive redouter, si ce n'est le Dieu unique, à la puissance duquel ni force, ni adresse, ni temps, ni lieu, ne peuvent rien arracher et rien soustraire? La Volupté séduit par la douce amorce de ses caresses ; mais est-il quelque chose de plus doux que votre amour, rien qui mérite autant d'être aimé que la beauté incomparable et la lumière de votre vérité? La Curiosité aspire à posséder la science, et vous seul savez tout ; l'Ignorance elle-même et l'imbécillité de l'esprit se cachent sous les noms d'innocence et de simplicité : où trouvera-t-on rien de plus simple et de plus innocent que vous, toutes vos œuvres témoignant que vous êtes l'ennemi de tout mal? Dans la Paresse, on croit rencontrer quelque repos : est-il hors du Seigneur de repos assuré? Le Luxe veut être appelé abondance et richesses : vous êtes la plénitude et l'abondance des biens inépuisables, et à jamais incorruptibles. L'Avarice veut beaucoup avoir, et vous avez tout. L'Envie aspire à s'élever au-dessus des autres : qu'y a-t-il au-dessus de vous? La Colère croit avoir le droit de se venger : en vous vengeant, vous seul êtes la justice même. La Crainte veille avec trouble sur ce qui lui est cher, de peur qu'il ne lui soit tout à coup enlevé : vous prévoyez à tout avec calme ; aucun accident extraordinaire et imprévu ne peut vous faire perdre ce que vous aimez, et en vous seul est la parfaite sécurité. La Tristesse se consume dans le regret d'avoir perdu des biens dans lesquels se complaisait notre cupidité, et elle voudrait que rien de ce qu'elle possède ne lui fût enlevé, ce qui n'arrive qu'à vous seul.

Ainsi l'âme adultère se détournant de vous, Seigneur,

cherche hors de vous tout ce qui n'a sa pureté et sa perfection qu'en vous seul, impuissante à le trouver, si ce n'est en revenant à vous. Ainsi ceux qui s'éloignent de vos voies et qui s'élèvent contre vous, s'efforcent jusque dans leur crime de se rendre semblables à vous; et cette imitation, toute coupable qu'elle est, prouve que vous êtes le principe de toutes choses, et que même alors qu'on vous fuit, on ne peut entièrement vous éviter.

Qu'ai-je donc pu aimer dans ce larcin, et en quoi ai-je voulu ressembler à mon Seigneur, même par une fausse et criminelle ressemblance? N'était-ce point que je trouvais une sorte de jouissance à faire en cachette quelque chose de défendu, parce que je n'aurais pu le faire impunément aux yeux de tous; affectant ainsi une fausse liberté, tout esclave que j'étais, et croyant voir dans cette licence effrénée à laquelle je m'abandonnais, comme une image ténébreuse de votre puissance infinie? Tel était alors cet esclave misérable, fuyant son maître pour courir après de vains fantômes. O prodige de corruption ! ô vie qui n'est qu'un abîme de mort! ainsi j'ai pu prendre plaisir à faire ce qui était défendu, par cela seul qu'il était défendu !

Chap. VII. — Actions de grâces à Dieu pour la paix qu'il lui a fait retrouver. Justes et pénitents également redevables à la grâce.

Que ne vous dois-je point, ô mon Dieu, de pouvoir ainsi rappeler à ma mémoire tous ces désordres, sans que mon âme en ait désormais rien à craindre pour son salut? Que mon amour pour vous soit donc sans mesure; que sans cesse je vous rende grâces; que je loue sans cesse votre saint nom, de ce que vous m'avez remis tant d'œuvres d'iniquité. Je reconnais que c'est votre grâce et votre miséricorde qui, seules, ont fait évanouir mon péché, comme la glace se fond aux rayons du soleil; et tout le mal que je n'ai point fait, c'est encore votre grâce qui m'en a préservé ; car de quoi n'étais-je point capable, puisque j'ai pu me complaire dans un crime pour le plaisir d'être criminel? Je dois donc vous avouer, ô mon Dieu, que vous m'avez également pardonné, et tous les

péchés que j'ai commis et tous ceux que votre secours m'a empêché de commettre.

Et en effet, quel est l'homme qui, considérant sa misère et sa faiblesse, osera attribuer à ses propres forces, et l'innocence de sa vie, et la pureté de ses mœurs, pour se croire ainsi moins obligé de vous aimer, comme s'il avait eu moins besoin de cette bonté miséricordieuse qui pardonne au pécheur repentant? Que celui-là donc qui, lorsque vous l'appelez, aura prêté l'oreille à votre voix, et évité, sous votre garde, ces désordres dont il peut lire ici l'humble aveu que je vous fais, que celui-là, dis-je, ne me raille point d'avoir eu besoin pour me guérir d'un médecin dont le secours seul a pu l'empêcher lui-même d'être malade, ou pour mieux dire, de devenir malade au même degré que moi; que loin d'en avoir pour vous moins d'amour, il vous en aime au contraire davantage, reconnaissant que la main puissante qui a cicatrisé les blessures profondes de mon péché, est celle qui l'a garanti des atteintes mêmes du péché.

Chap. VIII. — Véritable motif qui le porta à commettre ce larcin.

Encore un coup, quel fruit ai-je donc retiré, misérable que j'étais, de tous ces désordres dont le seul souvenir me couvre aujourd'hui de confusion, et pardessus tout de ce vol dans lequel je n'ai aimé autre chose que le vol lui-même? Rien sans doute, puisque ce vol n'était rien en effet, et que je n'en étais que plus misérable. Et cependant, seul, je ne l'eusse point commis; non, autant que je puisse me rappeler maintenant les dispositions de mon âme, seul, je ne l'eusse certainement point commis. C'était donc de le commettre en société avec d'autres qui me le rendait agréable; et par conséquent je ne puis dire qu'en cette action le larcin était la seule chose dont je fusse touché : qu'était-ce donc cependant, puisque cela même que je viens dire n'était rien encore?

Au fond, quelle était la vraie cause de cette action coupable? Et qui me l'apprendra, si ce n'est celui qui répand sa lumière dans mon âme, et perce à travers les ombres dont elle est enveloppée? Quelle était cette cause que mon esprit cherche ici

avec attention, examine et s'efforce de pénétrer? Si j'eusse véritablement convoité les fruits que je dérobai, afin de les avoir et d'en jouir, il était en mon pouvoir de commettre seul le crime qui devait me procurer cette jouissance; et je n'aurais pas eu besoin de chercher la malice d'autrui comme un aiguillon pour exciter la mienne. Mais comme en effet je ne m'en souciais en aucune manière, le plaisir que je trouvais dans mon crime était donc uniquement de le commettre, et de le commettre en compagnie.

Chap. IX. — Que les enfants peuvent se corrompre les uns les autres.

Quel était donc, je me le demande encore, cette disposition d'esprit où je me trouvais alors? Il est hors de doute qu'elle était honteuse, déréglée, et que j'étais fort à plaindre de l'avoir. Mais enfin, qu'était-elle cette disposition? « qui peut com» prendre tous les égarements du cœur [1]? » Mes complices et moi nous cherchions à rire; notre cœur était comme chatouillé de cette pensée que ceux que nous trompions ainsi ne s'attendaient à rien de semblable de notre part, et qu'ils en concevraient un grand dépit. Quel était encore ce plaisir que je trouvais à n'être point seul dans cette occasion? N'est-ce point parce que l'on ne rit pas volontiers quand on est seul? Il est vrai; et néanmoins cela arrive quelquefois, et lorsqu'il se présente tout à coup aux yeux ou à l'esprit quelque chose de fort ridicule. Mais quoi qu'il en puisse être, il est certain que, seul, je n'eusse point commis ce larcin : mon âme est devant vous, Seigneur, et pleine encore de tous ces souvenirs : je le répète, je n'eusse point dérobé ce que je ne désirais point avoir; je n'aurais pas même été tenté de le faire. O liaisons funestes des enfants, source de séductions pour les âmes, ardeur de nuire aux autres, qui naît de l'enivrement même de leurs jeux désordonnés! sans en tirer aucun profit, sans aucun motif de vengeance : il suffit que l'un d'entre eux dise aux autres : *Allons et faisons cela*; tous y vont, et il

[1] Ps. XVIII, 13.

n'en est pas un seul alors qui n'eût honte de n'avoir pas perdu toute honte.

Chap. X. — Délices que l'on trouve dans la justice et l'innocence. Misère de ceux qui s'éloignent de Dieu.

Quel œil sera assez subtil pour suivre les fibres de cette racine d'iniquité, et en démêler les nœuds si horriblement compliqués? Elle est effroyable; je ne saurais la voir: je ne veux plus même y penser. C'est toi seule que mes regards cherchent maintenant, lumière de justice et d'innocence, dont la beauté fait les délices des cœurs honnêtes et les remplit sans jamais les rassasier. En toi seul est le solide repos et cette vie qu'aucun trouble ne saurait agiter. Qui se donne à toi, « entre dans la joie de son Seigneur[1].» Il n'aura plus rien à craindre, et tout sera bien pour lui dans la possession du souverain bien. O mon Dieu, je me suis égaré loin de vous dans ma jeunesse; j'ai erré dans des voies perdues, privé de mon guide et de mon soutien; et je suis devenu pour moi-même comme une région stérile et désolée.

[1] Matth. xxv, 21.

LIVRE TROISIÈME.

Chap. I[er]. — Son arrivée à Carthage ; ses désordres ; amertume des plaisirs coupables.

Enfin, j'allai à Carthage, et à peine y étais-je arrivé que je m'y sentis comme pressé de toutes parts de la foule tumultueuse des amours impudiques. Je n'aimais point encore, mais j'étais avide d'aimer ; et dans ma misère secrète, il me déplaisait de ne pas être encore plus misérable. Il me tardait de trouver l'objet de cet amour dont le désir me possédait, comme si j'eusse été fatigué du repos et d'une vie exempte de périls. Mon cœur, dévoré d'une faim intérieure, cherchait un aliment ; et ce n'était pas vous qu'il cherchait, ô mon Dieu ! vous le seul aliment des cœurs. Il n'avait aucun désir de cette nourriture incorruptible, et ce n'est pas qu'il en fût rassasié ; mais par cela même qu'il en était plus vide, elle lui inspirait plus de dégoût. De là cette langueur mortelle qui s'était emparée de mon âme : toute couverte de plaies honteuses, elle se jetait hors d'elle-même, cherchant dans les objets sensibles un adoucissement à son mal, mais parce que l'on veut trouver de la vie dans ce qu'on aime, il ne m'était véritablement doux d'aimer et d'être aimé, que dans l'entière possession de l'objet de mon attachement.

Ainsi je corrompais les sources de l'amitié en y mêlant toutes les impuretés de la débauche ; j'en tarissais l'aimable pureté par ces vapeurs infernales qui sortaient de l'abîme d'un cœur infecté de toutes les corruptions ; et toutefois, par une vanité monstrueuse, tout infâme que j'étais, j'affectais des mœurs honnêtes et des manières élégantes. Enfin, je tombai dans ces filets de l'amour, où je souhaitais si ardemment d'être pris. O mon Dieu, quelle amertume vous répandîtes aussitôt sur ce que j'avais tant désiré, et avec quelle bonté miséricordieuse ! Car à peine eus-je obtenu d'être aimé,

et de jouir en secret et dans un fol enivrement de ce qui avait fait mon désir, que je me sentis aussitôt frappé et comme déchiré de verges brûlantes; la jalousie, les soupçons, les craintes, les disputes, les fureurs, ne me laissant pas un moment de repos.

Chap. II. — Son ardeur pour les spectacles; source du plaisir qu'on y trouve. Caractère de la vraie compassion; ce qu'est la compassion de Dieu à notre égard. Sa misère dans ces vains plaisirs.

J'étais emporté en même temps par une passion violente pour les spectacles, qui m'offraient de continuelles images de mes misères, et comme un nouvel aliment au feu dont j'étais consumé.

Pourquoi est-on avide de cette tristesse que font éprouver ces aventures tragiques et lamentables de la scène? On serait fâché d'éprouver de semblables choses; et cependant le spectateur se plaît dans cette tristesse : on peut même dire qu'elle fait sa joie. Qu'est-ce sinon une maladie déplorable de l'esprit? Et en effet, l'on est d'autant plus ému de ces douleurs passionnées, qu'on est soi-même moins exempt de faiblesses qui leur ressemblent.

Le mal que nous ressentons, qui nous est propre, nous l'appelons *Misère*. Ce que nous ressentons du mal des autres est appelé *Compassion*. Mais quelle compassion peuvent donc exciter ces feintes misères du théâtre? Car on ne demande pas à celui qui en est le témoin de les soulager, mais seulement de s'en affliger; plus il a éprouvé de ces émotions douloureuses, plus l'acteur qui les a fait naître recueille d'applaudissements; et s'il arrive que ces événements tragiques, ou passés depuis plusieurs siècles ou entièrement fabuleux, soient représentés de manière que ceux qui assistent à ce spectacle n'en soient point attendris, l'ennui ne tarde point à s'emparer d'eux, et ils se retirent mécontents: ils demeurent au contraire, si on sait les émouvoir et leur arracher des larmes, et se plaisent dans ces larmes et dans ces tristes émotions.

Cependant il est naturel à l'homme de rechercher ce qui

peut lui procurer de la joie. N'est-ce point parce qu'il trouve un secret plaisir à compatir aux misères des autres, quoiqu'il ne lui plaise point d'être misérable lui-même; et cette compassion ne pouvant être exempte de toute impression douloureuse, n'est-ce point, dis-je, en ce sens qu'on peut dire qu'il aime en effet la douleur? Ces larmes prennent donc leur source dans l'affection naturelle que nous avons les uns pour les autres : mais lorsqu'elles coulent au milieu de ces vaines illusions, où vont-elles? où nous entraînent-elles? Pourquoi courent-elles se perdre et se confondre dans ce torrent de flammes impures où fermentent les passions les plus abominables? Comment d'elles-mêmes se font-elles vicieuses et corrompues en se détournant ainsi de la paix du céleste amour?

Mais quoi! pour éviter ce désordre, repousserons-nous donc la compassion? Non, sans doute, et quelquefois il est bon de nous complaire dans de semblables douleurs. Mais, ô mon âme, prends garde qu'il ne s'y mêle rien d'impur ; et pour l'éviter, mets-toi sous la protection de ton Dieu, du Dieu de nos pères, à qui appartient la louange et la gloire dans toute l'éternité : crains, dis-je, l'impureté. Car maintenant ce n'est pas que je sois sans pitié; mais alors, de même que je partageais la joie qu'éprouvaient des amants du théâtre dans le succès criminel de leurs mutuels désirs, et que je m'y intéressais réellement, encore que cela ne fût qu'un jeu; de même je m'apitoyais sur leurs destinées, quand quelque coup fatal les enlevait l'un à l'autre ; et ce sentiment douloureux était encore un plaisir pour moi. Présentement, au contraire, ma compassion est plus grande pour celui qui se réjouit dans ses plaisirs infâmes, que pour toutes les douleurs que peut causer à un autre la privation d'une volupté funeste et la perte d'une félicité qu'on doit appeler misérable.

C'est là une compassion véritable; mais celui qui l'éprouve ne se fait point un plaisir de la douleur qui l'accompagne. Car bien que ce soit remplir un devoir de charité très-méritoire que de se montrer compatissant aux afflictions de ceux qui souffrent, néanmoins celui qui est vraiment miséricordieux aimerait mieux sans doute ne point avoir un pareil sujet

de s'affliger ; et autant il est contre nature que la Bonté elle-même se plaise dans le mal, autant il est impossible qu'avec une compassion sincère, on désire qu'il y ait des misérables, afin d'être touché de leur misère. Il est donc quelque sorte de douleur qui mérite d'être approuvée ; mais il n'en est certainement aucune qui mérite d'être aimée.

C'est ainsi, Seigneur mon Dieu, que dans cet amour que vous avez pour nous, et plus pur et plus durable que celui que nous ressentons les uns pour les autres, vous éprouvez une compassion d'autant plus parfaite, qu'elle est exempte de toute douleur : mais quel homme pourrait jamais y atteindre ?

J'en étais si éloigné, et ma misère était si grande, qu'alors, comme je viens de le dire, je me plaisais follement dans la douleur : c'était là ce que je cherchais dans la représentation de ces tragiques aventures, si étrangères à mes affections, et que je savais très-bien être inventées à plaisir ; et le jeu de l'acteur me charmait d'autant plus qu'il faisait couler mes larmes avec plus d'abondance. Faut-il donc s'étonner qu'une brebis malheureuse, toujours errante loin de votre troupeau, toujours rebelle à la voix du pasteur, se fût ainsi souillée des plus honteuses maladies ?

C'était de ce continuel égarement qu'était né le goût insensé que j'avais pour ces émotions douloureuses ; et ce goût n'était pas tel cependant que je n'eusse craint de les voir passer trop avant dans mon cœur. Ces choses que j'aimais à regarder, je n'aurais pas aimé à les souffrir : il me plaisait seulement que le récit de semblables fictions vînt effleurer ma sensibilité. Cependant, de même que l'action irritante des ongles envenime une tumeur déjà brûlante, de même la corruption de mon cœur s'en accroissait avec une rapidité effrayante, et déjà ce n'était plus qu'une plaie infecte, enflammée et dégoûtante. Telle était ma vie, ô mon Dieu, si vivre ainsi peut mériter le nom de vie.

Chap. III. — Ses emportements dans une église et pendant la célébration des saints mystères. Ses progrès dans ses études. Insolence des écoliers à Carthage.

Cependant votre miséricorde ne m'abandonnait pas : elle ne me perdait pas de vue un seul instant, et me couvrait, pour ainsi dire, de ses ailes. Dans quelles iniquités mon âme ne s'est-elle point flétrie et consumée? A quelles curiosités sacriléges ne me suis-je point laissé emporter; ne m'arrêtant point que je ne fusse parvenu au dernier terme de mes égarements; livré enfin aux plus viles de vos créatures, et devenu le jouet des démons à qui mes actions criminelles étaient comme autant de sacrifices que je leur offrais? Et cependant vos châtiments salutaires ne cessaient de me poursuivre au milieu de tous ces débordements.

Enfin mon audace dans le crime en vint à cet excès, qu'un jour, dans l'enceinte même de votre demeure, pendant la célébration de vos saints mystères, je ne craignis pas de concevoir un désir criminel, et de conclure aussitôt un traité dont les fruits devaient être pour moi des fruits de mort. Vous m'en fîtes rudement porter la peine, mais non pas cependant à proportion de la faute, ô miséricorde infinie de mon Dieu, vous mon seul refuge dans ces voies de perdition où je courais au hasard, entraîné par une troupe détestable de pécheurs, la tête haute, satisfait de moi-même, me détournant avec dédain de vos sentiers, et prenant la fuite d'un esclave pour une vraie liberté.

Ces études auxquelles je m'appliquais et qui étaient considérées comme celles des honnêtes gens, m'ouvraient le chemin du barreau, où j'avais l'ambition d'exceller, et où l'on acquiert d'autant plus de gloire qu'on se montre plus habile à déguiser la vérité. Tant est grand l'aveuglement des hommes, qu'ils tirent vanité même de leur aveuglement! Déjà je tenais le premier rang dans les écoles de rhétorique, ce qui me remplissait d'une joie toute gonflée d'orgueil et de présomption. Cependant, vous le savez, mon Dieu, malgré tous mes désordres, je me conduisais encore avec plus de retenue

que les autres écoliers, ne prenant aucune part aux excès que commettaient les *Ravageurs*[1] (c'était le nom détestable et vraiment diabolique que l'on donnait à ces emportés, nom qui était pour eux comme une marque d'urbanité dont ils se faisaient honneur). Mais je n'en vivais pas moins sans cesse au milieu d'eux, ayant je ne sais quelle honte pleine d'impudence, de ne pas leur ressembler; je me plaisais dans leur compagnie; j'étais sensible aux témoignages d'amitié qu'ils me donnaient, quoique j'eusse horreur en effet de cette licence effrénée avec laquelle ils insultaient les nouveaux venus et les étrangers, dont la simplicité devenait comme la pâture de leurs joies insolentes et d'une perversité qui n'avait d'autre but que de faire le mal. Je ne connais rien qui ressemble davantage à la malice des démons; et c'était à juste titre qu'ils étaient appelés les *Ravageurs*. Malheureux qui ne s'apercevaient pas qu'eux-mêmes étaient les premiers insultés et foulés aux pieds par ces esprits impurs, qui en faisaient le jouet de leurs tromperies et l'objet de leurs dérisions, à cause de cette malice qui était le principe odieux de leurs railleries et de leurs insolences.

Chap. IV. — Son application à l'étude. Changement qu'opère en lui la lecture d'un livre de Cicéron. Son respect pour le nom de Jésus-Christ.

Telle était la société au milieu de laquelle je vivais, dans un âge qui n'est encore que faiblesse et inexpérience. Je n'en étudiais pas moins avec beaucoup d'ardeur les livres où l'on apprend l'éloquence, dans laquelle j'avais surtout le désir d'exceller, et toujours pour cette fin criminelle des vaines distinctions du monde, dont j'ai déjà parlé. En suivant la marche usitée dans ce genre d'études, j'arrivai par degrés à un certain ouvrage de ce fameux Cicéron dont généralement la langue est bien plus admirée que le cœur. Ce livre qui est intitulé *Hortensius*[2], bien qu'il ne soit qu'une simple exhortation à la philosophie, commença à changer mon cœur,

[1] Expression de Bossuet; il n'en est point qui rende plus heureusement ici le mot latin *Eversores*. — [2] Cet ouvrage est perdu.

et apporta de même, ô mon Dieu, un grand changement dans les prières et les vœux que je vous adressais. Les vaines espérances du siècle ne m'inspirèrent plus dès lors que du mépris; je me sentis embrâsé d'un incroyable amour pour la beauté immortelle de la sagesse; et je fis un mouvement pour me lever et retourner vers vous. Il n'était plus question pour moi d'apprendre à bien parler, ainsi que le prétendait ma mère en fournissant aux dépenses de mes études (alors il y avait plus de deux ans que j'avais perdu mon père, et j'étais dans ma dix-neuvième année) : je cherchais désormais dans ce livre ce qui y était dit, et non la manière dont il était dit.

Combien dans ce moment, ô mon Dieu, combien mon âme brûlait de quitter les choses de la terre pour revoler vers vous! et cependant je ne démêlais encore que confusément ce que vous opériez en moi. En vous seul est la Sagesse; et ce que ce livre faisait naître en moi était aussi l'amour de la sagesse, auquel les Grecs donnent le nom de *Philosophie*. Cependant il est certain que ce mot *philosophie* ou *amour de la sagesse* est pour plusieurs un moyen de séduction; et que c'est en les colorant d'un nom si grand et si vénérable, qu'ils parviennent à répandre et à faire adopter de très-graves erreurs. Dans ce livre même, Cicéron fait le dénombrement de tous ceux qui, de son temps et antérieurement à lui, avaient été philosophes de cette manière; et ce qu'il en dit rend plus manifeste encore ce qu'il y a de salutaire dans cet avertissement que votre Esprit saint nous a donné par la bouche d'un de vos plus fidèles serviteurs : « Prenez garde qu'on » ne vous séduise par la philosophie et par de faux raisonne- » ments qui prennent leur source dans les traditions pure- » ment humaines, dans une science toute mondaine et non » dans Jésus-Christ, en qui habite corporellement toute la » plénitude de la Divinité [1]. »

Vous savez, ô lumière de mon cœur, que ces paroles de votre apôtre n'étaient point encore parvenues jusqu'à moi. Cependant si je me plaisais dans la lecture de ce livre, ce

[1] Coloss., XI, 8.

n'était pas afin d'y choisir quelque secte particulière de ces prétendus philosophes, à laquelle je voulusse m'attacher, mais uniquement pour y chercher la Sagesse elle-même, quelle qu'elle pût être, l'embrasser étroitement et ne m'en séparer jamais. Ce que j'y lisais excitait de plus en plus cette ardeur dont j'étais embrâsé : cependant elle se trouvait un peu refroidie de ce qu'aucune page de ce livre ne m'offrait le nom de Jésus-Christ ; car, par votre miséricorde, Seigneur, ce nom de mon Sauveur et de votre Fils était entré dans mon cœur dès mes années les plus tendres ; je l'avais pour ainsi dire sucé avec le lait ; il y était gravé en caractères ineffaçables ; et quelque élégant et orné que fût un discours, quelques vérités qu'il pût contenir, rien, si ce nom sacré ne s'y mêlait, ne pouvait entièrement me satisfaire.

Chap. V. — Il entreprend de lire les Saintes Écritures. Leur caractère ; et ce qui empêche qu'on en sente la beauté.

Dans cette disposition d'esprit, je résolus de lire avec attention les Saintes Écritures, afin de voir ce que ce pouvait être. Voilà qu'un livre s'offre à moi, dont le sens est caché pour l'orgueilleux, et dont l'humble ne soulève point entièrement tous les voiles ; un livre, simple d'abord et en apparence jusqu'à la bassesse, qui s'élève ensuite à ce qu'il y a de plus sublime ; où tout est rempli de mystères et ne se laisse voir qu'à travers des figures. Je n'étais capable ni d'en sonder la profondeur, ni de plier mon esprit à cette simplicité de paroles, si nouvelles pour lui ; et comme j'étais loin alors d'en juger, ainsi que je viens tout à l'heure de le faire, la seule impression qui m'en restât, c'est que rien dans ce livre ne pouvait être comparé à l'éloquence majestueuse de l'Orateur romain. Mon orgueil, je le répète, dédaignait cette bassesse apparente, et mes yeux étaient trop faibles pour pénétrer ce qui y était caché. C'est là cependant ce que cette divine parole découvre aux humbles et aux petits, croissant pour ainsi dire avec leur intelligence ; mais alors je ne voulais être ni humble, ni petit, et je prenais l'enflure de mon orgueil pour la véritable grandeur.

Chap. VI. — Il se laisse séduire par les Manichéens. Extravagance de leurs erreurs. Combien sont en danger de s'égarer ceux qui ne jugent que par leurs sens.

J'étais dans l'état que je viens de décrire, lorsque je fis la rencontre de certains sectaires [1], les plus orgueilleux et les plus extravagants des hommes charnels, grands parleurs, dont les paroles sont comme autant de piéges de l'esprit impur, et qui, pour surprendre les âmes, leur composent un appât du mélange bizarre des syllabes de votre nom, du nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et de celui de votre Esprit saint, le consolateur des âmes. Ils avaient sans cesse ces noms adorables à la bouche, mais ce n'était pour eux qu'un vain son dont ils frappaient l'air : leur cœur était vide de toute vérité. Cependant ils ne cessaient de répéter aussi ce mot, *Vérité, Vérité;* et me parlaient continuellement de cette vérité qui n'était point en eux. Non-seulement tout ce qu'ils me disaient de vous, qui véritablement êtes la vérité, n'était que mensonge ; mais leurs erreurs n'étaient pas moins grandes sur les éléments de ce bas monde qui est l'ouvrage de vos mains, et dont parlaient plus raisonnablement ces mêmes philosophes, auxquels je n'ai point dû m'arrêter, par l'amour que je vous dois, ô mon Père, ô mon souverain bien! ô Beauté qui surpasse toutes les autres beautés.

O Vérité, Vérité! avec quelle ardeur et du fond le plus intime de mon âme s'élevaient vers vous mes soupirs, alors que ces hommes faisaient retentir à mes oreilles et sans relâche et de mille manières, un nom si beau, pour eux si vide de sens, et qu'ils répétaient encore dans d'innombrables écrits! Ils me les présentèrent aussi ces écrits, comme pour apaiser cette faim de vous connaître dont j'étais dévoré; et au lieu de vous, je n'y trouvais que LE SOLEIL et LA LUNE qui, sans doute, sont quelque chose de beau, mais qui ne sont que vos ouvrages et non pas vous, qui ne sont pas même au premier rang des choses que vous avez créées : car les substances spi-

[1] Les Manichéens. Voyez au commencement de ce volume l'exposition de leur doctrine.

rituelles auxquelles vous avez donné l'être sont sans doute bien plus excellentes que ces corps purement matériels, malgré la lumière toute céleste dont ils sont environnés.

Ce n'étaient pas même ces substances spirituelles, les plus parfaites de vos créatures, que je cherchais; c'était vous-même, éternelle Vérité, Vérité immuable et qui ne peut être obscurcie, que je poursuivais, dont j'étais avide de me rassasier. Alors ces mêmes écrits me présentèrent encore je ne sais quels fantômes lumineux auprès desquels ce soleil même, votre ouvrage, eût été plus digne d'être adoré, puisqu'enfin c'est un être véritable, sensible à la vue, tandis que ces autres choses n'étaient que les illusions d'un esprit qui se laisse tromper par ses sens. Croyant quelquefois vous avoir trouvé dans des rêves insensés, je m'en repaissais, faiblement néanmoins, parce que de tels aliments ne m'offraient point cette saveur qui n'est qu'en vous; parce qu'en effet ces vains simulacres n'étaient point vous; et la faim qui me possédait, loin d'être ainsi assouvie, s'en accroissait encore.

Dans nos songes, il arrive souvent que certains mets se présentent à nous : nous les mangeons et ils ne nous nourrissent pas; mais ils n'en sont pas moins entièrement semblables aux mets dont nous faisons usage quand nous sommes éveillés; au lieu que de telles choses ne vous ressemblaient en aucune manière, ô éternelle Vérité, ainsi que, depuis, vous me l'avez fait connaître. C'étaient de pures chimères, des formes corporelles et fantastiques, qui n'avaient pas cette vérité que nous trouvons du moins dans ces corps ou célestes ou terrestres que nous voyons des yeux de la chair, que les animaux voient comme nous, et qui ont eux-mêmes une plus grande réalité pour nous, quand ils frappent nos yeux, que dans toutes les images que notre esprit peut s'en former. Cependant les images mêmes de ces corps sont encore moins éloignées du vrai que ces autres imaginations qu'on se fait d'après elles, de corps beaucoup plus grands, d'une grandeur infinie, telles qu'étaient celles dont je me nourrissais, sans pouvoir parvenir à me rassasier.

Mais vous, ô mon amour, dans lequel je dois m'anéantir pour trouver ma force et ma vie, vous n'êtes ni ces corps que

nous apercevons dans l'étendue, ni ceux que notre vue y peut découvrir, parce que c'est vous qui les avez *créés* et que ce ne sont pas même les plus excellentes de vos créatures. Combien plus loin encore de vous ces images fantastiques que je me figurais alors, puisque les images des corps qui existent en effet ont déjà plus de réalité que ces fantômes, et plus réels encore sont ces corps eux-mêmes! Cependant, je le répète, vous n'êtes ni ces corps, ni l'âme dont ils reçoivent la vie, et qui est plus parfaite elle-même que tous ces êtres matériels. Mais vous êtes la vie des âmes, la VIE, le principe de toutes les vies, vous vivez par vous-même, ô l'unique vie de mon cœur, et ne changez jamais. Où étiez-vous donc alors, ô mon Dieu, et combien éloigné de moi! ou plutôt, nouvel enfant prodigue, je m'étais moi-même exilé loin de vous, réduit à envier aux animaux immondes la vile pâture dont je les nourrissais.

Certes, les fables des grammairiens et des poëtes étaient moins dangereuses que les rêveries de ces misérables sectaires; et ces poëmes où nous voyons une Médée emportée dans les airs, sont sans doute de beaucoup préférables à ces *cinq éléments* que, sous mille couleurs diverses, ils faisaient correspondre à leurs *cinq antres ténébreux*, et autres semblables chimères qui donnent la mort à celui qui s'en laisse abuser. Car enfin l'art de faire des poëmes est une industrie qui, du moins, peut donner les moyens de vivre à celui qui en fait profession; et quand à cette fable de la magicienne Medée, soit que je la récitasse, soit que je l'entendisse réciter à d'autres, je ne l'ai jamais reçue ni donnée que comme une fable, tandis que j'ai cru toutes ces choses comme autant de vérités.

Malheureux que je suis! par quels degrés suis-je donc tombé jusque dans les dernières profondeurs de cet abîme? N'était-ce point par cette inquiétude toujours croissante d'un esprit égaré loin des voies de la vérité, et qui vous cherchait, ô mon Dieu, dont la miséricorde a précédé l'aveu que je vous fais ici de mes misères, qui vous cherchait, dis-je, non avec cette vue intellectuelle, présent de votre bonté, et qui m'élève au-dessus des animaux, mais avec des yeux purement

charnels, vous qui êtes plus inaccessible à mon âme que ce qu'il y a en elle de plus caché, et infiniment plus élevé que ce qu'elle a de plus sublime? C'est ainsi que je tombai dans les piéges de cette femme audacieuse et insensée, que la parabole de Salomon nous représente assise à la porte de sa maison, dans le lieu le plus élevé de la ville, et criant aux passants : « Prenez et mangez de ce pain que j'ai dérobé : il » est plus agréable; buvez de ces eaux furtives : elles sont » plus douces. [1] » Elle avait su me séduire, parce qu'elle m'avait trouvé demeurant en quelque sorte hors de moi-même, c'est-à-dire, tout entier dans mes sens, et nourrissant sans cesse ma pensée de ces impressions funestes qu'ils avaient été si avides de recevoir.

Chap. VII. — Son ignorance sur la nature du mal, sur celle de Dieu, sur la véritable justice, sur le vrai caractère de l'immutabilité de la loi divine. Cette ignorance est la source de toutes ses erreurs.

Cette ignorance où j'étais de ce qui seul possède essentiellement l'être me faisait écouter les rêveries de ces séducteurs, non-seulement avec docilité, mais avec une sorte de complaisance pour la pénétration d'esprit avec laquelle je les recevais, lorsqu'ils venaient me demander d'où procède le mal, si Dieu a une forme corporelle bornée à un certain espace, s'il a des ongles et des cheveux [2]; si l'on peut donner le nom de *justes* à des hommes qui avaient plusieurs femmes, qui commettaient des meurtres et qui sacrifiaient des animaux. De telles questions embarrassaient beaucoup un ignorant tel que moi; et je m'imaginais être entré dans la vérité, alors que je m'en éloignais de plus en plus, ne sachant pas que le MAL n'est autre chose que la privation du bien, dans laquelle le mal s'accroît, à mesure que cette privation approche davantage du néant : et comment l'aurais-je su, moi dont l'œil ne voyait rien au-delà des corps, et l'esprit rien au-delà des formes corporelles et fantastiques qu'enfantait, d'après mes sens, mon imagination déréglée.

[1] Prov., IX, 14, 17. — [2] Voyez l'exposition de la doctrine des Manichéens, déjà indiquée.

Je ne savais pas que Dieu est un pur Esprit, qui par conséquent ne peut avoir, ni un corps formé de plusieurs membres, ni rien de matériel, parce que toute matière se compose de parties dont chacune est moins grande que le tout; et qu'en supposant même cette matière infinie, elle aurait nécessairement moins d'étendue dans une de ses parties bornée à un espace quelconque, que dans son infinité, ne pouvant être ainsi partout à la fois, ce qui n'appartient qu'à Dieu et aux autres substances spirituelles. J'ignorais de même entièrement ce qu'il y a en nous qui peut nous rendre semblables à Dieu, et comment l'Écriture pouvait avoir raison de dire que nous avons été créés à son image. Je ne connaissais point cette justice intérieure et véritable qui juge, non selon la coutume, mais selon la loi très-juste du Dieu tout-puissant, loi éternelle qui a ordonné des pratiques diverses selon les diverses circonstances des temps et l'état différent des nations, bien qu'elle demeure la même dans tous les temps et au milieu de toutes les nations. Je ne considérais pas que c'est par cette justice qu'ont été justes Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, David, et tous ces autres grands personnages qui ont été loués de la bouche de Dieu même; et que s'ils passent pour des hommes injustes aux yeux de quelques ignorants, c'est que, dans leur ignorance, ceux-ci ne fondent leurs jugements que sur des vues purement humaines, n'ayant d'autre mesure pour les mœurs et les pratiques du genre humain entier, et depuis le commencement du monde, que leurs coutumes particulières et les mœurs de leur propre temps. Que dirait-on d'un homme qui, ne sachant pas ce qu'est une armure, et comment on doit s'en revêtir, se couvrirait la tête de cuissarts, essaierait d'adapter le casque à ses jambes, et se plaindrait ensuite de ce que ces diverses pièces ne sont point ensemble dans un juste rapport; d'un autre qui se fâcherait sérieusement de ce qu'on lui défend d'étaler le soir au marché ce qu'il n'est permis d'y vendre que le matin; de celui qui, dans une maison, trouverait étrange que tel esclave ait licence de toucher certaines choses dont on ne laisse point approcher celui qui verse à boire; qu'on n'y puisse faire auprès de la table ce qui se fait derrière les écuries; et que

toutes choses n'y soient pas également permises à tous et en tous lieux, quoique tous habitent la même maison, et soient les serviteurs d'un même maître?

Il n'en est pas autrement de ceux qui ne peuvent souffrir que certaines choses aient été permises aux justes de ces premiers âges, qui ne le seraient pas aux justes d'aujourd'hui; et que Dieu, en raison de la divinité des temps, ait prescrit aux uns ce qu'il ne veut pas que fassent maintenant les autres, bien que sa justice éternelle soit également la règle de tous. Cependant ils sont témoins que, pour le même homme, le vêtement qui convient à l'un de ses membres, ne va point à l'autre; que, dans le même jour, ce qui est permis le matin ne l'est plus le soir; que dans une même maison, on fait dans tel endroit certaines choses qu'on ne souffrirait pas, et très-justement, qui fussent faites dans un autre. La justice de Dieu est-elle donc variable, sujette au changement? Non, sans doute; mais les temps auxquels elle préside se succèdent les uns aux autres dans une variété continuelle de révolutions, parce que telle est la nature des temps. C'est ce que les hommes ont peine à comprendre: leur vie est trop courte, et leur vue trop bornée pour qu'ils puissent coordonner avec les choses dont ils ont une expérience journalière celles qui convenaient à d'autres siècles et à d'autres nations; ces différences les choquent, tandis qu'ils conçoivent et approuvent ce qui se passe de semblable sous leurs propres yeux, relativement aux diverses parties du même corps, aux heures diverses du même jour, ainsi qu'aux divers lieux et aux diverses qualités des personnes.

Voilà ce que j'ignorais; c'était à quoi je n'avais jamais réfléchi; et c'était cependant ce qui de tout côté venait frapper mes yeux, sans qu'ils pussent s'ouvrir à cette lumière. Par exemple, lorsque je faisais des vers, il ne m'était pas permis de placer tel ou tel pied selon mon caprice, mais selon différents mètres qui recevaient l'un et rejetaient l'autre; et dans le même vers, le même pied ne se plaçait pas partout indifféremment: cependant cet art dans lequel je m'exerçais n'en forme pas moins un tout régulier et indivisible, de toutes ces parties si variées. Comment ne pouvais-je donc pas recon-

naître que cette justice éternelle, loi suprême de toutes les âmes pures et saintes, devait renfermer en elle-même, d'une manière bien plus excellente et plus sublime, tout ce qu'il lui a plu d'ordonner, ne cessant point d'être immuable, bien qu'elle n'ordonne pas toujours les mêmes choses, et que ses commandements varient selon les convenances particulières et la diversité des temps? C'est ainsi cependant, aveugle que j'étais, que j'osais blâmer ces saints patriarches qui, non-seulement ont usé des choses présentes, selon les inspirations et les ordres exprès qu'ils avaient reçus de Dieu, mais qui prédisaient en même temps les choses futures, selon ce que sa lumière leur en avait révélé.

Chap. VIII. — Différence de ce qui est mal en soi et de ce qui ne l'est que par certaines circonstances. Des péchés contre Dieu et contre le prochain. Principes fondamentaux de la morale chrétienne.

Imagine-t-on, soit quelque lieu dans le monde, soit quelque temps dans l'ordre des siècles, où il ait été contre la justice d'aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme, et le prochain comme soi-même? En connaît-on où des crimes infâmes et contre nature, tels, par exemple, que celui des habitants de Sodome, n'aient pas été jugés exécrables et dignes des plus grands châtiments? Non sans doute; et quand tous les peuples de la terre se concerteraient ensemble pour commettre de semblables crimes, ils n'en seraient pas moins tous coupables devant la loi divine qui ne les a point créés pour vivre ensemble à de semblables conditions; et c'est violer cette société d'un ordre supérieur, qui doit exister entre l'homme et Dieu, que de souiller par de telles abominations la pureté de la nature dont il est le créateur.

Quant aux actions qui ne sont criminelles que par rapport aux coutumes et aux mœurs d'un certain peuple ou d'un certain pays, l'étranger ou le citoyen doit agir à cet égard de telle sorte que rien de ce qu'il fait ne puisse troubler l'ordre que l'usage ou les lois ont établi chez ce peuple ou au milieu de ce pays; par cette raison que toute partie d'un corps, quel qu'il puisse être, devient vicieuse et déréglée, dès qu'elle a

cessé d'être en harmonie avec le tout auquel elle appartient.

Mais lorsque Dieu prescrit lui-même quelque chose contre les lois ou les coutumes d'un pays, on doit faire ce qu'il commande, encore qu'il n'ait jamais été fait, le remettre en vigueur s'il n'a été qu'interrompu, l'établir enfin quand bien même il n'aurait point encore été établi. Et en effet, si un roi a le droit d'ordonner, dans une ville soumise à sa domination, ce que ni lui-même ni personne avant lui n'y avait ordonné ; et s'il est vrai de dire que ce n'est point violer l'ordre de cette cité que de lui obéir, qu'on le violerait au contraire en ne lui obéissant pas, parce que la loi générale et la première des lois de la société humaine est que tout peuple obéisse à son roi ; à combien plus forte raison devons-nous une obéissance entière et sans réserve à Dieu, le roi des rois et de toutes créatures? Et de même, que dans toute hiérarchie sociale, la puissance supérieure est écoutée de préférence à celles qui lui sont subordonnées, de même doit être écouté Dieu qui est au-dessus de toutes les puissances.

Ce que j'ai dit des crimes infâmes qui partout sont des crimes s'applique également à toute parole qui peut outrager le prochain, à toute violence qui peut lui nuire, soit qu'on agisse par esprit de vengeance, comme l'ennemi qui poursuit son ennemi ; soit dans l'intention de lui ravir son bien, comme le voleur qui dépouille le passant ; soit qu'en l'attaquant on cherche à prévenir quelque dommage que l'on craint d'en éprouver ; soit que l'on se laisse emporter par cette jalousie qui fait que, dans la mauvaise fortune, on ne peut supporter la prospérité d'un autre ; que, dans la bonne, on s'afflige de le voir s'élever au-dessus de nous, et même jusqu'à nous ; soit enfin qu'on n'y cherche d'autre plaisir que le mal d'autrui, ainsi qu'il arrive à ceux qui assistent aux combats de gladiateurs, et à ces furieux qui se font, à l'égard de tout le monde, comme un métier de l'insulte et de la moquerie.

L'orgueil, la curiosité, la volupté, voilà les trois sources principales d'où découle et se multiplie toute iniquité, soit que l'on pèche par une seule, soit que deux ou même les trois ensemble se trouvent réunies : c'est ainsi, ô mon Dieu,

vous dont la bonté est aussi grande que la puissance est infinie, c'est ainsi que les péchés des hommes violent cette harmonie divine des dix commandements de votre Décalogue, dont les trois premiers règlent ce qui vous est dû, les sept autres ce que l'on doit au prochain.

Mais comment peuvent-ils pécher contre vous, qu'aucune violence ne peut atteindre, qu'aucune impureté ne saurait corrompre ? Oui, sans doute, vous êtes hors de toute atteinte, mais vous ne les en punissez pas moins pour le mal qu'ils se font à eux-mêmes ; vous les punissez, parce que, lorsqu'ils pèchent contre vous, c'est contre leurs propres âmes que s'élève le péché, et qu'ainsi « leur iniquité retombe sur elle-» même [1] » soit qu'ils corrompent leur nature que vous avez créée et ordonnée, en usant jusqu'à l'excès des choses qui leur sont permises ; soit que, par des crimes infâmes, ils violent la loi naturelle, et renversent cet ordre que vous y avez établi ; soit que, par la révolte secrète de leurs pensées ou par l'emportement de leurs blasphèmes, ils se soulèvent contre vous et « se raidissent en quelque sorte contre l'éperon » qui les presse [2] ; » soit enfin que pour satisfaire leurs passions effrénées, ou se délivrer de quelque sujet de crainte qui les importune, ils portent leur audace jusqu'à rompre les liens de la société, et à la remplir de cabales et de divisions.

Et ce sont là les désordres où l'homme se précipite, lorsqu'il vous abandonne, ô source de la vie, le seul véritable créateur et modérateur de tout ce qui existe ! c'est là le crime de son orgueil de quitter le véritable bien qui est commun à tous, pour de faux biens qu'il aspire à posséder tout seul. Aussi est-ce par une humble piété que l'on revient à vous : alors vous purifiez nos cœurs de toutes ces habitudes du péché ; vous nous pardonnez nos fautes aussitôt que nous vous en faisons l'aveu ; vous entendez les gémissements de nos âmes captives, et vous brisez les chaînes qu'elles se sont volontairement données ; pourvu toutefois que l'attrait d'une fausse liberté, et cette avarice insatiable qui désire sans cesse, ne les exposent plus à tout perdre, en préférant encore la

[1] Ps. XXVI, 18. — [2] Act. XXVI, 14.

possession exclusive de quelque faux bien à vous, ô mon Dieu, qui êtes le bien véritable, le bien de tous.

Chap. IX. — Des péchés plus légers. De certaines actions qui ont l'apparence de péchés, et qui n'en sont point. Qu'il faut faire tout ce que Dieu ordonne, sans exception.

Mais, au milieu des crimes infâmes et de ces nombreuses iniquités dont nous venons de tracer la peinture, il est dans ceux mêmes qui commencent à s'amender de certains péchés qui mériteraient d'être condamnés, si l'on en jugeait par les règles de la vie parfaite, et qu'il faut approuver néanmoins comme une moisson qui n'est encore qu'en herbe, et dans l'espérance des fruits qu'on en pourra recueillir. Il est aussi des actions qui semblent contraires à l'honnêteté et à la justice, et qui cependant ne sont point des péchés, parce qu'elles ne blessent, Seigneur, ni votre loi, ni celle de la société civile. Par exemple, dans certaines circonstances qui le commandent, on a amassé au-delà du besoin, certaines choses nécessaires à la vie, et l'on est soupçonné d'avarice ou d'intempérance; dans l'exercice d'un pouvoir légitime, et par zèle pour la réforme des mœurs, on a puni les coupables avec une grande sévérité, et le monde ignore s'il ne s'y est point mêlé quelque mouvement d'injustice et de cruauté. Ainsi donc beaucoup d'actions sont mauvaises aux yeux des hommes, que vous approuvez, et auxquelles votre vérité rend témoignage; et beaucoup d'autres sont condamnées par vous, qui ont l'approbation des hommes; parce que telle action n'est point souvent ce qu'elle paraît être, soit par les circonstances particulières du moment, soit par l'intention cachée de celui qui l'a faite.

Mais s'il arrive que tout à coup vous commandiez quelque chose d'extraordinaire et d'inattendu, qui doutera qu'aussitôt on ne le doive exécuter, quand bien même vous l'auriez auparavant défendu, et encore qu'il vous plût de cacher pour un temps les motifs d'un tel commandement, ou qu'il se trouvât en opposition avec quelques lois particulières de telle ou telle société? La première loi de toute société n'est-elle donc pas

de vous obéir? Ainsi il suffira de savoir que c'est vous qui avez ordonné de telles choses; et heureux ceux qui le savent ! Ainsi tout ce qu'ont fait de semblable vos fidèles serviteurs, ils l'ont fait, ou comme convenable au temps présent, ou comme figures prophétiques du temps à venir.

Chap. X. — Il tombe dans les dernières extravagances des Manichéens.

J'étais dans l'ignorance de toutes ces vérités, ce qui faisait que je parlais avec mépris de vos prophètes et de ces saints patriarches, vos serviteurs. Mais que retirais-je de mes moqueries insensées, sinon de devenir moi-même pour vous un objet de dérision, puisque ces rêveries absurdes auxquelles j'étais abandonné, me conduisirent peu à peu, et comme par degrés, à cet excès d'extravagance, de croire, par exemple, qu'une figue qu'on détachait de l'arbre pleurait; que le figuier, qui lui avait donné naissance, pleurait aussi, et que le lait qui en distillait, était les larmes de la mère et de la fille[1]; que si néanmoins ce fruit, qu'un Manichéen n'aurait pu cueillir sans crime, était mangé par quelqu'un des *Saints* ou *Élus* de la secte, après avoir été cueilli par une autre main, des gémissements que cet élu poussait dans la prière, s'exhalaient de petits anges, et bien plus, des particules de Dieu même, du Dieu souverain et véritable, qui seraient toujours demeurées comme captives dans ce fruit, si elles n'en eussent été détachées par l'action de ses dents et la chaleur de son estomac. Par une suite de cette déplorable démence, j'allais jusqu'à croire que l'on devait plus de compassion aux fruits de la terre qu'aux hommes mêmes pour lesquels ils ont été faits, et tellement, que si tout autre qu'un Manichéen m'en eût demandé, j'aurais cru livrer au dernier supplice le malheureux fruit que je lui aurais donné à manger.

Chap. XI. — Douleurs que ses égarements causent à sa mère. Songe prophétique que Dieu lui envoie pour la consoler.

C'est alors que votre main s'est étendue sur moi du haut des cieux, et que vous avez délivré mon âme des ténèbres

[1] Voyez la note sur la secte des Manichéens déjà indiquée.

profondes dont elle était enveloppée, touché que vous étiez des larmes de ma mère, votre fidèle servante. Elle me pleurait alors bien plus amèrement qu'une autre mère ne pleure son enfant, lorsqu'on va le porter en terre; et en effet, par cette foi et cette lumière que votre Esprit lui avait données, elle me voyait déjà mort devant vous. Vous l'avez exaucée, Seigneur, vous l'avez exaucée; vous n'avez point rejeté ses larmes qui coulaient en abondance, et dont elle arrosait la terre partout où elle élevait vers vous sa prière. Car d'où lui serait venu, sinon de vous, ce songe dont son âme fut consolée, et d'après lequel elle me permit de demeurer dans sa maison et de m'asseoir à sa table, ce qu'elle m'avait interdit depuis quelque temps, par cette horreur que lui inspiraient mes blasphêmes et l'erreur détestable dans laquelle j'étais engagé?

Elle rêva donc qu'étant sur une longue règle de bois, elle s'y tenait debout, plongée dans la tristesse et tout accablée de sa douleur, lorsqu'elle vit s'avancer vers elle un jeune homme tout brillant de lumière, qui lui demanda, en souriant, et avec un visage où respirait la joie, quel était le sujet de son affliction et de ses larmes qu'elle ne cessait de répandre; ce qu'il fit de manière à lui témoigner que son intention était moins de s'en informer que de l'instruire et de la consoler. Sur la réponse qu'elle lui fit, que c'était la perte de mon âme qu'elle pleurait, il lui ordonna de ne plus s'inquiéter, de regarder attentivement, et que *là où elle était, elle m'y verrait aussi*; et en effet, ayant regardé, elle m'aperçut auprès d'elle, et sur cette même règle de bois. D'où pouvait venir ce songe, si ce n'est de ce que votre oreille n'était point fermée aux gémissements de son cœur?

Ainsi donc, ô mon Dieu! par une bonté qui égale votre puissance, vous veillez sur chacun de nous, comme si vous n'aviez soin que de lui seul, et sur tous aussi soigneusement que sur chacun de nous. C'est ce qui parut bien clairement encore, lorsque me racontant ce songe, et voyant que je cherchais à l'interpréter en ma faveur, comme s'il eût signifié qu'un jour elle adopterait mes croyances, et non que je dusse revenir aux siennes : « Ce ne peut être, me répondit-elle

» sans hésiter; il ne m'a pas été dit : *Où il est*, vous êtes; » mais il est *où vous êtes.* » Je confesse devant vous, Seigneur, autant que ma mémoire peut me le rappeler, et comme il m'est depuis souvent arrivé de le dire, que cette réponse si soudaine de ma mère, par laquelle, sans se troubler de l'interprétation fausse, mais enfin spécieuse, que je lui avais présentée, elle prouva qu'elle avait vu d'abord ce qu'il fallait voir, et ce que certainement je n'avais point vu avant qu'elle n'eût parlé; que cette réponse, dis-je, me fit une impression plus profonde que le songe lui-même, par lequel il vous avait plu de montrer à cette sainte femme, et si longtemps à l'avance, la joie qui devait succéder à ses inquiétudes et à sa douleur.

Car il se passa encore près de neuf années, pendant lesquelles je demeurai plongé dans cet abîme de fange et dans ces ténèbres de l'erreur, faisant souvent des efforts pour m'en retirer, et par ces efforts mêmes m'y enfonçant encore davantage. Cependant cette veuve chaste, pieuse, tempérante, de celles enfin qui sont agréables à vos yeux, bien que ranimée par l'espérance que vous lui aviez donnée, n'en était pas moins ardente à vous adresser pour moi, et à toutes les heures du jour, ses vœux, ses larmes et ses gémissements. Ses prières s'élevaient jusqu'en votre présence, et trouvaient grâce devant vous, alors même que vous me laissiez m'égarer de plus en plus dans cette épaisse nuit dont j'étais environné.

Chap. XII. — Paroles consolantes d'un saint Évêque à sa mère; espérance qu'elle en conçoit pour la conversion de son fils.

Vous voulûtes encore, Seigneur, lui donner sur ce qui me touchait une assurance nouvelle dont je n'ai point perdu la mémoire; car, du reste, je passe beaucoup de choses moins importantes pour arriver plus vite à celles que je suis pressé de déclarer à la louange de votre saint nom, et beaucoup d'autres encore dont le souvenir m'est échappé.

Vous lui parlâtes donc une seconde fois par la bouche d'un véritable Évêque, nourri dans le sein de votre Église et versé dans la connaissance de vos saintes Écritures. Car comme cette femme pieuse le pressait un jour de vouloir bien s'en-

tretenir avec moi, afin de réfuter mes erreurs, et de me retirer des mauvaises voies pour me remettre dans la bonne, ce qu'elle ne manquait point de faire, chaque fois qu'elle rencontrait des personnes capables de me rendre ce bon office, il s'excusa de l'entreprendre par une prudence que j'ai su comprendre depuis. La raison qu'il lui en donna, c'est que, rempli comme je l'étais des nouveautés de cette hérésie, et tout enflé d'orgueil pour avoir embarrassé quelques ignorants par mes vaines subtilités, ainsi qu'elle-même le lui avait raconté, il me trouvait encore trop indocile pour tenter auprès de moi ce qu'elle désirait : « Mais laissez-le, » lui dit-il, et contentez-vous de prier pour lui. Il arrivera » à reconnaître lui-même, par la lecture de leurs propres » livres, l'erreur et l'impiété de ceux qui l'ont séduit. »

Et là-dessus il lui raconta qu'ayant été remis, dès l'âge le plus tendre, entre les mains des Manichéens par sa mère qui était imbue de leurs erreurs, non-seulement il avait lu, mais encore copié de sa main presque tous leurs ouvrages ; et que de lui-même, sans que personne prît la peine de le convaincre ou de le réfuter, il était parvenu à reconnaître combien cette hérésie était détestable, et qu'ensuite il l'avait abandonnée. Mais voyant que, loin de se rendre à ce discours, elle le pressait plus vivement encore et avec larmes, de me voir et d'entrer en conférence avec moi, il lui répondit comme fatigué de ses instances : « Allez et continuez de faire ce que » vous avez fait : il est impossible qu'un fils pleuré avec tant » de larmes, périsse jamais. » Ce qu'elle reçut, ainsi qu'elle me l'a depuis souvent témoigné, comme des paroles qui lui seraient descendues du ciel même.

LIVRE QUATRIÈME.

Chap. Ier — Suite de ses égarements. Vanité qui le porte à disputer le prix de poésie. Expiations superstitieuses des Manichéens, auxquelles il se livre. Aveu de ses misères. Actions de grâces à Dieu.

Les neuf années qui s'écoulèrent entre la dix-neuvième et la vingt-huitième de mon âge, je les passai à infecter d'autres esprits de toutes ces séductions auxquelles je continuais moi-même d'être livré. A la fois trompeur et trompé, au milieu de tant de passions si diverses et si désordonnées, je trompais publiquement en donnant des leçons de ces vaines connaissances que l'on nomme *belles-lettres,* en secret par les dogmes empoisonnés que je répandais sous le faux nom de religion ; ici dominé par la superstition, là par l'orgueil, et des deux côtés par la vanité. J'étais épris de la gloire vulgaire jusqu'à la rechercher dans des concours de poésie, où je disputais, au milieu des acclamations du théâtre, les couronnes périssables qui en sont le prix ; je la recherchais encore dans les folies puériles des spectacles, et jusque dans la licence effrénée des voluptés impures. Tourmenté en même temps du désir d'être purifié de toutes ces souillures, j'allais porter des fruits à ceux que nous appellions nos *Saints* et nos *Élus,* afin que, les faisant descendre dans leurs entrailles, ils en tirassent ensuite, comme d'un laboratoire, des anges et des dieux qui devaient opérer ma délivrance. Telle était la conduite insensée que je menais et que menaient mes amis, trompés comme moi, et que j'avais moi-même trompés.

Que ces superbes, dont l'orgueil n'a pas encore été humilié et abattu sous votre main puissante, fassent de moi l'objet de leurs dérisions, je n'en confesserai pas moins ma honte devant vous et à la gloire de votre saint nom. Permettez-moi donc, Seigneur, je vous en supplie, et donnez à ma mémoire de pouvoir suivre sans s'égarer la marche si compliquée de

mes erreurs passées, et d'en faire un sacrifice de louanges à votre infinie miséricorde. Car, sans vous, Seigneur, de moi-même où puis-je aller, si ce n'est au fond du précipice? Et que suis-je, lorsque mon âme se sent ranimée, sinon un petit enfant que vous avez rassasié du lait de votre grâce, ou qui se nourrit de vous-même, de vous, céleste et incorruptible nourriture! Et quel homme, quel qu'il soit, peut jamais être autre chose, puisqu'il est homme? Que ceux qui sont forts et puissants se moquent donc de nous, s'il leur plaît de le faire : quant à nous qui sommes faibles et indigents, nous confesserons devant vous notre faiblesse et notre indigence.

Chap. II. — Il commence à enseigner la rhétorique. Son commerce illégitime avec une femme. Offre que lui fait un devin de lui faire remporter le prix de poésie qu'il disputait. Il repousse cette offre. Ses fausses idées sur la nature de Dieu.

J'enseignais alors la rhétorique; et, vaincu par la cupidité, je vendais à prix d'argent cet art de vaincre les esprits par les prestiges de la parole. Toutefois, et vous le savez, Seigneur, je ne voulais autour de moi que des disciples honnêtes et vertueux, c'est-à-dire de ceux qui passent pour tels dans le monde; c'était sans artifice que je leur enseignais tous ces artifices de l'éloquence, uniquement dans cette vue que, s'il leur arrivait de s'en servir quelquefois pour sauver un coupable, du moins ils n'en fissent jamais usage pour perdre un innocent. Votre œil, qui me suivait de loin dans ce sentier glissant où chancelaient mes pas, vit ainsi briller, comme au milieu d'une fumée épaisse, quelques étincelles de droiture dans cette fidélité avec laquelle j'enseignais ces enfants, quoiqu'ils fussent en quelque sorte associés avec moi dans l'amour de la vanité et dans la recherche du mensonge.

Durant tout ce temps-là, je vivais avec une femme qui ne m'était point unie par les liens légitimes du mariage, mais à laquelle m'avaient attaché mes ardeurs inquiètes et mon inexpérience. Néanmoins je n'en recherchais point d'autre, et je lui demeurais fidèle; mais déjà je pouvais reconnaître dans l'amertume de mon cœur quelle différence il y a entre cette union sainte du mariage, qui a pour but de mettre au monde

des enfants, et un commerce de débauche et d'impudicité dans lequel on ne craint rien tant que d'en avoir, bien que, s'ils viennent à naître, on ne puisse s'empêcher de les aimer.

Je me souviens qu'à cette même époque, ayant résolu de disputer le prix de poésie qui devait être proclamé dans une assemblée publique du théâtre, je ne sais quel homme qui faisait le métier de devin, me fit demander ce que je voulais lui donner, et qu'il me ferait remporter ce prix. L'horreur que j'avais pour ces abominations sacriléges me fit lui répondre que, quand même cette couronne à laquelle j'aspirais serait d'or et immortelle, je ne consentirais pas que, pour me la procurer, on fît mourir même une mouche; ce que je disais, parce que j'étais informé que, dans ses détestables sacrifices, il devait immoler quelques animaux, comme pour appeler les démons à mon aide, et, par ces hommages impies, me les rendre favorables. Mais, ô Dieu de mon cœur! ce ne fut pas par un chaste désir de vous plaire que je repoussai cette proposition criminelle : car pouvais-je alors vous aimer, moi qui ne vous concevais encore que comme une lumière subtile et corporelle? Et mon âme, éprise de ces vains fantômes et cherchant son appui dans le mensonge, n'était-elle pas en effet séparée de vous, livrée à des amours adultères, et « devenue ainsi la pâture des vents [1]? » Je m'opposais à ce que l'on sacrifiât pour moi aux démons auxquels je me sacrifiais moi-même par mes déplorables superstitions : et n'est-ce pas, je le répète, se faire la pâture des vents que se livrer à ces esprits impurs, et se rendre, par ses égarements, le jouet de leur malice et l'objet de leurs dérisions?

Chap. III. — Il se passionne pour l'Astrologie judiciaire. Combien cette prétendue science est opposée à l'esprit de l'Évangile. Sages conseils de ses amis pour le détourner de ces vaines curiosités.

Quant à ces autres imposteurs que l'on nomme Astrologues, comme ils ne faisaient ni sacrifices, ni prières aux démons pour lire dans l'avenir, je ne cessais point de les con-

[1] Osée, XII, 1.

sulter. Cependant la véritable piété chrétienne les rejette et les condamne également; car elle fait à l'homme une obligation de vous confesser ses péchés, et de vous dire avec le prophète : « Seigneur, ayez pitié de moi; guérissez mon âme, » parce que j'ai péché devant vous[1]. » Elle veut encore que, loin d'abuser de cette bonté avec laquelle vous nous pardonnez nos fautes, nous ayons toujours présente à la pensée cette parole du Sauveur : « Voilà que vous êtes guéri; prenez garde » de ne plus pécher, de peur qu'il ne vous arrive quelque » chose de pire[2]. » Sainte doctrine, que de telles gens s'efforcent de renverser, lorsqu'ils disent : « Il est dans le ciel » une cause inévitable qui fait pécher : c'est Vénus, ou Sa- » turne, ou Mars qui a fait telle action, et non pas vous. » Ainsi donc l'homme, qui n'est que chair et que sang, qu'orgueil et corruption, est exempt de fautes : c'est le créateur et le modérateur du ciel et des astres qui est coupable; c'est vous, ô mon Dieu, source de toute justice et de tout bien, vous « qui rendez à chacun selon ses œuvres[3], et qui ne re- » jetez point un cœur brisé et humilié[4]. »

Il y avait alors à Carthage un homme d'un grand sens, très-habile dans l'art de la médecine, et à qui sa science avait donné beaucoup de célébrité. C'était lui qui, de sa propre main, avait mis sur ma tête, si dangereusement malade, la couronne que j'avais remportée dans ce concours de poésie, ce qu'il fit en qualité de proconsul, et non de médecin; car il n'appartient qu'à vous seul, ô mon Dieu, de guérir un tel mal, « vous qui résistez aux superbes, et qui faites grâce aux » humbles de cœur[5]. » Cependant il vous plut de vous servir de ce vieillard pour venir à mon aide, et commencer la guérison de mon âme. Étant entré dans sa familiarité, et ne pouvant me lasser de l'entendre, parce que ses discours, bien que sans art et dépouillés de tout ornement, abondaient en pensées vives et solides, qui leur donnaient autant d'agrément que de gravité, il ne tarda pas à découvrir dans nos entretiens que j'étais passionné pour les livres qui traitaient de

[1] Ps. XL, 4. — [2] Joan., V, 14. — [3] Matt. XVI, 27. — [4] Ps. L, 18. — [5] Jac., IV, 6. — I. Petr. V, 5.

l'astrologie judiciaire ; et alors, avec une bonté toute paternelle, il me conseilla de ne pas consumer dans d'aussi vaines études le temps et l'application dont j'avais besoin pour des choses plus utiles et plus sérieuses.

Il me dit ensuite qu'il s'y était appliqué dans sa jeunesse, et tellement que d'abord son projet avait été d'en faire profession, et de s'en servir pour gagner du bien ; et qu'ayant pu entendre les livres d'Hippocrate, il aurait pu sans doute entendre également ceux qui traitent de cette science ; que cependant il l'avait abandonnée pour se livrer entièrement à la médecine, et par cette seule raison qu'en ayant reconnu toute la fausseté, il n'avait pas cru qu'il fût d'un honnête homme de se faire un métier de tromper ainsi les autres : « Quand à vous, me dit-il, enseignant, comme vous le faites, la rhétorique, et y trouvant pour vivre des ressources suffisantes, ce n'est point par besoin, mais par pure curiosité que vous vous adonnez à cette étude trompeuse ; et c'est une raison de plus pour vous d'en croire un homme qui, dans le dessein qu'il avait d'en faire un moyen d'existence, n'a rien négligé pour l'approfondir autant que possible, et dans toutes ses parties. »

Sur cela, lui ayant démandé comment il arrivait que ceux qui prédisaient au moyen de cet art rencontrassent très-souvent fort juste dans leurs prédictions, il me répondit, autant qu'il était en lui de le faire : « Qu'il fallait en chercher la cause dans la puissance du hasard, puissance qu'il supposait répandue dans toutes les parties de la nature ; car, ajouta-t-il, puisqu'il arrive souvent qu'en ouvrant à l'aventure le livre d'un poëte, avec l'intention d'y trouver quelque lumière dont on a besoin, on tombe sur tel vers qui s'accorde merveilleusement avec ce que l'on y cherche, bien qu'en le composant ce poëte eût sans doute toute autre chose dans l'esprit, il ne faut point s'étonner si, poussé par quelque instinct secret qui le maîtrise, et sans même savoir ce qui se passe en lui, par pur hasard enfin, et non par son propre savoir, les réponses d'un homme s'accordent quelquefois avec les actions et les aventures d'un autre homme qui vient l'interroger. »

Telle fut la première instruction qu'il vous plut de me donner par l'entremise de ce vieillard; et ces premiers traits, gravés dans ma mémoire par votre propre main, me mirent sur la voie où, par la suite, je devais de moi-même pénétrer plus avant. Car alors, ni lui, ni Nibride, que j'aimais tendrement, jeune homme plein de vertu, d'une rare prudence, et qui méprisait beaucoup toute cette prétendue divination, n'avaient pu me persuader de renoncer à d'aussi vaines études; parce que l'autorité de ceux qui ont écrit de cette science me paraissait alors d'un plus grand poids que tout ce qu'ils pouvaient me dire; et que je n'avais point encore trouvé de raison concluante et telle que je la cherchais, pour qu'il me fût clairement démontré que c'était uniquement par l'effet du hasard, et non par des calculs tirés de l'inspection des astres, que les astrologues répondaient quelquefois si juste à ceux qui venaient les consulter.

Chap. IV. — Il perd un de ses amis. Douleur immodérée que lui cause cette mort.

A cette même époque, et lorsque je commençai à enseigner la rhétorique dans le lieu de ma naissance, la conformité de nos goûts et de nos communes études m'avait lié de l'amitié la plus tendre avec un jeune homme du même âge que moi, et comme moi dans la fleur de sa jeunesse. Nous avions été nourris ensemble dès notre enfance, nous allions ensemble aux écoles, nous partagions les mêmes jeux. Mais alors notre mutuelle amitié était loin d'être aussi forte qu'elle le fut depuis, quoique, même en aucun temps, on n'ait pu l'appeler une véritable amitié, parce qu'il n'y a, mon Dieu, d'amitié véritable que celle que vous formez vous-même entre ceux qui vous sont attachés par cette charité que répand dans nos cœurs le Saint-Esprit, qui est encore un de vos dons.

Cette amitié néanmoins qu'entretenaient ainsi les mêmes inclinations et les mêmes travaux m'était d'une grande douceur. J'avais détourné ce jeune homme de la vraie foi dans laquelle il avait été élevé dès son enfance, quoiqu'il n'en eût qu'une connaissance assez imparfaite; et mon ascendant sur lui l'avait traîné dans ces croyances pernicieuses et menson-

gères qui m'avaient rendu moi-même pour ma mère un continuel sujet de larmes. Il me suivait donc aussi dans mes erreurs comme dans tout le reste, et je ne pouvais plus vivre sans lui. Mais vous, Seigneur, qui êtes tout à la fois le Dieu des vengeances et la source des miséricordes, vous qui, la main toujours suspendue sur vos esclaves fugitifs, savez, par des coups merveilleux, les ramener à vous, voilà qu'à peine j'avais goûté, pendant une année, les douceurs de cette amitié qui faisait mes plus chères délices, voilà qu'il vous plut d'enlever du monde celui qui l'avait fait naître dans mon cœur.

Quel homme pourrait raconter vos bontés, Seigneur, même en se bornant à celles dont il vous a plu de me combler? Que fîtes-vous alors? et combien l'abîme de vos jugements est profond et impénétrable! Ce jeune homme tomba malade : au milieu d'une fièvre brûlante dont il était dévoré, il se trouva tout à coup privé de sentiment, et demeura longtemps dans cet état, baigné d'une sueur mortelle, enfin dans de telles extrémités, que, désespérant de sa vie, on jugea nécessaire de lui administrer le baptême avant qu'il eût recouvré l'usage de ses sens. Je ne m'en mis point en peine, persuadé que ce qui se faisait ainsi à son insu sur son corps ne pouvait effacer ce que je croyais avoir imprimé dans son âme. Mais il en fut bien autrement: car il fut presque aussitôt soulagé, et comme entièrement guéri. Alors saisissant, aussitôt qu'il me fut possible, l'occasion de lui parler, ce que je fis au moment même où la parole lui revint, parce que je ne le quittais point, et que nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre ; saisissant, dis-je, ce premier moment, je commençai à le railler sur ce baptême qu'il avait reçu, sans qu'il le sût autrement que par ce qu'on lui en avait dit, ne doutant point qu'il n'entrât lui-même dans cette raillerie ; mais il arriva au contraire qu'il eut horreur de mes discours, comme s'ils fussent sortis de la bouche de son plus grand ennemi, et me déclara aussitôt, avec une fermeté admirable, que j'eusse à cesser de tenir un pareil langage, si je voulais demeurer son ami. Étonné et troublé d'une telle réponse, je crus devoir toutefois dissimuler l'impression qu'elle me faisait, jusqu'au mo-

ment où sa convalescence me permettrait de l'entreprendre de nouveau sur un tel sujet ; mais vous le dérobâtes, Seigneur, à mes folles séductions, et, pour ma consolation future, vous le mîtes en sûreté dans votre sein ; car peu de jours après, pendant une absence que je fis, la fièvre le reprit et il mourut.

La douleur que j'en éprouvai fut comme une nuit profonde dont mon cœur aurait été enveloppé : tout sembla m'offrir l'image de la mort ; mon pays me devint odieux ; la maison paternelle n'eut plus rien que d'insupportable pour moi ; tout ce qui m'avait été agréable quand je le partageais avec lui me devint sans lui tourment et affliction ; mes yeux le cherchaient de toutes parts, et rien ne me le rendait ; et je prenais tout en horreur, parce que rien ne pouvait me le rendre, que rien ne me disait plus : « Le voilà, il va venir ; » comme tout me le disait lorsqu'il vivait encore et que j'étais loin de lui. Devenu importun à moi-même, je ne cessais de demander à mon âme : « Pourquoi es-tu triste ? Pourquoi ce trouble auquel tu t'abandonnes [1] ? » Et elle ne savait que me répondre. Et si je lui disais : « Espère en Dieu [2], » elle se révoltait justement contre moi ; parce que cet homme même qu'elle avait perdu et qu'elle avait tant aimé était en effet bien préférable à ces vains fantômes dont je faisais mes dieux, et dans lesquels je prétendais mettre son espérance. Mes larmes étaient donc devenues ma seule consolation, et la douceur de pleurer pouvait seule remplacer pour moi les délices à jamais perdues d'une aussi tendre amitié.

Chap. V. — Les larmes adoucissent l'amertume de nos afflictions. Pourquoi ?

Maintenant, Seigneur, tout cela est passé, et le temps a fermé ma blessure. Qu'il me soit permis d'approcher de votre bouche l'oreille de mon cœur, et d'apprendre de vous, qui êtes la vérité même, pourquoi les malheureux trouvent tant de douceur à répandre des larmes. Je n'ignore point qu'encore que vous soyez présent partout, vous êtes infiniment éloigné de nos misères, toujours immuable, alors que

[1] Ps. XLI, 6. — [2] Ps. XLI, 6.

nous sommes sans cesse agités par tout ce qui nous environne : et cependant si nos pleurs et nos gémissements ne s'élèvent vers vous, il ne nous reste plus, dans nos peines, ni ressource ni espérance. O mon Dieu! d'où vient donc que les pleurs, les soupirs, les plaintes, les gémissements, sont comme des fruits pleins de douceur que l'on recueille des amertumes de la vie? Ne serait-ce point qu'il nous est doux alors d'espérer en votre secours? Cela est vrai sans doute des larmes que l'on verse dans la prière, parce qu'elles tendent avec ardeur à parvenir jusqu'à vous. Mais en est-il de même lorsque l'on pleure, comme je le faisais alors, un bien périssable que l'on a perdu? Car je ne demandais ni n'espérais point par mes larmes de faire revivre mon ami; mais je pleurais, je m'affligeais, je me trouvais misérable d'avoir perdu ce qui faisait ma joie, et rien de plus. Ne faut-il pas dire plutôt que de telles larmes, bien qu'elles soient amères d'elles-mêmes, nous semblent douces par ce dégoût et cette horreur que nous inspirent dans nos afflictions les choses qui nous étaient agréables dans des temps plus heureux?

Chap. VI. — Peinture de l'état où l'avait réduit la mort de son ami.

Mais où me mènent tous ces discours? Il ne s'agit point maintenant, Seigneur, de vous interroger, mais de confesser devant vous mes fautes. J'étais misérable ; et, en effet, il n'y a point de cœur qui ne le soit, dès qu'il se laisse engager à l'amour des choses périssables; qui, dès qu'il les perd, ne se sente déchiré, et qui n'éprouve alors profondément cette misère par laquelle il était misérable, même avant de les avoir perdues.

Voilà l'état où j'étais alors; je pleurais amèrement, et je trouvais pour ainsi dire mon repos dans l'amertume de mes larmes. Cependant ma vie, toute malheureuse qu'elle était, m'était encore plus chère que l'ami dont la perte me rendait si malheureux: j'aurais voulu la changer sans doute pour une vie plus heureuse, mais non la perdre plutôt que d'avoir perdu cet ami. Je ne sais même si j'eusse été disposé à la perdre pour lui, comme on le raconte (si toutefois ce n'est

point une fable) d'Oreste et de Pylade, qui souhaitaient de mourir l'un pour l'autre, ou du moins de mourir ensemble; parce que vivre l'un sans l'autre était pour eux quelque chose de pire que la mort. Mais par je ne sais quel sentiment fort différent de celui de ces deux amis, j'éprouvais à la fois un extrême dégoût de la vie et une grande appréhension de mourir. Il semblait que, par cela même que j'avais plus tendrement aimé ce jeune homme, la mort qui me l'avait enlevé m'inspirait plus de haine et de terreur; je voyais en elle l'ennemie la plus cruelle et la plus implacable, et je me persuadais que, puisqu'elle avait ravi celui qui m'était si cher, elle ravirait bientôt tout le reste des hommes: tel j'étais alors, et le souvenir m'en est encore présent.

Voilà que mon cœur est devant vous, ô mon Dieu; vous pouvez voir au-dedans de lui qu'en ceci ma mémoire ne me trompe point, ô vous, ma seule espérance, qui avez purifié ce cœur de la corruption de semblables attachements, tenant mes yeux sans cesse attachés sur vous, et délivrant mes pieds des filets dans lesquels ils étaient arrêtés. Je m'étonnais donc de voir vivre encore les autres hommes, puisque celui-là était mort que j'avais aimé comme s'il n'eût jamais dû mourir; et parce que j'étais comme un autre lui-même, je ne m'étonnais pas moins de pouvoir vivre après sa mort.

Certes il avait raison celui qui, parlant de son ami, l'appelait *la moitié de son âme*; car tant que celui que j'aimais avait vécu, il m'avait semblé que son âme et la mienne n'étaient qu'une seule âme dans deux corps différents; l'ayant perdu, j'avais pris la vie en horreur, parce que je ne vivais plus qu'à demi; et peut-être la même raison me faisait-elle craindre la mort qui aurait enlevé à celui qui m'avait été si cher cette moitié de vie qui lui restait encore en moi.

Chap. VII. — Pourquoi sa douleur ne le ramenait point vers Dieu. Elle le pousse à quitter son pays et à retourner à Carthage.

Quelle folie de ne pas savoir aimer les hommes comme on doit aimer ce qui est mortel et périssable; et qu'il est déraisonnable de supporter si impatiemment les conditions nécessaires de la vie humaine, ainsi que je faisais alors! Je pleu-

rais, je gémissais, toujours troublé, toujours agité, sans un seul moment de repos, et hors d'état de former la moindre résolution. Mon cœur déchiré, et pour ainsi dire tout saignant de sa blessure, semblait souffrir de demeurer en moi-même, et devenait pour moi comme un fardeau dont je ne savais comment me soulager. Rien n'avait plus aucun charme pour lui, ni l'ombrage des bois, ni les jeux et les chants, ni les parfums les plus agréables, ni les festins les plus magnifiques, ni ce que la volupté a de séductions plus enivrantes, ni ces plaisirs plus délicats que l'on trouve dans les lettres et dans la poésie. Tout lui était devenu insupportable, jusqu'à la lumière du jour, tout enfin ce qui n'était point celui qu'il avait perdu. Je n'en excepte que les larmes et les gémissements où il goûtait, comme je l'ai dit, une sorte de soulagement; et s'il arrivait que je fusse forcé de m'en distraire quelques moments, alors je trouvais encore plus pesant ce fardeau de douleur dont vous seul, ô mon Dieu, pouviez me délivrer.

Je le savais; mais je n'avais ni le pouvoir, ni la volonté de demander votre secours : et comment l'aurais-je pu, puisqu'il n'y avait rien qui ne fût vague et incertain dans l'idée que je me faisais de vous? Ce n'était pas vous, c'était un être fantastique, c'était ma propre erreur dont je faisais mon Dieu : si j'essayais de donner quelque repos à mon âme, en la mettant entre les mains de ce dieu, elle se trouvait sans soutien au milieu d'un vide immense et retombait de nouveau sur moi, de manière que j'étais devenu pour moi-même une demeure funeste où je ne pouvais rester, d'où il m'était impossible de sortir. Car où mon cœur aurait-il fui pour éviter mon cœur? Comment aurais-je fait pour m'échapper à moi-même, et par quel moyen ne me serais-je pas sans cesse poursuivi? Je quittai néanmoins mon pays; et parce que mes yeux ne cherchaient pas autant mon ami aux lieux où ils n'étaient pas accoutumés de le voir, de Thagaste je retournai à Carthage.

Chap. VIII. — Comment le temps et de nouveaux amis calmèrent peu à peu sa douleur.

Le temps ne s'arrête point ; dans sa marche continuelle, il apporte sans cesse à nos sens de nouvelles impressions, et ainsi s'opèrent dans nos esprits des changemenrs faits pour étonner. Il continuait ses révolutions ; les jours se succédaient les uns aux autres ; dans cette succession se présentaient à ma pensée d'autres images, d'autres souvenirs ; et peu à peu ramené à d'anciennes habitudes qui m'avaient été agréables, je sentais s'affaiblir ma douleur. Elle cédait à d'autres choses qui n'étaient pas sans doute des douleurs nouvelles, mais pour l'avenir comme des semences de douleurs. Car d'où venait que cette affliction s'était si facilement emparée de moi, avait pénétré si profondément dans mon cœur, sinon de ce que mon âme avait cherché son appui sur un sable mouvant, en s'attachant à ce qui était mortel, comme s'il ne devait jamais mourir? Or, par une faiblesse toute semblable, ce qui contribua le plus à me calmer et à me distraire, ce fut la douceur que je trouvai dans le commerce de quelques autres amis qui aimaient de même que moi, Seigneur, ce que j'aimais au lieu de vous ; c'est-à-dire une fable monstrueuse, un songe continuel, dont l'attrait adultère corrompait d'autant plus nos âmes, qu'elles étaient plus échauffées par l'ardeur de nos entretiens. Cependant, si je venais à perdre quelques-uns de ces amis, je ne trouvais alors dans mon dieu chimérique, aucun secours contre mon affliction.

Ce qui me charmait surtout dans de semblables liaisons, c'étaient tous ces rapports si doux de l'amitié : rire et causer ensemble ; se donner des témoignages d'égards mutuels et d'une mutuelle affection ; faire en commun d'agréables lectures ; s'associer encore dans ses récréations ; se contredire quelquefois les uns les autres sans aigreur, comme on pourrait le faire en disputant avec soi-même, et comme si l'on voulait relever, par le sel de ces contestations légères, le plaisir que l'on éprouve à se trouver presque toujours du même avis ; apprendre tour à tour quelque chose les uns des autres ; ceux que l'on ne voyait point, regretter leur absence ;

et ceux que l'on attendait, goûter la joie de les revoir. De toutes ces marques d'une bienveillance réciproque que le cœur exprime par la bouche, par les yeux, et de mille autres manières pleines de charmes, il se fait comme un feu qui amollit les âmes, et de plusieurs semble ne faire qu'une seule âme.

Chap. IX. — De l'amitié. Qu'elle n'a de douceur véritable que quand on aime ses amis en Dieu.

Voilà ce que l'on aime dans ses amis, et ce qu'il est si naturel d'aimer, que l'on se croirait coupable de ne pas payer de retour toute espèce d'affection dont on est l'objet; sans que, dans un tel commerce, il soit cependant exigé autre chose que le témoignage mutuel d'une égale bienveillance. De là ces larmes si abondantes et ces tristesses si profondes, si nous venons à perdre ceux que nous avons aimés : c'est ainsi que se changent en amertume les douceurs dont s'enivraient nos âmes, et que la mort de ceux qui ont cessé de vivre, fait que la vie de ceux qui restent n'est plus qu'une mort.

Bienheureux, Seigneur, celui qui vous aime, qui aime ses amis en vous, et ses ennemis pour l'amour de vous ! Il est le seul qui ne peut perdre aucun de ceux qui lui sont chers, puisque tous lui sont chers uniquement en celui que l'on ne perd jamais. Et celui-là, quel est-il, sinon notre Dieu, le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui les remplit, parce que c'est en les remplissant qu'il les a faits [1] ? Nul ne vous perd, Seigneur, que celui qui vous abandonne. Celui qui vous abandonne, où fuira-t-il, où peut-il aller, sinon de vous-même à vous-même, d'un Dieu favorable à un Dieu irrité ? Où se mettra-t-il à couvert de votre loi vengeresse, loi inévitable, parce qu'elle est la vérité, et que la vérité, c'est vous ?

[1] Ceci est dit contre les Manichéens, qui enseignaient qu'il y avait dans l'univers plusieurs choses qui n'étaient point l'ouvrage de Dieu, quoique sa substance s'étendît jusque dans ces choses mêmes qu'il n'avait pas faites.

Chap. X. — Que les créatures étant passagères et périssables, l'âme n'y doit point mettre ses affections et n'y peut trouver son repos.

« Dieu des armées, revenez à nous; montrez-nous votre » visage et nous serons sauvés[1]. » Car de quelque côté que se tourne le cœur de l'homme, il ne rencontre que la douleur, jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Il la rencontre dans toutes les choses qu'il cherche hors de soi-même et hors de vous, quelle que puisse être leur beauté, parce que ces choses sont l'ouvrage de vos mains, et que sans vous, elles ne seraient pas. Elles naissent pour mourir : en naissant elles commencent d'être ; elles croissent pour compléter en quelque sorte leur existence, et, arrivées à ce point qui fait leur perfection, elles vieillissent et tendent vers leur fin. Car tout se flétrit ici-bas, tout est sujet à la mort ; et parmi ces choses, s'il en est qui s'avancent plus rapidement vers la perfection de leur être, par cela même elles se précipitent plus rapidement vers leur destruction. Telle est leur nature ; et vous ne leur avez voulu donner rien de plus, parce qu'elles ne sont que les parties d'un tout où elles n'entrent point toutes à la fois, mais par une succession qui fait que les unes s'évanouissent à mesure que les autres viennent prendre leur place ; de même que se forme un discours dans notre bouche par une suite de plusieurs sons, et tellement qu'il n'est complet dans toutes ses parties, que lorsqu'un mot, après avoir été articulé, cède aussitôt la place au mot qui doit venir après lui.

Que mon âme vous loue de toutes ces choses que vous avez créées, ô mon Dieu qui êtes le créateur de toutes choses ; mais qu'elle ne s'y attache point par cet attrait tout charnel dont elles savent captiver nos sens. Car allant sans cesse où elles doivent aller, c'est-à-dire au néant, elles troublent et déchirent une âme qui les aime et qui veut se reposer dans ce qu'elle aime. Et comment y trouverait-elle son repos ? Ces choses n'ont point de consistance ; elles nous échappent sans cesse, et avec une telle rapidité, que nos sens ne peu-

[1] Ps. LXXIX, 4.

vent les suivre, et même alors qu'ils croient les avoir saisies, ne sauraient les atteindre. Ces sens sont grossiers et pesants, parce qu'ils appartiennent à un corps tout charnel; telle est leur nature : ils sont ce qu'ils doivent être pour l'usage auquel ils ont été destinés; mais vous n'avez point voulu que leur force allât jusqu'à pouvoir saisir et arrêter de telles choses qui s'écoulent si rapidement depuis le terme assigné pour leur commencement jusqu'au terme marqué pour leur fin. Car votre parole éternelle qui les a créées, a dit à chacune d'elles en les créant : « Tu commenceras ici, et tu » n'iras que jusque là [1]. »

Chap. XI. — Les créatures changeantes; Dieu seul immuable.

Ne te laisse point aller, ô mon âme, à ce qui n'est que vanité; que le trouble qu'excite en toi l'amour des choses périssables ne ferme point ton oreille à la parole éternelle. C'est elle, c'est le VERBE lui-même qui te rappelle à lui, qui te crie du haut des cieux qu'il n'y a de repos solide et véritable que là où l'on ne saurait jamais perdre l'objet de son amour, à moins que soi-même on ne veuille l'abandonner. Voilà que toutes les choses créées passent, afin que d'autres prennent leur place; et que, par ce mouvement continuel, se maintient l'ensemble de ce monde inférieur où elles sont contenues: « Me voit-on passer ainsi? » dit le VERBE de Dieu. Établis donc en lui ta demeure, ô mon âme! Les dons que tu en as reçus, mets-les tous et sans réserve sous sa garde, maintenant surtout que tu dois être fatiguée d'avoir été si longtemps le jouet du mensonge. Confie à la vérité ce que la vérité elle-même t'a donné: c'est ainsi que tu le conserveras; ainsi seront guéries tes blessures, et ce qu'il y a en toi de corrompu reprendra sa vigueur; tes langueurs se dissiperont; ta force se renouvellera; ce que tu as de variable et d'inconstant ne se répandra plus au dehors, mais sera fixé en toi-même; toutes ces pensées de néant ne t'entraîneront plus où elles vont se perdre, mais changeant de nature elles s'ar-

[1] Job, XXXVIII, 11.

rêteront immobiles, appuyées ainsi que toi sur le Dieu éternellement immuable.

Ame malheureuse, pourquoi obéir ainsi aux mouvements de ta chair? Force-la plutôt à suivre les tiens. Que connais-tu par elle, sinon quelques parties d'un tout qui t'est inconnu? Et cependant ces parties ne laissent pas que de te plaire. Mais s'il avait été donné à ce sens charnel de comprendre ce tout, dont, par une juste punition de tes péchés, il n'embrasse que successivement les parties, tu voudrais sans doute que chacune d'elles, actuellement présente devant toi, passât rapidement, afin d'en saisir plus tôt l'ensemble et de t'y complaire ainsi davantage. Il en serait de même que des paroles qui te sont adressées: c'est ce même sens charnel qu'elles viennent frapper; et sans doute tu ne veux pas que chaque syllabe soit fixe et permanente, mais qu'elle s'envole aussitôt pour céder la place à celle qui la suit, afin que tu puisses comprendre le discours tout entier. Il n'en est point autrement, je le répète, pour tout ce qui se compose de parties, et de parties qui ne sauraient exister ensemble toutes à la fois : si l'on pouvait embrasser le tout, il plairait davantage que chacune de ces parties séparées.

Mais combien est au-dessus de toutes ces choses notre Dieu, le Dieu qui les a faites, et qui ne passe point, parce qu'il n'est rien qui puisse lui succéder et prendre sa place? Si les corps te touchent par cette beauté qui est en eux, ô mon âme! que cela même soit donc pour toi un sujet de louer Dieu; fais remonter ainsi cet amour vers celui qui les a créées, afin que, te complaisant dans ses ouvrages, tu ne te mettes pas toi-même en péril de lui déplaire.

Chap. XII. — Qu'il faut n'aimer les âmes qu'en Dieu, qui seul est notre véritable repos. Incarnation de Jésus-Christ. Elle n'a eu d'autre objet que de nous rappeler à Dieu.

Si c'est vers les âmes que se portent tes affections, aime-les, ô mon âme, mais en Dieu; parce qu'elles-mêmes sont sujettes au changement, parce qu'en lui seul est leur force et leur appui, et que sans lui elles iraient bientôt se perdre dans le néant. Ne les aime donc qu'en lui; ramène avec toi vers

lui toutes celles que tu pourras; dis-leur, et sans cesse dis-leur: « N'aimons que lui; c'est lui qui a créé tout ce que nous voyons, et il n'est pas loin de nous; car il ne s'est pas retiré de ses ouvrages après les avoir faits; mais de même que tout procède de lui, tout de même est en lui. Où donc est-il? Il est dans cette partie de nous-mêmes où l'amour de la vérité se fait sentir; il est dans le fond de nos cœurs; et ce sont nos cœurs seuls qui s'en vont, s'égarant loin de lui. « Prévaricateurs que vous êtes, revenez à votre cœur[1]; » attachez-vous à celui qui vous a faits; attachez-vous-y inébranlablement et vous serez inébranlables; reposez-vous en lui et vous aurez trouvé le repos.

» Pourquoi marchez-vous au milieu des précipices? Où allez-vous? Ces biens que vous aimez viennent de lui; mais ce ne sont des biens qu'autant que vous les aimez pour lui; et leur douceur se changera en amertume, et justement, si vous avez l'injustice de les aimer sans lui.

» Encore un coup, pourquoi vous perdre ainsi dans des sentiers pénibles et raboteux? Le repos n'est point où vous le cherchez: vous faites bien de le chercher; mais, je le dis encore, il n'est point où vous le cherchez. Vous cherchez la vie heureuse dans les régions de la mort: elle n'est pas là. Comment pourrait-on la trouver là où il n'y a même rien qui mérite le nom de vie? »

Celui qui est notre véritable vie est descendu ici-bas: il a souffert notre mort; et cette mort même, il l'a fait mourir par l'abondance de sa vie. Sa voix s'est fait entendre comme un tonnerre: elle nous crie de remonter d'où nous sommes descendus, c'est-à-dire vers lui et jusqu'à cette demeure secrète d'où il est descendu sur nous, s'enfermant d'abord dans un sein virginal où il a épousé la nature humaine, et sa chair mortelle qu'il devait rendre immortelle. « C'est de là que, » semblable à l'époux qui sort de sa couche nuptiale, il s'est » élancé comme un géant pour remplir sa carrière[2]. » Car il ne s'est point arrêté, mais il a couru sans relâche, nous criant sans cesse par ses paroles, par ses actions, par sa vie,

[1] Is., XLVI, 8. — [2] Ps. XVIII, 5.

par sa mort, par sa descente vers nous, par son retour vers son Père, et ne criant autre chose, sinon *que nous retournions vers lui*. Et s'il a disparu à nos yeux, c'est afin que nous rentrions dans le fond de nos cœurs, où nous sommes assurés de le retrouver. Il s'en est allé, et cependant il est encore ici; il n'a pas voulu demeurer plus longtemps avec nous, et cependant il ne nous a point quittés; il est retourné aux lieux d'où il n'était jamais sorti: « Parce qu'il était dans le monde, » que le monde a été fait par lui [1], et qu'il est venu dans ce » monde pour sauver les pécheurs [2]. »

C'est devant lui que mon âme confesse toutes ses misères, afin qu'il la guérisse; car c'est contre lui qu'elle a péché: « Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur » appesanti [3]? » Quoi! la VIE elle-même est descendue vers vous, et vous refusez de monter vers elle pour y trouver la vie? Vous montez cependant, mais en vous élevant au-dessus de vous-mêmes, en soulevant contre le ciel votre tête orgueilleuse. Descendez donc pour remonter ensuite et remonter jusqu'à Dieu. Car vous tombez réellement lorsque vous vous élevez contre lui.

Dis-leur ces choses, ô mon âme, afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes; entraîne-les ainsi avec toi vers Dieu; et tu les entraîneras, si c'est son esprit qui te fait parler, si le feu de la charité enflamme tes paroles.

Chap. XIII. — Son ignorance des sources du véritable amour. Ouvrage qu'il avait composé sur la *Convenance* et la *Beauté*.

J'ignorais alors toutes ces vérités. Je me précipitais dans l'abîme, entraîné par l'amour des beautés périssables, et m'entretenant avec mes amis, je leur disais: « Nous n'aimons rien que ce qui nous semble beau: mais qu'y a-t-il de beau, et qu'est-ce que la beauté? Comment se fait-il que ce soit elle qui nous attire et nous attache aux choses que nous aimons? Car si ces choses n'avaient en elles-mêmes quelque agrément, quelque apparence de beauté, il est certain que rien ne pourrait nous porter à les aimer.

[1] Joan., I, 10. — [2] I. Tim., I, 15. — [3] Ps. IV, 3.

Je considérais en même temps que, dans les corps, autre chose est l'union harmonieuse de toutes leurs parties, qui en fait proprement la *beauté*, et autre chose ce qui en fait la *convenance*, c'est-à-dire cet accord qui, de même que chaque partie se rapporte à son tout, s'établit entre un corps et un autre corps, par exemple entre le soulier et le pied pour lequel il a été fait, et autres choses semblables. Cette réflexion, qui me semblait sortir pour ainsi dire des sources de mon âme, fit sur moi une telle impression, que j'écrivis deux ou peut-être trois livres sur la *Convenance* et la *Beauté*. Vous en savez au juste le nombre, ô mon Dieu, pour moi, je l'ai oublié, n'ayant plus cet ouvrage, et ne sachant plus même comment je l'ai perdu.

Chap. XIV. — Il dédie son ouvrage à Hiérius, rhéteur romain qu'il ne connaissait pas. D'où procède l'estime que nous avons pour les personnes qui nous sont inconnues.

Mais qu'est-ce qui put me porter, ô mon Seigneur et mon Dieu, à dédier ce même ouvrage à un orateur de la ville de Rome, nommé Hiérius? Je ne l'avais jamais vu; mais je me sentais de l'inclination pour lui à cause de son habileté et de la grande réputation qu'il s'était acquise; j'avais aussi entendu répéter devant moi quelques-unes de ses paroles qui m'avaient semblé fort belles. Toutefois j'estimais plus encore en lui l'estime que lui portaient les autres, et les louanges dont il était comblé. On admirait qu'un homme né en Syrie, et ayant fait d'abord sa seule étude de la langue grecque où il avait excellé, fût parvenu ensuite dans les lettres latines au plus haut degré d'excellence, et qu'il se montrât en même temps d'une science profonde dans toutes les parties de la philosophie; et c'était cette admiration qui me charmait.

Ainsi donc, parce qu'un homme est loué devant nous, nous l'aimons, quoiqu'il soit à une grande distance de nous : est-ce que cet amour passe de la bouche de celui qui loue dans le cœur de celui qui entend la louange? Nullement, mais l'amour de l'un allume l'amour de l'autre : car nous n'aimons ceux dont on dit du bien devant nous qu'autant que nous sommes persuadés que c'est du fond du cœur que part

l'éloge que l'on en fait; et qu'on n'en dit ce bien que parce que l'on ressent pour eux une véritable affection.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que je formais alors mes attachements, les réglant sur les jugements des hommes et non sur le vôtre, qui seul ne trompe jamais. Cependant cette manière d'aimer était très-différente du goût que j'éprouvais pour quelque célèbre cocher de cirque, pour un de ces vainqueurs de l'amphithéâtre, qui, dans les combats de bêtes, s'attirent les acclamations de la multitude. C'était un attachement solide, fondé sur l'estime, et tel que j'aurais voulu l'obtenir pour moi-même. Car bien loin de consentir à être loué et aimé comme le sont ces misérables histrions, quoiqu'il m'arrivât à moi-même de les louer et en quelque sorte de m'y attacher, j'eusse au contraire préféré demeurer toujours inconnu, et même être haï, que me voir aimé et célébré d'une semblable manière. Comment donc peuvent, dans la même âme, se réunir et se balancer, dans une juste mesure, tant de si diverses affections? Comment puis-je aimer dans un autre ce que je haïrais véritablement dans moi-même, cet autre étant un homme aussi bien que moi? Car on ne peut pas dire qu'il en est comme de celui qui aime un bon cheval, et qui cependant ne voudrait pas être ce cheval quand bien même la chose serait possible, puisqu'un histrion n'est point d'une nature différente de celle des autres hommes : comment, je le répète, puis-je donc aimer dans un homme ce que je haïrais en moi-même, en moi qui suis un homme comme lui? Oh! que ce qu'on appelle *homme* est un abîme profond et impénétrable! Le nombre de ses cheveux « dont » vous tenez compte, ô mon Dieu, sans vous tromper d'un seul [1], » est encore plus facile à compter que cette variété innombrable de mouvements et d'affections qui s'élèvent dans son cœur.

Quant à cet orateur, il était de ceux que j'aimais, comme j'aurais voulu que l'on m'aimât. En cela comme dans tout le reste, je m'égarais dans l'orgueil de mes pensées, et me laissais emporter au vœu de mes passions déréglées; et ce-

[1] Matt., x, 30.

pendant votre main, invisible pour moi, me conduisait toujours et sans m'abandonner un seul instant.

Mais comment puis-je certainement savoir, ainsi que je viens, Seigneur, de le confesser devant vous, que j'estimais plutôt cet homme à cause des louanges qu'on lui donnait, que pour les choses mêmes qui les lui avaient attirées? C'est que si ces mêmes personnes qui l'en louaient si vivement devant moi en eussent pris au contraire occasion de le blâmer et de le mépriser, aucun mouvement d'estime et d'affection ne m'eût entraîné vers lui. Cependant il n'y aurait eu rien de changé ni dans cet homme, ni dans ces choses : tout le changement eût été dans ceux qui m'en auraient parlé. Tel est donc l'état déplorable d'une âme qui ne repose point encore sur l'inébranlable appui de votre vérité. Selon que souffle le vent des paroles et des opinions de ceux qui l'environnent, elle se laisse emporter au hasard, agitée en mille sens contraires, offusquée par des nuages épais qui l'empêchent de voir cette lumière céleste de votre vérité : et cependant cette lumière est devant nous.

Je considérais comme un grand avantage pour moi que ce discours que j'avais fait parvînt jusqu'à ce personnage, et qu'il pût apprécier ainsi mes études et mes travaux. Que s'il les approuvait, je sentais d'avance s'en accroître mon ardeur, mais je ne sentais pas moins vivement que s'il me refusait son suffrage, mon cœur aurait été profondément blessé, ce cœur si vain, si vide de ce qui pouvait l'affermir, de ce qu'on ne trouve qu'en vous seul! Cependant je prenais plaisir à méditer de nouveau sur cette *beauté* et cette *convenance* qui faisaient le sujet de l'écrit que je lui avais adressé; et je les admirais sans avoir besoin que personne partageât mon admiration.

Chap. XV. — Son impuissance à concevoir les substances incorporelles, seule cause de toutes ses erreurs.

Mais, ô Dieu tout-puissant, qui êtes l'ouvrier de tant de merveilles, je ne pouvais lire encore dans les profondeurs de votre sagesse le secret d'une chose aussi merveilleuse. Mon esprit, uniquement attaché aux formes sensibles et corporel-

les, appelait *Beauté* ce qui fait qu'une chose plaît par elle-même, *Convenance* ce rapport qui existe entre une chose et une autre; et cette convenance je l'établissais en principe par des exemples uniquement tirés des corps. Mais, voulant porter ensuite mes regards sur la nature de l'âme, les fausses opinions dont j'étais imbu sur ce qui touche aux substances spirituelles ne me permettaient pas de discerner la vérité. C'était vainement que, se présentant devant moi, elle inondait en quelque sorte mes yeux de sa lumière : trop éblouis de ces clartés, ils se détournaient aussitôt des choses incorporelles à ce qui était étendu, figuré, coloré; et parce que je n'apercevais rien de semblable dans mon esprit, il me semblait impossible que je pusse jamais le concevoir.

Mais comme je trouvais dans la vertu une paix et une tranquillité qui la rend aimable, dans le vice un trouble et un déréglement qui doit le faire haïr, je reconnaissais dans l'une de ces deux choses un principe d'*unité*; dans l'autre, une certaine *division*. C'était dans cette *unité* que je faisais consister la nature de l'âme raisonnable, celle de la vérité et du souverain bien. Dans cette *division*, je me figurais, malheureux que j'étais, je ne sais quelle vie toute privée de raison, et la nature du souverain mal, lequel me semblait être non-seulement une substance, mais quelque chose qui avait de la vie, quoique cette vie ne procédât point de vous, ô mon Dieu, de qui procèdent toutes choses [1]. A l'une je donnais le nom de *nature simple*, me la représentant comme une substance intelligente et qui n'était d'aucun sexe; l'autre, que j'appelais *nature double*, était pour moi la colère, qui nous pousse aux actions violentes et criminelles, et l'intempérance, qui est la source de tout désordre honteux et de toute passion brutale; sur toutes ces choses, ne sachant en effet ce que je disais.

Je ne savais pas encore, ô mon Dieu, et vous ne m'aviez point appris que le mal n'est point une substance, et que notre âme n'est point le bien souverain et immuable. Car de

[1] Voyez au commencement de ce volume la note sur les Manichéens, déjà indiquée.

même que les violences qui nuisent au prochain prennent leur source dans cette partie de l'âme qui est le siége de la colère, alors qu'elle se laisse emporter à ses mouvements impétueux et déréglés ; que celle qui reçoit l'impression des objets sensibles, si elle n'est également contenue dans de justes bornes, nous entraîne vers les voluptés infâmes : de même nous sommes honteusement livrés au mensonge et à l'erreur, lorsqu'il y a désordre dans la partie supérieure de cette âme ; et tel était l'état où je me trouvais alors, ne sachant pas qu'il fallait que la mienne fût éclairée d'une autre lumière pour obtenir de participer à la vérité, parce qu'elle-même n'était pas la nature et l'essence de la vérité. « C'est » vous seul, Seigneur, qui faites luire le flambeau qui m'éclaire, » qui éclairez mes ténèbres [1] ; et nous avons tout reçu de » votre plénitude [2] ; car vous êtes la lumière véritable qui il- » lumine tout homme venant dans ce monde [3] ; » et il n'y a en vous ni vicissitude, ni obscurcissement.

Je faisais néanmoins quelques efforts pour aller vers vous ; mais votre main me repoussait, me laissant goûter encore de ces fruits de l'erreur et de la mort, « parce que vous résistez » aux superbes [4]. » Et n'était-ce pas en moi le comble de l'orgueil, un prodige de démence, que d'imaginer que ma nature était une même chose que la vôtre ? Car, bien qu'il me fût manifeste que j'étais sujet au changement, puisque je désirais acquérir la sagesse et passer ainsi à un état plus parfait, j'aimais mieux vous supposer changeant comme moi, que de me croire autre chose que ce que vous êtes. Voilà pourquoi vous me repoussiez ; ainsi vous résistiez justement à l'extravagance de mes pensées.

Mon imagination ne cessait donc point de m'offrir des formes purement corporelles. Abîmé en quelque sorte dans la chair, tout mal me semblait provenir de la chair : j'étais cet esprit « qui marche sans cesse sans revenir à vous [5] ; et ne cessant point de marcher, je m'égarais au milieu d'un monde fantastique, tout rempli de choses qui ne furent ja-

[1] Ps. XVII, 31. — [2] Joan., I, 16. — [3] Joan., I, 9. — [4] Jac., IV, 6. — [5] Ps., LXVII, 41.

mais en vous, ni en moi, ni dans les corps; qui n'étaient point l'ouvrage de votre vérité, mais de vaines créations de mon esprit, entièrement absorbé dans ce qui était purement matériel. Cependant, satisfait de moi-même, je disais aux humbles enfants de votre Église, aujourd'hui mes frères, et qu'alors je ne connaissais pas, je leur disais avec une folle confiance : « Comment peut tomber dans l'erreur une âme qui est l'ouvrage de Dieu? » Et je trouvais mauvais que l'on me répondît : « Comment Dieu lui-même peut-il errer dans une portion de sa substance? » Aimant mieux soutenir que votre nature immuable était entraînée par force dans l'erreur, que reconnaître dans mon âme, sujette au changemeut, une volonté, principe de son péché et des erreurs qui en sont le juste châtiment.

J'avais vingt-six ou vingt-sept ans lorsque je fis l'ouvrage dont je viens de parler; et mon esprit était tellement obsédé de ces fantômes corporels qu'il se créait sans cesse, leurs vaines images excitaient un tel tumulte dans mon âme, que votre céleste harmonie, ô douce et éternelle Vérité, cette harmonie que le cœur seul peut entendre, ne parvenait point jusqu'à elle, quoiqu'elle ne cessât point de méditer sur cette *beauté* et cette *convenance,* désirant avec ardeur de paraître devant vous, d'entendre vos leçons, et d'être rempli de cette joie que ressent l'épouse lorsqu'elle entend la voix de l'époux [1]; mais tous ces efforts étaient vains, parce que mon erreur, qui criait sans cesse en moi-même, m'emportait hors de moi, et que mon orgueil me précipitait de tout son poids jusqu'au fond de l'abîme. « Vous ne faisiez point encore retentir à mon » oreille la joie et l'allégresse, et il n'était point donné à mes » os de *tressaillir,* parce qu'ils n'avaient pas été *humiliés* [2]. »

Chap. XVI. — Facilité avec laquelle il avait compris les Catégories d'Aristote. Combien peu d'utilité il retirait de cette connaissance et de toutes ses autres études. Pourquoi? Que la foi seule nous rend heureux.

Que pouvait-il me revenir de ce qu'ayant lu à vingt ans le livre des Catégories d'Aristote, qui me tomba alors entre les

[1] Cant., II, 8. — [2] Ps. L, 9.

mains, livre dont j'avais entendu parler à Carthage à mon maître de rhétorique et à plusieurs autres qui paraissaient habiles, avec une telle emphase, que je désirais vivement y atteindre comme à quelque chose de sublime et de divin ; de ce que l'ayant lu, dis-je, seul et sans aucun secours, je le compris aussitôt et avec une grande facilité? Car en ayant depuis conféré avec des personnes qui m'avouaient ne l'avoir entendu que fort difficilement, quoiqu'elles l'eussent étudié sous d'excellents maîtres, non-seulement par des explications faites de vive voix, mais encore à l'aide de figures tracées sur le sable, elles ne purent m'en rien dire au-delà de ce que j'en avais appris moi-même dans cette simple lecture.

Il me semblait que ce livre parlait assez clairement des substances, de l'homme par exemple ; puis de ce qui est en elles, considérant encore dans l'homme sa figure, la hauteur de sa taille, ses affinités, c'est-à-dire de qui il est frère ou parent ; en quel lieu il est né, dans quel temps il est né, s'il est debout ou assis, armé ou habillé, s'il souffre ou s'il agit ; en un mot, toutes les circonstances qui peuvent être comprises sous les neuf derniers genres, et dont je viens de rapporter quelques exemples, et pareillement tout ce que renferme le genre même de la substance, ce qui s'étend presqu'à l'infini.

Mais que me servirait-il de comprendre cette doctrine ; ou plutôt n'était-ce pas un mal pour moi, puisque, persuadé comme je l'étais que tout ce qui existe se trouve nécessairement renfermé dans ces dix catégories, je me voyais contraint de vous concevoir, vous mon Dieu, qui êtes parfaitement simple et immuable, comme si votre beauté et votre grandeur n'eussent été en vous qu'à la manière des corps, c'est-à-dire de même que des accidents sont dans leur sujet, vous qui êtes à vous-même votre grandeur et votre beauté? Un corps, au contraire, n'est pas grand et beau par cela même qu'il est corps, puisqu'il ne laisserait pas d'être corps, quand bien même il serait ou moins beau ou moins grand. Toutes ces pensées que je me faisais de vous n'étaient donc que des illusions mensongères et non votre vérité ; c'étaient de vains fantômes qui sortaient de l'abîme de mes misères,

et non ces perfections infinies sur lesquelles est fondée votre éternelle félicité. Mais vous aviez porté la sentence, et elle s'accomplissait en moi : « Il fallait que la terre ne me » produisît que des ronces et des épines, et que je ne man- » geasse mon pain qu'à la sueur de mon visage [1]. »

Que me servait-il encore d'avoir entendu, sans l'assistance de personne, tout ce que j'avais pu lire de ces livres qui traitent des arts que l'on nomme *libéraux*, comme s'ils étaient le partage exclusif des hommes libres, moi le coupable esclave de mes passions déréglées? Je me plaisais dans ces études; et toutefois la source d'où elles tiraient ce qu'il y avait en elles de solide et de vrai, m'était cachée; parce que, tournant le dos à votre lumière, et mon visage vers les objets où rejaillissent ses clartés, je ne pouvais moi-même être éclairé de ses rayons. J'ai pu comprendre, sans beaucoup de peine, et de même sans qu'aucun maître m'ait aidé de ses leçons, tout ce qui regarde l'éloquence, la musique, la géométrie, l'arithmétique; vous le savez, Seigneur : car c'est vous qui donnez la pénétration de l'esprit, et la facilité d'exprimer ces pensées à qui il vous plaît; mais loin de vous offrir en sacrifice ce que j'avais reçu de vous, je m'en suis servi pour ma perte; j'ai voulu avoir en possession cette partie si excellente de mes biens; et au lieu de les mettre sous votre garde, je suis parti pour une terre éloignée et étrangère « où je les ai consumés en me prostituant aux « passions les plus criminelles [2]. » Et que me servait cet esprit si bon que vous m'aviez donné, puisque j'en faisais un mauvais usage? Car telle était la facilité avec laquelle j'avais appris toutes ces choses, que je ne pouvais concevoir combien en effet elles étaient difficiles, que par la peine qu'avaient même les plus laborieux et les plus intelligents à comprendre les explications que je leur en donnais; et celui-là passait pour le plus habile, qui parvenait à me suivre avec moins de peine et d'efforts.

Mais, je le répète, à quoi tout cela pouvait-il me servir, à moi qui, au lieu de vous concevoir ce que vous êtes, ô mon

[1] Genes., III, 18, 19. — [2] Luc., XV, 13.

Dieu ! ô Vérité éternelle ! vous supposais un corps lumineux, d'une grandeur infinie, et moi-même une partie de ce corps? Extravagance détestable ! J'en étais là cependant ; et je ne rougirai point, Seigneur, de le confesser devant vous, de vous invoquer en publiant la grandeur de vos miséricordes, moi qui n'ai point rougi alors de publier mes blasphèmes devant les hommes et d'exhaler contre vous mes fureurs. Que me servirait donc, encore un coup, cet esprit si pénétrant, si prompt à saisir tant de connaissances diverses, et à expliquer, par sa propre force, tant de livres si obscurs et si difficiles ; puisque j'étais dans une ignorance honteuse et sacrilége sur tout ce qui touche la véritable piété ? Ou qu'y avait-il de si fâcheux pour ceux qui s'étaient faits vos petits enfants, d'avoir moins de vivacité d'esprit, puisqu'ils ne s'éloignent point de vous, toujours à couvert daus le sein de votre Église, comme les oiseaux dans leur nid, et y développant par degrés et en se nourrissant de la véritable foi, ces ailes de la charité qui doivent un jour les élever jusqu'à vous?

O Seigneur, mon Dieu, puissions-nous, toujours réfugiés à l'ombre de vos ailes, mettre notre espérance en vous seul ! « Soutenez-nous, protégez-nous [1]. Vous nous portez, dès » notre plus tendre enfance, et vous nous portez encore dans » notre extrême vieillesse [2], » parce que votre force seule fait notre force, et que notre propre force n'est que faiblesse et infirmité. En vous seul vit éternellement notre bien véritable ; et nous ne sommes devenus mauvais que pour nous en être éloignés. Retournons donc vers vous, Seigneur, afin que nous ne périssions pas ; car ce bien que nous avons perdu subsiste toujours en vous et sans la moindre diminution, puisque ce bien c'est vous-même. Ne craignons point de ne pas retrouver la demeure que nous avons abandonnée : elle n'est point tombée en ruine pendant notre absence, cette demeure qui nous attend et qui est celle de votre éternité.

[1] Ps. XVI, 8. — [2] Is., XLVI, 4.

LIVRE CINQUIÈME.

Chap. I[er]. — Il excite son âme à publier les louanges de Dieu.

Recevez, mon Dieu, le sacrifice de nos confessions, recevez-les « de cette bouche que vous avez formée [1] » et à qui vous avez inspiré de glorifier votre saint nom. « Rendez la » vigueur à mes os, afin qu'ils s'écrient : Seigneur, qui est » semblable à vous [2]? » Car celui qui se confesse à vous ne vous apprend rien qui vous soit inconnu ; de même le cœur le plus caché ne peut se dérober à vos yeux ; et il n'en est point de si endurci qui résiste à la puissance de votre main, et qu'elle n'amollisse à son gré, soit qu'elle châtie, soit qu'elle use de miséricorde: » et rien ne se dérobe à la chaleur de vos » rayons [3]. »

Que mon âme publie donc vos louanges, afin de vous aimer davantage ; et qu'elle fasse connaître vos miséricordes sur elle, afin de publier vos louanges. Toute créature vous loue et ne cesse de vous louer : celles qui ont l'intelligence élèvent vers vous, par leur propre bouche, leur concert de louanges; les brutes et les choses purement matérielles vous louent par la bouche de ceux qui considèrent ce qu'il y a de merveilleux dans la création : ainsi se soulève notre âme de ses langueurs pour arriver jusqu'à vous; ainsi elle s'appuie en quelque sorte sur vos ouvrages pour s'élever jusqu'à l'auteur de tant de merveilles; et là est sa force et son véritable aliment.

Chap. II. — Dieu inévitable pour les méchants. Qu'ils n'ont d'autre recours que le Dieu même qu'ils veulent fuir.

Que les méchants, que ceux qu'agite une conscience coupable, essaient de vous fuir et de vous échapper : votre œil les poursuit; il perce les ombres dont ils se couvrent, et leur

[1] Ps. CXXXVIII, 29. — [2] Ps. XXXIV, 10. — [3] Ps. XVIII, 6.

laideur éclate lorsque autour d'eux, tout conserve sa beauté. Car en quoi vous peuvent-ils nuire? En quoi peuvent-ils porter atteinte à cet empire si ferme et si juste que vous exercez depuis les hauteurs des cieux jusque dans les dernières profondeurs de l'abîme? Où vont-ils, quand ils fuient votre face, et en quel lieu ne les atteignez-vous point? Mais ils ont fui, afin de ne pas voir celui qui les voit; et, dans leur aveuglement, ils sont tombés entre vos mains, mais en criminels qu'attendent vos vengeances; et pour avoir voulu se soustraire à votre miséricorde, ils rencontrent votre justice et viennent se briser contre votre colère. Ainsi donc ils n'ont pas vu que vous êtes partout, vous qu'aucun lieu ne peut renfermer; et qu'il appartient à vous seul d'être présent, même à ceux qui s'éloignent le plus de votre présence.

Qu'ils se convertissent donc, qu'ils vous recherchent, parce que vous n'abandonnez point ce que vous avez créé, de même qu'ils ont abandonné leur Créateur. Qu'ils se convertissent : qu'ils vous cherchent; et voilà qu'ils vous trouveveront dans leur cœur, car vous êtes dans le cœur de tous ceux qui vous confessent leurs misères; qui, fatigués de leurs égarements, se jettent dans vos bras et pleurent dans votre sein. D'une main paternelle vous essuyez leurs larmes; et leurs larmes qui coulent en même temps avec plus d'abondance, deviennent alors leur joie et leur consolation; parce que ce n'est pas un homme de chair et de sang, mais vous-même, Seigneur, vous leur Créateur, qui les consolez et les ranimez.

Où étais-je donc, quand je vous cherchais? Vous étiez devant moi; mais je m'étais comme enfui hors de moi : et puisque je ne pouvais me trouver moi-même, comment aurais-je pu vous trouver?

Chap. III. — Arrivée à Carthage de Fauste, évêque des Manichéens. Ce qu'il était. Vanité de la science des anciens philosophes qui n'ont point connu Dieu. Ce qui les a empêchés de le connaître.

Je parlerai maintenant, en la présence de mon Dieu, de ce qui se passa pendant la vingt-neuvième année de mon âge. Depuis quelque temps il était arrivé à Carthage un certain

évêque des Manichéens, nommé Fauste, véritable piége du Démon, auquel beaucoup se laissaient prendre, séduits qu'ils étaient par l'élégance et la douceur de ses discours. Quoique je n'y fusse pas moi-même insensible, cependant je savais fort bien ne pas confondre l'éloquence de cet homme avec la vérité des choses que je désirais d'apprendre, et je considérais moins les vases artistement travaillés dans lesquels il me servait les mets dont j'étais avide, que ces mets eux-mêmes et leur véritable nature, plus attentif en un mot, à la solidité de ses raisonnements, que touché de l'heureux artifice de ses paroles. Car il m'avait été annoncé comme un personnage versé dans toutes les belles connaissances, et principalement très-instruit de tout ce qui touche les arts libéraux.

Or, j'avais lu la plupart des ouvrages des philosophes : ce que j'avais lu, je l'avais retenu ; et s'il m'arrivait de comparer quelques-unes de leurs opinions avec ces fables éternelles que débitaient les Manichéens, je trouvais infiniment plus de vraisemblance dans ce qu'avaient écrit ces grands hommes qui, par la seule force de leur esprit, ont su jusqu'à un certain point pénétrer dans les secrets de la nature, encore qu'ils n'aient pu trouver et connaître celui qui en est le maître souverain. Ils ne l'ont pu, parce que vous êtes grand, Seigneur ; et qu'abaissant votre regard sur celui qui se fait humble, vous le détournez de celui qui s'élève dans son orgueil. Le cœur brisé et humilié vous trouve accessible : le superbe vous cherche vainement, encore que dans sa science inquiète et curieuse il soit parvenu à compter le nombre des étoiles et celui des grains de sable qui couvrent les rivages de la mer, qu'il sache mesurer la vaste étendue des cieux et y suivre les astres dans la route qui leur est tracée. Ces choses, les sages selon le monde les cherchent uniquement par cette lumière naturelle de l'esprit que vous leur avez donnée ; et, de cette manière, ils en ont découvert un grand nombre ; ils prédisent longtemps à l'avance les éclipses du soleil et de la lune ; ils en marquent avec précision le jour, l'heure, les divers degrés ; et l'événement suit leurs prédictions. Ils ont même inventé pour ces calculs des règles dont on se sert encore aujourd'hui, et au moyen desquelles on détermine non-seule-

ment l'année et le mois, mais le jour et l'heure de l'éclipse, et dans quelle partie de sa surface l'astre sera obscurci ; et cela ne manque jamais d'arriver.

Ceux qui ignorent ces choses s'en étonnent et les admirent ; ceux qui les savent s'en élèvent et s'en glorifient ; et cet orgueil impie les éloignant de vous et les privant tout à coup de votre lumière, il leur arrive sans doute de prédire, et longtemps à l'avance, l'éclipse à venir du soleil ou de la lune ; mais celle de leur âme qui est maintenant présente, ils ne la voient point. Bien loin de chercher avec une attention religieuse d'où leur vient cet esprit avec lequel ils peuvent opérer de si grandes choses, s'il leur arrive de découvrir, sans l'avoir cherché, que c'est vous qui les avez créés, ils ne se donnent point à vous, afin que vous conserviez ce que vous avez fait en eux ; afin que ce qu'ils y ont fait eux-mêmes, ils parviennent à le détruire, en vous immolant leurs pensées vaines et superbes qui s'élancent comme l'oiseau jusque dans les nues ; leurs curiosités indiscrètes, qui de même que le poisson descend au fond des mers, cherchent à pénétrer les plus secrètes profondeurs de l'abîme ; leurs appétits grossiers, par lesquels ils se font semblables à la brute qui paît l'herbe des champs ; vous immolant, dis-je, tout ce qu'il y a en eux d'impur, afin que, comme un feu dévorant, vous consumiez ces semences de mort, et qu'ils reçoivent de vous une vie nouvelle et pour l'éternité.

C'est qu'ils ne connaissent point la voie qui conduit vers vous : cette voie, c'est votre Verbe, par lequel vous avez créé et ces choses dont ils savent calculer les mouvements et les effets, et eux-mêmes, et les yeux par lesquels il les voient, et l'esprit qui les rend capables de les compter et de les mesurer. Il n'y a que votre sagesse qui ne se compte point, qui ne se mesure point ; et c'est en se faisant semblable à nous, en payant comme nous le tribut à César, que ce Verbe, votre Fils unique, s'est fait notre Sagesse, notre Justice, notre Sanctification. Ils ignorent cette voie, par laquelle descendant des hauteurs de leur orgueil, et d'eux-mêmes, en quelque sorte, pour aller jusqu'au Dieu incarné, ils pourraient par lui-même remonter jusqu'à lui ; cette voie, ils ne la connais-

sent point: et, se croyant aussi élevés et aussi resplendissants que ces astres qu'ils contemplent, voilà qu'ils tombent aussi bas que terre, et que leurs cœurs insensés ne sont plus que ténèbres et aveuglement. Ils disent sur ce qui a été créé beaucoup de choses qui sont vraies; mais ils ne cherchent point avec un sentiment religieux la Vérité même qui a fait toute chose créée, et c'est pourquoi ils ne la trouvent point; ou s'ils la trouvent, même alors qu'ils reconnaissent que cette vérité c'est Dieu, ils ne l'honorent point comme leur Dieu, ils ne lui rendent point grâces; mais on les voit se perdre encore de nouveau dans l'orgueil de leurs pensées, et se vantant d'être sages, parce qu'ils s'attribuent ce qui vous appartient, vous attribuer au contraire, et par un aveuglement détestable, ce qui vient d'eux uniquement. Vous êtes la vérité, et ils veulent vous associer le mensonge; la gloire incorruptible de Dieu, ils la transforment en l'image périssable de l'homme, la font descendre même jusqu'à celle des oiseaux, des quadrupèdes, des serpents. Ainsi, dis-je, votre vérité est changée par eux en mensonge; et, dans leurs adorations, la créature a pris la place du Créateur.

J'avais néanmoins retenu beaucoup de ces vérités qu'ils ont su découvrir sur les choses créées; j'en reconnaissais l'évidence en calculant moi-même l'ordre et le cours des saisons, et les révolutions des astres qui en étaient des preuves visibles et incontestables: puis, venant à comparer leurs raisonnements avec ceux de Manichée, qui a écrit beaucoup de rêveries sur de semblables sujets, je ne trouvais dans les fables extravagantes de celui-ci rien qui pût me rendre raison des solstices, des équinoxes, des éclipses, ni de semblables phénomènes que m'avaient parfaitement expliqués les livres de ces philosophes. Cependant on voulait m'obliger d'ajouter foi à ces folies, quoiqu'elles ne s'accordassent nullement ni avec ce que j'avais appris de toutes ces choses par les règles du calcul, ni avec ce que j'en voyais de mes propres yeux.

Chap. IV. — Qu'il n'y a de bonheur pour l'homme que dans la connaissance de Dieu.

O Dieu de vérité! suffit-il donc de savoir ces choses pour vous plaire? Malheureux est celui qui les connaît et ne vous connaît pas; bienheureux celui qui vous connaît, alors même qu'il les ignore! Et quant à celui qui vous connaît et qui connaît aussi ces choses, il n'en est pas plus heureux de les connaître : c'est uniquement parce qu'il vous connaît qu'il est heureux; pourvu qu'alors qu'il vous a connu comme son Dieu, il vous glorifie, il vous rende grâces et ne se perde pas dans la vanité de ses pensées.

Car de même que celui qui possède un arbre, et qui sait vous remercier des fruits qu'il lui rapporte, bien qu'il en ignore et la hauteur et la circonférence, est fort au-dessus de tel autre qui, sans être possesseur de cet arbre, sans connaître ni aimer l'ouvrier divin dont la main l'a formé, en sait la mesure dans toutes les dimensions, et même a su compter jusqu'au nombre de ses rameaux: de même qui pourrait douter, sans avoir perdu le sens, que le fidèle à qui le monde entier appartient en effet; qui, même alors qu'il n'a rien, possède toutes choses en s'attachant à vous, Seigneur, à qui toutes choses sont assujetties; qui peut douter, dis-je, que ce vrai fidèle, encore qu'il ne connaisse pas même la constellation qui tourne autour du pôle, ne soit bien préférable à celui qui sait mesurer le ciel, compter les étoiles, peser les éléments, et qui néglige de vous connaître, « vous qui avez fait » toutes choses avec nombre, poids et mesure [1]? ».

Chap. V. — Erreurs des Manichéens en astronomie; que par cela même ils étaient indignes d'être crus sur tous les autres points de leur doctrine.

Mais qui obligeait Manichée d'écrire sur de telles choses, puisqu'il est inutile de les savoir pour s'instruire dans la piété? Vous avez dit à l'homme: « La sagesse c'est la piété [2]. » Même en possédant à fond toutes ces connaissances, il n'était pas impossible que ce Manichée ne connût point encore et la

[1] Sap., XVIII, 20. — [2] Job, XXVIII, 28.

piété et la sagesse; mais qu'il ait eu l'extrême impudence de donner des leçons de ce qu'il ne savait pas, c'est une preuve évidente qu'il était dépourvu et de sagesse et de piété.

Car, je le répète, même alors que l'on possède cette science des choses naturelles, c'est vanité que de s'en estimer davantage; et la piété, au contraire, ne sait autre chose que glorifier votre nom. Vous avez donc permis que cet homme si éloigné d'être pieux fût comme poussé à écrire sur de semblables matières, afin que, convaincu de mensonge par ceux qui en ont une connaissance véritable, il manifestât ainsi lui-même de quel esprit il était animé sur d'autres choses beaucoup plus difficiles à connaître : car il ne voulait pas qu'on le crût un homme ordinaire; et ses efforts n'allaient pas moins qu'à persuader que le Saint-Esprit, source de tous biens et de toutes consolations pour les âmes qui vous sont fidèles, résidait personnellement en lui avec toute sa puissance et toute sa majesté. Ainsi, quoiqu'en effet la connaissance de l'état du ciel, des mouvements du soleil, de la lune et des autres astres soit étrangère à la science du salut; par cela même que Manichée est convaincu de n'avoir écrit que des faussetés sur toutes ces choses, il doit être justement accusé d'impiété et de sacrilége, puisqu'en même temps qu'il en parle avec tant d'ignorance et en commettant des erreurs si grossières, il ose, dans son orgueil insensé et détestable, attribuer à l'inspiration d'une personne divine toutes ces erreurs et ces faussetés.

Quand je vois quelqu'un de mes frères en Jésus-Christ qui n'est point instruit de ces choses, ou qui se trompe dans ce qu'il peut en savoir, je le souffre sans aucune peine; parce que je sais qu'il est de peu d'importance pour lui de connaître ou la nature ou les vrais rapports d'une substance créée et corporelle, pourvu qu'il ne croie rien qui soit indigne de votre Majesté infinie, ô Dieu créateur de toutes choses ! Mais cette ignorance lui deviendrait nuisible s'il pensait que la science de la piété eût besoin de l'appui de semblables connaissances; et qu'alors, ce qu'il ne sait pas, il le soutînt avec opiniâtreté? Cependant la charité, de même qu'une bonne mère, supporte encore ces faiblesses dans ceux qui commen-

cent à peine à entrer dans la foi, et les supporte jusqu'à ce que l'homme nouveau croissant et se développant de jour en jour davantage produise enfin l'homme parfait, et que celui-ci soit devenu assez ferme pour ne plus être emporté à tout vent de doctrine. Quant à celui qui s'établit docteur, chef et maître de ceux qu'il cherche à persuader, et avec une telle audace que quiconque l'écoute ne croit pas entendre un homme, mais l'Esprit-Saint lui-même, qui pourrait ne pas le repousser avec mépris, ne pas détester sa folie et son impudence, lorsqu'on le voit convaincu d'erreur et de mensonge dans ces mêmes choses dont il ose ainsi donner des leçons?

Cependant il ne m'était pas encore démontré que, selon le système de Manichée, il ne fût pas possible de rendre raison de l'accroissement ou du décroissement progressif des jours, des éclipses et des autres phénomènes de ce genre que m'avaient expliqués ces livres que j'avais lus; en supposant que cela fût possible, j'étais hors d'état de décider lequel de ce système ou de l'autre était le véritable; et, dans cette certitude même, la haute opinion que j'avais de la sainteté de cet homme me faisait pencher vers lui, et me rendait son autorité préférable.

Chap. VI. — Ce qu'était Fauste; son éloquence; combien il était ignorant dans les sciences.

Durant ces neuf années d'égarement que je passai à écouter les Manichéens, je n'avais cessé de désirer avec la plus grande impatience l'arrivée de Fauste. Car tous ceux de ces sectaires que j'avais jusqu'alors rencontrés ne pouvant satisfaire aux objections que je leur présentais sur de telles questions, me renvoyaient toujours à ce Fauste comme à un homme qui, dès que je l'aurais vu et qu'il aurait conféré avec moi, me satisferait entièrement sur toutes ces difficultés et m'en résoudrait même de plus grandes s'il me plaisait de lui en proposer.

Je le vis enfin, et je rencontrai un homme agréable, d'une conversation douce et polie, et débitant avec plus de facilité

et de grâce que les autres ces fables qu'ils étaient accoutumés de me conter. Toutefois, que faisaient à la soif dont j'étais dévoré ces vases précieux, mais vides, que l'on disposait ainsi élégamment devant moi? Depuis longtemps mes oreilles avaient satiété de pareilles choses : ces choses ne me semblaient ni meilleures pour être mieux dites, ni plus vraies pour être plus éloquentes ; et celui qui me les disait ne me paraissait pas plus habile et plus sage pour avoir un visage composé et plus d'artifice dans ses discours. Mais ceux qui me l'avaient tant vanté étaient gens de peu de discernement ; et ils l'estimaient sage et habile, par cela seul qu'il était parleur éloquent et agréable.

J'ai connu aussi une autre sorte de gens à qui la vérité au contraire devenait suspecte, et qui refusaient de s'y rendre, dès qu'elle leur était présentée dans un langage facile et poli ; mais dès lors vous m'aviez appris, ô mon Dieu, par des voies secrètes et admirables, qu'il y a également erreur de l'une et de l'autre part ; et je pense que c'est vous qui me l'aviez appris, parce qu'en effet cela est véritable, et que toute vérité, de quelque manière qu'elle nous vienne, ne peut venir que de vous. J'avais donc appris déjà de vous qu'une chose ne doit point être estimée véritable pour être dite avec éloquence, ni fausse pour être présentée dans un mauvais langage ; et, par la même raison, que la rudesse des paroles ne peut la rendre vraie, pas plus qu'elle ne devient fausse par leur douceur et leur élégance ; mais que le vrai et le faux, la sagesse et la folie sont comparables à des mets nuisibles ou salutaires ; les mots, à des vases grossiers ou travaillés avec art, dans lesquels ces mets si différents peuvent être également présentés.

Ce désir extrême que j'avais depuis si longtemps de connaître Fauste fut en quelque sorte satisfait par la chaleur et la vivacité qui éclataient dans ses discours, et par la facilité extrême avec laquelle il savait choisir sur-le-champ les expressions les plus propres à rendre élégamment ses pensées. J'y trouvais autant de charme que tous ceux qui l'écoutaient, et peut-être, sous ce rapport, lui donnais-je plus d'éloges et le faisais-je plus valoir qu'aucun autre ; mais je supportais

avec peine de ne pouvoir, au milieu de cette foule d'auditeurs dont il était entouré, lui exposer mes doutes et les discuter avec lui ; ce qui aurait exigé le calme et l'abandon d'un entretien particulier, où, après avoir écouté, on peut aussi parler à son tour. En ayant enfin trouvé l'occasion, et saisissant un moment où la bienséance me permettait d'engager une conversation avec lui, je la commençai en présence de quelques-uns de mes plus intimes amis.

Mais à peine lui avais-je proposé quelques questions parmi celles qui me semblaient les plus considérables, que je pus aussitôt reconnaître que, de toutes les sciences, cet homme ne savait que la grammaire, et encore assez médiocrement. Et parce qu'il avait lu quelques harangues de Cicéron, une très-petite partie des ouvrages de Sénèque, quelques passages des poëtes, et parmi les livres de sa secte ceux qui étaient le plus élégamment écrits en latin, que, d'ailleurs, il s'exerçait sans cesse à parler, il avait fini par acquérir cette facilité de langage, d'autant plus agréable et plus propre à séduire les esprits, qu'il y joignait beaucoup de grâces naturelles et une présence d'esprit, qui ne l'abandonnait jamais. Ce que j'en dis ici n'est-il pas conforme à la vérité, ô Seigneur mon Dieu! qui savez ce qui se passe dans ma mémoire et dans les plus profonds replis de mon cœur? Cependant vous me conduisiez déjà par les voies secrètes que votre providence avait préparées ; déjà me mettant mes erreurs devant les yeux, vous me les présentiez dans toute leur difformité, afin que je pusse en même temps les voir et les haïr.

Chap. VII. — Ayant reconnu l'ignorance de Fauste, il commence à se dégoûter de la secte des Manichéens.

Aussitôt que j'eus reconnu cette ignorance de Fauste dans les sciences où j'avais cru qu'il excellait, je commençai à désespérer de trouver en lui le secours dont j'avais besoin pour éclaircir et résoudre les doutes qui me tourmentaient ; et certes, il aurait pu ignorer de telles choses, et n'en être pas moins instruit de tout ce qui touche la vraie piété, s'il n'eût pas été Manichéen. Mais cela ne se peut pour les sectaires,

puisqu'ils mêlent à leurs doctrines un nombre infini de fables touchant le ciel, les étoiles, la lune et la soleil. Je n'espérais donc plus obtenir de lui ce que je désirais si ardemment; c'est-à-dire que, comparant de concert avec moi, ce que j'avais appris sur ces matières par les principes des sciences mathématiques, avec ce qu'en avaient écrit les Manichéens, il pût me démontrer d'une manière satisfaisante ou que le système de ceux-ci était préférable, ou du moins qu'il y avait, de part et d'autre, une égale vraisemblance.

En effet, à peine avais-je voulu entrer avec lui dans cet examen, qu'il me fit connaître, par un refus modeste, qu'un tel fardeau était au-dessus de ses forces; car sur de tels sujets il ne se dissimulait point son ignorance, et même il ne rougit point de me l'avouer. Ce n'était point un de ces parleurs effrontés que j'avais été si souvent obligé de supporter, et qui, dans de longs discours, ne me disaient rien, malgré tous leurs efforts pour m'apprendre quelque chose : cet homme avait du sens; et l'aveuglement où il était à votre égard, Seigneur, ne l'empêchait pas d'avoir ce qu'il fallait pour veiller sur lui-même ; enfin, il n'était point ignorant de telle sorte, qu'il ne connût très-bien son ignorance : ainsi donc, comme je viens de le dire, il ne voulut point s'engager témérairement dans une discussion d'où il prévoyait qu'il lui serait impossible de sortir. Je l'en estimai davantage ; et, en effet, cette modération avec laquelle il reconnaissait son insuffisance était fort au-dessus même de ce que je désirais savoir ; et dans toutes les questions pour lui trop subtiles ou trop difficiles que je lui proposai, je ne le vis jamais en agir autrement.

Toutefois, la grande ardeur que j'avais eue pour la doctrine des Manichéens en fut fort refroidie ; et, perdant de plus en plus l'espérance de trouver auprès des autres docteurs de leur secte les solutions que je cherchais, puisque le plus célèbre d'entre eux s'était montré à moi tel que je viens de le dire, je pris le parti de ne plus m'entretenir avec lui que de choses qui lui étaient agréables et qui avaient rapport à la rhétorique, que je faisais alors profession d'enseigner à Carthage. Nous lisions ensemble, et dans ces lectures je choisissais, ou ce qu'il désirait le plus entendre, ou ce qui me semblait plus

convenable à un esprit tel que le sien. Du reste, toutes les résolutions que j'avais prises de m'instruire à fond de la doctrine de ces sectaires s'évanouirent par la rencontre que j'avais faite de cet homme, non pas de telle sorte néanmoins que je me séparasse d'eux entièrement ; mais, ayant embrassé leur secte et ne voyant rien encore qui lui fût préférable, je jugeais à propos de m'y tenir et de m'en contenter, à moins qu'il ne se présentât quelque chose de meilleur et de plus propre à déterminer mon choix.

Ainsi ce même Fauste, qui avait été un piége de mort pour tant d'autres, commença, sans le savoir et sans le vouloir, à me dégager de celui où j'étais tombé. Cependant votre providence ne m'abandonnait pas, Seigneur ; et agréant le sacrifice que nuit et jour ma mère vous offrait de ses larmes, je dirais presque du sang qui coulait de son cœur déchiré de douleur, votre main me conduisait par des voies cachées et admirables. C'est ainsi, ô mon Dieu ! qu'il vous a plu de traiter votre serviteur ; car c'est vous qui dirigez l'homme dans sa marche et qui lui inspirez d'entrer dans vos voies : et d'où proviendra le salut, sinon de la main qui seule peut réparer l'ouvrage que seule elle a pu former?

Chap. VIII. — Il va à Rome contre la volonté de sa mère.

Ce fut encore par un dessein de votre providence que je me laissai persuader d'aller à Rome et d'y enseigner ce que j'enseignais à Carthage ; et je ferai connaître devant vous ce qui me fit prendre cette résolution, parce que, même dans ces petites choses, se découvre la profondeur de vos conseils, et votre miséricorde toujours présente pour nous secourir : je ne saurais donc assez les publier et vous en glorifier.

Si je formai le dessein d'aller à Rome, ce ne fut point parce que les amis qui me le conseillaient me faisaient espérer plus d'avantages sous le double rapport de la fortune et de la considération : quoique je ne fusse point insensible à de tels avantages, la raison principale, et presque la seule qui me détermina, fut la réputation qu'avait la jeunesse de cette ville d'être plus modeste, plus docile, et soumise à une discipline beau-

coup plus sévère, de manière que non-seulement on n'y voit point les élèves se précipiter en foule et avec insolence dans la classe d'un autre maître que le leur, mais qu'il ne leur arrive même jamais d'y entrer sans sa permission. A Carthage, au contraire, c'est une chose honteuse de voir jusqu'à quel point une telle licence est portée parmi les écoliers. Ils se jettent indistinctement dans les classes avec une impudence qui semble tenir de la fureur, se plaisent à troubler l'ordre que les maîtres y ont établi pour l'avancement de leurs disciples, et, avec une prodigalité prodigieuse, y commettent mille insolences qui seraient punissables par les lois, si elles n'étaient autorisées par la coutume. Malheureuse jeunesse, et d'autant plus malheureuse qu'elle considère comme permis et légitime ce que votre loi éternelle ne cessera jamais de défendre ; et qu'elle s'imagine commettre impunément de tels excès, alors qu'elle en est déjà punie par cet aveuglement même qui les lui fait commettre, le mal que ces insensés font à leur âme étant incomparablement plus grand que tous les maux qu'ils peuvent faire souffrir aux autres. Ainsi donc, devenu maître, je me voyais forcé de supporter des désordres pour lesquels j'avais toujours eu de l'éloignement, même alors que je n'étais que simple disciple ; et c'est là surtout ce qui me donnait envie d'aller m'établir dans un lieu où l'on m'assurait qu'il ne se passait rien de semblable.

Mais c'était vous, mon Dieu, vous mon espérance et mon partage dans la terre des vivants, qui, pour sauver la vie de mon âme, m'excitiez ainsi à changer de pays ; c'était vous qui me faisiez si vivement sentir ces dégoûts qui me poussaient en quelque sorte hors de Carthage ; vous encore qui me présentiez ces amorces par lesquelles je me sentais attiré vers Rome ; et vos instruments dans ce double dessein, c'étaient ces mêmes hommes, dont les uns me révoltaient par leurs actions insensées, dont les autres ne me promettaient que des choses vaines, et qui tous mettaient également dans cette vie de mort leurs plus chères affections. Pour me faire rentrer dans la véritable voie, vous vous serviez à la fois de leurs perversités et de la mienne, et cela par un conseil secret de votre providence : car ceux qui troublaient mon repos étaient possédés d'une fu-

reur aveugle, et ceux qui me présentaient l'espérance d'un meilleur sort n'avaient de pensées que pour la terre ; et moi qui voulais échapper d'un côté à une misère véritable, je cherchais de l'autre une fausse félicité.

Vous seul, mon Dieu, vous seul saviez la fin pour laquelle je partais d'ici pour aller là ; et vous voulûtes la cacher à moi ainsi qu'à ma mère, qui me vit partir avec une extrême douleur, et, s'attachant à mes pas, me suivit jusqu'au bord de la mer. Voyant qu'elle s'obstinait à ne me point quitter, ou pour me forcer de retourner avec elle, ou pour que je la laissasse partir avec moi, je feignis de n'avoir d'autre dessein que d'accompagner dans le vaisseau un de mes amis que je ne voulais quitter qu'au moment où il s'éloignerait du port : c'est ainsi que je trompai ma mère, et une telle mère ! et que je parvins à lui échapper. Mais vous m'avez aussi pardonné cette faute, ô mon Dieu, votre miséricorde m'ayant conduit sans péril au travers des flots jusqu'à cette source des eaux vivifiantes de votre grâce, qui devaient me purifier de toutes mes souillures, qui devaient tarir en même temps ces torrents de larmes qui coulaient tous les jours des yeux de cette tendre mère, et dont elle arrosait la terre chaque fois qu'elle priait pour le salut de son fils. Cependant, comme elle ne pouvait se résoudre à me laisser aller, je lui persuadai, non sans peine, de consentir à passer la nuit suivante dans un lieu peu éloigné de notre vaisseau, où il y avait une chapelle consacrée à la mémoire du bienheureux Cyprien ; et tandis que, retirée dans cet oratoire, elle vous offrait pour moi ses larmes et ses prières, je me dérobai secrètement et partis cette nuit même. Et que vous demandait-elle, ô mon Dieu, par tant de larmes, sinon que vous missiez quelque obstacle à ce voyage ! Mais vous qui, dans la profondeur de vos conseils, aviez résolu de l'exaucer dans le plus ardent de ses désirs, vous lui refusâtes ce qu'elle vous demandait alors, pour faire enfin de moi ce qui était l'objet de ses continuelles demandes.

Le vent s'étant levé, nous mîmes à la voile, et nous perdîmes bientôt de vue le rivage où ma mère, emportée par l'excès de sa douleur, élevait vers vous ses plaintes et ses gémissements. Mais vous ne l'écoutiez point, ayant résolu

de m'arracher à mes passions par les passions mêmes qui m'entraînaient, et aussi de la punir elle-même de l'affection encore toute charnelle qu'elle ressentait pour moi, en l'abandonnant à sa juste douleur; car elle ne voulait point me quitter, m'aimant comme toutes les mères aiment leurs enfants, et plus encore que beaucoup d'autres mères. Elle ignorait quelles joies vous lui prépariez par cette absence, et, parce qu'elle l'ignorait, elle pleurait, se désolait, et, dans ces angoisses auxquelles elle était livrée, se montrait fille d'Ève, héritière de sa faute et de son châtiment, cherchant ainsi avec douleur ce qu'elle avait enfanté dans la douleur. Enfin, après s'être plainte amèrement de ma fourberie et de la dureté avec laquelle j'en agissais à son égard, et m'avoir encore recommandé à votre providence, elle s'en retourna chez elle, tandis que je continuais mon voyage vers Rome.

Chap. IX. — Il tombe dangereusement malade à Rome; sa guérison, qu'il attribue aux prières de sa mère.

A peine étais-je arrivé à Rome, que vous me frappâtes soudain d'une grande et dangereuse maladie; et j'étais sur le point de descendre dans les enfers, chargé de tant de crimes, de crimes si énormes que j'avais commis contre vous, contre mon prochain, contre moi-même, sans compter ce péché originel dont nous sommes tous esclaves, « et par lequel nous mourons tous en Adam [1]. » Tous ces crimes pesaient sur moi, car vous ne m'aviez encore rien remis par les mérites de Jésus-Christ ; et je n'avais point encore été « délivré par sa croix de cette inimitié que mes péchés m'avaient fait contracter avec vous [2]. » Et comment aurait-il pu les racheter par cette croix que je considérais alors comme fantastique et imaginaire [3]? Ainsi la mort de mon âme était une mort d'autant plus véritable que je considérais celle de son corps comme une mort simulée ; et autant était véritable cette mort du corps de votre divin Fils, à laquelle je ne voulais

[1] I. Cor., xv, 22. — [2] Eph., ii, 14. — [3] Voyez la note sur les Manichéens, déjà indiquée.

point croire, autant était fausse la vie dont croyait jouir cette âme criminelle. Cependant ma fièvre redoublait, et j'étais sur le point de mourir et de mourir pour l'éternité : car, où serais-je allé, si je fusse alors sorti de la vie, sinon dans les flammes de l'enfer, où j'aurais trouvé, par l'ordre immuable de votre justice, des supplices proportionnés aux crimes dont je m'étais rendu coupable?

Ma mère, qui ignorait ces extrémités auxquelles j'étais réduit, continuait en mon absence de vous prier pour moi : et vous, mon Dieu, qui êtes présent partout, vous l'écoutiez où elle était; et au lieu où j'étais, vous aviez pitié de moi, et vous rendiez la santé à mon corps, quoique mon âme continuât d'être en proie à l'horrible maladie de son impiété : car, dans ce danger imminent où je m'étais trouvé, n'ayant pas même songé à demander le Baptême, je fis voir que je valais alors beaucoup moins que dans ce temps de mon enfance, où j'avais désiré si vivement l'obtenir de la piété de ma mère, ainsi que je m'en suis souvenu et que je vous en ai rendu grâces.

Mais ma corruption n'avait cessé de s'accroître avec l'âge. Insensé que j'étais, je repoussais avec dérision ce remède divin que m'offrait votre miséricorde; et cependant vous n'avez pas permis que je mourusse dans un tel état, ce qui eût été pour moi une double mort, et pour le cœur de ma mère une blessure dont jamais il n'eût pu se guérir : car il m'est impossible d'exprimer jusqu'où allait l'amour qu'elle avait pour moi, et quelles étaient les angoisses qu'elle éprouvait en son âme, par les efforts qu'elle faisait pour m'enfanter à Dieu, angoisses plus cruelles que ces douleurs qu'elle avait ressenties dans son corps lorsqu'elle m'avait mis au monde selon la chair. Oui, sans doute, une mort aussi funeste d'un fils qui lui était si cher, l'aurait blessée jusqu'au fond du cœur; et je ne vois pas comment elle eût jamais pu s'en consoler. Et que fussent devenues alors tant de prières si vives et si continuelles qu'elle vous adressait, et uniquement à vous? Dieu des miséricordes, auriez-vous donc dédaigné le cœur brisé et humilié d'une veuve chaste, sévère dans ses mœurs, pratiquant l'aumône, soumise à vos fidèles serviteurs et se

consacrant à les servir; qui ne laissait passer aucun jour sans porter son offrande à votre autel, et ne manquait jamais, soir et matin, de se rendre à l'église, non pour s'y livrer à de frivoles entretiens avec des personnes de son âge, mais pour y entendre votre parole et être entendue de vous dans ses prières? Auriez-vous pu, ô mon Dieu! mépriser les larmes de celle qui ne vous demandait ni de l'or, ni de l'argent, ni aucun autre de ces biens passagers et périssables, mais le salut de l'âme de son fils? Auriez-vous pu repousser cette femme chrétienne, et lui refuser votre appui, vous dont la grâce l'avait faite ce qu'elle était? Non, Seigneur, cela ne pouvait être: aussi demeuriez-vous auprès d'elle, écoutant ses vœux, les exauçant, et faisant, dans l'ordre de vos desseins éternels, ce que vous aviez résolu de faire. Ce ne pouvait être pour la tromper que vous l'aviez d'abord avertie en songe, et que vous lui aviez fait porter ensuite vos divines paroles, non-seulement celles que j'ai déjà rapportées, mais d'autres encore que j'ai passées sous silence, paroles qu'elle conservait fidèlement dans son cœur, et que, dans ses prières, elle vous présentait sans cesse comme une cédule écrite de votre propre main. Car telle est votre miséricorde envers les hommes, que, dans les promesses que vous leur faites, vous consentez à vous faire débiteur de ceux à qui vous remettez libéralement tout ce qu'ils vous doivent.

Chap. X. — Erreurs qu'il retenait encore de la doctrine des Manichéens, quoiqu'il en fût déjà fort détaché.

Il vous plut donc de me guérir de cette maladie: vous rendites au fils de votre servante la santé du corps, afin qu'il pût un jour recevoir de vous celle de l'âme, qui est un bien incomparablement plus solide et plus excellent.

Je ne cessais point toutefois de fréquenter à Rome ces prétendus *Saints* des Manichéens, qui trompent les autres parce qu'ils sont eux-mêmes les premiers trompés; et je ne vivais pas seulement avec ceux qu'ils appellent *Auditeurs,* et dont faisait partie celui dans la maison duquel j'étais tombé malade, et chez qui je continuais de demeurer depuis ma con-

valescence, mais je voyais encore ces personnages d'un ordre plus élevé, auxquels ils donnent le nom d'*Élus*.

J'étais donc encore persuadé que ce n'était pas nous qui péchions, mais je ne sais quelle nature étrangère qui était en nous. Mon orgueil se complaisait dans cette pensée qu'il n'y avait rien en moi qui pût être coupable; et lorsque j'avais commis quelque faute, mon premier mouvement n'était point de reconnaître que j'avais péché devant vous, afin d'obtenir de votre miséricorde la guérison de mon âme : j'étais satisfait de pouvoir m'en excuser en accusant du mal que j'avais fait, ce je ne sais quoi qui était en moi et qui n'était pas moi. Et cependant ce n'était autre chose que moi, divisé d'avec moi-même par mon impiété : pécheur d'autant plus incurable que je croyais être sans péché, et tellement détestable dans mon iniquité, que j'aimais mieux, ô Dieu tout-puissant! vous supposer vaincu en moi pour ma ruine, que d'être moi-même vaincu par vous pour mon salut.

O Seigneur! vous n'aviez pas encore mis « une garde à ma » bouche et une porte à mes lèvres, afin que mon cœur ne » s'abandonnât pas à des paroles de malice, pour chercher » de vaines excuses à ses crimes, comme font les artisans d'iniquités [1]; » et c'est pourquoi je demeurais encore en commerce avec leurs *Élus*. Cependant comme il ne me restait plus d'espérance de pouvoir désormais avancer par cette doctrine de mensonge dans la connaissance de la vérité, j'y apportais de jour en jour plus de froideur et d'indifférence, tout résolu que j'étais de ne m'en point détacher, jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelque chose qui pût me satisfaire davantage. Il me vint même dans l'esprit qu'il se pourrait bien faire que ces philosophes que l'on nomme *Académiciens*, dont l'opinion a été qu'il fallait douter de tout, et que l'homme ne pouvait parvenir à la connaissance d'aucune vérité, eussent été en effet les plus sages de tous les philosophes. Je pensais alors en effet, et comme on le croit vulgairement, que tel était le fond de leur doctrine, dont je ne saisissais point encore le véritable sens.

[1] Ps. CXL, 3, 4, 5,

Dans une telle disposition d'esprit je crus devoir m'expliquer avec celui qui m'avait reçu dans sa maison, de manière à ébranler la crédulité extrême avec laquelle il adoptait toutes ces fables dont les livres des Manichéens sont remplis. Je n'en continuais pas moins de vivre avec ces sectaires dans une plus grande intimité qu'avec les personnes qui n'étaient pas engagées dans la même hérésie; et quoique je ne misse plus une aussi grande chaleur à défendre leur doctrine, cependant cette intimité même avec eux (car la ville de Rome en renferme un assez grand nombre qui s'y tiennent cachés), me rendait beaucoup moins ardent à chercher d'un autre côté quelque chose de meilleur; et j'en étais surtout empêché, parce que je désespérais, ô Dieu, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles, de trouver dans votre Église cette vérité, loin de laquelle ils avaient su m'entraîner.

Il me semblait que c'était une honte de croire que vous eussiez une figure semblable à celle de l'homme, et que vous pussiez être renfermé dans ces contours rétrécis de nos membres et de nos formes corporelles, folle croyance que les Manichéens faisaient passer pour la foi de l'Église catholique. Et cependant, lorsque je me représentais le Dieu que je m'étais fait, c'était de même quelque chose de corporel que je me figurais; car je ne pouvais concevoir que, hors des corps, il existât quelque chose; et c'était la cause principale, ou, pour mieux dire, la seule et invincible cause de l'erreur dont je ne pouvais sortir. De là cette autre croyance où j'étais que le mal était aussi une certaine substance composée de deux parties, dont l'une, hideuse et grossière, est appelée *terre* par les Manichéens, dont l'autre, plus déliée et plus subtile, telle que peut être la substance de l'air, est ce *mauvais esprit* qu'ils supposent répandu de toutes parts dans la partie terrestre de cette substance. Mais comme un je ne sais quel sentiment de piété ne me permettait pas de croire qu'un Dieu, bon par essence, eût pu créer aucune substance qui fût mauvaise, j'établissais deux natures opposées entre elles, et toutes les deux infinies, supposant toutefois celle du mal un peu moins étendue que celle du bien.

De ce principe empoisonné découlaient toutes mes autres imaginations sacriléges. Lorsque je faisais quelques efforts pour recourir à la foi de votre Église, mon esprit se sentait aussitôt repoussé, parce que cette foi, je ne me la représentais pas ce qu'elle était en effet. Il me semblait, ô mon Dieu! dont je ne puis assez reconnaître les miséricordes sur moi, qu'il était plus conforme à la piété de vous croire du moins infini dans quelques-unes de vos parties, quoiqu'il y eût pour moi nécessité d'avouer que, du côté où le principe du mal était en opposition avec vous, votre substance était finie, que c'était, dis-je, concevoir de vous une plus grande idée de vous supposer infini de cette manière, que de vous imaginer renfermé de toutes parts dans les bornes si étroites d'un corps humain. Il me semblait aussi qu'il valait mieux croire que vous n'aviez rien créé de ce qui était mal, que de vous reconnaître pour l'auteur de la nature du mal même : car, dans mon ignorance, je me le figurais toujours, ainsi que je l'ai déjà dit, comme une substance corporelle, ne pouvant même concevoir que l'âme fût autre chose qu'un corps, très-subtil sans doute, mais qui cependant était contenu dans un certain lieu, et borné par un certain espace.

De même, je pensais que, pour venir vers nous et opérer notre salut, votre Fils unique, notre Sauveur, était sorti de cette masse lumineuse que je me représentais comme votre essence divine, ne pouvant croire de lui que ce qui s'accordait avec mes vaines imaginations. Je ne concevais pas également qu'une telle nature eût pu naître de la Vierge Marie sans être mêlée avec la chair, ni qu'elle eût pu être associée à la chair par un tel mélange, sans en avoir reçu quelque souillure; et pour n'être pas forcé de la croire souillée par une semblable alliance, je me refusais à croire qu'elle eût été revêtue en effet d'une véritable chair.

Sans doute ceux que vous éclairez de votre lumière, s'il leur arrive de lire ce que je confesse ici devant vous, ne pourront s'empêcher de se moquer de moi autant que peuvent le permettre la douceur et la charité des âmes chrétiennes; mais enfin voilà ce que j'étais alors.

Chap. XI. — Passages du Nouveau Testament opposés aux Manichéens; réponse absurde qu'ils y faisaient.

J'étais en outre persuadé qu'il était impossible de défendre les passages que les Manichéens attaquaient dans les saintes Écritures; et cependant j'éprouvais quelquefois le désir d'en conférer avec quelque chrétien très-versé dans l'étude de ces livres sacrés, afin d'examiner attentivement les explications qu'il pourrait m'en donner. J'avais déjà entendu à Carthage un certain Helpidius disputer publiquement contre ces sectaires; et ses discours n'avaient pas laissé que de faire sur moi quelque impression : car il les pressait par des passages de l'Évangile, dont ils paraissaient fort embarrassés, et rien ne m'avait paru plus faible que la réponse qu'ils y faisaient. Aussi avaient-ils eux-mêmes quelque honte de l'avancer en public; et ce n'était que dans nos entretiens secrets que, prenant plus d'assurance, ils nous disaient que les livres du Nouveau Testament avaient été altérés par je ne sais quels faussaires qui avaient voulu faire un mélange de la loi des Juifs et de la foi des Chrétiens; et ils le disaient sans pouvoir produire eux-mêmes un exemplaire de ces livres, tels qu'ils devaient être avant cette prétendue falsification. Mais ce qui me retenait presque invinciblement dans mon erreur, ce qui continuait de me tenir éloigné de la voie du salut, c'étaient ces images corporelles qui sans cesse revenaient à ma pensée, et tellement, qu'oppressé et comme étouffé sous un seul poids, il m'était impossible de respirer l'air si pur et si serein de votre éternelle vérité.

Chap. XII. — Supercherie des écoliers de Rome à l'égard de leurs maîtres ; réflexions à ce sujet.

Cependant comme je n'étais venu à Rome que dans l'intention d'y professer la rhétorique, je m'occupai très-sérieusement d'atteindre le but de mon voyage; et déjà j'avais rassemblé dans mon logis quelques élèves de qui j'étais connu, et qui avaient commencé à me faire connaître à d'autres. Mais je ne tardai pas à apprendre qu'il se passait à Rome des

choses que du moins je n'avais pas eues à souffrir en Afrique. A la vérité, les écoles n'y offraient aucune trace de ces violences et de ces désordres auxquels se livrait la jeunesse effrénée de Carthage; mais je fus averti qu'on y voyait souvent des troupes d'élèves se concerter ensemble, afin de priver leur maître du juste salaire qu'ils lui devaient, et déserter tout à coup son école pour se porter dans une autre, se montrant en même temps, et pour un peu d'argent, vils déserteurs de la bonne foi et de l'équité. De telles bassesses firent naître dans mon cœur beaucoup de mépris et d'aversion pour ces jeunes gens; mais la source de ce sentiment n'était pas très-pure: et peut-être m'étaient-ils odieux, non pas tant parce que leur action était injuste en elle-même, que parce que l'injustice en pouvait retomber sur moi.

Certes, ceux qui agissent ainsi méritent d'être appelés infâmes: ils vous manquent de foi, Seigneur, en se prostituant à l'amour de ces faux biens qu'emporte le temps, et de ces viles richesses qui, de même que la fange, souillent la main qui les touche; ils sont coupables en s'efforçant de saisir et de retenir ce monde qui les fuit sans retour, tandis qu'ils vous négligent, ô vous, mon Dieu! qui demeurez éternellement, vous dont la voix ne cesse de rappeler dans votre sein ces âmes adultères, et qui leur pardonnez aussitôt qu'elles reviennent à vous. Même encore aujourd'hui, je les hais, à cause de leur injustice et de leur corruption; mais néanmoins, tout en les haïssant, je les aime, parce qu'ils peuvent se convertir: et puissent-ils en effet devenir tels, qu'ils préfèrent à leur argent la science qu'on leur enseigne, et vous-même à cette science, vous, la vérité éternelle, la source inépuisable de tous biens, notre paix et nos chastes délices! Mais alors je craignais davantage de les trouver méchants et infidèles à cause de moi, que je ne désirais de les voir devenir bons et vertueux à cause de vous.

Chap. XIII. — Il est appelé à Milan pour y enseigner la rhétorique; réception que lui fait saint Ambroise.

En même temps ceux de Milan ayant envoyé vers Symmaque, préfet de Rome, pour le prier de leur choisir un professeur d'éloquence, que la ville elle-même s'engageait de faire venir à ses frais, je cherchai à obtenir cet emploi; et pour y parvenir, j'employai des amis infatués ainsi que moi de toutes les erreurs des Manichéens, et qui, ainsi que moi, ne se doutaient pas que, par ce voyage même, j'allais être délivré de nos communes erreurs. Symmaque me proposa le sujet d'un discours que je prononçai devant lui; et s'étant ainsi assuré de ma capacité, il me fit partir pour Milan.

Dès que je fus arrivé dans cette ville, j'allai me présenter à l'évêque Ambroise, votre fidèle serviteur, et qui était célèbre par toute la terre, comme l'un des plus grands personnages de son temps. Il dispensait alors à votre peuple, avec un soin infatigable, votre parole divine, cette parole, « pur froment qui nourrit et fortifie l'homme, parfum qui l'embellit et lui donne la joie, vin qui l'enivre sans altérer sa raison[1]. » C'était vous-même, Seigneur, qui me meniez invisiblement vers lui, afin que m'ouvrant les yeux, il me menât ensuite vers vous. Ce saint homme me reçut avec une bonté toute paternelle, et témoigna se réjouir de ma venue avec une charité vraiment digne d'un évêque.

Je commençai donc aussitôt à l'aimer, non pas d'abord comme un maître qui pût m'enseigner la vérité, puisque j'avais entièrement perdu l'espérance de la trouver dans votre Église, mais comme on aime une personne dont on reçoit des marques de bienveillance. J'étais assidu à l'écouter lorsqu'il instruisait son peuple, non avec l'intention pieuse que j'aurais dû avoir, mais pour m'assurer si son éloquence répondait en effet à sa haute réputation, et s'il était au-dessous ou au-dessus encore de ce que l'on en racontait. Fort peu attentif aux choses qu'il disait et dont je faisais peu de cas, j'étais comme

[1] Ps. CIII, 15, 16.

suspendu tout entier aux paroles et uniquement aux paroles qui sortaient de sa bouche. J'éprouvais un grand plaisir à l'entendre, quoiqu'il soit vrai de dire que ses discours, bien plus solides sans doute et plus nourris de véritable érudition que ceux de Fauste, avaient moins d'agrément, et dans le tour et l'expression moins de séduction et de grâce. Quant au fond des choses, je le répète, il n'y avait aucune comparaison, l'un se perdant dans les illusions trompeuses de sa secte, l'autre enseignant avec autorité la voie du salut. Mais ce salut est bien loin des pécheurs, et surtout d'un pécheur tel que j'étais alors ; et néanmoins, sans m'en apercevoir, je m'en approchais peu à peu.

Chap. XIV. — Ayant entendu prêcher saint Ambroise, il abandonne entièrement les Manichéens, et se fait catéchumène dans l'Église catholique.

Car, encore que mon attention, se détournant des choses qu'il disait, s'attachât uniquement à la manière dont ce saint personnage les disait (et en effet, Seigneur, même après avoir perdu toute espérance qu'un homme pût m'ouvrir la voie qui conduit vers vous, il m'était resté ce goût frivole pour l'art de bien parler), cependant ces choses mêmes que je dédaignais entraient dans mon esprit avec les paroles que j'étais si avide d'entendre : je ne pouvais les empêcher d'y pénétrer ; et lorsque mon cœur s'ouvrait en quelque sorte au charme de ces paroles éloquentes, j'y recevais, en même temps, les vérités qu'elles apportaient avec elles, mais peu à peu et par degrés. Car il me sembla d'abord que ce que me disait Ambroise pouvait en effet se soutenir ; et je commençai à croire qu'il était possible, et sans témérité, d'entreprendre la défense de la foi catholique contre les arguments des Manichéens, que jusqu'alors j'avais crus sans réplique. Je me confirmai dans cette croyance, lorsque je l'eus entendu développer avec clarté le sens obscur et figuré de plusieurs passages de l'Ancien Testament, que jusqu'alors j'avais interprétés selon la lettre *qui tue* [1], et qui en effet m'avaient donné la mort.

[1] II. Cor., III, 6.

Ainsi donc, après l'avoir entendu expliquer, selon le sens allégorique et spirituel, plusieurs endroits de ces saints livres, je commençai à condamner moi-même cette opinion où j'avais été, qu'il n'était aucun moyen de répondre à ceux qui rejettent avec insulte et raillerie la loi et les prophètes. Toutefois je n'estimais pas encore que je dusse embrasser la foi catholique, par cette raison seule qu'elle pouvait avoir parmi ses sectateurs des hommes capables de la défendre, et de répondre avec éloquence et d'une manière satisfaisante aux objections de ses ennemis; ni qu'il fût raisonnable de rejeter à l'instant même la croyance que j'avais suivie jusqu'alors, par la seule raison que cette autre religion pouvait soutenir le parallèle. Et en effet, la loi catholique ne me semblait plus vaincue sans retour par la doctrine qui lui était opposée, mais de manière cependant à ne pas me paraître encore entièrement victorieuse.

Je m'appliquai donc de toutes les forces de mon esprit à chercher si je ne pourrais point, par quelques preuves certaines et évidentes, convaincre de fausseté les opinions des Manichéens. Si j'eusse été capable de me représenter l'idée d'une substance spirituelle, toutes ces chimères et tous ces fantômes dont mon âme était obsédée, se fussent à l'instant même évanouis, mais je ne le pouvais. Cependant, sur ce qui touche ce monde visible, et les choses qui sont de nature à tomber sous la connaissance de nos sens, plus j'examinais leurs opinions et les comparais avec celles des philosophes, plus je trouvais que ceux-ci en avaient parlé d'une manière beaucoup plus solide et plus vraisemblable.

Me trouvant ainsi amené à cette disposition d'esprit dans laquelle on croit communément qu'étaient les Académiciens, doutant de tout et flottant au milieu de toutes les opinions, je résolus d'abandonner les Manichéens; car, au milieu de toutes ces incertitudes auxquelles j'étais livré, je ne pensais pas devoir demeurer plus longtemps dans une secte dont la doctrine me paraissait moins probable que celle de beaucoup de philosophes, auxquels cependant j'étais très-éloigné de confier la guérison de mon âme languissante, parce que je ne rencontrais au milieu d'eux aucune trace du nom salutaire de

Jésus-Christ. Je pris donc, enfin, la résolution de me faire *catéchumène* dans l'Église catholique dont mon père et ma mère m'avaient toujours inspiré le respect et l'amour, jusqu'à ce qu'une voie sûre, vers laquelle je pusse diriger mes pas, se fût enfin ouverte devant mes yeux.

LIVRE SIXIÈME.

Chap. Ier. — Sa mère va le joindre à Milan. Ce qu'elle éprouve lorsqu'elle apprend qu'il n'est plus Manichéen. Sa confiance qu'il deviendra bientôt Catholique.

Où étiez-vous alors, ô mon Dieu! ô vous, mon espérance dès ma plus tendre jeunesse! où vous étiez-vous retiré si loin de moi? N'étais-je donc pas votre ouvrage? N'était-ce pas vous qui m'aviez fait si différent des animaux qui marchent courbés vers la terre, et des oiseaux qui volent dans les airs? Vous m'aviez donné une raison qu'ils n'ont pas; et cependant je marchais dans les ténèbres et au bord des précipices; je vous cherchais hors de moi-même, et c'est pour cela que je ne trouvais pas le Dieu qui habite dans mon cœur; et, tombé dans les dernières profondeurs de l'abîme, j'étais dans le doute, ou plutôt dans le désespoir de pouvoir jamais rencontrer la vérité.

Ma mère, à qui sa piété donnait une grande force d'âme, était venue me rejoindre à Milan, m'ayant suivi par mer et par terre, toujours tranquille dans les plus grands périls, par la confiance qu'elle avait en vous. Au milieu de la tempête, c'était elle qui ranimait le courage des matelots, à qui, d'ordinaire, il appartient de rassurer ceux qui n'ont pas l'habitude de la navigation; et, d'après la promesse que vous lui en aviez faite dans une vision miraculeuse, elle leur prédisait leur heureuse arrivée dans le port.

Elle me trouva dans un état encore bien dangereux, par ce désespoir où j'étais de parvenir à connaître la vérité; et, lorsque je lui dis que je n'étais plus Manichéen, quoique je ne fusse pas encore Catholique, elle n'éprouva point cette joie vive et subite que fait naître une nouvelle heureuse et inattendue; mais, du moins, se trouva-t-elle délivrée de ses anxiétés cruelles sur ce point important de mes misères, sur

des égarements qui avaient fait couler de ses yeux tant de larmes ; car cette tendre mère n'avait cessé de me pleurer nuit et jour comme si j'eusse été mort, mais cependant comme un mort que vous deviez ressusciter, me portant dans le fond de sa pensée, ainsi que dans un cercueil, jusqu'à ce qu'il vous plût de dire au fils de la veuve : « Jeune homme, levez- » vous : je vous le commande[1] ; » et qu'après l'avoir ressuscité et lui avoir redonné la parole avec la vie, vous le rendissiez à la mère qui l'avait perdu.

Son cœur, comme je l'ai dit, n'éprouva donc aucun mouvement d'une joie immodérée, lorsqu'elle apprit que vous aviez déjà fait en moi une si grande partie de ce qu'elle vous demandait tous les jours d'y faire, et avec des larmes si abondantes. Sûre maintenant que, si je n'étais pas encore entré dans la vérité, j'avais, du moins, abandonné l'erreur, et non moins assurée que vous ne manqueriez point d'achever votre ouvrage, ainsi que vous le lui aviez promis, elle me répondit avec la tranquillité d'un cœur plein de confiance en vous, qu'elle espérait de Jésus-Christ qu'avant qu'elle sortît de ce monde, il lui ferait la grâce de me voir un fidèle enfant de son Église.

Voilà ce qu'elle me dit ; mais s'adressant à vous, ô source de toute miséricorde ! avec plus de prières encore et plus de larmes, elle vous conjurait de hâter votre secours et de répandre votre lumière sur mes ténèbres. Elle était plus assidue que jamais à l'église ; elle y écoutait Ambroise avec ravissement, recevant de sa bouche ces eaux vives de la vérité qui rejaillissent jusque dans la vie éternelle ; car elle aimait et vénérait ce saint homme, comme s'il eût été un ange du ciel, parce qu'elle savait que c'était lui qui m'avait amené à l'état de doute et d'incertitude dans lequel je me trouvais alors, état qu'elle considérait comme une crise salutaire, dont l'effet devait être de me mettre d'abord plus en péril que jamais, pour me délivrer ensuite de tous mes maux et me rendre entièrement la santé.

[1] Luc, VII, 14.

Chap. II. — Soumission de sainte Monique à l'autorité de saint Ambroise. Son affection et son respect pour lui.

Il arriva que ma mère ayant voulu, ainsi qu'on était accoutumé de le faire en Afrique, apporter aux tombeaux des Saints quelques offrandes de pain, de vin et de viandes apprêtées ; et le portier de l'église lui ayant fait savoir qu'il ne pouvait le lui permettre, parce que l'évêque l'avait défendu, elle reçut un tel avis avec tant de piété et de soumission, que je ne pouvais m'empêcher moi-même d'admirer qu'à l'instant même elle se fût décidée à condamner la coutume qu'elle avait si longtemps pratiquée, plutôt que d'examiner sur quoi pouvait être fondée la défense qu'on lui faisait de la suivre. C'est que son âme s'était fortifiée contre l'intempérance : elle n'était point comme tant d'autres personnes de l'un et de l'autre sexe, que ces sensualités grossières rendent ennemies de la vérité, et qui rejettent les exhortations qu'on peut leur faire sur la sobriété, avec autant de dégoût que le vin qu'on leur présente, lorsqu'il est mélangé de beaucoup d'eau. Ainsi, lorsqu'elle apportait sa petite corbeille remplie de ces oblations qu'elle devait distribuer aux pauvres, après en avoir goûté elle-même, comme pour leur faire honneur, elle ne réservait jamais pour elle-même qu'une très-petite portion de vin aussi trempé que peut l'exiger la plus sévère tempérance ; et s'il arrivait qu'elle voulût honorer ainsi plusieurs martyrs à la fois, elle ne présentait partout que la même offrande ; et c'était un vin non-seulement affaibli par une grande quantité d'eau, mais tiède encore autant que possible, qu'elle goûtait seulement et faisait goûter aux assistants, parce qu'elle voulait satisfaire sa piété et non sa sensualité.

Dès qu'elle eût été avertie que, d'après l'ordre de ce saint évêque, de cet illustre interprète de votre divine parole, cette coutume ne devait plus être pratiquée, même par les personnes qui étaient incapables d'en abuser, afin qu'elle ne fût point pour les intempérants une occasion de se livrer à des excès ; et parce qu'elle avait quelque ressemblance avec les pratiques superstitieuses des païens dans les funérailles de

leurs proches, elle n'eut aucune peine à s'en abstenir. Au lieu d'une corbeille remplie des fruits de la terre, elle apprit à apporter aux tombeaux des martyrs un cœur plein des vœux et des affections les plus pures ; et se réservant de faire ailleurs, et selon son pouvoir, les aumônes qu'elle destinait aux indigents, il lui suffit dès lors de participer dans l'Église au corps de Jésus-Christ, de ce divin maître, dont la passion a été pour les martyrs un modèle qui a sanctifié leur mort et couronné leurs combats.

Il me semble toutefois, Seigneur mon Dieu, et c'est le sentiment que mon cœur éprouve devant vous, il me semble que ma mère n'eût point renoncé, sans beaucoup de peine, à cette coutume, si l'ordre lui en eût été donné par tout autre qu'elle n'eût point aimé et honoré à l'égal d'Ambroise : et, en effet, le considérant comme l'instrument de mon salut, elle ressentait pour lui l'affection la plus tendre. Ce saint homme ne lui était pas moins attaché ; et telle était l'estime que lui inspiraient sa piété si fervente, son zèle pour les bonnes œuvres, son assiduité aux prières de l'Église, que lorsqu'il me voyait, il ne pouvait s'empêcher de revenir sans cesse sur ses louanges, me félicitant d'avoir obtenu du ciel une telle mère. Hélas! il ne savait pas quel était son fils ; il ne savait pas que ce fils doutait encore de tout ce qu'elle croyait si vivement, et qu'il ne pensait pas même qu'il fût possible de trouver le chemin qui conduit à la vie.

Chap. III. — Quelles étaient les études et les occupations de saint Ambroise. Obstacles qu'elles mettaient au désir qu'il avait de s'entretenir avec lui.

Je ne vous adressais point encore, Seigneur, mes prières et mes gémissements afin que vous vinssiez à mon secours ; mais je cherchais attentivement en moi-même, je raisonnais, je discutais, et j'y mettais tout ce que mon esprit avait de force et d'activité. La condition de votre serviteur Ambroise me semblait heureuse selon ce monde, parce que je le voyais honoré de tout ce qu'il y avait de plus grand sur la terre, me persuadant toutefois qu'au milieu de tant de biens et d'hon-

neurs, le célibat devait être pour lui pénible à supporter. C'est que je ne pouvais me faire une idée, n'en ayant en effet aucune expérience, ni des espérances qui le soutenaient, ni des tentations qu'il lui fallait combattre, et qui naissaient de cette considération même dont il jouissait, ni des consolations qui venaient adoucir ses peines, ni de ces joies secrètes et ineffables qui remplissaient son cœur, lorsqu'il se nourrissait du pain délicieux de votre parole. De son côté, il ignorait quelles étaient les agitations de mon esprit et dans quel précipice j'étais près de tomber: car je ne pouvais ni le consulter, ni m'éclairer auprès de lui, ainsi que je l'aurais voulu; à peine pouvais-je même l'aborder, entouré qu'il était sans cesse d'une foule de gens qui avaient affaire à lui, et qu'il assistait dans leurs nécessités; et le peu de temps dont on le laissait disposer lui suffisait à peine pour réparer les forces de son corps par les aliments nécessaires à la vie, et ranimer par la lecture celles de son esprit.

Lorsqu'il lisait, ses yeux parcouraient les pages du livre, sa langue était muette, sa bouche fermée: son cœur seul s'ouvrait pour comprendre et retenir. Étant souvent entré dans sa chambre, dont l'accès était libre à tout le monde, et sans qu'on eût besoin d'être annoncé, je l'ai toujours trouvé lisant ainsi dans un profond silence, et jamais autrement; je m'asseyais alors, sans proférer une parole (car, qui aurait osé l'interrompre le voyant si attentif et si occupé?); et, après l'avoir longtemps contemplé, je me retirais également sans rien dire, jugeant bien que, dans ce peu de temps dont il pouvait disposer pour donner quelque repos à son esprit fatigué et comme épuisé du fracas de tant d'affaires qui se traitaient devant lui [1], toute distraction nouvelle devait lui paraître importune. Je pensais encore qu'il pouvait craindre, s'il lisait à haute voix, que le sens obscur de quelques passages de ses lectures venant à n'être pas bien compris de ses auditeurs, il ne se vît obligé de le leur expliquer, et de consumer ainsi dans de telles explications une grande partie de ces

[1] Les affaires même temporelles étaient alors presque toutes soumises au jugement des évêques.

moments qu'il avait consacrés à ce genre d'études et de travaux ; peut-être aussi le faisait-il afin de ménager sa voix qui s'altérait et s'éteignait au moindre effort; mais enfin, quelle que pût être en ceci son intention, elle ne pouvait être que bonne dans un homme d'une aussi grande vertu.

Il ne se présentait donc pour moi aucune occasion de m'éclairer sur ce que j'aurais désiré apprendre de cet oracle de vos saintes vérités, de ce cœur tout rempli de votre amour, à moins qu'il ne s'agît de choses qui se pussent expliquer en peu de mots. Mais j'aurais eu besoin de le trouver entièrement de loisir pour répandre dans son sein toutes ces pensées inquiètes dont j'étais tourmenté, et cela ne m'arrivait jamais. Il ne me restait donc que d'aller tous les dimanches l'entendre, lorsqu'il expliquait si dignement à son peuple la parole de vérité; et, l'écoutant avec attention, je me confirmais de plus en plus dans cette idée qu'il n'était pas impossible de démêler les nœuds si compliqués de ces calomnies artificieuses dont mes séducteurs, les Manichéens, cherchent à envelopper les saintes Écritures.

Mais lorsque j'eus découvert que ceux que vous avez engendrés par votre grâce dans le sein de l'Église catholique, et élevés par l'esprit au rang de vos enfants, bien qu'ils reconnaissent que vous avez formé l'homme à votre image, ne l'entendent pas cependant de manière à penser et à croire que vous soyez en effet renfermé dans les formes d'un corps humain, je me sentis transporté de joie ; et quoique je ne me fisse encore aucune idée, même imparfaite, de ce que pouvait être une substance spirituelle, cette joie se trouva mêlée de quelque honte de ce que, pendant de si longues années, je n'avais fait autre chose que m'emporter contre des imaginations fantastiques que faisaient naître en moi la chair et le sang, croyant réellement combattre en elles la foi des Chrétiens ; impie et téméraire que j'étais de condamner ce dont il eût fallu d'abord m'instruire avant d'oser en parler. Et il est vrai, en effet, ô Dieu infiniment élevé au-dessus de toutes choses, et qui êtes si près de vos créatures, Dieu caché et toujours présent, Dieu qui n'êtes point composé de parties grandes et petites, Dieu tout entier partout, encore que vous ne

soyez en aucun lieu, il est vrai, dis-je, que vous n'êtes point cette forme corporelle dont je me représentais alors le vain fantôme, que cependant vous avez créé l'homme à votre image, et que l'homme n'en est pas moins composé de parties qui, de toutes parts, sont renfermées dans un certain espace.

Chap. IV. — Les sermons de saint Ambroise lui font connaître la véritable doctrine de l'Église catholique, très-différente de celle que lui imputaient les Manichéens.

Puisque j'ignorais alors de quelle manière l'homme pouvait être créé à votre image, il eût été raisonnable de proposer mes doutes, afin d'apprendre ce qu'il en fallait croire, et non d'insulter aux catholiques comme s'ils eussent cru en effet ce qu'ils ne croyaient pas. Je me sentais donc pressé maintenant au fond du cœur d'un désir d'autant plus ardent de trouver enfin la vérité, que j'éprouvais une plus grande confusion d'avoir si longtemps, et sur la foi des vaines promesses que me faisaient les Manichéens, soutenu avec tant d'ignorance et une opiniâtreté si puérile, tant de choses incertaines, comme ce qu'il y avait de plus évident et de plus assuré. J'ai depuis reconnu combien elles étaient fausses; mais ce qu'il y avait déjà de certain pour moi, c'est qu'en effet elles étaient incertaines, et que cependant elles avaient été pour mon esprit la vérité même, dans le temps que je m'élevais contre votre Église catholique avec tant de violence et d'aveuglement; et s'il ne m'était pas encore démontré que ce qu'elle enseignait fût véritable, j'avais du moins la preuve que ce n'était pas ce que je l'avais si outrageusement accusée d'enseigner. Ainsi donc j'avais honte du passé; je me sentais ramené par degrés; je me réjouissais de ce que cette Église, dans laquelle j'avais appris, dès l'enfance, à connaître le nom de Jésus, cette Église, la seule qui soit le corps de votre Fils unique, n'avait rien de ridicule dans ses croyances, et que, dans sa pure doctrine, elle était très-éloignée d'enseigner que le Dieu créateur de toutes choses eût une figure humaine, et fût circonscrit dans un certain espace, quelque grand et vaste qu'on le pût imaginer.

Ma joie n'était pas moins grande de voir qu'en m'expliquant la loi et les prophètes, on me les présentait sous un point de vue très-différent de celui qui, auparavant, m'y avait fait trouver tant d'absurdités, lorsqu'y prenant tout à la lettre, j'accusais vos saints de les entendre aussi selon la lettre, quoiqu'ils en fussent fort éloignés. C'était un plaisir bien vif pour moi d'entendre le vénérable Ambroise répéter souvent au peuple dans ses discours, et lui donner comme une des règles les plus importantes de la foi, ce mot de votre apôtre : « La lettre tue, c'est l'esprit qui vivifie [1]; » et lorsque, soulevant les voiles mystiques dont ils étaient couverts, il mettait en lumière le sens caché des passages dont le sens littéral eût offert une interprétation dangereuse, ces explications qu'il en donnait n'avaient rien de choquant pour moi, quoique j'ignorasse encore si ce qu'il disait était véritable. Mais la crainte de tomber dans le précipice tenait mon esprit en suspens; et par mon incertitude même, je me jetais dans un péril bien plus certain. J'aurais voulu être aussi assuré des choses que je ne voyais pas, que je pouvais l'être que *sept et trois font dix*. N'étant pas assez insensé pour douter que cette proposition arithmétique ne pût être comprise comme une vérité incontestable, mon désir était de pouvoir obtenir sur toutes les autres choses une aussi grande certitude, tant sur celles qui étaient corporelles, mais éloignées de mes sens, que sur les choses spirituelles, dont toutefois il m'était encore impossible d'avoir une autre idée que celle que je me faisais des corps. Mais cela ne pouvait arriver qu'après que la Foi aurait opéré la guérison de mon âme; il n'appartenait qu'à la Foi de dissiper les nuages dont mon esprit était enveloppé, et d'arrêter enfin ses regards sur votre éternelle et immuable Vérité.

Mais de même qu'il arrive souvent qu'après avoir fait l'expérience d'un mauvais médecin, on appréhende même de se fier à un bon, de même mon âme malade, et qui avait besoin de CROIRE pour être guérie, repoussait ce qui pouvait la guérir, dans la crainte où elle était d'admettre de fausses croyan-

[1] I. Cor., III, 6.

ces ; elle repoussait, ô mon Dieu, cette Foi que votre main elle-même a préparée et répandue par toute la terre, comme un remède à tous les maux du genre humain, et à laquelle vous avez, dans ce dessein, donné une si grande autorité.

Chap. V. — Nécessité de croire ce que l'on ne comprend pas encore. Il commence à reconnaître l'autorité des saintes Écritures : comment.

Néanmoins je commençai dès ce moment à donner la préférence à la doctrine de l'Église catholique : il me semblait qu'exiger, ainsi qu'elle le faisait, qu'avant toute chose on commençât par CROIRE, soit qu'elle ne pût démontrer avec évidence ce qu'elle enseignait, soit que l'on fût incapable de comprendre les preuves qu'elle en pouvait donner, était une manière d'agir à la fois plus modeste et plus franche que celle des Manichéens, qui, se raillant de la simplicité de ceux qui croient, promettent d'abord de ne rien enseigner qui ne soit démontré; et bientôt, impuissants à remplir une telle promesse, veulent que sans examen et sur leur parole on ajoute foi à toutes leurs fables, quelle qu'en puisse être l'absurdité.

Votre main secourable et miséricordieuse venant ensuite à toucher mon cœur, et l'amollissant peu à peu, vous me fîtes considérer, Seigneur, combien de choses, et pour ainsi dire innombrables, je croyais sans les avoir jamais vues, et des choses qui s'étaient même passées avant que je fusse au monde : par exemple tant d'événements qu'on lit dans l'histoire des peuples, tant de pays et de villes où je n'étais jamais allé, tout ce que je recevais sans cesse sur le témoignage de mes amis, des médecins et de mille autres, témoignage qu'il faut admettre si l'on ne veut absolument renoncer à tous les rapports de la vie humaine ; enfin, avec quelle foi inébranlable je me tenais assuré d'être né d'un tel père et d'une telle mère, quoique je n'en pusse rien savoir que par ce qui m'en avait été dit.

C'est ainsi que vous me fîtes connaître, ô mon Dieu! que ce ne sont pas ceux qui croient à vos Écritures, dont vous avez établi si puissamment l'autorité dans presque toutes les parties du monde, qu'il faut blâmer, mais ceux qui les rejettent ;

et qu'il ne faut point les écouter lorsqu'ils nous disent : « D'où » savez-vous que ces livres ont été donnés aux hommes par » l'esprit du vrai Dieu, du Dieu qui est la Vérité même ? » Ce qui me portait surtout à n'en point douter, c'est que cette grande variété de sentiments que m'avaient offerte les livres des philosophes, et tant de questions sophistiques qu'ils ne cessent d'élever les uns contre les autres, n'avaient pu ébranler en moi cette croyance que vous *étiez*, quoique je ne susse pas encore ce que vous pouviez être ; et que tout ce qui regarde les hommes se conduit par votre providence. Ces choses, je les croyais tantôt plus fermement, tantôt d'une foi plus chancelante ; mais enfin, je le répète, j'ai toujours cru que vous *étiez*, et que vous preniez soin de nous, encore que j'ignorasse ce qu'il fallait penser de votre nature, et quelle voie pouvait nous conduire ou nous ramener à vous.

Ayant donc ainsi reconnu que, de nous-mêmes, nous étions trop faibles pour trouver la Vérité par le seul secours de notre intelligence, et sans une autorité semblable à celle de vos livres divins, je commençai à me persuader que vous n'eussiez point permis que cette autorité qu'ont ces livres par toute la terre, fût parvenue à ce degré de sainteté et d'excellence, si vous n'aviez voulu que par elle on vous cherchât, et que par elle on crût en vous. Ayant déjà entendu expliquer dans un sens très-plausible et très-raisonnable, un grand nombre de passages de l'Écriture, les prétendues absurdités que j'avais cru y voir ne m'arrêtèrent plus : j'attribuai toutes ces obscurités à la profondeur des mystères ; et son autorité me sembla d'autant plus sainte, plus vénérable, plus digne de foi, qu'accessible aux moins habiles par la simplicité de son style, elle cache sous de telles apparences, et dans des profondeurs presque impénétrables, ses sublimes et mystérieux secrets, se livrant ainsi à tous par cette manière si simple et si commune de s'exprimer, en même temps qu'elle offre tout ce qui peut exercer les plus solides esprits ; recevant tous les hommes dans son sein, par une voie en quelque sorte publique et populaire, tandis qu'elle n'accorde qu'à un petit nombre de parvenir jusqu'à elle par des sentiers étroits et détournés ; et ce nombre serait plus petit encore, si elle n'avait été placée à

cette hauteur d'autorité, et si elle n'avait attiré à elle la foule des peuples par cette humilité sainte de son langage. Je méditais sur toutes ces choses, et vous me donniez votre assistance ; je soupirais, et vous entendiez mes soupirs ; j'allais flottant sur cette vaste mer, et vous dirigiez ma course ; je m'égarais dans les voies si larges du siècle, et vous ne m'abandonniez pas.

Chap. VI. — Il entreprend de faire le panégyrique de l'empereur. Misère des ambitieux. La rencontre qu'il fait d'un mendiant ivre lui fait faire sur lui-même de profondes réflexions.

J'étais avide d'honneurs, de richesses ; j'avais un désir très-vif du mariage ; et vous, Seigneur, vous vous moquiez de mes projets ; car ces passions si ardentes, dont j'étais possédé, étaient mêlées de peines très-amères ; et vous vous montriez d'autant plus favorable envers moi, que vous ne me permettiez de trouver ni douceur ni délices dans ce qui n'était point vous. Mais puisque vous avez voulu que je conservasse le souvenir de ces choses, et que j'en fisse l'aveu en votre présence, regardez, ô mon Dieu, dans le fond de mon cœur ; et que mon âme, délivrée par votre secours de ces piéges de la mort où elle était enlacée, s'attache désormais fortement et pour toujours à vous. Bien grande alors était sa misère ! et votre main pressait violemment ses blessures, afin qu'avertie par la douleur, elle quittât toutes choses pour revenir à vous, qui êtes élevé au-dessus de toutes choses, par qui existent toutes choses ; afin, dis-je, qu'elle revînt à vous, et qu'en vous elle trouvât sa guérison.

Combien, en effet, j'étais misérable, et que votre miséricorde fut grande dans le moyen qu'elle employa pour me faire sentir toute ma misère ! Un jour que je me préparais à prononcer un panégyrique de l'Empereur, qui devait être pour moi une occasion de dire bien des mensonges, auxquels n'auraient pas manqué d'applaudir ceux même qui auraient reconnu que je mentais ; l'esprit agité de mille inquiétudes, et tourmenté, comme d'une fièvre brûlante, de toutes les pensées que faisait naître en moi un tel dessein, il arriva que,

traversant une des rues de Milan, j'aperçus un pauvre mendiant qui, pour avoir bu, ce me semble, plus qu'il ne fallait, s'égayait et se divertissait autant qu'il était en lui de le faire. Le voyant, je ne pus m'empêcher de soupirer, et raisonnant alors, avec quelques amis qui m'accompagnaient, de tant de maux dont la source est pour nous dans notre propre folie, je leur fis observer que, dans tous ces travaux si pénibles, tels que ceux auxquels je me livrais alors, pressé que j'étais par mes passions ambitieuses, traînant sous leur aiguillon la charge si pesante de ma misère, que j'accroissais encore à mesure que je la traînais ; que dans tous ces travaux, dis-je, nous ne prétendions rien autre chose, tous tant que nous étions, que d'arriver à la joie paisible et sans mélange que ce mendiant avait su se procurer avant nous, et à laquelle nous ne parviendrons peut-être jamais. Et, en effet, ce qu'il avait acquis au prix de quelques petites pièces de monnaie dont il était redevable à la charité publique, c'est-à-dire cette joie à laquelle se réduit toute la félicité temporelle, je me fatiguais à la poursuivre par des sentiers âpres et douloureux, sans avoir encore pu l'atteindre.

La joie que goûtait ce pauvre homme n'était pas sans doute une joie véritable ; mais celle que je cherchais dans mes passions ardentes et avides était moins véritable encore. Car enfin, il se réjouissait, et moi je me tourmentais ; il était dans une sécurité parfaite, et mille craintes m'agitaient ; et si quelqu'un m'eût demandé lequel me semblait préférable de craindre ou de me réjouir, j'aurais répondu que j'aimais mieux me réjouir ; et cependant si l'on m'eût demandé ce que j'aurais mieux aimé, ou d'être tel que ce pauvre était alors, ou tel que j'étais alors moi-même, je me serais sans doute préféré à lui, tout accablé que j'étais de soins et d'inquiétudes : mais n'eût-ce pas été plutôt par la corruption de mon esprit que par un choix fondé sur la raison et la vérité ? Car je ne devais pas me préférer à ce mendiant, parce que j'étais plus savant que lui, puisque, en effet, ma science ne me donnait pas de joie, et que je m'en servais uniquement pour me rendre agréable aux hommes, pour leur plaire et non pour les ins-

truire : « C'est pourquoi vous brisiez mes os avec la verge de » votre justice[1]. »

Loin de moi ceux qui disent à mon âme : « Il y a diverses » manières de se réjouir. Celui-ci trouvait sa joie dans son » ivresse ; vous mettiez la vôtre dans la gloire qui était l'objet » de tous vos désirs. » Quelle est cette gloire, Seigneur? n'est-ce pas celle qui n'est point en vous? Ainsi de même que la joie de ce pauvre n'était pas une véritable joie, de même ce que je cherchais n'était pas une gloire véritable ; et j'en étais plus troublé qu'il ne pouvait l'être des vapeurs de ce vin qu'il avait bu. De plus, son ivresse ne pouvait manquer de se dissiper avec la nuit ; et moi, je m'étais couché, et je m'étais levé avec la mienne, et longtemps encore je pouvais la garder la nuit comme le jour. Oui, sans doute, il est des manières diverses de ressentir de la joie ; et celle que donnent à une âme chrétienne ses immortelles espérances surpasse sans aucune comparaison le vain contentement dont jouissait alors cet homme ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il avait un avantage réel sur moi, et qu'il était plus heureux non-seulement en ce qu'il était livré tout entier à la joie, tandis que j'étais dévoré de soucis, mais encore parce que ce vin qu'il avait bu, il se l'était procuré en souhaitant mille prospérités à ceux qui lui avaient fait l'aumône, tandis que la fausse gloire que je cherchais, je ne pouvais l'obtenir que par des mensonges.

Je dis encore sur ce sujet beaucoup d'autres semblables choses à mes amis ; et faisant de nombreuses réflexions sur l'état où j'étais, je trouvais qu'il n'y avait que misère en un tel état ; je m'en affligeais, et par mon affliction même je redoublais encore mon mal ; et si la fortune venait alors à me sourire, je n'avais pas même le courage de saisir ce qui pouvait m'arriver d'heureux : car au moment même où je pensais le tenir, il m'échappait.

[1] Ps. LII, 7.

Chap. VII. — Ce qu'était Alipe, l'un de ses amis. Passion de ce jeune homme pour les jeux du Cirque. Comment il l'en avait guéri. Il l'entraîne avec lui dans les erreurs de Manichéens.

Tel était ordinairement entre mes amis et moi le triste sujet de nos entretiens ; mais c'était surtout avec Alipe et Nébride que j'en parlais avec le plus de confiance et d'épanchement. Alipe, plus jeune que moi, et d'une des premières familles de la ville où j'étais né, avait été mon disciple, d'abord à Thagaste, lorsque je commençai à y donner des leçons, ensuite à Carthage. Il m'était extrêmement attaché, parce qu'il me croyait de la science et de la probité ; et je ne l'aimais pas moins pour ce qu'il montrait, dans une si grande jeunesse, d'heureux naturel et de dispositions à la vertu. Toutefois, pendant son séjour à Carthage, que l'on peut appeler un gouffre de toutes les corruptions, il s'était d'abord laissé entraîner à cette passion frénétique qu'y ressent la jeunesse pour les spectacles du théâtre, et principalement pour les jeux du Cirque, dont il semblait ne pouvoir se rassasier. J'enseignais alors publiquement la rhétorique ; mais il n'assistait point encore à mes leçons, à cause de quelque mésintelligence qui était survenue entre son père et moi. Ayant donc découvert le goût désordonné qu'il avait pour de tels amusements, j'éprouvais une vive douleur d'être si près de perdre les grandes espérances que j'avais fondées sur lui, si même elles n'étaient déjà perdues sans retour. Mais je n'avais auprès de lui ni la liberté d'un ami pour le conseiller, ni l'autorité d'un maître pour le reprendre ; parce que je le croyais dans les mêmes sentiments que son père à mon égard. Néanmoins, il en était autrement ; et, sans être arrêté par cette inimitié de famille, il ne laissait pas que de me saluer, il venait même dans mon école, et n'en sortait qu'après avoir écouté quelques moments mes leçons.

Cependant, j'avais entièrement laissé échapper de ma mémoire le dessein que j'avais formé de lui parler et de l'exhorter à ne pas détruire lui-même ce qu'il y avait en lui d'heureuses dispositions par sa passion insensée pour d'aussi vains

amusements. Mais vous, Seigneur, dont la providence veille sur tout ce que vous avez créé, vous n'aviez point oublié qu'il devait être un jour au nombre de vos enfants, et un grand évêque dans votre sainte Église ; et afin qu'il fût manifeste à tous les yeux que son changement ne pouvait être attribué qu'à vous seul, il vous plut de m'en faire l'instrument, et sans que j'en eusse la moindre pensée. Il arriva donc qu'un jour ayant pris ma place accoutumée, et mes élèves étant assemblés devant moi, il vint me saluer, s'assit au milieu d'eux, et commença à m'écouter avec beaucoup d'attention. Je faisais alors une lecture; et voulant expliquer un passage de l'auteur que je lisais, il me sembla que je pourrais heureusement me servir d'une comparaison tirée des jeux du Cirque, pour faire comprendre avec plus de clarté et d'agrément l'explication que je cherchais à donner, ce que je ne fis point sans y mêler quelques railleries piquantes sur ceux qui se laissaient emporter à une passion effrénée pour de tels amusements.

Vous savez, mon Dieu, qu'en ce moment il n'entrait point dans ma pensée de chercher à guérir Alipe de cette manie dangereuse. Toutefois, il prit pour lui ce que j'avais dit, et crut que je ne l'avais dit que pour lui seul ; et ce qui eût été pour tout autre un sujet de m'en vouloir, n'eut d'autre effet sur cet excellent jeune homme que de le porter à s'en vouloir à lui-même et à m'en aimer encore davantage. Aussi aviez-vous dit, il y a longtemps, dans vos saintes Écritures : « Reprenez l'homme sensé et il vous aimera [1]. » Cependant je ne l'avais point repris; mais vous, Seigneur, qui vous servez de nous, soit que nous agissions avec dessein ou sans dessein, qui vous en servez selon un ordre que vous seul connaissez, et qui est la justice même, il vous plut de faire de ma bouche et de mon cœur comme des charbons ardents, qui devaient consumer et guérir la plaie d'une âme dont il y avait tant à espérer.

Que celui-là, mon Dieu, taise vos louanges qui ne sait pas considérer vos miséricordes, ces miséricordes que, du fond

[1] Prov., XIX, 25.

de mes entrailles, je publierai sans cesse devant vous. Depuis ces paroles que j'avais prononcées devant lui, Alipe se retira de ce gouffre où il avait pris plaisir à se plonger, et dans lequel l'avait retenu une aveugle et misérable volupté. Il eut la force d'esprit d'en sortir pour n'y plus retomber, et de renoncer entièrement à ces folies honteuses du Cirque, où depuis on ne le vit plus reparaître. Il obtint ensuite de son père, non sans quelque peine, de m'avoir de nouveau pour maître ; et étant ainsi retourné à mes leçons, il se laissa engager avec moi aux erreurs des Manichéens, attiré vers eux par cette extrême pureté de mœurs dont ils faisaient publiquement profession. Il la croyait sincère, et ce n'était qu'hypocrisie, que vaine affectation, propre seulement à séduire des âmes droites et innocentes qui, incapables encore de pénétrer jusque dans ces profondeurs où la solide vertu fait sa demeure, se laissent prendre à des apparences qui ne sont que l'ombre et la fausse image de la vertu.

Chap. VIII. — **Comment Alipe retourna à sa funeste passion pour les combats de gladiateurs.**

Engagé dans les voies du siècle par les continuelles exhortations de ses parents, dont toutes les pensées étaient attachées à la terre, il était allé à Rome avant moi pour s'y livrer à l'étude de la jurisprudence, et là, un événement extraordinaire le fit retomber dans l'abîme d'où il s'était retiré, et fit renaître en lui pour les combats de gladiateurs une passion non moins extraordinaire dans ses effets.

L'aversion et l'horreur qu'il avait conçue pour de tels spectacles étant toujours la même, il lui arriva d'être rencontré par quelques-uns de ses amis et condisciples qui venaient de dîner ensemble, et qui, l'entraînant comme par une sorte de badinage, et malgré toute la résistance qu'il put leur opposer, le firent entrer de force dans l'amphithéâtre, l'un des jours consacrés à ces jeux détestables et cruels. Ce fut vainement qu'incapable de leur résister, il leur cria : « Si vous avez le » pouvoir de faire violence à mon corps et de le retenir dans » ce lieu, pensez-vous être également les maîtres d'attacher

» à de tels spectacles mon esprit et mes yeux? J'y serai donc » comme si je n'y étais pas; et je triompherai ainsi et de ces » spectacles et de vous. » Ces paroles ne les empêchèrent point de l'emmener avec eux, curieux peut-être qu'ils étaient d'éprouver si en effet il serait assez maître de lui-même pour faire ce qu'il disait.

Lorsqu'ils furent parvenus dans cette enceinte et qu'ils se furent placés du mieux qu'il leur eût été possible, ils trouvèrent déjà tout l'amphithéâtre enivré de ces barbares amusements. Alipe, fermant aussitôt les yeux, défendit à son âme de prendre part à des fureurs aussi détestables : et plût à Dieu qu'il eût encore bouché ses oreilles! car au milieu d'un de ces combats, ébranlé tout à coup par un grand cri que poussa le peuple entier sur quelque événement extraordinaire qui venait d'arriver, la curiosité l'emporta malgré lui; et, comme s'il eût été assez sûr de lui-même pour tout voir et se mettre au-dessus de tout ce qu'il pourrait voir, il ouvrit les yeux, et aussitôt il se sentit déchiré jusqu'au fond de son âme d'une blessure plus cruelle que ne l'avait reçue dans son corps le gladiateur à l'occasion duquel ses yeux s'étaient si curieument ouverts. Il tomba plus malheureusement que celui dont la chute avait excité cette clameur; et c'est ainsi que fut frappée et renversée cette âme dans laquelle il y avait plus d'audace que de véritable force, et qui était d'autant plus faible qu'elle cherchait avec présomption en elle-même ce qu'elle ne devait chercher qu'en vous. A peine eut-il vu couler ce sang, qu'il en devint comme avide; loin de détourner ses yeux de ce spectacle, il les y arrêta, buvant en quelque sorte à longs traits, et sans s'en apercevoir, la fureur et la cruauté, se plaisant à ces jeux atroces, et s'enivrant de ces voluptés sanguinaires. Ce n'était plus ce jeune homme qu'on avait traîné là par force : c'était un de ceux dont se composait la foule au milieu de laquelle on l'avait jeté, c'était maintenant un digne compagnon de ceux qui l'y avaient amené. Que dirai-je de plus? Il se fit spectateur comme les autres; comme eux il poussa des cris; il devint passionné comme eux; désormais plus avide de ces jeux que ces mêmes amis qui l'y avaient d'abord entraîné, et à son tour y entraînant les au-

tres. Et cependant, Seigneur, vous l'avez tiré de cet abîme par la puissance de votre bras, et par votre miséricorde infinie, lui apprenant que c'était en vous seul qu'il devait mettre cette confiance qu'il avait en lui-même : à la vérité, ce ne fut que longtemps après ; mais le souvenir de cet événement se conservait dans son cœur comme un remède qui devait un jour en guérir la blessure.

Chap. IX. — Comment Alipe, étant encore à Carthage, fut injustement accusé d'un vol, et comment son innocence fut reconnue.

Vous aviez déjà permis, Seigneur, lorsqu'il étudiait encore sous moi à Carthage, qu'il fût arrêté en plein jour comme un voleur par les gardes du palais, et au milieu du *Forum,* où il se promenait, repassant en lui-même quelque leçon qu'il devait réciter, ainsi qu'il est d'usage d'en donner aux écoliers ; et sans doute vous ne l'aviez permis qu'afin qu'un tel personnage, qui devait être un jour si considérable dans votre Église, commençât dès lors à apprendre combien un homme appelé à juger d'autres hommes doit se tenir en garde contre une crédulité imprudente qui peut l'exposer à condamner un innocent.

Alipe se promenait donc seul devant le lieu où se rend la justice, ses tablettes et son poinçon à la main, lorsqu'un autre écolier, qui était un voleur véritable, s'étant glissé, sans qu'il s'en aperçût, auprès des barreaux que l'on voit placés en saillie du côté de la rue des Changeurs, commença à en couper le plomb avec une hache qu'il avait furtivement apportée avec lui. Au bruit que fit cette hache, quelques changeurs, qui étaient établis sous la terrasse, commencèrent à crier, et envoyèrent des gens pour arrêter celui qu'ils trouveraient. Averti par cette rumeur, le voleur s'enfuit, laissant là l'instrument de son crime, de peur qu'on ne l'en trouvât saisi. Alipe, qui ne l'avait point vu entrer, l'entendant sortir, et le voyant s'éloigner avec tant de précipitation, est curieux d'en connaître la cause : il s'approche, et trouvant là cette hache, il la prend et la regarde tout étonné. Dans ce moment arrivent ceux que l'on avait envoyés : le voyant qui tenait à la main ce même

instrument dont le bruit les avait attirés, ils le saisissent aussitôt, ils l'entraînent ; ceux qui habitaient dans l'enceinte du *Forum* s'attroupent autour de lui : on se félicite d'avoir saisi sur le fait un voleur public, et il est ainsi mené pour comparaître devant le juge.

Mais ce qui venait d'arriver suffisant pour la leçon que vous aviez voulu lui donner, il vous plut, Seigneur, de vous montrer aussitôt le protecteur de son innocence, dont vous étiez l'unique témoin. Il arriva donc que, comme ceux qui l'avaient arrêté, le conduisaient en prison, ou peut-être même au supplice, ils trouvèrent en chemin un architecte qui était chargé particulièrement du soin de tous les édifices publics. Ce fut pour eux un grand sujet de joie de rencontrer si heureusement celui qui avait coutume de porter sur eux ses soupçons, chaque fois qu'il était dérobé quelque chose dans l'enceinte du *Forum*, parce que c'était pour eux une occasion de lui montrer quels étaient les vrais coupables. Mais il se trouva que cet architecte connaissait Alipe, l'ayant vu très-souvent dans la maison d'un sénateur qu'il allait quelquefois visiter : il le prit donc aussitôt par la main, le dégagea de la foule, et, lui ayant demandé quelle pouvait être la cause d'un désordre aussi étrange, il apprit de lui tout ce qui s'était passé. Alors, s'adressant à cette multitude irritée et menaçante, l'architecte lui ordonna de le suivre ; et ils allèrent ainsi jusqu'à la maison de celui qui était le véritable auteur du vol. Devant la porte se trouvait alors un petit esclave, si jeune encore, qu'on pouvait présumer qu'il dirait naïvement ce qui était arrivé, ne sachant pas de quelle conséquence ce pouvait être pour son maître, que, dans cette aventure, il avait même suivi au *Forum*. Alipe, l'ayant reconnu, en avertit l'architecte. Celui-ci, lui montrant alors la hache, lui demanda à qui elle appartenait. « Elle est à nous, » répondit l'enfant ; et, sur quelques autres questions qu'on lui fit, il découvrit bientôt tout le reste. Ainsi ce crime retomba sur cette maison ; ce peuple, qui avait déjà commencé à triompher du malheur d'Alipe, demeura confus ; et votre serviteur, ô mon Dieu, qui devait être un jour le dispensateur de votre parole, et, dans votre Église, le juge de tant de causes impor-

tantes, sortit de ce danger plus riche qu'auparavant en sagesse et en expérience.

Chap. X. — Intégrité d'Alipe. Ce qu'était un autre de ses amis nommé Nébride. Leur ardeur commune à rechercher la vérité.

J'avais retrouvé à Rome ce jeune homme; et il s'y était pris pour moi d'une affection si vive que, lorsque je partis pour Milan, il résolut d'y aller aussi, afin de ne me point quitter, et en même temps pour y trouver quelque emploi où il pût tirer parti des études qu'il avait faites dans la science du droit, suivant plutôt en cela le vœu de ses parents, que sa propre inclination. Déjà, et avant cette époque, il avait été trois fois dans les charges publiques, où sa probité et son désintéressement l'avaient rendu, pour les autres, un sujet d'admiration, tandis qu'il admirait au contraire qu'il se trouvât des gens pour qui l'or fût préférable à la paix d'une conscience sans reproche. En effet, il était arrivé qu'étant employé à Rome en qualité d'assesseur auprès du trésorier général de la province, on avait essayé non-seulement de le séduire par toutes les amorces de la cupidité, mais encore de l'ébranler par la crainte et par les menaces; et voici comment. Il y avait alors un sénateur extrêmement puissant, et qui, s'étant attaché un grand nombre de clients par ses bienfaits, s'était fait redouter de beaucoup d'autres, à cause de son crédit et de son autorité. Accoutumé qu'il était à ne rien trouver qui lui résistât, il avait entrepris de faire une chose qui était défendue par les lois : Alipe s'y opposa. On lui offrit des présents, il les rejeta avec mépris; on le fit menacer, il ne fit aucun cas des menaces; et tout le monde admira ce courage extraordinaire qui le faisait ne point désirer pour ami et ne point craindre comme ennemi un personnage si considérable, et à qui l'on connaissait tant et de si grands moyens de servir ceux qu'il aimait et de perdre ceux qu'il haïssait; car le magistrat même sous lequel servait Alipe, bien qu'il fût au fond de son âme opposé au succès de l'affaire, n'osait résister ouvertement à ce sénateur; mais il rejetait tout sur son assesseur, disant que tous les obstacles

venaient de lui, et il disait vrai : car s'il eût eu la faiblesse de céder, Alipe, à l'instant même, se fût démis de sa charge.

Cependant il fut un moment tenté, par la passion qu'il avait pour les lettres, de se procurer quelques livres sur les fonds affectés aux dépenses publiques, et qu'il avait entre les mains. Mais ayant examiné les choses selon les règles de l'équité, il prit bientôt une meilleure résolution, reconnaissant que la probité qui le lui défendait, devait l'emporter sur le pouvoir qui lui donnait licence de le faire. C'est là sans doute une chose de peu d'importance; « mais celui qui est » fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les gran- » des[1]. » Et ce n'est pas en vain que cet oracle est sorti de votre éternelle vérité : « Si vous n'avez pas été fidèles dans » la dispensation des faux biens, qui vous confiera les véri- » tables? Et si vous n'avez pas été fidèles en administrant » un bien étranger, comment celui qui est à vous vous sera- » t-il confié[2]? » Tel était cet Alipe qui m'aimait si tendrement; et tous les deux nous étions dans la même incertitude sur le genre de vie que nous devions embrasser.

Quant à Nébride, il avait quitté sa ville natale, qui était voisine de Carthage, et Carthage même où il faisait plus habituellement sa demeure; il avait également quitté le bien de ses pères, qui était considérable, sa maison, sa mère même, qui n'était pas, comme la mienne, disposée à suivre son fils; et il était venu à Milan, conduit par le seul motif de vivre avec moi, et afin de chercher ensemble de toutes les forces de notre âme la Sagesse et la Vérité. Comme moi, il flottait incertain, soupirant de toute l'ardeur de ses désirs après la vie heureuse; du reste, pénétrant jusqu'au fond des questions les plus difficiles avec une admirable sagacité.

Tous les trois nous étions misérables; nous gémissions ensemble sur notre commune misère, et nos bouches s'ouvraient à la fois vers vous, Seigneur, dans l'espoir d'en obtenir enfin, au temps marqué par votre Providence, la

[1] Luc., XVI. 10. — [2] Luc., XVI, 11, 12.

nourriture céleste dont elles étaient affamées. Et au milieu des amertumes dont, par un secret dessein de votre miséricorde, tout ce que nous faisions selon le monde était toujours accompagné, si nous voulions considérer quelle était la fin que nous nous proposions dans de semblables travaux, il ne se présentait à nous que des fantômes et des ténèbres. Combien durera encore cet état misérable? Nous le disions souvent, et, tout en le disant, nous restions tels que nous étions ; parce que rien de certain ne s'offrait à nous, à quoi il nous fût possible de nous attacher, au moment où nous aurions abandonné ces choses vaines et périssables.

Chap. XI. — Peinture du trouble et des irrésolutions dans lesquels il était plongé, tant sur ce qu'il devait croire que sur ce qu'il devait faire.

Mais lorsque je venais à repasser dans mon esprit ce long espace de temps qui s'était écoulé depuis ma dix-neuvième année, époque à laquelle j'avais commencé à me sentir embrâsé de l'amour de la sagesse, dès lors bien résolu de renoncer, aussitôt que je l'aurais trouvée, à toutes les vaines espérances de la fortune, à toutes les illusions mensongères du siècle ; ce temps si long, et écoulé de cette manière, devenait mon plus grand sujet d'étonnement. J'avais déjà trente ans, et je me trouvais encore au milieu de cette même fange, tourmenté des mêmes incertitudes, non moins avide de jouir des biens présents qui m'échappaient sans cesse, et dans lesquels se consumaient toutes mes pensées. « Demain, avais- » je dit d'abord, ce qui se cherche, je le trouverai ; la Vérité » se découvrira entièrement à moi, et je m'y attacherai ; » Fauste s'en va venir, et il m'éclaircira toutes choses. » Ensuite : « O Académiciens, que vous êtes de grands hommes, » et que vous avez eu raison de dire qu'il ne se peut rien trouver » de certain pour la règle et la conduite de la vie ! » Puis, par un nouveau retour sur moi-même : « Pourquoi désespérer » de la sorte ? cherchons encore et avec plus de soin. Déjà ce » qui m'avait semblé absurde dans les saintes Écritures, ne » l'est plus à mes yeux, et peut être entendu dans un sens » nouveau qui ne choque point la raison. Il convient d'arrê-

» ter mes pas à cette place où mon père et ma mère m'a-» vaient mis dès mon enfance, et d'y rester jusqu'à ce que la » Vérité me soit clairement connue. Mais où la chercher, » et quand pourrai-je la chercher? Ambroise n'a point de » temps à me donner ; je n'ai pas le loisir de lire : et d'ai-» leurs où trouver des livres? Quelles sont mes ressources » pour m'en procurer? Où sont ceux qui pourraient m'en » prêter? »

» Distribuons notre temps, me disais-je encore ; réservons » quelques heures pour m'occuper du salut de mon âme. » Voici déjà un grand sujet d'espérance : l'Église catholique » n'enseigne point ce que j'avais pensé, et c'était bien injus-» tement que je l'en accusais. Ceux qui sont instruits dans » sa doctrine regardent comme une impiété de croire que » Dieu soit renfermé dans les contours d'un corps humain : » et je balancerais encore de frapper où l'on est disposé à » m'ouvrir, et à éclaircir les autres doutes qui m'arrêtent. » Mes élèves exigent sans doute de moi toutes les heures de » la matinée ; mais le reste du temps qu'en fais-je? Pour-» quoi ne pas le consacrer à une si grande affaire? Sans doute; » mais quels moments trouverai-je donc pour aller faire ma » cour aux amis puissants dont la faveur m'est nécessaire? » M'en restera-t-il pour préparer les leçons que je dois à mes » disciples? N'ai-je pas besoin aussi de quelque loisir pour » réparer mes forces et détendre mon esprit, fatigué de tant » de soins?

» Ah ! plutôt que tout se perde : cessons de nous arrêter à » toutes ces choses si vaines et si frivoles : livrons-nous en-» tièrement et sans réserve à la seule recherche de la Vérité. » Cette vie n'est que misère ; l'heure de la mort est incer-» taine : si elle venait tout d'un coup nous surprendre, en » quel état sortirions-nous d'ici? où pourrions-nous appren-» dre ce dont jusque-là nous aurions négligé de nous instruire? » Ne nous faudrait-il pas alors subir le juste châtiment d'une » telle négligence? Mais s'il était vrai que la mort fût pour » nous la fin de toutes nos inquiétudes, en éteignant en nous » le principe de tous nos sentiments?... c'est encore ce qu'il » convient de chercher. Cependant, à Dieu ne plaise qu'il

» en soit ainsi! Ce ne peut être en vain que la foi chrétienne » s'est élevée par toute la terre à un si haut degré d'autorité. » Dieu n'eût point opéré en notre faveur tant de merveilles et » de prodiges, si la mort de notre corps devait être en même » temps celle de notre âme. Pourquoi donc tarder davan- » tage à abandonner toutes les espérances du siècle, pour ne » plus chercher autre chose que Dieu et la vie bienheureuse?..

» Mais attends encore un peu, ô mon âme! le monde a » aussi ses douceurs et ses charmes; il ne faut pas s'en reti- » rer trop légèrement, parce qu'il y aurait ensuite de la honte » à revenir vers lui. Je suis sur le point d'obtenir quelque » emploi honorable : si j'y parviens, n'aurais-je pas sujet » d'être content? J'ai des amis puissants et en grand nombre. » Et pout tout dire enfin, si j'étais impatient d'attendre, et » que je voulusse ne pas élever trop haut mes espérances, je » puis très-facilement obtenir quelque charge dans un tribu- » nal; ceci fait, je trouverais sans peine une femme qui aura » un bien suffisant pour ne m'être point à charge par sa dé- » pense; et là je bornerai tous mes désirs. Beaucoup de » grands personnages, et très-dignes d'être proposés pour » modèles, n'ont point été empêchés par les liens du ma- » riage de s'occuper de l'étude de la sagesse. »

Tandis que ces pensées roulaient dans mon esprit, que ces tempêtes s'y succédaient, poussant ainsi mon cœur de côté et d'autre, le temps s'écoulait, et je ne me pressais point de me convertir à vous, Seigneur mon Dieu; et remettant de jour en jour à chercher la vie en vous, il ne se passait pas un seul jour que je trouvasse la mort en moi; je désirais la vie heureuse, et j'appréhendais d'approcher du lieu où elle réside, la cherchant et la fuyant tout à la fois. Il me semblait que ce serait pour moi une affliction insupportable que d'être privé du commerce d'une femme; et comme je ne l'avais jamais éprouvé, il ne venait point à ma pensée que c'est dans votre miséricorde que se trouve pour nous le remède à cette faiblesse; croyant que c'était par ses propres forces que l'homme devait être chaste, ce que je reconnaissais être au-dessus des miennes; assez ignorant enfin pour ne pas connaître cet oracle de vos livres saints : « Nul ne peut posséder

» la continence, si Dieu ne la lui donne [1]. » Vous me l'eussiez donnée sans doute, Seigneur, si je vous l'eusse demandée par les gémissements de mon cœur; et si, animé d'une foi véritable, j'eusse remis entre vos mains toutes les inquiétudes dont j'étais agité.

Chap. XII. — La passion qu'il avait pour le mariage finit par séduire Alipe qui avait des goûts entièrement opposés.

Autant qu'il était en lui, Alipe s'efforçait de me détourner du mariage, me répétant sans cesse que, dès que j'y serais engagé, il nous serait impossible de vivre désormais ensemble dans ce loisir tranquille que l'amour de la sagesse nous faisait désirer depuis si longtemps. Quant à lui, il était très-chaste, et sous ce rapport d'autant plus admirable, que, dans sa première jeunesse, il s'était laissé aller à quelques désordres, et que ce genre de volupté ne lui était point inconnu ; mais il s'en était retiré aussitôt, avec regret et confusion de s'y être laissé entraîner; et depuis, il avait vécu dans une parfaite continence.

De mon côté, je lui opposais les exemples de ceux qui, pour avoir été mariés, n'en étaient pas moins demeurés dans l'amour de la sagesse, dans le service de Dieu, et dans l'affection et la fidélité qu'ils devaient à leurs amis. Toutefois j'étais fort éloigné de cette vertu éminente qui a paru dans ces grands personnages. Asservi, par l'infirmité de ma chair, à ces voluptés qui donnent la mort, je traînais après moi ma chaîne, craignant d'en être délivré, ne pouvant souffrir qu'on touchât à ma plaie; et les conseils salutaires qu'il me donnait, je les repoussais comme un esclave à qui sa servitude est chère, et qui repousse la main qui vient le délivrer.

De plus, le démon se servait de moi pour séduire Alipe : mes paroles étaient pour cet esprit impur comme autant de piéges attrayants qu'il semait sur sa route, et dans lesquels il espérait lui faire perdre et la pureté de son cœur, et la liberté de son esprit ; car, m'estimant autant qu'il le faisait, c'était

[1] Sap., VIII, 21.

pour ce jeune homme un grand sujet d'étonnement de me voir si fortement attaché à ces voluptés grossières, et à un tel point, que, chaque fois qu'il nous arrivait d'en parler, je ne pouvais m'empêcher de lui avouer que vivre dans le célibat était une chose tout à fait impossible pour moi. Mais en même temps j'essayais de justifier ce qui lui semblait si étrange, lui faisant observer qu'il y avait bien de la différence entre un plaisir passager qu'il n'avait, pour ainsi dire, goûté que furtivement, dont toutes les impressions étaient effacées de sa mémoire, dont par conséquent la privation n'avait rien de sensible pour lui, entre un tel plaisir, dis-je, et ces douceurs d'un commerce habituel tel que celui dans lequel je vivais, surtout lorsqu'il avait reçu du mariage ce qui pouvait le rendre honnête et légitime ; qu'il ne devait donc point s'étonner qu'un tel genre de vie me parût doux, et qu'il me fût impossible d'y renoncer. De semblables discours souvent répétés lui donnaient aussi quelque envie de se marier ; la curiosité faisait en lui ce que la volupté n'avait pu faire. Il voulait savoir, disait-il, quel pouvait être ce contentement sans lequel ma vie, qu'il trouvait estimable sous tant de rapports, me semblait à moi un supplice plutôt qu'une véritable vie.

Libre qu'il était d'un tel joug, et ne pouvant assez s'étonner de m'y voir ainsi asservi, il était donc poussé par son étonnement même à faire l'expérience d'une chose qu'il voyait être l'objet de mes désirs les plus passionnés, s'exposant par cette expérience même au danger de tomber dans une semblable servitude. Qu'était-ce en effet, « sinon faire alliance » avec la mort[1], » ainsi que le disent nos saints livres? Et ne disent-ils pas encore : « Celui qui cherche le péril ne peut » manquer de périr[2]. » Car s'il est quelque chose d'honnête dans le mariage, par exemple, bien gouverner sa famille, et élever selon Dieu ses enfants, ni l'un ni l'autre nous n'en étions touchés que fort médiocrement. Nous étions entraînés, moi, par cette ardeur insatiable de satisfaire une passion dont l'habitude m'avait fait l'esclave malheureux ; lui, comme je l'ai déjà dit, par cet étonnement où l'avait jeté ma folle

[1] Is., XXVIII, 15. — [2] Eccles., III, 27.

passion, et dont il ne pouvait revenir. Tel était notre état à l'un et à l'autre, ô Dieu infiniment grand! qui ne nous abandonniez point dans notre extrême bassesse, jusqu'à ce qu'il plût à votre miséricorde de venir, par des voies inconnues et merveilleuses, au secours de deux misérables.

Chap. XIII. — Sa mère demande à Dieu quelque révélation touchant le mariage qu'elle projetait pour lui, et n'en peut obtenir.

Cependant on s'occupait sans relâche du soin de me marier: déjà j'avais fait la recherche d'une fille, et déjà elle m'avait été promise. Ma mère mettait une grande ardeur à cette affaire, dans l'espérance où elle était que le mariage me conduirait au baptême, me voyant avec joie plus disposé de jour en jour à le recevoir, et reconnaissant ainsi, dans ma foi toujours croissante, l'accomplissement de ses vœux et de vos promesses. Mais lorsque, sollicitée tout à la fois par mes instances et par ses tendres inquiétudes, elle vous demandait sans cesse, et élevant vers vous du fond du cœur le cri de sa prière, de lui faire connaître dans quelque vision, ce qui pouvait être de mon futur mariage, vous ne voulûtes jamais sur ce point satisfaire son désir. Il ne se présentait à elle que quelques images fantastiques, vains produits des efforts de son esprit, sans cesse occupé de cette pensée : c'était avec mépris qu'elle me racontait ces visions mensongères, et non avec cette ferme confiance qu'elle était accoutumée d'avoir aux choses qui lui venaient réellement de vous; et à cette occasion elle me dit qu'elle savait discerner par je ne sais quel sentiment qu'aucune parole ne pouvait exprimer, ce qu'il vous plaisait de lui révéler réellement dans ses songes, de ces rêves menteurs que, dans le sommeil, enfantait son imagination. Cependant on poursuivait l'affaire de mon mariage; mais comme la fille que l'on demandait pour moi ne pouvait être de deux ans en âge de se marier, on était résolu d'attendre, parce que, du reste, toutes les convenances s'y trouvaient.

Chap. XIV. — Projet d'une vie commune avec quelques amis; ce qui l'empêche de se réaliser.

Nous étions un certain nombre d'amis qui, nous entretenant souvent ensemble des misères et des agitations de la vie, telle qu'on la passe dans le monde, et les jugeant tout à fait insupportables, avions formé le dessein de nous retirer dans quelque lieu écarté, pour y vivre dans un repos que rien désormais ne pourrait troubler; et la chose était presque arrêtée entre nous. Pour l'exécution de ce plan, nous avions imaginé de mettre en commun tout ce que nous possédions, de manière à faire un seul patrimoine de nos fortunes diverses, voulant qu'unis comme nous l'étions par une franche amitié, cette union de nos biens fût de même si parfaite, que telle chose ne fût plus à celui-ci, telle autre à celui-là; mais que tous eussent droit à ce qui appartenait à chacun, que chacun pût jouir de ce qui appartenait à tous. Nous comptions, pour former une telle société, pouvoir nous réunir à peu près dix personnes, et dans ce nombre plusieurs dont la fortune était considérable, entre autres un de mes compatriotes nommé *Romanien*[1], dès l'enfance l'un de mes plus intimes amis, et que des affaires importantes avaient amené à la cour de l'empereur. Nul n'avait plus d'ardeur que lui pour la réussite de ce projet; et comme il était sans comparaison le plus riche de tous, son autorité était d'un grand poids pour entraîner les autres.

Nous avions même arrêté que, chaque année, nous choisirions entre nous deux économes à qui serait confiée l'administration entière des revenus, de manière que tous les autres pussent demeurer dans un parfait repos, sans se mêler absolument d'aucune affaire. Mais lorsque nous vînmes à considérer si de tels arrangements pourraient convenir aux femmes que quelques-uns de nous avaient déjà, et à celle que je voulais avoir, ce plan que nous avions concerté avec tant de

[1] C'est à ce Romanien que saint Augustin adressa depuis ses livres *contre les Académiciens* et celui *de la véritable Religion*.

complaisance, s'évanouit entre nos mains et s'en alla en fumée.

Nous voilà donc retombés dans nos plaintes et dans nos gémissements; nous voilà comme forcés de rentrer dans les voies larges et accoutumées du siècle, parce que mille pensées diverses agitaient nos esprits, tandis que vos desseins, Seigneur, sont immuables et éternels. Ainsi votre sagesse se faisait comme un jeu de nos résolutions, alors qu'elle s'apprêtait à accomplir les siennes, à nous donner au temps marqué la nourriture dont nous avions besoin, et ouvrant sur nous sa main, à remplir nos âmes de grâces et de bénédictions.

Chap. XV. — La femme qu'il avait avec lui en ayant été séparée, il en prend une autre.

Cependant mes péchés se multipliaient : on avait en quelque sorte arraché d'auprès de moi, et comme un obstacle à mon mariage, la femme à laquelle je m'étais attaché depuis plusieurs années; mais je n'avais pu de même l'arracher de mon cœur sans qu'il en fût déchiré, et cette plaie saignait encore. Quant à cette femme, elle était retournée en Afrique, laissant auprès de moi un fils qui était né de notre commerce illégitime; et se consacrant à vous, ô mon Dieu, elle vous fit le vœu de passer le reste de ses jours dans la continence. Mais moi, assez malheureux pour ne pouvoir imiter une simple femme, incapable de supporter ce retard de deux années qu'il me fallait attendre pour me marier, et moins possédé d'un désir honnête du mariage qu'esclave de la volupté, je formai avec une autre femme de nouvelles liaisons criminelles, comme si mon dessein eût été d'entretenir et même d'accroître la maladie de mon âme, et de souiller en quelque sorte un amour légitime en y portant tous les vices de mes habitudes déréglées. Cependant, séparé du premier objet de mon attachement, la blessure que m'avait faite cette séparation n'était point encore guérie. La douleur que j'en avais ressentie, d'abord si vive, semblait s'être apaisée, mais uniquement par la corruption plus profonde de la plaie; et la

maladie, en apparence moins violente, n'en était devenue que plus incurable.

Chap. XVI. — Ses craintes de la mort et du jugement. Que la vie heureuse n'est point dans les voluptés charnelles.

A vous la gloire et la louange, ô Source de toutes miséricordes! Plus ma misère m'éloignait de vous, et plus vous vous approchiez de moi. Déjà s'avançait votre main pour me tirer de cette fange où j'étais enseveli, pour me laver de mes souillures : et ce que vous alliez faire, je l'ignorais ; et même en ce moment je me serais plongé dans les dernières profondeurs de ce gouffre des voluptés charnelles, si je n'eusse été retenu par la crainte de la mort et de votre jugement, crainte que tant de fausses opinions et si diverses qui s'étaient succédé dans mon esprit, n'avaient jamais pu effacer de mon cœur.

Je recherchais souvent dans mes entretiens avec mes amis, Alipe et Nébride, quels étaient les vrais biens et les vrais maux; et je leur avouais que les sentiments d'Épicure m'auraient semblé préférables à ceux de tous les autres philosophes, si j'eusse pu perdre cette croyance que la mort du corps ne détruisait point la vie de l'âme, et qu'après cette mort elle était traitée selon ses œuvres, ce qu'Épicure n'avait pas voulu admettre. Je leur demandais ensuite ce qui pourrait nous empêcher d'être heureux, et même ce que nous pourrions désirer de plus, s'il nous était donné d'être immortels, et en même temps de vivre dans une jouissance perpétuelle des voluptés des sens, telles que nous les connaissions, et sans aucune crainte de pouvoir jamais les perdre; et je ne savais pas que cela même était une preuve de mon extrême misère, d'être tellement plongé dans ces voluptés grossières, tellement entouré de ténèbres, que je ne pouvais apercevoir cette pure lumière d'innocence, cette beauté toute céleste qui seule mérite d'être aimée pour elle-même, beauté qui ne se découvre qu'aux yeux de l'âme, et à laquelle ne saurait atteindre l'œil de la chair.

Malheureux que j'étais, il ne m'arrivait pas même de considérer de quelle source me venait le plaisir que je trouvais à m'entretenir de ces choses avec mes amis, toutes honteuses qu'elles pouvaient être ; de faire cette réflexion si simple que, quelle que pût être l'ardeur dont j'étais embrâsé pour les voluptés charnelles, et quelques moyens qui me fussent donnés de les satisfaire, sans ces mêmes amis je n'aurais pu être heureux ; et cependant mon attachement pour eux était entièrement désintéressé, et j'étais assuré qu'ils m'aimaient également sans aucune espèce d'intérêt.

O voies d'égarements! Malheur à l'âme imprudente qui, s'éloignant de vous, ô mon Dieu, espère trouver quelque chose qui soit préférable à vous! Elle va errant de tous côtés; elle revient sur ses pas, elle s'agite en tous sens, et tout n'est pour elle que trouble et afflictions ; en vous seul est son repos : et voilà qu'aussitôt vous êtes auprès d'elle ; vous la retirez des sentiers funestes où elle allait s'égarant; vous la faites entrer dans votre voie ; vous la consolez et lui dites : « Cours hardiment, et je te soutiendrai ; je te dirigerai vers » le terme de ta course, et là je serai encore ton soutien. »

LIVRE SEPTIÈME.

:hap. Ier. — Ses efforts pour concevoir Dieu ; il ne le conçoit encore que comme une substance étendue et corporelle.

Déjà avait cessé cette époque de ma vie que j'avais souillée le tant de crimes et de débordements ; et, sortant de l'ado-escence, j'entrais dans la jeunesse, sans cesser d'être livré à les illusions d'autant plus honteuses que j'étais plus avancé 'ers la maturité de l'âge. Il m'était encore impossible de :oncevoir une substance autrement que comme quelque chose le semblable à ce que voient les yeux du corps. Toutefois,) mon Dieu, vous ne vous présentiez plus à ma pensée sous la 'orme d'un corps tel que les nôtres : depuis que j'avais com-nencé à recevoir quelques notions de la vérité, j'avais tou-ours rejeté cette imagination, et je me réjouissais de la voir :ondamnée par la foi de l'Église catholique, votre épouse et ıotre mère spirituelle. Mais cherchant à me faire de vous]uelque autre idée, je ne le pouvais ; et n'étant qu'un homme, :t un homme si misérable, je faisais des efforts insensés pour ıous comprendre, vous le seul Dieu, vous le Dieu souverain :t véritable. Du fond de mon âme, j'avais la plus ferme :royance que votre nature était incorruptible, inaltérable, à amais immuable : car bien que les raisons m'en fussent in-:onnues, je voyais cependant très-clairement et avec la plus :ntière certitude que ce qui ne peut ni changer, ni s'altérer, ıi se corrompre, est plus parfait et plus excellent que ce qui :st susceptible d'être changé, altéré et corrompu.

Armé en quelque sorte de cette seule vérité, mon cœur s'é-levait de toutes ses forces contre les vains fantômes dont il était obsédé, et s'efforçait d'écarter cette foule d'images trom-peuses et grossières qui semblaient voler autour de moi ; mais

à peine les avais-je dissipées, qu'en un clin d'œil elles se rassemblaient de nouveau, et leur foule non moins épaisse qu'auparavant venait fondre sur mon esprit qu'elle enveloppait de ses ténèbres; me contraignant de vous concevoir, sinon sous la forme d'un corps purement humain, du moins comme quelque chose de corporel dont l'immensité remplissait le monde dans toutes ses parties, qui même était répandu hors du monde dans des espaces infinis; espèce de substance que je supposais en même temps incorruptible, inaltérable, immuable, par conséquent fort au-dessus de ce qui est sujet à la corruption, au changement, à l'altération. Et j'en jugeais ainsi, parce que je ne pouvais imaginer que comme un pur néant ce qui n'aurait pas rempli un lieu quelconque, le considérant comme un néant plus absolu même qu'un espace dont on aurait fait disparaître toute espèce de corps ou céleste ou terrestre, mais qui cependant serait demeuré *espace*; et, vide de toutes choses, aurait du moins conservé son étendue.

Tel était mon esprit, tellement appesanti, tellement aveuglé par la chair, que j'étais moi-même inconnu à moi-même. Tout ce qui ne pouvait ni s'étendre, ni se répandre, ni se resserrer dans un certain lieu, ou qui n'était pas tel du moins qu'il ne contînt ou pût contenir quelque chose qui eût de semblables propriétés, n'était, comme je l'ai déjà dit, que le néant même pour moi. Selon que les objets matériels se succédaient à mes yeux, ainsi se succédaient les images qui se formaient dans ma pensée; et je ne prenais pas garde que cette action de mon esprit par laquelle je créais en quelque sorte ces images corporelles, était d'une nature différente des corps; et que cependant elle n'eût pu s'en former ainsi des images, si elle n'eût été elle-même quelque chose de grand.

Je vous croyais donc, ô mon Dieu, ô la vie de ma vie, grand d'une grandeur répandue dans les espaces infinis, et pénétrant la masse entière du monde, de manière que vous vous étendiez encore de toutes parts au-delà de cet univers, sans bornes et sans limites; et que la terre, le ciel, toutes choses créées, étaient remplis de vous, se terminaient en vous, qui

n'aviez de terme nulle part. Car de même que cet air grossier qui environne le monde que nous habitons, ne saurait empêcher la lumière du soleil de se frayer un passage à travers sa substance, ce qu'elle fait, non en la déchirant et en la divisant, mais en la pénétrant doucement et la remplissant tout entière de ses clartés ; de même je m'imaginais que vous passiez, non-seulement à travers les substances de l'air et de l'eau, mais encore que, pénétrant la terre dans sa masse et jusque dans ses parties les plus petites, partout invisible et présent, vous gouverniez ainsi, par cette union secrète et cette influence tant intérieure qu'extérieure, toutes les choses que vous avez créées.

Telles étaient mes conjectures, parce qu'il m'était impossible d'imaginer autre chose; et cependant rien n'était plus faux; car s'il en était ainsi, une plus grande partie de la terre contiendrait une partie plus grande de votre être ; une plus petite en contiendrait une moindre ; et toutes choses seraient remplies de votre substance dans une telle mesure qne vous seriez plus dans le corps de l'éléphant que dans celui d'un passereau, par la raison que celui-là étant beaucoup plus grand, occupe un plus grand espace ; et de même à proportion et dans toutes les parties du monde, les unes en auraient plus, les autres moins, selon leurs diverses dimensions. Cela n'est pas ainsi, Seigneur ; mais votre lumière n'avait point encore éclairé mes ténèbres.

Chap. II. — Argument invincible de Nébride contre les Manichéens.

C'était assez pour confondre ces Manichéens à la fois trompeurs et trompés, ces grands parleurs dont toutefois la langue est comme muette, parce que votre parole éternelle n'est point dans leur bouche ; c'était assez, Seigneur, de ce raisonnement que faisait contre eux Nébride, même avant que nous n'eussions quitté Carthage, et qui m'avait déjà fort ébranlé, ainsi que tous ceux qui l'avaient entendu. Il leur demandait quel mal pouvait vous faire à vous, mon Dieu, ou, comme ils vous appellent, au *bon principe*, cette prétendue *race de ténèbres* qu'ils vous opposent comme un principe

mauvais de sa nature, quel mal, dis-je, ce *mauvais principe* pourrait vous faire, en cas que vous fussiez résolu de ne pas entrer en guerre avec lui? Si l'on répondait qu'en effet il pouvait vous être nuisible, alors il s'ensuivait que vous n'étiez ni incorruptible, ni inviolable : que si l'on soutenait au contraire que ce mauvais principe était impuissant à vous nuire, alors il n'y avait plus de raison pour expliquer ce combat dans lequel on vous supposait engagé sans cesse avec lui, combat étrange dont l'effet eût été de mêler avec cette puissance ennemie, dont vous n'étiez point le créateur, une portion de vous-même, ou du moins une production de votre propre substance; et, par ce mélange, de la corrompre au point que, passant de la félicité à la misère, elle fût réduite à avoir besoin de secours pour sortir de cet état misérable et pour se purifier de ce qui pouvait la souiller. Or, selon ces sectaires, cette portion de votre substance est l'âme de l'homme, que votre VERBE, à qui appartient la liberté, la pureté, l'entière perfection, est venu délivrer de son esclavage, de ses souillures, de sa corruption, bien que corruptible lui-même, puisqu'il n'est également qu'une même substance avec elle et avec vous [1].

Ainsi, d'après cet argument sans réplique de Nébride, si les Manichéens, Seigneur, considèrent votre substance comme incorruptible, quelle que soit d'ailleurs l'idée qu'ils peuvent s'en faire, toute cette prétendue guerre du *bien* et du *mal* n'est plus qu'une erreur détestable. Que s'ils osent dire que la substance divine est sujette à la corruption, cela même est un si énorme blasphème, qu'on ne le saurait prononcer sans horreur. C'en devait donc être assez pour me faire à l'instant même rejeter tout le poison de cette doctrine, dont mon esprit était comme oppressé, puisqu'il leur était impossible d'échapper à ces difficultés, autrement que par le double sacrilége de leur cœur, qui aurait osé concevoir d'aussi abominables impiétés, de leur langue qui aurait eu l'audace de les proférer.

[1] Voyez au commencement de ce volume la note déjà plusieurs fois indiquée.

Chap. III. — Ses incertitudes sur l'origine du mal, bien qu'il sût déjà qu'il procédait du libre arbitre et non de Dieu.

Cependant, quoique je fusse alors dans la ferme croyance qu'il ne pouvait y avoir ni changement, ni altération, ni rien de corruptible dans le Seigneur notre Dieu, dans le Dieu véritable qui a créé et nos âmes et nos corps, et tout ce qui existe, j'étais toujours dans l'incertitude de la cause du MAL, et, sur ce sujet, rien ne se démêlait encore clairement dans mon esprit. Toutefois, quelle que pût être cette cause, je concevais très-bien qu'il me fallait la chercher de manière à n'être point dans la nécessité de conclure que la nature divine est sujette au changement, afin de ne pas tomber moi-même dans le MAL en cherchant à le connaître. Il en résultait donc que désormais je poursuivais une telle recherche avec une entière sécurité, bien sûr qu'il n'y avait rien que de faux dans tout ce que disaient ces malheureux sectaires que je détestais alors de toutes les forces de mon âme, les voyant qui cherchaient cette origine du mal, possédés eux-mêmes d'une telle malice, qu'ils aimaient mieux soutenir que ce mauvais principe pouvait s'unir à votre substance, que reconnaître dans la leur une disposition quelconque à mal faire.

Mon esprit faisait des efforts pour comprendre ce que j'avais entendu dire, que le mal dont nous nous rendons coupables prend sa source dans notre libre arbitre; que celui que nous souffrons vient de votre justice ; mais, sur ce point, il ne s'offrait rien à sa vue qui pût le satisfaire. Ainsi, faisant tout ce qui était en moi pour sortir des profondeurs de cet abîme, j'y retombais aussitôt; et, m'efforçant de nouveau, j'y retombais encore, et, malgré tous mes efforts, toujours réduit au même état.

Cependant je n'étais pas plus assuré de mon existence que je ne l'étais d'avoir une volonté; et c'était là ce qui me soulevait un peu et me faisait comme entrevoir votre lumière. Ainsi, quand il m'arrivait de vouloir ou de ne pas vouloir, j'avais la certitude absolue que c'était moi qui voulais ou ne voulais pas; et je commençais à m'apercevoir qu'en cette vo-

lonté, c'est-à-dire en moi-même, était la cause de mon péché. Quant à ce que je ne faisais qu'à regret, et comme malgré moi, je le considérais plutôt comme un mal que je souffrais, que comme un mal que je commettais, comme une punition, plutôt que comme un péché ; et, pénétré que j'étais de l'idée de votre justice, je reconnaissais aussitôt qu'il ne se pouvait faire que je ne fusse pas justement puni.

Mais aussitôt je me disais : « Qui m'a créé ? N'est-ce pas » mon Dieu, non-seulement un Dieu bon, mais qui est la » bonté même ? D'où me vient donc de vouloir ainsi le mal, » de ne pas vouloir le bien, ce qui fait que je suis vraiment » coupable et justement puni ? Qui a pu mettre cela en moi ? » Qui a planté en mon cœur une racine si amère, puisque je » suis tout entier l'ouvrage de ce Dieu si souverainement » bon ? Si le Démon en est l'auteur, qui l'a fait lui-même » démon ? Si ce n'est une volonté perverse qui, d'ange de » lumière qu'il était, en a fait un ange de ténèbres, comment » cette volonté qui l'a perdu a-t-elle pu naître en lui, puisque, » par la bonté infinie de son Créateur, rien n'avait été mis » en lui qui ne fût bon. » Ces pensées pesaient en quelque sorte sur mon esprit et me replongeaient dans mes anciennes ténèbres, sans toutefois me faire descendre jusqu'au fond de cet abîme infernal[1], où il n'y a plus de louanges pour votre saint nom ; puisque l'on préfère y croire que vous êtes asservi au mal que de supposer l'homme capable de le commettre.

Chap. IV. — Que Dieu, étant le souverain bien, est nécessairement incorruptible.

C'était avec des efforts non moins grands que je cherchais à m'éclairer sur ce qui m'arrêtait encore : une telle application m'ayant déjà fait découvrir que ce qui est incorruptible est, de sa nature, meilleur que ce qui est corruptible, j'en concluais, Seigneur, que, quelle que pût être votre substance,

[1] C'est-à-dire, dans les croyances du *Manichéisme*, qu'il avait entièrement abandonnées.

elle était libre de toute corruption. Car l'esprit de l'homme n'a jamais pu et ne pourra jamais concevoir rien de plus excellent que vous, c'est-à-dire que le souverain bien. Or, puisqu'il est de toute évidence et de toute certitude que ce qui est exempt de corruption vaut mieux que ce qui se peut corrompre, et que j'en étais intimement convaincu, j'aurais été capable d'élever ma pensée à quelque chose de meilleur que vous, ô mon Dieu, si en effet vous n'eussiez pas été corruptible.

Reconnaissant donc que ce qui est incorruptible doit être préféré à ce qui est corruptible, c'était dans cet état parfait que je devais vous chercher, Seigneur, pour considérer ensuite d'où pouvait provenir le MAL, c'est-à-dire cette source de corruption dont votre pure substance ne peut jamais être altérée. Car comment notre Dieu pourrait-il être atteint par la corruption? Ce ne peut être ni par sa volonté, ni par nécessité, ni par hasard. Ce n'est point par sa volonté, parce que, étant Dieu, il ne veut pour soi que le bien, qu'il est lui-même ce bien qu'il veut, et qu'être sujet à la corruption n'est pas un bien. De même ce n'est point par nécessité : rien ne peut le contraindre à faire quelque chose ; car sa puissance n'est pas moindre que sa volonté ; disons mieux, la volonté et la puissance de Dieu sont Dieu même ; et si l'une pouvait être plus grande que l'autre, Dieu serait en effet plus grand que lui-même. Enfin, que peut-il arriver par hasard à celui qui connaît toutes choses, et tellement, que la connaissance même qu'il en a est la cause de leur être? Mais pourquoi tant de paroles pour prouver que Dieu est incorruptible, puisque, s'il en était autrement, il ne serait pas Dieu ?

Chap. V. — Suite e ses incertitudes sur l'origine du mal.

Je cherchais alors d'où pouvait provenir le mal ; mais je ne le cherchais pas bien, et ma recherche ne me le faisait point découvrir. Mon esprit se représentait donc l'univers et tout ce qui est visible dans son étendue, la terre, la mer, l'air, les astres, les plantes, les animaux ; en même temps

tout ce que nos yeux n'y sauraient apercevoir, le firmament, les anges, toutes les substances spirituelles. Et ces substances mon imagination les plaçait aussi en de certains espaces, comme si elles eussent été des corps. De cette universalité des êtres que vous avez créés, je me faisais une grande masse où je les rangeais tous dans un certain ordre, non-seulement ceux qui étaient vraiment corporels, mais encore ceux que je leur assimilais, bien qu'ils fussent de purs esprits. Cette masse dont je ne pouvais en effet déterminer la véritable grandeur, je me la figurais aussi grande qu'il me plaisait, mais toujours finie et bornée, quelque étendue qu'il me plût de lui donner. Je vous considérais ensuite, ô mon Dieu! comme environnant de toutes parts et pénétrant cette masse, et toutefois demeurant vous-même de toutes parts infini ; à peu près comme on pourrait se représenter une mer infinie dans son étendue, et renfermant en elle-même une éponge d'une grosseur prodigieuse, mais qui, finie néanmoins dans ses dimensions, serait ainsi toute pénétrée des eaux de cette mer sans bornes ni limites.

C'est ainsi que je vous considérais dans votre essence infinie, remplissant de toutes parts cette masse finie, assemblage de toutes vos créatures ; et je me disais à moi-même : « Voilà quel est Dieu, et voilà quelles sont ses créatures : oh » combien il est bon, combien incomparablement meilleur » que tous les ouvrages de ses mains! Cependant, puisqu'il » est essentiellement bon, ce qu'il a créé doit participer de sa » bonté : et voilà pourquoi il environne toutes choses et les » remplit de sa substance. Mais s'il en est ainsi, où donc est » le mal? d'où peut-il venir, et par où s'est-il introduit dans » le monde? Quelle est sa racine? Quelle semence a pu le » produire? Est-ce que le mal n'existerait point en effet? » Dans ce cas, pourquoi craindrions-nous, pourquoi chercherions-nous à éviter ce qui n'est pas? Mais en supposant » que nous n'ayons réellement aucun sujet véritable de craindre, cette crainte qui nous agite et nous tourmente sans » sujet, elle-même n'est-elle pas un mal? et ce mal n'est-il » pas d'autant plus grand que nous sommes dans la crainte, » lorsqu'en effet il n'y a rien à craindre? Ainsi donc, ou le

» mal que nous craignons existe véritablement, ou la crainte
» seule que nous éprouvons est un mal véritable.

» Quel est donc le principe du mal, puisque Dieu, essen-
» tiellement bon, n'a rien fait que de bon? Sans doute qu'é-
» tant le souverain bien, il n'a pu communiquer à ses ouvra-
» ges toute la plénitude de sa bonté; mais, enfin, tout est bon,
» Créateur et créatures : d'où vient donc le mal? Serait-ce de
» cette matière de laquelle Dieu a tiré la création? Serait-il
» donc vrai qu'il existait dans le principe une matière dont
» la nature était mauvaise, et que Dieu, l'ayant formée et or-
» donnée, il a laissé en elle quelque chose qu'il n'a pas voulu
» changer en bien? Mais quel a pu être son dessein? Tout-
» puissant comme il est, ne pouvait-il donc pas la changer
» tout entière et la convertir, de manière qu'il n'y restât rien
» absolument de mauvais? Enfin, pourquoi, puisqu'elle était
» mauvaise, a-t-il eu la volonté d'en faire quelque chose? et
» pourquoi ne l'a-t-il pas plutôt anéantie par un effet de sa
» toute-puissance? Pouvait-elle donc exister par elle-même
» et contre sa volonté? Ou bien, si elle était éternelle, pour-
» quoi, pendant des espaces de temps infinis, a-t-il permis
» qu'elle demeurât de la sorte? et comment s'est-il si tard
» avisé d'en faire quelque chose? Que, si en effet il lui a plu
» tout à coup d'exercer sa puissance, ne valait-il pas mieux
» qu'il l'employât à détruire cette matière, afin de demeu-
» rer SEUL, lui le Bien suprême, infini et véritable? Ou s'il
» ne convenait pas que celui qui est infiniment bon ne com-
» muniquât pas sa bonté, et ne la fît pas éclater dans la créa-
» tion de quelque ouvrage digne de lui, ne pouvait-il pas
» écarter, détruire entièrement cette matière mauvaise, et en
» former une bonne dont il eût créé toutes choses? Car il ne
» serait pas tout-puissant, s'il ne pouvait rien créer de bon,
» sans l'aide d'une matière mauvaise que lui-même n'aurait
» pas créée. »

Telles étaient les pensées que je roulais misérablement dans mon esprit, dévoré de mille soins, et tourmenté de toutes les terreurs de la mort. Cependant, quoique la vérité ne me fût point encore connue, mon cœur n'en demeurait pas moins ferme dans la loi de JÉSUS-CHRIST notre Sauveur,

telle que nous l'enseigne l'Église catholique ; foi encore informe sans doute, flottante encore sur plusieurs points de votre sainte doctrine, mais enfin enracinée dans mon âme, et qui de jour en jour s'y fortifiait davantage.

Chap. VI. — Vanité de la science des astrologues. Aventure remarquable à ce sujet.

Déjà même j'avais rejeté loin de moi les prédictions mensongères et les extravagances impies des astrologues. Que sur ce point encore, ô mon Dieu! je confesse hautement et du plus profond de mon cœur vos miséricordes infinies sur moi. C'est vous, Seigneur, c'est vous seul (car quel autre peut nous délivrer de l'erreur, véritable mort de nos âmes, si ce n'est celui qui par lui-même est la Vie qui ne saurait mourir, la Sagesse qui éclaire nos ténèbres sans emprunter d'ailleurs sa lumière, la Providence qui gouverne tout dans le monde, et jusqu'à une feuille d'arbre qui est le jouet des vents?), c'est donc vous seul qui sûtes, par une rencontre merveilleuse, vaincre en moi cette opiniâtreté avec laquelle j'avais combattu et les sages raisonnements du vieillard Vindicien et ceux de Nébride qui, bien que jeune encore, avait une vivacité d'esprit incomparable, le premier affirmant avec la plus grande force, le second établissant avec une sorte de doute qu'il n'existait point un art de prédire les choses futures, mais que par hasard on rencontrait quelquefois la vérité en multipliant les conjectures; et que dans ce grand nombre de choses que disent ces prétendus devins, parcourant comme ils font, et à l'aventure, tous les évenements possibles de la vie, il en est quelques-uns qui doivent nécessairement arriver. Vous vous servîtes donc pour me ramener à la vérité d'un de mes amis, très-grand partisan de l'astrologie, et quoiqu'il n'y fût pas fort habile, très-ardent à consulter les astrologues, lequel racontait naïvement une chose qu'il avait apprise de son père, sans se douter qu'elle suffisait pour détruire de fond en comble cette vaine science dont il faisait tant d'estime.

Cet homme, nommé Firmin, qui avait reçu une éducation

honnête, et cultivé jusqu'à un certain point l'art de bien parler, me consultant un jour, comme son ami le plus cher, sur quelques affaires qui lui donnaient, selon le monde, de grandes espérances pour son avenir, me demanda ce que j'en augurais, d'après ce qu'il appelait son *horoscope*. Je ne refusai point de lui donner à ce sujet mes conjectures, et de lui dire ce qui me vint à la pensée ; mais comme je commençais déjà sur ce point à incliner vers l'opinion de Nébride, je ne pus m'empêcher d'ajouter que j'étais à peu près persuadé que toutes recherches de cette espèce étaient vaines et ridicules. Alors il me dit que son père avait eu pour les livres qui traitent de cette science un goût extraordinaire, et qu'il avait un ami, lequel n'en était pas moins entêté que lui ; que tous les deux s'étaient livrés ensemble à cette étude puérile à laquelle ils donnaient tout leur temps, et avec une ardeur si grande, qu'ils allaient jusqu'à observer dans les animaux qui naissaient chez eux le moment de leur naissance, et la position des astres à ce moment, afin d'acquérir par de telles expériences une connaissance plus profonde de leur art.

Il me raconta ensuite (et c'était de son père qu'il l'avait appris) que, lorsque sa mère était grosse de lui, une esclave qui appartenait à cet ami donna en même temps des signes de grossesse, ce qui ne pouvait échapper à un homme tel que son maître, lui qui observait avec un soin si curieux même quand ses chiennes faisaient leurs petits. Il arriva donc que tous les deux, s'appliquant à remarquer avec un soin inexprimable le jour, l'heure, et jusqu'au moment le plus fugitif de l'accouchement, l'un de sa femme, l'autre de son esclave, elles accouchèrent toutes les deux ensemble, au même instant, et tellement au même instant, que ce fut une nécessité que la figure que chacun d'eux fit de son côté pour l'une et l'autre naissance, se trouvât être précisément la même. Car lorsque ces deux femmes avaient commencé à entrer dans le travail de l'enfantement, ils s'étaient donné aussitôt mutuellement avis de ce qui se passait dans leurs maisons, et en même temps ils avaient eu soin de tenir des esclaves tout prêts pour se les envoyer l'un à l'autre, au moment même où elles seraient accouchées, ce qui leur était très-facile, parce que tous les

deux étaient chez eux très-ponctuellement obéis. Enfin, il se trouva que ces esclaves qu'ils s'étaient envoyés se rencontrèrent si juste à moitié chemin, qu'il fut impossible à l'un et à l'autre des deux amis de marquer un moment différent et de concevoir même la moindre différence dans la position des astres, lors de la naissance des deux enfants. Et cependant Firmin, né d'une famille considérable dans son pays, s'avançait rapidement dans le monde par des voies faciles et agréables ; chaque jour augmentait ses richesses et lui apportait de nouveaux honneurs : le fils de l'esclave, au contraire, demeurait attaché au joug pénible de sa condition servile, sans aucun espoir qu'elle pût jamais s'adoucir, ce que me dit encore ce même Firmin, qui le connaissait parfaitement.

Ayant entendu cette histoire, et n'ayant pu m'empêcher de la croire, parce que celui qui la racontait était très-digne de foi, tout ce qui me restait encore de doutes acheva de s'évanouir; et la première chose que je fis fut de travailler à retirer Firmin lui-même de ces vaines curiosités, lui représentant à cet effet que, pour lui pouvoir prédire au juste ce qui lui devait arriver, il aurait fallu que, sur l'inspection de son horoscope, j'eusse d'abord reconnu qu'il était né de parents très-considérables par leur rang et d'une des premières familles de leur ville, et qu'à ces avantages il joignait encore celui d'avoir été élevé avec le plus grand soin et instruit dans les arts libéraux. Que si cependant cet esclave, né sous le même aspect que lui, m'eût aussi consulté, me montrant un horoscope qui ne pouvait en la moindre chose différer du sien, il m'aurait fallu, pour lui dire aussi la vérité, voir dans cet horoscope *commun à tous les deux,* qu'il était né d'une famille abjecte, dans une condition servile; et enfin y découvrir toutes les circonstances de sa fortune, si éloignées et si contraires de celles que j'aurais dû remarquer auparavant dans les mêmes signes et dans les mêmes figures. Or, comment aurait-il pu se faire que, d'après des signes si parfaitement semblables, il m'eût fallu dire des choses entièrement opposées, afin de rencontrer la vérité, tandis que je me serais réellement trompé en disant à tous les deux les mêmes choses? D'où je concluais, avec la plus grande certitude, que

tout ce qui se dit de vrai d'après l'inspection des astres, c'est le hasard et non la science qui le fait dire ; que de même, dans ce que les astrologues débitent de faux, ce n'est pas la science qui a failli, mais le hasard qui a trompé.

Tout cet entretien avait commencé à me mettre sur la voie : et possédé, comme je l'étais, d'un très-vif désir de convaincre d'erreur et de livrer au ridicule ceux qui font métier de cette science mensongère ; réfléchissant en même temps que, sur cette histoire, ils pourraient se tirer d'embarras en me disant ou que Firmin m'avait trompé, ou qu'il l'avait été par son père, je portai principalement mon attention sur l'exemple que l'on peut tirer de deux jumeaux, qui pour la plupart se suivent de si près en venant au monde, que ce petit intervalle de temps qui les sépare l'un de l'autre, quelle que soit l'importance que l'on prétende lui donner dans l'ordre de la nature, est néanmoins si insensible, qu'il échappe aux moyens qu'a l'homme d'observer, et ne peut être évalué dans ces figures que l'astrologue doit considérer pour établir ses prédictions. Et néanmoins ses prédictions, dans un tel cas, ne se trouveraient pas véritables : car en observant des figures tout à fait semblables, il aurait dû prédire les mêmes choses d'Ésaü et de Jacob ; et cependant les mêmes choses ne leur sont point arrivées. Il se serait donc trompé : tandis que, pour rencontrer juste, il aurait dû dire à chacun d'eux, sur ces figures si entièrement semblables, des choses entièrement différentes. Ainsi donc le hasard seul, et non la science, lui aurait fait trouver la vérité.

Cependant, Seigneur, vous qui êtes la source de toute justice et le modérateur suprême de toutes choses, vous permettez que, par de secrets mouvements également insensibles et à ces fourbes qui prédisent et à ceux qui les consultent, les uns donnent des réponses, et les autres les reçoivent telles qu'ils les méritent, à cause de cette corruption qui est cachée dans le fond de leurs âmes, et selon la profondeur impénétrable de vos jugements. Que l'homme ne s'élève donc point jusqu'à vous demander : Qu'est-ce que cela ? ou : Pourquoi cela ? Qu'il ne le demande point, qu'il se garde de le demander : car il n'est qu'un homme.

Chap. VII. — Il ne peut sortir de ses incertitudes sur l'origine du mal, ni concevoir les choses spirituelles. Agitations et tourments de son esprit à ce sujet.

Seigneur, qui êtes mon unique appui, vous m'aviez alors affranchi de ces liens; mais je cherchais encore d'où vient le mal, et c'était pour moi un labyrinthe où je ne trouvais point d'issue. Toutefois, au milieu des vagues pensées qui m'agitaient sur ce sujet, vous ne permettiez pas que je fusse ébranlé dans cette foi qui me faisait croire que vous ÊTES, que votre essence est immuable, que vous prenez soin des hommes, que vous les jugez suivant leurs œuvres; que JÉSUS-CHRIST est votre Fils unique; que les saintes Écritures, que nous rend si vénérables l'autorité de votre Église catholique, sont la seule voie de salut par laquelle vous avez voulu conduire les hommes à la vie bienheureuse qui doit commencer pour eux après la mort.

Ces vérités étant donc si profondément affermies dans mon esprit, que rien n'était capable de les ébranler, je n'en cherchais pas moins, avec les plus pénibles efforts, quelle pouvait être l'origine du mal. Quels tourments, mon Dieu, que ceux de mon cœur dans l'enfantement de ces pensées! quels furent ses gémissements! Ils arrivaient jusqu'à votre oreille, et je ne le savais pas; et lorsque, dans un silence profond, je poursuivais si ardemment cette recherche, les angoisses secrètes de mon esprit étaient comme autant de voix éclatantes qui s'élevaient jusqu'au trône de votre miséricorde.

Vous saviez, mon Dieu, ce que je souffrais, et nul homme ne le pouvait savoir: car, qu'était-ce que ce peu que j'en laissais entrevoir dans mes entretiens avec mes plus intimes amis? Comment auraient-ils pu voir dans le fond de mon âme ces tempêtes dont elle était agitée, puisque ni la longueur des jours, ni toute l'abondance de mes paroles, n'auraient pu suffire à les leur exprimer? Cependant tous ces soupirs de mon cœur montaient jusqu'à vous; vous entendiez ses *rugissements*[1]. Mes désirs étaient en la présence de mon Dieu;

[1] Ps. XXXVII, 6.

« mais la lumière de mes yeux n'était plus avec moi[1]; » car elle était au-dedans de moi, et je me jetais tout entier hors de moi-même. Cette lumière n'est point contenue dans quelque espace, et mes pensées ne se portaient que vers les choses que contient l'espace; et là il n'était aucun lieu où je pusse trouver quelque repos, ni aucune de ces choses qui m'offrît ce que je cherchais, et de manière que je pusse dire: Me voici bien, j'ai ce qu'il me faut; » et cependant elles ne me permettaient point de retourner où j'aurais été bien en effet. C'est que j'étais au-dessus de toutes ces choses, ô mon Dieu! de même que je suis au-dessous de vous; et que mon bonheur est de vous être soumis, comme il vous a plu de me soumettre tout ce que vous avez créé au-dessous de moi.

C'était là le juste tempérament qu'il me fallait garder: c'était dans cette région moyenne que j'aurais trouvé mon salut; ainsi je serais demeuré la créature que vous aviez faite à votre image, je serais devenu le maître souverain de mon corps, en me faisant votre serviteur. Mais m'étant révolté dans mon orgueil contre mon Seigneur, et m'étant armé de la dureté de mon cœur, comme d'un bouclier pour le combattre, ces créatures, qui devaient être au-dessous de moi, s'élevèrent au-dessus de ma tête, ne me donnant point de relâche, ne me laissant pas le temps de respirer. Elles se présentaient en foule devant mes yeux; si je rentrais en moi-même, j'y retrouvais encore leurs images qui semblaient m'environner de toutes parts, comme pour m'empêcher de retourner en arrière, et comme si elles m'eussent dit: Esprit vil et grossier, où prétends-tu aller?

Ainsi s'était envenimée la plaie de mon cœur, « parce que » vous abattez l'orgueilleux comme un homme blessé à mort[1].» C'était donc mon orgueil qui me séparait de vous; et comme si l'enflure de mon visage eût empêché mes yeux de s'ouvrir, les ténèbres m'environnaient de toutes parts.

[1] Ps. XXXVII, 11. — [2] Ps. LXXXVIII, 11.

Chap. VIII. — La main de Dieu toujours sur lui, jusqu'à ce qu'il eût enfin trouvé la VÉRITÉ.

Vous vivez éternellement, Seigneur; mais votre colère contre nous n'est pas éternelle, puisque vous avez pris en pitié votre créature qui n'est que cendre et poussière, et qu'il vous a plu de purifier en elle ce qui la rendait désagréable à vos yeux. Vous ne donniez point de relâche à mon cœur, le pressant sans cesse d'un aiguillon secret, et jusqu'à ce que, par une vue intérieure et purement spirituelle, il fût enfin parvenu à connaître ce qu'est véritablement son Dieu. Ainsi touchée par votre main invisible et miséricordieuse, se guérissait peu à peu l'enflure de mon orgueil; et la vue de mon âme, obscurcie et troublée, se ranimait par le remède brûlant mais salutaire des peines dont j'étais accablé, et de jour en jour elle prenait des forces nouvelles.

Chap. IX. — Il trouve dans les livres des platoniciens la divinité du Verbe, mais non son humilité et son incarnation.

Et d'abord, voulant me faire connaître combien vous résistez aux superbes, quelles grâces vous répandez sur les humbles, et combien grande est la miséricorde avec laquelle vous avez montré aux hommes ces voies si sûres de l'humilité, en permettant que « votre Verbe se fît chair et qu'il habitât au milieu » d'eux [1]; » vous permîtes que, par le moyen d'un homme, le plus enflé d'orgueil qui se puisse imaginer, il me tombât entre les mains quelques livres des platoniciens, traduits du grec en latin; et là je lus, non pas dans les mêmes termes, mais dans un sens absolument semblable, lequel était appuyé d'un grand nombre de raisons et très-diverses: « Que dès » le commencement était le VERBE, que le Verbe était en » Dieu, et que le Verbe était Dieu; qu'ainsi dès le commen- » cement le Verbe était en Dieu; que toutes choses ont été » faites par lui, et que rien n'a été fait sans lui; que ce qui a

[1] Joan., I, 14.

» été a la vie en lui; que la vie était la lumière des hommes; » que la lumière luit dans les ténèbres, et que les ténèbres » ne l'ont point comprise; que l'âme de l'homme, bien » qu'elle rende témoignage de la lumière, n'est cependant » pas la lumière elle-même; mais que le Verbe de Dieu qui » est en Dieu, est la lumière véritable qui éclaire tout homme » venant au monde; qu'il était dans le monde; que le monde » a été fait par lui, et que le monde ne l'a point connu [1]. »

Mais les paroles suivantes: « Que le VERBE étant venu » parmi les siens, les siens ne l'ont point reçu, et qu'à tous » ceux qui l'ont reçu et qui ont cru en son nom, il a donné » le pouvoir d'être faits enfants de Dieu [2], » je ne les trouvais point dans ces livres. J'y lisais encore que ce VERBE, » qui est Dieu, n'est pas né « de la chair, ni du sang, ni des » désirs sensuels de la volonté de l'homme, mais de Dieu [3]; » » mais je n'y voyais point, « que le VERBE a été fait chair, et » qu'il a habité parmi nous [4]. »

J'observai en outre qu'il était marqué en plusieurs endroits de ces livres, et exprimé en diverses manières, « que le Fils » ayant la même essence que le Père, n'a pas cru rien usur- » per en se faisant égal à Dieu, puisqu'il est, par sa nature, » une même chose avec lui [5]; » mais j'y cherchai vainement » qu'il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un es- » clave, se faisant semblable à l'homme, et paraissant à l'ex- » rieur comme un homme; qu'il s'est humilié et s'est fait » obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; qu'en » récompense Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et lui a » donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au » nom de JÉSUS tout genou fléchît dans le ciel, sur la terre et » dans les enfers, et que toute langue publiât hautement que » le Seigneur JÉSUS est dans la gloire de son Père [6]. » Ces livres, dis-je, ne contenaient point ces choses.

Je trouvai encore dans ces mêmes livres, « que votre Fils » unique, coéternel avec vous, subsiste avant tous les temps » et par delà tous les temps, immuable comme vous; que nos

[1] Joan., I, 1 à 10. — [2] Joan., I, 11 et 12. — [3] — Joan., I, 13. — [4] Joan. I, 14. — [5] Philipp., II, 6. — [6] Philipp., II, 7, 11.

» âmes ne sont heureuses que parce qu'elles reçoivent de sa » plénitude, et qu'elles n'ont la sagesse qu'autant qu'elles » sont renouvelées par la participation de la sagesse éternelle » qui habite en lui[1] ; » mais « que ce Fils unique soit mort dans » le temps pour des impies ; que vous ne l'ayez point épar- » gné, et que vous l'ayez livré à la mort pour nous tous[2], » ces livres n'en disent rien.

« C'est là ce que vous avez caché aux sages et que vous » avez révélé aux petits, afin que ceux qui sont accablés sous » le poids du travail et surchargés viennent à lui, et qu'il les » soulage, parce qu'il est doux et humble de cœur[3] ; car il » conduit les humbles dans la justice, et il enseigne ses voies » à ceux qui sont doux[4] ; » nous remettant tous nos péchés, alors qu'il nous voit vraiment humiliés et affligés.

Mais ceux qu'enfle l'orgueil d'une science vaine et dédaigneuse ne l'écoutent point quand il leur dit : « Apprenez de » moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez » le repos de vos âmes[5]. Et lors même qu'ils connaissent » Dieu, ils ne le glorifient point comme Dieu, et ne lui ren- » dent point les actions de grâces qui lui sont dues; mais ils » se perdent dans la vanité de leurs pensées ; la folie de leurs » cœurs les remplit de ténèbres, et par cela même qu'ils se » disent sages, ils n'en sont que plus insensés[6]. « Aussi ces livres me montrèrent-ils la majesté du Dieu vivant et votre gloire incorruptible, transportées, par les faux sages qui les ont écrits, à des idoles, à des simulacres taillés à la ressemblance de l'homme, et à celle des oiseaux, des quadrupèdes, des serpents ; j'y trouvai les *viandes de l'Égypte* qui firent perdre son droit d'aînesse à Esaü, c'est-à-dire au peuple juif dont il était la figure, à ce peuple le premier né entre tous les peuples, lorsque tournant son cœur vers l'Égypte qu'il venait de quitter, il adora un vil animal, et abaissa son âme formée à votre image, devant l'image d'un veau qui mange l'herbe des champs[7].

Je vis toutes ces choses dans ces livres, et je ne touchai

[1] Joan., I, 6. — [2] Rom., III, 8, I, 21. — [3] Matt., XI, 21. — [4] Ps. XXIV, 9. — [5] Matt., XI, 29. — [6] Rom., I, 21. — [7] Exod., XXXII, 5.

point à ces *viandes empoisonnées* ; car il vous a plu, Seigneur, d'effacer *l'opprobre de Jacob*[1], de manière que l'aîné a été asservi au puîné, et que les nations ont été appelées à partager votre héritage. C'est du milieu de ces nations que je suis venu vers vous, tournant en même temps ma pensée vers *cet or des Égyptiens* que vous commandâtes à votre peuple de leur dérober[2] ; parce que, en quelque lieu qu'il pût être, cet or, vive image de l'éternelle Sagesse[3], était à vous. Et, en effet, n'avez-vous pas dit aux Athéniens par la bouche de votre apôtre : « Que c'est en vous que nous avons l'être, le » mouvement et la vie ? » et l'apôtre ajoute : « Comme quel- » ques-uns qui sont d'entre vous l'ont déjà dit[4]. » Ce qu'il y avait de bon dans ces livres n'était donc autre chose que cet *or* qui est à vous ; mais, en le recueillant, je ne m'arrêtai point à ces idoles des Égyptiens auxquelles ces insensés ne cessent point d'en faire un hommage sacrilége, changeant en mensonge votre vérité, et rendant à la créature le culte qui n'est dû qu'au seul Créateur.

Chap. X. — Il avance vers la connaissance de Dieu, reconnaissant que la vérité, qui est Dieu même, ne peut être conçue sous une forme corporelle.

Ayant tiré de ces lectures un avertissement salutaire de faire un retour sur moi-même, je rentrai donc dans les profondeurs les plus intimes de mon âme, et je pus y pénétrer, parce que vous me donnâtes votre secours ; j'y rentrai, et mon œil intérieur, tout faible qu'il était encore, découvrit au-dessus de lui, au-dessus des clartés de mon esprit, votre lumière immuable, Seigneur ; et ce n'était pas cette lumière corporelle que voient les yeux de la chair, ni aucune autre lumière d'une semblable nature, que l'on pourrait se figurer plus étendue, plus pure, plus éclatante mille fois, et remplissant tout l'espace de son immensité ; c'était une lumière bien différente, et à laquelle rien de ce qui frappe notre vue ne peut

[1] Is., XXV, 8. — [2] Exod., III, 22. — [3] Il a fallu ajouter ici et encore à la fin de ce chapitre quelques mots pour éclaircir le texte, dont la traduction littérale eût présenté un peu d'obscurité. — [4] Act., XVII, 28.

se comparer. Elle n'était point au-dessus de mon âme comme l'huile est au-dessus de l'eau et le ciel au-dessus de la terre, mais elle était au-dessus de moi, parce qu'elle m'avait donné l'être; et j'étais au-dessous d'elle, parce que c'était par elle que j'avais été créé. Celui qui connaît la vérité connaît aussi cette lumière; celui qui connaît cette lumière connaît l'éternité; et c'est par la charité seule que l'on peut la connaître.

O Vérité éternelle! ô véritable Charité! ô chère Éternité! c'est vous qui êtes mon Dieu, c'est pour vous que je soupire le jour et la nuit. Aussitôt que je commençai à vous connaître, il vous plut de m'élever au-dessus de moi-même, afin de me faire voir que ce que je cherchais existait en effet, mais que je n'étais pas encore ce qu'il fallait être pour en supporter la vue; et la lumière que vous lançâtes sur moi fut si pénétrante, que mes faibles yeux en furent éblouis. Une sainte horreur mêlée d'amour fit frémir mon âme, et je trouvai que j'étais loin de vous, dans une région qui vous est étrangère, et que je n'entendais plus votre voix que comme d'un lieu fort élevé d'où elle me criait : « Je suis l'aliment des forts. » Croissez et vous vous nourrirez de moi ; vous ne me changerez point néanmoins en votre propre substance, comme » ces viandes dont votre chair se nourrit; mais ce sera vous » qui serez changé en moi. »

Et je connus alors que « vous instruisez l'homme par le » châtiment, à cause de son iniquité ; que vous avez rendu » son âme aride comme une toile d'araignée[1]. » Et je me dis à moi-même : « N'est-ce donc rien que la Vérité, parce que je ne la vois pas répandue dans des espaces finis ou infinis? Et j'entendis votre voix qui de loin me cria : « Tant » s'en faut qu'elle ne soit rien, que c'est moi qui suis celui » qui EST[2]. » Cette voix je l'entendis comme on entend ce qui parle au fond du cœur, et à l'instant même je sentis tous mes doutes s'évanouir, et tellement que j'aurais plutôt douté de ma propre vie que de l'existence de cette VÉRITÉ que voit l'œil de l'intelligence, et qui reluit dans les ouvrages qu'elle a faits.

[1] Ps. XXXVIII, 12. — [2] Exode, I, 34,

Chap. XI. — Qu'on peut dire à la fois que les créatures sont et ne sont pas.

Je considérai ensuite les choses qui sont au-dessous de vous, et je reconnus qu'on ne saurait dire ni qu'elles sont absolument, ni qu'absolument elles ne sont pas : elles sont à la vérité, parce que vous leur avez donné l'être, et elles ne sont pas, parce qu'elles ne sont pas ce que vous êtes, et que le seul ÊTRE véritable est celui qui subsiste à jamais IMMUABLE. Mon unique bien est donc de m'attacher à Dieu, puisque, si je ne subsiste en lui, je ne puis subsister en moi. Pour lui, il demeure toujours le même, renouvelant sans cesse toutes choses; « et il est mon Seigneur, parce qu'il n'a pas besoin des » biens qui sont en moi [1]. »

Chap. XII. — Que toute nature est bonne, et même les natures corruptibles.

Et vous me fîtes connaître aussi que les choses sujettes à la la corruption sont bonnes, et que, comme il est vrai qu'elles ne pourraient se corrompre, si elles étaient souverainement bonnes, de même, si elles n'étaient pas bonnes, elles ne sauraient être corrompues : car si elles étaient souverainement bonnes, elles seraient incorruptibles, et si rien de bon ne se trouvait en elles, il n'y aurait en elles rien qui se pût corrompre, puisque la corruption nuit à ce qu'elle touche, et qu'elle ne peut nuire qu'en altérant ce qui est bien. Ainsi donc, ou la corruption n'apporte aucun dommage, ce qui ne peut se soutenir; ou toute chose qui se corrompt est, par sa corruption même, privée de quelque bien, ce qui est indubitable. Que si elles perdaient tout ce qu'elles ont de bon, elles cesseraient d'être, et absolument : car autrement si elles subsistaient encore dans cet état, où n'ayant plus rien de bon, il ne leur serait plus possible d'être corrompues, un tel état serait donc plus parfait que celui qui l'avait précédé, puisque ces choses seraient en effet devenues incorruptibles. Or, qu'y

[1] Ps. XV, 1.

aurait-il de plus monstrueux que de soutenir que les choses deviennent meilleures que la perte de ce qu'elles ont de bon? Il est donc évident que, dans cette hypothèse, elles seraient tout à fait anéanties ; qu'il y a donc en elles quelque chose de bon tant qu'elles subsistent, et par conséquent que toutes les choses qui subsistent sont bonnes : d'où il s'ensuit encore que ce mal dont je cherchais si curieusement l'origine n'est point une substance, puisque, s'il était *substance,* il serait bon, ne pouvant être, en effet, ou qu'une substance incorruptible, ce qui serait le bien par excellence, ou qu'une substance corruptible, et bonne par cela même qu'elle serait sujette à la corruption.

Ainsi je vis et je reconnus manifestement que vous n'avez rien fait que de bon ; qu'il n'y a point d'autres substances que celles que vous avez créées, et qu'encore que vous ne leur ayez pas donné à toutes le même degré de bonté, toutes existent néanmoins, parce que chacune est bonne en elle-même ; et toutes ensemble sont très-bonnes, parce que tous vos ouvrages, ô mon Dieu ! « vous les avez faits très-bons [1]. »

Chap. XIII. — Que, dans les ouvrages de Dieu, il n'y a rien qui ne soit bon.

Ainsi donc, ni à votre égard, ni par rapport à l'univers, il n'y a rien que l'on doive appeler *mal* absolument, parce que, hors de cet univers, il n'est rien qui s'y puisse introduire avec violence et troubler l'ordre que vous y avez établi. Il est vrai que, dans quelques-unes de ses parties, il est certaines choses que leur disconvenance avec d'autres fait considérer comme mauvaises, mais elles sont bonnes néanmoins, car elles ont ailleurs ces rapports de convenance qu'on ne leur trouve point ici, et de plus on doit dire qu'elles sont bonnes en elles-mêmes, et sans tenir compte de tels rapports ; enfin celles mêmes entre lesquelles il y a discordance absolue sont du moins convenables à cette partie inférieure de la création que nous appelons la terre ; et, par exemple, ce ciel agité

[1] Gen., I, 31.

par les vents et couvert de nuages, qui est au-dessus d'elle, lui convient en effet[1].

Et bien qu'à considérer ces choses chacune en particulier, il me fût possible de désirer qu'elles fussent meilleures qu'elles ne le sont, je me garderais bien toutefois de désirer qu'elles ne fussent point du tout : car je devrais vous en louer, ô mon Dieu! quand bien même il n'en existerait point d'autres, parce que « toutes vos créatures d'ici-bas, et les dragons » et les abîmes; le feu, la grêle, la neige, la glace, les vents qui » soufflent les tempêtes et qui obéissent à votre parole; les » montagnes, les collines, les arbres qui portent des fruits, et » tous les autres; les bêtes sauvages et domestiques, les reptiles, les oiseaux; et les rois du monde, et toutes les nations; » les princes et tous les grands de la terre, et les jeunes gens, » les vierges, les vieillards, les enfants; tout enfin ici-bas élève » un cantique de louange à votre nom[2]. »

Mais quand je considérais que ce cantique de louange retentissait aussi dans le ciel, que tous vos anges et toutes vos puissances, que le soleil, la lune, les étoiles et la lumière, et les cieux des cieux, et les eaux qui sont au-dessus des cieux, louent votre nom, ô mon Dieu! je ne désirais rien de meilleur que ce qu'embrassait ma pensée : car c'était alors la création entière qu'elle embrassait; et quoique dans les choses créées, celles qui sont dans ces hauteurs me semblassent meilleures que les choses qui sont au-dessous, je comprenais cependant, et par un juste usage de ma raison, que toutes ensemble valaient mieux que les plus excellentes, considérées en elles-mêmes et séparément du tout.

[1] Car les vents, les pluies, la neige, etc., sont utiles à la terre dont ils aident la fertilité; et par conséquent il n'y a rien dans de telles choses qui soit mauvais de sa nature, ainsi que le prétendaient les Manichéens, sous prétexte que les hommes en étaient quelquefois incommodés.

[2] Ps. CXLVIII, 1-12.

Chap. XIV. — Comment, s'éloignant peu à peu de l'erreur, il était enfin entré dans la voie qui devait le conduire à la vraie connaissance de Dieu.

Ils font preuve de peu de sens, ceux qui trouvent à redire, ô mon Dieu ! à quoi que ce puisse être de ce que vous avez créé, et c'est ainsi que je me montrais dépourvu de jugement, lorsque j'osais blâmer plusieurs parties de cet univers qui est l'ouvrage de vos mains ; et parce que mon âme ne pouvait s'emporter à cet excès d'audace, d'accuser son Dieu de quelque imperfection, ce que je condamnais dans le monde, je ne voulais pas que mon Dieu en fût l'auteur. Ainsi s'était emparée de mon esprit cette folle opinion de deux principes contraires, l'un bon, l'autre mauvais ; ainsi je répétais, mais sans pouvoir m'en satisfaire, ce que d'autres m'avaient appris.

C'est de là que j'étais tombé dans cette erreur, de me faire un Dieu qui remplissait tous les lieux et l'espace dans toute l'infinité que l'imagination peut lui donner ; j'avais cru que vous étiez ce Dieu, et je l'avais placé dans mon cœur qui était devenu ainsi le temple d'une nouvelle idole, et de nouveau abominable devant vous. Mais lorsqu'il vous eut plu de guérir mon entendement malade, alors que j'y pensais le moins, et de fermer mes yeux, afin qu'ils ne vissent plus ces vains fantômes dont ils étaient obsédés, la paix rentra peu à peu dans mon âme ; ma folie tomba comme dans une sorte d'assoupissement. Alors je m'éveillai en vous, ô mon Dieu ! et je vis que vous étiez infini, mais d'une tout autre manière que je n'avais pensé ; et cette vue nouvelle n'était point de celles qui viennent de la chair et du sang.

Chap. XV. — Que toutes choses participent de la vérité et de la bonté de Dieu.

Et mes yeux se portèrent alors sur les autres choses, et je vis que si elles sont, c'est à vous qu'elles en sont redevables ; et qu'elles viennent toutes finir en vous, non à la manière

dont un corps est renfermé dans un certain lieu, mais parce qu'elles subsistent en vous par votre VÉRITÉ, qui est comme la main puissante dont vous soutenez tout ce que vous avez créé. Je reconnus que, considérées sous le rapport de leur être, toutes choses sont *vraies,* et que ce qui est *faux* n'est autre chose que cette croyance où nous sommes qu'une chose *est,* lorsqu'elle n'est pas. Je reconnus encore que chacune de vos créatures a de justes rapports, non-seulement avec la place qu'elle occupe, mais encore avec le temps marqué pour sa durée; enfin que seul vous êtes éternel; et que ce n'est donc point après des temps et des siècles infinis, que vous avez commencé d'agir, puisque tous ces siècles infinis, et ceux qui sont déjà écoulés et ceux qui s'écouleront encore, n'auraient pu commencer et ne pourraient finir, si vous n'étiez et le principe et l'immuable moteur de leurs révolutions.

Chap. XVI. — Que toutes choses créées sont bonnes. Ce qu'est le péché.

Je remarquai aussi, et l'expérience me fit reconnaître, qu'il ne faut point s'étonner si, par exemple, le pain, si agréable à ceux dont le goût n'est point altéré, semble amer à ceux qui ont le goût dépravé ; et si la même lumière dont des yeux sains font leurs délices, est douloureuse et insupportable à des yeux malades. Votre justice même , mon Dieu, déplaît aux méchants. Comment donc ne leur déplairaient pas, par exemple, les vipères et les vermisseaux? Et cependant, ces animaux, qui sont aussi votre ouvrage, vous les avez créés bons, selon leurs justes rapports et dans le rang où vous avez voulu les placer parmi les dernières de vos créatures. Et n'est-ce pas aussi la place qu'y tiennent les méchants, d'autant plus éloignés de vous, qu'ils sont moins semblables à vous; tandis que les bons s'élèvent d'autant plus vers les choses supérieures, qu'ils se rapprochent davantage de votre ressemblance?

Je recherchai ensuite ce qu'était le péché, et je trouvai que ce n'était point une substance, mais la volonté déréglée d'une âme qui se détourne de vous, mon Dieu, vous, la

substance qui s'élève au-dessus de tout, s'inclinant ainsi bassement vers les dernières de vos créatures, rejetant le bien qu'elle porte en elle-même, pour se répandre au dehors par les mouvements d'un orgueil que rien ne peut contenir.

Chap. XVII. — Il s'élève enfin jusqu'à la connaissance de Dieu ; par quels degrés.

Et c'était pour moi un sujet d'admiration que déjà je commençasse à vous aimer et non plus un fantôme au lieu de vous; et cependant alors même que je m'élevais vers mon Dieu, entraîné par l'amour de ses beautés infinies, aussitôt le poids de mes misères m'entraînait loin de lui; j'y retombais avec un profond gémissement, et ce poids n'était autre chose que les funestes habitudes de la chair et du sang.

Mais du moins vous étiez toujours présent à ma pensée; je croyais désormais, et sans le moindre doute, qu'il existait un souverain bien auquel je devais m'attacher, reconnaissant toutefois que je n'étais point tel qu'il fallait être pour m'unir à lui, « parce que le corps qui se corrompt appesantit l'âme ; » et cette demeure terrestre abat l'esprit et le trouble de mille » soins [1]. »

Il était encore manifeste pour moi, « que, par les choses » que vous avez faites depuis la création du monde, vous avez » rendu visibles vos perfections invisibles, votre puissance » éternelle et votre divinité [2], » et recherchant d'où me venait la faculté que je sentais en moi, de juger de la beauté des corps tant célestes que terrestres, et quelle était la lumière qui m'éclairait dans de tels jugements, de manière à pouvoir prononcer sûrement et selon la vérité, sur ces choses sujettes au changement : « Ceci doit être ainsi, cela doit être » autrement ; » je trouvais qu'au-dessus de mon esprit, sujet lui-même au changement, il était une vérité immuable, et qui existait de toute éternité.

M'avançant donc ainsi par degrés, j'étais passé de la con-

[1] Sap., IX, 15. — [2] Rom., I, 20.

naissance des corps à celle de l'âme *sensitive* qui reçoit ses impressions des organes corporels, et de là à cette puissance intérieure à laquelle ces mêmes organes rapportent l'impression des objets extérieurs ; et c'est jusque là que s'étendent les facultés des animaux : puis je m'étais élevé jusqu'à cette partie supérieure de l'âme qui raisonne, et à qui il appartient de former des jugements sur ce que lui rapportent les sens.

Alors cette partie si excellente de son âme, ayant reconnu qu'elle-même était sujette au changement, fit un effort pour se placer à la plus grande hauteur de ses conceptions ; et là, écartant d'elle ses pensées habituelles, fermant les yeux à tous ces fantômes de l'imagination dont elle était depuis si longtemps obsédée, elle s'occupa de chercher la lumière qui pouvait l'éclairer dans la recherche du bien immuable, maintenant qu'elle avait une certitude infaillible, et qu'elle criait en quelque sorte à haute voix : « Que ce qui est immuable » doit être préféré à ce qui est sujet à changer. » Et sans doute si elle n'eût eu quelque idée de l'être immuable, elle n'aurait pu établir une telle préférence ; et il eût été impossible de parvenir jusqu'à entrevoir ce que l'œil de l'homme ne regarde qu'en tremblant, incapable qu'il est d'en supporter l'éclat.

Ce fut alors que dans la beauté des ouvrages de vos mains se manifestèrent aux yeux de mon intelligence vos invisibles beautés; mais éblouis de leurs splendeurs, ils n'eurent pas longtemps la force de les contempler, et, retombé dans mes misères accoutumées, il ne me resta de ce que j'avais entrevu qu'un souvenir plein d'amour, et comme un désir affamé de cet aliment céleste dont j'avais savouré le parfum, mais dont je n'étais pas encore en état de me nourrir.

Chap. XVIII. — Ignorance où il était encore de l'incarnation de Jésus-Christ, unique voie de salut.

Je cherchais la voie par où il m'était possible d'arriver jusqu'à vous et de jouir de vous, et je ne la pouvais trouver que je ne me fusse uni au « Médiateur entre Dieu et les

» hommes, à Jésus-Christ, homme[1] et Dieu lui-même, lequel » est élevé au-dessus de toutes choses, et dont le nom mérite » d'être béni dans les siècles des siècles[2] ; » à celui qui m'appelle et me dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie[3], » et qui s'est revêtu de la chair pour m'apporter une nourriture qu'autrement j'eusse été incapable de supporter : car le Verbe s'est fait chair[4], afin de nous nourrir, petits enfants que nous sommes, du lait de votre sagesse éternelle, de cette sagesse par laquelle vous avez créé toutes choses.

Mais n'ayant pas l'humilité, je ne pouvais comprendre Jésus-Christ, mon humble maître ; j'ignorais même ce que nous enseigne cette humilité à laquelle il a bien voulu descendre : car votre Verbe, qui est votre vérité éternelle, et qui est élevé au-dessus de ce qu'il y a de plus excellent parmi vos créatures, élève jusqu'à lui tous ceux qui se soumettent à lui ; s'étant fait ici-bas une petite et vile demeure de ce même limon dont nous sommes formés, il ne s'y est établi que pour arracher à eux-mêmes ceux qu'il voulait se soumettre, et, après avoir abattu leur orgueil, les attirer à lui par l'amour. Il a voulu qu'une confiance présomptueuse en leurs propres forces, ne les emportât plus hors des voies du salut ; mais que, voyant à leurs pieds un Dieu devenu faible pour s'être revêtu de notre nature mortelle, ils reconnussent leurs propres faiblesses ; qu'épuisés et languissants, ils se jetassent aussitôt dans le sein de ce Dieu qui, se relevant alors, les releverait avec lui.

Chap. XIX. — Qu'alors il ne considérait Jésus-Christ que comme un homme plus parfait que les autres.

Mais j'étais bien éloigné de ces pensées : dans ce que je croyais de Jésus-Christ, mon Sauveur, je ne le concevais point encore autrement que comme un homme d'une sagesse admirable, auquel nul autre homme ne pouvait être égalé, qu'un bienfait particulier de la providence avait fait naître miraculeusement d'une vierge, et à qui cette même provi-

[1] I. Tim., II, 5. — [2] Rom., IX, 5. — [3] Joan., XIV, 6. — [4] Joan., I, 14.

dence avait donné cette grande autorité dont il jouit dans le monde, pour nous conduire, par ses exemples, du mépris des choses temporelles à la possession de la bienheureuse immortalité.

Je n'avais pas même le moindre soupçon de ce que renfermaient de mystérieux ces paroles : « Le VERBE s'est fait chair [1] ; » et tout ce que je pouvais comprendre de ce qui est écrit de Jésus, qu'il a mangé, bu, dormi, marché, qu'il a ressenti de la joie et de la tristesse, qu'il a conversé avec les hommes, c'est qu'il avait une âme humaine, et que le Verbe ne pouvait être uni à la chair que par le moyen de cette âme; et en effet on ne saurait hésiter sur un tel point, dès que l'on se fait une juste idée de la nature immuable de votre Verbe; et alors je connaissais cette nature autant qu'il m'était possible de la connaître, et avec une entière certitude. Car il est hors de doute que mouvoir les membres de son corps par un acte de sa volonté, puis les faire rentrer dans le repos, être touché de quelque affection pour passer ensuite à une autre; faire entendre par intervalles des paroles pleines de sagesse, et par intervalles garder le silence, sont des manières d'agir propres seulement à une intelligence qui, de sa nature est sujette au changement; que si de telles actions sont faussement attribuées à JÉSUS-CHRIST, toutes les autres choses qui ont été écrites de lui sont également suspectes de mensonge : alors plus de certitude dans les Écritures; et la foi, qui doit conduire le genre humain au salut, n'a plus aucun solide fondement.

Mais parce que l'on ne saurait douter de la vérité des Écritures, je reconnaissais dans JÉSUS-CHRIST tout ce qui appartient à la nature d'une créature humaine; non-seulement un corps et avec ce corps une âme purement sensitive, mais encore l'âme intelligente, et enfin l'homme tout entier. Cet homme n'était point à mes yeux la Vérité même en personne; mais je me le figurais plus excellent par sa nature, et au-dessus de tous les autres hommes par une communication

[1] Joan., I, 14.

plus parfaite et plus abondante des dons de votre sagesse éternelle.

Alipe croyait au contraire que, lorsque les catholiques disent que Dieu s'est revêtu de notre chair, leur pensée est qu'il n'y a rien autre chose en Jésus-Christ que la chair et la divinité, sans que l'âme d'un homme y soit unie; et comme il était en même temps persuadé que toutes ces actions que l'on rapporte de lui ne peuvent avoir été faites que par une âme raisonnable, mais créée, il ne se portait pas avec beaucoup d'ardeur à embrasser la foi catholique. Mais depuis, ayant reconnu que cette erreur était celle des hérétiques que l'on nomme Apollinaristes, il embrassa avec joie cette foi de votre Église par laquelle une telle opinion est formellement condamnée.

Quant à moi, je confesse n'avoir appris que quelque temps après lui en quoi diffère la vérité catholique de l'erreur de Photin, sur l'intelligence de ces paroles : « LE VERBE S'EST FAIT CHAIR. » Et à ce sujet il faut reconnaître que les difficultés qu'élèvent les hérétiques rendent plus manifestes encore les vrais sentiments de votre Église, et répandent sur la saine doctrine un jour plus éclatant. « Il était donc nécessaire » qu'il y eût des hérésies, afin que la faiblesse de ceux qui se » laissent séduire à l'erreur fît mieux connaître ceux qui sont » solidement établis dans la vérité [1]. »

Chap. XX. Que les livres des platoniciens, en l'éclairant, avaient accru sa vanité. Il s'estimait heureux de les avoir lus avant les Écritures. Pourquoi ?

Mais alors averti seulement par la lecture de ces livres des platoniciens de chercher la vérité hors des corps et de la matière, la lumière de mon intelligence m'avait fait voir dans la beauté des choses visibles que vous avez créées, comme une ombre de vos invisibles beautés. Repoussé d'abord par leur éclat, j'avais reconnu que, s'il ne m'était pas permis de les contempler, c'était à cause des ténèbres dont mon âme

[1] I. Cor., 11, 19.

était obscurcie ; mais du moins j'étais assuré que vous êtes, et que vous êtes infini, sans être corporellement répandu dans des espaces finis ou infinis ; qu'il n'appartient qu'à vous d'ÊTRE véritablement, parce que seul vous ÊTES TOUJOURS LE MÊME, sans changement ni altération ; enfin que de vous seul procèdent toutes choses, et qu'il est invinciblement prouvé qu'elles ne sont que par vous, par cela seul qu'elles sont.

J'étais donc assuré de toutes ces vérités ; mais trop faible encore, je ne pouvais jouir du Dieu que j'avais trouvé, et je me plaisais à discourir sur toutes ces choses, comme si déjà j'eusse possédé la science ; et cependant si je n'eusse cherché par notre sauveur JÉSUS-CHRIST la voie qui conduit à vous, c'est par cette science même que je me serais perdu ; puisque, sous ce poids de mes misères dont j'étais accablé, je voulais déjà passer pour sage, et que ma prétendue science m'enflait d'un fol orgueil, lorsqu'il m'aurait fallu verser des larmes amères sur mes péchés.

Et en effet où était cette CHARITÉ qui élève sur le fondement de l'humilité, c'est-à-dire sur JÉSUS-CHRIST lui-même, l'édifice de notre salut? et comment ces livres auraient-ils pu me l'enseigner? Mais vous permîtes, Seigneur, qu'ils tombassent entre mes mains avant que je me fusse appliqué à la lecture de vos livres saints, afin que, toute ma vie, je conservasse le souvenir des sentiments qu'ils m'avaient inspirés ; et qu'ensuite devenu humble et doux par la connaissance de votre parole divine, touché par votre main secourable et guéri par elle des plaies de mon âme, je pusse voir quelle est la différence entre la confiance de celui qui présume de ses forces, et l'humble aveu de celui qui a reconnu sa faiblesse ; entre ceux qui, voyant où il faut aller, ne voient pas cependant par où il faut aller, et ceux qui marchent dans la voie par où l'on arrive à notre patrie bienheureuse, dans cette voie qui ne nous la montre pas seulement, mais qui nous en assure la possession. Car si j'eusse d'abord appris dans vos saintes Écritures ce qui doit faire la règle de ma foi : que, par une méditation habituelle, j'en eusse d'abord goûté toutes les douceurs, et qu'ensuite je me fusse livré à la lecture de ces livres profanes, peut-être une telle lecture eût-elle

ébranlé en moi les fondements de la piété ; même en supposant que je fusse demeuré ferme dans ces dispositions salutaires que répand votre parole divine dans les âmes, j'aurais pensé sans doute que de semblables livres étaient également capables de les produire, quand bien même on n'aurait jamais lu autre chose.

Chap. XXI. — Il trouve enfin dans les saintes Écritures l'humilité, véritable voie du salut, que ne lui avaient point offerte les livres des platoniciens.

Ce fut donc avec une avidité extrême qu'alors je me mis à lire ces vénérables Écritures inspirées par votre esprit divin, et par-dessus tout, ce qui a été écrit par saint Paul. Alors s'évanouirent toutes ces difficultés qui m'avaient montré ce grand apôtre quelquefois peu d'accord avec lui-même, et aussi quelquefois en contradiction avec plusieurs témoignages que présentent la loi et les prophètes. Un même esprit me sembla animer ces Écritures si simples et si pures; ce que je découvris avec une joie mêlée de tremblement.

Je trouvai que tout ce que j'avais lu de vrai dans ces autres livres était également dans les livres saints, avec cette différence que ceux-ci n'enseignent rien que sous l'influence de votre grâce, que cette grâce, ils nous la mettent sans cesse sous les yeux, afin que celui qui y reçoit la connaissance de la vérité ne se glorifie pas, comme s'il n'avait pas reçu ce qu'il connaît, et jusqu'au moyen qu'il a de le connaître : « et qu'a-t-il en effet qu'il n'ait point reçu [1]? » qu'il comprenne que c'est par votre lumière seule, ô Dieu à jamais immuable! qu'il peut vous apercevoir ; que pour vous posséder, c'est encore par vous qu'il doit être guéri; et aussi afin que celui-là même qui est trop éloigné pour que son œil puisse encore vous atteindre, ne laisse pas de marcher dans votre voie pour arriver enfin jusqu'à vous, vous contempler et vous posséder.

Car « encore que l'homme se plaise en la loi de Dieu, se-

[1] I. Cor., IV, 7.

» lon l'homme intérieur, comment s'affranchira-t-il de cette » autre loi qu'il ressent dans ses membres, et qui se soule- » vant sans cesse contre son esprit, le fait esclave de la loi du » péché qui est répandue dans tout son corps [1]. » S'il en est ainsi, c'est que vous êtes juste, Seigneur, et nous, « nous » avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons été » impies envers vous [2], » et votre main s'est appesantie sur » nous, et c'est avec justice que nous avons été livrés au plus » ancien des pécheurs, à ce prince de la mort, qui a persuadé à notre volonté de se rendre semblable à cette volonté par laquelle il s'est précipité lui-même hors de votre vérité.

« Que fera donc cet homme misérable, et qui le délivrera » de ce corps de mort, si ce n'est votre grâce, par Jésus- » Christ notre Seigneur [3], » que vous avez engendré de toute éternité, et que vous avez créé « dans le commencement de » vos voies [4]; » lui en qui « le prince du monde n'a rien » trouvé qui fût digne de mort [5], » et dont il n'a pas laissé de répandre le sang, ce qui a détruit l'arrêt de notre condamnation, et rompu la cédule de mort par laquelle nous lui étions engagés?

Voilà ce que ne disent point les livres de ces philosophes: nulle trace dans les pages qu'ils ont écrites, ni de l'humble piété des chrétiens, ni des larmes de la pénitence, ni du sacrifice qui vous est si agréable, « d'un cœur brisé et humilié [6]. » On n'y entend parler ni de la cité céleste, votre épouse bienheureuse, ni de ces prémices de votre esprit que vous nous donnez dès ici-bas, ni du calice adorable qui est le prix de notre rédemption.

Là ne retentissent point ces divines paroles: « Mon âme ne » sera-t-elle pas soumise au Seigneur? C'est de lui que vien- » dra ma délivrance. Il est mon asile, mon salut et ma » gloire. Je ne serai pas ébranlé [7]. » Là ne se fait point » entendre la voix de celui qui crie: « Venez à moi, vous tous » qui êtes épuisés de travail [8]; » et ces superbes dédaignent

[1] Rom., VII, 22, 23. — [2] Dan., III, 29. — [3] Rom., VII, 24. — [4] Prov., VIII, 1, 2. — [5] Joan., XIV, 30. — [6] Ps. L, 19. — [7] Ps. LXI, 1, 2. — [8] Matt., XI, 28.

d'apprendre de lui « qu'il est doux et humble de cœur [1]; » « car ces choses, Seigneur, vous les avez cachées aux sages et » aux savants, et vous les avez révélées aux humbles et aux » petits [2]. »

Autre chose est donc d'apercevoir du haut d'une montagne inculte et sauvage la cité de paix, sans pouvoir, à travers ces régions inaccessibles, se frayer jusqu'à elle un chemin, assiégé que l'on est de toutes parts par ces déserteurs de la céleste milice, et entouré des piéges qu'y tend avec eux leur prince malheureux, serpent par ses artifices, lion par ses fureurs; et autre chose est de marcher dans la voie qui conduit à ce bienheureux séjour, dans cette voie que défend la main puissante du roi des cieux, et dont n'osent approcher, que n'osent insulter ces rebelles et ces fugitifs, que même ils ont soin d'éviter et de fuir comme un lieu de vengeance et de châtiment. Voilà ce qui me pénétrait jusqu'au fond du cœur par un secret miracle de votre grâce, alors que je méditais ce qu'a écrit celui qui s'appelle lui-même le *dernier* de vos apôtres, et que, frappé d'étonnement, je considérais en même temps la grandeur de vos œuvres.

[1] Matt., XI, 29. — [2] Matt., XI, 25.

LIVRE HUITIÈME *.

Chap. Ier. — Résolution que prend saint Augustin d'aller consulter le saint vieillard Simplicien.

Faites, ô mon Dieu! que je me souvienne de toutes vos miséricordes sur moi, et que je m'en souvienne pour les célébrer et pour vous en rendre grâces; que, pénétré de votre amour jusqu'à la moelle de mes os, je m'écrie : « Seigneur,

* Dans cette partie de ses CONFESSIONS, saint Augustin se montre d'abord tel qu'il était à la fin de la première, c'est-à-dire ayant déjà la FOI, mais « cette foi *morte* que les œuvres n'ont point encore fécondée » (Jac., II, 20); puis il raconte, de la manière la plus animée, le désordre de ses pensées, de ses sentiments, de ses actions, tous les combats intérieurs de son âme, toutes les résistances de sa volonté, jusqu'à ce que, la grâce ayant enfin triomphé, il soit devenu un véritable chrétien. Cet admirable récit, où se trouve une des peintures les plus naïves et les plus fortes qui aient jamais été faites du cœur humain, comprend deux livres, et se termine au récit non moins admirable qu'il fait de la mort de sainte Monique, sa mère, morceau qui surpasse peut-être ce que l'antiquité chrétienne a produit en ce genre de plus achevé.

Devenu enfin chrétien, c'est-à-dire sachant joindre désormais les œuvres à la foi, le saint nous apprend, dans les quatre derniers livres, comment la religion est parvenue à remettre l'ordre dans son esprit et dans son cœur, en faisant connaître à sa raison Dieu, sa loi, son Église, et en lui apprenant à l'aimer et à lui obéir humblement. C'est ici que ce génie sublime prend un tel vol, que l'on a d'abord peine à le suivre, et fait briller des lumières dont des yeux encore faibles seront d'abord éblouis; et ce n'est qu'en avançant soi-même dans la foi et dans les œuvres que l'on pourra supporter de telles clartés et parvenir à de semblables hauteurs. En lisant ces quatre livres, rappelons-nous donc sans cesse que le même homme dont l'esprit prodigieux a pu découvrir, par exemple, tout ce qu'on y trouve sur le TEMPS et sur la MÉMOIRE, et rassembler dans ce petit espace plus de vérités, et des vérités plus profondes que n'en contiennent ensemble tous les ouvrages de nos métaphysiciens modernes, qui même

» qui est semblable à vous [1]? Vous avez brisé mes liens, je » vous offrirai un sacrifice de louanges [2]. Ces liens, je ra- « conterai de quelle manière vous les avez brisés, tous ceux » qui vous adorent diront, lorsqu'ils entendront ces choses : « Que le nom du Seigneur est grand et admirable [3]! Que le » Seigneur soit béni dans le ciel et sur la terre [4]. »

Vos paroles, ô mon Dieu! étaient entrées profondément dans mon cœur, et de toutes parts j'étais pour ainsi dire assiégé par vous. Il ne me restait plus aucun doute sur cette vie éternelle qui vous appartient, quoique je n'en eusse encore qu'une vue imparfaite, « et comme réfléchie dans un » miroir, et à travers l'obscurité d'une énigme [5]. » De même je ne doutais plus que votre substance incorruptible ne fût la source de toutes les autres substances; et ne pouvant plus désirer de croire que vous êtes, il ne me restait d'autre désir que de m'affermir davantage en vous. Cependant, sur ce qui tient à la conduite de la vie, j'étais toujours incertain et chancelant; mon cœur n'était point encore purifié du vieux levain; et, bien que satisfait d'avoir découvert la véritable voie, qui est le SAUVEUR lui-même, je répugnais encore d'entrer dans les sentiers étroits que lui-même y a tracés.

Etant dans un tel état, je pris la résolution, et ce fut vous qui me l'inspirâtes, d'aller trouver Simplicien, que je considérais comme l'un de vos plus fidèles serviteurs, et en qui reluisait visiblement la lumière de votre grâce. Je savais que, dès sa plus tendre jeunesse, il s'était entièrement consacré à vous servir; et comme il était alors fort âgé, je pensai

n'ont de bon que ce qu'ils ont su lui emprunter, que cet homme, dis-je, abaissant sous le joug de l'autorité cette raison supérieure que Dieu lui avait donnée, a CRU comme le plus simple et le plus ignorant des fidèles. Croyons avec lui, croyons autant que lui; et montrons-le aux incrédules, pour confondre tout à la fois, et leurs insolents dédains, et le fol orgueil qui les fait se complaire dans leur incrédulité. Puissent-ils être ainsi amenés eux-mêmes à lire cet ouvrage; et puisse cette lecture les aider à chercher dans la FOI le seul remède propre à guérir les inquiétudes de leur esprit et le vague insupportable de leurs pensées! (*Note du traducteur.*)

[1] Ps. XXXIV, 10. — [2] Ps. CXV, 7. — [3] Ps. VIII, 1. — [4] Dan., III, 56. — [5] Cor., XIII, 12.

qu'ayant passé de si longues années dans une étude constante de cette voie qui conduit vers vous, il y devait avoir une grande expérience, et je ne me trompais point. Mon intention était de lui découvrir toutes les agitations de mon âme, afin que, selon ce qu'il en aurait jugé, il m'indiquât le moyen le plus propre à me faire entrer dans le véritable chemin : car, parmi cette multitude innombrable dont se compose votre Église, je voyais celui-ci suivre une route, celui-là marcher d'un autre côté.

Les engagements du siècle m'étaient devenus un fardeau; je n'y voyais plus rien qui ne m'inspirât de l'aversion. Depuis que s'étaient amortis ces vifs désirs et ces espérances de richesses et d'honneurs, qui jusque-là m'avaient fait supporter une aussi rude servitude, ces choses n'avaient plus rien qui pût me toucher, au prix de vos célestes douceurs et de la beauté de votre demeure éternelle, pour laquelle déjà je me sentais de l'amour. Mais j'étais toujours possédé du désir d'avoir une femme; et il est vrai de dire que l'apôtre ne m'interdisait point le mariage [1], bien que, par ses exhortations, il porte les fidèles vers un état plus parfait, souhaitant que, sous ce rapport, tous les hommes deviennent semblables à ce qu'il a été.

Mais, si faible que j'étais, je choisissais ce qui convenait le mieux à ma faiblesse; et par cela seul je demeurais pour tout le reste sans force et sans courage. Emporté vers le mariage par une passion que je ne pouvais vaincre, je voyais qu'il traînait après lui des soins et des misères que j'aurais voulu éviter; et j'en étais déjà accablé et tourmenté. J'avais appris de celui qui est votre éternelle vérité « que plusieurs sont » eunuques, qui se sont faits tels pour gagner le royaume des » cieux; » mais il ajoute aussitôt : « Que celui qui peut com- » prendre ceci le comprenne [2]. »

Certes « il n'y a que vanité dans tout homme qui n'a point la » connaissance de Dieu [3]; » qui, par la considération de tant de choses qui lui semblent bonnes, n'a pu s'élever jusqu'à celui qui seul est véritablement bon. Je n'étais plus dans cet état

[1] I. Cor., VII, 7. — [2] Matt., XIX, 12. — [3] Sap., XIII, 1.

misérable; j'en étais sorti, et, sur le témoignage que vous rendent toutes vos créatures, j'étais enfin parvenu à vous trouver, vous, ô mon Créateur! et votre Verbe qui est Dieu avec vous et un seul Dieu avec vous, et l'Esprit saint par lequel vous avez créé toutes choses.

Il est encore une autre sorte d'impies : « Ce sont ceux qui, » connaissant Dieu, ne le glorifient pas comme Dieu, ne lui » rendent pas les actions de grâces qui lui sont dues[1]. » J'avais aussi été de ceux-là, et votre main m'avait retiré du milieu d'eux; et, m'en ayant retiré, elle m'avait placé où il fallait que je fusse pour obtenir ma guérison, parce que vous aviez dit à l'homme : « La sagesse n'est autre chose que la piété[2]; » et encore : « Gardez-vous de vouloir paraître sages, parce » que ceux qui se disaient sages sont tombés dans la folie[3]. » Ainsi j'avais déjà trouvé cette perle précieuse que je devais acquérir en vendant tous mes biens; mais je balançais encore à l'acheter à ce prix.

Chap. II. — Récit que lui faisait Simplicien de la conversion de Victorin, célèbre professeur de rhétorique à Rome.

J'allai donc trouver Simplicien, qui avait été, selon la grâce, le père de l'évêque Ambroise, en répandant sur lui l'eau sainte du baptême, et pour lequel celui-ci avait toute la tendresse d'un fils. Je lui racontai les agitations et les égarements de mon âme; et lorsque j'en vins à lui dire que j'avais lu quelques livres des platoniciens dans une traduction latine qu'en avait faite un professeur de rhétorique nommé Victorin, lequel était mort depuis dans la foi catholique, selon ce que j'en avais entendu dire, il me félicita de n'être point tombé sur les ouvrages des autres philosophes qui, uniquement renfermés dans la contemplation des choses matérielles, n'offrent dans ce qu'ils ont écrit que des mensonges et des rêveries dangereuses, tandis que tout, dans les doctrines de Platon, tend à élever les âmes vers la connaissance de Dieu et celle de son Verbe éternel. Puis, afin de m'ex-

[1] Rom., I, 21. — [2] Job, XXVIII, 28. — [3] Prov., III, 7.

citer à embrasser l'humilité de Jésus-Christ, cette humilité dont « vous avez caché le mystère aux sages et aux savants, » pour le révéler aux humbles et aux petits [1], » il me proposa l'exemple de ce même Victorin, dans l'intimité duquel il avait vécu lorsqu'il était à Rome; et ce qu'il m'en raconta, je ne le tairai point; car on y voit éclater ces merveilles de votre grâce et de vos miséricordes dont les hommes ne sauraient trop, ô mon Dieu! vous louer et vous bénir.

Il me raconta donc comment ce vieillard, si profondément versé dans l'étude des sciences et des lettres, qui avait lu, critiqué, et éclairci presque tout ce qu'ont écrit les anciens philosophes; dont tant de sénateurs illustres avaient été les disciples; à qui ses leçons publiques avaient mérité et fait obtenir ce que les hommes du siècle estiment le comble des honneurs, une statue au milieu de la place publique; que l'on avait en même temps vu, et jusque dans cet âge avancé, adorateur des idoles, et partageant pour leur culte superstitieux et sacrilége le fanatisme auquel la noblesse presque entière et presque tout le peuple étaient également livrés, fanatisme tel qu'ils en étaient venus à adorer et le chien Anubis et une foule d'autres monstres recueillis de toutes les nations de la terre, dieux bizarres, autrefois les ennemis de leurs dieux indigènes, et à qui Rome, après les avoir vaincus, offrait alors des sacrifices; comment, dis-je, ce même Victorin, qui, pendant de si longues années, et avec une éloquence toute terrestre, avait défendu ce culte et ces divinités abominables, n'avait point rougi ensuite de se faire esclave de Jésus-Christ, d'être lavé, comme un petit enfant, dans les eaux de votre fontaine vivifiante, de se courber sous l'humble joug que vous nous avez imposé, et d'abaisser son front superbe sous les opprobres de la croix.

Grand Dieu, « qui avez abaissé les cieux pour descendre » jusqu'à nous; qui avez touché les montagnes, et les montagnes se sont embrâsées [2]; » par où et par quels moyens entrâtes-vous dans ce cœur? Au rapport de Simplicien, Victorin lisait les saintes Ecritures et tous les livres des chrétiens

[1] Luc, x, 21. — [2] Ps. CIII, 32.

que ses recherches pouvaient lui procurer; il les lisait avec une grande attention, et s'efforçait d'en pénétrer le sens le plus profond; puis il disait à Simplicien, non pas devant tout le monde, mais en secret et dans les épanchements intimes de l'amitié : « Apprenez que je suis chrétien. » « Je ne le croirai point, lui répondait celui-ci, et je ne vous compterai point au nombre des chrétiens, que je ne vous aie vu entrer avec nous dans l'église de Jésus-Christ. » Victorin, se moquant de cette réponse, lui répondait à son tour : « Sont-ce donc les murailles qui font les chrétiens? » Cependant il lui répétait souvent qu'il était chrétien, et toujours Simplicien faisant la même réponse, c'était toujours par le même trait de raillerie que lui répliquait celui-ci. C'est qu'il craignait de déplaire à ses amis, tous orgueilleux adorateurs des idoles, prévoyant qu'élevés comme ils étaient au faîte des grandeurs de la nouvelle Babylone, et « semblables à des cèdres du Li- » ban que la main du Seigneur n'avait point encore brisés[1], » si de ces hauteurs leur haine venait à fondre sur lui, il en serait accablé.

Mais continuant toujours de lire, et ses lectures pénétrant son cœur et affermissant sa foi, il en vint à appréhender d'être renoncé par Jésus-Christ devant les saints anges[2], s'il craignait lui-même de le confesser devant les hommes. Il reconnut que ce serait se rendre coupable d'un très-grand crime, s'il rougissait des mystères sacrés qui ont signalé l'humilité de votre Verbe, en même temps qu'il ne rougissait pas des mystères abominables des démons, et du culte apparent qu'il rendait encore à ces esprits impurs dont il imitait l'orgueil. Honteux de sa misérable vanité, saisi d'une sainte honte de trahir ainsi la vérité, voilà que tout d'un coup, et au moment où Simplicien s'y attendait le moins, il lui dit : « Al- » lons à l'église, je suis résolu d'être chrétien. » Le saint vieillard, transporté de joie, l'y conduisit à l'instant même. On lui donna les premières instructions que reçoivent les catéchumènes; et bientôt après il se fit inscrire au nombre de ceux qui devaient être régénérés en Jésus-Christ par les

[1] Ps. xxxvi, 35. — [2] Matt., x, 32.

eaux du baptême. Rome en fut dans l'étonnement; l'Église entière s'en réjouit; « les superbes le virent, et ils s'en irri» tèrent; ils en eurent des frémissements de rage, et ils en » séchèrent de dépit[1]; » tandis que votre serviteur, ô Seigneur mon Dieu! mettait en vous seul son espérance, et n'avait plus que du mépris pour les vanités et les folies mensongères du siècle.

Lorsque l'heure fut venue de faire la profession de foi qu'à Rome sont accoutumés de faire, en présence de tout le peuple, ceux qui s'apprêtent à recevoir le saint baptême, et en certains termes qu'ils apprennent par cœur et récitent à haute voix et d'un lieu élevé, les prêtres proposèrent à Victorin de faire cette action en secret, ainsi qu'on le proposait ordinairement à ceux qui étaient jugés trop timides pour ne se pas troubler en la faisant devant tout le monde. Mais il aima mieux professer, au milieu de toute l'assemblée des fidèles, la doctrine qui devait le conduire au salut. Celle qu'il enseignait dans son école de rhétorique n'était point le salut, et cependant il la professait publiquement : comment donc aurait-il pu craindre de prononcer devant votre paisible troupeau des paroles que vous-même, Seigneur, avez enseignées, lui qui ne craignait point d'exposer tous les jours les siennes au jugement d'une foule de païens insensés?

A peine eut-il paru à la tribune d'où il venait rendre le témoignage de sa foi, qu'au milieu d'un murmure confus d'allégresse, on entendit son nom sortir de la bouche de tous ceux qui le connaissaient : et de qui n'était-il pas connu? *Victorin! Victorin!* disait-on de toutes parts avec un transport que l'on retenait à peine. La satisfaction que l'on ressentait de le voir avait exité ce soudain murmure : le désir de l'entendre le fit cesser presque aussitôt. Alors, plein d'une sainte assurance, il prononça à haute voix les vérités qui sont le fondement de notre foi. Parmi ceux qui l'entendaient, il n'en était pas un seul qui n'eût voulu l'enlever et le mettre au fond de son cœur; et tous l'y mettaient en effet par ces

[1] Ps. CXI, 10.

mouvements de joie et d'amour dont ils semblaient comme l'embrasser et l'attirer en eux-mêmes avec une douce violence.

Chap. III. — Joie que ressentent les fidèles de la conversion des pécheurs : quel en est le principe?

Dieu de bonté, que se passe-t-il donc dans l'homme pour que le salut d'une âme qui semblait désespérée, et qui se trouve délivrée du péril le plus extrême, lui cause plus de joie que si le péril eût été moins grand et qu'on n'eût jamais perdu l'espérance de son salut? Vous-même, ô Père de miséricorde, vous êtes plus touché du retour d'un seul pécheur que de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence [1]. De même, la satisfaction que nous éprouvons est bien grande, quand on nous raconte quelle joie c'est pour les anges de voir le bon pasteur rapportant sur ses épaules la brebis qui s'était égarée [2], et la dragme retrouvée et remise dans vos trésors aux acclamations des voisines de celle qui l'avait perdue [3]. De même nous sentons couler nos larmes, lorsqu'au milieu de la joie et des solennités de votre maison, nous y entendons lire ce qui est dit au sujet du plus jeune de vos fils : « qu'il était mort et qu'il est ressuscité, qu'il était » perdu et qu'il a été retrouvé [4]. » Alors c'est en nous et en vos saints anges que vous vous réjouissez par cette charité qui seule sanctifie et les anges et les hommes ; car pour ce qui est de vous, vous êtes toujours le même, et la connaissance que vous avez des choses qui sont changeantes et périssables est éternelle et ne change point.

Que se passe-t-il donc dans une âme lorsqu'elle ressent plus de joie d'avoir trouvé ou retrouvé ce qui était l'objet de ses affections, que si toujours elle l'avait possédé? C'est une vérité à laquelle de toutes parts mille exemples rendent témoignage. Un général triomphe après une victoire : il n'eût pas vaincu s'il n'eût pas livré combat ; et plus le danger a été grand dans ce combat, plus grande est la joie que lui cause son triomphe. Des gens qui naviguent sont battus par la

[1] Luc, xv, 7. — [2] Luc., xv, 5. — [3] Luc., xx, 9. — [4] Luc., xv, 24.

tempête : ils sont menacés de faire naufrage, et la vue d'une mort prochaine les fait déjà pâlir : la mer s'apaise, le ciel devient serein, et les voilà qui se réjouissent avec excès, par cela même qu'ils ont craint avec excès. Un homme qui nous est cher tombe malade, et son pouls fait assez connaître quelle est la grandeur de son mal : il commence à se trouver mieux, bien que son extrême faiblesse ne lui permette pas encore l'usage de ses jambes ; et toutefois le plaisir que l'on ressent de sa convalescence passe de beaucoup celui que l'on avait auparavant à le voir plein de vigueur et de santé.

Les plaisirs mêmes de cette vie, ce n'est qu'au moyen de quelques peines que les hommes en obtiennent la jouissance, non de ces peines imprévues et qui arrivent contre leur volonté, mais de certaines peines qu'ils se font eux-mêmes et qu'ils sont bien aises de souffrir. Nous ne trouverions aucun plaisir à boire et à manger, si auparavant nous n'avions ressenti la douleur que cause la faim et la soif ; et c'est pour cette raison que ceux qui aiment le vin avec excès usent à dessein de certains mets fortement assaisonnés, dont l'action irritante excite une ardeur par elle-même importune, qu'ils apaisent en buvant, et qui rend plus vif le plaisir qu'ils ont à satisfaire cette passion. De même, il a été établi que la fille déjà fiancée ne serait point remise sur-le-champ entre les mains de son époux, dans la crainte qu'elle n'eût moins de prix à ses yeux, s'il ne l'avait un peu désirée avant de l'avoir obtenue. Ainsi donc, et dans les voluptés honteuses et criminelles, et dans les plaisirs honnêtes et légitimes, et dans les douces affections de l'amitié la plus pure, et dans le retour de cet enfant prodigue, mort et ressuscité, perdu et retrouvé, nous voyons toujours que les plus grandes joies sont celles qui succèdent aux plus grandes douleurs.

D'où vient cela, Seigneur mon Dieu, et lorsque vous êtes éternellement pour vous-même le sujet d'une joie éternelle, et que quelques-unes de vos créatures partagent auprès de vous cette joie qui ne doit point finir, d'où vient que l'homme, qui est aussi une portion de vos œuvres, passe ainsi, par de continuels retours, de l'abondance à la disette, se trouve tantôt dans la guerre et tantôt dans la paix ? Est-ce la condition

de son être? Vous a-t-il donc plu de le créer ainsi, tandis que, depuis les hauteurs des cieux jusqu'aux dernières profondeurs de la terre, depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles, depuis l'ange jusqu'au vermisseau, depuis le premier mouvement que vous avez imprimé jusqu'au dernier, vous avez ordonné toutes choses, selon le temps et le lieu qui leur sont propres, répandant toutes sortes de biens, et dans une juste mesure, sur ces ouvrages de vos mains? O mon Dieu! que vous êtes élevé dans les choses les plus hautes! que vous êtes impénétrable dans les profondeurs les plus cachées! Vous ne vous éloignez jamais de vos créatures; et cependant que de peine nous avons à retourner vers vous!

Chap. IV. — Pourquoi cette joie que cause la conversion des pécheurs est plus grande lorsqu'il s'agit de personnages célèbres et considérés dans le monde.

Venez donc à notre secours, ô Seigneur! déployez votre puissance, ranimez-nous, rappelez-nous, entraînez-nous, embrâsez-nous, pénétrez nos âmes de vos célestes douceurs, et qu'un saint transport d'amour nous fasse voler vers vous. Combien d'hommes, plus profondément enfoncés dans ces ténèbres de l'enfer que ne l'avait été Victorin, reviennent à vous, et, « s'approchant de votre lumière, sont pénétrés de » ses rayons[1]! Et, la recevant, ils reçoivent en même temps » le pouvoir d'être faits enfants de Dieu[2]. » Toutefois, si ces hommes sont obscurs et peu connus du monde, la joie qu'on ressent de leur conversion n'a point la même vivacité, même parmi ceux qui les connaissent; tandis que si l'on se réjouit avec plusieurs, la joie de chacun en devient plus grande, s'accroissant et s'enflammant de la joie des autres. En effet, plus un personnage est connu, plus son exemple a d'autorité; et il en résulte que le voyant ainsi marcher dans les voies du salut, un grand nombre s'empresse à le suivre; et ceux-là mêmes qui y sont entrés avant lui en sont par cela même plus pénétrés de joie, parce qu'ils savent que ce n'est pas pour lui seul qu'ils ont sujet de se réjouir.

[1] Ps. XXXIII, 6. — [2] Joan., I, 12.

Tant s'en faut cependant que dans vos saints tabernacles le riche soit préféré au pauvre, le noble à celui qui ne l'est pas, qu'au contraire, « ce qu'il y avait de plus faible dans le » monde, vous l'avez choisi pour confondre ce qui y était » fort, et que de même vous vous êtes servi de ce qui était » vil et méprisable à ses yeux, de ce qui était comme s'il n'é- » tait pas, pour montrer le néant de ce qui lui semblait quel- » que chose[1]. » Et néanmoins, celui-là même qui se disait le moindre de vos apôtres[2], et par qui vous avez voulu nous faire connaître ces divines paroles, après avoir vaincu par les armes de la foi l'orgueil du proconsul Paul, et l'avoir fait l'un des serviteurs du roi des rois en le soumettant au joug léger de Jésus-Christ[3], voulut, en mémoire d'un triomphe si éclatant, prendre ce nom de *Paul,* quittant celui de *Saul* que jusqu'alors il avait porté. Et en effet la victoire que l'on remporte sur l'ennemi des hommes est d'autant plus grande qu'il était plus maître de ceux qu'on lui a enlevés, et que par eux il se faisait un plus grand nombre d'esclaves. Or, les grands sont plus que tout le reste en sa possession, à cause de leur orgueil; et il arrive que, par l'autorité qu'ont leurs exemples, il parvient à en posséder beaucoup d'autres.

Ainsi donc, plus ils se rappelaient que le cœur de Victorin avait été pour le démon comme une forteresse inexpugnable, et sa langue comme un trait acéré qui avait donné la mort à tant d'âmes, plus vos enfants, ô mon Dieu! avaient sujet de se réjouir en voyant que notre roi « avait enchaîné le fort » armé[4], qu'il lui avait enlevé ses dépouilles, » et qu'après les avoir purifiées, il les avait consacrées au Seigneur, « ren- » dues utiles à son service, et propres à toutes sortes de » biens[5]. »

Chap. V. — Puissance tyrannique que l'habitude du péché exerçait sur lui.

A peine, ô mon Dieu ! votre serviteur Simplicien n'eut-il raconté ces choses de Victorin, que je me sentis touché d'un désir ardent d'imiter un tel exemple. Aussi était-ce pour

[1] I. Cor., I, 27, 28. — [2] I. Cor, XV, 9. — [3] Act., XIII, 7, 12. — [4] Matt., XII, 29. — [5] II. Tim., II, 21.

produire en moi de semblables impressions que ce saint homme m'en avait fait le récit; et lorsqu'il ajouta qu'un rescrit public de l'empereur Julien ayant ôté aux chrétiens la liberté d'enseigner la rhétorique et tout ce qui tient aux lettres humaines, Victorin s'était soumis sans répugnance à cette loi, et avait mieux aimé abandonner l'école où il enseignait à bien parler, que se montrer infidèle à votre parole, « à cette parole qui sait rendre éloquente la langue même des » petits enfants[1], » j'admirai son courage et en même temps son bonheur d'avoir ainsi trouvé une occasion de tout quitter pour ne s'occuper que de vous seul.

C'était là l'objet de tous mes soupirs; et je soupirais, enchaîné, non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté, pour moi plus dure que le fer. L'ennemi des hommes l'avait en sa puissance; il en avait fait une chaîne avec laquelle il me tenait attaché : car, de la volonté dépravée naissent les passions; les passions auxquelles on s'est abandonné se tournent en habitude, et, en ne résistant pas à l'habitude, celle-ci devient comme une nécessité. Ainsi s'était formée, comme d'autant d'anneaux enlacés les uns dans les autres, cette chaîne sous laquelle j'étais tenu dans une si cruelle servitude. A la vérité, j'avais une volonté nouvelle de vous servir avec un amour désintéressé, et de jouir de vous, ô mon Dieu! qui êtes la seule voie solide et véritable : mais cette volonté, qui ne faisait que de naître, était trop faible encore pour surmonter l'autre, que l'habitude avait fortifiée. Ainsi donc j'avais deux volontés, l'une ancienne, l'autre nouvelle, l'une charnelle, l'autre spirituelle, qui se combattaient entre elles, et qui déchiraient mon âme dans ce violent combat.

Ainsi m'apprenait ma propre expérience, ce que m'avait appris votre parole, « que la chair a des désirs contraires à » ceux de l'esprit, et l'esprit à ceux de la chair[2]. » Ces désirs opposés, c'était bien moi qui les formais également; mais il y avait plus de moi-même dans les désirs que je jugeais bons que dans ceux qui me semblaient mauvais; et dans

[1] Sap., x, 21. — [2] Gal. v, 17.

ce que je ressentais de ceux-ci, ce n'était presque plus moi, puisque c'était plutôt par violence qu'ils m'entraînaient que par le fait de ma propre volonté. Cependant cette habitude si puissante encore contre mes désirs nouveaux, n'avait de force que celle que je lui avais donnée, et c'était volontairement que j'étais réduit à cet état où je n'aurais pas voulu être. Ainsi le pécheur subissait la juste peine de son péché : et quel droit aurait-il eu de s'en plaindre?

Je n'avais plus même alors cette excuse dont j'avais coutume de me couvrir, et qui m'avait fait considérer l'incertitude où j'étais encore de ce qu'était la vérité, comme la seule chose qui m'empêchât de renoncer aux espérances du siècle pour ne plus penser qu'à vous servir. Maintenant je la voyais clairement cette vérité ; mais, attaché que j'étais, et si fortement, aux choses de la terre, je ne pouvais me résoudre à me livrer tout entier à vous, appréhendant de me voir libre et dégagé de tous ces obstacles du monde autant que l'on devrait craindre au contraire de s'y voir engagé.

Ainsi donc, et comme il arrive dans les songes, je sentais que le fardeau du siècle m'était agréable, alors même qu'il m'accablait ; et les pensées par lesquelles je tâchais de m'élever vers vous étaient semblablables aux efforts de ceux qui désirant s'éveiller, sont surmontés par le sommeil, et retombent aussitôt dans leur assoupissement. Car, bien qu'il n'y ait personne qui fût bien aise de toujours dormir, et qu'au jugement de tout homme raisonnable, la veille soit préférable au sommeil, il arrive cependant que l'on ne fait pas les derniers efforts pour s'éveiller, lorsque l'on se sent comme accablé de l'envie de dormir, et qu'on se laisse aller avec quelque charme aux douceurs du sommeil, encore qu'on s'y laisse aller malgré soi, et que l'heure soit venue de se lever. De même je ne doutais plus qu'il fût sans comparaison bien plus avantageux pour moi de me jeter dans votre sein et de me livrer à votre amour, que de me laisser emporter à mes passions déréglées : mais entre ces deux mouvements opposés, j'approuvais l'un et je suivais l'autre ; l'un triomphait dans mon esprit, l'autre entraînait ma volonté. Je n'avais rien à vous répondre, lorsque vous me disiez : « Éveillez-vous, vous

» qui dormez ; levez-vous d'entre les morts, et Jésus-Christ » répandra sur vous sa lumière [1] ; » et, pressé par cette vérité que, de toutes parts, vous faisiez paraître à mes yeux, pénétré de cette conviction qu'elle faisait naître en moi, je ne pouvais articuler que des paroles languissantes et comme proférées au milieu du sommeil : « Tout à l'heure, tout à l'heure, » encore un moment. » Mais ce moment durait toujours, et ce court délai n'avait point de fin.

En vain « je me plaisais en votre loi selon l'homme inté- » rieur, puisqu'une autre loi qui était dans ma chair combat- » tait cette loi qui était dans mon esprit, et me tenait captif » sous la loi du péché [2]. » Car la loi du péché n'est pas autre chose que cette force de l'habitude qui entraîne notre esprit et le retient esclave ; et justement néanmoins, bien que ce soit malgré lui, parce que c'est volontairement que d'abord il s'est asservi. « Malheureux que je suis ! qui me délivrera » de ce corps de mort, si ce n'est votre grâce, par notre Sei- » gneur Jésus-Christ [3] ? »

Chap. VI. — Ce que lui raconte Pontitien de la vie de saint Antoine, et de la sainte résolution de deux officiers de l'empereur.

Mon Dieu, qui êtes mon rédempteur et tout mon secours, je dirai et je publierai, à la gloire de votre nom, comment vous sûtes rompre les liens qui me tenaient si fortement attaché à cette passion que les hommes ressentent pour les femmes, et me délivrer entièrement de la servitude du siècle et de ses engagements.

Au milieu de mes inquiétudes toujours croissantes, je continuais de vivre comme j'avais vécu ; nuit et jour mes soupirs s'élevaient vers vous, et je me rendais à l'église aussi souvent que pouvaient me le permettre les occupations dont le fardeau pesait sur moi. Alipe ne m'avait point quitté. Après avoir exercé trois fois l'office d'assesseur du magistrat, il était alors sans emploi dans la profession qu'il avait embrassée, et attendait l'occasion de tirer un parti lucratif de

[1] Eph., v, 14. — [2] Rom., vii, 22, 23. — [3] Rom., vii, 24.

ce qu'il savait en jurisprudence, comme je le faisais de l'art de bien parler, si toutefois c'est un art qui se puisse apprendre et enseigner. Quant à Nébride, sur la prière que nous lui en avions faite, il avait consenti à remplacer dans ses leçons le grammairien Verecundus, citoyen de Milan et notre ami particulier, qui avait demandé avec de vives instances, et au nom de cette amitié que nous avions pour lui, que l'un de nous voulût bien lui rendre ce service dont il avait le plus pressant besoin.

Ce n'était donc ni le désir du gain, ni l'espoir de quelque avantage qui avait déterminé Nébride à accepter une semblable occupation : car s'il eût voulu faire sa profession d'enseigner les lettres, il pouvait s'élever à des emplois bien plus importants; mais comme il n'était point d'ami meilleur ni plus obligeant, sa bienveillance extrême pour nous ne lui avait point permis de nous faire éprouver un refus. Il y mettait toutefois une grande circonspection, prenant toutes sortes de précautions pour demeurer inconnu aux grands du monde, évitant ainsi avec soin tout ce qui aurait pu troubler son repos, et lui ôter cette liberté d'esprit qu'il voulait conserver, et le loisir dont il avait besoin pour lire, méditer, ou entendre quelque chose de ce qui a rapport à la véritable sagesse.

Un jour qu'il était absent, j'ai oublié pour quelle cause, un de nos compatriotes d'Afrique, nommé Pontitien, personnage considérable, et alors en grand crédit à la cour de l'empereur, vint nous trouver, Alipe et moi, je ne me souviens plus à quel sujet. Nous primes des siéges pour converser plus à notre aise; et Pontitien ayant aperçu un livre posé sur une table à jouer qui était placée devant nous, il le prit, l'ouvrit, et fut étonné de voir que c'étaient les Épîtres de saint Paul : car il avait pensé mettre la main sur un de ces livres qui avaient rapport à ma pénible profession. Aussitôt, me regardant avec un sourire approbateur, il me témoigna combien il était agréablement surpris de trouver devant moi un tel livre et ce seul livre : car il était chrétien, Seigneur, et de ceux qui vous servent fidèlement; et dans l'Église, où il était assidu, il vous adressait, prosterné en votre présence, de

longues et fréquentes prières. Sur ce que je lui fis connaître alors que les saintes Écritures étaient le principal objet de mes méditations, il commença à nous parler d'Antoine, ce solitaire d'Égypte, dont le nom, déjà si célèbre et si vénéré parmi vos serviteurs, nous avait été jusqu'alors inconnu; ce qu'ayant remarqué, ce fut un motif pour lui de s'étendre davantage sur ce sujet, s'efforçant de nous donner une juste idée d'un aussi grand homme, et admirant que son nom ne fût point encore parvenu jusqu'à nous.

Ces effets merveilleux de votre grâce, attestés par tant de témoignages, opérés depuis si peu de temps et presque de nos jours dans la religion véritable et dans l'Église catholique, nous remplissaient d'admiration; et de part et d'autre nous éprouvions un égal étonnement, nous, d'entendre raconter de si grandes choses; lui, de ce que ces choses étaient nouvelles pour nous. Continuant son discours, il nous parla ensuite de la grande multitude des monastères, et de cette fécondité miraculeuse des déserts, où tant de saints menaient une vie qui, comme un parfum divin, semblait s'élever jusqu'à vous; toutes choses qui de même nous étaient tellement inconnues, que nous ne savions pas même qu'à Milan, où nous étions, et hors des murs de la ville, il y avait un de ces monastères tout rempli de ces justes qui, sous la direction de l'évêque Ambroise, y vivaient dans une sainte confraternité.

Pontitien ne cessait point de parler, et nous l'écoutions en silence et avec la plus grande attention. Alors il nous raconta qu'un jour, la cour étant à Trèves, il arriva que, dans l'après-dinée, et pendant que l'empereur prenait le divertissement des jeux du cirque, il sortit avec trois de ses amis pour s'aller promener dans des jardins qui touchaient les murs de la ville; que là s'étant séparés sans dessein, et marchant comme au hasard deux à deux, l'un des trois avec lui, les deux autres ensemble, ceux-ci, sans prendre garde où ils allaient, entrèrent dans une pauvre cabane habitée par quelques-uns de vos serviteurs, « de ceux qui sont pauvres d'esprit » et à qui le royaume des cieux appartient[1]; » et que là ils

[1] Matt. v, 3.

trouvèrent un livre où la vie de saint Antoine était écrite.

L'un d'eux commença à le lire; et voilà qu'il se sent aussitôt saisi d'admiration, qu'il s'enflamme, et que, tout en continuant de lire, il forme le projet d'embrasser une pareille vie, et, quittant le service de l'empereur, de se consacrer tout entier à vous servir (l'un et l'autre étaient de ceux que l'on appelle *agents des affaires du prince*). Embrâsé d'un amour tout céleste, et pénétré d'une sainte confusion, il s'indigne tout à coup contre lui-même, et, jetant les yeux sur son ami, il lui adresse ces paroles : « Dites-moi, je vous prie, » que prétendons-nous obtenir par tant de peines et de travaux? que cherchons-nous en servant le prince? quel est » le but que nous prétendons atteindre? que pouvons-nous » espérer de plus en vivant dans cette cour que d'y devenir » quelque jour amis de l'empereur? en cela même qu'y a-t-il » qui ne soit plein d'incertitude et de danger? par quels » périls ne me faut-il pas passer avant d'arriver à cette fortune qui est elle-même un péril beaucoup plus grand; et » encore, quand y arriverai-je? tandis que, pour devenir » l'ami de Dieu, je n'ai qu'à vouloir, et à l'instant même je » le suis. »

Il lui parla ainsi, et, tout agité des mouvements que faisait naître en lui le dessein et en quelque sorte l'enfantement de sa vie nouvelle, il reporta ses yeux sur le livre, et à mesure qu'il lisait, vous changiez son cœur, où seul, Seigneur, vous pouviez voir ce qui se passait, et vous le détachiez de toutes les affections du monde, ainsi qu'il y parut peu après. Car, continuant encore quelque temps de lire, ballotté par cette tempête qui s'était élevée au dedans de lui-même, et par intervalles saisi d'une sorte de frémissement, il vit enfin quel était le bon parti, l'embrassa aussitôt, et déjà tout entier à vous : « C'en est fait, dit-il à son ami, je renonce pour jamais » à ce qui faisait toutes nos espérances; j'ai résolu de servir » Dieu, et dès ce moment même et dans ce même lieu, sans » aller plus loin. Si vous répugnez à suivre mon exemple, » du moins ne vous opposez point à mon dessein. » A quoi celui-ci ayant répondu qu'il était près de s'associer à lui dans une si sainte entreprise, et à recevoir sa part d'une aussi

haute récompense, l'un et l'autre, dès ce moment, tout entiers à vous, ô mon Dieu! et quittant toutes choses pour vous suivre, commencèrent à élever cette tour dont il est parlé dans vos Écritures[1], ayant amassé un fonds suffisant pour conduire l'édifice jusqu'à sa fin.

Cependant Pontitien, et celui qui se promenait avec lui dans une autre partie du jardin, les cherchaient de toutes parts; et étant enfin arrivés à cette cabane où ils les trouvèrent, les avertirent qu'il était temps de se retirer, parce que le jour commençait à baisser. Eux alors leur apprenant la résolution qu'ils avaient prise, et leur racontant de quelle sorte ils y étaient entrés, et comment ils s'y étaient affermis, les supplièrent, s'ils n'étaient pas disposés à l'imiter, de ne pas du moins les chagriner en cherchant à la combattre. Ceux-ci, n'éprouvant aucun changement dans leur âme, pleurèrent du moins sur eux-mêmes, adressèrent aux deux amis de pieuses félicitations, se recommandèrent à leurs prières, et, portant le fardeau d'un cœur attaché à la terre, retournèrent au palais de l'empereur. Ceux-là restèrent dans la cabane, élevant leurs cœurs et toutes leurs pensées vers le ciel; et tous les deux étaient à la veille de se marier; et les deux jeunes filles, auxquelles ils étaient déjà fiancés, ayant su cette résolution qu'ils avaient prise, en prirent une toute semblable, et vous consacrèrent leur virginité.

Chap. VII. — Ce qu'il éprouva pendant le discours de Pontitien.

Voilà ce que Pontitien nous raconta; et vous, Seigneur, tandis qu'il me parlait, vous me rameniez vers moi et en dépit de moi; vous me forciez à me retourner pour me contempler, malgré ma volonté qui me faisait porter ailleurs mes regards; vous m'exposiez moi-même devant mes propres yeux, afin que je visse à quel point j'étais infâme, hideux, difforme, de quelle fange et de quelles horribles plaies j'étais couvert. Je le voyais; j'en avais horreur, et je cherchais vainement à

[1] Luc, XIV, 28.

m'échapper à moi-même. Si je faisais un effort pour m'en distraire, comme il ne cessait point de parler, vous ne cessiez point ainsi de reporter mon image devant ma vue; vous la faisiez pour ainsi dire pénétrer dans mes yeux, afin que, voyant mon iniquité, je pusse la reconnaître et la haïr. Ce n'est pas qu'auparavant elle me fût inconnue; mais j'affectais de l'ignorer, je l'oubliais, je m'obstinais à ne la point voir. Alors, au contraire, plus j'admirais, plus j'aimais ces chrétiens dont on me racontait ces mouvements de piété si vifs et si salutaires qui les avaient portés à se donner entièrement à vous pour obtenir leur guérison, plus la comparaison que j'en faisais avec moi-même me rendait haïssable à mes propres yeux. Je considérais avec douleur que tant d'années de ma vie s'étaient écoulées (peut-être plus de douze années) depuis qu'à l'âge de dix-neuf ans, lisant l'*Hortensius* de Cicéron [1], je m'étais senti touché de l'amour de la sagesse; et que, jusqu'à ce moment j'avais toujours différé de quitter sans retour des biens purement terrestres pour ne penser qu'à acquérir un bien si précieux; un bien dont non-seulement la possession, mais la simple recherche est préférable à tous les trésors, à toutes les couronnes, à toutes les voluptés de la terre.

Mais, misérable que j'étais, et plus misérable qu'on ne le saurait dire, dès ma plus tendre jeunesse je vous avais demandé le don de chasteté; mais comment l'avais-je demandé? Je vous avais dit : « Accordez-moi, Seigneur, d'être chaste » et continent, *mais non pas encore tout à l'heure;* » car je craignais d'être trop promptement exaucé, je craignais d'être trop promptement guéri du mal impur dont j'étais possédé, aimant mieux être consumé de ses feux que de les voir entièrement éteints. Je m'étais en outre égaré dans des voies pernicieuses, entraîné par une superstition sacrilége où rien de certain ni de solide ne s'offrait à mon esprit, mais qui me semblait préférable à d'autres choses que je combattais avec animosité, au lieu de les chercher avec piété.

De là j'étais tombé dans cette autre erreur de croire que ce qui me faisait différer de jour en jour de renoncer aux espé-

[1] Voyez livre III, ch. IV, p. 50.

rances du siècle pour ne suivre que vous, c'était que la voie par où il me fallait marcher ne m'était point encore assez clairement connue ; mais enfin arriva le jour où je devais me voir dans toute ma nudité, et où la voix de ma conscience devait me faire entendre ces reproches : « Que deviennent tes » frivoles discours? toi qui ne voulais pas, disais-tu, abandonner le fardeau de tes vains attachements pour une vérité qui n'avait encore rien d'assuré pour toi : voilà maintenant que tu n'en peux plus douter, et cependant ce fardeau t'accable encore ; tandis que d'autres qui ne se sont » pas consumés dans ces recherches, qui, comme toi, n'ont » pas perdu dix années de leur vie dans de semblables études, » sont déjà libres, ont déjà reçu les ailes avec lesquelles ils » vont prendre leur essor vers le ciel. »

Pendant que Pontitien nous parlait, telles étaient les pensées qui déchiraient mon cœur, telle était l'horrible confusion dont je me sentais pénétré. Il se retira enfin, après avoir achevé son récit et réglé l'affaire qui l'avait amené vers nous. Alors, seul avec moi-même, que ne dis-je point contre moi-même ! quelles paroles amères et piquantes n'adressai-je point à mon âme pour l'exciter à me suivre dans l'effort que je faisais pour aller vers vous ! et néanmoins elle résistait: elle résistait et ne s'excusait pas ; tous les raisonnements qui jusqu'alors avaient fait sa défense étaient confondus et épuisés ; réduite au silence, elle demeurait toute tremblante, craignant à l'égal de la mort d'être arrêtée dans le cours de ses longues et vicieuses habitudes, qui cependant, la consumant peu à peu, la conduisaient à la mort.

Chap. VIII. — Ses agitations ; ce qui arriva dans le jardin où il s'était retiré avec Alipe.

Alors dans cette guerre intestine que j'avais moi-même excitée au-dedans de moi-même, et qui m'agitait jusque dans les dernières profondeurs de mon âme, l'esprit rempli d'un trouble qui se peignait sur tous les traits de mon visage, je me tournai tout à coup vers Alipe, et m'écriai : « Que faisons- » nous? qu'est-ce que ceci? que venons-nous d'entendre?

» Quoi! des ignorants se réveillent; ils ravissent le ciel; et » nous, avec notre science, de même que des animaux stupi- » pides, nous demeurons lâchement ensevelis dans la chair » et dans le sang! Est-ce parce qu'ils ont pris les devants que » nous avons honte de les suivre? et ne devrions-nous pas » plutôt rougir de honte de n'avoir pas même le courage de » les suivre? » Je lui dis ces paroles ou je ne sais quelles autres à peu près semblables, et le transport où j'étais m'emporta aussitôt loin de lui, alors qu'il me regardait en silence et frappé d'étonnement. En effet, le son de ma voix avait quelque chose d'extraordinaire; et mon front, et mes joues, et mes yeux, et la couleur de mon visage, et cette altération même de ma voix, en disaient plus que mes paroles sur ce qui se passait alors dans mon âme.

Il y avait dans la maison que nous habitions un petit jardin dont nous avions la jouissance, parce que notre hôte, qui ne faisait point sa demeure dans cette maison, nous l'avait abandonnée tout entière. Le trouble de mon cœur m'y avait poussé comme dans un lieu où personne ne viendrait m'interrompre au milieu de ce violent combat que je me livrais à moi-même, et dont vous seul, Seigneur, connaissiez l'issue que je ne savais pas. C'était une fureur salutaire que celle dont j'étais transporté; je me sentais mourir d'une mort qui allait me rendre à la vie; et, connaissant le mal qui était en moi, j'ignorais quel bien était sur le point d'en prendre la place.

Je m'en allai donc dans ce jardin, où Alipe accourut aussitôt sur mes pas; car j'étais également seul lorsqu'il était avec moi: et comment m'aurait-il abandonné dans un tel état? Nous allâmes nous asseoir le plus loin possible de la maison. J'étais hors de moi, frémissant, m'indignant contre moi-même de ce que je tardais tant à m'unir à vous, alors que tous mes os me criaient que c'était vers vous qu'il fallait aller, et élevaient jusqu'au ciel un semblable dessein; et l'on ne va vers vous ni sur des vaisseaux, ni sur des chars, ni même en faisant à pied le petit nombre de pas que j'avais faits pour venir de la maison au lieu où nous étions assis. Y aller, y arriver même, n'est autre chose qu'y vouloir aller;

mais le vouloir pleinement, fortement, et non pas en laissant flotter de côté et d'autre une volonté à demi malade et languissante, dont une partie qui s'élève vers le ciel lutte contre l'autre qui retombe vers la terre.

Enfin, dans ce trouble où me jetaient mes irrésolutions, il m'arrivait de faire plusieurs mouvements purement corporels que quelquefois les hommes sont dans l'impuissance de produire, même alors qu'ils en auraient la volonté, soit qu'ils manquent des membres nécessaires, soit qu'ils les aient attachés par des liens affaiblis par la maladie, ou que toute autre cause les empêche d'agir. Si je m'arrachais les cheveux, si je me frappais le front, si, entrelaçant mes doigts, j'en embrassais mes genoux, il était hors de doute pour moi que je le faisais parce que je l'avais voulu ; mais ayant cette volonté de le faire, il est certain que je n'en aurais pas eu le pouvoir si mes membres eussent été privés de ces mouvements propres à m'en faire obéir. J'avais donc fait un grand nombre d'actes où *vouloir* et *pouvoir* étaient des choses différentes ; et je ne faisais pas ce que je désirais sans comparaison bien davantage, et où *pouvoir* et *vouloir* étaient une même chose ; où, me trouvant dans l'impossibilité de vouloir à la fois et de ne vouloir pas, il n'y avait nulle différence entre l'acte et la volonté, de manière que l'avoir voulu c'était déjà l'avoir fait. Il ne se faisait pas cependant ; et mon corps obéissait plus facilement à la plus petite volonté de mon âme, lorsqu'elle lui commandait de se mouvoir, que mon âme elle-même n'obéissait à la plus grande de ses volontés, bien que cette volonté dût être accomplie par le seul acte de sa volonté.

Chap. IX. — Combats qui se passent dans la volonté de celui qui veut se convertir à Dieu.

Pourquoi cela? quelle peut être la cause d'un tel prodige? Que votre miséricorde m'éclaire, Seigneur, et qu'il me soit permis d'interroger les plus profonds abîmes des misères humaines, et ce qu'il y a de plus caché dans les châtiments qui pèsent sur les enfants d'Adam : peut-être pourront-ils me

répondre. Pourquoi donc cela? et ce prodige, quelle en est la cause? Mon esprit commande à mon corps, et à l'instant même il est obéi; mon esprit commande à lui-même, et il n'est point obéi. Cet esprit commande à ma main de se mouvoir, et tout s'opère ici avec une telle rapidité, qu'à peine peut-on distinguer le commandement de l'exécution; et cependant l'esprit est une substance spirituelle, et la main n'est qu'un corps. L'esprit commande à l'esprit d'avoir une volonté; celui qui commande ne diffère point de celui qui doit obéir: et cependant il n'obéit pas. Pourquoi cela? je le répète encore; à quelle cause attribuer un tel prodige? L'esprit, dis-je, se commande à lui-même de vouloir; il ne ferait point ce commandement, si déjà il n'avait la volonté : et cependant ce qu'il a commandé ne se fait point.

C'est qu'il ne veut qu'à demi, d'où il résulte qu'il ne commande qu'à demi : car son commandement est en proportion de sa volonté; et ce qu'il commande ne se fait qu'imparfaitement en raison de ce qu'il peut y avoir d'imparfait dans cette même volonté. Et certes, puisque c'est la volonté qui se commande à elle-même de vouloir, et non pas une autre volonté, il s'ensuit qu'elle ne commande pas pleinement lorsque ce qu'elle a commandé ne s'accomplit pas : car si elle était elle-même pleine et entière, elle ne se commanderait pas de vouloir, puisqu'elle voudrait déjà. Ce n'est donc pas un prodige qu'elle veuille en partie et qu'en partie elle ne veuille pas: c'est que l'âme est malade; c'est que, portée en haut par la vérité, en même temps que pèse sur elle le poids de ses habitudes, elle ne s'élève point tout entière; c'est qu'il y a deux volontés dans cette âme, qu'aucune des deux n'est parfaite, et que l'une possède ce qui manque à l'autre.

Chap. X. — Erreur des Manichéens, qui croyaient que deux volontés contraires proviennent dans l'homme de deux natures contraires. Sa réfutation.

Qu'ils soient exterminés devant votre face, ô mon Dieu! ainsi que sont tous vains discoureurs et tous séducteurs des âmes, ceux qui, ayant reconnu, dans les actes de notre intel-

ligence, ce combat de deux volontés, soutiennent qu'il y a en nous deux esprits de nature différente, l'un bon et l'autre mauvais. Ce sont eux-mêmes qui sont mauvais d'avoir ces mauvais sentiments: ils seraient bons si leurs sentiments étaient vrais, s'ils rendaient témoignage à la vérité, et tellement que votre apôtre pût leur dire : « Autrefois vous étiez » ténèbres, et maintenant vous êtes lumière dans le Sei- » gneur[1]. » Voulant au contraire *être lumière,* non dans le Seigneur, mais en eux-mêmes, par cette croyance, que la nature de l'âme est la même que celle de Dieu, ils *deviennent ténèbres,* et ténèbres d'autant plus épaisses, qu'un détestable orgueil les éloigne davantage de vous, « de vous la véritable » lumière qui illumine tout homme venant en ce monde[2]. » Prenez donc garde à ce que vous dites, malheureux ; rougissez de honte ; approchez-vous de Dieu, et vous recevrez la lumière, et vos fronts cesseront alors de rougir.

Lorsque je délibérais de la sorte avec moi-même pour me résoudre enfin à servir le Seigneur mon Dieu, comme j'en avais depuis si longtemps la pensée, j'étais à la fois celui qui le voulait et ne le voulait pas ; j'étais, dis-je, l'un et l'autre : car ne le voulant pas pleinement, je n'y étais pas non plus pleinement opposé ; et c'est ce qui faisait que je disputais avec moi-même, et qu'il y avait division dans le fond de mon cœur. Mais, bien que cette division s'y fût formée malgré moi, elle ne prouvait point qu'il y eût en moi deux esprits d'une nature différente : ce qu'elle prouvait, c'était le châtiment infligé au déréglement de mon esprit. Ainsi donc elle ne venait pas de moi, mais du péché qui habitait en moi, et qui était la punition d'un autre péché commis plus librement, et auquel je participais, parce que j'étais enfant d'Adam.

Et certes, s'il y avait en nous autant de natures contraires que nous avons de volontés qui se combattent, il n'y en aurait pas seulement deux, mais un plus grand nombre. Par exemple, lorsqu'un des leurs délibère s'il ira au théâtre ou à leurs assemblées, les Manichéens s'écrient : « Voilà deux natures différentes, l'une bonne qui veut le mener à l'assemblée,

[1] Eph., v, 8. — [2] Joan., I, 10.

l'autre mauvaise qui veut l'en éloigner : car, autrement, d'où naîtrait ce combat entre deux volontés? » Je soutiens, moi, que toutes les deux sont mauvaises, et celle qui le pousse vers leur assemblée et celle qui l'attire vers vers le théâtre. Accordons-leur toutefois cette croyance où ils sont, qu'il n'y a rien que de bon dans celle qui conduit vers eux ; mais s'il arrive que l'un de nous, flottant entre deux volontés qui l'agitent en sens contraire, délibère avec lui-même s'il ira au théâtre, ou s'il se rendra à notre église, que diront-ils alors? et ne seront-ils pas fort embarrassés? Ou ils seront contraints d'avouer, ce qu'ils sont fort éloignés de faire, qu'on peut aller à notre église, conduit par le mouvement d'une volonté bonne en elle-même, ainsi que font tous ceux qui reçoivent nos dogmes et qui participent à nos mystères ; ou il leur faudra reconnaître qu'il existe dans un même homme deux mauvaises natures et deux mauvais esprits, qui se font entre eux la guerre ; et ainsi cesse d'être vrai ce qu'ils sont accoutumés de dire, qu'il n'y a que deux natures, l'une bonne et l'autre mauvaise ; ou bien ils se rendront à la vérité, et ne pourront s'empêcher de convenir que lorsqu'un homme délibère avec lui-même, ce n'est qu'une même âme agitée par deux volontés différentes.

Qu'ils cessent donc de nous dire, lorsqu'ils remarquent dans un même homme ce combat de deux volontés opposées, que ce sont deux esprits contraires l'un à l'autre, produits par deux substances et par deux principes contraires, l'un bon et l'autre mauvais : car votre vérité, mon Dieu, les condamne ; elle confond leurs vains raisonnements, leur montrant qu'on peut être flottant entre plusieurs volontés également mauvaises ; lorsqu'un homme délibère, par exemple, s'il en fera périr un autre par le fer ou par le poison, s'il usurpera tel héritage ou tel autre, ne les pouvant usurper tous les deux ; s'il se procurera avec son argent des voluptés infâmes, ou s'il le gardera par avarice ; s'il se rendra au cirque ou au théâtre, lorsque dans un même jour ces deux spectacles sont ouverts ; enfin s'il ira faire un vol dans une maison étrangère lorsque l'occasion s'en présente, ou si, l'occasion lui en étant également offerte, il n'ira pas plutôt commettre

un adultère : si, dis-je, dans un même instant, il se fait en lui un concours de toutes ces choses, et qu'il les désire toutes au même degré, ne pouvant cependant les faire toutes à la fois. Car ces volontés diverses, et même un plus grand nombre, qui peuvent naître de tant d'objets qui excitent nos désirs, partagent et déchirent une âme dans cette guerre qu'elles se font ; et cependant les Manichéens n'admettent point qu'il y ait une quantité si grande de substances différentes.

Et il en est de même des volontés qui sont bonnes de leur nature : car je leur demande s'il n'est pas bon de prendre plaisir à lire l'apôtre, s'il n'est pas bon de se plaire à chanter de pieux cantiques, s'il n'est pas bon d'aimer à expliquer l'Évangile? Ils me répondront sans doute que toutes ces choses sont bonnes. Mais si elles nous sont agréables au même degré et dans le même instant, ne sont-ce pas là des volontés diverses entre lesquelles se partage notre cœur, lorsque nous délibérons sur le choix à faire entre ces diverses choses? car, toutes étant bonnes, elles se combattent néanmoins entre elles, jusqu'à ce que nous en ayons choisi une vers laquelle notre volonté, ainsi divisée, se porte enfin tout entière.

De même, lorsque l'amour des choses éternelles nous élève dans le ciel, et que les fausses douceurs d'un bien périssable nous ramènent vers la terre, c'est une même âme qui veut l'un et l'autre, mais qui ne veut ni l'un ni l'autre de toute sa volonté ; et c'est ce qui fait que, placée entre ces deux biens, elle se sent tourmentée et déchirée, la vérité la portant à préférer celui-ci, l'habitude l'empêchant de se séparer de celui-là.

Chap. XI. — Comment il se trouve placé entre la volupté qui veut le retenir, et la chasteté qui cherche à l'attirer vers elle.

Telle était la maladie de mon âme, et dans ces souffrances qu'elle me faisait durement éprouver, je m'accusais beaucoup plus qu'à l'ordinaire, me roulant et me débattant dans ma chaîne jusqu'à ce que j'eusse achevé de la rompre : car bien qu'alors elle me retînt à peine, je n'en étais pas entièrement dégagé. Et vous, Seigneur, vous me pressiez jusque dans les secrètes profondeurs de mon âme ; et, sévère par l'effet de

votre miséricorde, vous me faisiez sentir à coups redoublés l'aiguillon de la honte et de la crainte, de peur que, différant à rompre ce qui restait d'anneaux de cette chaîne, elle n'en prît des forces nouvelles, et ne me serrât plus étroitement que jamais.

Je me disais donc à moi-même, et du fond du cœur : « C'est tout à l'heure, c'est dans ce moment qu'il faut enfin » me donner à Dieu ; » et déjà cette parole me faisait avancer vers l'exécution de mon dessein ; j'étais sur le point de l'achever, et cependant je ne l'achevais pas. Je ne retombais pas néanmoins dans l'abîme de mes anciennes misères ; mais, me tenant sur les bords, j'y reprenais haleine ; puis, par de nouveaux efforts, je m'approchais encore davantage du bien auquel je voulais atteindre ; encore un peu, et j'allais le toucher et l'embrasser : cependant je n'y étais point encore ; je ne le touchais ni le l'embrassais, parce que je balançais à mourir à ce qui est une mort véritable, pour vivre de la véritable vie. La vieille habitude du mal avait plus de pouvoir sur moi que le bien auquel je n'étais pas accoutumé ; et, à mesure que je voyais approcher le moment où j'allais devenir tout autre que je n'avais été, la terreur que m'inspirait ce moment semblait me saisir davantage. Cependant elle ne me faisait point reculer ; je ne retournais point en arrière, je demeurais en suspens.

Je me sentais arrêté par les bagatelles honteuses, par les folles vanités qui avaient été mes anciennes amies ; et, me tirant, pour ainsi parler, par le vêtement de ma chair, elles semblaient me dire à voix basse : « Voulez-vous donc nous » abandonner ? Quoi ! dès ce moment, nous cesserons d'être » avec vous, et pour jamais ; dès ce moment, il ne vous sera » plus permis de faire telle ou telle chose, et pour jamais ? » Et qu'était-ce, ô mon Dieu ! que ces choses dont elles me présentaient les images, et que j'exprime par ces mots, *telle ou telle chose ?* Puisse votre miséricorde les effacer de la mémoire de votre serviteur ! quelles turpitudes que ces choses ! quelles infamies ! Toutefois leur voix avait perdu plus de la moitié de sa force. Ce n'était plus en venant hardiment à ma rencontre pour me faire obstacle, mais comme murmu-

rant derrière moi, qu'elles se faisaient entendre ; et alors que je leur échappais, me faisant quelques furtives attaques pour me forcer à jeter sur elles un regard, elles parvenaient ainsi à ralentir ma marche : car mes efforts pour les repousser et m'en arracher entièrement, afin de voler où j'étais appelé, étaient languissants, et j'entendais encore la voix tyrannique de l'habitude qui me disait : « Pensez-vous donc pouvoir vi-
» vre sans elles ? »

Mais elle ne me disait plus cela que faiblement : car du côté où j'avais porté mes regards et où j'hésitais encore à passer, se présentait à moi la chasteté avec une douce majesté et un air satisfait et serein qui ne ressemblait point aux joies dissolues et licencieuses, avec un sourire modeste qui m'encourageait à venir à elle sans balancer davantage, et, afin de me recevoir et de m'embrasser, tendant vers moi ses mains charitables. Là s'offraient à moi de salutaires et innombrables exemples. Autour d'elle se pressaient des enfants, des jeunes filles, des jeunes gens, des personnes de tout âge, des veuves vénérables, des vierges parvenues à l'extrême vieillesse, et dans ces âmes saintes, la chasteté n'était pas demeurée stérile, mais elle avait produit comme une génération nombreuse de ces joies célestes qu'elle conçoit de vous, Seigneur, qui êtes son céleste époux.

Alors, me raillant doucement et de manière à ranimer mon courage, elle semblait me dire : « Ne pourrez-vous donc
» ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là? L'ont-ils pu par eux-
» mêmes et sans le secours de leur Dieu et de leur Seigneur?
» C'est lui qui m'a donné à eux. Pourquoi vous appuyer sur
» vous-même ? n'est-ce pas comme si vous étiez sans appui?
» Jetez-vous dans ses bras, et ne craignez point : il ne se re-
» tirera pas pour vous laisser tomber ; jetez-vous-y hardi-
» ment : il vous recevra et vous guérira. » Sur de telles paroles, je rougissais de honte de prêter encore l'oreille au murmure de ces vanités et de ces bagatelles qui m'arrêtaient et me tenaient comme en suspens, lorsqu'il me sembla que la chasteté me disait encore : « N'écoutez plus la voix impure
» de votre chair de péché : c'est ainsi que vous la mortifierez.
» Elle vous promet des douceurs : mais ces douceurs sont-

» elles comparables à la loi du Seigneur votre Dieu ? » Tout ceci se passait au fond de mon cœur, et n'était autre chose que le combat de moi-même contre moi-même. Cependant Alipe, toujours auprès de moi pendant que j'étais livré à une agitation aussi extraordinaire, attendait en silence quelle en serait la fin.

Chap. XII. — Voix miraculeuse qu'il entend du ciel. Son entière conversion après la lecture d'un passage de saint Paul.

Alors une méditation profonde ayant tiré des plus secrets replis de mon âme et exposé à la vue de mon esprit toute mes misères, il s'éleva en moi un violent orage qui portait avec lui une pluie abondante de larmes ; et, afin de pouvoir la répandre tout entière avec les gémissements et les sanglots qui allaient naître d'elle, je me levai et m'éloignai d'Alipe. Jugeant que je ne pouvais pleurer à mon aise, que dans une entière solitude, je m'éloignai de lui autant qu'il le fallait pour n'être point troublé, même par la présence d'un ami aussi cher.

Tel était l'état où je me trouvais alors, et il s'en aperçut : car en me levant, j'avais laissé échapper quelques mots d'un ton de voix qui faisait assez connaître que j'allais fondre en larmes. Il demeura donc, tout saisi d'étonnemeut, au lieu où nous étions assis, et moi j'allai me jeter à terre sous un figuier : de quelle manière ? je ne le sais ; et là, je donnai libre carrière à mes larmes. Mes yeux en répandirent des torrents, et ce fut, Seigneur. un sacrifice qu'il vous plut de recevoir. Je m'adressais à vous, et vous disais : « Et en même » temps vous, Seigneur, jusques à quand[1],... jusques à quand » durera votre colère ? Ne vous souvenez plus de nos iniqui- » tés passées[2]. » Si ce n'étaient ces propres paroles, c'en était le sens : car je sentais bien que c'était le poids de ces iniquités qui m'accablait, et je me disais à moi-même avec un accent lamentable : « Jusques à quand, jusques à quand ? » sera-ce demain et demain encore ? pourquoi pas tout à

[1] Ps. VI, 3. — [2] Ps. LXX, 5, 8.

» l'heure? pourquoi ce moment même ne mettrait-il pas fin
» à toutes mes infamies? »

Je parlais de la sorte, et je pleurais amèrement dans l'affliction profonde de mon cœur; et voilà que d'une maison voisine j'entendis sortir une voix : c'était comme la voix d'une jeune fille ou d'un jeune garçon qui disait en chantant et répétait plusieurs fois ces paroles : PRENEZ ET LISEZ, PRENEZ ET LISEZ. Je changeai soudain de visage, et me mis à chercher attentivement en moi-même si, dans quelques-uns de leurs jeux, les enfants n'étaient pas accoutumés de chanter quelque chose de semblable ; et je ne me souvins pas de l'avoir jamais remarqué. Arrêtant le cours de mes larmes, je me levai, ne pouvant expliquer autrement ces paroles que comme un commandement divin qui m'ordonnait d'ouvrir les saintes Écritures, et d'y lire le premier passage qui se présentait à mes yeux. C'est ainsi qu'Antoine, selon qu'on m'en avait appris, entrant dans une église au moment où on y lisait ces paroles de l'Évangile : « Allez, vendez tout ce que vous avez, » et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le » ciel ; et après cela, venez et suivez-moi [1], » les reçut comme un avertissement du ciel qui lui était particulièrement adressé, et sur-le-champ se convertit à vous.

Je retournai donc précipitamment au lieu où Alipe était assis, et où j'avais laissé le livre des Épîtres de saint Paul, lorsque j'en étais parti. Je le pris, je l'ouvris, et je lus des yeux seulement ce passage, le premier sur lequel ils s'arrêtèrent : « Ne vivez ni dans les excès du vin, ni dans ceux de » la bonne chère, ni dans l'impureté et la débauche, ni dans » un esprit de contention et de jalousie ; mais revêtez-vous » de notre Seigneur Jésus-Christ, et n'ayez pas l'amour de » votre chair jusqu'à la livrer aux sensualités [2]. » Je n'en voulus pas voir davantage, et il n'en était pas besoin : car à peine avais-je achevé de lire ce peu de mots, qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui lui rendit la paix, et qu'à l'instant même se dissipèrent les ténèbres dont mes doutes la tenaient enveloppée.

[1] Matt. XIX, 21. — [2] Rom. XIII, 13, 14.

Puis ayant marqué du doigt cet endroit du livre, ou de je ne sais quel autre signe, je le fermai, et, avec un visage sur lequel se peignait déjà le calme de mon âme, j'appris à Alipe ce qui m'était arrivé. J'ignorais ce qui se passait en lui-même dans ce moment, et voici comment il me le découvrit : il désira voir ce que je venais de lire, je le lui montrai ; et ayant fait attention à ces paroles qui suivent et que je n'avais point remarquées : « Soutenez aussi celui qui est faible dans la » foi [1], » il se les appliqua à lui-même, me le déclara aussitôt, et se trouva tellement fortifié par cet avertissement, que, sans aucun trouble, sans la moindre hésitation, il se joignit à l'instant même à moi par une ferme et sainte résolution, sous tous les rapports si convenable à ses mœurs, depuis longtemps, et sans comparaison, bien plus honnêtes que les miennes.

De là nous allâmes trouver ma mère, et lui tout raconter ; elle s'en réjouit. Nous lui dîmes comment la chose s'était passée : elle en fut ravie, elle en tressaillit de joie. Elle vous bénissait, Seigneur, vous dont la puissance passe infiniment ce que nous en demandons, ce que nous pouvons en comprendre ; elle vous bénissait de ce que vous lui aviez accordé pour moi bien plus qu'elle n'était accoutumée de vous demander par ses gémissements et par ses larmes : car vous m'aviez si entièrement ramené à vous, que je n'avais plus aucune pensée ni pour le mariage ni pour aucune autre espérance du siècle, ferme désormais dans cette règle de la foi où, tant d'années auparavant, vous lui aviez révélé qu'un jour je serais avec elle. Ainsi vous changeâtes ses pleurs en une joie qui passait de beaucoup tous les vœux qu'elle avait pu former, en une joie pour elle plus agréable et plus pure que celle qu'elle avait souhaité recevoir des enfants légitimes qui seraient nés de ma chair.

[1] Rom., XIV, 1.

LIVRE NEUVIÈME.

Chap. Ier. — Il loue Dieu de lui avoir inspiré le détachement des biens de la terre.

« Seigneur, je suis votre serviteur; je suis votre serviteur » et le fils de votre servante : vous avez brisé mes liens; je » vous offrirai un sacrifice de louange [1]. » Que mon cœur et que ma langue vous louent; et que mes os s'écrient : « Sei- » gneur, qui est semblable à vous [2]? » Qu'ils le disent, et vous, ô mon Dieu, que vous me répondiez, que vous disiez à mon âme : « Je suis ton salut [3]. » Qu'étais-je alors et quel étais-je? qu'y avait-il qui ne fût mal dans mes actions; sinon dans mes actions, dans mes paroles; sinon dans mes paroles, dans ma volonté? Mais vous, Seigneur, le Dieu bon, le Dieu miséricordieux, votre regard a mesuré ce gouffre de mort dans lequel j'étais plongé, et du fond de mon cœur votre main puissante a fait sortir un abîme de corruption; et ce prodige tout entier se réduisait cependant à faire que ce que j'avais voulu, je ne le voulusse plus, que je voulusse ce que n'avais pas voulu.

Où était donc, pendant de si longues années, mon libre arbitre? et de quelles secrètes profondeurs avait-il été tiré tout à coup, pour « me faire courber la tête sous votre joug » si doux, et prêter mes épaules à votre fardeau si léger [4], » ô Jésus-Christ, mon soutien et mon rédempteur? Qu'à l'instant même je trouvai de douceur à renoncer aux douceurs de mes vains amusements; et combien de joie à quitter ce que j'avais tant appréhendé de perdre! Ces fausses voluptés, vous les faisiez sortir de mon cœur, vous, le bien suprême et

[1] Ps. cxv, 16. — [2] Ps. xxxiv, 10. — [3] Ps. xxxiv, 3. — [4] Matt., xi, 26.

véritable; vous les en faisiez sortir et vous preniez leur place, vous qui êtes plus doux que toutes les voluptés, mais que ne sauraient goûter la chair et le sang; plus éclatant que toute lumière, mais plus caché que ne l'est ce qu'il y a de plus caché; plus grand que ce qu'il y a de plus grand, mais que ne peuvent voir ceux qui se font grands à leurs propres yeux. Déjà mon esprit était affranchi des soins cuisants que font naître l'ambition, l'amour des richesses, les voluptés infâmes et criminelles : déjà je mettais toute ma joie à m'entretenir avec vous, ô Seigneur mon Dieu! vous, ma gloire, mes richesses, mes délices, et mon salut.

Chap. II. — Il se décide à quitter sa profession, remettant cependant au temps des vacances, qui n'était pas éloigné, l'exécution de ce dessein.

Alors, Seigneur, je formai en votre présence le dessein, non d'abandonner avec éclat, mais de quitter doucement et sans bruit ce trafic que faisait ma langue des artifices de la parole, ne voulant pas que des jeunes gens sans cesse occupés, non de méditer votre loi et de chercher votre paix, mais de se rendre follement habiles dans le mensonge, et de triompher ainsi dans les combats du barreau, vinssent désormais acheter de moi des armes propres à servir leurs fureurs.

Il se trouva fort heureusement que, sous peu de jours, commençaient les vacances, qui sont d'usage à l'époque des vendanges : je résolus donc de prendre patience jusque-là, et de saisir cette occasion où se fermaient solennellement les écoles, pour me séparer de mes élèves, et ne plus m'exposer en vente après avoir été racheté par vous. Tel fut le dessein que je formai devant vous et seulement en présence de mes plus intimes amis. Il fut décidé entre nous que nous n'en ferions part à personne; bien que, sortant comme nous le faisions de cette vallée de larmes, et chantant à votre louange « un cantique d'actions de grâces, vous nous eussiez armés » de flèches aiguës et de charbons ardents contre ces langues » trompeuses [1] » qui, nous conseillant en apparence pour

[1] Ps. CXIX, 3, 4.

notre bien, nous détournent en effet du bien; de même que nous consommons et détruisons les mets qui flattent notre goût, par cela même que notre goût est flatté.

Vous aviez percé nos cœurs des flèches de votre amour; je portais vos paroles comme fixées dans le fond de mes entrailles; et les exemples de vos serviteurs que vous aviez fait passer des ténèbres à la lumière, que, de morts qu'ils étaient, vous aviez ramenés à la vie, se présentant sans cesse à notre pensée, échauffaient nos âmes, nous arrachaient à cette langueur qui nous aurait fait pencher de nouveau vers les choses d'ici-bas, nous embrâsaient enfin d'une telle ardeur, que le souffle de ces langues perfides en aurait plutôt accru la violence qu'il ne l'aurait éteinte.

Cependant, comme il ne se pouvait faire, la sainteté de votre nom étant répandue par toute la terre, que la résolution que nous avions prise ne trouvât des approbateurs, il me semblait qu'il y aurait eu une sorte de vanité à ne pas attendre le moment, si peu éloigné, des vacances, et à quitter avant ce temps une profession publique et qui m'exposait à la vue de tout le monde; de manière que, tous les yeux se tournant vers moi par l'effet même de ce trop grand empressement à exécuter mon dessein, on aurait pu m'accuser de vouloir faire du bruit et attirer les regards. Or, que pouvait-il me revenir des recherches curieuses que l'on aurait faites de mes intentions, des jugements téméraires que l'on aurait portés de la bonne action que je voulais faire?

D'ailleurs, pendant le cours de ce même été, le travail excessif de mes leçons publiques m'avaient tellement affaibli la poitrine, que je ne respirais plus qu'avec de grandes difficultés; j'éprouvais des douleurs qui me faisaient craindre que le poumon même ne fût attaqué, et ma voix avait beaucoup perdu de sa force et de son éclat. Dans le premier moment j'en avais ressenti de la peine, parce que je me voyais en quelque sorte forcé de renoncer aux travaux fatigants de ma profession, ou du moins, si je voulais soigner ou recouvrer ma santé, d'en déposer pour quelque temps le fardeau; mais dès que j'eus conçu une volonté ferme de tout quitter pour ne plus contempler que vous qui êtes mon Dieu, vous savez,

Seigneur, que je commençai à ressentir même de la joie d'avoir ainsi trouvé une excuse exempte de mensonge, et propre à adoucir le mécontentement de ceux qui, pour l'intérêt de leurs enfants, ne m'auraient pas vu volontiers reprendre ma liberté.

Dans cette espèce de satisfaction que j'éprouvais, je prenais donc patience, jusqu'à ce que ce reste de temps se fût écoulé: c'était à peu près vingt jours tout au plus; et cependant j'eus beaucoup de peine à aller jusqu'au bout, parce que je n'avais plus avec moi la passion qui jusqu'alors avait porté la moitié de mon fardeau; et si la patience ne fût venue à mon secours, j'en aurais été accablé. Peut-être quelques-uns de vos serviteurs, aujourd'hui mes frères, diront-ils qu'en cela je ne suis pas exempt de péché, et que, résolu comme je l'étais jusqu'au fond du cœur de me consacrer à votre service, je n'aurais pas dû, ne fût-ce même que pour une heure, m'asseoir désormais dans la chaire du mensonge. Je ne chercherai point à m'en défendre; mais vous, Seigneur, dont la miséricorde est infinie, ne m'avez-vous pas remis ce péché, ainsi que tant d'autres si horribles et si mortels, dont vous m'avez lavé dans les eaux saintes du baptême?

Chap. III. — Sentiments différents de ses amis Verecundus et Nébride sur sa conversion. Sainte mort de l'un et de l'autre. Ce que Verecundus avait fait pour lui.

Verecundus ressentit une affliction profonde de ce qui faisait notre bonheur. Attaché au siècle par des liens qu'il ne pouvait rompre, il se voyait ainsi sur le point d'être séparé de nous; car il n'était pas encore chrétien; et quoique sa femme fût chrétienne, elle était pour lui le plus grand obstacle à nous suivre dans la route où nous commencions à marcher; et il déclarait ne vouloir se faire chrétien qu'à une seule condition impossible pour lui à remplir.

Il eut toutefois l'honnêteté de nous offrir sa maison de campagne, comme une retraite pendant tout le temps que nous aurions encore à passer dans ce pays. Vous l'en récompenserez, Seigneur, à la résurrection des justes; et déjà il

vous a plu d'acquitter envers lui le principal de cette dette : car dans une maladie grave dont il fut saisi, lorsque déjà nous étions à Rome, il se fit chrétien, quoiqu'il ne nous eût plus auprès de lui, et sortit de cette vie après avoir été admis dans la société des fidèles. C'est une miséricorde, Seigneur, que vous nous avez faite en même temps qu'à lui ; à nous, qu'une douleur insupportable aurait accablés, si, alors que nous ne pouvions perdre la mémoire de tant de témoignages d'affection que nous avions reçus de cet ami, nous n'eussions eu la consolation de le compter au nombre de ceux qui sont à vous.

Nous sommes aussi de ceux-là, Seigneur. L'assistance et les consolations que vous nous donnez nous en sont la preuve : grâces vous en soient rendues, Dieu fidèle en vos promesses, pour payer Verecundus de cet asile qu'il nous donna dans sa maison de Cassi, où, à peine sortis des agitations du siècle, nous commençâmes à nous reposer en vous : vous le ferez jouir des douceurs et du printemps éternel de votre paradis; vous l'en ferez jouir, puisque vous lui avez remis ses péchés sur la terre, « l'y établissant sur votre montagne sainte, » sur votre montagne élevée et fertile [1]. » Mais au temps dont je parle, il s'affligeait vivement de notre résolution.

Quant à Nébride, il s'en réjouissait avec nous : car, bien qu'il ne fût pas encore chrétien, et que même il eût eu le malheur de tomber dans les piéges funestes de ces imposteurs qui soutiennent que la chair de votre Fils, de celui qui est la vérité même, n'est qu'une chair fantastique [2], il avait su depuis s'en tirer ; et tel qu'il était, n'ayant encore reçu aucun des sacrements de votre Église, il ne s'en appliquait pas moins, avec une ardeur incroyable, à la recherche de la vérité. Aussi, peu de temps après notre conversion et notre régénération par le saint baptême, embrassa-t-il la foi catholique ; et étant retourné en Afrique, où il continua de vous servir, Seigneur, dans la pratique de la continence et de la chasteté la plus parfaite, avec toute sa famille qu'il avait ren-

[1] Ps. LXVII, 16. — [2] C'était une des rêveries qu'enseignaient les Manichéens.

due chrétienne comme lui, il vous plut de le dégager des liens de la chair, et maintenant « il est vivant dans le sein » d'Abraham [1]. »

Quoi que puisse entendre l'Écriture par ce *sein d'Abraham,* c'est là qu'est vivant Nébride, cet ami si cher; c'est là que vit celui que vous avez fait votre fils adoptif, d'esclave qu'il était : car en quel autre lieu pourrait être une telle âme? Il vit donc dans ce bienheureux séjour, sur lequel il me faisait tant de questions, à moi, un homme si faible et si incapable de le satisfaire; il n'approche plus son oreille de ma bouche; mais son âme se désaltère à la source de vos eaux vivifiantes; elle y boit la sagesse autant que le veut sa soif insatiable, et au sein d'une félicité qui ne finira jamais. Cependant je ne crois pas qu'il s'enivre de ces délices tellement qu'il puisse m'oublier, puisque vous-même, Seigneur, ne m'oubliez pas, vous qui êtes la source à laquelle il ne cesse de s'abreuver.

Mais alors voici quelle était notre position : nous consolions Verecundus, qui, sans que son amitié pour nous en fût altérée, voyait notre changement avec peine; et nous l'exhortions à servir Dieu, en demeurant soumis à la condition du mariage dans laquelle il était engagé. Quant à Nébride, nous attendions qu'il se décidât à nous suivre. Il ne tenait qu'à lui de le faire, étant si près de nous, et il ne s'en fallait presque rien qu'à tout moment il ne le fît. Ainsi s'écoulèrent ces jours que nous avait rendus si longs le désir passionné qui nous tourmentait, de pouvoir enfin, dans les loisirs d'une heureuse liberté, élever vers vous, et du fond de nos entrailles, ces accents religieux: « Mon cœur vous a » parlé; j'ai cherché vos regards; ce que je chercherai tou- » jours, Seigneur, c'est la lumière de votre face [2]. »

Chap. IV. — Il se retire enfin à la campagne; ce qu'il y fait; grâces nouvelles qu'il y reçoit; sentiments qu'il éprouve à la lecture d'un psaume; guérison miraculeuse.

Enfin arriva le jour où je devais être entièrement affranchi, et par le fait, de la profession que je faisais d'enseigner

[1] Luc., XVI, 22. — [2] Ps. XXVI, 13.

la rhétorique, de même que déjà mon esprit et ma pensée m'en avaient détaché. Ma délivrance s'opéra : vous dégageâtes ma langue, ainsi que vous aviez à l'avance dégagé mon cœur ; et vous bénissant, Seigneur, dans la joie de mon âme, je me retirai dans cette maison de campagne avec tous les miens. Quant à l'usage que je fis de mes études littéraires, de ces études que désormais je vous ai entièrement consacrées, mais qui se ressentaient encore du faste de l'école, on peut s'en faire une idée dans les livres que j'y écrivis, soit qu'ils traitent de mes conférences avec les amis dont j'étais entouré, soit que j'y retrace les entretiens que j'avais seul avec moi-même et en votre présence ; et de même on le peut voir dans les lettres que j'écrivais à Nébride, dont j'étais déjà séparé. Que n'ai-je le temps de rappeler ici toutes les grâces dont il vous plut alors de me combler ! mais il est des choses plus importantes auxquelles je me hâte de passer.

Ma mémoire retrace à ma pensée, et il m'est doux, ô mon mon Dieu ! de reconnaître devant vous comment et par quels secrets aiguillons vous sûtes me dompter, comment abaisser les hauteurs de mes pensées, redresser ce qu'il y avait de tortueux dans mes voies, adoucir ce qu'elles avaient encore de rudesse et d'âpreté ; par quels moyens il vous plut de soumettre Alipe, ce frère que mon cœur avait choisi, au joug de **Jésus-Christ**, votre Fils unique, notre Seigneur et notre Rédempteur, dont il ne pouvait auparavant souffrir que je fisse entrer le nom dans mes ouvrages. Il y préférait alors ces pompes du style consacrées dans l'école, cèdres superbes, pour ainsi parler, que déjà vous aviez brisés dans mon cœur ; il les préférait, dis-je, à la simplicité des paroles évangéliques, humbles plantes et antidotes salutaires contre le venin des serpents.

Quels accents, ô mon Dieu ! quels cris j'élevais vers vous, lorsque, dans cette maison des champs, novice que j'étais encore dans la science de votre amour, et de même qu'Alipe, qui n'était que catéchumène, je lisais les cantiques de David, ces cantiques animés d'une foi si vive, d'une piété si tendre, si propres à abattre les pensées orgueilleuses ! Ma mère y était avec nous ; sous l'apparente faiblesse de son sexe, pos-

sédant un cœur mâle et inébranlable dans sa foi, ayant la sérénité d'âme convenable à son âge, une affection toute maternelle, une piété vraiment chrétienne.

De quels mouvements de colère et d'indignation n'étais-je point animé contre les Manichéens ; et ensuite quelle compassion ne ressentais-je point pour eux, de ce qu'ils ignoraient ces divins remèdes et ces sacrés mystères, de ce qu'ils rejetaient comme des furieux l'antidote qui pouvait opérer leur guérison ? J'aurais désiré qu'ils eussent été quelque part auprès de moi, et que, sans que je me doutasse qu'ils y fussent et que j'en pouvais être entendu, il leur fût possible d'entendre mes paroles, de voir mon visage et de quels mouvements j'étais transporté, alors que dans cette retraite je lisais le quatrième psaume : « O Dieu, qui êtes ma justice, je vous » ai invoqué, et vous m'avez exaucé; au milieu de la tribu- » lation, vous avez ouvert l'espace devant moi : ayez pitié de » moi, Seigneur, et écoutez favorablement ma prière [1]. » Mais, je le répète, il eût fallu qu'ils m'entendissent et que j'ignorasse en être entendu ; autrement ils eussent pu penser que c'était pour eux que je disais les choses dont j'entrecoupais ces saintes paroles : et en effet, je n'eusse point dit ces choses, ni de la même manière, soupçonnant qu'ils pouvaient me voir et m'entendre ; et quand même je les aurais dites, l'impression pour eux n'eût point été la même, que de me les entendre dire seul avec moi-même, en votre présence, et dans les libres et tendres effusions de mon cœur.

Je frémissais de terreur, et en même temps, ô Père saint ! je tressaillais de joie et d'espérance dans votre miséricorde ; et tous ces mouvements de mon cœur se manifestaient par mes larmes et par mes sanglots, lorsque, s'adressant à nous, votre Esprit nous fait entendre ces paroles : « Enfants des » hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti ? » pourquoi aimez-vous ce qui est vanité, et cherchez-vous ce » qui est mensonge [2] ? » En effet, j'avais aimé ce qui était vanité, et cherché ce qui était mensonge ; et vous, Seigneur, « vous aviez déjà rendu admirable le nom de votre Saint [3], »

[1] Ps. IV, 1, 2. — [2] Ps. IV, 3. — [3] Ps. IV, 4.

le ressuscitant des morts et le faisant asseoir à votre droite, d'où il devait nous envoyer, selon sa promesse, le consolateur et l'Esprit de vérité, et déjà il l'avait envoyé, et je ne le savais pas.

Il l'avait envoyé, parce que déjà il avait été glorifié en ressuscitant des morts et en montant au ciel ; et jusque-là le Saint-Esprit n'avait point été donné, parce que Jésus-Christ n'avait point encore été glorifié. C'est pourquoi le prophète s'écrie : « Jusques à quand votre cœur sera-t-il appesanti? » pourquoi aimez-vous les vanités? pourquoi cherchez-vous » le mensonge? Sachez qne le Seigneur a rendu admirable » le nom de son Saint[1]. » Il nous crie, *jusques à quand ?* il nous crie, *sachez;* et moi, sans le savoir, et si longtemps, j'avais aimé la vanité et cherché le mensonge. C'est pourquoi j'écoutais ces paroles et je tremblais, parce qu'elles s'adressaient à ceux qui sont tels que je me souvenais d'avoir été : car il n'y avait que mensonge et vanité dans ces imaginations fantastiques que j'avais si longtemps prises pour la vérité. Dans la douleur que me causait ce souvenir, mille choses sortaient de ma bouche, également fortes et touchantes; et plût à Dieu que ceux-là les eussent entendues, qui aiment encore les vanités, qui recherchent encore le mensonge! peut-être en eussent-ils été touchés, peut-être eussent-ils rejeté ce poison qui les tue; et alors, Seigneur, vous les eussiez exaucés lorsqu'ils auraient crié vers vous, parce que celui qui intercède en notre faveur auprès de vous est véritablement mort pour nous de la mort de la chair.

Je continuais de lire : « Entrez en colère, et ne péchez » point[2]. » Et combien n'étais-je pas touché de ces paroles, ô mon Dieu! moi qui avais déjà appris à *entrer en colère* contre moi-même à cause de mes péchés passés, pour, à l'avenir, ne plus pécher! et cette colère était juste, puisque ce n'était point une autre nature étrangère à moi, et *sortie de la race des ténèbres,* qui péchait en moi, ainsi que le disent ceux « qui n'entrent point en colère contre eux-mêmes, » et qui amassent ainsi sur leur tête un trésor de colère pour le jour

[1] Ps. IV, 3 et 4. — [2] Ps. IV, 5.

où éclatera cette colère et où se manifestera votre juste jugement[1].

Déjà les biens que j'aimais n'étaient plus des biens visibles, et les yeux de ma chair ne les cherchaient plus dans ce soleil dont ils étaient éclairés ; car ceux qui cherchent leur joie hors d'eux-mêmes se dissipent et se répandent dans cette vaine recherche. Ces choses qui touchent leurs sens et qu'ils veulent saisir, le temps les emporte, et il n'en reste que les images, dont leurs esprits sont réduits à faire leur pâture. Oh! s'ils pouvaient trouver insupportable cette faim qui les consume, et s'écrier : « Qui nous montrera les biens véritables[2]? » et qu'alors ils pussent nous écouter lorsque nous leur dirions : « Pour nous, Seigneur, la lumière de votre visage est gravée sur nous[3]: » car nous ne sommes pas la lumière « qui illumine tout homme venant au monde[4] ; » mais c'est par vous que nous sommes illuminés, afin que nous, qui n'étions que ténèbres, nous devenions lumière en vous!

Oh! s'ils pouvaient voir cette lumière intérieure, cette lumière éternelle! Je l'avais déjà goûtée, et à cause de cela même, je voyais avec la plus vive douleur que, s'ils avaient le malheur de venir à moi avec un cœur entièrement séparé de vous, avec un cœur, pour ainsi dire, tout entier dans leurs yeux, il me serait impossible de leur montrer cette lumière, quand bien même ils me diraient alors : « Qui nous montrera les biens véritables? » Car dans ce secret de mon âme où j'étais entré en colère contre moi-même, où j'avais été touché d'une sainte componction, où je vous avais fait le sacrifice de mes anciennes affections; où, plein de confiance en vous, j'avais comme ébauché le renouvellement de ma vie et vous en avais offert les prémices; là, dis-je, vous aviez commencé à me faire goûter vos délices et à répandre votre joie dans mon cœur. Ainsi je m'écriais en lisant ces saintes paroles, dont je ressentais la puissance au dedans de moi ; je ne désirais plus voir s'accroître pour moi l'abondance des biens de la terre, et, dévoré moi-même par le temps, devenir la proie des choses que le temps dévore, parce que j'avais trouvé dans

[1] Les Manichéens. — [2] Ps. IV, 6. — [3] Ps. IV, 7.— [4] Joan., I, 9.

votre éternelle simplicité « un froment, un vin et une huile [1] » bien autres que les fruits d'ici-bas.

Et lorsque je lisais le verset suivant, je m'écriais encore, et d'un cri qui s'échappait du fond le plus caché de mon cœur : Quoi ! « je reposerai dans sa paix, dans celui-là même » qui EST [2] ! » Oh ! quelles paroles ! Car qui pourra s'opposer à nous, lorsque sera accomplie cette autre parole de l'Écriture : « La mort a été absorbée par la victoire [3] ! » Vous êtes, Seigneur, *celui-là même qui est,* qui ne change point. En vous est ce repos qui porte avec lui l'oubli de toutes les peines, parce qu'il n'en est point un autre qui soit égal à vous, et qu'il ne sert à rien d'acquérir tout ce qui n'est pas vous. « Voilà comment, Seigneur, vous avez affermi mon espérance [4]. »

Ainsi je m'enflammais dans cette lecture ; mais c'était vainement que je cherchais comment il me serait possible d'ébranler les oreilles de ces sourds, de ces morts, au nombre desquels j'avais été si longtemps, aveugle comme eux, comme eux me déchaînant avec rage contre vos Écritures, d'où distille un miel tout céleste, où sont réfléchies les clartés de votre lumière éternelle. Pensant alors à la haine que ces malheureux ont pour ces saints livres, je me sentais accablé de douleur.

Que ne puis-je ainsi rappeler à ma mémoire tout ce qui se passa pendant les jours que dura cette retraite ! mais du moins je n'ai point oublié et je ne passerai point sous silence, et le châtiment si rude que m'infligea votre main, et le secours si prompt que je trouvai dans votre miséricorde. Vous m'aviez envoyé un mal de dents qui me faisait souffrir d'insupportables douleurs ; et le mal augmentant sans cesse, il en vint à un tel excès que je ne pouvais plus parler. Alors ayant conçu la pensée de demander à mes amis qui étaient présents de vous adresser pour moi leurs prières, à vous, Seigneur, qui guérissez tous les maux du corps et de l'âme, j'écrivis sur des tablettes ce que je désirais d'eux, et le leur donnai à lire. A peine avions-nous mis les genoux en terre

[1] Ps. IV, 8. — [2] Ps. IV, 9. — [3] I. Cor., XV, 54. — [4] Ps. IV, 10.

pour implorer votre assistance que ma douleur s'évanouit. Et quelle douleur, et avec quelle rapidité! J'en fus épouvanté, je l'avoue; de ma vie je n'avais rien éprouvé de semblable. Cet effet miraculeux de votre volonté toute-puissante se grava profondément dans mon esprit; et, me réjouissant dans la foi dont j'étais pénétré, je louai votre saint nom: mais cette foi même me devenait une source d'inquiétudes pour mes péchés passés que vous ne m'aviez pas encore remis par la grâce du saint baptême.

Chap. V. — **Il fait connaître publiquement sa résolution de renoncer à enseigner la rhétorique. Saint Ambroise lui conseille de lire Isaïe.**

La fin des vacances étant arrivée, je fis savoir à ceux de Milan qu'ils eussent à se pourvoir pour les écoliers de leur ville d'un autre vendeur de paroles, parce que j'avais résolu de me consacrer entièrement à votre service, et que d'ailleurs mes douleurs de poitrine et une difficulté extrême de respirer me mettaient dans l'impossibilité de continuer un semblable travail. J'écrivis aussi à votre saint pontife Ambroise, lui faisant connaître dans mes lettres quelles avaient été mes erreurs passées et dans quelles dispositions je me trouvais maintenant, et le priant de m'indiquer ce que je devais principalement lire de vos Écritures pour me mieux préparer à la grâce excellente que je désirais recevoir [1]. Il me conseilla de lire le prophète Isaïe, sans doute parce que de tous les prophètes c'est lui qui parle le plus clairement des mystères de l'Évangile et de la vocation des païens. Je commençai à le lire; mais n'y comprenant rien d'abord, et supposant que le reste n'était pas moins obscur, je le laissai pour un temps, me réservant de le reprendre lorsque je serais plus exercé au langage de vos saintes Écritures.

[1] Le baptême.

Chap. VI. — Il reçoit le baptême avec son ami Alipe et son fils Adéodat. Esprit merveilleux de cet enfant.

Enfin le temps étant venu de me faire inscrire dans votre sainte milice, nous quittâmes la campagne et revînmes à Milan. Alipe résolut de renaître en vous en même temps que moi, humble déjà autant qu'il faut l'être pour participer dignement à vos sacrements, et devenu pour son corps qu'il voulait asservir un maître rude et courageux, jusqu'à marcher pieds nus, ce qui était sans exemple, à travers les chemins glacés de cette partie de l'Italie. Nous menâmes aussi avec nous mon fils Adéodat, qui était l'enfant de mon péché, mais qu'il vous avait plu de combler de vos dons les plus excellents. A peine alors dans sa quinzième année, il était déjà, par son intelligence, au-dessus de bien des gens qui l'emportaient sur lui par le savoir et par la maturité de l'âge.

En cela sont vos bienfaits que je publie, Seigneur mon Dieu, qui êtes le créateur de toutes choses, et qui pouvez si facilement tirer le bien du mal que nous avons fait : car il n'y avait rien de moi en cet enfant que mon péché ; et si je prenais le soin de l'élever dans votre crainte, cela même venait de vous, et nul autre n'avait pu me l'inspirer. Ce sont donc vos bienfaits que je publie, Seigneur. C'est lui que j'introduis conversant avec moi dans un de mes dialogues intitulé *le Maître* ; et vous savez que toutes les choses que j'y mets dans sa bouche sont de lui, quoiqu'il n'eût encore que seize ans ; et j'ai vu de cet enfant plusieurs choses encore plus admirables. La grandeur de cet esprit me causait une sorte d'épouvante : et quel autre ouvrier que vous, Seigneur, est capable d'aussi merveilleux ouvrages ? Mais vous l'enlevâtes bientôt du monde ; ce qui fait que le souvenir que j'en ai n'est mêlé d'aucune crainte : car vous lui avez pardonné les fautes de son enfance et de son adolescence, et épargné celles de la maturité de l'âge.

Nous associâmes avec nous au don de votre grâce, selon laquelle notre âge à tous était le même, ce même enfant que j'étais résolu de continuer à faire marcher dans vos voies ;

nous reçûmes tous ensemble le baptême, et aussitôt se dissipèrent toutes les inquiétudes dont nous agitait le souvenir de notre vie passée. Pendant ces premiers moments, je ne pouvais me lasser de considérer la profondeur de vos desseins en ce qui touche le salut des hommes, et je trouvais dans cette pensée une douceur merveilleuse. Combien j'étais ému, que de larmes s'échappaient de mes yeux, lorsque j'entendais retentir dans votre église le chant mélodieux des hymnes et des cantiques qu'elle élève sans cesse vers vous? En même temps que ces célestes paroles s'insinuaient dans mes oreilles, par elles votre vérité pénétrait doucement dans mon cœur; l'ardeur de ma piété semblait en devenir plus vive; mes larmes continuaient de couler, et j'éprouvais du plaisir à les répandre.

Chap. VII. — Époque à laquelle commencèrent les chants d'église à Milan. Découverte miraculeuse des corps de saint Gervais et de saint Protais. Miracles qu'ils opèrent.

C'était depuis très-peu de temps que l'église de Milan avait adopté cette coutume si consolante et si édifiante à laquelle les fidèles se portaient avec beaucoup de zèle, unissant dans ces divins cantiques leurs cœurs avec leurs voix. Il n'y avait guère plus d'un an, et ce fut lorsque l'impératrice Justine, mère du jeune empereur Valentinien, séduite par les Ariens, qui l'avaient entraînée dans leur hérésie, et poursuivant votre serviteur Ambroise de ses persécutions, tout le peuple animé d'une sainte ardeur était venu se renfermer avec lui dans l'église, résolu de mourir auprès de son évêque. Ma mère, votre fidèle servante, ne l'avait pas quitté un seul instant; la première aux veilles et à la prière, plus tourmentée qu'aucune autre des suites de cet événement; et moi-même, quoique le feu de votre Esprit saint n'eût point encore fondu les glaces de mon cœur, je n'avais pas laissé de me ressentir du trouble et de la consternation où la ville entière était plongée. Ce fut, dis-je, en cette occasion, et de peur que le peuple ne succombât enfin à l'ennui d'une épreuve si longtemps prolongée, qu'il fut ordonné que l'on chanterait des hymnes et

des psaumes, selon l'usage pratiqué dans les églises d'Orient. Depuis, et jusqu'à ce jour, on a continué de le faire ;et presque dans toutes les églises, et dans toutes les parties du monde, on a suivi cet exemple et adopté cette sainte institution.

Ce fut dans ce même temps que vous révélâtes dans un songe à ce saint évêque le lieu où reposaient les corps des saints martyrs Gervais et Protais, que, pendant un si grand nombre d'années, vous aviez tenus cachés dans le trésor de vos secrets impénétrables, vous réservant de les en tirer quand il serait temps, pour arrêter la fureur d'une simple femme, mais d'une femme assise sur le trône. Ces corps ayant donc été découverts et enlevés du lieu où ils étaient, il arriva, comme on les transportait avec pompe à la basilique ambroisienne, que non-seulement plusieurs furent délivrés des démons qui les tourmentaient, et qui, en sortant de leurs corps, confessaient la puissance des saints martyrs, mais encore qu'un habitant de Milan, aveugle depuis plusieurs années, et très-connu de toute la ville, ayant demandé quel était le sujet extraordinaire de joie qui mettait ainsi toute la ville en mouvement, se leva dès qu'il l'eut appris, et demanda qu'on le conduisît au lieu où étaient ces reliques vénérables. Y étant arrivé, il obtint de pouvoir toucher avec un linge le cercueil où étaient déposés les corps de vos saints, « dont la « mort est précieuse devant vous[1] ; » ce qu'ayant fait, et ayant ensuite porté ce linge sur ses yeux, à l'instant même ils s'ouvrirent, et la vue lui fut rendue. Aussitôt le bruit de ce miracle se répand de toutes parts ; partout retentissent vos louanges ; et si l'ennemie d'Ambroise n'en est point touchée au point de revenir à la foi catholique, sa fureur se calme du moins, et elle cesse ses persécutions.

Grâces vous soient rendues, mon Dieu, de ce que, rappelant à ma mémoire le souvenir de ce grand événement que j'avais oublié de marquer en son lieu, vous permettez que je le publie ainsi à la gloire de votre nom. Cependant alors, « bien que vos parfums exhalassent ainsi leur suave odeur, » je ne courais point après vous[2] ; » et c'est ce qui faisait

[1] Ps. CXV, 15. — [2] Cant. I, 4.

couler mes larmes avec plus d'abondance au milieu des chants sacrés dont retentissait votre église, ayant si longtemps soupiré après vous, et commençant enfin à respirer, autant que le souffle de votre Esprit saint peut pénétrer dans cette maison de chaume et de boue où nous sommes renfermés.

Chap. VIII. — Évode s'associe à lui et à ses amis; ils forment ensemble le projet de retourner en Afrique; sa mère meurt à Ostie. Ce qu'avait été cette sainte femme; sa naissance et son éducation.

« Vous qui réunissez dans une même demeure ceux qui » sont unis par les mêmes affections[1], » il vous plut de nous associer un jeune homme de notre ville, nommé Evode. Il était de ceux que l'on nomme agents des affaires de l'empereur ; mais s'étant converti et ayant été baptisé avant nous, il avait abandonné le service des princes de la terre, pour ne plus servir que vous seul. Nous vivions ensemble ; et, résolus de persévérer ensemble dans nos saintes résolutions, nous cherchions le lieu le plus favorable à l'exécution de notre dessein. Dans cette intention, nous retournions en Afrique sur le même vaisseau ; mais lorsque nous fûmes arrivés à Ostie où est l'embouchure du Tibre, ma mère mourut.

Je passe beaucoup de choses, désirant abréger. Recevez aussi, ô mon Dieu ! et les témoignages et les actions de grâces que je vous rends dans le secret de mon cœur, de toutes ces faveurs que je passe sous silence, et qui sont innombrables. Mais je ne tairai rien de tout ce que conçoit mon esprit touchant cette femme, votre fidèle servante, qui m'avait conçu dans sa chair pour me faire naître à la lumière passagère de ce monde, et qui m'avait porté dans son cœur afin que je pusse renaître à votre éternelle lumière. Ce que je louerai en elle ne lui appartient point, c'étaient vos propres dons : car elle ne s'était pas faite elle-même, elle n'avait pas eu plus de part à son éducation qu'à sa naissance ; c'était vous qui l'aviez formée ; ni son père ni sa mère ne savaient, en la mettant au monde, ce qu'elle devait être un jour : ce fut sous la protection de votre Fils unique, ce fut par la doctrine de

[1] Ps. LXVII, 7.

votre Christ qu'elle eut le bonheur d'être élevée dans votre crainte, au sein d'une famille chrétienne, et, par sa piété, l'un des ornements de votre Église.

Mais dans ce qui tenait à la manière dont elle avait été élevée, c'était moins encore des soins de sa mère qu'elle se louait que de ceux d'une vieille servante, tellement âgée qu'elle avait porté son père encore enfant sur ses épaules, ainsi que les jeunes filles déjà grandes ont coutume de porter les petits enfants. Un tel souvenir, et en même temps sa vieillesse et la sainteté de ses mœurs, faisaient qu'elle était fort considérée dans cette maison toute chrétienne, et à ce point que ses maîtres lui avaient confié la conduite de leurs filles, devoir dont elle s'acquittait avec une extrême vigilance; se montrant ferme et sévère lorsqu'il était besoin de les réprimer; et, dans les instructions qu'elle leur donnait, pleine de prudence et de discrétion. Par exemple, hors des heures des repas qu'elles prenaient à la table de leurs parents, ce qui se passait avec beaucoup de frugalité, elle ne leur permettait pas même de boire de l'eau, quelle que pût être leur soif, craignant pour elles les suites de cette mauvaise habitude; et à cette défense elle ajoutait cette parole pleine de sagesse : « Maintenant vous buvez de l'eau parce que vous n'avez pas » le vin en votre puissance; mais lorsque vous serez mariées » et que vous vous verrez maîtresses des caves et des celliers, » vous dédaignerez l'eau, et cependant l'habitude de boire » vous sera restée. »

C'est ainsi que, mêlant à propos de sages remontrances à l'ascendant que lui donnait l'autorité, elle savait réprimer les mouvements si peu réglés de cet âge dont l'inexpérience est si grande, et qu'elle apprenait à ces jeunes filles à résister à leur soif pour obéir aux lois de la tempérance, à ne pas même désirer de faire ce qui ne pouvait se faire sans blesser l'honnêteté. Et cependant ma mère, ainsi qu'elle me l'a raconté elle-même, s'était laissée aller par degrés à la passion de boire du vin : car selon la coutume établie, et ainsi qu'on en agit avec une fille dont la sobriété est éprouvée, ses parents lui ayant donné la commission d'aller au cellier faire la provision journalière de vin, après en avoir rempli le vase qu'elle

plongeait dans la cuve, elle ne pouvait résister à la fantaisie d'y goûter un peu avant de le verser dans la bouteille, mais seulement du bout des lèvres, parce qu'elle y trouvait une sorte de répugnance qui l'empêchait d'en boire davantage. Et en effet, ce n'était point alors un amour déréglé du vin qui la portait à de semblables choses, mais un de ces mouvements impétueux que l'enfance ne peut maîtriser, qui éclatent en elle par de folles saillies, et que répriment dans ces esprits légers, et de toute la force de leur autorité, ceux qui sont chargés de les gouverner.

Mais, « parce que celui qui méprise les petites fautes tombe » peu à peu dans les plus grandes[1], » il arriva qu'ajoutant chaque jour un peu de vin à ce peu qu'elle en avait bu la veille, elle se laissa tellement aller à cette mauvaise habitude, qu'elle finit par en boire des coupes presque pleines et avec une extrême avidité. Où était alors cette vieille femme si vigilante? qu'étaient devenues tant de défenses si sévères? et quelle eût été leur puissance contre cette maladie cachée, si votre grâce, Seigneur, seul véritable remède de nos maux, ne veillait sans cesse sur nous? Car son père, sa mère, les personnes à la garde desquelles elle était confiée, étant alors éloignées d'elle, que fîtes-vous, ô mon Dieu, vous qui êtes toujours présent, qui nous avez créés, qui nous appelez à vous, qui faites même servir au salut des âmes le mal que font les méchants? Comment sûtes-vous la guérir? Par une injure vive et piquante que vous fîtes sortir de la bouche d'une autre personne, comme un instrument tranchant et salutaire, au moyen duquel vous enlevâtes d'un seul coup toute cette partie corrompue de son âme. Une servante avec laquelle elle était accoutumée de descendre à la cave, disputant avec elle, un jour qu'elles étaient seules ensemble, et ainsi qu'il arrive souvent entre les enfants et les domestiques, lui reprocha ce défaut de la manière la plus insultante et la plus cruelle en l'appelant *buveuse de vin pur*[2]. Ce fut comme un coup d'aiguillon dont elle se serait sentie frappée ; elle ouvrit les yeux, rougit

[1] Eccl., XIX, 1. — [2] Nous donnons la traduction littérale du latin. Le mot français *ivrognesse* le rendrait avec plus d'énergie et de précision, s'il n'était devenu bas et trivial.

de ce vice honteux auquel elle était abandonnée, se condamna elle-même, et en fut à l'instant même et pour jamais corrigée. C'est ainsi qu'au lieu que des amis qui nous flattent nous perdent par leurs flatteries, ceux qui nous haïssent nous redressent très-souvent par les paroles dures qui leur échappent contre nous ; bien que vous leur rendiez, Seigneur, selon le mal qu'ils ont voulu faire, et non selon le bien qu'ils ont opéré : car cette servante en colère n'avait d'autre intention que de causer du dépit à sa jeune maîtresse ; elle ne pensait point à la corriger ; et c'est pourquoi elle ne lui fit ce reproche que seule à seule avec elle, soit qu'elles se trouvassent seules en effet dans le lieu et au moment où la querelle s'engagea, soit qu'elle craignît elle-même d'être châtiée, pour n'avoir pas plus tôt averti de ce qui se passait.

Mais vous, Seigneur, dont la main conduit tout ce qui se passe dans le ciel et sur la terre ; qui, faisant servir à vos desseins le torrent de l'iniquité, lui donnez tel cours qu'il vous plaît, et tirez l'ordre du désordre même qu'amènent avec eux les siècles dans leur continuelle succession, il vous plut de guérir une âme par ce qui était la maladie d'une autre âme ; afin que ceux-là même qui reprennent avec une bonne intention ne s'attribuent point le succès de leurs remontrances, lorsqu'en effet elles ont réussi.

Chap. IX — Conduite admirable de sainte Monique à l'égard de son mari, et dans le cours entier de sa vie.

Ainsi élevée dans la modestie et dans la tempérance, et par vous tenue dans la soumission qu'elle devait à ses parents, plus qu'ils ne la tenaient dans celle qui vous est due, ma mère, qui se vit engagée dans les liens du mariage dès qu'elle eut atteint l'âge d'être mariée, se montra soumise, comme à un autre maître, à l'époux qu'on lui avait donné. Elle forma dès lors le projet d'en faire votre conquête, lui parlant de vous par la pureté de ses mœurs dont vous vous serviez pour la rendre belle à ses yeux, pour lui en faire un objet d'amour et d'admiration. Elle supportait en même temps ses infidélités avec tant de douceur et de patience, que jamais, sur

un tel sujet, il ne s'éleva entre eux le moindre nuage; cette femme chrétienne attendant de votre miséricorde sur lui qu'il en obtiendrait en même temps la foi avec la chasteté. Comme il était d'un très-bon naturel et rempli pour elle d'affection, mais en même temps très-prompt à se mettre en colère, elle s'était fait une loi de ne lui jamais résister dans ses emportements, ni par ses actions, ni même par la moindre parole; et lorsqu'il était revenu à lui, et qu'elle jugeait l'occasion favorable, elle lui rendait raison de sa conduite, si c'était injustement qu'il se fût emporté contre elle.

Comme il arrivait au contraire que plusieurs femmes de distinction de notre ville, dont les maris étaient d'un caractère bien moins violent que le sien, en étaient maltraitées au point de porter sur leurs visages les marques des coups qu'elles en avaient reçus; et que, dans les entretiens familiers qu'elles avaient ensemble, elles s'en prenaient aux déréglements de ceux auxquels le mariage les avait enchaînées : « Prenez-vous-en plutôt à votre langue, » leur disait ma mère; puis, cachant sous une apparence de plaisanterie l'avis très-sérieux qu'elle leur donnait, elle ajoutait que, du moment qu'elles avaient entendu lire leur contrat de mariage, elles avaient dû le considérer comme l'acte de leur servitude; qu'il leur convenait donc de se souvenir de ce qu'elles étaient, et de ne point s'élever contre leurs maîtres; et lorsque ces mêmes personnes qui savaient à quel point son mari était violent, admiraient que jamais on n'eût entendu dire ni qu'on se fût jamais aperçu que Patrice eût frappé sa femme, que même il y eût eu entre eux un seul jour de mésintelligence; et qu'elles lui demandaient confidentiellement comment cela se pouvait faire, elle leur faisait connaître, ainsi que je viens de le dire, le plan de conduite qu'elle s'était fait à son égard. Celles qui en faisaient l'expérience s'en trouvaient bien, et venaient l'en remercier; les autres, pour avoir négligé ses avis, continuaient d'être maltraitées.

Ce fut de même que, joignant la patience et la douceur aux devoirs assidus qu'elle lui rendait, elle sut si bien gagner sa belle-mère que les faux rapports de quelques servantes avaient aigrie contre elle, que celle-ci vint d'elle-même découvrir à

son fils la malice de ces mauvaises langues, qui troublaient ainsi entre elles la paix domestique, et demander qu'il lui en fît justice ; et lorsque mon père, par considération pour sa mère, et afin de maintenir l'ordre dans sa maison et la tranquillité au sein de sa famille, eut fait châtier ces servantes aussi sévèrement qu'elle l'eut jugé convenable, elle déclara que toutes celles qui, pensant lui plaire, viendraient lui faire quelque rapport sur sa belle-fille, se pouvaient promettre d'elle une semblable récompense. Depuis, pas une seule ne l'ayant osé, elles vécurent toutes les deux dans les douceurs d'une union inaltérable.

Une autre grâce excellente et particulière qu'il vous avait plu de faire à votre servante dans le sein de laquelle vous m'avez formé, ô mon Dieu dont la miséricorde est si grande sur moi! c'est qu'autant qu'il lui était possible, elle travaillait à mettre la paix partout; et c'était avec tant de charité, que s'il arrivait que deux personnes divisées entre elles vinssent, chacune de son côté, lui dire l'une de l'autre de ces choses outrageantes telles qu'on a coutume de les laisser échapper dans la première chaleur du ressentiment, et lorsque l'on croit pouvoir librement exhaler toute la violence de sa haine dans le secret de l'amitié, jamais elle ne rapportait ni à l'une ni à l'autre que ce qui était de nature à les remettre bien ensemble.

Toutefois je compterais ceci pour peu de chose, si je n'avais la douleur de voir un nombre infini de personnes se plaire, par une horrible contagion de péché qui se répand de toutes parts, non-seulement à rapporter à ceux qui se haïssent ce que l'un a dit de l'autre, mais encore y ajouter ce qui n'a point été dit; tandis que ce n'est pas même assez pour quiconque a des sentiments humains, de se garder de rien dire qui puisse exciter ou entretenir la haine entre les hommes, s'il ne s'efforce en même temps de l'éteindre par des paroles de conciliation. Telle était ma mère, telles étaient les leçons qu'elle avait apprises de vous dans le secret de son cœur.

Enfin elle eut la consolation de vous ramener entièrement son mari, quelque temps avant qu'il sortît de ce monde; et

dès qu'il eut embrassé la foi, il ne lui donna plus aucun sujet de se plaindre de ces désordres qu'elle avait si patiemment supportés avant qu'il fût chrétien.

Elle s'était faite aussi la servante de vos serviteurs; et parmi ces fidèles, ceux dont elle était connue se portaient avec une grande ardeur à vous louer, à vous honorer, à vous aimer en elle, à cause de ces fruits de sainteté dont sa vie était ornée et par lesquels se manifestait votre présence dans le fond de son cœur : car « elle avait été l'épouse d'un seul » mari[1] ; » elle avait rendu à ses parents ce que son devoir était de leur rendre; elle avait gouverné sa maison selon les règles de la piété; ses bonnes œuvres rendaient témoignage pour elle; « elle avait élevé ses enfants avec soin[2], » les enfantant, pour ainsi dire, de nouveau et avec douleur chaque fois qu'elle les voyait s'écarter de vos voies. Enfin, Seigneur, nous qui sommes vos serviteurs; puisque votre miséricorde nous a permis de prendre ce nom, et qui, peu de temps avant sa mort, réunis en vous par la grâce de votre saint baptême, nous étions associés pour mener une vie commune, tels étaient les soins qu'elle nous prodiguait, qu'il semblait que nous fussions tous ses enfants; et en même temps elle nous était soumise, comme si chacun de nous eût été son père.

Chap. X. — Entretien qu'il a avec sa mère touchant le bonheur de la vie éternelle.

Le jour n'étant pas éloigné où ma mère devait sortir de cette vie, jour qui nous était inconnu et que vous seul connaissiez, il arriva, et ce fut, je n'en doute point, par une disposition secrète de votre providence, qu'elle et moi nous nous trouvâmes seuls ensemble, appuyés sur une fenêtre d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison dans lequel nous nous étions retirés à Ostie. Dans cette maison, qui était éloignée du bruit du monde, nous nous reposions des fatigues d'un voyage déjà long, et nous faisions en même temps les préparatifs de notre embarquement.

[1] I. Tim., v, 19. — [2] Gal., iv, 19.

Étant donc seuls de la sorte, nous nous entretenions ensemble avec une douceur inexprimable; et laissant dans un entier oubli toutes les choses passées, « portant toutes nos » pensées sur l'avenir [1], » nous cherchions entre nous, et en présence de l'éternelle vérité qui est vous-même, quel serait ce bonheur qui doit être le partage de vos saints durant l'éternité; « ce bonheur que l'œil n'a point vu, que l'oreille » n'a point entendu et que le cœur de l'homme ne peut » comprendre [2]. » Toutefois nos cœurs s'ouvraient avec avidité pour aspirer les eaux de votre céleste fontaine, de cette fontaine de vie qui est en vous, afin qu'après nous en être arrosés autant qu'il était en nous de le faire, nous pussions en quelque sorte comprendre une chose aussi élevée.

La suite de notre entretien nous ayant amenés à cette considération que les voluptés sensibles, en les supposant les plus grandes possibles, au milieu du plus haut éclat de beauté qui se puisse imaginer dans les choses corporelles, non-seulement n'étaient pas dignes d'entrer en parallèle avec la félicité de cette autre vie, mais auprès d'elle ne méritaient pas même d'être nommées; et les mouvements d'une affection plus vive nous élevant alors vers cette félicité immuable, nous traversâmes l'un après l'autre tous les objets que renferme ce monde matériel, nous élevant jusqu'à cette voûte des cieux d'où le soleil, la lune et les étoiles répandent leur lumière ici-bas; nous allâmes ensuite plus avant, continuant de penser à vous, de parler de vous, d'admirer vos ouvrages; et, arrivés jusqu'à nos âmes, nous passâmes encore au-delà, afin d'atteindre cette région de délices inépuisables où la vérité est l'aliment incorruptible dont vous nourrissez votre peuple, où la sagesse est la vie, cette sagesse par laquelle ont été faites toutes les choses qui sont, tout ce qui a été, tout ce qui sera jamais; et cette sagesse n'a point été faite, mais elle est, elle a toujours été, et elle sera toujours; ou pour mieux dire, elle n'a point été, elle ne sera point, mais simplement elle EST, parce qu'elle est éternelle; car *avoir été* et *devoir être* n'est pas être éternel.

[1] Philip., III, 13. — [2] I. Cor., II, 3.

Parlant ainsi de cette vie heureuse, et toutes nos affections nous portant vers elle, nous y touchâmes, pour ainsi dire, par un élancement soudain de nos cœurs; puis soupirant d'en être encore séparés, et y demeurant toutefois fortement attachés « par ces prémices de votre esprit que nous avions » reçues [1], » il nous fallut bientôt redescendre à cette parole extérieure qui sort de notre bouche, et qui a un commencement et une fin. Et en cela qu'y a-t-il de semblable, ô mon Dieu! à votre parole, à cette parole qui vit par elle-même, qui ne vieillit point et qui renouvelle toutes choses?

Nous disions donc : « S'il était une âme en qui s'apaisas- » sent tout à coup les mouvements déréglés de la chair et du » sang, qui vît s'évanouir en elle toutes les images de tant » d'objets que renferme la vaste étendue de la terre, des eaux » et de l'air; qui, ne conservant plus aucune pensée ni des » cieux ni d'elle-même, et passant au-delà sans s'arrêter, » s'élevât ainsi, entièrement dégagée des songes, des fantô- » mes qu'enfante l'imagination, bien loin de tous signes ex- » térieurs, de toute parole qui se fait entendre à l'oreille, » enfin de toutes les choses qui ne font que passer (car si » quelqu'un écoute ces choses, toutes lui diront : *Nous ne » nous sommes point faites nous-mêmes; mais celui-là » nous a faites qui vit éternellement*); si donc toutes ces » choses venaient à se taire après avoir ainsi parlé à cette » âme, la disposant par ces paroles mêmes à prêter l'oreille » à celui qui les a faites, et qu'alors ce Dieu Créateur lui par- » lât lui-même SEUL et non par ces choses qu'il a créées, en » sorte qu'elle pût entendre sa parole, non pas exprimée par » un langage mortel, ni par la voix d'un ange, ni par le bruit » du tonnerre, ni par des figures et des paraboles, mais que » ce fût, je le répète, lui-même, lui que nous aimons dans » toutes ces choses, qui se fît entendre à elle sans le concours » d'aucune de ces choses; si donc, de même que le vol ra- » pide de notre pensée nous a élevés, il n'y a qu'un instant, » jusqu'à cette sagesse qui subsiste éternellement au-dessus » de toutes choses créées, cette âme, ainsi délivrée de toutes

[1] Rom., VIII, 23.

» ces autres visions si différentes de celle-ci, se sentait abîmée, absorbée tout entière dans les joies intérieures de » cette contemplation ineffable, et tellement qu'elle demeurât » à jamais dans cet état qu'un moment de pure intelligence » nous a fait goûter, et après lequel maintenant nous soupi» rons; ne serait-ce pas là l'accomplissement de cette parole : « Entrez dans la joie de votre Seigneur [1]. » Ce moment, quand arrivera-t-il? « Sera-ce alors que nous ressusciterons » tous, mais que nous ne serons pas tous changés [2]. »

Tel était le fond de notre entretien, si ce n'étaient les mêmes termes; et vous savez, Seigneur, que ce même jour, pendant que nous parlions de la sorte, ne trouvant plus rien dans le monde et dans tout ce qu'il y a d'agréable qui ne fût digne de mépris, ma mère me dit : « Quant à ce qui me re» garde, mon fils, il n'y a plus rien dans cette vie qui soit » capable de me plaire. Qu'y ferais-je désormais, et pour» quoi y suis-je encore, puisqu'il ne me reste plus rien à es» pérer? Il n'y avait qu'une seule chose qui me fît désirer » d'y demeurer un peu : c'était de vous voir chrétien et ca» tholique avant d'en sortir. Dieu m'a accordé ce que je dési» rais; et encore, par-delà mes vœux, la grâce de vous voir » mépriser pour lui tous les biens de ce monde, et devenir » ainsi entièrement son serviteur : que fais-je donc ici da» vantage ? »

Chap. XI. — Mort de sainte Monique.

Je ne me souviens pas bien de la réponse que je lui fis; mais environ cinq à six jours après, ayant été saisie de la fièvre, il lui arriva, pendant le cours de cette maladie, de tomber un jour en faiblesse, et jusqu'au point de perdre, pour un peu de temps, toute connaissance. Nous accourûmes auprès d'elle; mais elle reprit bientôt ses sens, et nous voyant, mon frère [3] et moi, debout auprès de son lit, elle nous dit,

[1] Matt., XXV, 21. — [2] I. Cor., XV, 51. — [3] Il s'appelait *Navigius*, comme saint Augustin nous l'apprend lui-même dans la préface de son *Traité de la vie heureuse*.

n'étant pas encore tout à fait revenue à elle : « Où étais-je? » Puis nous voyant saisis de crainte et de douleur: « Vous en-» terrerez ici votre mère, » ajouta-t-elle. Je ne répondis rien, et je retenais mes larmes; mais mon frère ayant dit quelques paroles où il laissait entrevoir qu'il serait plus heureux pour elle de mourir dans son propre pays que dans une terre étrangère, elle jeta sur lui un regard sévère qui semblait le reprendre d'avoir de semblables pensées; et se tournant de mon côté: «Voyez donc ce qu'il dit,» répliqua-t-elle; puis s'adressant alors à tous deux: «Enterrez ce corps » en quelque lieu que ce soit, ajouta-t-elle, et ne vous en » mettez nullement en peine; tout ce que je vous demande, » c'est qu'en quelque lieu que vous soyez, vous vous souve-» niez de moi à l'autel du Seigneur. »

Nous ayant ainsi fait connaître ses intentions, autant que son état pouvait le lui permettre, elle se tut; et son mal faisant de nouveaux progrès, en même temps s'augmentaient les douleurs par lesquelles il vous plaisait d'éprouver sa patience. Alors considérant en moi-même, ô Dieu invisible! ces dons de votre grâce que vous répandez dans le cœur de vos fidèles et qui produisent ensuite des fruits si merveilleux, j'étais rempli de consolation, et je vous rendais grâce; car ma mémoire me rappelait avec quel soin et quelle ardeur singulière elle s'était toujours occupée de sa sépulture, se l'étant choisie et préparée à l'avance auprès de celle de son mari, et depuis ayant toujours souhaité, selon la faiblesse d'un esprit qui n'était pas encore assez plein des choses du ciel, et parce qu'ils avaient toujours vécu ensemble dans une grande union, ayant souhaité, dis-je, que, pour comble de bonheur, il fût dit qu'après avoir traversé les mers et fait un si long voyage, il lui avait encore été accordé que la même terre couvrît la dépouille terrestre de l'épouse et de l'époux.

J'ignorais donc depuis quel temps la plénitude de votre grâce avait rempli ce vide de son cœur; et l'apprenant ainsi d'elle-même, je me sentais pénétré de joie et d'admiration. Toutefois dans l'entretien que nous avions eu ensemble auprès de cette fenêtre, ces paroles qu'elle m'avait dites : « *Que* » *fais-je ici davantage?* » indiquaient déjà assez clairement

que désormais il lui importait peu de mourir hors de son pays. J'appris même, quelque temps après, que, dans cette même ville d'Ostie, et un jour que j'étais absent, s'entretenant avec quelques-uns de mes amis, elle leur avait dit beaucoup de choses, et avec une confiance toute maternelle, sur le mépris de la vie et sur les avantages de la mort; que ceux-ci, étonnés de trouver dans une simple femme une si grande vertu, qui cependant, Seigneur, n'était qu'un don de votre grâce, et lui ayant demandé si elle n'éprouverait pas une sorte de peine que son corps fût enterré dans un pays si éloigné du sien: « On n'est jamais loin de Dieu, répondit-» elle, et je n'ai pas sujet de craindre qu'à la fin des siècles » il ait quelque peine à reconnaître où je serai pour me res-» susciter. » Ainsi fut séparée de son corps cette âme sainte et religieuse, le neuvième jour de sa maladie, en la cinquante-sixième année de son âge, qui était la trente-troisième du mien.

Chap. XII. — Affliction que lui cause la mort de sa mère ; ses efforts pour la modérer.

Dès qu'elle fut morte je lui fermai les yeux, pénétré jusqu'au fond du cœur d'une douleur qui fut sur le point de se répandre au dehors par des torrents de larmes. J'eus cependant la force de les retenir, sans en laisser paraître la moindre trace; mais non sans beaucoup souffrir dans ce combat violent où l'esprit triomphait du corps.

Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, mon fils Adéodat poussa un grand cri, et se mit à pleurer; mais tous ensemble nous sûmes l'arrêter et le forcer à se taire. C'était quelque chose de semblable qui se passait aussi dans mon cœur, où ce qu'il y avait de faible et qui tenait encore de l'enfance, se laissant aller aux pleurs, était de même forcé de se taire et de céder à la raison qui le réprimait: et en effet, il ne convenait pas, et c'était notre pensée à tous, que de telles funérailles fussent accompagnées de plaintes, de larmes et de gémissements. De semblables marques de douleur sont accordées à la plupart de ceux qui meurent, parce que

l'on considère en eux la mort comme une grande misère, et même comme leur entier anéantissement; tandis que, dans la mort de ma mère, il n'y avait rien de malheureux, que même il n'y avait de mort en elle que la moindre partie d'elle-même. Nous en étions assurés et par la pureté de ses mœurs et par la sincérité de sa foi, enfin par des raisons dont il nous était impossible de douter.

D'où venait donc cette douleur si vive dont je me sentais pénétré, sinon de la plaie que venait de faire à mon cœur la perte de cette habitude si douce où j'étais de vivre avec une personne qui m'était si chère? Je trouvais, à la vérité, une sorte d'adoucissement dans le témoignage qu'elle m'avait rendu pendant cette dernière maladie, où, satisfaite des soins que je lui rendais, elle m'appelait *son bon fils,* et se plaisait à rappeler, avec un sentiment de tendresse inexprimable, que jamais elle n'avait entendu sortir de ma bouche le moindre mot qui pût l'outrager ou lui déplaire : et cependant, ô mon Dieu et mon Créateur, qu'y avait-il de comparable entre ces respects dont je m'acquittais envers elle, et tant de soins de tous genres qu'elle avait eus de moi? Ainsi donc, parce qu'en la perdant je perdais une si grande consolation, mon âme était profondément blessée, et je sentais comme déchirée en deux parts cette vie qui s'était formée de sa vie et de la mienne, si longtemps confondues ensemble.

Après que l'on eut arrêté les pleurs de cet enfant, Évode prit un psautier et commença à chanter ce psaume : « Je » chanterai, Seigneur, à la gloire de votre nom, votre justice » et votre miséricorde [1]; » et tous tant que nous étions, nous chantions alternativement avec lui. La nouvelle de cette mort s'étant répandue, il se fit dans notre maison un grand concours de personnes pieuses de l'un et de l'autre sexe; et pendant que ceux qui ont accoutumé de prendre soin des funérailles remplissaient leur office, je me retirai, ainsi que la bienséance m'ordonnait de le faire, avec ceux qui crurent ne pas devoir me laisser en un pareil état.

Je m'entretins avec eux de choses convenables à la circon-

[1] Ps. c, 1.

stance où je me trouvais; et votre vérité étant comme un baume dont j'adoucissais une douleur qui n'était connue que de vous, ils m'écoutaient avec attention, ne sachant pas ce qui se passait au fond de mon cœur, et se persuadant que je n'étais nullement affecté. Mais m'approchant de votre oreille, ô mon Dieu! où aucun d'eux ne pouvait m'entendre, je me reprochais l'excès de ma faiblesse; j'essayais de toutes mes forces d'arrêter le cours de mon extrême affliction. Elle se ralentissait un peu, puis reprenait bientôt toute sa violence, non pas jusqu'à me faire changer de visage et à éclater par des larmes; mais je savais ce que je renfermais ainsi dans mon cœur; et, parce que je me reprochais d'être si sensible à des choses qui sont une suite nécessaire de l'ordre que vous avez justement établi et des misères de notre condition, je m'affligeais de cette douleur même, que je ne pouvais surmonter, et j'étais ainsi accablé d'une double affliction.

Le corps ayant été porté à l'église, j'allai et je revins sans verser une seule larme; je ne pleurai pas même pendant les prières que nous récitâmes, lorsque, ce corps étant près de la fosse, avant de l'y descendre, et selon la coutume, on offrit, pour celle qui venait de mourir, le sacrifice de notre rédemption. Je ne pleurai point, dis-je, durant ces prières; mais, toute la journée, je me sentis accablé d'une tristesse que je cachais dans le fond de mon cœur, autant qu'il m'était possible de le faire dans ce trouble auquel j'étais livré. Je vous conjurais de me tirer d'un état si douloureux, et vous ne le faisiez pas, voulant, je crois, me faire bien connaître, par une semblable épreuve, combien sont forts les liens de l'habitude, même pour une âme qui a cessé de se nourrir des paroles mensongères du monde.

Il me vint dans la pensée d'aller au bain, ayant entendu dire que les Grecs l'avaient appelé βαλανεῖον (balaneion), parce que le bain a la vertu de dissiper les inquiétudes de l'esprit [1]. Mais, ô mon Dieu! vous qui êtes le père des or-

[1] Faisant dériver ce mot de βάλλειν τὰς ἀνίας. Mais cette étymologie, bien qu'elle ait été mentionnée par les grammairiens et les lexicogra-

phelins, je confesse, en présence de votre miséricorde, qu'y étant entré, j'en sortis tout aussi affligé que je l'étais auparavant, et que le bain, qui faisait transpirer mon corps, n'emporta point en même temps cette amertume de mon cœur.

Vint ensuite l'heure du sommeil, et je m'endormis. A mon réveil, m'apercevant que ma douleur avait beaucoup perdu de sa première violence, et me trouvant seul alors dans mon lit, je me rappelai ces vers de votre serviteur Ambroise, qui sont d'une si frappante vérité : car vous êtes bien certainement, Seigneur,

« Ce Dieu créateur de toutes choses, qui règle les mouve-
» ments des cieux, qui revêt le jour de sa brillante lumière,
» et répand sur la nuit les charmes du sommeil. Ainsi, dans
» un doux repos, nos membres fatigués retrouvent leur vi-
» gueur première ; ainsi se relève notre âme abattue, et de-
» vient plus léger le poids de nos douleurs. »

Mais je fus bientôt ramené à mes premières pensées sur cette sainte femme, votre servante fidèle ; et me représentant de nouveau sa vie entière, si religieuse envers vous, envers moi si remplie d'une sainte douceur et d'une tendresse toute chrétienne, je trouvai doux de répandre mes larmes en votre présence, de les répandre à cause d'elle et pour elle, à cause de moi et pour moi qui venais d'être si soudainement privé d'une si grande consolation. Je laissai donc librement s'échapper ces larmes que jusqu'alors j'avais contenues ; je les laissai couler aussi abondantes qu'il leur plut de couler, cherchant en elles le soulagement de mon cœur, et par elles je me trouvai en effet soulagé, parce que je les répandais en votre présence, et non pas devant un homme dont l'orgueil eût peut-être malignement interprété la cause qui me faisait pleurer.

Et maintenant, Seigneur, je vous confesse toutes ces choses, et je ne crains pas de les écrire. Les lise qui voudra, et qu'on les interprète comme on voudra ; que celui qui trouvera

phes, ne paraît point être la véritable, et n'est point celle qu'ils ont le plus généralement adoptée.

que j'ai failli pour avoir pleuré quelques instants ma mère que je voyais morte devant mes yeux, elle qui, durant tant d'années, n'avait cessé de me pleurer afin que je vécusse devant les vôtres, que celui-là, dis-je, ne fasse point de moi l'objet de ses dérisions, mais plutôt, s'il a beaucoup de charité, qu'il pleure lui-même devant vous pour mes péchés, devant vous, ô mon Dieu! qui êtes le père de tous ceux que vous avez faits les frères de votre Christ.

Chap. XIII. — Il prie Dieu pour sa mère.

Maintenant que mon cœur est guéri de cette blessure où la chair et le sang avaient peut-être trop de part, je répands, Seigneur, en votre présence et pour votre servante, des larmes bien différentes de celles que je répandais alors; et ce qui les fait couler, c'est la frayeur qui s'empare de moi quand je considère quels sont les périls de toute âme qui meurt selon la condition misérable des enfants d'Adam. Car, encore que ma mère ait reçu en Jésus-Christ « une vie nouvelle[1], » et qu'avant qu'elle se fût séparée de cette chair à laquelle elle était unie, elle ait vécu de telle sorte qu'il y ait sujet de louer votre nom dans sa foi si vive et ses mœurs si pures, je n'oserais assurer cependant que, depuis que vous l'aviez régénérée par le baptême, il ne fût sorti de sa bouche aucune parole contraire à vos saints commandements. Or, il a été dit par votre Fils, qui est la vérité même : « Si quelqu'un appelle » son frère *fou,* il sera coupable du feu éternel[2]. » Malheur donc même à celui qui aurait mené une vie irrépréhensible, si vous examiniez cette vie en vous séparant de votre miséricorde; mais parce que vous ne recherchez pas nos péchés dans une inflexible rigueur, nous avons cette confiance que dans votre bonté se trouvera pour nous quelque espoir de pardon; car quel est celui qui, vous présentant, s'il en a, des mérites véritables, ne vous présente en effet les dons qu'il a

[1] I. Cor., xv, 22. — [2] Matt., v, 23.

reçus de vous? Oh! plût à Dieu que les hommes sussent bien ce qu'ils sont en effet, et « que celui qui se glorifie ne se glo-» rifiât que dans le Seigneur [1]! »

Laissant donc à part toutes les bonnes œuvres de ma mère, pour lesquelles je vous rends grâces et me réjouis en vous, » ô Dieu de mon cœur, qui êtes ma vie, et en qui seul je veux » trouver ma louange [2], » maintenant je viens implorer auprès de vous le pardon de ses péchés. Exaucez-moi par les mérites de celui qui a été attaché à une croix pour se faire ainsi le remède de toutes les plaies de nos âmes, et qui, assis maintenant à votre droite, y intercède sans cesse pour nous. Je sais qu'elle a pratiqué les œuvres de miséricorde, et que du fond de son cœur elle a pardonné leurs offenses à ceux qui l'ont offensée. Pardonnez-lui donc aussi les fautes qu'elle a pu commettre envers vous, « pendant tant d'années qu'elle » a vécu depuis son baptême [3]; » pardonnez-les-lui, Seigneur, je vous en supplie ; pardonnez-les-lui, et « n'entrez » point avec elle en jugement [4]. » Que votre miséricorde l'emporte sur votre justice, parce que votre parole est véritable, « et que vous avez promis la miséricorde à ceux qui » auront été miséricordieux [5]. » Et cependant s'ils l'ont été, c'est vous qui leur avez donné de l'être, vous « qui avez pi-» tié de celui qu'il vous plaît de prendre en pitié [6], et qui » faites miséricorde à celui à qui il vous plaît de faire miséri-» corde [7]. »

Je crois que déjà vous avez fait pour elle ce que je vous demande ; et cependant, Seigneur, puisse cette même demande que je vous fais être agréable à vos yeux. Car le jour de sa mort étant proche, elle ne pensa point à faire ensevelir son corps dans de riches étoffes, ni à le faire embaumer avec de précieux aromates ; elle ne désira ni d'avoir un tombeau magnifique, ni d'être portée dans celui qu'elle-même s'était préparé dans sa terre natale ; elle ne nous recommanda rien de toutes ces choses, mais seulement de *nous souvenir d'elle à l'autel du Seigneur,* où elle n'avait pas manqué d'assister un

[1] II. Cor., x, 17. — [2] Ps. xxiii, 3. — [3] Matt., vi, 12. — [4] Ps. cxlii, 2. — [5] Matt., v, 7 — [6] Exod., xxxiii, 19. — [7] Rom., ix, 15.

seul jour de sa vie ; où elle savait que se distribue la sainte victime « dont le sang a effacé la cédule de notre condamna-
» tion, de cette victime qui a triomphé de l'ennemi qui tient
» un compte si exact de nos péchés, cherchant sans cesse ce
» qu'il pourra élever contre nous devant votre tribunal, et qui
» n'a pu rien trouver en celui par lequel nous avons obtenu
» notre victoire [1]. » Car qui pourrait le payer du sang innocent qu'il a versé pour nous ? qui lui rendrait le prix dont il nous a rachetés, afin de nous arracher à notre ennemi ?

C'est à ce sacrement de notre rédemption que votre servante avait fortement attaché son âme par tous les liens d'une foi inébranlable. Que rien ne puisse donc l'arracher à la protection de son Dieu ; que, soit par la ruse, soit par la force, ni le lion, ni le dragon ne viennent se placer entre vous et elle : car elle ne répondra pas qu'elle a payé toute sa dette, de peur qu'elle ne soit confondue par cet accusateur artificieux, et livrée entre ses mains ; mais elle répondra que ce qu'elle devait lui a été remis par celui à qui personne ne saurait rendre ce que, sans le devoir, il a payé pour nous. Qu'elle repose donc en paix avec son époux, le seul auquel elle ait jamais été unie, auquel elle a vécu soumise, afin de le gagner à vous, et fécondant en même temps par sa patience la grâce qu'elle avait reçue de vous.

Inspirez aussi, Seigneur mon Dieu, à vos serviteurs, qui sont mes frères, et à vos enfants, qui sont mes maîtres, au service desquels je consacre et mon cœur, et ma voix, et mes écrits ; inspirez, dis-je, à tous ceux qui liront ceci de se souvenir à votre autel de Monique votre servante, et de Patrice, qui fut son époux, tous les deux mes parents selon la chair, et par lesquels il vous a plu de me faire entrer en ce monde d'une manière que vous seul connaissez. Qu'ils se souviennent donc avec les sentiments d'une charité affectueuse de ceux qui furent mes père et mère dans cette vie qui ne fait que passer, qui ont été mes frères dans le sein de notre mère l'Église catholique dont vous êtes le Père, qui seront mes con-

[1] Col., II, 14.

citoyens dans la Jérusalem éternelle, après laquelle soupire votre peuple pendant son pèlerinage, depuis le moment du départ jusqu'à celui du retour; et qu'ainsi, au moyen de mes confessions et de mes prières, ma mère obtienne plus abondamment encore, par les prières de plusieurs, ce qu'elle a souhaité de moi dans ses derniers moments.

LIVRE DIXIÈME.

Chap. Ier. — Dieu, le seul objet de sa joie et de son espérance.

Que je vous connaisse, ô Dieu qui me connaissez jusqu'au fond de mon cœur, que je vous connaisse « autant que je suis » connu de vous[1]. » Entrez dans mon âme, vous qui êtes la force de mon âme, et rendez-la tellement conforme à vous, qu'elle vous appartienne tout entière, « sans tache et sans ride » devant vos yeux[2]. » C'est là mon espérance, c'est là ce qui anime mes paroles, c'est là le sujet de toutes mes joies, des seules joies véritables auxquelles je puisse me livrer : car pour ce qui est des autres choses de la vie, elles méritent d'autant moins d'être pleurées que nous les pleurons plus amèrement, et sont d'autant plus un sujet de larmes que nous sentons moins combien il faudrait les pleurer. Mais puisque « vous aimez la vérité[3], » et que « celui qui la suit peut » se montrer à la lumière[4], » je la veux suivre, et dans le secret de mon cœur, où j'expose devant vous mes pensées, et dans cet écrit où je les confesse publiquement devant les hommes.

Chap. II. — Pourquoi il se confesse à Dieu, bien que tout ce qu'il ait pu faire soit connu de Dieu.

Et quand je ne voudrais pas le confesser devant vous, qu'y a-t-il en moi qui vous soit caché, ô Dieu dont l'œil perce jusqu'au fond l'abîme des consciences, et y voit tout à découvert? Ce serait me cacher à moi-même, et non pas à vous. Mais parce que dans ces aveux que je vous fais, les gémisse-

[1] I. Cor., XIII, 12. — [2] Eph., V, 27. — [3] Ps. L, 8. — [4] Joan., III, 21.

ments qu'ils m'arrachent vous sont un témoignage qu'il n'est rien en moi qui ne soit désagréable à mes propres yeux, vous répandez votre lumière dans mon âme, vous faites qu'elle se plaît en vous, qu'elle vous aime, qu'elle vous désire. Que je continue donc d'avoir honte de ce que je suis ; que je renonce à moi-même pour me donner tout entier à vous, et que rien en moi ne puisse me plaire ni vous être agréable, s'il ne vient uniquement de vous.

Quel que soit l'état de mon cœur, je vous suis donc connu, ô mon Dieu! Me confessant néanmoins à vous, je viens de dire quels fruits j'espérais de mes confessions ; et je ne le fais pas tant par les paroles qui sortent de ma bouche que par la parole intérieure de mon âme et par le cri de mon cœur, qui ne sont entendus que de vous. Car, lorsque je fais le mal, c'est me confesser à vous que me déplaire à moi-même ; et lorsque je fais le bien, c'est encore me confesser à vous que ne pas m'attribuer à moi-même ce bien que j'ai pu faire ; « parce » que, Seigneur, vous répandez vos bénédictions sur le juste, » mais après que vous l'avez fait juste, de pécheur qu'il était » auparavant[1]. »

Lors donc que je me confesse devant vous, ô mon Dieu, je le fais en silence, et cependant je ne garde point le silence ; ma langue se tait, mais mon cœur vous parle : car je ne dis rien de bon aux hommes, que d'abord je ne vous l'aie fait entendre ; et vous n'entendez rien de semblable dans le secret de mon cœnr, que vous-même ne me l'ayez dit auparavant.

Chap. III. — Son dessein en confessant publiquement ce qu'il est depuis sa conversion ; ce qu'il en attend.

Mais qu'y a-t-il entre les hommes et moi, pour que je confesse devant eux toutes les langueurs de mon âme, comme s'il leur était donné de pouvoir les guérir, eux que l'on voit si curieux de connaître la vie des autres, si négligents à réformer leur propre vie? Pourquoi montrent-ils tant d'em-

[1] Ps. v, 13.

pressement à apprendre de moi quel je suis, lorsqu'ils refusent d'apprendre de vous quels ils sont? et comment, lorsqu'ils m'entendent parler ainsi de moi-même, peuvent-ils savoir que je dis la vérité, lorsque « personne ne peut pénétrer ce » qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme » qui est en lui[1]? » Que si au contraire ils vous entendaient vous-même leur parler d'eux-mêmes, ils ne pourraient dire, *Le Seigneur a proféré des paroles de mensonge.* Qu'est-ce en effet qu'écouter ce que vous nous dites de nous-mêmes, sinon connaître ce que nous sommes? et quel est celui qui, ayant la connaissance d'une chose, osera dire, *cela est faux*, à moins que lui-même ne se fasse menteur?

Mais parce que « la charité croit tout[2] » parmi ceux qu'elle unit tellement entre eux qu'ils ne font plus qu'un cœur et qu'une âme, je me confesse à vous, Seigneur, de telle sorte que je puisse être entendu de tous les hommes; et bien qu'il me soit impossible de leur prouver avec une entière certitude que ce que je dis est véritable, ceux qui m'écouteront avec l'esprit de charité me croiront du moins, et cela me suffit. Cependant, ô vous, le médecin intérieur de mon âme, faites-moi connaître quel fruit je puis retirer de ces dernières confessions : car pour ce qui est de celles que j'ai déjà faites devant vous de mes crimes passés, de ces crimes que vous m'avez remis, que vous avez couverts de votre bonté, renouvelant mon âme par la foi et le baptême, afin de me rendre heureux en vous, elles produisent cet effet, soit qu'on les lise ou qu'on les entende, de ranimer les cœurs, afin qu'ils ne s'endorment point de ce sommeil que produit le désespoir, et qui fait dire, *je ne puis*; mais que, se réveillant tout-à-coup, ils entrent dans la confiance de votre miséricorde, et goûtent la douceur de votre grâce qui donne la force à celui qui est faible, par cela même qu'elle lui fait connaître sa faiblesse. Les justes mêmes trouvent une sorte de plaisir à entendre raconter les péchés passés de ceux qui maintenant en sont délivrés, non qu'ils se plaisent en effet dans ce qui est mal, mais parce que ce mal qui existait a cessé d'être.

[1] I. Cor., II, 11. — [2] I. Cor., XIII, 7; Act., IV, 32.

Quel peut donc être le fruit, Seigneur mon Dieu, vous devant qui, chaque jour, je mets à découvert le fond de ma conscience, me rassurant, non dans mon innocence, mais dans votre miséricorde, quel est, dis-je, le fruit qui me peut revenir de faire connaître aux hommes, dans ce livre que j'écris en votre présence, non pas ce que j'étais autrefois, mais ce que je suis maintenant? car, pour ce qui touche le récit de mes longues erreurs, j'ai vu le fruit qu'il pouvait produire, et je m'en suis expliqué. C'est qu'un très-grand nombre de fidèles, soit qu'ils me connaissent, soit que, ne me connaissant pas, ils aient seulement entendu parler de moi, ou par ce que j'en ai dit, ou par ce que d'autres leur en ont raconté, montrent le désir de savoir quel je suis dans ce moment où j'écris mes confessions. Mais leur oreille ne peut entendre la voix secrète de mon cœur, et c'est là cependant que je suis ce que je suis. Ils souhaitent donc savoir de ma propre bouche ce que je suis au fond de ce cœur où ni leurs yeux, ni leurs oreilles, ni leurs esprits, ne sont capables de pénétrer, disposés qu'ils sont à me croire, bien qu'ils ne puissent être assurés que ce que je leur aurai dit soit véritable. Ils y sont disposés, parce que la charité, qui les a faits bons, leur persuade que je ne mens pas lorsque je leur parle de moi-même; ou plutôt c'est la charité elle-même qui croit en eux à ce que j'en dis.

Chap. IV. — Continuation du même sujet.

Mais quels fruits attendent-ils eux-mêmes de ce qu'ils me demandent? Leur désir est-il de se réjouir avec moi, lorsqu'ils auront appris combien le secours de votre grâce me fait avancer vers vous, et de m'aider de leurs prières, lorsqu'ils sauront combien je marche lentement dans ce chemin sous le fardeau de mes misères? A ceux-là je me découvrirai tel que je suis. Ce n'est pas un petit avantage, Seigneur mon Dieu, que plusieurs vous rendent grâces du bien qu'il vous a particulièrement plu de me faire, et que plusieurs vous prient pour que j'obtienne de vous ce qui me manque encore. Animés de l'esprit de charité, que mes frères aiment donc en moi ce

que vous nous apprenez qu'il faut aimer, et que de même ils me plaignent s'ils trouvent en moi ce qui, selon votre règle, mérite d'être plaint. Que ce soit, dis-je, l'esprit de charité fraternelle qui les anime, et non cet esprit qui vous est étranger, l'esprit des enfants du siècle, « dont la bouche ne fait entendre que des paroles de vanité, dont la main est la main » de l'iniquité[1]. » Mais cet esprit fraternel, lorsqu'il approuve le bien qui est en moi, s'en réjouit pour l'amour de moi ; lorsqu'il me blâme du mal qui est en moi, s'en afflige à cause de moi ; et, soit qu'il me blâme ou qu'il m'approuve, montre toujours la même affection pour moi.

C'est à ceux-là que je me ferai connaître, afin qu'ils se réjouissent de ce qu'il y a de bon en moi, qu'ils s'affligent de ce qu'ils y découvriront de mal. Ce que j'ai de bon est votre ouvrage et votre don ; ce que j'ai de mal est mon propre péché, et l'effet de votre juste jugement : qu'ils se réjouissent donc de l'un, qu'ils s'affligent de l'autre ; et que les cantiques et les gémissements de ces âmes saintes montent jusqu'à votre trône, comme un céleste parfum.

Et vous, Seigneur, ayez pour agréable cet encens qui s'élève ainsi de votre saint temple ; « ayez pitié de moi, selon la » grandeur de vos miséricordes, et pour la gloire de votre » nom[2] ; » et n'abandonnant point un ouvrage que vous avez commencé, achevez de détruire ce qu'il y a encore d'imparfait en moi. Voilà quel sera le fruit que je tirerai de mes confessions, de me montrer tel que je suis et non tel que j'ai été ; de me montrer ainsi, non-seulement devant vous, avec une joie intérieure mêlée de crainte et avec une douleur secrète mêlée d'espérance, mais en présence de tous ceux, parmi les enfants des hommes, qui croient en vous, qui s'associent à ma joie, de même qu'ils me sont associés dans ma condition mortelle ; citoyens avec moi de la même patrie ; comme moi voyageurs dans ce lieu d'exil ; qui me précèdent, qui m'accompagnent, qui me suivent dans le voyage de la vie.

Ce sont là mes frères, parce qu'ils sont vos serviteurs ; vous avez voulu qu'ils fussent vos enfants, et ce sont les maîtres

[1] Ps. CXLIII, 8. — [2] Ps. L, 1.

que vous m'avez donnés, m'ordonnant de me consacrer à leur service, si je veux vivre avec vous et en vous. Et il n'a pas suffi à votre Verbe de me faire un tel commandement, il a voulu encore me soutenir et me guider par ses exemples. Je remplis donc ce devoir autant qu'il est en moi, et par mes actions et par mes paroles; je le remplis, me réfugiant à l'ombre de vos ailes; et le péril que j'y cours serait extrême, sans cette pensée, que sous un tel abri mon âme vous demeure soumise, et ma faiblesse vous est connue.

Je ne suis qu'un petit enfant; mais j'ai un père qui vit toujours; j'ai un tuteur qui est capable de me protéger; et le même qui est mon père est aussi mon tuteur: et quel est celui-là, si ce n'est vous, ô mon Dieu! vous qui êtes seul tout mon bien, vous le seul Tout-Puissant, vous qui étiez déjà avec moi alors que je n'étais pas encore avec vous? Je ferai donc connaître à ceux que vous m'ordonnez de servir, non ce que j'ai été, mais ce que déjà je suis, et ce qui reste encore en moi de ce que j'ai été, me gardant toutefois « de » m'établir le juge de moi-même [1], » et désirant que l'on entende ainsi tout ce que j'en dirai.

Chap. V. — Que ce qui se passe dans l'homme ne lui est pas entièrement connu à lui-même.

Il appartient à vous seul, Seigneur, de me juger tel que je suis: « car encore qu'il n'y ait que l'esprit de l'homme qui » sache ce qui se passe en lui [2], » et que ce soit un secret impénétrable à tout autre, cependant il est quelque chose de l'homme qui ne sait pas même cet esprit qui est en lui. Mais vous, Seigneur, qui l'avez fait, vous le connaissez tout entier; et bien que, dans votre présence, j'entre dans un mépris profond de moi-même, et que je ne sois à mes yeux que terre et cendre, il est cependant quelque chose que je sais de vous, et que je ne sais pas de moi-même: car il est vrai de dire que « maintenant nous ne nous voyons qu'en énigme, et

[1] I. Cor., IV, 3. — [2] I. Cor., II, 11.

» comme à travers un verre obscur, et non pas face à face [1]; » et que tant que « je voyage ainsi exilé loin de vous [2], » vous n'êtes pas aussi présent que je le suis à moi-même; et cependant je ne laisse pas de savoir que votre nature est inviolable, tandis que j'ignore quelles sont les tentations auxquelles je puis ou ne puis pas résister.

Vous êtes donc mon espérance, parce que, fidèle comme vous l'êtes dans vos promesses, vous ne permettez pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces; mais en même temps que survient la tentation, vous nous apportez le secours qui nous en fait sortir, et qui nous aide à la soutenir. Je confesserai donc et ce que je sais moi-même, et ce que j'en ignore : car ce que j'en sais ne m'est connu que par la lumière que vous m'avez donnée; ce que j'en ignore, je l'ignorerai toujours, jusqu'au moment où la nuit qui m'environne, dissipée par l'éclat de votre face, sera changée en un jour resplendissant et sans nuage.

Chap. VI. — Son amour pour Dieu. Certitude qu'il a de l'aimer. Comment on s'élève jusqu'à lui par la considération des choses créées.

Je vous aime, Seigneur; et ce n'est point avec doute, mais avec certitude, que je sais que je vous aime. Vous avez frappé mon cœur par votre parole, et aussitôt je vous ai aimé; et voilà que de toutes parts et le ciel et la terre, et toutes les choses qu'ils renferment, me disent de vous aimer, et ne cessent de le dire à tous les hommes; afin que s'ils ne vous aiment pas, « ils soient sans excuse [3]. » Mais vous faites plus encore « lorsqu'il vous plaît d'avoir pitié de celui que » vous avez pris en pitié, et que vous accordez la miséricorde » à celui envers qui vous voulez être miséricordieux [4]; » et si vous ne le faisiez, le ciel et la terre raconteraient vos louanges à des sourds.

Qu'aimé-je donc, ô mon Dieu! lorsque je vous aime? Ce n'est ni ce qu'il y a de beau dans les apparences corporelles,

[1] I. Cor., XIII, 12. — [2] II. Cor., V, 6. — [3] Rom., I, 20. — [4] Rom., IX, 15.

ni ce que les révolutions des temps nous apportent d'agréable ; ce n'est ni cet éclat de la lumière dont les yeux sont charmés, ni la douce impression des chants les plus mélodieux, ni la suave odeur des parfums et des fleurs, ni la manne et le miel, ni tout ce qui peut plaire dans les voluptés de la chair.

Ce n'est rien de tout cela que j'aime lorsque j'aime mon Dieu; et néanmoins c'est comme une lumière, une voix, un parfum, un aliment, et encore je ne sais quelle volupté que j'aime lorsque j'aime mon Dieu; lumière, voix, parfum, aliment, volupté, que je goûte dans cette partie de moi-même tout intérieure et invisible, où brille aux yeux de mon âme une lumière que ne borne point l'espace, où se fait entendre une mélodie dont le temps ne mesure point la durée, où s'exhale un parfum, qui ne se dissipe point dans l'air; où je me nourris d'un aliment immortel que mon avidité ne peut ni diminuer ni détruire, où je m'attache étroitement à un objet infiniment aimable, sans qu'il y ait jamais satiété dans les délices dont m'enivre sa possession.

Voilà ce que j'aime lorsque j'aime mon Dieu : et qu'est-ce que cet objet de mon amour? Je l'ai demandé à la terre, et elle m'a répondu : « Ce n'est point moi ; » et tout ce qu'elle contient m'a fait la même réponse. Je l'ai demandé à la mer, aux abîmes et à tout ce qu'ils renferment de vivant, et ils m'ont répondu : « Nous ne sommes point ton Dieu ; cher- » che au-dessus de nous. » J'ai interrogé l'air que nous respirons, et l'air m'a répondu avec tous ses habitants : « Anaxi- » mène s'est trompé, je ne suis pas Dieu. » J'ai interrogé le soleil, la lune, les étoiles : « Nous ne sommes point le » Dieu que tu cherches, » m'ont-ils répondu. J'ai dit ensuite à tous les objets qui environnent mes sens : « Puisque vous » n'êtes point mon Dieu, apprenez-moi du moins quelque » chose de ce qu'il est ; » et tous ont élevé la voix, et se sont écriés : « C'est celui qui nous a faits. »

Mon regard attentif sur toutes ces choses a été comme la voix par laquelle je les ai interrogées, et c'est dans leur beauté que j'ai trouvé leur réponse. J'ai reporté ma pensée sur moi-même, et je me suis dit : « Et toi, qu'es-tu? » et je me

suis répondu : « Je suis un homme ; » et l'homme est composé d'un corps et d'une âme, dont l'un est quelque chose d'extérieur et de visible, l'autre quelque chose d'invisible et d'intérieur. Auquel des deux me fallait-il avoir recours pour chercher mon Dieu, que déjà j'avais cherché par tous mes sens corporels, depuis la terre jusqu'au plus haut des cieux, et aussi loin que mes yeux avaient pu étendre leurs regards?

C'était à mon âme sans doute que, de préférence, je devais m'adresser : car c'était devant son tribunal que tous ces messagers extérieurs venaient redire ce qu'ils avaient appris ; et à son jugement seul étaient soumises ces réponses du ciel et de la terre, qui me disaient, ainsi que tout ce qu'ils renferment : « Nous ne sommes point Dieu, et c'est lui qui » nous a faits. » C'était l'homme intérieur qui avait eu connaissance de toutes ces choses par le ministère de l'homme extérieur ; c'est cet homme qui est au dedans de moi, qui est moi-même ; c'est mon esprit, qui, pour les connaître, s'est servi des organes de son corps.

J'ai donc demandé à tout l'univers quel est mon Dieu, et l'univers m'a répondu : « Ce n'est pas moi, mais celui qui » m'a fait. » Mais cet univers ne présente-t-il pas les mêmes apparences à tous ceux qui ont l'entier usage de leurs sens? d'où vient donc qu'il ne tient pas le même langage à tous? par la même raison qui fait que les animaux, grands et petits, ont aussi des yeux pour le voir, et ne peuvent cependant lui parler, car il n'y a point en eux de raison à qui les sens rendent compte de leurs impressions, et qui soit capable de juger de ce qu'ils ont appris. Les hommes le peuvent ; il leur a été donné « de s'élever par les choses visibles jusqu'à la » connaissance des beautés invisibles de Dieu[1] ; » mais ils ont été asservis à ces choses par l'amour qu'ils ont pour elles ; et à cause de cet asservissement, il ne leur est plus possible d'en juger.

Et ces choses ne répondent à ceux qui les interrogent que lorsqu'ils ont aussi ce qu'il faut pour en juger ; car elles ne changent point leur langage, c'est-à-dire leur nature, de

[1] Rom., I, 20.

manière à se montrer sous un aspect à celui qui ne fait que les voir, sous un autre à celui qui, les voyant, les interroge; mais, conservant pour tous deux les mêmes apparences, elles répondent à celui-ci, et sont muettes pour celui-là; ou, pour mieux dire, elles font entendre à tous la même voix; mais ceux-là seulement la comprennent, qui, recevant cette voix, consultent la vérité qui est au dedans d'eux-mêmes, sur ce qu'ils ont entendu au dehors. Or, c'est la vérité qui me dit: « Ni le ciel, ni la terre, ni rien de ce qui est corporel, n'est » ton Dieu. » Et la nature même de ces êtres corporels le dit encore à quiconque la considère de ses yeux: car il n'est point de corps qui ne soit plus petit dans une de ses parties que dans son tout. Tu es donc quelque chose de plus excellent, ô mon âme (car c'est à toi que je parle), puisque tu soutiens ce corps auquel tu es unie, lui donnant toi-même la vie, qu'aucun corps ne donne à un corps, tandis que Dieu est la vie même de ta vie.

Chap. VII. — Que nos sens ne peuvent suffire pour nous élever à la connaissance de Dieu.

Qu'est-ce donc que j'aime quand j'aime mon Dieu? quel est donc celui qui est si fort au-dessus de la partie la plus élevée de mon âme? C'est par cette partie de mon âme que je veux m'élever jusqu'à lui.

Je passerai au-delà de cette puissance par laquelle je suis attaché à mon corps, et qui répand la vie dans tous ses membres: ce n'est point par une telle puissance que je trouverai mon Dieu; car, s'il en était ainsi, le cheval et le mulet, qui n'ont point l'intelligence, pourraient le trouver aussi, puisqu'ils ont comme moi cette même puissance qui donne la vie à leur corps.

Il en est une autre par laquelle je communique non-seulement la vie, mais encore le sentiment à ce corps que mon Dieu m'a donné; puissance qui commande à mon œil, non pas d'entendre, mais de voir; à mon oreille, non pas de voir, mais d'entendre, et de même à chacun de mes autres sens ce qui est propre à la place qu'il occupe et aux fonctions qui

lui sont réservées; fonctions diverses dans lesquelles mon esprit, qui est un, qui est moi-même, agit par eux. Je passerai encore au-delà de cette seconde puissance; car le cheval et le mulet la possèdent aussi bien que moi, et, de même que moi, ils ont des sens corporels.

Chap. VIII. — De la mémoire, de sa puissance et de son étendue.

Je passerai donc au-delà de ces deux puissances, continuant de monter ainsi par les degrés divers de mes facultés naturelles, vers celui qui m'a créé, et j'arriverai à ces vastes campagnes et à ces palais immenses de ma mémoire, où se conservent les trésors de ces innombrables images qui y sont entrées par les portes de mes sens. Là sont aussi renfermées toutes les pensées que j'ai pu former, ajoutant, ôtant ou changeant quelque chose à ce que ces mêmes sens m'avaient apporté; là, en un mot, est déposé tout ce qu'il m'a plu d'y mettre comme en réserve et en dépôt, et que l'oubli n'a point encore effacé.

Là, dès que j'y suis entré, j'appelle ce qu'il me plaît de faire comparaître devant moi; et, parmi les choses que j'ai appelées, les unes se présentent sur-le-champ, d'autres se font plus longtemps attendre, comme s'il fallait les arracher de quelque retraite plus profonde; il en est qui sortent en foule, qui se produisent d'elles-mêmes, bien que ce ne soit point elles que je cherche et que je demande, et qui semblent me dire: « N'est-ce point nous que vous cherchez? » Mais mon esprit les repousse, pour ainsi dire, comme de la main, et les éloigne des yeux de ma mémoire, jusqu'à ce que la chose que j'ai désirée se découvre enfin, et sorte du lieu où elle était cachée pour paraître devant moi. Il en est qui viennent d'elles-mêmes, sans aucun effort, et dans l'ordre où je les ai demandées; et les premières cèdent la place à celles qui sont à leur suite, se retirant pour revenir quand de nouveau je voudrai les appeler; et c'est ce qui arrive chaque fois que je récite ce que j'ai appris par cœur.

Dans ce même dépôt, toutes choses se conservent séparément, chacune y entrant, selon son espèce, par la porte qui

lui est destinée : par exemple, la lumière, les formes des corps et toutes leurs couleurs, par les yeux; tous les sons, par les oreilles; toutes les odeurs, par le nez; par la bouche, toutes les saveurs; par le toucher, répandu dans toute ma substance corporelle, ce qui est dur ou mou, chaud ou froid, doux ou rude, pesant ou léger, soit que mon corps en soit pénétré, soit qu'il n'en reçoive l'impression qu'à sa surface. Ma mémoire reçoit donc, dans son vaste sein, ce nombre infini de choses, qui toutes se présentent à moi à l'instant même où j'en ai besoln, soit qu'il me plaise de les repasser, soit que je veuille seulement me les rappeler. Chacune de ces choses y pénétrant par son entrée particulière, elle les dépose et les arrange dans ses plis et replis, si profonds et si cachés, que nulle parole ne les pourrait exprimer; et néanmoins ce ne sont pas les choses mêmes qui y entrent, mais seulement leurs images, introduites par mes sens, et toujours prêtes à s'offrir à mon esprit au premier signal qu'il lui plaît de leur donner.

Qui pourra dire comment ces images ont été formées, et encore qu'il soit facile de reconnaître par quels sens elles ont été apportées et confiées à la mémoire? Car, que je sois dans le silence et au milieu des ténèbres, ma mémoire me représente néanmoins des couleurs, s'il me plaît d'en voir; j'y distingue le noir d'avec le blanc, et de même à volonté toutes les autres couleurs entre elles, sans que les sons, se jetant à la traverse, viennent troubler les images que je reçois alors par les yeux; et cependant ils sont là aussi bien que les couleurs, se tenant comme à l'écart et cachés dans d'autres replis : puis, si je veux qu'ils se présentent à moi, ils le font aussitôt. Car de même, et sans que je fasse un mouvement ni de ma langue, ni de mon gosier, je produis en moi-même les sons qu'il me plaît d'entendre; et les images des couleurs, bien qu'elles conservent leur place dans cette vaste enceinte, ne viennent point se jeter au milieu de ces images nouvelles, ni m'interrompre lorsque j'en tire cet autre trésor qui y était entré par mes oreilles. Il en est de même de toutes les autres choses qui s'y sont introduites par mes autres sens, et dès que je l'ai voulu, je m'en souviens.

Sans me servir de l'odorat, je sais distinguer le parfum des lis de celui des violettes; sans rien goûter et sans rien toucher, je puis, par le seul souvenir qui m'en reste, faire la différence du miel au vin cuit, de ce qui est rude à ce qui est poli, et préférer l'un à l'autre. Tout cela, je le fais au dedans de moi-même, et dans ce palais immense qu'habite ma mémoire.

C'est là que le ciel, la terre, la mer et tous les objets qu'ils renferment, et qui ont pu frapper mes sens, se présentent à moi, dès que je le veux, à l'exception de ceux dont j'ai perdu le souvenir. C'est là que je viens moi-même me présenter à moi-même, que je fais de nouveau passer devant moi toutes les actions de ma vie, considérant le temps, le lieu où je les ai faites, la disposition où j'étais quand je les fis; là sont les images de toutes les choses que j'ai éprouvées moi-même, et de toutes celles que j'ai crues sans les avoir éprouvées, et seulement par la comparaison que j'en ai faite avec celles que l'expérience m'avait apprises; et de ces images des choses passées, que j'arrange entre elles dans un certain ordre, que je compare les unes aux autres, je forme des conjectures sur l'avenir, je prévois de certaines actions et de certains événements, je forme de certaines espérances; et je réfléchis sur toutes les choses futures, comme si elles étaient présentes en effet. C'est dans ce vaste espace de mon esprit, rempli de tant d'innombrables images, que je me dis à moi-même : « Je ferai ceci ou cela, il en arrivera ceci ou cela. » Oh ! si telle ou telle chose pouvait arriver ! Plaise à Dieu » que telle ou telle autre n'arrive pas ! » Et lorsque je prononce ces paroles, les images de toutes ces choses dont je parle, sont devant moi : je les tire à l'instant de ce même trésor de ma mémoire; et, si elles ne se fussent présentées, il m'eût été impossible d'en rien dire.

O mon Dieu ! quelle est grande cette puissance de ma mémoire ! quelle est grande ! Ses profondeurs s'étendent jusqu'à l'infini : qui jamais en a pu toucher le fond? Et cependant, c'est une faculté de mon âme, une puissance qui appartient à ma nature : je ne puis donc pas me connaître tout entier; mon esprit n'a point assez d'étendue pour se

comprendre soi-même ; et cependant où est cette partie de lui-même qu'il ne comprend pas? N'est-elle pas en lui et non hors de lui? Comment se fait-il donc qu'il ne puisse la comprendre?

Sur toutes ces choses, je suis saisi d'étonnement, et elles me remplissent d'admiration. Cependant ce qu'admirent les hommes, c'est la hauteur des montagnes, le mouvement des flots, la vaste étendue de l'Océan, le cours immense des fleuves, la marche régulière des astres ; quant à ce qu'ils sont eux-mêmes, ils n'y pensent point ; ils n'admirent point que, lorsque j'ai parlé de toutes ces choses qui sont si admirables à leurs yeux, elles n'étaient point présentes à mes yeux, et que néanmoins je n'aurais pu en parler si je ne voyais dans ma mémoire, et dans des espaces aussi vastes que ceux qu'ils occupent au dehors, les montagnes, les flots de la mer, les fleuves, et cet Océan que je ne connais que par ce qui m'a été dit; et cependant lorsque mes yeux ont vu ces choses, ils ne les ont point enlevées pour les faire passer en moi ; elles n'y sont point en effet; je n'en possède que les images, et je sais par lequel de mes sens chacune de ces images est entrée dans mon esprit.

Chap. IX. — De la mémoire par rapport aux sciences.

Mais ce ne sont pas là les seules choses que contienne cette capacité prodigieuse de ma mémoire ; là sont encore renfermées toutes celles que j'ai apprises dans mes études littéraires, et que l'oubli n'a point effacées. Elles y habitent en quelque sorte des lieux plus profonds et plus secrets que ceux qui sont destinés aux images des corps ; et ce sont ces choses mêmes qui s'y conservent, et non leurs images. Car tout ce que je sais des sciences, par exemple ce que c'est que la grammaire, ce que c'est que la logique, combien sur chaque sujet on peut poser de questions diverses, et autres semblables choses ; tout cela, dis-je, est d'une telle manière dans ma mémoire, qu'elle n'a pas laissé ces choses au dehors pour n'en retenir qu'une seule image ; elles ne se sont point évanouies comme un son qui, après avoir frappé mon oreille, y

imprime une sorte de trace de ce qu'il a été, et tellement que je l'entends encore alors qu'il a déjà cessé de se faire entendre; le vent ne les a point emportées comme une odeur qui, en se dissipant dans l'air, me laisse une impression dont s'empare ma mémoire, et que j'y retrouve chaque fois que je veux me les rappeler; ce n'est point un effet semblable à celui d'une viande qui certainement a perdu sa saveur lorsqu'elle est entrée dans notre estomac, et qui se conserve encore dans notre souvenir; ni celui d'un corps que nous avons touché, et que, séparé de nous, nous touchons encore en idée. Car toutes ces choses n'entrent point dans notre mémoire, mais elle en reçoit seulement les images avec une promptitude merveilleuse, et les range avec un ordre admirable, comme dans des cellules d'où elle les tire pour nous les représenter, et d'une manière qui n'est pas moins digne d'admiration.

Chap. X. — Que ce n'est pas par les sens que les sciences entrent dans notre mémoire.

Mais lorsque j'entends dire que sur chaque chose on peut faire trois sortes de questions, « si elle est, ce qu'elle est, » quelle elle est, » je retiens très-bien dans ma mémoire les images des sons qui ont formé ces paroles, et je sais qu'après avoir passé dans l'air en y produisant un certain bruit, ces sons ont cessé d'être, se sont évanouis. Mais ce n'est par aucun de mes sens que j'ai connu les choses dont ils sont les signes, et je ne les ai vues nulle part, si ce n'est dans mon esprit. Ce ne sont point leurs images, ce sont elles-mêmes que j'ai renfermées dans ma mémoire. Qu'elles me disent donc, s'il leur est possible, d'où et comment elles y sont venues : car c'est vainement que je visite tous mes sens; je ne saurais trouver une seule de ces portes de mon corps par où elles aient pu se frayer une entrée.

Mes yeux me disent : Si ces choses sont coloriées, c'est nous qui vous les avons fait connaître; mes oreilles me disent : Si elles ont rendu quelque son, c'est par nous que vous les connaissez; le sens de l'odorat me dit : Si elles ont

exhalé quelque odeur, c'est par moi qu'elles se sont ouvert un passage; le sens par lequel je goûte me dit de même : Si elles n'ont point de saveur, ne m'interrogez point sur ce qu'elles peuvent être. Si elles ne sont point corporelles, me dit enfin le toucher, je n'en ai senti aucune impression, et, n'en ayant rien senti, je n'ai pu vous indiquer ce qu'elles sont. Par où ces choses sont-elles donc entrées dans ma mémoire, et d'où ont-elles pu venir? Je ne le sais en aucune manière; car lorsque je les ai apprises, ce n'est pas sur le témoignage d'un autre que je les ai crues ; c'est dans mon propre esprit que s'en est fait l'examen, c'est là que je les ai reconnues vraies, et alors je les lui ai confiées comme un dépôt qu'il devait me rendre chaque fois qu'il me plairait de le lui redemander. Ces choses étaient donc dans mon esprit avant que je les eusse apprises ; mais peut-être n'étaient-elles point encore dans ma mémoire? Comment se fait-il donc que je les ai reconnues à l'instant même où la parole me les a montrées? pourquoi ai-je aussitôt répondu : « Cela est vrai, cela » est ainsi, » si ce n'est qu'en effet elles étaient déjà dans ma mémoire, mais tellement à l'écart, et tellement enfoncées dans des antres si profonds, que si quelque autre ne m'eût averti de les en tirer, je n'en aurais peut-être jamais eu la pensée.

Chap. XI. — Qu'acquérir la science n'est autre chose que rassembler les notions qui sont éparses dans notre mémoire.

Il se trouve donc qu'apprendre les choses dont nous n'avons point reçu les images par les sens, mais que notre esprit considère en elles-mêmes et selon leur nature incorporelle, c'est seulement rassembler par la pensée ces mêmes choses qui auparavant étaient éparses dans notre mémoire, et, les considérant avec soin, faire en sorte que dans ce même dépôt, où jusque-là elles avaient été dans un désordre et une confusion qui ne nous permettait pas de les reconnaître, elles soient désormais si bien rangées, que nous les ayons comme sous la main, et qu'à notre moindre commandement, elles accourent aussitôt.

Et combien ma mémoire ne conserve-t-elle pas de semblables choses, que déjà j'y ai trouvées de cette manière, que je tiens, ainsi que je viens de le dire, comme sous ma main? N'est-ce pas là ce qu'on appelle *savoir* et *avoir appris?* Que si je laisse passer un certain temps sans les faire reparaître devant moi, elles s'écoulent et s'enfoncent de nouveau dans les abîmes d'où elles étaient sorties, et si profondément, qu'afin de les connaître, c'est une nécessité pour moi de les en tirer de nouveau par un nouvel effort de ma pensée; et, dispersées qu'elles étaient dans cette vaste demeure, de les y rassembler une seconde fois? car il n'est point d'autre lieu où il leur soit possible d'habiter. De là vient que, dans la langue latine, le mot qui signifie *penser* n'est qu'un dérivé de celui qui veut dire *rassembler*[1]; et il a été si exclusivement appliqué à cette opération de notre esprit, qu'il ne sert plus à exprimer généralement l'action de *rassembler,* mais seulement ce *rassemblement* qui se fait en nous-mêmes par la pensée.

Chap. XII. — De la mémoire par rapport à la connaissance des nombres.

La mémoire contient aussi les propriétés et les règles innombrables des nombres et des figures, dont aucune n'est parvenue jusqu'à elle par l'opération des sens, puisqu'elles n'ont ni couleur, ni son, ni odeur, et qu'elles ne peuvent être ni goûtées ni touchées. J'ai bien entendu le son des paroles par lesquelles les choses sont exprimées, lorsqu'on en a parlé devant moi; mais ces choses et ces paroles n'ont entre elles aucune ressemblance : car ces paroles, lorsqu'elles sont grecques, n'ont point le même son que lorsqu'elles sont latines, tandis que ces règles et ces propriétés ne sont ni grecques, ni latines, ni d'aucune autre langue.

J'ai vu des lignes tirées par d'habiles ouvriers, et tellement délicates, que les fils dont les araignées composent leurs toiles ne le sont pas davantage ; mais ces lignes que je forme

[1] *Cogo*, rassembler; *cogito,* penser. Saint Augustin cite ici plusieurs analogues; *ago, agito; facio, factito.*

dans mon esprit sont fort différentes, et ne sont nullement les images de celles qui me sont sensibles par l'entremise de mes yeux. Tout homme peut les comprendre et les connaître sans se représenter l'idée d'aucun corps, et par la seule connaissance intérieure qu'il en a. A la vérité, c'est par nos sens corporels que nous connaissons tous les nombres qu'il nous est possible de compter ; mais ces autres nombres dont nous faisons usage pour compter les premiers ne sont point des images de ces nombres sensibles, c'est quelque chose de bien plus excellent. Ceux dont l'esprit n'aperçoit point ces nombres incorporels pourront se moquer de ce que j'en dis ; et moi, leurs moqueries me feront pitié.

Chap. XIII. — De quelle sorte la mémoire conserve les choses; et du souvenir qu'elle a des affections de notre esprit.

J'ai toutes ces choses dans ma mémoire, et, par ma mémoire encore, je sais de quelle manière je les ai apprises. Il en est de même d'un grand nombre de faux raisonnements que j'ai entendu faire contre ce que j'en sais : car quelque faux qu'ils soient en effet, il n'en est pas moins très-véritable que je m'en souviens, et que j'ai su discerner ce qui était vrai de ces choses fausses qu'on leur opposait. C'est encore là une chose dont je me souviens.

Je vois aussi que ce n'est point pour moi la même chose, de discerner présentement le faux d'avec le vrai, ou d'avoir le souvenir du discernement qu'il m'est souvent arrivé d'en faire, lorsque j'y appliquais mon esprit. Je me souviens donc d'avoir souvent compris cette différence qui existe entre le vrai et le faux ; et si maintenant j'en ai de nouveau l'intelligence et le discernement, je donnerai encore en garde à ma mémoire ce discernement et cette intelligence, afin de pouvoir me souvenir un jour que j'ai compris et discerné ce vrai et ce faux dans ce moment où je suis maintenant, et qui alors ne sera plus. Je conserve donc dans ma mémoire les opérations mêmes de ma mémoire ; et si dans la suite je me souviens de m'être aujourd'hui souvenu de ce que je viens de dire, c'est encore par la puissance de ma mémoire que je m'en souviendrai.

Dans ma mémoire se trouvent encore les affections diverses de mon esprit, non pas telles qu'elles sont en lui au moment même où il en ressent les mouvements, mais d'une manière fort différente, et selon cette faculté qu'elle a de conserver les objets. Car, sans être joyeux, je me souviens d'avoir été dans la joie ; sans être triste, d'avoir été dans la tristesse ; sans rien craindre maintenant, d'avoir éprouvé quelquefois de la crainte ; sans rien désirer, d'avoir eu autrefois des désirs ; et, par un effet contraire, je me souviens avec joie d'avoir été triste, et avec tristesse d'avoir été dans la joie.

Chap. XIV. — Comment il se fait qu'on se souvient avec joie des choses tristes.

En ceci toutefois il n'y a rien qui doive fort étonner : l'esprit et la substance corporelle sont des choses d'une nature si différente, qu'il se peut facilement concevoir que l'âme soit dans la joie alors qu'elle se souvient des maux que le corps a soufferts. Mais l'esprit et la mémoire ne sont bien certainement que la même substance : car lorsque nous voulons recommander à quelqu'un de se souvenir de quelque chose, nous lui disons : « Faites en sorte de bien mettre cela dans » votre esprit ; » et de même quand nous avons oublié quelque chose, nous avons coutume de dire : « Je ne l'avais pas » dans l'esprit, cela m'est échappé de l'esprit. »

Cela étant ainsi, comment se fait-il donc que, lorsqu'il m'arrive de me souvenir avec joie de ma tristesse passée, la joie soit dans mon esprit et la tristesse dans ma mémoire, et que, l'esprit se réjouissant de la joie qui est en lui, la mémoire ne s'attriste point de la tristesse qui est en elle ? Est-ce que la mémoire serait en effet quelque chose de différent de l'esprit ? Qui oserait le soutenir ? Ne faut-il point dire que la mémoire est en quelque sorte à l'esprit ce que l'estomac est au corps, et, continuant cette comparaison, que la tristesse et la joie sont comme des viandes douces ou amères, qui, passant dans la mémoire, y perdent toute leur saveur, ainsi qu'il arrive aux aliments, dès qu'ils sont passés dans l'estomac ? Il serait ridicule sans doute de vouloir établir en-

tre ces deux choses une parfaite ressemblance, et néanmoins il est vrai de dire qu'elles ne sont pas entièrement dissemblables.

Mais lorsque je dis qu'il est quatre passions principales de l'âme, *le désir, la joie, la crainte*, et *la tristesse*, c'est dans ma mémoire que je trouve la connaissance que j'en ai; et dans les raisonnements que je puis faire sur un tel sujet, soit que je divise ces passions selon leurs diverses espèces, soit que je les définisse selon leurs genres et leurs différences, c'est encore de ma mémoire que je tire ce que j'en dis; et cependant, lorsque je les rappelle ainsi à mon souvenir, le trouble qu'elles apportent ordinairement à l'âme ne me trouble point : elles étaient donc dans ce trésor de ma mémoire avant que j'eusse la pensée de les en tirer et de les faire passer en revue devant moi; et ce n'est que parce qu'elles y étaient, qu'en effet j'ai pu les en faire sortir et me les rappeler.

Ne serait-ce point que, de même que les animaux ruminants, au moyen de cette faculté qui leur est propre, font revenir de leur estomac dans leur bouche la nourriture qu'ils ont prise, de même nous ramenons à l'esprit, par le souvenir, les choses qui sont dans la mémoire? Mais s'il en est ainsi, d'où vient que celui qui disserte sur ces choses, et qui par conséquent en a le souvenir, ne ressent dans sa pensée, qui est alors pour lui ce que la bouche est pour ces animaux, qu'il ne ressent, dis-je, ni l'amertume de la tristesse ni la douceur de la joie? Est-ce en cela qu'est la différence de ces deux choses qui ne sont pas entièrement semblables? En effet, quel est celui qui pourrait se résoudre à discourir sur de semblables sujets, si, toutes les fois que nous prononçons ces mots, *tristesse* et *crainte*, nous étions dans la nécessité absolue de craindre et de nous attrister? Et cependant nous ne pourrions en parler, si elles n'étaient dans notre mémoire, et si nous n'y trouvions, non-seulement les images que le son de ces mots y a gravées par le ministère de nos sens, mais encore les notions de ces choses mêmes; notions qui n'y sont point entrées par aucune de ces portes charnelles, mais que notre esprit lui-même, au moyen de l'expérience qu'il a ac-

quise de ses propres passions, a confiées à notre mémoire, ou que d'elle-même celle-ci a retenues sans que le dépôt lui en ait été remis.

Chap. XV. — Manières diverses dont les choses absentes deviennent présentes dans notre mémoire.

Qui pourra dire toutefois si cela s'opère ou par les images ou sans les images? Je nomme *une pierre*, je nomme *le soleil :* encore que ces deux choses ne soient point devant moi et ne frappent point mes sens, il est certain que leurs images sont présentes à ma mémoire. Je nomme *la douleur* : elle n'est point présente, si mon corps ne souffre point; et cependant si son image n'était en effet dans ma mémoire, je ne saurais ce que je dirais, et il me serait impossible d'exprimer par aucune parole la différence qui existe entre la douleur et le plaisir. Je nomme *la santé;* et lorsque mon corps est sain, la chose elle-même que j'ai nommée est présente, et il n'en est pas moins vrai que si ma mémoire n'en renfermait en même temps l'image, il n'y aurait nul moyen pour moi de me souvenir de ce que signifient les sons dont se compose le mot qui exprime cette chose. Que ce même mot fût prononcé devant des malades, ils ne sauraient pas davantage ce qu'il voudrait dire, si, par cette même puissance de la mémoire, ils ne se représentaient cette même image de la santé, bien qu'alors ils fussent bien loin de la santé. Je nomme ces nombres abstraits par lesquels nous comptons; ce sont eux-mêmes qui se présentent à ma mémoire, et non pas leurs images. Je nomme *l'image du soleil;* et cette image est dans ma mémoire, et ce n'est pas l'image de l'image, mais l'image elle-même qui vient s'offrir à moi à l'instant même où j'en ai le souvenir. Je nomme *la mémoire;* et ce que je nomme m'est connu; mais comment le puis-je connaître, si je ne trouve la mémoire dans ma propre mémoire? et comment peut-elle être présente à soi-même, sinon par soi-même et non par son image?

Chap. XVI. — Du souvenir que la mémoire a même de l'oubli.

Mais lorsque je prononce le mot *oubli*, et que j'ai l'intelligence de la chose que j'ai ainsi nommée, comment la pourrais-je comprendre, si je ne m'en souvenais pas? et je n'entends pas parler ici du simple son dont ce mot frappe alors mon oreille, mais de la chose même qu'il signifie; et en effet, si j'avais oublié cette chose, il n'y aurait pour moi aucun moyen de connaître ce que veut dire le mot qui la représente. Ainsi, lorsque je me souviens de la mémoire, c'est par elle-même qu'elle se présente aussitôt à moi; et de même, lorsque j'ai le souvenir de l'oubli, j'ai tout à la fois présents à ma pensée et l'oubli et la mémoire : la mémoire par laquelle je me souviens, l'oubli dont j'ai le souvenir.

Mais qu'est-ce que l'oubli, sinon une privation de la mémoire? Comment se peut-il donc présenter à moi pour que je m'en souvienne, lui dont la présence même me fait perdre le souvenir? Cependant si nous ne nous souvenons des choses que parce que nous les retenons dans notre mémoire, et s'il est vrai de dire que nous ne pourrions comprendre ce que signifie ce mot *oubli* si la chose même qu'il signifie était effacée de notre souvenir, il s'ensuit que l'oubli même se conserve dans la mémoire, et que nous avons besoin de sa présence pour ne le pas oublier, lui, je le répète, dont la nature est de nous faire oublier toutes choses, alors qu'il est présent. Cela ne donnerait-il point à penser que lorsque nous nous souvenons de l'oubli, ce n'est pas par lui-même qu'il est dans notre mémoire, mais seulement par son image? Car si en effet c'était l'oubli même qui nous fût ainsi présent, il ferait que nous l'oublierions au lieu de nous en souvenir.

Qui donc pourra pénétrer, qui pourra comprendre comment tout ceci peut se faire? Pour moi, Seigneur, j'y travaille en vain, et c'est sur moi-même que je fais ce vain travail. Je suis devenu à moi-même une terre ingrate que je cultive sans aucun fruit et que je trempe inutilement de mes sueurs. Car ce que je cherche présentement, ce n'est ni l'étendue des

plaines du ciel, ni les distances qui séparent les astres, ni par quel poids la terre est balancée : c'est moi-même que je cherche et ce qui se passe dans mon esprit. Que ce qui n'est pas moi-même soit loin de moi et me soit difficile à comprendre, il n'y a rien là qui doive étonner : mais qu'y a-t-il de plus rapproché de moi que moi-même? et voilà cependant que je ne puis comprendre quelle est cette puissance de ma mémoire, bien que sans elle il me fût impossible de prononcer même le nom que je porte.

Que me reste-t-il donc à dire sur tout ceci, étant assuré, comme je le suis, que j'ai le souvenir de mon oubli? Dirai-je que cet oubli dont je me souviens ainsi n'est pas dans ma mémoire? ou bien dirai-je qu'il est nécessaire qu'il y soit, afin que je ne l'oublie pas lui-même? L'un n'est pas moins absurde que l'autre. Dirai-je encore que, lorsque je me souviens de mon oubli, c'est l'image et non la chose elle-même que je conserve alors dans ma mémoire? Comment le pourrais-je dire, puisque l'image d'une chose ne s'y imprime point que la chose elle-même ne nous soit présente, afin que cette image s'y puisse imprimer? C'est ainsi que je me souviens de la ville de Carthage et de tous les autres lieux où j'ai été; de même s'offrent à moi dans ma mémoire les visages des personnes que j'ai vues et toutes les choses qui ont pu y pénétrer par mes autres sens. Je n'y trouve point autrement le souvenir même de la maladie et de la santé : et en effet, toutes ces choses m'ont été présentes, et c'est alors seulement que ma mémoire a su en tirer des images qu'elle a conservées, afin que je pusse à volonté les voir et les repasser dans mon esprit, lorsque je serais éloigné des objets qui les avaient produites.

Que si c'est par son image, et non par lui-même, que l'oubli se conserve dans ma mémoire, il est donc nécessaire qu'il lui ait été présent, afin qu'elle en ait pu tirer cette image : or, dans le moment où l'oubli était présent à ma mémoire, de quelle manière y imprimait-il son image, lui dont l'effet naturel est d'effacer celles qui déjà y ont été imprimées? Cependant, quelle que soit la manière dont ceci a pu se faire, et bien que tout y soit pour moi incompréhensible et inex-

plicable, je n'en ai pas moins la certitude que je me ressouviens de mon oubli, c'est-à-dire de ce qui efface dans ma mémoire les images des choses dont elle se souvient.

Chap. XVII. — Combien la mémoire est une chose admirable; que c'est cependant encore au-dessus d'elle qu'il faut chercher Dieu.

Que cette force de la mémoire est grande! On est saisi, ô mon Dieu! d'une sorte d'épouvante lorsque l'on considère ces abîmes si profonds et cette multiplicité de choses qui y sont contenues jusqu'à l'infini; et cependant c'est là mon esprit, et mon esprit c'est moi-même. Que suis-je donc, ô mon Dieu! quelle nature est la mienne? et combien le principe de vie qui est en moi n'est-il pas admirable par la variété prodigieuse de ses opérations et par l'immense étendue de ses puissances!

Voilà que je me promène dans ce vaste champ de ma mémoire et, pour ainsi parler, dans ces antres profonds, dans ces cavernes innombrables où sont accumulées à l'infini tant d'espèces innombrables de choses, soit qu'elles s'y conservent par leurs images, comme tout ce qui est substance corporelle, soit qu'elles-mêmes y soient présentes, comme tout ce qui tient aux arts et aux sciences, soit qu'elles y soient entrées par je ne sais quelles impressions et perceptions que l'esprit en a reçues, comme les passions qui subsistent encore dans ce merveilleux dépôt, même alors que l'âme a cessé d'en être émue, et encore que rien de ce qui est dans notre mémoire ne soit aussi actuellement dans notre âme. Je parcours cet espace immense, j'y vole en quelque sorte par ma pensée, j'y pénètre de tous côtés et autant que je le puis, et d'aucun côté je n'en trouve la fin; tant est grande la puissance de cette faculté incompréhensible! tant il y a d'activité et de force dans ce principe de vie qui anime un homme, bien qu'il ne vive que d'une vie sujette à la mort!

Que ferai-je donc, ô mon Dieu, qui êtes ma véritable vie? Je passerai au-delà de cette puissance qui est en moi et que l'on nomme mémoire; je passerai au-delà, afin d'arriver jusqu'à vous, ô douce lumière de mon âme! Seigneur, que me

répondez-vous [1]? *Vous approuvez sans doute mon dessein.* Mon esprit me servira donc de degré pour m'élever jusqu'à vous qui êtes si fort au-dessus de mon esprit; et je passerai au-delà de cette troisième faculté de mon âme, afin de vous atteindre autant que vous pouvez être atteint, et de m'unir à vous autant qu'il m'est possible d'y être uni. Car les animaux qui sont courbés vers la terre et les oiseaux qui parcourent l'air ont aussi de la mémoire; autrement ils ne pourraient retrouver leurs nids et leurs tanières, ni conserver tant d'autres habitudes qu'ils savent prendre, la mémoire étant le seul moyen qu'ils aient de les conserver.

Je veux, je le répète, passer au-delà de cette faculté de mon âme, afin d'arriver jusqu'à celui qui m'a fait si différent des bêtes qui paissent l'herbe, et qui a mis en moi une intelligence que n'ont point les oiseaux du ciel; je passerai donc au-delà de ma mémoire: mais où vous trouverai-je, ô douceur ineffable et que rien alors ne pourra me ravir! où vous trouverai-je?

Chap. XVIII. — Qu'il faut conserver la mémoire d'une chose perdue pour la retrouver.

Si je vous trouve, ô mon Dieu! hors de ma mémoire, il faut donc que je vous aie oublié; et si je vous ai oublié, comment vous trouverai-je? Cette femme de l'Évangile, qui avait perdu sa drachme, alluma une lampe pour la chercher [2]; et sans doute elle ne l'eût point trouvée si elle ne s'en fût souvenue: car alors même que sa main l'aurait touchée, comment l'eût-elle pu reconnaître, si sa mémoire n'en avait conservé le souvenir! Je me souviens d'avoir perdu plusieurs choses, de les avoir cherchées, et de les avoir retrouvées: et comment puis-je savoir que je les ai retrouvées? parce que, dans le temps que j'en faisais la recherche et que l'on me disait,

[1] Il semblerait qu'il y a ici quelque lacune dans le texte, ce qui suit ne se liant point à cette interrogation que saint Augustin adresse à Dieu. Nous avons essayé de rétablir cette liaison par les mots qui sont imprimés en italique. — [2] Luc., XV, 18.

« Est-ce ceci? n'est-ce point cela? » je répondais toujours, « Non, ce ne l'est point, » jusqu'à ce que l'on me présentât la chose que je cherchais; et certes si je n'en avais conservé la mémoire, c'est vainement qu'on me l'eût présentée : je ne l'aurais point pour cela retrouvée, puisque je ne l'aurais pas reconnue. Il n'en est point autrement chaque fois que nous cherchons quelque chose que nous avons perdue, et que nous la retrouvons.

Toutefois, il est vrai de dire, et ceci est particulièrement applicable à ce qui est visible et corporel, que ce que nous cherchons ainsi, perdu pour les yeux, ne l'est point pour la mémoire, qui en garde intérieurement l'image; et qu'on le cherche alors jusqu'à ce que les yeux l'aient retrouvé, et qu'alors ils le reconnaissent au moyen de cette image que nous en avions conservée. Car nous ne disons point avoir trouvé ce que nous avions perdu, si nous ne le reconnaissons en effet; et si nous ne nous en souvenons, nous ne saurions le reconnaître. Ces sortes de choses étaient donc perdues pour les yeux, comme je viens de le dire, et non pour la mémoire.

Chap. XIX. — Comment la mémoire retrouve ce qu'elle a oublié.

Mais lorsque la mémoire elle-même perd quelque chose, comme il arrive lorsque nous oublions, et que nous cherchons à nous rappeler ce que nous avons oublié, où le cherchons-nous cependant, si ce n'est dans la mémoire elle-même? et là, s'il arrive qu'une chose nous soit offerte pour une autre, nous la rejetons jusqu'à ce que se présente à nous celle que nous cherchons, et nous disons alors: « C'est cela; » ce que nous ne dirions point si nous ne l'avions reconnue, de même que nous ne la reconnaîtrions pas si nous ne nous en étions souvenus. Nous l'avions pourtant oubliée, mais non pas entièrement, et ce qui nous restait de son souvenir nous aidait à chercher ce qui nous en était échappé; la mémoire ayant alors le sentiment qu'elle ne saisissait qu'une partie de ce qu'elle avait coutume de saisir à la fois; et comme si cette perte qu'elle venait de faire l'eût privée d'un appui néces-

saire, et l'eût rendue boiteuse ou chancelante, réunissant tous ses efforts pour retrouver ce qu'elle avait perdu.

De même, lorsque nous voyons de nos yeux, ou que notre pensée se représente une personne qui nous est connue, s'il arrive qu'ayant oublié son nom, nous cherchions à nous le rappeler, tout autre nom qui s'offre à nous, nous le rejetons, parce qu'il ne se lie pas ordinairement dans notre esprit avec l'idée que nous avons de cette personne ; et rien ne peut nous satisfaire jusqu'à ce que l'image de ce nom, que nous sommes accoutumés de ne point séparer de celle de la personne même, vienne compléter l'idée que nous en avions. Mais quand il se présente enfin, d'où vient-il, si ce n'est de la mémoire? Car ce qui prouve qu'en effet il n'en était point sorti, c'est que, si l'on nous aide à nous le rappeler, et que nous le reconnaissions, ce n'est point comme un nom nouveau que nous le recevons; et le souvenir que nous en avions nous fait tomber d'accord que c'est là celui que nous cherchions. Que s'il était entièrement effacé de notre mémoire, c'est en vain qu'on essaierait de nous le rappeler. Nous ne pouvons donc pas dire que nous avons entièrement oublié les choses que nous nous souvenons d'avoir oubliées ; et nous ne pourrions chercher ce dont nous avons perdu le souvenir, si ce souvenir était entièrement perdu.

Chap. XX. — Que chercher Dieu c'est chercher la vie heureuse, et que les hommes ne cherchent cette vie avec désir que parce qu'ils en ont quelque idée.

Que se passe-t-il donc en moi quand je vous cherche, ô mon Dieu? En vous cherchant, c'est la vie heureuse que je cherche. Je vous chercherai donc, afin que mon âme vive: car de même que mon âme est la vie de mon corps, c'est vous, Seigneur, qui êtes la vie de mon âme. Mais cette vie heureuse, où la chercherai-je? Car je ne l'aurai trouvée que lorsque j'aurai pu dire : « C'est assez, » et que je l'aurai dit là où il faut que je le dise. Cette vie heureuse, comment puis-je la chercher? Est-ce par le souvenir, comme si je l'eusse oubliée et que je me souvinsse néanmoins de l'avoir

oubliée? Est-ce par le désir naturel que l'on sent d'apprendre une chose qui nous est inconnue, soit qu'en effet nous ne l'ayons jamais sue, soit que nous l'ayons si entièrement oubliée que nous ne nous souvenions pas même de l'avoir oubliée?

Cette vie heureuse n'est-elle pas désirée de tous les hommes, sans en excepter un seul? Cependant où ont-ils connu ce qui est ainsi l'objet de leur désir? Pour l'aimer comme ils font, où l'ont-ils vue? Il faut sans doute que cette vie soit en nous d'une manière que je ne puis expliquer, tandis qu'il est une autre manière de l'avoir en soi, qui est telle que lorsqu'on la possède ainsi on est heureux. Il en est aussi qui ne sont heureux qu'en espérance, et ceux-là ne possèdent la vie heureuse que dans un degré fort inférieur à ceux qui en ont l'entière et réelle possession, en même temps qu'ils sont fort au-dessus de ceux qui n'en ont ni la possession ni l'espérance; et cependant si ces derniers ne l'avaient en eux d'une manière quelconque, ils n'auraient pas ce grand désir qu'ils ont d'être heureux, et nous ne pouvons douter qu'ils n'aient ce désir.

Ils ont donc de cette vie heureuse je ne sais quelle idée, et j'ignore comment elle leur est venue ; mais ce dont je suis en peine, c'est de savoir si cette idée existe dans leur mémoire : car si elle y était véritablement, il faudrait supposer que dans un temps qui a précédé celui où nous vivons, nous avons été parfaitement heureux. Comment l'étions-nous? Était-ce chacun en particulier, ou tous en général dans ce premier homme qui a été le premier pécheur et dans lequel nous avons tous reçu la mort, de qui nous sommes tous nés pour vivre misérables ici-bas?

C'est ce que je n'examinerai point maintenant. Ce que je cherche, c'est de savoir si en effet la vie heureuse est dans notre mémoire ; car si elle nous était inconnue, il nous serait impossible de l'aimer. Or nous l'entendons nommer, et aussitôt, tous tant que nous sommes, nous avouons qu'elle est l'objet de nos désirs ; et ce n'est pas le son qui nous la représente dont nous sommes charmés : car un Grec devant qui on la nomme en latin n'y prend aucun plaisir, ignorant

ce que signifie la parole qu'il a entendue, tandis qu'elle produit sur nous qui la comprenons son impression tout entière, impression qu'il éprouverait lui-même si c'était en grec qu'on la lui nommât. C'est que cette chose que les Grecs, les Latins, et les hommes de toutes les langues désirent avec tant d'ardeur, n'est en effet ni grecque ni latine. Elle est donc connue de tous les hommes, puisque, s'il était possible que, par un seul mot intelligible à tous, on demandât à tous s'ils désirent être heureux, tous répondraient sans hésiter qu'ils le veulent; ce qui ne pourrait être, si la chose elle-même qui est signifiée par ce mot n'était gravée dans leur mémoire.

Chap. XXI. — Comment cette idée de la vie heureuse peut être dans la mémoire.

Cette idée de la vie heureuse ressemble-t-elle à celle que l'on conserverait, après l'avoir vue, de la ville de Carthage? Non : la vie heureuse n'est point une substance matérielle, et ne peut être vue par les yeux du corps. Est-elle dans la mémoire de même que nous y gardons l'idée des nombres? Non : car celui qui possède cette idée ne cherche rien de plus sur ce qui touche les nombres, tandis que le souvenir de la vie heureuse, nous la faisant aimer, fait naître en nous le désir de la posséder, afin que nous soyons heureux.

L'idée que nous en avons ne serait-elle point semblable à celle de l'éloquence? Non encore : car bien que plusieurs, qui ne sont pas éloquents, se représentent cette idée de l'éloquence à l'instant même qu'ils en entendent prononcer le nom, que plusieurs même désirent l'acquérir, et par ce désir font voir qu'ils en ont quelque connaissance, toutefois un tel désir n'a pu naître en eux que parce que leurs sens corporels leur ont offert des personnes éloquentes, et qu'ils ont trouvé du plaisir à les entendre; et, quoiqu'il soit vrai de dire qu'ils n'eussent point éprouvé un tel plaisir sans une certaine connaissance antérieure qu'ils avaient de la chose elle-même; que, s'ils n'avaient point éprouvé ce plaisir, ils ne désireraient pas devenir eux-mêmes éloquents, cela ne peut néanmoins se rapporter à la vie heureuse, qu'aucun de nos sens

corporels ne nous a jamais fait apercevoir dans quelque homme que ce soit.

Serait-ce donc une idée semblable à celle que nous laisse le sentiment de la joie? Peut-être : car même alors que je suis triste, je me souviens de ma joie passée, et de même de la vie heureuse, tout misérable que je suis. Et cette joie dont j'ai le souvenir, je ne l'ai jamais ni vue, ni entendue, ni sentie, ni goûtée, ni touchée par aucun de mes sens extérieurs : c'est dans mon esprit seul que l'impression s'en est faite lorsque je me suis réjoui ; et cette impression s'est en même temps gravée dans ma mémoire, tellement que je puis me la rappeler dès que je le veux, quelquefois avec aversion, quelquefois avec plaisir, selon la nature des choses dont je me souviens d'avoir été agréablement affecté. Par exemple, ces plaisirs honteux qui m'avaient jadis comme inondé de joie, ce n'est qu'avec horreur que je m'en retrace maintenant le souvenir ; et les actions louables et honnêtes que j'ai pu faire, c'est avec une satisfaction véritable que je me les rappelle, bien qu'il se mêle alors quelque tristesse à cette joie passée, parce que ces actions ont cessé d'être, et que je ne le fais point présentement.

Mais en quel temps, en quel lieu ai-je fait l'expérience de la vie heureuse, pour ainsi me la représenter, l'aimer, la désirer? Et ce n'est pas moi seulement qui la désire, ni un petit nombre d'autres avec moi; mais tous les hommes, sans exception, veulent être heureux : et sans doute, s'ils n'avaient pas une connaissance très-certaine de ce bonheur, ils ne s'accorderaient pas dans une aussi ferme volonté.

Que l'on demande à deux hommes à la fois s'ils veulent aller à la guerre, il se peut que l'un des deux dise qu'il le veut, l'autre qu'il ne le veut pas. Que l'on s'informe de l'un et de l'autre s'ils désirent d'être heureux, ils répondront à l'instant même et sans hésiter qu'ils le veulent tous les deux : et cependant quelle autre raison peut porter celui-ci à aller à la guerre, celui-là à n'y point aller, sinon ce désir même qu'ils ont d'être heureux? Cela ne vient-il pas de ce que, tel mettant son plaisir dans une certaine chose, tel dans une autre, tous les hommes s'accordent cependant dans ce désir

qu'ils ont d'être heureux, de même qu'on les verrait tous s'accorder à dire qu'ils se plaisent à ressentir de la joie : et cette joie qu'ils aiment n'est-elle pas en effet ce qu'ils appellent la vie heureuse ? Que celui-ci se la procure d'une certaine manière, celui-là d'une autre, il n'en est pas moins vrai que tous tendent, et de tous leurs efforts, à un même but, qui est de posséder cette joie, objet de leurs désirs ; et parce qu'il n'y a personne qui puisse dire que, dans le cours de sa vie, il n'ait pas éprouvé quelquefois ce sentiment, le souvenir qui lui en reste se retrace à sa mémoire chaque fois qu'il entend prononcer le nom de la vie heureuse.

Chap. XXII. — **Que la véritable joie, et par conséquent la vie heureuse, ne se trouve qu'en Dieu.**

Mais, ô mon Dieu! vous à qui votre serviteur découvre en ce moment le fond de son cœur, loin de moi, loin de moi la pensée que de semblables joies puissent jamais me rendre heureux. Il est une joie qui n'est point donnée aux impies, mais à ceux qui vous servent avec désintéressement : cette joie qu'ils goûtent, c'est vous-même, et c'est là cette vie heureuse qui consiste à se réjouir en vous, par vous, pour l'amour de vous ; et il n'en est point d'autre. Ceux qui pensent que cette vie est autre chose cherchent en même temps d'autres joies, et ces joies sont trompeuses. Cependant c'est quelque image et comme une ombre de joie qui entraîne alors leur volonté.

Chap. XXIII. — **Que tous les hommes aiment naturellement la vérité, et qu'ils ne la haïssent que lorsqu'elle est contraire à leurs passions et à leurs intérêts.**

On pourrait donc douter que tous eussent le désir d'être heureux : car s'il est vrai que le bonheur parfait soit en vous, ceux qui vont le chercher hors de vous ne désirent pas en effet d'arriver à la vie heureuse. Mais n'est-il pas plus vrai de dire que tous le veulent ; mais que, la chair combattant les désirs de l'esprit, et de même l'esprit ceux de la chair,

ils ne font pas ce qu'en effet ils voudraient faire ; que, se laissant aller à ce qu'ils peuvent, ils s'en contentent ; et que ceci arrive, parce qu'ils n'ont point une volonté assez ferme pour se rendre possible ce qui est au-dessus de leur pouvoir?

Car si je leur demande à tous ce qu'ils préfèrent, se réjouir de la vérité ou du mensonge, tous n'hésiteront point à me répondre qu'ils aiment mieux trouver leur joie dans la vérité ; de même qu'ils ne balancent point à convenir qu'ils désirent tous être heureux. C'est qu'en effet la vie heureuse n'est autre chose que la joie que donne la vérité ; et cette joie est celle que l'on trouve en vous qui êtes la vérité même, en vous, Seigneur, qui êtes ma lumière, mon salut et mon Dieu. Tous la désirent cette vie heureuse, tous la désirent, parce qu'elle seule est le vrai bonheur, et tous veulent aussi cette joie qui ne se trouve que dans la vérité.

J'ai rencontré beaucoup d'hommes qui voulaient tromper les autres; je n'en ai vu aucun qui voulût être trompé. Où donc ont-ils pu avoir la connaissance de la vie heureuse, si ce n'est là même où ils ont connu la vérité? Car ils aiment la vérité, puisqu'ils ne veulent pas être trompés; ils l'aiment sans doute encore, lorsqu'ils désirent la vie heureuse qui n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la vérité; et sans doute ils ne l'aimeraient pas si leur mémoire ne s'en retraçait en effet qnelque idée.

Pourquoi donc ne goûtent-ils pas cette joie qui est dans la vérité? Pourquoi ne sont-ils pas heureux? C'est que d'autres choses occupent davantage leur pensée, lesquelles ont le pouvoir de les rendre misérables, beaucoup plus que ne peut les rendre heureux cette connaissance si imparfaite qu'ils ont de la vérité. « Car ce qui reste encore de lumière dans les » hommes est peu de chose : qu'ils marchent donc, de peur » que les ténèbres ne les surprennent [1]. »

Mais si tous les hommes aiment la vie heureuse qui n'est autre chose que se réjouir dans la vérité, d'où vient donc cette haine que la vérité fait naître en eux? et comme se fait-il que celui que vous avez envoyé devint leur ennemi dès qu'il l'eut

[1] Joan., x, 35.

annoncée devant eux? N'est-ce point que l'on aime la vérité d'une telle manière, que, lorsqu'on aime toute autre chose, on veut que ce que l'on aime soit la vérité? Et comme en même temps nous ne voulons point être trompés, nous supportons avec peine d'être convaincus que nous le sommes, haïssant ainsi et aimant tout à la fois la vérité. Les hommes la trouvent aimable lorsqu'elle leur montre sa lumière : elle leur est odieuse lorsqu'elle leur fait voir leurs imperfections; voulant en même temps tromper et n'être pas trompés, ils l'aiment lorsqu'elle se découvre à eux, ils la haïsssent lorsqu'elle les met eux-mêmes à découvert; et, par un juste châtiment, Dieu permet qu'elle demeure cachée à leurs yeux, en même temps qu'elle les expose, et en dépit d'eux, tels qu'ils sont, à tous les regards.

C'est ainsi, oui, c'est ainsi que l'esprit de l'homme, aveugle, malade, tout rempli de bassesse et de corruption, veut se cacher et veut en même temps que rien ne lui soit caché ; et il arrive, au contraire, que la vérité se cache à ses yeux, et qu'en lui il n'y a rien de caché pour la vérité. Dans cet état, néanmoins, et tout misérable qu'il est, il trouve plutôt de la joie dans ce qui est vérité que dans ce qui est mensonge. Il sera donc parfaitement heureux, s'il peut, affranchi de tout ce qui le trouble et l'inquiète, se réjouir dans cette suprême vérité par laquelle seule toutes choses sont véritables.

Chap. XXIV. — Que la connaissance de Dieu se conserve aussi dans notre mémoire.

C'est ainsi que, vous cherchant, ô mon Dieu! j'ai parcouru cette vaste étendue de ma mémoire, et hors d'elle je ne vous ai point trouvé : car je n'ai rien trouvé de vous qui ne fût un souvenir depuis le moment où je vous ai connu; et, en effet, depuis que je vous ai connu, je ne vous ai point oublié.

Où j'ai trouvé la vérité, là j'ai trouvé mon Dieu, qui est la vérité même; et cette vérité, je ne l'ai point oubliée dès que je l'ai connue. Ainsi donc, je le répète, vous êtes resté dans ma mémoire du moment où il m'a été donné de vous connaître. C'est là que je vous retrouve lorsque je me retrace

votre idée; c'est là que je me réjouis en vous; ce sont là les saintes délices que vous m'avez accordées dans votre miséricorde, prenant en pitié l'indigence de votre serviteur.

Chap. XXV. — Dans quelle partie de notre mémoire nous trouvons Dieu.

Mais en quelle partie de notre mémoire habitez-vous, Seigneur? En quel lieu y avez-vous établi votre séjour? Quelle demeure vous y êtes-vous faite? Quel sanctuaire vous y êtes-vous élevé? Vous l'honorez de votre présence, je n'en puis douter; mais ce que je cherche, c'est le lieu où vous résidez en elle. Lorsque je me suis souvenu de vous, j'ai passé au-delà de ces facultés qui lui sont communes avec les animaux, parce que je ne vous trouvais pas au milieu des images qu'y tracent les choses corporelles, et je suis allé jusqu'à ces puissances de ma mémoire auxquelles je confie toutes les affections de mon esprit, et là je ne vous ai point encore trouvé. Alors je suis entré dans le lieu même que mon esprit habite au milieu d'elle, car l'esprit se souvient aussi de soi-même, et je ne vous y ai point trouvé; parce que, de même que vous n'êtes point une image corporelle ni une affection de l'esprit, telle que la joie, la tristesse, la crainte, le désir et autre semblable chose, de même, ô mon Dieu! vous n'êtes pas mon esprit, mais le Seigneur et le Maître de mon esprit.

En effet, toutes ces choses sont sujettes au changement, et vous qui ne changez point, vous êtes au-dessus de toutes ces choses; et cependant, depuis qu'il m'a été accordé de vous connaître, vous avez daigné habiter dans ma mémoire. Mais y a-t-il donc des lieux en elle pour que je cherche en quel lieu vous y habitez? Je suis assuré que vous y êtes, puisque, vous ayant une fois connu, je vous y ai retrouvé chaque fois que je me suis rappelé votre souvenir, et cela me suffit.

Chap. XXVI. — C'est par sa parole que Dieu est dans notre mémoire.

Où vous ai-je donc trouvé, ô mon Dieu! pour apprendre à vous connaître? Car vous n'étiez point dans ma mémoire avant que je vous eusse connu. Où vous ai-je donc trouvé, si ce n'est en vous-même et au-dessus de moi? Entre vous et

les hommes il n'y a ni lieu ni espace; il n'y en a point, et ils ne laissent pas cependant de s'approcher et de s'éloigner de vous. Vous êtes partout, vérité éternelle; partout vous rendez vos oracles à ceux qui vous consultent, et vous répondez à la fois à toutes leurs diverses demandes; vous y répondez toujours clairement, mais vous n'êtes pas toujours entendu de même. Tous vous consultent sur ce qu'ils désirent savoir, mais ce qu'ils entendent de vous n'est pas toujours ce qu'ils voudraient entendre; et celui-là vous sert le mieux, qui ne désire pas d'entendre ce qui est conforme à sa volonté, mais plutôt de conformer sa volonté à ce qu'il vous plaît de lui faire entendre.

Chap. XXVII. — Beauté de Dieu au-dessus de toute autre beauté.

Que j'ai tardé de vous aimer, ô beauté si ancienne et toujours nouvelle! que j'ai tardé de vous aimer! et cependant vous étiez au dedans de moi; mais j'étais moi-même hors de moi, et c'était là que je vous cherchais. Mon âme se répandait en quelque sorte sur les ouvrages de vos mains, et perdait ainsi sa beauté en admirant la leur. Vous étiez avec moi, et je n'étais pas avec vous; et toutes ces choses, qui ne seraient point si elles n'étaient en vous, me tenaient éloigné de vous. Vous m'avez appelé, vous avez crié, et mes oreilles se sont ouvertes à votre voix; vous avez fait briller vos éclairs, vous avez lancé les rayons de votre lumière, et mes yeux aveuglés sont devenus clairvoyants : vous avez exhalé l'odeur de vos parfums; je les ai respirés, et maintenant je ne soupire qu'après vous; je vous ai goûté, et je n'ai soif que de vous, et vous seul pouvez apaiser la faim qui me dévore. Vous m'avez touché, et je me suis senti tout embrâsé d'ardeur pour votre paix éternelle.

Chap. XXVIII. — Des misères de cette vie.

Lorsque je serai uni à vous de toutes les puissances de mon âme, il n'y aura plus pour elle ni travaux ni douleurs, et ma vie, toute pleine de vous, sera toute vivante en vous : car celui que vous remplissez se trouve par cela même allégé; et

je ne suis à charge à moi-même, que parce que je ne suis pas assez rempli de vous.

Mes vaines joies, qui mériteraient d'être pleurées, combattent en moi les tristesses salutaires qui devraient faire ma joie : et de quel côté est la victoire? je ne le sais. Hélas! Seigneur, ayez pitié de moi. De coupables tristesses combattent en moi vos joies saintes, et je ne sais encore de quel côté est la victoire. Hélas! Seigneur, ayez pitié de moi. Voilà que je vous découvre toutes les plaies de mon cœur : vous êtes médecin, et je suis malade ; vous êtes toute miséricorde, et je ne suis que misère. Qu'est-ce en effet que cette vie que nous menons ici-bas, sinon une perpétuelle tentation?

Quel est celui qui aime les peines et les afflictions? Aussi nous ordonnez-vous, Seigneur, non de les aimer, mais de les supporter. Il n'est aucun de nous qui se plaise dans les maux qu'il supporte, même alors qu'il les supporte avec joie : car, tout en se réjouissant de cette force qu'il trouve en lui pour souffrir, il aimerait mieux cependant ne point éprouver de souffrance. Dans l'adversité, je souhaite la prospérité ; et dans la prospérité, j'appréhende l'adversité. Entre ces deux états si différents, où trouver un juste milieu dans lequel la vie de l'homme puisse être entièrement à l'abri des tentations? Malheur et encore une fois malheur aux prospérités du siècle, toujours accompagnées de craintes qui nous troublent et de joies qui nous corrompent! Malheur, trois fois malheur aux adversités du siècle que l'on supporte avec tant de peine, qui sont un écueil si dangereux pour notre patience, dans lesquelles on désire sans cesse les prospérités! Qu'est-ce donc que la vie de l'homme ici-bas, sinon une continuelle tentation?

Chap. XXIX. — Qu'il faut mettre tout son appui dans la grâce de Dieu.

Ainsi donc, ô mon Dieu! je n'ai point d'autre espérance que dans la grandeur infinie de vos miséricordes. Commandez à votre serviteur ce qu'il vous plaît, et donnez-lui d'accomplir ce que vous lui commandez. Vous voulez que je sois continent : « Et j'ai su, dit le Sage, que nul ne peut être con-

» tinent, s'il ne lui est donné de Dieu, et que cela même était » sagesse, de savoir de qui venait ce don[1]. » Et en effet, c'est par la continence que nous sommes ramenés et rendus à cette unité, loin de laquelle nous nous étions répandus dans la multiplicité de vos créatures : car celui-là a moins d'amour pour vous, qui aime avec vous quelque chose qu'il n'aime point pour l'amour de vous. O amour qui brûlez toujours sans jamais vous éteindre ! « ô charité qui êtes mon » Dieu[2] ! » embrâsez-moi. Vous me commandez la continence : commandez à votre serviteur ce qu'il vous plaît, et donnez-lui d'accomplir ce que vous lui commandez.

Chap. XXX. — Examen qu'il commence à faire de lui-même sur les trois principales tentations : la volupté, la curiosité, et l'orgueil, et d'abord sur la volupté.

Vous me défendez bien certainement, Seigneur, de me laisser emporter « aux désirs de la chair, à la convoitise des » yeux, aux ambitions du siècle[3]. » Non-seulement vous m'avez défendu les attachements illégitimes, mais vous m'avez appris qu'il y avait quelque chose de plus parfait que le mariage, bien que vous l'ayez permis[4] ; et, parce que vous m'en avez accordé la grâce, je me suis élevé à cet état plus parfait, et avant même que vous m'eussiez appelé à la dispensation de vos sacrements.

Mais les images de mes désordres passés me sont présentes dans ces profondeurs de ma mémoire dont j'ai tant parlé ; une longue habitude les y a gravées d'une manière ineffaçable. Elles se présentent à moi pendant la veille, et alors elles ont perdu toute leur force première ; mais cette force, elles la retrouvent tout entière dans mes songes, et non-seulement jusqu'à faire naître en moi des sensations agréables, mais encore jusqu'à y produire quelque chose qui ressemble à l'action et au consentement. Et telle est la puissance qu'exerce sur mon corps et sur mon âme l'illusion de ces vains fantômes, qu'elle opère en moi, pendant que je dors,

[1] Sap., VIII, 21.— [2] I. Joan., IV, 8.— [3] I. Joan., II, 16.— [4] I. Cor., VII, 1.

ce que des objets véritables ne sauraient faire lorsque je suis éveillé. Ne suis-je donc plus alors, ô mon Dieu! ce que j'étais auparavant? Comment se fait-il qu'il y ait une si grande différence entre moi-même et moi-même, et qu'elle soit produite par ce moment qui me fait passer du sommeil à la veille et de la veille au sommeil?

Où est alors cette raison qui, pendant que je veille, résiste à de semblables tentations, et tellement, que les objets eux-mêmes se présentant à ma vue, je n'en suis point ébranlé? Devient-elle captive au moment où se ferment mes yeux, et s'endort-elle en même temps que mes sens? Et comment se peut-il donc faire que, souvent dans ces mêmes songes, nous savons résister à ces fantômes importuns, et, rappelant nos saintes résolutions, demeurer fermes dans la chasteté, et ne donner aucun consentement à ces illusions dangereuses? Nous y avons en effet si peu de part, qu'au moment même où nous nous réveillons, notre conscience retrouve son repos; et, par la différence qu'il y a alors entre nous-mêmes et nous-mêmes, nous reconnaissons que réellement nous n'avons point fait ce qui s'est fait en nous, encore que nous en soyons affligés, et quelle que soit la manière dont cela s'est fait. Dieu tout-puissant, votre main n'a-t-elle donc pas le pouvoir de guérir toutes les langueurs de mon âme, et d'éteindre en moi, par la surabondance de ses grâces, ces mouvements impurs qui viennent m'assiéger même pendant les heures de mon sommeil?

Oui, Seigneur, vous répandez de plus en plus sur moi les dons de votre miséricorde, afin que mon âme, entièrement dégagée des filets de la concupiscence, me suive pour aller vers vous, et que, cessant de se révolter contre elle-même, elle ne se laisse point entraîner, même dans ses songes, aux attraits honteux de ces imaginations impures; que non-seulement elle ne s'y laisse point aller au point d'en éprouver quelque effet sensible et corporel, mais qu'elle n'y donne jamais et en aucune manière le moindre consentement. Car, tout-puissant comme vous êtes, et pouvant faire « bien au-» delà de ce que nous vous demandons, et même de ce qu'il

» nous est donné de concevoir[1], » il vous est facile d'empêcher que, non-seulement dans ma vie entière, mais encore dans cet âge où je suis maintenant, aucune impression semblable ne vienne troubler la chasteté de mes songes, fût-elle même si faible, que le moindre mouvement de ma volonté fût capable de l'arrêter.

Cependant je ne crains pas de dire à mon bon maître quel je suis maintenant dans ce genre de misère ; et je vous le dis, « transporté d'une joie mêlée de crainte[2], » pour les dons que vous m'avez déjà prodigués, soupirant après ceux que je n'ai point reçus encore, espérant que vos miséricordes achèveront de s'accomplir sur moi, tant dans mon corps que dans mon âme, « lorsque la mort aura été absorbée par la victoire[3]. »

Chap. XXXI. — De la volupté que l'on trouve dans l'action de boire et de manger, et des bornes qu'y prescrit la tempérance chrétienne.

Il est une autre misère que le jour nous amène, et nous serions heureux que ce fût la seule. C'est que jusqu'à ce moment où vous anéantirez « et les aliments et ce qui les » consume[4], » alors que, faisant cesser à jamais notre indigence, vous nous rassasierez d'une nourriture éternelle, et revêtirez ce corps corruptible d'une éternelle incorruptibilité ; jusqu'à cet heureux moment, nous sommes obligés d'en réparer les ruines en apaisant notre faim et notre soif par une nourriture purement matérielle ; et cette nécessité où je suis de le faire est pour moi une sorte de volupté contre laquelle il me faut combattre pour ne pas m'y laisser emporter. J'ai donc recours aux jeûnes et à l'abstinence ; et, par ce moyen, je fais chaque jour la guerre à ce corps, afin de le réduire à n'être que l'esclave de ma volonté.

Mais enfin ce n'est que par le plaisir que je puis être délivré de cette espèce de douleur : car la faim et la soif sont en effet une douleur, puisqu'elles brûlent et font mourir de même que la fièvre, si nous n'avons recours aux aliments qui

[1] Ephes., III, 10. — [2] Ps. II, 11. — [3] I. Cor., XV, 54. — [4] I. Cor., VI, 13.

en sont le remède salutaire; et, comme ils se présentent à nous de toutes parts, grâce à cette bonté par laquelle, consolant notre misère, vous voulez que le ciel, l'eau et la terre fournissent à tous nos besoins, nous appelons *délices* ces misères de notre vie.

Sur cela, Seigneur, vous m'avez appris à ne considérer les aliments que comme un remède, et à n'en point user autrement; mais lorsque je passe de cette douleur que me cause la faim à ce repos que j'éprouve après l'avoir apaisée, c'est au moment de ce passage que la concupiscence me tend ses piéges; car ce passage même est une volupté, et il n'est cependant point d'autre voie qu'il nous soit possible de prendre dans cette nécessité à laquelle nous sommes réduits.

En effet le boire ainsi que le manger n'ayant d'autre cause que cette même nécessité où nous sommes de soutenir notre vie, ce dangereux plaisir ne laisse pas que de s'y joindre; et, se présentant d'abord comme un serviteur qui suit son maître, il s'efforce souvent de prendre les devants, afin de m'obliger à faire pour lui-même ce que je n'avais dessein de faire que pour cet indispensable besoin. Et la mesure de l'un n'est point celle de l'autre : car ce qui suffit au nécessaire n'est point assez pour le plaisir. Souvent même il nous arrive d'être incertains si c'est véritablement le besoin de réparer nos forces corporelles qui nous excite à manger, ou si nous sommes entraînés par l'attrait de cette trompeuse volupté, et telle est la misère de notre âme, qu'elle se plaît au milieu de ces incertitudes, et dans ces incertitudes mêmes se prépare des excuses, se réjouissant de ce qu'il n'est pas facile de déterminer précisément ce qui suffit aux nécessités du corps, afin que le prétexte du besoin lui serve à satisfaire la volupté.

Tous les jours, Seigneur, je m'efforce de résister à cette tentation; j'appelle à mon secours votre main toute-puissante, et j'expose devant vous les agitations de mon esprit, ne sachant pas bien encore ce que je dois faire en cette espèce de danger. J'entends la voix de mon Dieu qui me dit : « Pre-
» nez bien garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appe-

» santissent par l'excès des viandes et du vin [1]. » Quant aux excès du vin, j'en suis bien éloigné, et j'espère que vous me ferez la grâce de n'y tomber jamais; mais il m'arrive quelquefois de me laisser prendre aux attraits de la gourmandise : c'est de votre grâce encore que j'attends d'en être entièrement délivré : « car nul ne peut être tempérant, si vous ne » lui donnez de l'être [2]. » Vous accordez beaucoup de choses à nos prières : ce que nous recevons, même avant de vous avoir prié, c'est de vous encore que nous l'avons reçu; et c'est encore de vous que nous recevons de connaître plus tard que ces dons nous viennent de vous. Je ne me laisse point aller aux excès du vin; mais j'ai connu des hommes abandonnés à cette passion que vous avez rendus tempérants. C'est donc vous qui avez aussi fait ce qu'ils sont ceux qui n'ont jamais été livrés à cette passion honteuse, qui faites que ceux qui l'ont été ne le sont plus, et à qui les uns et les autres doivent de savoir quel est celui qui fait en eux ces choses.

J'ai entendu une autre de vos paroles : « Ne vous laissez » point aller où vous mènent vos désirs, et détournez-vous » de votre volonté [3]. » Vous m'avez fait aussi la grâce d'entendre cette parole qui m'a vivement touché : « Que nous » mangions, nous n'aurons rien de plus; que nous ne man- » gions pas, nous n'aurons rien de moins [4]; » ce qui veut dire que ni l'une de ces choses ne me rendra heureux, ni l'autre malheureux; et cette autre encore : « J'ai appris à me » contenter de ce que j'ai; je sais comment il faut vivre dans » l'abondance; je sais aussi supporter la pauvreté, et je puis » tout en celui qui me fortifie [5]. » Ainsi parle un soldat de la milice céleste, bien différent de nous, poussière que nous sommes. Mais, souvenez-vous, Seigneur, qu'en effet nous sommes poussière; « que c'est de la poussière que vous avez » formé l'homme [6]; » qu'il s'était perdu, et que c'est par vous qu'il a été retrouvé. Et celui-là même dont j'admire ces paroles [7] que vous lui avez inspirées, ne pouvait rien de lui-

[1] Luc., XXI, 34. — [2] Sap., VIII, 21. — [3] Eccl., XVIII, 30. — [4] I. Cor., VIII, 8. — [5] Philip., IV, 11, 12, 13. — [6] Gen , III, 19. — [7] S. Paul.

même non plus que nous, parce qu'il était poussière aussi bien que nous. « Je puis tout, dit-il, en celui qui me for- » tifie. » Fortifiez-moi, Seigneur, afin que je trouve en moi le *pouvoir ;* donnez-moi de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez : car le même apôtre confesse « qu'il n'a rien qu'il n'ait reçu, et que » ce dont il se glorifie, c'est dans le Seigneur qu'il s'en glo- » rifie [1]. » J'ai entendu un autre de vos serviteurs vous demandant de lui faire de semblables dons : « Éloignez de » moi, vous dit-il, l'intempérance [2] ; » ce qui fait bien voir, ô Dieu très-saint ! que lorsque nous faisons ce que vous nous commandez, c'est vous qui nous donnez de le pouvoir accomplir.

Vous m'avez encore appris, ô très-bon Père ! « que toutes » choses sont pures pour ceux qui sont purs [3] ; mais que ce- » lui-là fait mal, qui scandalise son prochain dans le choix des » viandes dont il fait usage [4] ; que tout ce que vous avez créé » est bon, et qu'il ne faut rien rejeter de ce qui se mange » avec actions de grâces [5], parce que le manger n'est pas ce » qui nous rend agréables à Dieu [6] ; que personne ne nous » doit donc juger sur le manger et le boire [7] ; que celui qui » mange certaines choses ne doit point condamner celui qui » ne les mange pas, et que de même celui-ci doit s'abstenir » de condamner l'autre [8]. » J'ai appris toutes ces choses, et je vous en rends grâces, et je vous en loue, ô Seigneur mon Dieu, qui avez été mon maître, qui avez ouvert mes oreilles et répandu votre lumière dans mon cœur. Délivrez-moi donc de toutes tentations.

Ce n'est point l'impureté des viandes que je crains, c'est cette impureté qui est dans l'intempérance. Je sais que vous permîtes à Noé de manger de toute chair bonne à manger ; je sais qu'Élie mangea de la chair [10], et que Jean Baptiste, à qui vous avez donné de vivre dans une si admirable abstinence, n'a point été souillé pour avoir mangé des sauterelles,

[1] I. Cor., I, 31. — [2] Eccl., XXIII, 6. — [3] Tit., I, 15. — [4] I. Cor., XIV, 20. — [5] I. Tim., IV, 4. — [6] I. Cor., VIII, 8. — [7] Colos., XI, 16. — [8] Rom., XIV, 3. — [9] Gen., IX, 2. — [10] III. Reg., XVII, 6

qui sont aussi des animaux [1]; je sais au contraire qu'Ésaü a perdu son droit d'aînesse par le désir trop vif qu'il eut de manger des lentilles [2]; que David, qui n'avait désiré qu'un peu d'eau, s'en est repenti [3], et que ce n'est pas avec de la chair, mais avec du pain, qu'on essaya de tenter NOTRE ROI [4]. Aussi ce n'est pas pour avoir désiré manger de la chair que le peuple mérita, dans le désert, d'être réprouvé, mais parce qu'il avait murmuré contre le Seigneur son Dieu [5].

Me trouvant donc au milieu de ces tentations, je combats tous les jours contre ces excès dans lesquels pourrait m'entraîner le besoin où je suis d'apaiser ma soif et ma faim : car ce n'est point une chose sur laquelle il me soit possible de prendre une dernière résolution et n'y plus revenir, ainsi que je l'ai pu faire sur ce qui était contraire à la chasteté. C'est comme un frein qu'il me faut mettre à ma bouche pour savoir à propos ou la laisser aller ou la retenir : et quel est l'homme, Seigneur, qui en ceci ne s'emporte pas quelquefois au-delà des bornes de ce qui est absolument nécessaire? Si celui-là existe, sa perfection est grande : qu'il rende gloire à votre nom. Quant à moi, je ne suis point tel, n'étant qu'un homme de péché; mais je n'en glorifierai pas moins votre nom, assuré que je suis que celui qui a vaincu le monde, me considérant comme l'un des membres les plus infirmes du corps qu'il s'est formé, intercède sans cesse près de vous pour mes péchés; « parce que vos yeux ont vu ce qu'il y avait en-» core d'imparfait dans ce divin corps, et le nombre en est ins-» crit dans votre livre [6]. »

Chap. XXXII. — De la volupté qui naît de l'odorat.

Quant à ce plaisir qui naît des sensations de l'odorat, je ne m'en mets point en peine. Que les odeurs se présentent à moi, je ne les rejette pas; mais aussi qu'elles s'éloignent, je ne pense pas à les rechercher, et je supporterais sans peine d'en être privé pour toujours. Il me semble du moins que

[1] Matt., III, 4. — [2] Gen., XXV, 34. — [3] II. Reg., XXIII, 15. — [4] Matt., IV, 3. — [5] Num., XI, 10. — [6] Ps. CXXXVIII, 16.

cela est ainsi. Peut-être me trompé-je ; et c'est en effet un de nos aveuglements les plus déplorables, de connaître si peu ce qui nous est possible, que notre esprit, s'interrogeant sur ses propres forces, ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il est à propos pour lui de se tenir sans cesse en garde contre lui-même, parce que le plus souvent ce qui est en lui est caché à sa vue, jusqu'à ce que l'expérience le lui ait fait bien clairement connaître. Nul ne doit donc se tenir assuré en cette vie qui est justement appelée « une tentation continuelle[1] ; » celui qui, de méchant qu'il était a pu devenir bon, ne sachant point si de bon il ne deviendra pas méchant. Votre miséricorde, voilà la seule espérance, le seul motif de confiance, la seule promesse assurée.

Chap. XXXIII. — Des plaisirs ; des chants de l'Eglise et de leur utilité.

Les impressions agréables que nous recevons par l'oreille me charmaient et me captivaient davantage ; mais vous m'en avez détaché, Seigneur, et vous m'avez affranchi de cette servitude. J'avoue cependant que je trouve encore du charme dans les chants qu'anime votre parole, lorsqu'une voix douce et savamment harmonieuse me les fait entendre ; mais je n'y demeure point tellement attaché, que je ne m'en sépare aussitôt que j'en ai la volonté. Ces chants, étant inséparablement unis à cette divine parole qui est l'âme de la vie, semblent néanmoins me demander une place dans mon cœur, même une place qui soit honorable ; et à peine sais-je quelle est celle qu'il convient de leur donner.

Reconnaissant que mon esprit reçoit avec des sentiments plus religieux et une piété plus ardente vos saintes leçons, lorsqu'elles sont ainsi chantées, que si elles ne l'étaient pas ; et qu'il existe entre les affections diverses que cet esprit est susceptible de recevoir, et les inflexions diverses des sons cadencés de la voix, certains rapports et je ne sais quelle secrète sympathie qui l'excitent et le réveillent, il me semble quelquefois que j'accorde à ces chants plus que je ne devrais

[1] Job., VII, 1.

leur accorder. C'est qu'alors ce plaisir purement charnel, auquel je ne devrais pas tellement livrer mon âme, que sa vigueur pût en être énervée, m'entraîne doucement dans l'erreur, la sensation qu'il fait naître en moi entreprenant de précéder et de diriger la raison qu'elle devrait se contenter d'accompagner et de suivre, bien que ce soit en faveur de la raison seule que j'aie consenti à la recevoir. Ainsi, sans m'en apercevoir, je pèche en ces sortes de choses; mais bientôt je m'en aperçois.

Quelquefois la crainte trop grande que j'ai de tomber dans de telles illusions me jette dans l'excès contraire, et jusqu'à vouloir éloigner de mes oreilles et de celles de toute l'Église, tous ces chants harmonieux, dont on a coutume d'accompagner les psaumes du roi-prophète, estimant qu'il est plus sûr de s'en tenir à ce que j'ai souvent ouï dire à l'évêque d'Alexandrie Athanase, qu'il les faisait chanter avec une inflexion de voix si peu sensible, que celui qui les récitait semblait plutôt les lire que les chanter.

Mais, d'un autre côté, quand je rappelle à ma pensée les larmes que me firent répandre ces chants religieux dans les premiers moments de ma conversion, et que, m'examinant avec soin, je considère que maintenant encore il m'arrive d'être profondément ému, non par l'harmonie des sons, mais par les choses mêmes qui sont chantées, si c'est une voix nette et pure qui me les fasse entendre, et qui leur donne la juste expression qui leur convient, alors j'approuve cette coutume, et je reconnais combien l'utilité en est grande. C'est ainsi que je demeure flottant entre la crainte du plaisir dangereux qu'on y peut trouver et l'expérience que j'ai que la chose est bonne en elle-même; et, sans rien décider irrévocablement à cet égard, je me sens plus porté à approuver que cette coutume de chanter se conserve dans l'Église, afin qu'entraînés doucement par le plaisir de l'oreille, les esprits encore faibles entrent dans les sentiments d'une plus haute piété. Toutefois, lorsqu'il m'arrive d'être plus touché du chant lui-même que des paroles qu'il accompagne, je confesse que j'ai péché, et j'aimerais mieux alors n'avoir point entendu chanter.

Me voilà sur ce point tel que je suis. Pleurez avec moi et

et pleurez sur moi, vous qui réglez le dedans de vos cœurs, de manière que ce qu'il y a de bon en vous se manifeste par vos œuvres. Quant à ceux qui négligent un tel soin, ces choses ne peuvent les toucher. Et vous, Seigneur mon Dieu, devant qui je fais cette recherche difficile de moi-même, et dont les yeux connaissent toutes les langueurs de mon âme, exaucez-moi, regardez-moi en pitié, guérissez-moi.

Chap. XXXIV. — Des plaisirs de la vue.

Il ne me reste plus qu'à parler des plaisirs de ces yeux de ma chair, et j'en veux confesser toutes les faiblesses, afin qu'elles aillent jusqu'aux oreilles charitables de ceux que vous avez faits vos temples, et qui sont devenus mes frères. Ainsi j'achèverai le récit de toutes les tentations qu'excitent en moi les concupiscences de cette chair rebelle, tandis que je gémis et « soupire après la possession de cette demeure que vous » me préparez dans le ciel[1]. »

Les yeux aiment dans les objets la variété des formes, l'éclat et la vivacité des couleurs. Que de telles choses n'arrêtent point mon âme ; que mon Dieu seul la possède, lui qui a créé toutes ces choses. Toutes sont bonnes sans doute ; mais lui seul est mon Dieu, et non pas elles. Or, il n'en est pas des objets qui s'offrent à ma vue comme des sons, qui du moins cessent de me troubler, lorsque aucun chant harmonieux ne vient frapper mon oreille, ou que tout est autour de moi dans un profond silence. Tant que je veille, ces choses frappent mes yeux et ne me laissent aucun repos : car la lumière, cette reine des couleurs, se répandant sur tous les objets visibles, ne cesse, pendant le jour, et en quelque lieu que je me trouve, de flatter agréablement ma vue, et de mille diverses manières, même alors que je n'y prends pas garde et que je m'occupe de toute autre chose ; et cette impression qu'elle nous fait pénètre si avant en nous-mêmes et avec tant de force, que s'il arrive que tout à coup nous en soyons pri-

[1] II. Cor., v, 2.

vés, nous sentons qu'il nous manque quelque chose, jusqu'à ce que sa lumière nous soit rendue ; et nous éprouvons même de la tristesse, si cette privation dure trop longtemps.

O lumière que voyait Tobie, lorsqu'étant aveugle des yeux du corps, il enseignait à son fils le chemin de la vie, et, sans jamais s'égarer, marchait devant lui, appuyé sur la charité comme sur un pied ferme et solide[1] ! ô lumière que voyait le patriarche Isaac, encore que l'âge eût obscurci ses yeux charnels, et aux clartés de laquelle il sut connaître ses enfants en les bénissant, alors qu'il les bénissait sans les connaître[2] ! ô lumière que voyait Jacob, de même accablé d'ans, de même aveugle, lumière qui, éclairant son cœur de ses divins rayons, lui fit reconnaître dans ses petits-fils la multitude et les races diverses des peuples qui devaient en sortir, et lui inspira de croiser mystérieusement ses mains sur eux, non selon l'ordre extérieur dans lequel leur père les lui présentait, mais selon ce discernement intérieur qu'il avait de leurs destinées[3] ! Voilà la véritable lumière ; et de même qu'elle est UNE, de même ne sont qu'UN tous ceux à qui il est donné de la voir et de l'aimer.

Quant à cette lumière purement matérielle dont je viens de parler, elle répand sur cette vie passagère du siècle une fausse douceur et de dangereux attraits qui la rendent agréable à ses aveugles amants ; mais il en est aussi qui savent y trouver un sujet de louer votre nom, ô Dieu, créateur de toutes choses, qui s'en font un degré pour s'élever jusqu'à vous, au lieu de se perdre par elle dans le sommeil profond de leurs âmes : c'est à ceux-là que je désire ressembler.

Je me tiens donc en garde contre les séductions de mes yeux, pour qu'ils n'arrêtent pas mes pieds qui commencent à marcher dans vos saintes voies, « et j'élève vers vous les » yeux invisibles de mon âme, afin que vous dégagiez mes » pas des filets où ils sont retenus[4]. » Ils s'y prennent souvent, et souvent vous les en retirez ; et vous ne cessez point de les en dégager, parce que sans cesse je me trouve arrêté

[1] Tob., IV, 2. — [2] Gen., XXVII, 1. — [3] Gen., XLVIII, 10. — [4] Ps. XXIV, 15.

dans ces piéges qui, de toutes parts, sont tendus autour ed moi, « et que vous ne dormez ni ne vous assoupissez jamais, » vous qui gardez Israël[1]. »

Combien l'industrie des hommes n'a-t-elle pas encore ajouté d'attraits à ce qui tente leurs yeux! Que d'objets variés et nouveaux ne savent-ils point produire en habits, meubles, vases et autres ornements de ce genre, en tout ce que peuvent imiter la peinture et la sculpture, passant de beaucoup en ces diverses choses les bornes de ce qui est nécessaire, même dans celles que l'on emploie à de pieux usages; se complaisant ainsi hors d'eux-mêmes dans ces ouvrages de leurs mains, tandis qu'ils abandonnent au dedans celui dont ils sont eux-mêmes l'ouvrage, et souvent en effacent tout ce qu'y a fait ce divin ouvrier?

Et cela même, ô mon Dieu, qui êtes toute ma gloire! cela même est pour moi un sujet d'élever ma voix vers vous, et d'offrir un sacrifice de louanges à celui qui me sanctifie : car ce qu'il y a de beau dans ces ouvrages des hommes, et qui a été conçu en eux, avant que l'adresse de leurs mains l'ait offert à nos regards, prend sa source dans cette beauté qui est au-dessus de nos âmes, et vers laquelle nuit et jour soupire mon âme. Mais les artisans de ces choses, et ceux qui sont passionnés pour elles, tirant de ce principe de toute beauté les règles par lesquelles ils savent en juger, n'en savent point tirer la lumière qui leur apprendrait à en bien user : elle y est, et ils ne voient point qu'elle y est, et qu'il ne faut point passer outre; mais que c'est là qu'ils doivent s'arrêter, afin de conserver pour votre service toutes les forces de leur esprit, au lieu de les dissiper dans de fausses délices qui ne portent avec elles que fatigue et abattement.

Et moi qui parle de ces choses et qui en fais le discernement, je me laisse aussi prendre aux piéges de ces beautés. visibles; mais vous m'en retirez, Seigneur, vous m'en retireze et « votre miséricorde est toujours présente devant moi[2]. » Car je m'y laisse prendre, parce que je suis misérabl; parce que vous êtes misécordieux, il vous plaît de m'en

[1] Ps. cxx, 4. — [2] Ps. lxxxviii, 24.

délivrer, quelquefois sans que je souffre, lorsque j'y suis tombé par mégarde; quelquefois avec douleur, si je commence à m'y attacher.

Chap. XXXV. — Seconde tentation. La curiosité.

A cette tentation, il s'en joint une autre d'un caractère bien différent, et qui m'attaque par bien plus d'endroits. En effet, outre cette concupiscence de la chair, qui prend sa source dans les impressions agréables et voluptueuses des sens, et par lesquelles se perdent et s'éloignent de vous ceux qui y sont servilement attachés, il est encore dans notre âme une certaine passion vaine et curieuse, dont les sens sont aussi les ministres, et dont l'objet n'est point de se complaire en leurs voluptés, mais de se procurer par eux les moyens de connaître et de savoir. Elle se couvre du nom de science; et parce qu'elle est tout entière dans ce désir de connaître, et que, de tous nos sens, les yeux sont les plus propres à satisfaire un tel désir, l'Esprit saint l'a appelée *concupiscence des yeux*[1].

Et, en effet, encore qu'à nos yeux seuls appartienne la faculté de voir, nous ne laissons pas d'user de cette expression à l'égard des autres sens, lorsque nous les appliquons à la découverte de quelque chose. Ainsi, nous ne disons pas, *écoutez* comme il brille, *sentez* comme il est éclatant, *goûtez* comme il est lumineux, ou *touchez* comme il est resplendissant; mais, en toutes ces circonstances, on se sert du mot *voir*; et nous ne disons pas seulement *voyez* pour ce qui brille et dont les yeux seuls peuvent recevoir l'impression, mais encore, *voyez* quel bruit, *voyez* quelle ardeur, *voyez* quelle saveur, *voyez* combien cette chose est dure.

Ainsi donc, et comme je viens de le dire, toute expérience que nous faisons par le ministère des sens se nomme *concupiscence des yeux,* parce que les autres sens, lorsqu'ils cherchent à entrer dans la connaissance de quelque chose, usurpent en quelque sorte cette faculté de voir dont les yeux ont

[1] I. Joan., II, 16.

été spécialement pourvus. Il n'est donc pas difficile de discerner ce que la volupté fait faire à nos sens, de ce qu'ils font par simple curiosité. La volupté ne cherche que les beaux aspects, les sons harmonieux, les odeurs agréables, les saveurs délicieuses, et ce qui fait plaisir au toucher; la curiosité s'attache souvent à des choses, même fâcheuses et désagréables, par ce désir qui la pousse à vouloir tout connaître et tout éprouver. Car, quel plaisir a-t-il dans le spectacle d'un cadavre déchiré de coups, et qu'on ne peut regarder sans horreur? Et cependant, dès qu'il s'en trouve un quelque part, tous y courent pour s'en attrister, pour en avoir de l'effroi, et même jusqu'à craindre qu'un semblable objet ne se représente à eux dans leurs songes, comme si on les avait contraints de le venir contempler pendant qu'ils étaient éveillés, ou qu'ils y eussent été poussés par la pensée qu'un tel spectacle avait quelque chose de beau. Il en est de même des autres sens, et le détail en serait trop long.

C'est à cause de cette passion dont les hommes sont possédés qu'on expose dans les spectacles tout ce qui peut surprendre l'admiration; c'est elle qui nous pousse à vouloir pénétrer les secrets de la nature, qui ne nous regardent point, qu'il ne nous sert de rien d'avoir pénétrés, et que nous voulons savoir uniquement pour les savoir; c'est par elle que, pour satisfaire une funeste avidité de connaître, plusieurs ont recours aux opérations de la magie; et, dans la religion même, c'est elle qui nous excite à tenter Dieu, lorsque nous lui demandons des prodiges et des miracles, par la seule envie d'en voir, et non pour aucun bien qui en puisse résulter.

O Dieu, qui êtes mon salut! voilà que, grâce à votre assistance, j'ai beaucoup retranché et arraché de mon cœur, au milieu de tant de désirs qui sont pour lui comme une forêt immense toute pleine d'embûches et de périls; et cependant, lorsque, dans le cours journalier de notre vie, tant de semblables choses nous assiégent et nous sollicitent de toutes parts, quand oserai-je dire qu'aucune de ces choses ne captive mon attention et ne me prend point dans les piéges d'une vaine curiosité? A la vérité, les plaisirs du théâtre ne me touchent plus; je ne me soucie point de connaître le cours

des astres; je n'ai jamais eu la pensée de consulter les ombres des morts, et j'ai toujours eu en abomination les mystères sacriléges de la magie : mais, Seigneur mon Dieu, vous que je dois servir avec une humble simplicité, que d'artifices et de suggestions l'ennemi des hommes n'emploie-t-il pas pour me porter à vous demander quelque miracle ! Je vous en conjure donc par Jésus-Christ, notre roi, et par la céleste Jérusalem, notre chère patrie, qui n'a rien en elle que de chaste et de pur, faites qu'ayant toujours été très-éloigné de consentir à cette tentation, je continue de m'en éloigner de jour en jour davantage.

Il en est autrement, Seigneur, lorsque je vous demande la guérison de quelque personne malade : mon intention est alors bien différente ; et, comme vous ne faites en cela que votre volonté, vous m'avez accordé de m'y soumettre sans réserve, et j'espère que vous me l'accorderez toujours. Mais combien de petites choses et de bagatelles misérables, à l'occasion desquelles notre curiosité est tous les jours tentée et succombe tous les jours ! Et qui pourrait les compter ? Combien de fois nous arrive-t-il d'écouter les discours les plus frivoles, d'abord par condescendance pour la faiblesse de ceux qui nous parlent, peu à peu avec plus d'attention, puis ensuite avec un certain plaisir ! Je ne vais plus au cirque pour y voir un chien courant après un lièvre ; mais s'il arrive qu'au milieu de la campagne pareille chose se présente à mes regards, elle me détournera peut-être de quelque pensée sérieuse, et m'attirera vers elle, non pas au point de me faire pousser mon cheval de ce côté pour suivre cette espèce de chasse, mais assez pour que mon cœur s'y laisse entraîner ; et si vous ne me faites apercevoir à l'instant même de ma faiblesse, me portant ou à me détourner entièrement de ce que je vois et à passer outre, ou à m'en servir pour élever ma pensée vers vous, je demeure comme immobile dans ce vain amusement.

Et, sans sortir du logis, combien de fois un lézard prenant des mouches, ou une araignée les enveloppant de ses filets, n'ont-ils pas captivé mon attention ? Et parce que ces animaux sont petits, dira-t-on que, de ma part, l'action n'est

plus la même? Il est vrai que de là je suis conduit à vous louer, ô vous qui avez créé toutes choses, et qui les ordonnez d'une manière si admirable ; mais ce n'est pas là ce qui m'a d'abord rendu attentif à de tels objets ; et la différence est grande entre se relever promptement et ne tomber pas. Toute ma vie est pleine de semblables chutes, et je n'ai d'espérance que dans la grandeur de votre miséricorde : car notre cœur, devenant comme un réceptacle de tant d'images frivoles, et se remplissant de cette foule de vaines pensées qui les accompagnent, il arrive souvent que nos prières en sont troublées et interrompues, et qu'au moment même où nous nous mettons en votre présence, élevant la voix intérieure de notre âme, afin qu'elle parvienne jusqu'à l'oreille de notre Dieu, mille imaginations de ce genre, sortant de je ne sais où, viennent se jeter à la traverse et porter le désordre au milieu d'une action si grande et si importante. Estimerons-nous que ce soit peu de chose, et, dans de telles misères, mettrons-nous nos espérances ailleurs que dans votre miséricorde, qui nous est connue pour avoir déjà opéré un commencement de conversion dans nos cœurs?

Chap. XXXVI. — De l'orgueil, troisième tentation.

Vous savez, Seigneur, à quel point vous m'avez changé : vous avez commencé par me délivrer de cette passion qui nous porte à la vengeance ; ce qui m'assure que mes autres péchés ne vous trouveront pas moins miséricordieux ; que vous guérirez mon âme de toutes ses langueurs, « que vous » rachèterez ma vie de la corruption, que vous me couron- » nerez de miséricorde et d'amour [1], » et que vous rassasierez de bonheur tous mes désirs. C'est en m'inspirant votre crainte que vous avez abattu mon orgueil, que vous m'avez fait volontairement plier la tête sous votre joug ; et maintenant je le porte, et ce joug me semble léger : car vous m'aviez promis que cela serait ainsi, et vous avez accompli votre promesse ; et, en effet, il était léger alors même que je craignais de m'y soumettre, et je ne le savais pas.

[1] Ps. CII, 4, 5.

Mais il vrai, Seigneur, vous qui seul régnez sans orgueil, parce que seul vous êtes le véritable Seigneur qui n'en reconnaît point d'autre, est-il vrai que je sois délivré sans retour? que même, dans tout le cours de cette vie périssable, je puisse jamais être entièrement délivré de cette dernière sorte de tentation qui nous porte à vouloir être craints et aimés des hommes, et cela sans autre but que d'y trouver je ne sais quelle joie qui n'est pas une véritable joie? Hélas! cette vie n'est que misère, et c'est une honte que cette vanité. C'est elle qui fait que pour vous notre amour n'est point assez grand et notre crainte assez pure; « et c'est pourquoi vous résistez » aux superbes, et donnez votre grâce aux humbles [1]; » vous tonnez sur la tête des ambitieux du siècle, et les montagnes tremblent jusque dans leurs fondements.

Cependant, comme il est nécessaire que ceux qui ont, ainsi que cela m'arrive, certains devoirs publics à remplir envers la société, soient craints et aimés des hommes, l'ennemi de notre bonheur saisit cette occasion, et, nous tendant de toutes parts ses piéges, ne cesse de nous crier : *Courage! courage!* afin que nous nous laissions attirer et prendre à ces amorces; que, cessant d'établir notre joie dans votre vérité, nous la mettions dans les flatteries mensongères des hommes; et que, trouvant du plaisir à être craints et aimés, non pas à cause de vous, mais en place de vous, nous nous fassions semblables à lui, et qu'alors nous soyons avec lui, non pour vivre ensemble dans la concorde et la charité, mais pour être associés à son supplice. C'est ainsi que cet esprit impur, « qui a mis son trône sur l'aquilon [2], » nous pousse dans ces voies égarées et trompeuses, afin que, nous égalant follement à vous, nous devenions ses esclaves au milieu des ténèbres et des glaces de la mort.

Quant à nous, Seigneur, qui « sommes votre petit trou- » peau [3], » voilà que nous sommes en votre présence. Étendez vos ailes, et elles seront notre asile et notre refuge; soyez seul toute notre gloire; que nous ne soyons aimés qu'à cause de vous, et que ce soit votre parole seule que l'on craigne en

[1] Jac., IV, 6. — [2] Is., XIV, 13. — [3] Luc., XII, 32.

nous. Car celui qui veut être loué des hommes alors que vous l'en blâmez, ne sera point défendu par les hommes lorsque vous le jugerez, ni délivré par eux lorsque vous l'aurez condamné. Et, en effet, alors même que ce n'est point un pécheur qu'on loue dans les désirs injustes de son âme, ou que l'on bénit à cause de ses iniquités, mais qu'un homme est loué pour quelque grâce qu'il a reçue de vous, et que cet homme trouve plus de plaisir dans la louange qu'on lui donne que dans la grâce qui la lui a méritée, il s'attire votre blâme en même temps qu'il reçoit cette louange; et celui qui loue est déjà meilleur devant vous que celui qui est loué; parce que l'un admire dans l'homme ce qui est le don de Dieu, et que l'autre se complaît davantage dans ce qu'il reçoit de l'homme que dans ce qu'il a reçu de Dieu.

Chap. XXXVII. — Disposition actuelle de son âme touchant le blâme et la louange.

Nous sommes tous les jours, Seigneur, et sans relâche, exposés à ces sortes de tentations; et la langue de l'homme est pour nous comme une fournaise dans laquelle tous les jours nous sommes éprouvés. En cela comme dans tout le reste, vous nous ordonnez la modération : donnez-nous d'accomplir ce que vous nous commandez, et commandez-nous ce que vous voudrez. Sur ce sujet, vous savez si je vous implore, et avec combien de gémissements et de larmes : car il ne m'est pas facile de discerner à quel point je suis moins engagé qu'auparavant dans cette corruption; et je tremble pour mes péchés cachés, que vos yeux voient à découvert, et qui sont inconnus aux miens.

Et, en effet, dans toute autre espèce de tentation, il me reste quelque moyen de m'éprouver moi-même; je n'en ai presque aucun dans celle-ci. Car pour ce qui touche les plaisirs des sens et la vaine curiosité de savoir, je reconnais jusqu'à quel point j'ai su fortifier mon esprit contre de telles passions, ce qui m'arrive lorsque, volontairement ou non, je suis privé de ce qui pourrait les satisfaire : alors je m'interroge moi-même, et je découvre s'il m'est plus ou moins pé-

nible qu'autrefois de supporter cette privation ; et quant aux richesses que l'on ne désire que pour satisfaire à l'une de ces passions, ou à deux, ou à toutes à la fois, arrive-t-il que notre esprit ne voie pas clairement, lorsqu'il les possède, s'il y a de l'attache ou non, il peut s'éprouver à l'instant même en les quittant.

Mais pour n'être point exposés à la louange, et afin d'éprouver en cela le pouvoir que nous avons sur nous-mêmes, prendrons-nous le parti de mal vivre, et même d'une manière si abandonnée et dans de si grands débordements, qu'il n'y ait pas un seul de ceux qui nous connaissent qui ne nous voie avec horreur? Que pourrait-on dire ou imaginer de plus extravagant? Que si la louange a toujours été et doit toujours être la compagne de la bonne vie et des bonnes œuvres, nous ne devons pas plus abandonner ce qui suit nécessairement la bonne vie que cette bonne vie elle-même ; et cependant, à moins d'être privé d'une chose, nous ne pouvons juger s'il nous est pénible ou non de ne la point avoir.

Que confesserai-je donc devant vous, Seigneur, sur cette sorte de tentation, sinon que je ressens en effet quelque joie des louanges qu'on me donne, mais que la vérité me touche plus encore que ces louanges dont elle est la source? car si le choix m'était donné d'errer et d'extravaguer en toutes choses, et à ce prix d'être loué de tous les hommes, ou d'encourir le blâme de tous en m'établissant solidement dans la vérité et dans la vertu, je sais bien lequel des deux je choisirais.

Néanmoins je souhaiterais que le bon témoignage des autres n'ajoutât rien à la satisfaction que j'éprouve du bien qui peut être en moi; mais, je le dois avouer, non-seulement ce bon témoignage l'augmente, mais le blâme la diminue. Alors, dans l'affliction que je ressens de cette faiblesse et de cette misère, il se présente à mon esprit une excuse que vous seul, ô mon Dieu! pouvez apprécier : car je ne sais qu'en dire ni ce qu'elle peut valoir. C'est que vous ne nous avez pas seulement commandé la tempérance, qui nous éloigne des choses que nous ne devons pas aimer, mais encore la justice, qui nous enseigne celles que nous devons aimer ; et que vous ne

voulez pas seulement que nous vous aimions, mais aussi que nous aimions notre prochain. Il me semble donc que lorsque je prends plaisir aux louanges de celui qui a le discernement de ce qui mérite d'être loué, je me réjouis en cela de son progrès vers le bien ou de l'espérance qu'il en donne, et que c'est de même par un mouvement de charité que je m'afflige lorsque je l'entends blâmer ce qui est bon ou ce qu'il ne comprend pas.

Car il m'arrive quelquefois de m'affliger des louanges que l'on me donne, soit que l'on me loue des choses que je suis fâché de trouver en moi, soit que l'on y estime de petites choses beaucoup plus qu'elles ne méritent de l'être. Mais que sais-je si cette disposition de mon esprit ne vient point de ce qu'il me déplaît que celui qui me loue ait de moi une opinion différente de celle que j'en ai moi-même? non qu'en cela je considère son propre intérêt, mais parce que les choses bonnes qui me plaisent en moi me plaisent encore davantage lorsqu'elles sont agréables aux autres. Et en effet, je puis dire que ce n'est pas me louer que de ne point s'accorder avec moi-même sur les louanges que je crois mériter, soit que l'on me loue des choses qui me déplaisent à moi-même, soit que l'on m'approuve outre mesure de celles qui me plaisent le moins.

Me suis-je donc sur ce point inconnu à moi-même? Je vois bien en vous, ô Vérité éternelle, que je ne dois être touché des louanges qu'on me donne que pour le bien qu'en retire mon prochain, et non pour moi; mais est-ce bien là ce qui se passe en moi? je ne le sais; et en cela je vous connais mieux, sachant ce que vous voulez, que je ne puis connaître et savoir ce que je suis. Je vous en supplie, ô mon Dieu! montrez-moi tel que je suis à moi-même, afin que je démontre alors à mes frères, qui m'aideront de leurs prières, les plaies que j'aurai découvertes en moi.

Je veux aller plus avant encore dans cet examen que je fais de mon âme: si c'est en effet l'utilité de mon prochain qui me touche dans les louanges qu'il me donne, comment se fait-il que je sois moins affecté d'un reproche injuste dont il est l'objet, que de celui qui s'adresse à moi? Pourquoi suis-

je plus sensible à l'injure que l'on me fait qu'à celle qu'un autre reçoit en ma présence? Dirai-je encore que je l'ignore; et ne me reste-t-il donc plus qu'à me tromper moi-même, et à trahir de bouche et de cœur la vérité devant vous?

Éloignez de moi, Seigneur, cette folle pensée, afin que mes propres discours ne soient pas pour moi « cette huile du » pécheur dont il cherche à parfumer ma tête[1]. » « Je suis » pauvre et misérable[2]; » et ce qu'il y a de mieux en moi, c'est que, dans le gémissement secret de mon cœur, je me déplais à moi-même, et que je vais, cherchant votre miséricorde, jusqu'à ce que je me sois relevé de mes fautes; et que, devenant sans cesse plus parfait, j'arrive à cette paix que l'œil du superbe ne connaît point.

Chap. XXXVIII. — De la vaine gloire; combien elle est dangereuse.

Ainsi donc les paroles qui sortent de notre bouche, et les actions que nous exposons aux regards des hommes, nous deviennent une tentation très-dangereuse par cet amour de la louange qui nous porte à rechercher et à mendier des suffrages, afin de faire valoir en nous quelque qualité qui nous distingue des autres; et telle est cette passion d'être loué, qu'au moment où je la condamne en moi, elle me tente encore par cela même que je la condamne: car il arrive souvent que l'homme qui méprise la vaine gloire se glorifie de ce mépris plus vainement encore. Mais qu'alors il ne croie point la mépriser, et qu'il ne s'en glorifie point: car celui-là ne la méprise point en effet, qui, dans le fond de son cœur, tire vanité de ce mépris.

Chap. XXXIX. — De la complaisance en soi-même.

Dans les tentations de ce genre, il est encore un autre mal qui est caché au-dedans de nous-mêmes: c'est cette vanité dont se repaissent ceux qui se regardent avec complaisance, bien qu'ils ne plaisent point aux autres, que souvent même

[1] Ps. CXL, 5. — [2] Ps. CVIII, 22.

ils leur déplaisent, et qu'ils ne se soucient point de leur plaire. Se complaisant ainsi en eux-mêmes, Seigneur, ils se rendent fort désagréables à vos yeux, non pas seulement lorsqu'ils se glorifient de choses qui ne sont pas bonnes, comme si elles étaient bonnes en effet; mais encore lorsqu'ils se font gloire du bien qu'ils reçoivent de vous, comme s'il était leur propre bien, ou que, reconnaissant qu'il vient de vous, ils le possèdent comme s'ils le devaient à leurs mérites, ou que, le recevant comme un don de votre grâce, ils ne s'en réjouissent point dans un sentiment d'union avec leurs frères, se montrant envieux des mêmes grâces que ceux-ci auront reçues. Dans tous ces dangers et autres semblables épreuves, vous voyez, ô mon Dieu! quel est le tremblement de mon cœur, et il me faut reconnaître que si de telles blessures ne me font point de mal, ce n'est point parce que je ne les ai point reçues, mais parce que votre main les a cicatrisées.

Chap. XL. — Récapitulation de tout ce qu'il a traité dans ce livre.

Dans l'espace que je viens de parcourir, où n'avez-vous point marché près de moi, ô éternelle Vérité! m'enseignant ce qu'il fallait fuir, ce que je devais chercher alors que je vous exposais, autant qu'il était en moi, ce que mon œil intérieur avait pu découvrir, et que je vous demandais de répandre sur moi vos clartés? Autant que je l'ai pu, et à l'aide de mes sens extérieurs, j'ai parcouru l'univers; j'ai examiné avec attention ces sens eux-mêmes et le principe de vie dont mon corps est animé; de là je suis entré dans les profondeurs de ma mémoire, profondeurs si vastes, si multipliées, où tant d'innombrables objets sont renfermés, et d'une manière si merveilleuse; je les ai considérées avec une sorte d'épouvante.

J'ai reconnu que sans vous, je n'aurais pu rien discerner de ces choses, que vous n'étiez rien de semblable à toutes ces choses; j'ai reconnu qu'il n'y avait également en moi rien de semblable à vous, en moi qui ai découvert et passé en revue ce grand nombre d'objets, qui me suis efforcé d'en faire un discernement exact, et de les apprécier à leur juste valeur,

soit que je les reçusse du dehors par l'entremise de mes sens, soit que je les examinasse dans ma propre nature, lorsqu'elles s'y trouvaient confondues, considérant ensuite, selon leur nombre et leur diversité, ces mêmes sens qui les avaient apportées ; et enfin, lorsque tant de trésors étaient accumulés dans ma mémoire, essayant et maniant en quelque sorte ceux-ci, mettant ceux-là comme en réserve, en faisant comparaître d'autres, et à ma volonté.

Mais, je le répète, je ne suis rien de semblable à vous, lorsque je fais de tels actes; la puissance par laquelle je les fais n'est point vous, et vous n'êtes point elle : car vous êtes cette lumière immuable que j'ai consultée sur ces choses pour savoir si elles étaient, ce qu'elles étaient, quel prix elles avaient; et j'écoutais alors ce que m'enseignait et m'ordonnait votre parole. J'y reviens souvent, j'y trouve un charme ineffable ; et tout le temps que je puis dérober aux travaux que la nécessité m'impose, je le donne à cette innocente volupté.

Or dans toutes ces choses que parcourt ainsi mon esprit aux clartés de votre lumière, je ne trouve aucun lieu où je puisse mettre mon âme en sûreté, si ce n'est en vous. C'est en vous que je voudrais rassembler toutes mes pensées éparses sur tant d'objets, afin qu'elles y demeurassent à jamais. Et quelquefois, Seigneur, vous me faites éprouver des sentiments si extraordinaires, c'est une douceur si merveilleuse que vous répandez en moi, que, si elle y recevait tout son accroissement, ce serait je ne sais quoi qui passerait cette vie d'ici-bas. Mais je retombe bientôt sous le poids de ces misères; le cours ordinaire des choses humaines m'entraîne de nouveau ; je suis pris ; je verse des larmes, mais je n'en suis pas moins pris de toutes parts. Je puis demeurer en cet état, et je ne le veux pas ; je voudrais être dans cet autre état, et je ne le pnis, de l'un et l'autre côté également misésérable.

Chap. XLI. — Qu'on ne doit rechercher que Dieu seul.

J'ai donc considéré toutes les langueurs où le péché a réduit mon âme dans les effets de la triple concupiscence, et, pour me sauver, j'ai imploré le secours de votre bras. Car j'avais entrevu vos splendeurs éternelles; mais mon cœur étant affaibli par ses blessures, j'avais été repoussé par leur éclat, et je m'étais dit : « Qui est capable de le supporter ? » Ainsi je m'étais vu rejeté bien loin de votre face.

Vous êtes la vérité qui préside à toutes choses, qui s'élève au-dessus de toutes choses, et moi j'étais avare au point de vouloir ne pas vous perdre et posséder en même temps le mensonge ; semblable à ceux qui veulent tout à la fois mentir et savoir la vérité. C'est pourquoi je vous avais perdu, parce que vous ne souffrez pas qu'on vous possède, et le mensonge avec vous.

Chap. XLII. — Juste châtiment de ceux qui ont recours aux anges comme médiateurs entre Dieu et les hommes.

Que pouvais-je trouver qui fût capable de me réconcilier avec mon Dieu? devais-je implorer le secours des anges? mais par quelles prières et par quels sacrifices? Je sais que plusieurs s'efforçant de retourner vers vous, et ne le pouvant par leurs propres forces, ont tenté cette voie ; et succombant au désir de voir des apparitions extraordinaires, ont mérité d'être livrés à leurs vaines illusions. C'est qu'ils vous cherchaient avec tout l'orgueil de la science, s'élevant dans cette recherche au lieu de se frapper la poitrine et de s'humilier; ce qui fait que, devenus semblables, par l'enflure de leur cœur, à ces Puissances de l'air dont les prestiges les avaient trompés, ils les ont attirées vers eux, ils se les sont associées, espérant ainsi trouver un *médiateur* qui purifiât leurs âmes ; mais ils n'ont trouvé autre chose que l'ange des ténèbres transformé en ange de lumière.

Et ce qui surtout a séduit ces superbes, c'est que cet esprit impur n'était pas comme eux revêtu d'un corps de chair. Car ils étaient hommes mortels et pécheurs; et vous, Seigneur,

dont ils cherchaient si orgueilleusement la paix, vous êtes immortel et sans péché. Il fallait donc que le MÉDIATEUR entre la créature et son créateur eût quelque chose qui le fît ressembler à Dieu, et quelque chose qui lui donnât de la ressemblance avec l'homme, afin que, n'étant pas entièrement semblable à l'homme, il ne fût pas trop éloigné de Dieu, et que, n'étant pas entièrement semblable à Dieu, il ne fût pas trop éloigné de l'homme, et par conséquent incapable d'être médiateur. Ainsi ce faux médiateur, aux déceptions duquel, par vos jugements impénétrables, les orgueilleux méritent d'être abandonnés, a en effet quelque chose de commun avec l'homme, et c'est le péché; et, comme il n'est pas revêtu d'un corps mortel, il veut paraître avoir quelque chose de commun avec Dieu, et c'est l'immortalité. Mais parce que la mort est la solde du péché, et que le péché lui est commun avec l'homme, il sera condamné avec ces superbes, et tombera avec eux dans la mort.

Chap. XLIII. — Jésus-Christ, notre seul médiateur ; qu'il n'y a point pour nous d'autre espérance qu'en lui.

Mais le véritable médiateur que, par un conseil secret de votre miséricorde, vous avez fait connaître aux humbles, et que vous avez envoyé pour les former à l'humilité par son exemple, ce médiateur entre Dieu et les hommes, JÉSUS-CHRIST, homme, est venu se placer entre les mortels pécheurs et le JUSTE immortel, mortel avec les hommes, juste avec Dieu ; et comme la vie et la paix sont le prix de la justice, il s'est fait voir ainsi, afin que, par cette justice qui lui était commune avec Dieu, il délivrât les pécheurs *justifiés* de la mort qu'il avait voulu avoir commune avec eux. C'est lui qui a été prédit aux saints des anciens âges, afin qu'ils fussent sauvés par la foi au sang qu'il devait répandre, comme nous le sommes par la foi en son sang déjà répandu. Et ce n'est qu'en sa qualité d'homme qu'il est médiateur : comme Verbe, il ne le peut être, parce que « le Verbe est égal à Dieu, Dieu » en Dieu, et avec le Saint-Esprit un seul Dieu [1]. »

[1] Joan., I, 1.

Jusqu'à quel excès nous avez-vous donc aimés, Père infiniment bon, « n'ayant pas épargné votre Fils unique, mais » l'ayant livré à la mort pour nous, pécheurs que nous som» mes [1] ! » A quel excès nous avez-vous donc aimés, puisque celui « qui n'a pas cru rien usurper en se disant égal à vous » s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de » la croix [2], » « lui qui est le seul libre entre les morts [3], » étant le maître de donner sa vie et de la reprendre; lui qui pour nous s'est offert à vous tout à la fois comme victime et comme vainqueur, n'étant devenu vainqueur que parce qu'il avait été victime; qui s'est offert à vous comme sacrifice et comme sacrificateur, et qui n'a été sacrificateur que parce qu'il avait été sacrifice; qui, d'esclaves que nous étions, nous a faits vos enfants, se faisant lui-même esclave, quoiqu'il soit né véritablement de vous! Je mets donc justement en lui cette ferme espérance, « que vous guérirez toutes les langueurs de » mon âme [4]; » « que vous les guérirez par lui qui est assis » à votre droite, et qui sans cesse y intercède pour nous [5]. » Autrement il me faudrait désespérer : car mes infirmités sont grandes, et le nombre en est grand; mais plus grande encore est là puissance de votre remède.

Nous eussions pu croire votre Verbe trop éloigné de nous pour qu'il pût faire alliance avec nous, et ainsi désespérer de notre salut, « s'il ne se fût fait chair et n'eût habité parmi » nous [6] » Et d'abord épouvanté de la multitude de mes péchés, et accablé sous le poids de mes misères, j'avais délibéré en moi-même et comme résolu d'aller me cacher dans quelque désert; mais vous m'en avez empêché, et vous m'avez rassuré par cette parole : « Le Christ est mort pour tous, afin » que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais » pour celui qui est mort pour eux [7]. »

Je remets donc, Seigneur, entre vos mains le soin de moi-même, afin que je vive, « et je considérerai les merveilles de » votre loi [8]. » Vous connaissez ma faiblesse et mon igno-

[1] Rom., VIII, 32. [2] Philip., II, 6, 8. — [3] Ps. LXXXVII, 6. — [4] Ps. CII, 3. — [5] Rom., VIII, 34. — [6] Joan., I, 14. — [7] II. Cor., V, 15. — [8] Ps. CXVIII, 18.

rance : instruisez-moi, guérissez-moi. Celui que vous avez engendré, ce Fils unique en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse, m'a racheté de son sang. « Que » les calomnies des superbes ne prévalent donc point contre » moi [1], » parce que je connais le prix de la victime par laquelle j'ai été racheté ; je mange son corps, je bois son sang, je distribue cette victime aux autres, pauvre encore, je désire en être rassasié avec « ceux qui la mangent jusqu'à s'en rassasier, et qui chantent les louanges du Seigneur, parce qu'ils » cherchent le Seigneur [2]. »

[1] Ps. cxviii, 122. — [2] Ps. xxi, 28.

LIVRE ONZIÈME.

Chap. Ier. — Pourquoi nous confessons nos fautes à Dieu, qui les connaît mieux que nous.

Eh quoi ! Seigneur, vous à qui l'éternité appartient, ignorez-vous ce que je vous dis? ou bien ne voyez-vous que dans le temps même ce qui se passe dans le temps? Pourquoi donc vous raconté-je ici tant de choses? Ce n'est pas, ô mon Dieu ! pour vous les apprendre ; mais je cherche ainsi à accroître envers vous, et mon amour, et l'amour de tous ceux qui lisent ce que j'écris, afin que tous ensemble nous disions : « Le Seigneur est grand, et son nom est au-dessus de toutes » louanges [1]. »

Je l'ai déjà dit, et je le répète, oui c'est l'amour de votre amour qui m'a fait entreprendre cet ouvrage. Nous prions, et cependant celui qui est la vérité nous a dit : « Votre Père » connaît ce dont vous avez besoin, même avant que vous le » lui demandiez [2]. » Notre amour pour vous reçoit donc un nouvel accroissement, quand nous confessons et notre misère et vos miséricordes, afin que vous acheviez l'œuvre de notre délivrance que vous avez si heureusement commencée, afin que nous cessions de trouver le malheur en nous-mêmes, et que nous trouvions le bonheur en vous. Car vous nous avez appelés, pour que nous soyons pauvres d'esprit, doux, pénitents, miséricordieux, dévorés sans cesse d'une faim et d'une soif insatiables de la justice, exempts de toute souillure, et pacifiques envers nos frères. Ainsi, mon Dieu, je vous ai raconté tout ce que j'ai voulu, comme je l'ai pu, parce que le premier vous avez voulu que je vous offrisse, comme à mon Seigneur et mon Dieu, le tribut de mes louanges, « parce

[1] Ps. XLVII, 1. — [2] Matt. VI, 8.

» que vous êtes bon, et que votre miséricorde est éternelle [1]. »

Chap. II. — Il implore les lumières divines pour entrer dans l'intelligence des saintes Écritures.

Mais comment ma plume pourrait-elle retracer tant de saintes inspirations, tant de salutaires frayeurs, tant de douces consolations et tant de secrets avertissements par lesquels vous m'avez amené, comme par degrés, jusqu'à me donner place parmi ceux que vous avez choisis pour annoncer votre parole à votre peuple et lui dispenser vos sacrements? Et quand bien même je serais capable de raconter dignement tant de choses, comment en trouver le loisir? les moindres parcelles du temps me sont si précieuses!

Vous le savez, il y a longtemps que je brûle de méditer votre loi, de vous confesser ce que j'en connais et ce que mon esprit n'en comprend pas encore, les premiers rayons de lumière que vous avez répandus dans mon âme, et ce que les anciennes ténèbres où j'étais autrefois plongé y laissent encore d'obscurité, jusqu'à ce que la faiblesse de ma nature soit absorbée par la puissance de votre grâce. Je ne veux plus désormais employer à rien autre chose les instants dont je pourrai disposer, après avoir satisfait aux besoins du corps, au repos nécessaire à l'esprit, aux devoirs que j'ai à remplir envers les autres hommes, et à ces services que nous leur rendons, même quand nous ne les leur devons pas.

O mon Seigneur et mon Dieu! prêtez l'oreille à ma prière; écoutez dans votre miséricorde le désir de mon cœur, puisque l'ardeur qui l'anime n'a pas moi seul pour objet, mais aussi l'utilité et l'édification de mon prochain. Vous lisez dans ce cœur, vous savez que tel est son désir. Je veux vous faire le sacrifice absolu de toutes mes pensées, de toutes mes paroles. Donnez-moi vous-même ce que vous voulez que je vous offre : « car, Seigneur, je suis pauvre, je suis dénué de » tout [2]; mais vous êtes riche [3], » et vous répandez vos richesses sur ceux qui vous invoquent, prenant soin de nous sans vous troubler d'aucun soin. Purifiez de toute erreur, de

[1] Ps. CXVIII, 1. — [2] Ps. LXXXV, 1. — [3] Rom., X, 12.

tout mensonge, les lèvres de ma bouche et surtout celles de mon cœur. Que vos Écritures soient mes chastes délices ; qu'en les lisant, je ne me trompe point ; qu'en les expliquant, je ne trompe point les autres. O mon Seigneur et mon Dieu ! ô lumière des aveugles et force des faibles, et qui devenez ensuite la lumière de ceux qui voient et la force de ceux qui sont forts ! daignez abaisser vos regards et les fixer sur mon âme ; daignez prêter l'oreille aux cris qu'elle élève vers vous du fond de l'abîme. Si vos oreilles nous sont fermées, même quand nous vous appelons du fond de cet abîme, où irons-nous ? à qui s'adresseront nos cris ?

« Le jour vous appartient, la nuit est à vous[1]. » Les moments ne fuient et ne s'envolent qu'au signal que vous leur donnez. Donnez-moi le temps nécessaire pour méditer les secrets de votre loi ; ne fermez pas cette porte sainte à ceux qui viennent y frapper. Car, enfin, ce n'est pas sans de profonds desseins que vous avez voulu que l'on écrivît ces pages sacrées, que semblent cependant recouvrir un voile mystérieux. Ce sont des forêts sombres et profondes ; mais, après tout, elles ont, pour ainsi parler, leurs habitants[2] qui s'y retirent, qui s'y promènent, qui y paissent, s'y couchent et y ruminent. O mon Dieu ! achevez dans moi votre ouvrage ; ôtez, ôtez le voile qui me couvre ces saints oracles. Votre voix fait mon bonheur ; une seule de vos paroles, je la préfère à toutes les voluptés de la terre. Donnez-moi ce que j'aime : car j'aime, ô mon Dieu ! et c'est à vous que je suis redevable d'aimer. Ne laissez point vos dons imparfaits ; ne dédaignez point d'arroser une humble plante qui vous appartient et que la sécheresse dévore. Faites qu'à chaque nouvelle vérité que je découvrirai dans vos saints livres, je vous en renvoie la gloire ; que j'y entende retentir la voix de vos louanges ; que j'y boive à longs traits les eaux célestes de votre vérité, et que « je considère les merveilles de votre loi[3], » depuis le moment où vous créâtes le ciel et la terre, jusqu'à celui où nous régnerons éternellement avec vous dans la sainte Jérusalem.

[1] Ps. LXXIII, 16. — [2] Le texte dit leurs *cerfs*. — [3] Ps. CXVIII, 18

Seigneur, prenez pitié de moi; exaucez mes vœux. Ces vœux, ô mon Dieu! j'ose le croire, ils n'ont pour objet rien de terrestre, ni l'or, ni l'argent, ni les pierreries, ni la magnificence des vêtements, ni les honneurs, ni la puissance, ni ce cortége de besoins qui suit notre corps durant tout le cours de notre pèlerinage sur cette terre. Je le sais, « pourvu que » nous cherchions votre royaume et votre justice, tout cela » nous est donné comme par surcroît[1]. » Venez donc, ô mon Dieu! d'où procède le désir de mon cœur. « Les mé» chants m'ont raconté leurs délices; mais, Seigneur, que » sont-elles auprès de votre loi[2]? » C'est elle qui est mon désir: voyez-le ce désir; après l'avoir examiné, approuvez-le, et faites, dans votre miséricorde, que je trouve grâce devant vos yeux, afin que, quand je frapperai à la porte de vos Écritures, leurs plus impénétrables sanctuaires me soient ouverts. Voilà ce que je vous demande, et je vous le demande au nom de votre divin Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, « l'homme » de votre droite[3], » et le Fils de l'homme que vous avez vous-même établi médiateur entre vous et nous, au nom de celui par l'entremise duquel vous nous avez cherchés lorsque nous ne vous cherchions pas, pour qu'ensuite nous vous cherchions à notre tour; au nom de votre Verbe éternel, par qui « vous avez créé tout ce qui est[4], » et moi avec tout le reste; au nom de ce Fils unique, « par qui vous avez appelé à la » grâce de l'adoption tous ceux qui croient en vous[5], » au nombre desquels je suis encore; au nom de celui qui est assis à votre droite, qui vous prie sans cesse pour nous, « en qui » sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse[6]. » C'est lui, lui seul que je cherche dans vos livres. « Moïse a » parlé de lui[7]. » C'est lui-même qui nous l'assure, et lui-même est la vérité.

[1] Matt. VI, 33. — [2] Ps. CXVIII, 85. — [3] Ps. LXXIX, 18. — [4] Joan., I, 3. — [5] Rom., VIII, 34. — [6] Col. II, 3. — [7] Joan., V, 46. Deut., XVIII, 15.

Chap. III. — Il prie Dieu de lui faire comprendre ce que Moïse a écrit de la création du ciel et de la terre.

Seigneur, puissé-je entendre et concevoir comment « vous » avez dans le PRINCIPE créé le ciel et la terre[1] ! » Moïse l'a écrit dans vos livres saints; mais après l'avoir écrit, Moïse nous a quittés; il est passé de cette terre où nous sommes aux cieux où vous êtes; il n'est plus avec nous. Oh! s'il y était encore!... je m'attacherais à lui, je le prierais, je le supplierais en votre nom de m'expliquer tous ces mystères, et je prêterais une oreille attentive aux paroles qui sortiraient de sa bouche; et alors, ou bien il me parlerait dans sa langue qui m'est inconnue, et le son de sa voix ne serait pour moi qu'un vain bruit; ou bien il me parlerait dans la mienne, et je comprendrais sans doute ce qu'il m'aurait dit: mais comment pourrais-je savoir si sa bouche me dirait la vérité? et si je le savais, serait-ce de lui que je l'aurais appris? non; mais ce serait la Vérité qui, au-dedans de moi, dans le sanctuaire de mes pensées, par un langage qui n'a besoin ni de la bouche ni de la langue, par un langage qui n'est ni celui des Hébreux, ni celui des Grecs, ni celui des Latins, ni celui des Barbares, par un langage qui ne se compose ni de sons ni de syllabes, ce serait la Vérité même qui me dirait: « Ce » qu'il te dit est vrai; » et moi, Seigneur, délivré aussitôt de tous mes doutes, je dirais avec confiance à cet homme venu de votre part: « Oui, vous dites vrai. » Mais je ne puis l'interroger. J'ai recours à vous, ô mon Dieu! vous dont le prophète était plein, quand il révélait au monde ces grandes vérités; j'ai recours à vous qui êtes la souveraine Vérité. Oubliez mes prévarications, je vous en conjure. Vous avez donné à votre digne serviteur la grâce de révéler au monde ces mystères; donnez à un autre de vos serviteurs celle de les comprendre.

[1] Gen., I, 1.

Chap. IV. — Les créatures reconnaissent Dieu pour leur Créateur.

Voilà le ciel et la terre qui sortent du néant; et de l'un et de l'autre s'élève une voix qui nous crie qu'ils ont été créés, puisqu'ils sont sujets aux changements et aux vicissitudes, tandis que l'être qui EST, et qui cependant n'a point été créé, ne peut rien recevoir. Tout ce qu'il a, il l'a toujours eu. Recevoir, c'est changer; c'est devenir ce que l'on n'était pas, ou bien *être* autrement que l'on *était*. Ces mêmes choses nous crient encore qu'elles ne se sont pas faites elles-mêmes, « Nous ne sommes, disent-elles, que parce qu'un autre nous » a faites. Avant d'être créées, nous n'étions pas. Pouvions- » nous nous créer nous-mêmes? » L'évidence de toutes ces vérités est la voix avec laquelle le ciel et la terre nous parlent. C'est donc vous, ô mon Dieu! qui avez fait le ciel et la terre. Vos ouvrages sont beaux, parce que vous êtes la beauté suprême; ils sont bons, parce que vous êtes la suprême bonté. Vous *êtes,* et le monde *est* aussi; mais il n'a ni la *beauté,* ni la *bonté,* ni l'*être,* de la même manière que tout cela est en vous. Si même on le compare à vous, on ne peut dire qu'il soit beau, ni qu'il soit bon, ni même qu'il soit. Nous savons ces vérités, ô mon Dieu! que grâces vous en soient rendues. Ah! notre science, comparée à la vôtre, n'est rien qu'une véritable ignorance.

Chap. V. — Que le monde a été créé de rien.

Comment donc avez-vous fait le ciel et la terre? de quelles grandes machines vous êtes-vous servi pour faire un si grand ouvrage? Vous n'avez point agi en cela comme le sculpteur qui modèle un corps sur un autre corps, et lui donne telle figure que bon lui semble, selon l'idée qu'en conçoit son âme, cette âme qui a le pouvoir de réaliser au dehors la forme qu'elle voit en elle-même quand elle y porte ses regards intérieurs : et de qui aurait-elle reçu tant de puissance, si vous ne la lui aviez donnée, vous qui êtes son Créateur?

Ainsi l'artiste donne une forme à une matière qui était

déjà, et qui n'était susceptible de recevoir cette forme que parce qu'elle était, comme la terre, la pierre, le bois, l'or, ou tout autre chose ; mais, Seigneur, cet or, ce bois, cette pierre, comment, d'où auraient-ils reçu l'être, si vous ne le leur aviez donné? C'est vous encore qui avez donné à l'ouvrier ce corps qui le sert; c'est vous qui avez créé dans lui cette intelligence qui commande à ses organes[1]; c'est vous qui avez fait la matière sur laquelle il travaille, qui avez mis dans lui ce génie qui conçoit toute l'étendue de son art, et qui lui montre intérieurement le type de ce qu'il doit exécuter au dehors; c'est vous qui lui avez donné ces sens au moyen desquels tout ce qu'il a conçu passe de son imagination dans son ouvrage, et qui apprennent ensuite à l'âme dont ils sont les ministres, ce qui a été fait au dehors, afin que cette âme, consultant la vérité qui est en elle, prononce si l'ouvrage est bon. Toutes ces choses, Seigneur, sont autant de voix qui publient vos louanges, et vous proclament le créateur de tout ce qui est.

Mais comment avez-vous pu leur donner l'être? comment, ô mon Dieu! avez-vous fait le ciel et la terre? Ce n'est ni sur la terre, ni dans le ciel que vous avez fait le ciel et la terre, ni dans les airs, ni dans les eaux, puisque tout cela fait partie de la terre et du ciel. Ce n'est pas non plus dans l'univers que vous avez créé l'univers : car pouvait-il être le théâtre de la création, quand il n'était pas encore? Vous n'aviez rien entre vos mains dont vous pussiez former le ciel et la terre. D'où serait venue la matière qui vous aurait servi à les former, si d'avance elle n'eût reçu elle-même l'existence de vous, puisque tout le reste n'est que parce que vous êtes? Je le vois maintenant, « vous avez dit, et toutes choses ont » été faites[2]. » Une parole vous a suffi pour créer tout ce qui est.

[1] C'est sans doute d'après cet admirable passage, qu'un profond philosophe de nos jours a défini l'homme : « Une intelligence servie par des » organes. » — [2] Ps. CXLVIII, 5.

Chap. VI. — Comment Dieu a parlé pour créer le monde.

Mais quelle a été cette parole que vous avez fait entendre? Est-ce comme cette voix qui, du milieu d'une nue, fit entendre ces mots : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-» le[1]. » Cette voix retentit pendant un instant, puis elle se tut. Elle eut un commencement, elle eut une fin; les syllabes résonnèrent les unes après les autres : rien n'en resta. La seconde s'évanouit après la première, la troisième après la seconde; et toutes les autres par ordre les unes après les autres, jusqu'à ce que la dernière eût succédé à toutes, et le silence à la dernière. Preuve évidente que vous employâtes alors, pour faire entendre cette voix, l'action de quelque créature qui, dans le *temps*, servit alors d'organe à votre éternelle volonté. Ces mêmes paroles, si fugitives, si passagères, ont été transmises par les oreilles du corps à l'âme intelligente, dont l'oreille intérieure entend le son de votre éternelle parole. Elle a donc comparé ces paroles qui retentirent, dans le temps, et qui maintenant ne sont plus, avec cette parole éternelle que vous produisez dans un éternel silence; et elle a dit : « Celle-ci n'est point la même, c'est tout autre chose. » Les premières sont au-dessous de moi; elles ne sont même » pas, puisqu'elles passent, qu'elles s'évanouissent; au lieu » que le Verbe de mon Dieu, sa véritable parole, demeure » éternellement au-dessus de moi. »

Si donc c'est par des paroles articulées et passagères que vous avez ordonné au ciel et à la terre d'*être*; si c'est par une telle parole que vous avez créé le ciel et la terre, il y avait déjà quelque créature corporelle avant le ciel et la terre, pour que les mouvements nécessairement *temporels* de cette créature, vous servissent à exprimer momentanément ces paroles. Or, avant le ciel et la terre, il ne pouvait y avoir aucune substance corporelle; ou s'il y en avait une, il faudrait que vous l'eussiez créée, sans recourir à des paroles passagères et successives, cette créature qui devait vous servir à

[1] Matt., XVII, 5.

proférer de semblables paroles, et à dire aux cieux et à la terre : « Cieux et terre, *soyez.* » Quel que fût l'être corporel qui vous aurait servi à proférer cette parole, il était impossible qu'il *fût,* s'il n'avait été fait par vous. Quelle est donc la parole par laquelle vous auriez commandé d'*être* à cet être qui vous aurait ensuite servi pour prononcer les paroles par lesquelles le monde est sorti du néant?

Chap. VII. — Ce que c'est que la parole éternelle de Dieu.

Vous nous appelez donc, Seigneur, à des pensées plus sublimes. Par ces premières paroles de la Genèse, vous voulez que nos esprits s'élèvent jusqu'à cette parole ineffable qui habite en vous, qui est Dieu comme vous, que vous prononcez de toute éternité, et qui, à son tour, prononce éternellement toutes choses. Il n'en est point de ces paroles comme des nôtres. Quand nous avons dit une chose, nous passons à une autre, afin que toutes puissent être dites. Dans vous, Seigneur, tout se dit en même temps, de toute éternite, pour toujours. Sans cela, il faudrait reconnaître en vous des temps, des changements, et plus de véritable éternité, ni de véritable immutabilité. Je sais, je comprends tout cela ô mon Dieu ! et je vous en rends grâces. Mon bonheur est de vous en remercier, de même que le comprend et vous en rend grâces quiconque ne ferme pas ses yeux à une aussi éclatante vérité.

Oui, Seigneur, nous le concevons ; nous savons que c'est une espèce de naissance ou de mort, de devenir ce que l'on n'était pas, ou de cesser d'être ce que l'on était. Ainsi donc, votre Verbe étant véritablement immortel et éternel, rien dans lui ne se passe, rien ne se succède, tout est fixe, immuable. Oui, ô mon Dieu ! il vous est coéternel, ce Verbe divin par lequel vous vous dites à vous-même et de toute éternité, tout ce que vous vous dites, et par lequel sortent du néant tous les êtres à qui vous commandez d'en sortir. Vous n'employez d'autre moyen pour les créer, que votre parole ; et cependant toutes les choses que vous créez par votre

parole, ne sont point produites en même temps, et ne sont point de toute éternité.

Chap. VIII. — Le Verbe éternel, principe de tout ce qui est, et guide unique pour arriver à la vérité.

O mon Seigneur et mon Dieu dites-moi, je vous prie, comment cela se peut faire? je le conçois en quelque manière, mais je ne sais comment ma langue pourra l'exprimer, à moins que je ne dise : Tout ce qui commence ou finit ne commence et ne finit que quand cette RAISON éternelle connaît qu'il doit commencer ou finir, quoiqu'en elle il n'y ait ni commencement ni fin. Cette raison, voilà votre Verbe, principe de tout ce qui est, et la voix intérieure qui nous parle à nous-mêmes; voilà comment il s'est manifesté à nous dans son Évangile [1], lorsqu'il conversait parmi les hommes, revêtu d'une chair semblable à la nôtre. Sa voix a retenti extérieurement aux oreilles des hommes, afin qu'ils crussent en lui, et qu'ils le cherchassent intérieurement pour le trouver dans l'éternelle Vérité, où ce bon maître, ce seul véritable maître de nos âmes, instruit tous ses disciples.

C'est là, Seigneur, que j'entends votre voix qui me dit : « Celui-là seul nous parle qui en même temps nous instruit, et dès qu'une chose ne nous instruit pas, ce n'est point à nous qu'elle parle. » Or, qui est-ce qui nous instruit, si ce n'est l'immuable Vérité? Lors même que c'est une créature sujette aux changements qui nous parle, si elle nous instruit, c'est cette immuable Vérité qui s'en sert pour nous conduire à elle; et, quand nous y sommes arrivés, nous sommes alors véritablement éclairés et instruits; nous goûtons une joie ineffable d'entendre la voix de l'époux, nous réunissant ainsi en lui au *principe* d'où nous avons été tirés. Il est ce *principe,* il est immuable : car s'il ne l'était pas, nous ne saurions plus où retourner, dès qu'une fois nous nous serions égarés. Quand nous revenons de ce malheureux égarement, c'est uni-

[1] Joan., VIII, 25.

quement par la connaissance de la vérité. Et pour que nous la connaissions, cette vérité, c'est lui qui nous instruit, parce qu'il est le *principe* et la voix qui nous parle.

Chap. IX. — De quelle manière le Verbe parle à nos cœurs.

« C'est dans ce PRINCIPE, ô mon Dieu! que vous avez créé » le ciel et la terre [1]. » Ce PRINCIPE, c'est votre Verbe, votre fils, votre puissance, votre sagesse, votre vérité [2]. Vous créâtes le ciel et la terre en parlant et en agissant d'une manière toute merveilleuse. Qui pourra le comprendre? quelle langue pourra l'expliquer? quelle est cette lumière qui me luit par intervalles, qui frappe mon cœur sans le blesser, qui me fait trembler et qui m'embrâse en même temps; qui me fait trembler quand je vois combien je suis loin de lui ressembler, et qui m'embrâse quand je considère combien je lui suis semblable?

C'est la Sagesse, oui, c'est l'éternelle Sagesse qui m'éclaire par intervalles; qui, par intervalles, dissipe les nuages répandus sur mon esprit, ces nuages dont je suis de nouveau enveloppé, lorsque je me détourne de cette lumière pour retomber dans mes ténèbres et sous le poids de mes infirmités. Mes forces, ô mon Dieu! sont tellement abattues dans l'état de misère où je languis, que je ne suis pas même capable de supporter mon bonheur, jusqu'à ce que vous-même, Seigneur, qui avez eu compassion de mes iniquités, veniez encore « guérir mes infirmités [3]; c'est vous qui arrachez ma » vie à la corruption; c'est vous qui me couronnerez dans » votre miséricorde : et vous rassasierez de bonheur tous mes » désirs; et vous renouvellerez ma jeunesse comme celle de » l'aigle [4]. Par l'espérance nous avons été sauvés, et nous » attendons avec patience et résignation l'effet de vos promes-

[1] Gen., I, 1. — [2] Saint Augustin donne ici aux premières paroles de la Genèse *in principio,* un sens qui n'est pas le sens littéral; elles signifient *au commencement;* mais comme il est également vrai que Dieu a créé le monde par *sa parole,* par son VERBE, les idées qu'il présente n'en sont pas moins justes, grandes et magnifiques. — [3] Ps. XXX, 11. — [4] Ps. CII, 5.

» ses[1]. » Entende qui pourra les sons de cette voix intérieure que vous faites retentir dans nos âmes; pour moi, fort du témoignage d'un de vos oracles, je m'écrierai avec confiance : « Seigneur, que vos œuvres sont magnifiques! Vous » avez fait toutes choses par votre sagesse[2]. » Votre sagesse est le *principe* universel de tout ce qui est, et c'est par ce *principe* que vous avez créé le ciel et la terre.

Chap. X. — Objection. Que faisait Dieu avant qu'il eût créé le ciel et la terre?

Ne sont-ils pas encore plongés dans l'aveuglement du vieil homme, ceux qui nous disent : « Que faisait Dieu avant de » créer le ciel et la terre? S'il ne faisait rien, poursuivent-ils, » s'il était dans un repos absolu, pourquoi n'y est-il pas de- » meuré toujours? pourquoi n'est-il pas toujours resté sans » agir, comme il était auparavant? S'il y a eu dans Dieu un » changement et une nouvelle volonté, pour tirer du néant » une créature qu'il n'en avait pas encore tirée, comment » concevrons-nous une vraie éternité, là où nous voyons naî- » tre une volonté qui auparavant n'était pas? Car la volonté » de Dieu n'est pas, ne saurait être une créature. Elle est » avant toute créature, puisque nulle créature ne peut exister » sans la volonté préexistante d'un créateur. La volonté di- » vine est donc la substance même de Dieu; et certes si l'on » ose dire qu'il soit survenu dans la substance de Dieu quel- » que chose qui n'y était pas auparavant, on ne peut plus, » sans blesser la vérité, appeler cette substance éternelle. Si » donc Dieu a éternellement voulu qu'il y eût des créatures, » comment se fait-il que les créatures elles-mêmes ne soient » pas éternelles? »

Chap. XI. — Réponse à cette objection.

Ceux qui parlent ainsi ne vous comprennent point encore, ô sagesse de mon Dieu, ô véritable lumière de nos âmes! ils

[1] Rom., VIII, 24, 25. — [2] Ps. CIII, 24.

ne comprennent pas encore en quelle manière se font les choses qui sont faites en vous et par vous ; ils voudraient concevoir votre éternelle sagesse ; mais leur esprit est encore flottant au milieu de cette succession des choses créées, qui fait le passé et l'avenir, et se perd ainsi dans ses vaines pensées.

Cet esprit de l'homme si volage, si inconstant, qui l'arrêtera, ô mon Dieu ! qui le fixera? Qui le fera demeurer quelque temps en repos, pour qu'il contemple avec ravissement la splendeur de votre immuable éternité ? qu'il la compare avec le temps qui ne s'arrête jamais dans sa course, et qu'il voie combien ces deux choses sont différentes, puisque le temps n'a de durée qu'autant que plusieurs mouvements passagers se succèdent, sans jamais pouvoir passer tous ensemble. Dans l'éternité, au contraire, rien ne passe, tout est présent ; ce qui est impossible dans le temps. Dans le temps, le passé est chassé par l'avenir, l'avenir succède au passé ; et enfin l'avenir et le passé ne sont formés, et n'accomplissent leurs cours que par la vertu de cette éternité qui est toujours présente.

Qui pourra saisir et fixer le cœur de l'homme, afin qu'il s'arrête et puisse comprendre comment l'éternité toujours immobile, jamais passée, jamais future, donne cependant naissance à l'avenir et au passé ? Est-ce ma main, est-ce ma plume, est-ce ma bouche, sont-ce mes paroles qui pourront opérer une si grande merveille ?

Chap. XII. — Ce que Dieu faisait avant la création.

Je vais répondre enfin à celui qui m'interroge et qui me dit : « Que faisait Dieu avant d'avoir créé le ciel et la terre ? » Je ne répondrai pas à cette question comme celui qui, cherchant par une plaisanterie à éluder les difficultés, répliqua : « Il préparait des supplices pour ceux qui veulent scru- » ter ce qui est trop au-dessus de leur intelligence. » Autre chose est de railler, et autre chose est de résoudre une question. Je répondrai donc d'une manière tout à fait différente, et j'aimerais mieux dire que j'ignore ce que j'ignore en effet.

que de répondre par une moquerie à celui qui m'interroge sur des choses si élevées, me faisant applaudir en même temps pour avoir très-mal répondu.

Je dis donc, ô mon Dieu! que vous êtes le père de toute créature. Si toutes les créatures sont renfermées dans ces deux mots, *le ciel et la terre,* je le dis sans crainte : Avant que Dieu fît le ciel et la terre, *il ne faisait rien* ; car s'il avait fait quelque chose, ce quelque chose ne pourrait être qu'une créature. Ah! plût au ciel que je comprisse tout ce qu'il m'est utile de savoir, aussi bien que je conçois cette vérité : « Aucune créature n'était, quand aucune créature n'avait » encore été faite. »

Chap. XIII. — Avant la création, il n'y avait point de temps.

Si quelque esprit superficiel et peu réfléchi, se livrant aux rêveries de son imagination, se figure des temps antérieurs à la création, et qu'il s'étonne ensuite comment vous avez pu, ô Dieu tout-puissant, créateur et maître de toutes choses, vous dont le ciel et la terre sont l'ouvrage, rester pendant un nombre infini de siècles, sans produire ce grand et majestueux ouvrage, qu'il secoue l'espèce de sommeil qui l'engourdit, et qu'il réfléchisse combien le sujet de son étonnement est peu raisonnable. Comment se pourrait-il, puisque vous êtes l'auteur et le créateur de tous les siècles, qu'il se fût écoulé un nombre infini de siècles que vous n'eussiez pas faits? Quel temps pourrait-il y avoir, s'il n'avait été créé par vous? ou comment ces siècles ont-ils pu s'écouler, s'ils n'ont jamais été?

Et puisque vous êtes le créateur des temps, si l'on suppose qu'il y avait des temps avant que vous ne fissiez le ciel et la terre, pourquoi prétendre ensuite que vous demeuriez oisif? Ces temps, vous deviez en être aussi le créateur, et des temps n'ont pu s'écouler avant que vous eussiez créé les temps. Mais s'il est vrai qu'avant le ciel et la terre, il n'y avait point de temps, pourquoi demander ce que vous faisiez *alors?* Là où il n'y avait point de temps, il ne pouvait y avoir d'*alors*. Aussi n'est-ce pas par le temps que vous précédez les temps;

autrement vous ne précéderiez pas tous les temps : au lieu que, placé sur le trône de votre éternité toujours présente, vous précédez les temps passés, et vous êtes élevé au-dessus de tous les temps à venir, parce qu'ils sont à venir, et qu'ils ne sont pas plutôt venus qu'ils seront passés ; tandis que vous, ô mon Dieu, « vous êtes toujours le même, et que vos années ne s'évanouissent point [1]. »

Vos années ne sont pas comme les nôtres. Nos années vont, viennent et passent : les vôtres ne viennent ni ne passent ; elles sont immobiles. Elles existent toutes simultanément, au lieu que les nôtres ne peuvent exister qu'en se succédant. Dans vous, on ne voit point des années chassées par d'autres qui les remplacent, parce que vos années ne s'écoulent point ; les nôtres ne sont entièrement accomplies, que quand elles ne s'écoulent plus. Enfin, ô mon Dieu, vos années ne sont qu'un seul jour, et votre jour n'est pas une suite, une réunion de plusieurs jours, parce que votre jour présent ne cède point sa place à celui du lendemain, et n'a pas lui-même succédé à celui d'hier. Votre *aujourd'hui,* c'est l'éternité. Voilà pourquoi, ô mon Dieu, ayant engendré un fils qui vous est coéternel, vous avez pu dire : « Je » vous ai engendré *aujourd'hui* [1]. » Vous avez fait tous les temps, vous êtes avant tous les temps, et bien évidemment il ne pouvait point y avoir de temps, quand le temps n'était pas encore.

Il n'y a donc point eu de temps pendant lequel vous soyez demeuré sans rien faire, puisque le temps lui-même est votre ouvrage. Le temps ne saurait vous être coéternel, puisque vous demeurez toujours le même ; et que le temps cesserait d'être temps, s'il cessait de passer et de s'écouler.

Chap. XIV. — Trois différences qui se rencontrent dans le temps.

Qu'est-ce donc que le temps ? qui pourrait le dire clairement et en peu de mots ? Qui pourra même le bien comprendre pour en parler nettement ? Cependant qu'y a-t-il qui

[1] Ps. CI, 27. — [2] Ps. II, 28.

nous soit plus connu que le temps, et dont il nous soit plus ordinaire de nous entretenir? Nous en parlons, nous savons ce que nous disons, lorsqu'il nous arrive d'en parler; et si c'est un autre qui en parle, nous comprenons ce qu'il nous dit.

Qu'est-ce donc, encore un coup, que le temps? Si personne ne me le demande, je le comprends; dès qu'on me le demande et que je veux l'expliquer, je ne trouve plus rien. Je puis toutefois dire hardiment une chose que je sais: c'est que si, dans le temps, tout était fixe, si rien ne s'y écoulait, il n'y aurait point de temps *passé*; que, si rien ne devait succéder à ce qui passe, il n'y aurait point de temps *futur*; et que, si rien n'était actuellement, il n'y aurait point de temps *présent*. De quelle manière existent donc ces deux espèces de temps, le passé et l'avenir, puisque le premier n'est plus, et que le second n'est pas encore? Et quant à ce que nous nommons le *présent*, s'il était toujours présent, et qu'il ne tombât jamais dans le passé, ce ne serait plus le temps, mais l'éternité. Si donc le présent n'est un temps, que parce qu'il doit bientôt être passé, comment pouvons-nous attribuer une idée d'existence à une chose qui n'a d'autre cause de son être que cette nécessité où elle est de le perdre bientôt? car nous ne pouvons réellement l'appeler *temps* que parce qu'il est sans cesse entraîné vers le néant.

Chap. XV. — En quoi consiste la mesure du temps.

Nous disons cependant qu'un temps est long et qu'un temps est court; et nous ne le disons que du passé ou de l'avenir. Par exemple, nous disons *il y a longtemps*, quand la chose s'est passée il y a cent ans; et nous disons telle chose n'arrivera pas de *longtemps*, quand elle ne doit arriver que dans un siècle. Pour le temps passé, nous disons *il n'y a pas longtemps*, quand il ne s'est écoulé que dix jours; et pour l'avenir, *dans peu de temps*, quand il ne doit s'écouler qu'une semaine. Mais comment ce qui n'est pas peut-il être long ou court? Car, nous l'avons déjà dit, le passé n'est plus, et l'avenir n'est pas encore; nous ne devrions pas dire du temps.

qu'il est long; mais du passé, il a été long, et de l'avenir, il sera long.

O mon Seigneur et mon Dieu, ô la lumière de mon âme! sur tout ce que je viens de dire, ne suis-je point pour votre éternelle vérité un juste sujet de dérision? Car ce temps passé, dont nous disons *il a été long,* quand l'a-t-il été? Est-ce quand il est devenu le passé, ou lorsqu'il était encore le présent? Ce qui est certain, c'est qu'il n'a pu être long que pendant qu'il était quelque chose. Or, le passé n'est plus; et s'il n'est plus, il ne peut être long. Ne disons donc plus du temps passé, il a été long: car nous ne trouvons plus rien qui ait pu être long, puisque depuis qu'il est passé, il n'est plus. Disons : Ce temps présent a été long, parce qu'il n'a pu être long que lorsqu'il était présent. Il n'avait point encore perdu l'être en devenant un temps passé, et par conséquent il était quelque chose, et ce quelque chose pouvait être long; mais depuis qu'il est passé, il a perdu l'être, et, en perdant l'être, il a aussi perdu la faculté d'être long.

Voyons donc, ô intelligence de l'homme, voyons si enfin nous pouvons dire du temps présent: *Il est long;* car tu es capable, après tout, de mesurer et de connaître l'étendue du temps. Que me répondras-tu? diras-tu que cent années présentes sont un temps long? Mais vois d'abord si cent années peuvent être présentes en même temps. Si c'est la première de ces cent années qui fait son cours, il n'y a qu'elle de présente, les quatre-vingt-dix-neuf autres sont encore à venir; si c'est la seconde, il y en a déjà une de passée, une autre est présente, tout le reste est dans l'avenir. Prenons ainsi chacune de ces cent années les unes après les autres: tout ce qui aura précédé celle à laquelle nous serons parvenus sera passé, et une seule sera présente, et toutes les autres seront à venir; et ainsi jamais cent années ne pourront être présentes à la fois.

Mais examine encore, ô mon âme, si cette année que nous appelons présente, est réellement présente tout entière. Si nous sommes au premier mois de cette année, lui seul est présent; les autres sont à venir. Si nous sommes au second, le premier est passé; tous les autres sont à venir, et ne sont

pas encore. Nous ne pouvons donc pas dire non plus que cette année elle-même soit présente tout entière; et puisqu'elle ne l'est pas tout entière, ce n'est plus une année présente telle que nous la cherchions. Une année se compose de douze mois, et à mesure que le tour de ces mois arrive, un d'eux est présent, et tous les autres sont, ou passés, ou futurs. Ce mois même qui court n'est pas tout entier présent en même temps : il n'y a qu'un seul de ses jours qui le soit; si c'est le premier, tous les autres sont dans l'avenir; si c'est le dernier, tous les autres sont passés; si c'est quelqu'un des intermédiaires, il est placé entre le passé et l'avenir.

Voilà donc le temps présent qui, seul, selon nous, pouvait recevoir les qualifications de *long*, le voilà, dis-je, réduit à peine à un seul jour. Mais ce jour lui-même, examinons-le. Il se compose de vingt-quatre heures : douze pour le jour et douze pour la nuit. Par rapport à la première, toutes les autres sont à venir; par rapport à la dernière, toutes les autres sont passées : et si l'on prend une des intermédiaires, toutes celles qui l'ont précédée, ne sont plus; toutes celles qui doivent la suivre, ne sont pas encore.

Mais après tout, cette heure elle-même n'est composée que d'instants fugitifs. Tout ce qui s'en est déjà envolé est passé; tout ce qui reste est dans l'avenir. Si, après cela, on peut concevoir quelque temps qui ne puisse plus se partager en parties de moments, quelque petites que soient ces parties, c'est celui-là seul que nous pouvons appeler présent; et toutefois il s'envole avec tant de rapidité de l'avenir dans le passé, qu'il ne reçoit pas la moindre extension, pas le moindre retard. Car s'il en recevait, il se diviserait aussi en présent et en futur.

Le présent n'a donc aucune étendue : et où trouverons-nous un temps que nous puissions appeler *long?* Est-ce l'avenir? Nous ne pouvons dire qu'il est long, puisqu'il n'est point encore, et qu'il ne peut être long que quand il est. Nous disons : *il sera long.* Quand donc le sera-t-il? ce ne sera pas tant qu'il sera dans l'avenir, puisque n'étant pas encore, il ne saurait être long. Si l'on se retranche à dire qu'il sera long, lorsque de futur qu'il est, il commencera à deve-

nir présent, et que devenant un être en devenant présent, il sera aussi susceptible de devenir long, souvenons-nous que nous venons, pour ainsi parler, d'entendre le présent nous crier à haute voix : « Ni moi non plus, je ne saurais » être long. »

Chap. XVI. — Quel temps peut ou ne peut pas se mesurer.

Pourtant, ô mon Dieu, nous apprécions les intervalles de temps, nous les comparons entre eux, et nous disons des uns qu'ils sont plus longs, et des autres qu'ils sont plus courts. Nous savons aussi estimer de combien un temps est plus long ou plus court qu'un autre, et nous disons : Ce temps est le double, le triple de tel autre; ou bien : Celui-ci égale celui-là. Mais nous ne mesurons les temps que pendant qu'ils passent, et à mesure que nous les sentons s'écouler. Eh! qui pourrait mesurer ou les temps passés, qui ne sont plus, ou les temps à venir, qui ne sont pas encore? qui se hasarderait à dire que l'on peut mesurer ce qui n'est pas? C'est donc seulement lorsqu'il passe que le temps peut se sentir et se mesurer. Est-il passé; on ne peut plus le mesurer, puisqu'il n'est plus.

Chap. XVII. — Où est le passé, où est l'avenir?

O mon Père et mon Dieu, je cherche; mais je n'affirme rien. Secondez-moi et soyez mon guide dans mes recherches. Où est l'homme qui oserait me dire qu'il n'y a pas trois temps, comme nous l'avons appris dès notre plus tendre enfance, et comme nous l'avons nous-mêmes enseigné depuis à d'autres enfants : savoir, le passé, le présent et le futur; mais qu'il n'y en a réellement qu'un seul qui est le présent, puisque les deux autres ne sont pas? Faut-il dire que ceux-ci existent aussi, et que le futur, au moment où il devient présent, sort de quelque lieu où il était caché; et que le présent, quand il devient passé, va s'enfuir dans quelque abîme secret? Où, et comment en effet ceux qui ont prophétisé l'avenir ont-ils vu ce qui n'était pas? Car ce qui n'est pas ne peut se voir; de même ceux qui racontent les choses pas-

sées, ne pourraient les raconter avec vérité, s'ils ne les voyaient des yeux de l'esprit : et pourraient-elles être vues si elles n'étaient absolument rien? Le passé et l'avenir ont donc une sorte d'existence.

Chap. XVIII. — Comment le passé et l'avenir sont présents.

Seigneur, permettez-moi de pousser encore plus loin mes recherches; ô vous qui êtes mon espérance, faites, je vous prie, que rien ne trouble l'attention que j'y apporte.

Si l'avenir et le passé sont quelque chose, je désire savoir où ils sont. Si je ne puis encore le savoir, je sais du moins une chose : c'est qu'en quelque lieu qu'ils soient, ils ne peuvent y être, ni comme passé ni comme avenir, mais comme présent. Car si l'on dit qu'ils y sont comme futurs, ils n'y sont pas encore; et si l'on dit comme passés, ils n'y sont plus. Ainsi donc en quelque lieu que soient les choses passées et les choses futures, et quelle que soit leur nature, elles ne peuvent y être que comme présentes. Ainsi lorsqu'on nous raconte des événements véritables, mais passés, ce ne sont pas ces événements eux-mêmes qui sortent de la mémoire de celui qui parle, mais seulement une suite de pensées exprimées par la parole, qui lui sont fournies par les images des choses qui, en passant par les sens, y ont laissé ces images comme des traces de leur passage. Mon enfauce, par exemple, qui n'est plus, appartient à un temps passé et qui n'est plus. Mais quand je veux raconter quelque chose qui s'y rattache, je vois l'image de cette chose, et je la vois dans le temps présent, parce qu'elle est actuellement dans mon souvenir.

Est-ce de la même manière que l'on prédit l'avenir, et faut-il que les images des choses qui ne sont pas encore, se présentent pourtant à notre esprit? C'est sur quoi je confesse, ô mon Dieu, toute mon ignorance. Ce que je sais seulement, c'est qu'il nous arrive souvent de préméditer nos actions à venir; et que cette préméditation est quelque chose d'actuellement présent dans notre âme, quoique l'action que nous préméditons ne soit pas, puisqu'elle est encore à venir.

Dès que nous entreprendrons de réaliser le projet que nous avons conçu, et que nous aurons mis la main à ce que nous voulons faire, c'est alors que cette action *sera*, parce qu'alors elle ne sera plus future, mais présente.

Certainement donc, de quelque manière qu'ait lieu cette inspiration secrète, qui révèle à l'homme les choses à venir, il ne peut voir que ce qui est. Or, ce qui est, n'est plus à venir, mais présent. Si l'on dit des choses à venir qu'elles sont vues, cela ne peut s'entendre des choses elles-mêmes, qui, étant futures, ne sont pas encore; mais peut-être des causes et des signes qui annoncent et préparent leur arrivée, et qui sont déjà. Ainsi, ce qui donne moyen à l'homme de connaître les choses à venir n'est réellement pas *avenir*, mais *présent* pour celui qui le voit, et qui s'en sert pour connaître l'avenir; de même encore, l'idée qu'il s'en forme est déjà dans son esprit, quoique les choses qu'il conçoit et qu'il prédit ne soient pas encore.

Entre un nombre infini d'objets qui pourraient ici me servir d'exemples, je veux en rapporter un. Je vois l'aurore, et d'avance j'annonce que le soleil va se lever; ce que je vois est présent, et ce que je prédis est futur, non pas le soleil qui existe déjà, mais son lever qui n'est pas encore. Cependant si mon esprit ne se figurait pas ce lever du soleil, comme il se le figure maintenant que j'en parle, je ne pourrais pas le prédire. Mais cette aurore que je vois dans les cieux n'est pas le lever du soleil, puisqu'elle le précède; ce que je me figure en moi-même ne l'est pas non plus : ce sont deux choses actuellement présentes à mon esprit qui m'induisent à prédire le lever du soleil qui est encore à venir. Ainsi donc les choses à venir ne sont pas encore; si elles ne sont pas encore, elles ne sont rien; et si elles ne sont rien, elles ne peuvent être vues; mais d'après les choses présentes qui sont déjà, et que l'on voit, elles peuvent être prédites.

Chap. XIX. — Il prie Dieu de lui apprendre comment les hommes peuvent voir les choses à venir.

O mon Dieu ! ô vous qui êtes le roi souverain de toute la création, apprenez-moi, je vous en conjure, comment vous faites connaître à une intelligence les choses à venir; car enfin vous les avez fait connaître à vos prophètes. De quelle manière enseignez-vous l'avenir aux hommes, vous, pour qui il n'est point d'avenir? Ou plutôt de quelle manière leur faites-vous connaître ce qu'il y a de présent dans les choses à venir? car ce qui n'est pas ne peut être montré. Je sens combien cette manière doit être au-dessus de la portée de mon esprit, « et je ne puis y atteindre [1] ; » mais par vous, ô mon Dieu, je le pourrai quand vous daignerez éclairer les yeux invisibles de mon âme des doux rayons de votre divine lumière.

Chap. XX. — Quel nom il faut donner aux différences du temps.

Voilà donc enfin une chose qui me paraît claire et démontrée : c'est que le futur et le passé ne sont point, et qu'à parler proprement on ne saurait dire qu'il y a trois temps, le passé, le présent et le futur. Peut-être parlerait-on plus exactement si l'on disait : Il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes et le présent des choses futures. Car dans l'âme je trouve ces trois choses, et je ne les vois que là. Le présent des choses passées, c'est la mémoire ; le présent des choses présentes, c'est leur vue actuelle; le présent des choses à venir, c'est leur attente. Si l'on me permet de l'entendre ainsi, je vois alors trois temps, et je conviens qu'il y en a trois. Que l'on dise même, si l'on veut, qu'il y a trois temps, le présent, le passé, le futur, comme on s'est fait une coutume abusive de le dire, je m'en inquiète peu : je ne m'y oppose point. Je ne blâmerai personne, pourvu néanmoins que l'on comprenne ce que l'on

[1] Ps. CXXXVIII, 6.

dit, et que l'on convienne de deux choses : l'une, que l'avenir n'est pas encore; l'autre, que le passé n'est plus. Il est en effet bien peu de choses sur lesquelles nous parlions exactement; il en est beaucoup dont nous ne parlons qu'avec inexactitude; et nous ne laissons pas cependant que de nous entendre.

Chap. XXI. — Comment on peut mesurer le temps.

J'ai déjà dit un peu plus haut, que nous pouvons mesurer le temps qui passe, de manière à pouvoir dire : Tel temps est le double de tel autre; ou que celui-ci est égal à celui-là, et autres comparaisons que nous pouvons faire entre les différentes parties du temps qui passe : ce qui prouve, comme je l'ai dit, que nous mesurons le temps lorsqu'il passe. Et si quelqu'un me demande: Comment le sais-tu? je répondrai : Je sais que nous le mesurons; je sais que nous ne saurions mesurer ce qui n'est pas, et je sais que le passé et l'avenir ne sont rien. Mais comment pouvons-nous mesurer le temps présent, puisqu'il n'a point d'étendue? Nous le mesurons donc lorsqu'il passe. Nous ne pouvons le mesurer lorsqu'il est passé, puisque, dès qu'il est passé, il n'est plus rien, et que l'on ne peut mesurer ce qui n'est pas.

Mais quand nous le mesurons, d'où vient-il, où va-t-il, par où passe-t-il? D'ou vient-il, si ce n'est de l'avenir? par où passe-t-il, si ce n'est par le présent? où va-t-il, si ce n'est dans le passé? Sorti de ce qui n'est pas encore, il passe par ce qui n'a point d'étendue, pour arriver dans ce qui n'est plus. Que mesurons-nous donc, si ce n'est le temps dans quelques-uns de ces espaces? Quand nous disons un temps double, triple, quadruple d'un autre; quand nous disons deux temps égaux, cela ne peut s'entendre que des espaces de temps. Dans quel espace le mesurons-nous donc? Est-ce dans l'avenir, d'où il vient? mais nous ne pouvons mesurer ce qui n'est pas encore. Est-ce dans le présent, par où il passe? mais nous ne pouvons mesurer ce qui n'a point d'étendue? Est-ce dans le passé, où il va s'engloutir? mais nous ne saurions mesurer ce qui n'est plus.

Chap. XXII. — Il demande à Dieu l'éclaircissement de cette difficulté.

Mon âme s'enflamme de plus en plus du désir de comprendre une énigme si compliquée. O mon Seigneur et mon Dieu! ô mon bon Père! je vous en conjure par Jésus-Christ, ne me refusez point l'intelligence de ces choses; accordez au vif désir que j'en ai la grâce de comprendre une question tout à la fois si familière et si cachée; que votre miséricorde, semblable à une vive lumière, m'éclaircisse toutes les difficultés qu'elle renferme. Qui puis-je interroger à ce sujet? et à qui puis-je plus utilement confesser mon ignorance qu'à vous, ô mon Dieu! à vous qui voulez bien ne pas désapprouver l'ardeur si violente avec laquelle je me livre à l'étude de vos saintes Écritures? Donnez-moi ce que j'aime : car j'aime, ô mon Dieu! et c'est vous qui m'avez inspiré cet amour; donnez-le-moi, Seigneur, vous qui êtes par excellence ce bon Père, « qui ne sait donner que de bonnes choses à ses » enfants [1]; » donnez-le-moi, puisque j'ai entrepris de le connaître, et que je suis résigné à tous les travaux, à toutes les recherches, jusqu'à ce que vous le montriez à mes yeux.

Je vous en conjure par Jésus-Christ, par ce nom du Saint des saints, faites que rien ne me trouble dans cette recherche. Et moi aussi je crois, « et c'est parce que je crois que » je parle [2]. » Mon unique espérance, l'espérance qui me fait supporter le fardeau de la vie, c'est que je contemplerai les délices de mon Sauveur et de mon maître. « Voilà que » vous avez fait mes jours périssables : ils passent, ils m'é» chappent [3]; » et comment? je l'ignore. Nous avons sans cesse à la bouche les mots de *siècle* et d'*année*, de *moment* et de *temps*; nous disons: Combien a-t-il parlé de temps? combien a-t-il mis de temps à faire telle chose? qu'il y a longtemps que j'ai vu cela! Et encore : Cette syllabe, qui est longue, est double pour le temps et la durée de cette autre qui est brève. Nous disons et nous entendons dire tout cela; l'on nous comprend, nous comprenons, rien n'est plus clair,

[1] Matt., VII, 11. — [2] Ps. CXV, 1. — [3] Ps. XXXVIII, 6.

rien n'est plus usité ; et d'un autre côté, rien n'est plus obscur ni plus impénétrable, et l'on n'a pas encore su découvrir ce que ce pouvait être.

Chap. XXIII. — *Ce que c'est que le temps.*

J'ai entendu soutenir à un savant que le temps, c'est le mouvement de la lune, du soleil et des astres. Je ne partage point cette opinion : car pourquoi le mouvement de tous les autres corps ne serait-il pas aussi bien le temps? Est-ce que, si les flambeaux qui éclairent le ciel cessaient de l'éclairer, et que la roue d'un potier fût seule en mouvement, il n'y aurait pas de temps pour mesurer les tours de cette roue ? Ne pourrions-nous pas dire, ou que ces tours se font régulièrement dans le même intervalle de temps, ou au contraire que les uns durent plus, les autres moins de temps, s'ils étaient les uns plus lents, les autres plus rapides? Et lorsque nous dirions ces choses, ne serait-ce pas aussi dans le temps que nous les dirions? N'y aurait-il pas dans nos paroles tantôt des syllabes longues, tantôt des brèves? et d'où viendrait cette distinction, si ce n'est de ce que les unes retentiraient plus et les autres moins longtemps? O Dieu! faites-nous la grâce de saisir dans une aussi petite chose les notions nécessaires pour bien comprendre la nature des plus grandes.

Il y a, je le sais, dans les cieux des astres et des flambeaux qui nous marquent les saisons, les temps, les années, les jours. Je ne conteste point cette vérité, je la reconnais. Je ne prétends pas non plus que le mouvement de cette petite roue de potier suffirait pour marquer les jours; mais il ne s'ensuit pas que ce ne serait point un temps. Que ce savant dont je parle le croie s'il veut : pour moi, ce que je désire connaître, c'est la force et la nature du temps avec lequel nous mesurons les mouvements des corps, et à l'aide duquel nous disons, par exemple, tel mouvement dure une fois plus que tel autre. Ainsi, puisque nous appelons un jour, non-seulement le petit espace de temps que le soleil demeure sur notre horizon, et au moyen duqnel on distingue le jour de la nuit, mais encore le tour entier du soleil de l'orient à l'o-

rient, en sorte que, quand nous disons : Tant de jours se sont passés, nous renfermons dans ce nombre les nuits même que nous ne comptons point séparément; et qu'enfin le jour se compose du mouvement et du tour que fait le soleil depuis l'orient jusqu'à l'orient, je demande si le mouvement lui-même est le jour, ou si c'est le temps que dure le mouvement, ou si ce sont ces deux choses réunies. Si la première de ces choses était le jour, il y aurait donc un jour, quand même le soleil aurait parcouru cette carrière en un aussi petit espace que l'est celui d'une heure; si la seconde, il n'y aurait donc pas de jour, si, depuis un lever du soleil jusqu'à l'autre, cet astre ne mettait que l'intervalle d'une heure; mais il faudrait que le soleil, dans ce cas, fît vingt-quatre fois son tour dans l'espaee d'une de nos heures; et s'il faut les deux à la fois, il s'ensuit qu'un tour entier du soleil, qui ne durerait qu'une de nos heures, ne se pourrait pas appeler un jour, et que si le soleil demeurait immobile autant de temps qu'il emploie à faire son tour, cet espace de temps ne pourrait pas non plus s'appeler un jour.

Je ne cherche plus maintenant ce que c'est que l'on appelle jour, mais ce que c'est que le temps à l'aide duquel, mesurant le cours du soleil, nous dirions qu'il aurait fourni sa carrière en moitié moins de temps que de coutume, si, au lieu de la fournir en vingt-quatre heures, il lui arrivait de la fournir en douze. En comparant ces deux temps, nous dirions que l'un est double de l'autre, et celui-ci la moitié du premier, quand même il arriverait au soleil de mettre tantôt douze, tantôt vingt-quatre heures à fournir sa carrière depuis l'orient jusqu'à l'orient. Que personne donc ne vienne me dire : le temps, c'est le mouvement des corps célestes; car, lorsque, par l'ordre d'un serviteur de Dieu, « le soleil » s'arrêta [1] » pour donner le temps au peuple fidèle de terminer un combat dans lequel il avait remporté la victoire, le soleil était arrêté, mais le temps ne l'était pas. Ce combat se continua et finit dans l'espace de temps qui était nécessaire pour le terminer. Je conclus de tout cela que le temps

[1] Jos., x, 13.

n'est qu'une certaine durée : mais le conçois-je effectivement, ou si je m'imagine seulement le concevoir? C'est à vous à me l'apprendre, vous qui êtes la lumière et la vérité.

Chap. XXIV. — Est-ce avec le temps que nous mesurons les mouvements des corps.

M'ordonnez-vous, ô mon Dieu! de croire à celui qui me dit : Le temps, c'est le mouvement des corps? non, vous ne me l'ordonnez pas. J'entends très-bien qu'aucun corps ne peut se mouvoir que dans un temps donné, vous-même me le dites; mais je n'entends pas que le temps soit le mouvement lui-même : ce n'est pas vous qui me le dites. Quand un corps se meut, c'est par le temps que je mesure la durée de son mouvement depuis le commencement jusqu'à la fin. Si je ne l'ai point vu commencer, et qu'il continue à être en mouvement sans que je le voie s'arrêter, je ne puis le mesurer; seulement je puis apprécier le temps qui s'est écoulé depuis que j'ai commencé à le voir, jusqu'au moment où je ne l'ai plus vu. Si je l'ai vu longtemps, j'affirme seulement que ce temps a été long; je ne l'évalue pas, parce que, pour l'évaluer, il faudrait le comparer, comme nous faisons, en disant : Tel temps a été le double ou la moitié de tel autre, ou bien celui-ci a été égal à celui-là. Si nous pouvions remarquer, dans l'espace, le point d'où le corps (ou du moins ses parties, s'il tourne sur lui-même) commence et cesse de se mouvoir, nous pourrions dire en combien de temps ce corps, ou du moins telle partie de ce corps, aurait effectué sa révolution, depuis le lieu où son mouvement aurait commencé, jusqu'à celui où il aurait fini.

Ainsi, puisque le *mouvement* des corps est autre chose que ce que nous mesurons quand nous cherchons la *durée* de ce mouvement, qui ne voit maintenant laquelle de ces deux choses mérite de préférence le nom de temps? Car, quoique le mouvement du corps soit plus ou moins rapide, le temps est toujours le même; et quand ce corps demeure en repos, le temps nous sert aussi bien à mesurer son repos que son mouvement, et nous disons : Il a été en repos aussi long-

temps, plus longtemps, moins longtemps qu'il n'a été en mouvement ; ou bien le double, le triple de temps qu'il n'a été en mouvement, ou bien le double, le triple autant de temps, et ainsi plus ou moins, selon que nous l'avons mesuré ou que nous croyons l'avoir fait. Le mouvement des corps n'est donc pas le temps.

Chap. XXV. — Il s'adresse à Dieu.

Je viens donc, ô mon Dieu ! vous le confesser de nouveau : je ne sais pas ce que c'est que le temps. Mais pourtant, je vous le confesse aussi, je sais bien que tout ce que je dis ici, je le dis dans le temps ; qu'il y a déjà longtemps que je parle du temps ; et que cette durée n'est autre chose qu'une étendue de temps. Comment puis-je donc le savoir, puisque j'ignore ce que c'est que le temps ?..... Mais est-ce véritablement ignorance ? n'est-ce pas plutôt impuissance d'exprimer ce que je conçois ? Hélas ! misérable que je suis ! j'ignore même ce que j'ignore. Vous le voyez, ô mon Dieu ! le mensonge n'est point dans mon cœur, je parle comme je suis affecté. « Faites luire le flambeau qui m'éclaire, et illuminez » mes ténèbres[1]. »

Chap. XXVI. — Ce n'est point par le temps que nous pouvons mesurer le temps.

Seigneur, n'est-ce donc point la vérité que je fais entendre devant vous, quand je dis que je mesure le temps ? Oui, ô mon Dieu ! je le mesure ; et ce que je mesure, je ne le connais pas ; je mesure le mouvement d'un corps par le temps ; et le temps lui-même, ne puis-je le mesurer ? ou bien puis-je mesurer le mouvement d'un corps, apprécier combien il dure, combien ce corps met de temps à passer d'un point à un autre, si je ne mesurais pas aussi le temps dans lequel il fait ce mouvement ?

Comment donc mesurons-nous le temps ? Est-ce par un

[1] Ps. XVII. 29.

temps plus court que nous en mesurons un plus long, comme avec la longueur d'une coudée nous mesurons la longueur d'une poutre? Car c'est par cette opération à peu près semblable que nous mesurons le temps d'une syllabe longue par celui d'une brève, et que nous disons que la première est double de la seconde. Ainsi encore nous mesurons la longueur d'un poëme par le nombre de vers qui le composent, celle des vers par celle des pieds, celle des pieds par celle des syllabes, celle des longues par celle des brèves; et l'on ne mesure pas le nombre de pages, car s'il en était ainsi, on mesurerait les lieux et non le temps. Mais lorsque les paroles passent en les prononçant, nous disons que le poëme est long, parce qu'il est composé de tant de vers; que les vers sont longs, parce qu'ils se composent de tant de pieds; que les pieds sont longs, parce qu'ils renferment tant de syllabes; que la syllabe est longue, parce qu'elle dure le double d'une syllabe brève.

Toutefois, ce n'est pas encore là une mesure certaine et infaillible du temps : car il peut bien se faire que si l'on prononce lentement un vers court, on mette plus de temps à le prononcer qu'un autre qui serait plus long, et que l'on prononcerait avec plus de rapidité. On peut en dire autant, et du poëme, et du pied, et de la syllabe. Voilà ce qui me prouve, ce qui me démontre que le temps est une étendue : mais où se trouve cette étendue? je l'ignore, à moins qu'elle ne soit dans notre âme elle-même. Car, ô mon Seigneur et mon Dieu! qu'est-ce que je mesure quand je dis indéfiniment : Ce temps a été très-long; ou même définiment : Tel temps est double de tel autre? C'est bien le temps que je mesure, j'en suis certain; mais ce temps, ce n'est point le futur, puisqu'il n'est point encore; ce n'est point le présent, qui n'est qu'un point sans étendue; ce n'est point le passé, qui n'est plus. Qu'est-ce donc que je mesure? Est-ce le temps qui passe actuellement, et non le temps passé? C'est ce que je disais tout à l'heure.

Chap. XXVII. — Comment nous mesurons le temps.

Redouble d'ardeur, ô mon âme, redouble d'attention. Dieu est notre aide ; « c'est lui qui nous a faits, et nous ne nous » sommes pas faits nous-mêmes[1]. » Jette les yeux vers l'endroit où semble se lever l'aurore de la vérité ; figure-toi une voix corporelle : elle retentit, elle retentit encore, elle cesse. Voilà le silence ; et la voix a passé, et la voix n'est plus.... Elle était à venir avant de retentir, et l'on ne pouvait la mesurer, parce qu'elle n'était pas encore. On ne le peut pas non plus maintenant, parce qu'elle est passée et qu'elle n'est plus. On ne le pouvait donc que pendant qu'elle retentissait, parce qu'alors seulement elle *était*. Mais alors même elle n'avait rien de fixe ; elle venait et passait. Et n'est-ce pas pour cette raison-là même que l'on pouvait la mesurer, parce qu'en passant elle s'étendait dans un certain espace dans lequel on pouvait la mesurer, puisque le présent n'a aucune étendue ?

Si donc elle a pu être alors mesurée, figure-toi, ô mon âme! qu'une nouvelle voix se fait entendre : elle commence, elle retentit encore, elle se soutient avec un son continu et sans aucune interruption. Hâtons-nous de la mesurer pendant qu'elle retentit : car, dès qu'elle aura cessé, elle sera passée, elle ne sera plus ; on ne pourra plus la mesurer. Mesurons-la donc et apprécions sa durée. Mais elle retentit encore, et l'on ne peut la mesurer qu'en la prenant au moment où elle a commencé jusqu'à celui où elle a fini. Ainsi ce son, tant qu'il n'est pas terminé, ne saurait être mesuré. On ne peut dire ni combien il est long, ni combien il est court ; on ne peut affirmer ni qu'il est égal à un autre, ni qu'il en est la moitié ou le double, ni rien de semblable. Mais, d'un autre côté, quand il sera terminé, il ne sera plus : comment donc pourrons-nous le mesurer ?.... Et cependant nous mesurons le temps ; mais nous ne mesurons ni celui qui n'est pas encore, ni celui qui n'est plus, ni celui qui n'a au-

[1] Ps. xcix, 3.

cune étendue, ni celui qui n'est point encore terminé ; c'est-à-dire que nous ne mesurons ni le temps passé, ni le temps présent, ni le temps futur.... Et toutefois, je le répète, il est bien certain que nous mesurons le temps.

Ce vers latin, *Deus, creator omnium,* est composé de huit syllabes alternativement brèves et longues. Il y a donc quatre brèves : la première, la troisième, la cinquième et la septième. Elles sont simples par rapport aux quatre autres qui sont longues, savoir : la seconde, la quatrième, la sixième et la huitième, qui durent le double de temps. Je le sens en les prononçant; mon oreille me le dit, et il est évident pour tout le monde qu'elle ne me trompe pas. Autant que je puis être assuré d'une chose par le témoignage de mes sens, autant je suis certain que je mesure une syllabe longue par une brève, et que la première est le double de celle-ci. Mais puisqu'elles retentissent l'une après l'autre, comment puis-je saisir la brève ? comment puis-je l'appliquer, pour ainsi dire, à la longue, afin de découvrir que celle-ci est le double de l'autre, puisque la longue ne commence à retentir que quand la brève a cessé. La longue elle-même, je ne la mesure pas pendant qu'elle est présente, puisque je n'en saurai la durée que quand elle sera finie. Or, finir pour elle, c'est passer ; et passer, c'est n'être plus. Qu'est-ce donc que je mesure ? Où est la brève qui me sert de mesure ? où est la longue qu'il s'agit de mesurer ? Toutes les deux ont retenti, elles se sont envolées, elles ont passé, elles ne sont plus ; et cependant je les mesure, et avec toute la confiance que l'on peut avoir dans son propre sens, je dis hardiment que l'une n'est que moitié de l'autre, que celle-ci est double de celle-là ; ce qui ne s'entend que du temps, et ce que je ne puis dire que quand elles sont déjà passées et finies. Elles ne sont donc pas au fond ce que je mesure, puisqu'elles ne sont plus ; mais ce que je mesure est quelque chose qui est dans ma mémoire, et qui y demeure fortement empreint.

C'est en toi, ô mon âme ! que je mesure les temps : ne me tourmente point pour que je te dise comment cela se fait ; ne t'embarrasse point toi-même dans mille vaines imaginations. C'est en toi, oui, en toi-même que je mesure, non point les

choses passées qui ne sont plus, mais une impression, une trace que, par leur passage, elles ont laissée en toi, et qui y demeure après elle. Voilà ce que je mesure quand je mesure le temps; et par conséquent ou cette impression est le temps, ou bien ce n'est pas le temps que je mesure.

Mais quoi! lorsque nous mesurons les silences mêmes, et que nous disons: Tel silence a duré autant que tel son, notre pensée alors ne se porte-t-elle pas vers ce son comme s'il existait encore, afin de pouvoir comprendre quelque chose de l'intervalle du silence par le temps que le son aurait duré? Car, sans que notre voix retentisse, sans que notre bouche prononce rien, nous récitons en nous-mêmes des poëmes ou des vers; nous en concevons toutes les mesures et tous les rapports que les mots et les syllabes ont les uns à l'égard des autres, de même que si nous les prononcions à haute voix. Si quelqu'un veut soutenir en parlant le son de sa voix, et règle d'avance en lui-même combien de temps il veut le soutenir, il détermine dans le silence cet espace de temps, et, après l'avoir confié à la garde de sa mémoire, il se met à faire entendre ce son de voix, et ce son de voix retentit jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la longueur qu'il a déterminée en lui-même; ou, pour mieux dire, ce son s'est fait entendre et il se fera entendre. Il y a dans lui un passé et un futur; il s'est fait entendre, puisqu'il y en a déjà une partie de passée; il se fera entendre, puisqu'il en reste une autre partie. Ainsi il retentit, il passe, il s'achève, il se complète, jusqu'à ce que l'attention présente de notre esprit fasse que l'avenir devienne passé; et que le passé augmente à proportion que le futur diminue, jusqu'à ce que le futur étant épuisé, il n'y ait plus rien que le passé.

Chap. XXVIII. — C'est par l'esprit que nous mesurons le temps.

Mais comment le futur, qui n'est pas encore, peut-il diminuer et s'écouler? ou comment le passé, qui n'est plus, peut-il s'accroître, si ce n'est parce que dans l'âme, où tout cela se passe, trois choses se trouvent réunies, savoir, l'attente, l'attention et le souvenir? Ce qu'elle attend d'abord comme futur devient ensuite l'objet de son attention présente, pour

n'être plus enfin que l'objet de son souvenir comme passé. En effet, qui pourrait nier que les choses futures ne sont pas encore? Personne. Toutefois, l'attente de ces mêmes choses est dans notre esprit. De même qui pourrait soutenir que les choses passées sont encore existantes? Personne. Mais ce qui existe, c'est le souvenir qui en reste dans l'âme. Enfin, qui prétendrait prouver que le présent a de l'étendue, et nier qu'il soit un point indivisible? Personne. Mais ce qui lui donne en quelque sorte de l'étendue, ce qui fait qu'on peut en quelque façon le diviser, c'est l'attention de notre âme, qui continue de nous rendre présent ce qui ne l'est déjà plus. Ce n'est donc pas le temps à venir qui est long; mais un long temps à venir n'est autre chose qu'une longue attente de ce qui n'est pas encore. De même ce n'est pas le passé qui est long, c'est le souvenir qui en reste dans notre âme.

Je veux réciter un cantique que je sais de mémoire. Avant que je commence, mon attention s'étend à tout le cantique. Ai-je commencé, tout ce que j'en ai récité entre dans le passé et devient l'objet de mon souvenir. Alors l'action que je fais a comme deux parties: l'une est *souvenir* à l'égard de ce que j'ai déjà récité, l'autre est *attente* par rapport à ce qui me reste à dire. Mon *attention* pourtant ne laisse pas de demeurer toujours présente, et c'est devant elle que doit passer ce qui était futur pour devenir passé; et plus j'en dis, plus j'avance dans ce récit, plus aussi ce qui n'était que dans l'attente diminue, et plus ce qui était dans le souvenir s'étend, jusqu'à ce que tout ce qui est en attente soit épuisé, et que mon action, arrivée à son terme, n'existe plus que dans la mémoire. Ce qui se passe par rapport au cantique entier, on peut le dire aussi de chacune de ses plus petites parties, même de chacune de ses syllabes; on peut le dire d'une autre action plus étendue, dont ce cantique lui-même pourrait n'être qu'une partie; on peut le dire de toute la vie de l'homme, dont toutes les actions sont comme autant de parties; on peut le dire d'un siècle entier, puisque les générations des hommes, dont les unes remplacent les autres, n'en sont que de véritables parties.

Chap. XXIX. — De l'attention nécessaire pour s'unir à Dieu.

Et après tout, qu'est-ce que la vie de l'homme, sinon une dissipation perpétuelle de son esprit et de son cœur? Je ne l'ai moi-même que trop éprouvé; mais, Seigneur, « votre » miséricorde vaut mieux pour moi que mille vies [1]; » et votre main m'a recueilli par mon Sauveur Jésus-Christ, par ce même Fils de l'homme que vous avez établi médiateur entre vous qui êtes UN et nous qui sommes plusieurs, et qui sommes divisés encore en nous-mêmes par la multitude des objets auxquels nous nous laissons emporter. Vous m'avez donc recueilli, ô mon Dieu! mais c'est afin que je m'attache à mon tour à celui qui s'est emparé de moi; afin que, me détachant de ces jours de ma vie qui ne sont plus, je ne suive plus que vous seul, ô parfaite unité! que j'oublie toutes les choses passées, non pour me répandre sur les choses à venir, qui sont périssables comme elles, mais pour « tendre sans » cesse vers celles qui sont devant moi [2], » qui subsistent toujours; et celles-là, je tends vers elles, non par la dissipation de mes pensées, mais en les réunissant au contraire en un seul point, et marchant ainsi, sans me détourner, vers cette palme que je suis appelé à conquérir; dans ce lieu « où » j'entendrai la voix de vos louanges [3], » où je vous contemplerai dans votre joie ineffable qui ne commence et ne finit point.

Mais maintenant, Seigneur, « mes années se passent dans » les gémissements [4]. » Et vous, ô mon Père! vous qui êtes ma consolation, vous êtes éternel. Pour moi, je suis devenu par mon péché sujet aux vicissitudes des temps, dont l'ordre et le cours me sont inconnus. Mes pensées, qui sont comme les entrailles de mon âme, sont déchirées par ces mêmes vicissitudes qui se succèdent sans cesse et dans un tumulte qui ne me laisse point de repos, jusqu'à ce que, purifié par le feu de votre amour, je m'écoule tout entier dans votre sein.

[1] Ps. LXII, 4. — [2] Philipp., III, 13. — [3] Ps. XXV, 13. — [4] Ps. XXX, 11.

Chap. XXX. — Il montre de nouveau combien il est ridicule de demander ce que Dieu faisait avant la création du monde.

C'est alors, Seigneur, que je serai ferme et immuable en vous et en votre vérité : car elle est la forme qui m'a donné l'être et sur laquelle j'ai été modelé. Alors je ne souffrirai plus de ces importunes questions que font si souvent ces hommes qui, par une maladie, suite funeste du péché, ont plus de curiosité que d'intelligence, et qui me disent : « Que faisait Dieu avant de faire le ciel et la terre? Pourquoi lui est-il venu tout à coup à la pensée de faire quelque chose, tandis que jusque-là il n'avait jamais rien fait? »

Seigneur, faites-leur la grâce de bien penser à ce qu'ils disent, et de remarquer surtout qu'on ne saurait employer le mot *jamais* là où il n'y a point de temps. Dire que quelqu'un n'a jamais rien fait, n'est-ce pas comme si l'on disait, il n'a rien fait en aucun temps? Qu'ils comprennent donc qu'il n'aurait pu y avoir aucun temps si vous ne l'aviez créé, et qu'ils cessent de tenir un langage si rempli de vanité. Faites qu'ils s'attachent aussi « à la poursuite des objets qui » sont devant eux [1], » et qu'ils comprennent qu'étant le créateur éternel de tous les temps, vous devez être avant les temps; qu'aucuns temps ne peuvent vous être coéternels, ni aucune créature quelconque, quand même on en supposerait une qui serait élevée au-dessus des temps.

Chap. XXXI. — Différence entre les connaissances de Dieu et celles des hommes.

O mon Seigneur et mon Dieu! combien sont profonds les abîmes de vos secrets, et combien j'en ai été éloigné par les déplorables suites de mon péché! Seigneur, guérissez mes yeux, et faites que j'aie la joie de contempler votre lumière. Certes, s'il y avait un esprit qui fût rempli d'une si grande science et d'une telle connaissance de l'avenir, que toutes les

[1] Philipp., III, 13.

choses passées et futures lui fussent aussi présentes que me le sont à moi les paroles d'un psaume que je récite sans hésiter, rien ne serait plus digne d'admiration ni plus capable de nous jeter dans un profond étonnement : car il saurait tout ce qui s'est passé ; il aurait présents tous les siècles futurs, de même que quand je récite ce psaume, je sais tout ce que j'en ai déjà dit, depuis le commencement jusqu'à l'endroit où j'en suis, et tout ce qui m'en reste jusqu'à la fin. Mais qu'il s'en faut, ô Créateur suprême de l'univers! vous qui avez tiré du néant et les corps et les esprits, qu'il s'en faut que vous connaissiez le passé et le futur de cette manière encore si imparfaite! Vous les connaissez d'une manière qui nous est incomparablement plus cachée, et qui est en soi incomparablement plus merveilleuse ; car au lieu que l'esprit et l'imagination de celui qui récite ou qui entend réciter un psaume qu'il sait, éprouvent différents mouvements, et se partagent en quelque sorte par l'attente des versets qui restent encore à chanter et par le souvenir de ceux qui ont été chantés, rien de semblable ne se passe en vous, ô mon Dieu! qui êtes le souverain créateur de nos esprits, parce que vous êtes véritablement éternel, et que par conséquent nul changement ne saurait trouver place en vous.

Ainsi, de même que vous connaissez, dès le commencement, le ciel et la terre, sans que cette connaissance que vous en avez ait éprouvé la moindre vicissitude, de même vous avez, dès le commencement, fait le ciel et la terre, sans que dans votre action, il y ait eu aucune étendue. Que celui qui comprend ces choses vous rende gloire et confesse votre nom. O Dieu, que vous êtes élevé! Et cependant le cœur de l'homme humble est votre demeure. C'est vous qui relevez ceux qui sont dans la poussière ; et comme vous êtes le fondement de leur grandeur, rien ne peut la renverser.

LIVRE DOUZIÈME.

Chap. I. — De la difficulté qu'il y a de connaître la vérité.

O mon Dieu! que de pensées diverses naissent dans mon cœur, lorsqu'au sein de cette pauvreté à laquelle il est condamné durant cette vie, il entend retentir les paroles de votre sainte Ecriture! Telle est, Seigneur, la cause de cette stérile abondance de paroles qui sortent de ma bouche. L'homme, hélas! en emploie toujours, pour chercher la vérité, plus qu'il n'en faut pour la trouver. Il faut plus de temps pour demander que pour obtenir; et la main qui frappe à la porte a plus de peine que celle qui reçoit, quand la porte est ouverte. Nous avons vos promesses; et qui pourrait nous en ravir l'effet? « Si Dieu est pour nous, qui sera contre » nous[1]? » Vous nous l'avez dit : « Demandez, et vous re- » cevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous » ouvrira : car tous ceux qui demandent reçoivent, tous ceux » qui cherchent trouvent, et l'on ouvrira à celui qui frappe[2]. » Voilà vos promesses; et qui pourrait craindre d'être trompé, quand c'est la vérité même qui promet?

Chap. II. — Deux sortes de cieux.

Seigneur, ma langue confesse humblement, à la gloire de votre suprême majesté, que c'est vous qui avez fait le ciel et la terre; ce ciel que mes yeux contemplent, cette terre que foulent mes pieds, et d'où a été tirée celle dont mon corps a été formé. Vous avez fait tout cela. Mais où est donc ce ciel des cieux dont parle le psalmiste, quand il nous dit : « Le » ciel des cieux est au Seigneur; il a donné la terre aux en-

[1] Rom., VIII, 13. — [2] Matt., VII, 7.

» fants des hommes [1]? » Où est ce ciel que nous ne voyons pas, et en comparaison duquel est *terre* celui que nous voyons? Cet ensemble matériel qui frappe nos regards n'a pas une égale beauté dans toutes ses parties, surtout dans les plus basses, comme le monde que nous habitons; au lieu qu'en comparaison du ciel dont nous parle le prophète, le ciel qui est au-dessus de nous n'est lui-même, je le répète, que comme une terre. Ainsi l'on peut dire en toute vérité que ces deux grands corps, le ciel que nous voyons et la terre où nous sommes, ne sont que *terre* par rapport à cet autre ciel que je ne sais comment appeler, qui appartient au Seigneur, et non aux enfants des hommes.

Chap. III. — Des ténèbres répandues sur la surface de l'abîme.

« La terre était invisible et *informe* [2] (*a*), « et il y avait je ne sais quel profond abîme que n'éclairait aucune lumière, parce que ce chaos n'avait aucune beauté. Voilà pourquoi vous avez commandé à votre serviteur d'écrire « que les té» nèbres étaient sur la face de l'abîme [3]. » Les ténèbres, qu'est-ce autre chose que l'absence de la lumière? Si la lumière eût été alors, où aurait-elle pu être, sinon sur les objets, et les revêtant de ses clartés? Et puisque la lumière n'était pas, quand on nous dit que « les ténèbres étaient sur » l'abîme, » que nous dit-on, sinon qu'il n'y avait encore aucune lumière? Les ténèbres étaient donc répandues sur

[1] Ps., CXIII., 16. — [2] Gen., I, 2.

(a) Le mot *informe* sera pris dans ce chapitre et dans les suivants sous une acception particulière. Saint Augustin entend par *informe* une chose qui existe avec la privation de toute forme; au lieu que par le mot *informe* pris dans son acception ordinaire, on entend une chose qui n'a point de forme régulière, agréable, convenable. Une matière *informe*, dans la langue usuelle, est donc une matière avec une forme qui ne lui convient pas. Dans le sens que saint Augustin donne à ce mot, c'est une matière qui existe dans un certain état primitif, dans lequel elle est matière sans pourtant avoir de forme d'aucune espèce, ni bonne ni mauvaise; et il prouve avec beaucoup de sagacité que cet état primitif ne répugne point à la raison, quoique l'imagination ne puisse s'en faire une idée.

[3] Gen., I, 2.

l'abîme, parce que la lumière n'y était pas, de même que le silence est là où aucun son ne se fait entendre. Dire que le silence est quelque part, c'est donc comme si l'on disait qu'aucun bruit n'y retentit. N'est-ce pas vous, ô mon Dieu! qui enseignez cette vérité si simple à une âme qui vous cherche? n'est-ce pas vous qui lui apprenez qu'avant que vous eussiez donné une forme à cette matière qui n'en avait pas, et séparé ses parties dans l'ordre où il vous a plu de les mettre, il n'y avait rien encore, ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit? Ce n'était pourtant plus le néant : c'était je ne sais quelle masse informe et sans beauté.

Chap. IV. — De la matière primitive.

Cette masse, ce chaos, comment l'appeler? comment en faire comprendre l'idée à des esprits simples et grossiers, si on ne l'eût désignée par quelque dénomination connue et familière? Or où trouver dans toutes les parties de l'univers quelque chose qui ait plus d'affinité avec l'absence entière de toute forme, de toute régularité, que la *terre* et l'*abîme*? Car la terre et l'abîme, placés au dernier degré des créatures, n'ont rien de comparable en beauté avec ces autres objets de la création qui sont au-dessus d'eux, et qui remplissent l'immensité de leurs lumières. Pourquoi donc refuserais-je d'admettre que l'Écriture, s'accommodant à la faiblesse des hommes, a eu raison d'appeler *terre invisible et informe* cette matière informe, que vous aviez d'abord créée dans l'absence complète de toute beauté, pour vous en servir ensuite à former le monde, ce tout si beau et si admirable?

Chap. V. — Quelle était cette matière.

Quand, par la pensée, nous entreprenons de soumettre en quelque sorte cette matière première à l'examen de nos sens, que nous disons intérieurement : « Ce ne saurait être une » forme intelligible et spirituelle, telle que la vie, telle que » la justice, puisque c'est de cette matière que les corps » ont été formés; ce n'est pas non plus une chose qui

» tombe sous nos sens, puisque nos sens ne peuvent rien » apercevoir ni rien remarquer dans ce qui est invisible et » informe ; » quand, dis-je, notre esprit cherche ainsi à expliquer ce que pouvait être cette matière primitive, persuadons-nous bien qu'on ne parvient à la connaître, qu'en l'ignorant, et soumettons-nous à ignorer ce qu'elle est, même en la connaissant.

Chap. VI. — Erreur des Manichéens sur la matière première.

Pour moi, Seigneur, il faut que ma plume et ma langue confesse ici tout ce que vous m'avez appris au sujet de cette matière primitive, j'avoue que, l'entendant nommer autrefois par des personnes qui en parlaient sans y rien comprendre, et n'y comprenant rien moi-même, je me la représentais sous une infinité de formes diverses ; et c'est pourquoi je ne me la représentais point du tout. Mon esprit, bouleversant l'ordre de la nature, roulait en lui-même mille formes hideuses, horribles et confuses : mais après tout, c'étaient des formes, et si je continuais à nommer cette matière *informe,* ce n'était pas qu'elle manquât véritablement de formes à mes yeux, mais parce que les formes qu'elle avait étaient bizarres et monstrueuses, telles, en un mot, que si quelque chose de semblable se fût présenté à mes yeux, tout mon être en aurait eu de l'horreur, et, faible comme il est, en eût été troublé. Ainsi ce que je me figurais n'était informe que par la comparaison que j'en faisais avec des choses douées de formes plus agréables, et non par la privation absolue de toute forme. Cependant la vraie lumière me démontrait bien que, pour concevoir une chose entièrement informe, je devais la dépouiller, par la pensée, de tout ce qui m'arrêtait, c'est qu'il m'était plus facile de juger qu'une chose matérielle, sans forme, était impossible, que d'en concevoir une qui fût en quelque sorte intermédiaire entre le néant et une matière formée ; qui eût l'être sans avoir de forme, et qui, étant informe, fût si voisine du néant, sans pourtant se confondre avec lui.

Mais, enfin, mon intelligence cessa d'interroger à ce sujet

mon imagination, cette faculté mobile qui ne peut se représenter les objets matériels qu'avec des formes, et qui change ces formes, les varie, et les combine à son gré. Je considérai alors de plus près les corps eux-mêmes ; je remontai, par mes réflexions, à la source de cette *mutabilité* que je remarque en eux, à l'aide de laquelle ils cessent d'être ce qu'ils étaient, et deviennent ce qu'ils n'étaient pas; je commençai à soupçonner que ce passage d'une forme à l'autre, se faisait par je ne sais quoi d'informe, qui cependant n'était pas absolument le néant : mais il ne me suffisait pas de soupçonner, je voulais comprendre.

Maintenant, ô mon Dieu ! si ma plume ou ma langue entreprenait de raconter toutes les difficultés que vous m'avez aplanies au sujet d'une question si obscure, qui de mes lecteurs ou de mes auditeurs pourrait me comprendre? Mon cœur ne laissera pas néanmoins de vous glorifier comme il le doit, et de chanter en votre honneur, un cantique de louanges, pour vous remercier des choses que vous lui avez révélées, quoique ma bouche ne puisse trouver des termes pour les exprimer.

Il est donc vrai que la *mutabilité* des corps les rend susceptibles de recevoir toutes les formes. Et cette mutabilité, qu'est-elle? Est-ce un esprit? est-ce un corps? est-ce une combinaison de l'un et l'autre? Certes, si l'on pouvait dire d'une chose qu'elle est un mélange du néant et de l'être, je le dirais de cette mutabilité. Et pourtant il fallait bien qu'elle eût un être quelconque, qu'elle fût d'une manière ou d'une autre avant toute forme, pour que la matière fût susceptible de recevoir des formes visibles et si bien ordonnées.

Chap. VII. — Dieu a créé le ciel (c'est-à-dire les substances célestes), avant la terre (c'est-à-dire cette matière primitive).

Or de quelque manière qu'existât cette matière primitive d'où avait-elle pu tirer son origine, si ce n'est de vous, ô mon Dieu ! de qui tout ce qui est tient tout ce qu'il est, quoique chaque être soit d'autant plus éloigné de vous qu'il a

moins de ressemblance avec vous? car cet éloignement n'est point dans la distance des lieux. Ainsi, ô mon Dieu! vous qui êtes en tous lieux le même, qui n'êtes point d'une façon ici et d'une autre là, autre chose là que vous n'êtes ici; vous qui êtes toujours le même, et encore le même; Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu tout puissant; ô grand Dieu! c'est dans celui qui est le PRINCIPE et qui vient de vous, c'est dans votre SAGESSE qui est née de votre substance, que vous avez créé quelque chose; et ce quelque chose vous l'avez fait de *rien*.

Vous avez fait le ciel et la terre, non en les tirant de vous, car alors ils seraient égaux à votre Fils unique, et par conséquent égaux à vous-même; et il est évident en même temps que rien de ce qui n'est pas sorti de vous ne saurait être égal à vous. Or il n'existait hors de vous, ô Dieu un dans votre trinité, *trine* dans votre unité; il n'existait, dis-je, rien dont vous eussiez pu les former. C'est donc de *rien* que vous avez fait le ciel et la terre, le ciel qui est quelque chose de grand et d'élevé, la terre qui n'est presque rien, parce que, bon et tout puissant comme vous êtes, il est en vous de pouvoir produire des biens de toutes sortes, les cieux dans le plus haut degré, la terre dans le plus bas. Vous étiez. Il n'y avait rien d'où vous puissiez les tirer; et ces deux choses sont si différentes l'une de l'autre, ô mon Dieu! que l'une est presque vous-même, et l'autre presque le néant; que l'une n'a que vous au-dessus d'elle, et l'autre que le néant au-dessous.

Chap. VIII. — Tout le reste a été tiré de cette matière primitive, tirée elle-même du néant.

Mais, ô mon Dieu! ce ciel des cieux, vous vous l'êtes réservé. Quant à cette terre que vous avez donnée aux enfants des hommes, cette terre que nous voyons, que nous touchons, elle n'était alors ni telle que nous la voyons, ni telle que nous la touchons: elle était invisible, informe, sans harmonie, sans ensemble. « Les ténèbres étant répandues sur la face » de l'abîme[1], » c'est-à-dire qu'il n'y avait aucune lumière

[1] Gen., I, 2.

sur cet abîme, et que ces ténèbres étaient beaucoup plus épaisses que celles qui règnent maintenant dans les plus noires profondeurs de l'abîme. Car aujourd'hui cet abîme, formé de cet immense amas d'eaux qui sont visibles à nos yeux, a, jusque dans ses retraites les plus profondes, le degré de lumière qui convient à sa nature ; et cette lumière est sensible aux poissons ; elle est sensible à tous les êtres vivants qui rampent au fond de ses cavernes. Mais alors tout ce que l'Écriture appelle *abîme* n'était encore presque que le néant, puisqu'il était sans forme. Déjà cependant il n'était plus tout à fait néant, puisqu'il était susceptible de recevoir des formes, ô mon Dieu ! et que c'est de cette matière informe que vous avez formé le monde. Tirée naguère du néant, cette matière n'était presque pas différente du néant ; et cependant c'est d'elle que vous avez fait jaillir, par votre puissance, ce grand, ce magnifique ouvrage, livré à l'éternelle admiration des enfants des hommes.

Quoi de plus admirable, en effet, que ce ciel matériel et visible que vous avez créé le second jour, après avoir créé la lumière, et que vous avez établi comme firmament entre les eaux de la terre et les eaux du ciel ? Vous avez dit : « Qu'il » soit, et il a été[1]. » C'est lui que vous avez appelé le ciel ; mais il n'est que le ciel de notre terre et de la mer au milieu de laquelle la terre est placée ; et cette mer ainsi que cette terre ne furent créées que le troisième jour, quand vous donnâtes une forme visible à cette matière informe que vous aviez créée avant tous les jours. Il y avait bien aussi un ciel que vous aviez fait avant tous les jours, mais c'était le *ciel* de notre ciel ; et c'est de lui qu'il est parlé en premier lieu dans ces paroles : « Dans le *principe*, Dieu fit le ciel et la terre. » Quant à la terre, que vous aviez créée, ce n'était qu'une matière informe, puisqu'elle était invisible et sans ordre, et que les ténèbres planaient sur l'abîme. C'est de cette terre invisible, désordonnée, c'est de cette matière informe, c'est de ce *presque rien*, que vous méditiez dès lors de créer tous les objets divers, au moyen desquels subsiste ce monde si sujet

[1] Gen., I, 6.

aux changements, comme s'il ne subsistait pas ; ce monde dans lequel la mutabilité commence à paraître ; ce monde où les temps peuvent être aperçus et calculés, parce qu'ils naissent des changements mêmes opérés dans les choses, qui perdant sans cesse leurs formes pour en prendre de nouvelles, et qui toutes ont été tirées de cette matière primitive dont nous avons parlé.

Chap. IX. — Pourquoi Moïse parle de la création du ciel et de la terre, avant d'avoir parlé du jour.

Voilà pourquoi, ô mon Dieu ! l'Esprit qui instruisit Moïse votre serviteur, en nous apprenant que vous avez créé dans le principe le ciel et la terre, ne nous parle ni de temps ni de jours. Ce ciel des cieux dont il nous est parlé, et que vous fîtes dès le commencement, est une créature *intelligente,* quoiqu'elle ne vous soit pas coéternelle, ô Trinité ! et cependant elle participe en quelque manière à votre éternité, parce que, devenue fixe et immuable dans le bien par les ineffables douceurs qu'elle trouve dans la contemplation de vos perfections divines, elle a comme cessé d'être sujette au temps en perdant sa mutabilité ; et qu'attachée irrévocablement à vous par des liens indissolubles, depuis qu'elle a été créée, elle est élevée au-dessus de toutes les vicissitudes, de tous les changements. L'Écriture n'a pas non plus compté entre ceux de vos ouvrages qu'elle distingue par l'ordre des jours où ils ont été créés, cet état de la terre invisible et sans forme. Car là où il n'y a point de forme, il n'y a pas non plus d'ordre : rien n'arrive, rien ne passe ; et là où il n'y a rien, ni ordre ni succession, il n'y a point de jours, il n'y a point de temps dont on puisse mesurer les intervalles.

Chap. X. — Il prie Dieu de lui faire connaître la vérité.

O vérité, lumière de mon cœur, que ce soit vous, et non pas mes ténèbres, qui me parle. Je me suis laissé emporter au torrent de ces choses qui passent, et mon intelligence en a été obscurcie ; mais cela même m'a conduit à vous aimer.

Je me suis égaré ; mais, dans mon égarement, je me suis souvenu de vous. J'ai entendu dans le lointain votre voix qui me rappelait, et à peine l'ai-je entendue, à cause du bruit que mes péchés faisaient dans mon cœur. Maintenant voilà que je reviens à votre source vivifiante, hors d'haleine et dévoré d'une soif brûlante. Que personne ne m'en repousse, Seigneur; je boirai et j'aurai la vie : car ce n'est pas moi qui suis ma vie. Quand je vivais mal, j'ai été une mort pour moi-même. Ce n'est qu'en vous seul que je puis revivre. Parlez-moi, instruisez-moi. Je crois à vos saintes Écritures; mais les mystères que couvrent leurs paroles sont bien profonds.

Chap. XI. — Diverses vérités que Dieu lui a déjà fait connaître.

Déjà, ô mon Dieu! vous avez fait retentir à l'oreille intérieure de mon âme votre voix puissante, et vous m'avez appris « que vous seul êtes éternel, que vous avez l'immorta- » lité[1] ; que vous ne changez jamais, ni par aucune forme nouvelle, ni par aucun mouvement; que le temps nefait point varier votre volonté, parce qu'une volonté qui cesserait d'être ce qu'elle était, et deviendrait ce qu'elle n'était pas, ne serait point immortelle.

Voilà, ô mon Dieu! ce qui me semble clair et évident en votre présence : faites, je vous prie, que je le trouve tel de plus en plus, et qu'à l'ombre de vos ailes je demeure humblement fixé dans la révélation que vous m'en avez faite. Vous m'avez dit encore (et les oreilles de mon âme ont entendu votre voix), vous m'avez dit que c'est vous qui avez fait toutes les natures, toutes les substances, qui, sans être ce que vous êtes, sont néanmoins quelque chose; qu'il n'y a rien que vous n'ayez fait, si ce n'est ce qui en soi-même n'est qu'un pur néant, c'est-à-dire ce mouvement de notre volonté qui nous éloigne de vous, de vous, l'ÊTRE par essence, pour nous porter vers ce qui est moins que vous, parce que ce mouvement est *péché* et défaillance. Vous m'avez dit aussi

[1] Tim., VI, 16.

que nul péché ne saurait vous nuire ni troubler l'ordre de vos desseins suprêmes, soit dans les plus élevées, soit dans les plus basses de vos créatures. Tout cela, Seigneur, est évident pour moi en votre présence : faites, je vous en supplie, qu'il me le devienne sans cesse de plus en plus, et que, sous vos ailes, je demeure avec humilité dans la croyance que vous m'en donnez.

Vous m'avez dit encore, et toujours avec la même force, que cette *créature*-là même ne vous est point coéternelle, qui n'a d'autre volonté que la vôtre; qui, s'enivrant sans cesse de nouvelles délices dans l'union chaste et ineffable qu'elle a contractée avec vous, ne ressent plus jamais, ni en aucun lieu, les suites de la mutabilité inhérente à sa nature; et qui, jouissant toujours de votre présence, unique objet de son amour, sans avenir qui soit l'objet de ses vœux, sans passé dont le souvenir occupe sa pensée, n'est plus soumise ni aux vicissitudes ni aux variations des temps. O mille fois heureuse, si elle existe, une semblable créature, de s'être ainsi attachée à votre éternelle félicité! quelle est heureuse de vous posséder sans cesse au-dedans d'elle-même d'être sans cesse éclairée de votre lumière! Je ne vois rien nulle part qui mérite mieux, selon moi, d'être appelé « *le ciel des cieux* » qui appartient au Seigneur [1], » que de semblables créatures qui sont la demeure où vous habitez, qui s'enivrent de vos délices, sans qu'aucun penchant les en détourne jamais vers ce qui n'est pas vous; pures intelligences que les liens d'une paix divine rassemblent dans une parfaite unité, dignes citoyens de votre cité sainte qui est dans les cieux, ou plutôt qui est élevée au-dessus de tous les cieux.

C'est par là, Seigneur, qu'une âme peut juger combien, dans son malheureux pèlerinage, elle est éloignée de vous, pourvu toutefois qu'elle commence à sentir la soif de vous posséder, que « ses larmes soient devenues son pain de tous » les jours [2], » tandis qu'on lui demande à chaque instant, *Où est ton Dieu?* et « qu'elle ne vous demande qu'une seule » chose, la grâce de demeurer dans votre maison *tous les*

[1] Ps. CXIII, 16. — [2] Ps. XLI, 3.

» *jours* de sa vie [1]. » Sa vie, ô mon Dieu! quelle est-elle, si ce n'est vous? et quels sont vos jours, sinon ceux de votre éternité, qui, de même que vos années, ne connaissent point de fin, parce que vous êtes immuable et toujours le même?

Ainsi donc que l'âme qui en est capable comprenne par là combien votre éternité s'étend au-delà des temps, puisque votre *maison* même, c'est-à-dire cette nature intelligente qui ne s'est jamais éloignée de vous, à force de s'unir, de s'attacher, de s'identifier en quelque sorte à vous, bien qu'elle ne vous soit point coéternelle, se trouve entièrement affranchie des vicissitudes du temps. Voilà encore, Seigneur, ce qui m'est démontré en votre présence : faites qu'il me le devienne tous les jours de plus en plus, et que, sous l'ombre de vos ailes, je demeure humblement et à jamais fixé dans cette connaissance que vous m'en avez donnée.

Mais, d'un autre côté, ô mon Dieu! j'aperçois je ne sais quoi d'*informe* dans ces changements qu'éprouvent les choses d'ici-bas, qui sont les dernières et les plus viles de vos créatures. Et qui oserait dire, à moins que de s'égarer dans les vaines pensées de son cœur, et de se faire le jouet des vains fantômes de son imagination, qui oserait dire que, si les objets étaient parvenus par degrés à n'avoir plus aucune forme, s'il n'en restait plus que cette matière nue et *informe* qui sert de sujet aux changements des objets corporels lorsqu'ils passent d'une forme à l'autre, il en resterait encore assez pour rendre sensibles les vicissitudes du temps? Cela ne se pourrait en aucune manière, parce que, sans variation dans les mouvements, il n'y a point de temps, et qu'il n'y a point de variation là où il n'y a point de forme.

Chap. XII. — Des créatures qui sont ou ne sont pas sujettes au temps.

Après avoir considéré toutes ces choses autant que vous m'avez fait la grâce de le pouvoir, autant que vous m'avez excité à vous en demander l'intelligence, et qu'il vous a plu de me l'accorder, lorsque je vous l'ai demandée, je trouve

[1] Ps. XXVI, 4.

deux choses que vous avez faites sans les assujettir au temps, bien que ni l'une ni l'autre ne vous soit coéternelle : l'une si excellente et si parfaite, que, quoiqu'elle soit muable de sa nature, elle ne change pourtant jamais, parce que, sans cesser un instant de vous contempler, sans éprouver un seul moment d'altération, elle jouit pour jamais de votre éternité et de votre immutabilité; l'autre si voisine du néant et si informe, qu'elle n'avait pas même assez d'*être* pour éprouver un changement, en quittant une forme pour une autre, le repos pour le mouvement, ni par conséquent pour être soumise à l'empire du temps. Mais vous ne l'avez point laissée dans ce premier état.

Vous avez donc fait dans le commencement, et avant qu'il y eût aucun jour, le ciel et la terre, qui sont ces deux choses dont je viens de parler. « Or la terre, nous dit l'Écriture, » était invisible et informe, et les ténèbres planaient sur » l'abîme [1]. » Ainsi nous est insinué peu à peu, et comme par degrés, cet état d'un être qui est matière et qui pourtant n'a pas de forme, afin que cette idée s'empare insensiblement de l'esprit de ceux qui ne croient pas possible qu'un être matériel soit *informe* sans cesser d'être, et qui refusent de croire cet état dépourvu de forme dans la matière primitive dont Dieu devait se servir pour faire un autre ciel, une terre visible dont les parties seraient en harmonie entre elles, des cieux semblables au plus pur cristal, et tout ce qui fut ensuite créé dans le monde; non plus avant les jours, mais pendant les six jours de la création, parce que toutes ces choses sont de leur nature sujettes aux vicissitudes des temps, à cause des changements réglés de leurs formes et de leurs mouvements.

Chap. XIII. — Des créatures spirituelles et de la matière informe.

Lorsque je vois, ô mon Dieu! que votre Écriture me dit : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la » terre était invisible et informe, et les ténèbres étaient ré- » pandues sur la face de l'abîme [2]; » sans que nulle part il

[1] Gen., I, 2. — [2] Gen., I, 1, 2.

soit dit *quel jour* vous les avez créés, cela me porte à croire que, par ce ciel, je dois entendre *le ciel des cieux*, le ciel intellectuel, où les pures intelligences ont la connaissance de toutes choses en même temps, et non par parties, « non » par énigme, non comme dans un miroir [1]; » mais d'une manière parfaite, d'une vision claire, et comme face à face; non tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, mais toujours de même, comme nous l'avons dit, sans aucune vicissitude de temps. Pareillement cette terre invisible et informe ne pouvait pas non plus être sujette à ces mêmes vicissitudes, puisqu'il aurait fallu pour cela qu'elle fût tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, ce qui ne se pouvait, parce que ce qui est informe ne saurait être changeant et varié dans ses formes. C'est donc à cause de ces deux choses, dont l'une reçut dès l'origine une forme, et l'autre en fut entièrement privée; dont l'une est le ciel, mais le ciel des cieux, et l'autre la terre, mais la terre encore *invisible* et *informe*; c'est, dis-je, à cause de ces deux choses que l'Écriture nous dit, sans nous parler de *jours* : « Au commencement, Dieu fit le » ciel et la terre : » car elle ajoute aussitôt de quelle terre elle entend parler. Et comme, d'un autre côté, elle nous parle au second jour « de la création d'un firmament [2], » qui fut appelé ciel, elle nous indique assez que c'est d'un *autre ciel* qu'elle nous a parlé, quand elle n'a point fait mention de *jours*.

Chap. XIV. — De la profondeur des saintes Écritures.

Que la profondeur de vos Écritures, ô mon Dieu, est admirable! Elles nous présentent d'abord une surface agréable qui nous attire, petits enfants que nous sommes: mais quelle profondeur, ô mon Dieu! quelle immense profondeur! Mon œil ne la sonde qu'avec effroi et tremblement; mais cet effroi est respect, et ce tremblement est amour. Je hais de toutes les forces de mon âme ceux qui les haïssent [3]. Oh! si vous vouliez les percer « de votre épée à deux tranchants [4], » que

[1] I. Cor., XIII, 12. — [2] Gen., I. — [3] Les Manichéens. — [4] Heb., IV, 12.

j'aimerais à les voir ainsi mourir à eux-mêmes, afin de vivre pour vous!

Toutefois il en est d'autres qui, bien loin de rien blâmer dans la Genèse, font au contraire profession à son égard du plus profond respect. Seulement voici ce qu'ils disent: « L'Esprit de Dieu, qui a écrit toutes ces choses par la main de Moïse, son serviteur, n'a pas voulu que nous prissions ses paroles dans le sens que vous leur donnez, mais dans celui que nous leur donnons nous-mêmes. » Eh bien! je vous prends pour arbitre, ô vous qui êtes leur Dieu et le mien, et voici ce que je leur réponds.

Chap. XV. — Diverses vérités constantes, quel que soit le sens que l'on donne aux premières paroles de la Genèse.

Accuserez-vous de fausseté tout ce que la vérité elle-même a fait entendre à l'oreille intérieure de mon âme, tout ce que sa voix puissante m'a révélé sur l'éternité du Créateur, m'apprenant que sa nature n'est point soumise aux vicissitudes des temps, et que sa volonté n'est point séparée de sa substance? d'où il résulte qu'il ne veut pas d'abord une chose, ensuite une autre; mais qu'il veut, par un seul et même acte de sa volonté, et pour toujours, tout ce qu'il veut, qu'il ne lui arrive point de vouloir ce qu'il ne voulait pas, ou de ne plus vouloir ce qu'il voulait; ou de vouloir tantôt une chose, tantôt une autre. Une telle volonté serait une volonté changeante, et rien de ce qui change ne peut être éternel. Or notre Dieu est le Dieu de l'éternité.

J'en dis autant de cette autre vérité qui s'est fait entendre à l'oreille intérieure de mon âme, savoir : que l'attente des choses à venir devient une vision immédiate lorsqu'elles sont présentes, et que cette vue immédiate n'est plus que mémoire, souvenir, quand elles sont passées. Or toute connaissance, ainsi sujette au changement, est muable; rien de ce qui est *muable* n'est éternel. Or notre Dieu est le Dieu de l'éternité. Je rassemble ces vérités, je les réunis ensemble, et je trouve que mon Dieu, qui est éternel, n'a pu produire les créatures par une volonté survenue tout à coup en lui; et

que dans sa science il n'y a rien de passager, rien qui subisse la loi du temps.

Que direz-vous à cela, vous qui combattez ce sens que je donne aux paroles de l'Écriture? Ces choses sont-elles fausses? Non, disent-ils. Quoi donc? Est-il faux que toute nature ayant une forme, ou toute matière susceptible d'en recevoir une, ne peut recevoir l'être que de celui qui est souverainement bon, parce qu'il *est* souverainement? Nous n'attaquons point non plus cela, disent-ils. Quoi donc encore un coup? Ce que vous niez, serait-ce donc ce que j'ai dit de l'existence de certaines créatures si sublimes, et si intimement unies par les liens d'un amour aussi chaste qu'il est ineffable au vrai Dieu, au Dieu vraiment éternel, qu'encore qu'elles ne lui soient point coéternelles, elles ne se séparent jamais de lui pour tomber dans le cours du temps et être entraînées par ses vicissitudes, mais qu'elles le contemplent sans cesse, et demeurent sans cesse dans le repos de cette heureuse et parfaite contemplation?

Car, ô mon Dieu! dès qu'une âme vous aime autant que vous lui commandez de vous aimer, vous vous montrez à elle et vous lui suffisez; et c'est ce qui fait qu'elle ne se détourne jamais de vous, pas même pour se retourner vers elle. Voilà quelle est la véritable *maison* de Dieu: elle n'est point composée d'un assemblage de matières prises, soit dans le ciel, soit sur la terre; c'est une maison toute spirituelle qui partage votre éternité, parce que, toujours pure et sans tache, elle demeure à jamais ce qu'elle est. Vous l'avez fondée vous-même pour les siècles des siècles, vous avez ordonné qu'elle fût ainsi, et « votre parole ne passera pas [1]. » Cependant, ô mon Dieu! elle ne vous est point coéternelle, parce qu'elle a eu un commencement et qu'elle a été créée. Il est vrai que nous ne trouvons point de temps avant elle. Il est dit que « la sagesse a été créée la première de toutes les créatures [2]: » non pas, ô mon Dieu! cette sagesse dont vous êtes le père, qui vous est parfaitement égale et coéternelle, par qui toutes choses ont été créées, et qui est le *principe* dans

[1] Ps. CXLVIII, 6. — [2] Eccli., I, 4.

lequel il est dit que vous avez fait le ciel et la terre; mais cette sagesse, qui est une *créature,* c'est-à-dire les substances intelligentes qui, par la contemplation de votre lumière, sont elles-mêmes devenues lumières. Ces substances spirituelles peuvent être aussi appelées *sagesse,* quoiqu'elles aient été créées; mais autant il y a de distance entre la lumière qui éclaire et celle qui est éclairée, autant il y en a entre la sagesse qui crée et celle qui est créature, comme entre la justice qui justifie et celle qui est un effet de la justification : car nous avons aussi été appelés votre justice, quand un de vos serviteurs a dit : « Afin que nous devenions la justice de Dieu » en lui[1]. » Il y a donc une sagesse qui a été créée avant tout le reste, et ce sont ces substances raisonnables et intelligentes qui composent votre ville sainte, cette cité céleste qui est notre mère, qui est libre et éternelle, et qui est dans les cieux : et dans quels cieux, sinon dans le ciel des cieux qui vous loue, dans ce ciel des cieux qui est au Seigneur?

Mais encore que nous ne trouvions point de temps qui ait précédé cette sagesse, puisque, étant la première de toutes les créatures, elle précède le temps qui lui-même a été créé, cependant avant elle est l'éternité du Créateur : car, bien qu'il ne l'ait pas créée dans le temps, puisque le temps n'existait point encore, c'est en lui qu'est le principe de son existence. Elle procède donc tellement de vous, ô mon Dieu! qu'elle est quelque chose de très-différent de vous, et non pas vous : car encore que nous ne trouvions aucun temps ni avant elle ni en elle, à cause de cette faculté qu'elle a reçue de contempler sans cesse votre face, et de n'en jamais détourner ses regards, ce qui la rend par le fait inaccessible à tout changement, elle a néanmoins dans le fond de sa nature un principe de mutabilité qui la livrerait à d'épaisses ténèbres ou à un funeste refroidissement, si son amour immense, l'unissant fortement à vous, n'était comme un midi perpétuel qui reçoit de vous toute sa chaleur et toute sa lumière.

O maison étincelante de beauté et de lumière! « que j'aime » votre beauté et le lieu où habite la gloire de mon Dieu[2], »

[1] II. Cor., v, 21. — [2] Ps. xxv, 8.

qui est tout ensemble et l'ouvrier qui l'a bâtie et le maître qui l'habite! Du lieu de mon pèlerinage, mes soupirs s'élèvent vers vous; je conjure celui qui vous a faite de me posséder moi-même en vous, puisqu'il est aussi mon créateur. « Je me suis égaré comme une brebis perdue[1]; » mais j'espère que mon pasteur, qui est celui-là même qui vous a bâtie, me reportera, sur ses épaules[2] dans vos célestes parvis.

Que dites-vous maintenant, vous à qui je parlais, et qui me contredisiez, vous qui toutefois reconnaissez en Moïse un pieux serviteur de Dieu, et dans ses livres les oracles du Saint-Esprit? N'est-ce point là véritablement la maison du Seigneur, non pas à la vérité une maison coéternelle avec lui, mais du moins éternelle autant que sa nature permet qu'elle le soit, cette maison qui est dans les cieux, là où vos pensées cherchent en vain les vicissitudes d'un temps que vous n'y trouverez jamais? Une créature dont tout le bonheur est d'être toujours unie avec Dieu, est, par cela seul, élevée au-dessus de toute idée d'étendue, de succession, et même de durée et de temps.

Tout cela est encore vrai, disent-ils. Qu'est-ce donc, dans toutes les vérités que mon âme a proclamées, lorsqu'elle entendait intérieurement la voix de Dieu qui l'instruisait, qu'est-ce donc qu'ils accusent de fausseté? C'est peut-être ce que j'ai dit de la matière, qu'elle était *informe,* qu'il n'y avait dans elle aucun ordre, précisément parce qu'elle était informe; que, parce qu'il n'y avait aucun ordre en elle, il ne pouvait non plus y avoir de vicissitudes ni de temps; et que cependant cette matière, qui d'un côté était presque un néant, de l'autre, cependant, en tant qu'elle n'était pas tout à fait un néant, devait avoir reçu ce qu'elle avait d'existence de celui qui a donné l'existence à tout ce qui est, quel que soit le degré d'être qu'il puisse avoir. Ce n'est pas là non plus, disent-ils, ce que nous contestons.

[1] Ps. CXVIII, 176. — [2] Luc, XV, 5.

Chap. XVI. — Contre ceux qui contestent les vérités claires.

Maintenant, ô mon Dieu! je veux m'entretenir un instant en votre présence avec ceux qui reconnaissent que tout ce que votre vérité m'a appris dans le fond de mon âme est véritable. Pour ceux qui le nient, qu'ils crient tant qu'ils voudront, qu'ils s'étourdissent eux-mêmes, je tâcherai de leur persuader de rentrer dans le calme, et de préparer ainsi dans leur cœur une entrée à votre parole. S'ils s'y refusent, s'ils me repoussent, du moins, je vous en conjure, ô mon Dieu! « ne gardez point le silence avec moi[1]; » parlez-moi; dites-moi la vérité au fond de mon cœur: vous êtes le seul qui parliez de la sorte. Et, quant à ceux-là, je les laisserai au-dehors souffler par terre de toutes leurs forces, et exciter des tourbillons de poussière qui les aveuglent; je me renfermerai dans le lieu de ma retraite; je chanterai à votre gloire des hymnes d'amour; j'y gémirai « d'un gémis- » sement ineffable[2] » sur les misères de mon pèlerinage, portant tous mes souvenirs et toutes mes affections vers la celeste Jérusalem, vers cette Jérusalem qui est ma patrie, « qui est ma mère[3]; » vers vous qui êtes son roi, sa lumière, son père, son protecteur, ses chastes et immuables délices, sa joie parfaite, son bonheur ineffable, enfin qui êtes tout pour elle, parce que vous êtes le seul vrai et souverain bien; et je ne cesserai point de chanter et de gémir, jusqu'à ce que toutes les puissances de mon âme, qui se dissipe et perd ici-bas sa beauté, étant rassemblées par vous dans la paix de cette cité sainte, de cette mère chérie qui a déjà reçu les prémices de mon esprit, et de qui je reçois la certitude de toutes ces choses, vous la rendiez belle à vos yeux et inébranlable dans l'éternité, ô mon Dieu! ô ma miséricorde!

Quant à ceux qui n'accusent point de fausseté toutes ces choses, dont la vérité est incontestable, qui vénèrent comme nous, qui, comme nous, placent au plus haut degré d'autorité les livres saints que Moïse a écrits, et qui cependant trouvent

[1] Ps. XXXII, 1. — [2] Rom., VIII, 26. — [3] Gal., IV, 26.

à redire aux explications que j'ai données, voici donc, Seigneur, ce que je leur réponds. Vous qui êtes notre Dieu, soyez notre juge, et prononcez entre les pensées que je manifeste devant vous et la censure qu'ils en font.

Chap. XVII. — Différents sens que l'on peut donner à ces mots, *le ciel et la terre.*

Ils me répliquent : « Encore que toutes ces choses soient » véritables, » Moïse cependant n'entendait point parler de ces deux choses, lorsque, inspiré de l'Esprit saint, il disait : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Par *le ciel,* il n'a point voulu dire une substance spirituelle, intelligente, qui contemple sans cesse la face de Dieu ; ni *la terre,* une matière informe, telle que vous l'entendez. Quelle était donc sa pensée? « Rien autre chose, répondent-ils, que ce que nous disions nous-mêmes; c'est là tout ce que le saint prophète a entendu et voulu exprimer. » Mais enfin qu'est-ce donc? « Sous le nom de ciel et sous le nom de terre, disent-ils, le prophète a voulu marquer d'abord, d'une manière générale et comme en abrégé, la création de tout l'univers visible, pour en raconter ensuite les détails jour par jour, et distinguer ainsi, d'une manière plus claire, tout ce qu'il a plu au Saint-Esprit de comprendre généralement dans ces deux mots : *le ciel et la terre.* Le peuple juif se composait d'hommes grossiers et trop charnels pour que Moïse, qui parlait à ce peuple, jugeât à propos de recommander à son admiration, d'autres ouvrages de Dieu, que ceux qui sont visibles et matériels. » Toutefois, par cette terre invisible et informe, par cet abîme couvert de ténèbres, qui servirent ensuite de matière pour créer tout ce dont il est parlé dans les six jours de la création, ils m'accordent que l'on peut entendre avec raison cette matière informe telle que je l'ai expliquée.

Mais quelque autre ne pourrait-il pas dire également que cet état d'une matière confuse et informe a été désigné d'abord sous le nom du ciel et de la terre, parce que c'est de cette matière qu'a été formé ce monde visible avec toutes les

natures qu'il renferme, et que nous désignons ordinairement par ces mots, le ciel et la terre? Ne peut-on pas dire encore que ce n'est pas sans raison que l'on a désigné, par les noms de ciel et de terre, la nature visible et invisible, et par conséquent l'ensemble de tous les êtres que Dieu a créés dans le *principe,* c'est-à-dire par le ministère de sa sagesse; et qu'ainsi l'universalité des êtres est comprise sous ces deux mots, mais que ces êtres ont été tirés du néant, et ne sont pas la propre substance de Dieu? Que, n'étant donc pas une même chose avec Dieu, soit qu'ils aient été admis à partager son immutabilité comme cette éternelle maison de Dieu dont nous avons parlé, soit qu'ils demeurent sujets au changement comme le sont l'âme et le corps de l'homme, c'est par cette raison que la matière commune de toutes les choses visibles et invisibles, cette matière informe, mais susceptible pourtant d'être formée, de laquelle devaient être tirés le ciel et la terre, ou les créatures visibles et invisibles, chacune avec la forme qui lui convient; c'est par cette raison, dis-je, que cette matière a été désignée par ces mots, *une terre invisible et informe, un abîme et des ténèbres sur cet abîme,* avec cette distinction que, sous le nom de *terre invisible et informe,* on entend la matière corporelle avant qu'elle eût reçu aucune forme, et que les *ténèbres* qui recouvrent l'abîme représentent la matière spirituelle avant que votre sagesse, ô mon Dieu! l'eût, comme elle fit ensuite pour la mer, renfermée dans des limites certaines, avant qu'elle eût fixé sa mobile inconstance, et éclairé de sa divine lumière les ténèbres qui la couvraient.

Un autre pourrait dire encore : Quand l'Écriture nous parle du ciel et de la terre que Dieu créa au *commencement,* cela ne doit point s'entendre des créatures visibles et invisibles, en tant qu'elles sont douées de la forme et de la perfection dont elles sont susceptibles ; mais par ces mots, on désigne seulement je ne sais quelle ébauche première et sans forme des ouvrages que Dieu voulait faire, parce qu'ils en pouvaient être tirés et formés ; et ces deux créatures, l'une spirituelle, l'autre matérielle, qui, placées maintenant dans une harmonie si parfaite, s'appellent le *ciel* et la *terre,* y étaient alors ren-

fermées, quoique confusément, et sans être distinguées ni par les qualités, ni par les formes qui en font maintenant un tout si beau et si régulier.

Chap. XVIII. — Qu'on peut donner différents sens à l'Écriture.

J'écoute, ô mon Dieu! et je pèse ces diverses interprétations; mais je ne veux point disputer : « Les disputes de pa- » roles ne sont bonnes à rien, mais seulement à jeter le trou- » ble dans ceux qui nous écoutent [1]. » Votre loi est destinée à édifier ceux qui en font usage, parce que son but, c'est la charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère. Notre divin maître sait bien quels sont » les deux commandements dans lesquels il a renfermé la loi » et les prophètes [2]. Ainsi, ô mon Dieu! ô lumière qui m'éclaire dans le secret de mon cœur! tant que je serai dans ces pensées qui alimentent ma foi et mon amour, que m'importe (puisque ces paroles peuvent recevoir différents sens, qui tous présentent des vérités), que m'importe, dis-je, que j'entende d'une manière et que quelques-uns entendent d'une autre ce qu'a voulu dire l'écrivain sacré? Tous, en lisant ces paroles, nous nous efforçons de découvrir ce qu'a voulu dire celui que nous lisons ; et puisque nous le reconnaissons pour véridique, nous n'oserions pas même penser que rien de faux fût sorti de sa bouche. Ainsi donc, tandis que chacun s'efforce de chercher le sens que l'écrivain sacré a eu en vue, quel mal y a-t-il, si quelqu'un que vous instruisez vous-même, ô Dieu qui êtes la lumière des intelligences, découvre un sens que vous lui démontrez être le véritable, encore que l'écrivain ne l'ait nullement eu en vue lorsqu'il écrivait, mais qu'il entendît ce qu'il disait selon un autre sens également véritable?

[1] I. Tim., II, 14. — [2] Matt., XXII, 40.

Chap. XIX. — Vérités claires et incontestables sur ce sujet.

Il est véritable, ô mon Dieu! que vous avez fait le ciel et la terre; il est véritable que l'unique *principe* de tout ce qui est, c'est votre sagesse par laquelle vous avez créé toutes choses; il est véritable encore que ce monde visible se divise naturellement en deux grandes parties, le ciel et la terre, et que, sous ces deux noms, sont renfermés en abrégé tous les êtres, sans exception, que vous avez créés; il est véritable que tout être muable ne se présente à notre esprit qu'avec une certaine idée d'absence de formes, qui le rend susceptible d'en recevoir, et qui fait qu'il peut devenir ce qu'il n'était pas; il est véritable que le temps ne peut rien sur un être si intimement uni à la forme immuable et éternelle, qu'il ne change point, quoique, par sa nature, il puisse être changé; il est véritable que cette absence de forme, ce *presque néant* ne peut non plus se présenter avec aucune idée de temps ni de vicissitudes; il est véritable que ce qui sert à former une chose peut, par une certaine manière de parler, recevoir le nom de cette chose, d'où il résulte qu'une masse informe, d'où le ciel et la terre ont été tirés, a pu déjà être nommée du nom de *ciel* et de *terre*; il est véritable que, de tous les êtres qui ont des formes, rien n'est plus voisin de ce qui n'en a pas que la terre et l'abîme; il est véritable, ô mon Dieu! que vous avez fait non-seulement tout ce qui est créé et formé, mais même tout ce qui peut l'être: et enfin il est véritable que tout ce qui reçoit une forme, lorsque auparavant il n'en avait pas, a été sans forme avant que d'en avoir une.

Chap. XX. — Explications diverses des premières paroles de la Genèse.

De toutes ces vérités, qui ne sont révoquées en doute par aucun de ceux dont votre divine lumière éclaire l'œil intérieur, et qui croient fermement que Moïse, votre serviteur, n'a rien dit que dans un esprit de vérité, l'un en choisit une et dit: « Oui, dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre; c'est-à-dire, Dieu, par son Verbe qui lui est coéternel, a créé le

monde sensible et le monde intellectuel, les êtres matériels et les substances intelligentes. » L'autre en adopte une autre et dit de même : « Oui, dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre ; c'est-à-dire Dieu, par son Verbe qui lui est coéternel, a créé tout cet ensemble que nous appelons le monde matériel, avec tous les êtres différents qu'il renferme et que nous connaissons.

Un troisième vient et dit à son tour : « Oui, Dieu a, dans le principe, créé le ciel et la terre ; c'est-à-dire que, par son Verbe qui lui est coéternel, Dieu a créé la matière informe d'où il devait tirer toutes les créatures spirituelles et corporelles. » Un quatrième dit : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ; c'est-à-dire que, par son Verbe qui lui est coéternel, il créa la matière informe d'où il devait ensuite tirer tout le monde matériel, et où se trouvaient encore en confusion le ciel et la terre, que nous voyons maintenant, chacun avec sa forme propre et distincte, former cet ensemble que nous appelons univers. » Un autre enfin adopte encore un autre sens et dit : « Oui, au commencement Dieu créa le ciel et la terre ; c'est-à-dire que Dieu commença la création par donner l'être à une matière informe qui contenait confusément le ciel et la terre, lesquels, en ayant été formés et tirés, paraissent maintenant à nos yeux avec toutes les choses qui y sont renfermées. »

Chap. XXI. — Que l'on peut aussi donner différents sens aux paroles suivantes : *Or la terre,* etc.

De même, pour ce qui regarde l'intelligence des paroles suivantes, elles sont également susceptibles de différents sens, tous véritables. Or, de tous ces sens, l'un adopte celui qui lui plaît et dit : « La terre était invisible et informe, et les ténèbres régnaient sur l'abîme. « Cela veut dire : Cette masse corporelle que Dieu avait faite, était la matière destinée à former toutes les substances corporelles ; seulement cette matière était encore informe, sans harmonie, sans lumière. Un autre l'entend autrement et dit : « La terre était invisible et informe, et les ténèbres régnaient sur l'abîme. »

Cela veut dire : Ce tout, cet ensemble, qui a reçu le nom du ciel et de la terre, était une matière encore informe et ténébreuse, d'où devaient être tirés, et le ciel matériel, et la terre que nous habitons, avec tout ce qu'ils renferment l'un et l'autre de matériel et de sensible. Un troisième découvre encore un autre sens à ces paroles, et dit : « La terre était invisible et sans forme, et les ténèbres régnaient sur l'abîme.» Cela veut dire : Cet ensemble que nous appelons le ciel et la terre, c'était la matière informe et ténébreuse, d'où devait être tiré le ciel intellectuel, qui ailleurs est appelé ciel des cieux, et la terre, c'est-à-dire toute la nature visible et corporelle, dans laquelle se trouve aussi compris le ciel corporel. En sorte que ces paroles, selon lui, veulent dire que, de cette masse primitive, Dieu forma ensuite toutes les créatures visibles et invisibles.

Un quatrième trouve encore une autre manière de les entendre : « La terre était invisible et informe, dit-il, et les té» nèbres régnaient sur l'abîme. » Ce chaos informe et sans harmonie, n'est-ce point ce que l'Écriture appelle le ciel et la terre? Mais ce chaos avait précédé, et c'est lui qui est désigné par ces paroles : « La terre était invisible et informe ; » les ténèbres étaient sur l'abîme. » C'est de ce chaos que Dieu a tiré le ciel et la terre, c'est-à-dire toutes les créatures, soit intelligentes, soit corporelles. Voici enfin un autre sens; « La terre était invisible et informe, les ténèbres régnaient » sur l'abîme. » Cela veut dire qu'il y avait déjà une matière informe dont Dieu a tiré le ciel et la terre, bien que l'Écriture les ait nommés auparavant, c'est-à-dire dont il a tiré toute la masse du monde matériel qui se partage en deux grandes parties, l'une supérieure et l'autre inférieure, avec toutes les créatures qu'elles renferment et qui nous sont connues.

Chap. XXII. — Que Dieu peut avoir créé d'autres êtres dont la création n'est point racontée dans le livre de la Genèse.

C'est inutilement que, pour renverser ces deux dernières interprétations, l'on nous disait : « Si vous ne voulez pas

que cette matière, encore informe, soit comprise sous la dénomination du *ciel* et de la *terre*, il y avait donc quelque chose que Dieu n'avait pas fait, et dont il s'est servi pour faire le ciel et la terre : car, nulle part l'Écriture ne nous a dit que Dieu eût créé cette matière informe ; à moins cependant que nous disions qu'elle a été comprise sous la dénomination générale du *ciel* et de la *terre*, ou si l'on aime mieux, de la terre seule, lorsqu'il a été dit : « Au commencement, » Dieu créa le ciel et la terre ; la terre était invisible et in- » forme. » Alors, par ces derniers mots, on entendrait cette matière qui, quoique invisible et sans forme, était néanmoins l'ouvrage de Dieu, puisque, d'après l'Écriture, Dieu fit le ciel et la terre. »

Ceux qui soutiennent ces deux dernières interprétations pourraient répondre : Nous ne nions point que cette matière informe ait été créée de Dieu, unique auteur de toutes les créatures qui, considérées dans leur ensemble, forment un tout excellemment bon. Car si nous disons que ce qui a déjà et l'être et la forme est au-dessus de ce qui n'est que susceptible de recevoir l'un ou l'autre, nous disons aussi que ce qui est susceptible de recevoir l'un ou l'autre, est bon, quoique moins bon que ce qui l'a déjà été. Si l'Écriture n'a point parlé de la création de cette matière informe, il ne faut pas plus s'en étonner que du silence qu'elle garde sur la création de beaucoup d'autres êtres, comme sont les Chérubins, les Séraphins, et tant d'autres pures intelligences que l'apôtre distingue par des noms différents : les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, quoique cependant ces intelligences soient évidemment des créatures de Dieu.

Si l'on veut que tout soit compris dans ces paroles, « Dieu fit le ciel et la terre, » que dirons-nous donc des eaux sur lesquelles l'Esprit de Dieu était porté ? Si l'on soutient que leur création est racontée implicitement dans la création de la terre, je demande comment l'on peut encore entendre par la *terre* une matière invisible et informe, en même temps que l'on comprend sous cette dénomination ces eaux dans lesquelles éclatent à nos yeux tant de beautés ? Et si on l'entend de cette manière, pourquoi est-il dit encore que de cette ma-

tière informe fut fait le firmament qui reçut le nom de ciel, tandis que nulle part il ne nous est dit que les eaux en aient été formées? Ces eaux ne sont plus maintenant invisibles et informes; nos yeux les voient; ils en admirent la fraîcheur et la limpidité. Ont-elles reçu cette limpidité, cette forme, lorsque Dieu a dit: « Que les eaux qui sont sous le firma- » ment se réunissent; » en sorte que cette réunion ait été le principe, le commencement de leur forme? Mais que répondra-t-on à l'égard des eaux qui sont au-dessus du firmament? Si d'avance elles n'avaient pas eu leur forme, auraient-elles reçu une place si honorable? et si elles en avaient une, nulle part l'Écriture ne nous dit de quelle parole divine elles l'ont reçue.

Ainsi c'est un fait : la Genèse ne nous dit pas que Dieu ait créé certains êtres, qui cependant, soit d'après les lumières de la foi, soit d'après celles de la droite raison, n'ont pu recevoir l'existence que de Dieu. C'est un fait encore que, malgré ce silence, aucun homme éclairé et de bon sens n'osera soutenir que ces eaux sont coéternelles avec Dieu, par cela seul que la Genèse n'en raconte point l'origine, mais se contente de nous dire qu'elles sont. Eh! pourquoi donc, par la même raison, et d'après les lumières que la suprême vérité met en nous, ne croirions-nous pas que Dieu a créé de *rien* cette matière informe que l'Écriture appelle « une terre in- » visible et informe, un abîme couvert de ténèbres, » et qu'ainsi elle ne lui est point coéternelle, encore que ce récit ne nous apprenne point dans quel temps elle a été créée?

Chap. XXIII. — Deux espèces de doutes dans l'interprétation de l'Écriture.

Après avoir écouté et pesé ces différentes opinions, selon que ma faiblesse, que vous connaissez, ô mon Dieu! et que je vous confesse, a pu me le permettre, je comprends que deux sortes de difficultés peuvent naître, lorsqu'une chose nous est annoncée, même par de fidèles interprètes de la vérité. On peut douter, ou de la vérité des choses, ou du sens que celui qui raconte a voulu donner à ses paroles. Autre chose est de chercher à découvrir la vérité touchant la nature

des choses créées, autre chose d'essayer à comprendre le sens que Moïse, l'un de vos plus grands serviteurs, a voulu donner à ce qu'il a dit.

Quant à la première de ces deux difficultés, loin, Seigneur, loin de moi ceux qui s'imaginent savoir, quand ce qu'ils savent n'est que fausseté [1]; et quant à la seconde, loin de moi encore ceux qui pensent que Moïse a pu écrire des choses qui n'étaient pas vraies. Mais, ô mon Dieu! qu'à jamais je sois uni en vous à ceux qui se repaissent de la vérité dans toute l'étendue de la charité; qu'avec eux je me réjouisse en vous, et que, nous appliquant tous ensemble aux paroles de votre Écriture, nous y cherchions vos pensées dans les pensées de votre serviteur, puisque sa plume a été en tout votre fidèle interprète.

Chap. XXIV. — Qu'il est difficile de déterminer, entre plusieurs sens véritables, quel est celui que Moïse a eu dans l'esprit.

Mais à travers tant d'interprétations diverses et toutes véritables, qui s'offrent à l'esprit de ceux qui méditent sur le sens de ces paroles, qui d'entre nous osera dire : « Moïse a eu telle pensée, et tel est le sens qu'il a voulu que l'on donnât à son récit? » et surtout qui le dira avec autant de confiance qu'il reconnaît que telle ou telle explication est véritable, soit que Moïse ait eu en vue le sens qu'elle développe ou un autre sens quelconque?

Pour moi, mon Dieu, qui suis du nombre de vos serviteurs, moi qui ai fait vœu de vous offrir, comme un sacrifice, ces Confessions que je vous fais par écrit, et qui vous conjure, au nom de votre miséricorde, de me faire la grâce d'accomplir mon vœu, vous le savez, je reconnais avec la plus intime conviction que c'est vous qui avez tout créé, les objets visibles et invisibles, par votre Verbe divin, essentiellement immuable comme vous-même. Mais est-ce avec la même confiance et la même conviction que je dis: Moïse, en écrivant ces paroles: « Au commencement, Dieu créa le ciel et

[1] Les Manichéens.

» la terre, » a eu en vue tel sens et non tel autre? Non, ce que j'ai dit d'abord, j'en vois clairement la certitude dans votre vérité; mais je ne puis de même lire dans l'esprit de Moïse pour affirmer qu'en écrivant ces paroles, il a eu telle ou telle pensée. En effet, par ces mots, « dans le *principe,* » il a pu ne pas entendre le Verbe, quoiqu'il soit le principe de toutes choses, mais seulement le *commencement* de l'action créatrice en Dieu; et il a pu également, par les mots *ciel* et *terre*, entendre, non aucune créature parfaite et accomplie, soit corporelle, soit intelligente, mais l'une et l'autre encore imparfaite et informe. Je vois bien que, dans ces deux sens, il n'y a rien de contraire à la vérité; mais ce que je ne vois pas de même, c'est lequel des deux le prophète a voulu exprimer. Mais soit qu'un aussi grand personnage ait eu en vue quelqu'un des sens que je donne à ses paroles, soit quelque autre qui ne se présente pas à mon esprit, je suis persuadé que ce qu'il a eu dessein de dire ne peut être que très-véritable, et les termes dont il s'est servi très-propres à exprimer sa pensée de la manière la plus parfaite.

Chap. XXV. — Contre ceux qui se déterminent trop hardiment entre deux sens également véritables.

Ainsi que désormais l'on cesse de m'importuner en me disant : « La pensée de Moïse n'est pas celle que vous lui supposez; mais le sens que je lui donne est son véritable sens. » Car si quelqu'un se contentait de me demander : « Comment savez-vous que Moïse a voulu faire entendre ses paroles dans le sens que vous leur donnez? » je ne m'en offenserais certainement pas; je lui répondrais alors, ou par les raisons que j'ai précédemment exposées, ou par d'autres plus développées s'il était plus difficile à satisfaire. Mais quand il s'opiniâtre à soutenir que c'est ce qu'il dit, et non ce que je dis moi-même, que Moïse a voulu entendre, et qu'il convient cependant que le sens que je donne est véritable, ô mon Dieu, ô vous qui êtes la vie des pauvres et des humbles, vous dans le sein duquel il n'y a que paix et éloignement de toute contestation, versez, je vous en conjure, la douceur dans mon âme,

afin que je supporte avec patience de tels hommes qui me parlent avec tant de hardiesse, non qu'ils soient des prophètes, ni qu'ils aient lu ce qu'ils me disent dans l'esprit de votre serviteur; mais parce qu'ils sont enflés d'orgueil, connaissant bien moins les pensées de votre prophète qu'ils n'idolâtrent les leurs; et leurs pensées, s'ils les idolâtrent, ce n'est point parce qu'elles sont véritables, mais parce qu'elles viennent d'eux. S'il en était autrement, ils aimeraient aussi les pensées des autres, quand elles seraient véritables, comme j'aime les leurs, quand ce qu'ils disent est vrai, non à cause qu'ils le disent, mais à cause qu'il est vrai, et qu'à ce titre, ce n'est plus quelque chose qu'ils puissent s'attribuer ni qui leur soit propre. S'ils n'aiment en effet leur opinion que parce qu'elle est véritable, à ce titre, elle est aussi bien à moi qu'à eux, puisqu'il n'y a rien de vrai qui ne soit commun à tous ceux qui aiment la vérité.

Or, lorsqu'ils assurent que leur opinion, et non pas la mienne, est conforme au vrai sens de Moïse, c'est ce qui me déplaît, ce que je ne puis souffrir. Quand même ils auraient rencontré juste; certes, la hardiesse avec laquelle ils le soutiennent vient de témérité et d'orgueil, et non de science et de lumière. Voilà pourquoi, Seigneur, vos jugements sont redoutables; et parce que votre vérité n'est ni à moi, ni à tel ou tel, mais à tous ceux que votre voix divine appelle à partager cet héritage, vous nous avertissez, sous les peines les plus terribles, de ne pas prétendre l'avoir à nous, chacun en particulier, si nous ne voulons en être à jamais privés; et quiconque ose ainsi s'attribuer en propre ce dont vous destinez la jouissance à tous, perd justement le droit qu'il pouvait prétendre à ce bien commun, et se trouve, avec raison, réduit à n'avoir plus que ce qui lui est propre; c'est-à-dire que la vérité s'éloigne de lui, et qu'il ne lui reste plus que le mensonge : « Car celui qui préfère le mensonge, parle de lui-» même, et de son propre fonds [1]. »

O mon Dieu ! ô le plus juste des juges, et la vérité même, daignez écouter la réponse que je fais à celui qui ose ainsi

[1] Joan., VIII, 43.

me contredire ! écoutez; je vais parler devant vous, devant tous ceux d'entre mes frères qui font un digne usage de votre loi, en se proposant ce qui en est la fin, c'est-à-dire la charité. Écoutez, Seigneur, et jugez ce que je lui réponds. Je lui dirai donc, dans un esprit de paix et de fraternité : « Quand nous voyons l'un et l'autre, ou que ce que vous dites » est vrai, ou que ce que je dis est vrai, où le voyons-nous ? » ce n'est assurément, ni vous en moi, ni moi en vous ; mais » nous le voyons l'un et l'autre dans cette suprême et » immuable vérité qui est au-dessus de nous deux. Et, » puisque nous ne contestons point au sujet de cette lu- » mière de notre Dieu qui nous éclaire, pourquoi contes- » terions-nous au sujet des pensées d'un homme que nous » ne saurions voir de la même manière que nous voyons cette » immuable vérité ; et tellement que si Moïse nous appa- » raissait et nous disait : *Voilà ce que j'ai pensé,* nous ne pour- » rions pas même alors voir sa pensée, mais seulement croire » à ce qu'il nous aurait dit.

» Souvenons-nous donc de ce qui est écrit ; et gardons- » nous de nous laisser aller à l'orgueil, en soutenant les uns » contre les autres, nos opinions et nos sentiments : aimons » notre Seigneur et notre Dieu de tout notre cœur, de toute » notre âme, de toutes les forces de notre esprit, et notre pro- » chain comme nous-mêmes : car ces deux commandements » de l'amour, sont l'unique fin que Moïse s'est proposée en » écrivant ses livres. Nous devons le croire, à moins que » nous ne supposions Dieu lui-même capable de mensonge, » nous faisant, de ses serviteurs, une idée bien différente de » celle que lui-même nous en a donnée. Jugez par là com- » bien serait téméraire et insensé celui qui, parmi un grand » nombre d'explications différentes, toutes véritables, que l'on » peut donner aux paroles de Moïse, » dirait hardiment : « Voilà quelle a été l'unique pensée du prophète ; » et risque- » querait ainsi d'offenser, par de pernicieuses disputes, cette » même charité qui a inspiré à ce serviteur de Dieu chacune » des paroles que nous nous efforçons d'expliquer. »

Chap. XXVI. — Qu'il est digne de l'Écriture sainte d'enfermer plusieurs sens véritables sous les mêmes paroles.

Quoi donc ! ô mon Dieu, ô vous qui êtes ma gloire dans mon humilité, mon repos dans mes fatigues; vous qui daignez écouter l'aveu que je fais de mes fautes, et qui me les pardonnez ; puisque vous m'ordonnez d'aimer mon prochain comme moi-même, dois-je croire que Moïse, ce serviteur si fidèle, a moins reçu de vous que je n'oserais en désirer et en attendre, si j'étais né dans le même temps que lui, et que me chérissant, vous eussiez voulu vous servir de mon esprit et de ma plume, pour composer ces livres divins, qui doivent procurer si longtemps de si grands avantages à toutes les nations de la terre, et écraser de tout le poids d'une autorité immense, les doctrines fausses et orgueilleuses des hommes ?

Oui, j'aurais voulu, si j'avais été Moïse (car tous ne venons-nous pas de la même origine ? « et qu'est-ce que l'homme à » moins que vous ne daigniez vous souvenir de lui [1] ?) » oui, dis-je, si j'avais été ce qu'était Moïse, et que vous m'eussiez commandé, comme à lui, d'écrire le livre de la Genèse, j'aurais souhaité, Seigneur, que vous m'eussiez donné une manière de m'exprimer si admirable, que, d'un côté, ceux qui n'auraient pu comprendre comment Dieu a créé l'univers, n'eussent pu rejeter mes paroles comme trop élevées au-dessus d'eux ; et que de l'autre, ceux qui le peuvent comprendre, eussent trouvé renfermées, dans ce peu de paroles de votre serviteur, toutes les vérités qui auraient pu leur venir à la pensée sur ce sujet ; et que, s'il fût arrivé à quelque autre d'en découvrir une nouvelle dans la lumière de votre vérité, il l'eût trouvée renfermée encore sous ces mêmes paroles.

[1] Ps. VIII, 5.

Chap. XXVII. — Abondance de l'Écriture sainte dans les divers sens qu'elle renferme.

De même qu'une source, d'où découle un grand nombre de ruisseaux qui parcourent une très-grande étendue de pays, est plus abondante dans le petit espace qu'elle occupe, qu'aucun de ces ruisseaux qui tirent d'elle leur origine, et dont le cours se prolonge à des distances si considérables. de même, Seigneur, le récit de votre fidèle serviteur, qui devait fournir à tant de personnes, un texte pour annoncer la vérité, renferme dans quelques mots, comme dans une source mystérieuse, des fleuves de vérité, d'où chacun attire à soi, et développe avec une plus grande abondance de paroles, ce qu'il peut y remarquer de solide et de vrai : celui-ci une chose, et celui-là une autre.

Il y en a qui, en lisant ces premières paroles de la Genèse, ou en les entendant lire, se représentent Dieu comme un homme, ou du moins comme un être corporel, doué d'une puissance infinie, qui, par une volonté nouvelle et soudaine a produit hors de soi-même, c'est-à-dire dans des espaces éloignés de lui, le ciel et la terre, ces deux grands corps, l'un supérieur et l'autre inférieur, dans lesquels sont contenues toutes les choses qui existent. Et quand ils entendent ces paroles : « Dieu dit: Que telle chose soit faite, et elle fut » faite ; » ils se figurent un discours et des paroles qui commencent, qui finissent, qui retentissent un instant, et qui passent, et après lesquelles existe de suite la chose à laquelle Dieu avait commandé de sortir du néant, et mille autres choses aussi grossières, auxquelles les pensées de la chair ne les familiarisent que trop. Ceux-là sont comme de petits enfants, ce sont de faibles intelligences, qui ne peuvent rien comprendre que de sensible et de charnel. Mais, s'abaissant ainsi jusqu'à eux, par la simplicité et l'humilité de ses paroles, votre Écriture les reçoit, pour ainsi dire, dans son sein maternel; et ainsi s'élève l'édifice de leur foi et cette croyance salutaire, dans laquelle ils se trouvent fermement établis, que Dieu seul est le créateur de toutes ces choses

dont la vérité admirable, de toutes parts frappe leurs sens. Et si parmi eux, il s'en rencontrait quelqu'un qui, méprisant vos paroles comme trop simples et trop vulgaires, voulût, guidé par une faiblesse superbe, sortir du berceau salutaire où Dieu lui-même l'élève et le nourrit; ô mon Dieu! que sa chute serait déplorable! Ah! Seigneur, prenez-le en pitié, de peur que ce petit oiseau, qui n'a point encore de plumes, ne soit foulé aux pieds de ceux qui passent par le chemin; envoyez votre ange pour qu'il le porte dans son nid, et qu'il y demeure jusqu'à ce qu'il soit en état de prendre son vol.

Chap. XXVIII. — Divers sens que l'on peut donner à l'Écriture sainte.

Il en est d'autres pour qui ces paroles ne sont plus un nid, asile de leur faiblesse, mais un vaste jardin tout rempli d'arbres fruitiers. Ceux-là y voltigent pleins de joie; ils y découvrent sans cesse des fruits nouveaux et cachés, ils les cherchent, et faisant retentir l'air de chants harmonieux, ils les cueillent avec délices. Car, ô mon Dieu! quand ils lisent ou qu'ils entendent ces paroles, ils voient votre immuable éternité s'élever et dominer tous les temps présents, passés, futurs; et ils comprennent qu'il n'y a aucune créature, sujette au temps, dont vous ne soyez le créateur.

Et, comme votre volonté n'est rien autre chose que vous-même, ils savent qu'elle ne peut changer; que ce n'est point par une résolution survenue tout à coup en vous, et qui n'y était point auparavant, que vous avez créé toutes choses; ils savent que vous avez formé les créatures, non pas en produisant de votre substance des êtres semblables à vous, mais en tirant du néant une nature informe, capable cependant de recevoir une forme modelée sur le type de votre sagesse éternelle; que chaque créature ainsi formée, se rapporte à vous, trouvant en vous son principe et sa fin, autant qu'elle en est capable, et selon le degré d'être qu'elle a reçu : de manière que de leur ensemble se compose un *tout*, parfaitement bon; soit que, fixées auprès de vous, vos créatures partagent votre immuabilité, soit qu'en s'éloignant par degrés, et assujetties aux viscissitudes des temps et des lieux, elles concourent,

selon qu'elles les souffrent ou qu'elles les opèrent à l'harmonie si belle de ce vaste univers. Voilà, Seigneur, ce qu'ils voient; et ils se réjouissent autant qu'ils le peuvent ici-bas, dans la lumière de votre vérité.

Parmi ceux-ci, les uns considérant ces premières paroles de la Genèse : « Dans le commencement ou dans le principe » Dieu fit », portent leur pensée vers l'éternelle sagesse, *principe* unique de tout ce qui est, et qui elle-même nous parle, et se fait entendre à nous.

Un autre, en approfondissant les mêmes paroles, entend par ces mots, *dans le principe,* le commencement de tout ce qui est créé ; et, pour lui, elles équivalent à celles-ci, *Dieu fit d'abord;* et même ceux qui entendent ces mêmes mots, *dans le principe*, avec l'idée de l'éternelle sagesse par laquelle vous avez créé le ciel et la terre, se partagent en plusieurs classes. Les uns par ces mots, *le ciel et la terre,* prétendent que l'Écriture désigne la matière informe dont le ciel et la terre ont été formés ; les autres entendent les natures toutes distinctes et toutes formées. Un troisième veut que l'âme de ces natures ait été formée, c'est la matière spirituelle, comprise sous le nom de *ciel ;* et que l'autre ne l'ait pas été, c'est la matière corporelle, désignée sous le nom de *terre.*

Quant à ceux qui, sous le nom du *ciel* et de la *terre*, entendent la matière encore informe, dont devaient être tirés le ciel et la terre, ils ont aussi diverses manières d'entendre la même chose : les uns l'entendent de ce qu'il peut y avoir d'informe dans les créatures soit intelligentes, soit matérielles ; et les autres, seulement de cette matière d'où devait être tirée toute cette masse corporelle de l'univers, qui, dans son immense étendue, comprend tous les êtres sensibles qui s'offrent à nos yeux.

Ceux mêmes qui entendent par ces paroles des créatures toutes formées et rangées dans un ordre régulier, ne sont pas unanimes dans la manière d'expliquer leur pensée : l'un entend les créatures visibles et invisibles ; l'autre, les seules créatures visibles, c'est-à-dire ce ciel lumineux qui frappe nos regards, et cette terre, couverte de ténèbres, avec tout ce qui y est contenu.

Chap. XXIX. — De combien de manières une chose peut être avant une autre.

Mais celui qui prend ces premières paroles, « Au commen-» cement Dieu fit le ciel et la terre, » dans le même sens que s'il était dit, « Dieu fit *d'abord,* » ne peut se dispenser d'entendre par ces mots, *le ciel et la terre,* la matière même du ciel et de la terre, c'est-à-dire la matière de toutes les créatures, tant invisibles que visibles ; car, s'il l'entendait des natures déjà formées, on aurait le droit de lui demander : Si Dieu a commencé par faire le ciel, qu'a-t-il fait ensuite? Certes il ne pourra rien trouver qui ait été créé depuis la création de l'univers, et il ne peut empêcher qu'on le presse de cette question : « Comment Dieu a-t-il créé *d'abord,* si *ensuite* il n'a plus rien créé ? »

Que s'il dit que Dieu a *d'abord* créé *informe* la matière du ciel et de la terre, et qu'ensuite il lui a donné une forme, il n'y a plus d'absurdité, pourvu qu'il s'attache à distinguer bien nettement les quatre manières dont une chose peut en précéder une autre ; savoir, l'éternité, le temps, le choix de la volonté et l'origine. Par l'éternité, Dieu précède toutes choses ; par le temps, la fleur précède le fruit ; par le choix de la volonté, ou l'intention, le fruit précède la fleur ; par l'origine, le son précède le chant. De ces quatre manières, il en est deux, la première et la dernière, extrêmement difficiles à concevoir, et deux autres, au contraire, très-faciles ; ce sont celles que j'ai placées au second et au troisième rang. Quoi de plus rare en effet, ô mon Dieu, quoi de plus difficile que de voir votre éternité et de la comprendre ! cette éternité qui, demeurant toujours immuable, a fait toutes les choses soumises aux changements, et qui, par conséquent, précède toutes choses !

Et quel est l'homme doué d'assez de pénétration pour voir intérieurement, pour comprendre comment le son existe avant le chant? rien de plus certain cependant, puisque le son est un chant formé, qu'une chose peut être sans avoir de forme, et que ce qui n'est pas ne peut en recevoir. C'est ainsi

que la matière précède ce qui en est tiré, non pas qu'elle fasse elle-même ce qu'on en tire, puisqu'elle reçoit l'action et ne la fait pas. Il n'arrive même pas toujours qu'elle précède dans l'ordre des temps : car nous ne commençons pas par faire entendre des sons informes et dépourvus de toute harmonie, pour en former ensuite des chants réguliers, de même que l'on fait un coffre avec du bois, ou un vase avec de l'argent.

De telles choses précèdent, selon le temps, les formes des choses que l'on en compose. Mais il n'en est pas ainsi du chant : c'est pendant que l'on chante que le son se fait entendre ; il ne retentit pas d'abord sans avoir de forme, pour recevoir ensuite celle du chant que l'on veut exécuter. La première partie ne s'est pas plutôt fait entendre, qu'elle n'est plus. En vain y chercheriez-vous quelque chose à ranger, à coordonner : il n'en reste plus rien ; ce qui fait voir que ce chant est renfermé dans ce son, et que ce son en est la matière, puisque c'est le son qui, étant réglé et formé avec harmonie, devient un chant. Ainsi, comme je le disais, cette matière, qui est le *son,* précède cette forme, qui est le *chant*; mais elle ne le précède pas comme ferait une cause qui aurait la puissance de le produire. Ce n'est pas le son qui, comme un ouvrier, produit le chant; mais le son lui-même dépend de l'âme du musicien, qui le produit par le moyen des organes corporels, afin d'en former un chant : car le son n'est pas préférable au chant, puisqu'au contraire le chant est tout à la fois un chant et un son agréable et harmonieux. Il ne le précède donc que par *l'origine*, parce que ce n'est pas le chant qui reçoit une forme pour devenir un son, mais bien le son, pour devenir un chant.

D'après un tel exemple, comprenne donc qui le pourra que cette matière première de toutes choses a été créée d'abord, et appelée du nom de *ciel* et de *terre,* parce que le ciel et la terre en ont été tirés ; que cette première création ne s'est point faite dans le temps, parce que ce qui fait le temps n'est que le passage d'une forme à une autre ; et que, sous ce rapport, et cette matière et ce qui en est formé est connu tout à la fois dès que commencent les temps. Et cependant, bien

qu'elle soit au plus bas degré des êtres, par la raison que ce qui est sans forme est au-dessous de ce qui est déjà formé, il est impossible, lorsqu'on en parle, de se faire entendre, si on ne la représente comme les ayant tous précédés, même dans l'ordre des temps. Enfin, elle est elle-même précédée de l'*éternité* du Créateur qui l'a tirée du néant pour en former ensuite quelque chose.

Chap. XXX. — Que ceux qui expliquent l'Écriture sainte doivent le faire en esprit de charité.

Il faut qu'à travers cette prodigieuse variété d'opinions, toutes véritables, la vérité elle-même produise l'union et la concorde. Puisse notre Dieu prendre pitié de nous, « afin » que nous fassions un saint usage de la loi de Dieu, en la » rapportant à son unique but, la charité[1] ! » Ainsi donc, ô mon Dieu ! en supposant que l'on vînt à me demander quel est celui de tous ces sens que Moïse a voulu attacher à ces paroles, ce livre ne serait point celui des confessions sincères que je vous fais, si je n'avouais avec simplicité que je n'en sais rien : et cependant je sais que toutes ces manières diverses de l'expliquer sont véritables, à l'exception de celles que j'ai signalées comme ne pouvant se présenter qu'à l'esprit des hommes grossiers et esclaves de leurs sens ; et ceux-là mêmes cependant sont de petits enfants, dont on peut beaucoup espérer, recevant, comme ils font, ces paroles de votre Écriture, si sublimes dans leur simplicité, si abondantes dans leur brièveté.

Quant à nous, qui sur ces paroles ne disons et ne voyons rien qui ne soit véritable, si ce n'est pas la vanité de nos pensées qui nous possède, si c'est la vérité même après laquelle nous soupirons, aimons-nous les uns les autres, unissons-nous dans notre amour pour vous, qui êtes notre Dieu ; que notre vénération pour le digne serviteur que vous avez rempli de votre esprit, que vous avez choisi pour nous dispenser vos paroles, soit telle, que nous ne doutions pas que, lorsqu'il les

[1] I. Tim., I, 5.

a écrites sous votre inspiration, il n'ait eu dans l'esprit les sens les plus excellents, tant pour la vérité que pour l'utilité.

Chap. XXXI. — On peut croire que Moïse a voulu donner à ses paroles tous les sens véritables qui se présentent à la lecture.

Ainsi, tandis que l'un me dit : « Le sens que Moïse a eu » dans l'esprit est celui que j'ai adopté ; » tel autre : « Non, » c'est celui que je leur donne ; » je crois qu'il est plus religieux de dire comme je le fais : « Pourquoi n'aurait-il pas eu » plutôt en vue les deux à la fois, si tous les deux sont véri- » tables ? » Et, si l'on vient à en découvrir un troisième, un quatrième, et ainsi de suite, pourquoi, si tous sont véritables, ne croirais-je pas qu'ils ont été vus par celui dont le Dieu unique s'est servi pour écrire ces livres sacrés ? et n'a-t-il pas pu vouloir, par ce moyen, les accommoder à l'intelligence d'un si grand nombre d'hommes qui devaient les entendre dans tant de sens divers, et par conséquent tous véritables ?

Pour moi, j'ose le dire, et je le dis du fond du cœur, si j'écrivais quelque chose qui dût avoir une haute autorité, j'aimerais à l'écrire de telle sorte, que mes paroles renfermassent tout ce que l'on pourrait imaginer de véritable touchant les choses que j'aurais écrites, plutôt que d'admettre positivement un sens, à l'exclusion de tous les autres dans lesquels il n'y aurait rien de faux qui pût me blesser. Je me garderais donc bien, ô mon Dieu, d'être si téméraire que de ne pas croire qu'un si grand homme a pu mériter de vous une si grande faveur. Il a donc entendu, il a eu dans l'esprit, en écrivant ces paroles, tout ce que nous y pouvons découvrir de vrai, et de plus, tout ce qu'elles contiennent de vrai que nous n'avons pu ou que nous ne pouvons découvrir, et qui cependant peut y être découvert.

Chap. XXXII. — Tous les sens véritables ont été prévus par le Saint-Esprit.

Enfin, Seigneur, vous qui êtes Dieu, et non un être composé de chair et de sang, quand même un homme n'aurait point vu toutes ces vérités, est-ce que du moins votre Esprit, « qui doit me conduire dans la voie droite [1], » a pu ignorer aucun des sens renfermés dans ces paroles, lui qui devait les révéler à ceux qui les liraient tant de siècles après, quand même celui qui les a écrites ne les aurait peut-être entendues que dans un seul des sens véritables qu'elles peuvent recevoir? S'il en est ainsi, sans doute, celui-là doit être le plus excellent de tous. Mais, ô mon Dieu! ou faites-nous-le connaître, ou indiquez-nous tel autre sens véritable qu'il vous plaira; de la sorte, soit que vous nous découvriez la même vérité qu'à Moïse, soit qu'à l'occasion de ces mêmes paroles, vous nous en découvriez une autre, ce sera toujours vous qui nourrirez nos âmes, et non le mensonge et l'erreur qui les séduiront.

O mon Dieu! que de choses j'ai écrites pour expliquer quelques-unes de vos paroles! comment nos forces, comment le temps de notre vie pourraient-ils suffire à expliquer de la sorte vos saintes Écritures? Accordez-moi de me resserrer désormais davantage en les méditant ainsi en votre présence; faites que, parmi tant de sens qui pourraient s'offrir en foule à mon esprit, j'en choisisse un que vous m'aurez inspiré, qui soit certain, véritable, utile à l'édification des âmes, afin que, dans cette confession sincère que je fais devant vous, s'il m'arrive de rencontrer le vrai sens de votre serviteur, ce qui est le but auquel je dois tendre, je vous en rende grâces; que si je ne le rencontre pas, je ne laisse pas de dire ce que, sur le sujet de ces paroles, votre vérité aura voulu que je dise, de même qu'elle lui a inspiré à lui-même ce qu'elle a voulu qu'il dît.

[1] Ps. CXLII, 10.

LIVRE TREIZIÈME.

Chap. Ier. — Dieu nous prévient par ses bienfaits.

Je vous invoque, ô mon Dieu ! ô Dieu qui êtes ma miséricorde, qui m'avez fait, qui ne m'avez point oublié alors que je vous oubliais ! c'est vous que j'invoque ; venez dans mon âme, dans cette âme que vous préparez à vous recevoir par le vif désir que vous lui inspirez de vous posséder. Maintenant que je vous invoque, ne m'abandonnez pas, puisque vous m'avez prévenu avant que je songeasse à vous invoquer, que vous me pressiez de mille manières par vos inspirations secrètes, afin que, tout éloigné que j'étais de vous, je pusse vous entendre, et, revenant à vous, appeler à mon tour celui qui m'appelait depuis si longtemps. Car, ô mon Dieu! vous avez effacé tous mes péchés, afin de n'être point obligé de me rendre ce qu'ont mérité tant d'actions criminelles par lesquelles je me suis éloigné de vous ; et vous m'avez prévenu dans mes bonnes œuvres, afin de me rendre selon le bien qu'ont fait en moi vos mains dont je suis l'ouvrage : car vous étiez avant que je fusse ; je n'étais pas déjà quelque chose qui pût recevoir l'être de vous, et cependant je *suis,* grâce à votre bonté qui *était* avant ce que vous m'avez fait et avant ce dont j'ai été fait. Vous n'aviez pas besoin de moi ; je ne suis pas tel que le bien qui est en moi puisse vous aider en rien, ô mon Seigneur et mon Dieu ! Si vous voulez que je vous serve, ce n'est pas afin de vous soulager, comme si vous pouviez vous lasser dans vos travaux, ou que votre puissance en fût moindre si un tel secours venait à vous manquer : il n'en est point de vous comme de la terre, qui demeurerait stérile si elle n'était cultivée ; et ce n'est point

de même un culte nécessaire que je vous rends. Vous voulez que je vous serve, afin que je sois heureux en vous, comme c'est de vous que j'ai reçu l'être qui me rend capable d'être heureux.

Chap. II. — Toutes les créatures ne tiennent leur existence que de la pure bonté de Dieu.

En effet, Seigneur, c'est de la plénitude seule de votre bonté que tout ce qui est a reçu l'être. Vous avez voulu donner l'être à un bien dont vous n'aviez nullement besoin, qui, provenant de vous. n'était cependant point égal à vous; et vous l'avez voulu uniquement parce que vous aviez le pouvoir de le lui donner. De quoi étiez-vous donc redevable envers ce ciel et cette terre que vous avez faits dès le commencement? Je le demande à tous les êtres spirituels et corporels que vous avez créés dans votre sagesse : comment ont-ils mérité de recevoir d'elle, chacun dans leur espèce, cet être même imparfait et informe, et si éloigné, à cause de ses imperfections de votre divine ressemblance? L'être spirituel, fût-il informe, est bien au-dessus de l'être corporel tout formé; et l'être corporel, fût-il informe, est quelque chose au-dessus du néant. Vos créatures auraient pu, Seigneur, rester dans cet état informe où votre première parole les avait mises, si cette même parole ne les eût appelées à votre unité, ne leur eût donné une forme qu'elles n'avaient pas, afin que toutes ensemble fussent *très-bonnes,* comme étant l'œuvre de l'être *très-bon.* Et cet état informe, comment auraient-elles pu mériter même de le posséder, puisqu'elles ne pouvaient même l'avoir, si vous ne le leur aviez donné?

Comment la matière corporelle aurait-elle mérité même d'être ce qu'elle était primitivement, c'est-à-dire invisible et informe, puisqu'elle ne pouvait être même de la sorte que parce que vous l'aviez faite? Elle n'a pu le mériter, puisqu'elle n'était pas auparavant. Comment cette première ébauche, si je puis ainsi parler, de la créature spirituelle, aurait-elle pu mériter d'avoir même cet être imparfait qui la rendait ténébreuse et flottante, semblable à un abîme, et si

dissemblable à vous, si par votre Verbe, elle n'eût été ramenée vers vous qui êtes l'auteur de son être ; si, éclairée de ses rayons, elle ne fût elle-même devenue lumière et semblable en tout à son premier type, quoique si éloignée de lui être égale? Sous ce rapport, il en est de l'âme comme du corps. Dans le corps, *être* et *être beau* n'est point une même chose : car autrement il n'y aurait point de corps qui ne fût beau. De même dans l'âme, ce n'est pas la même chose d'*être* et d'*être sage* : autrement elle serait immuable dans sa sagesse. Or, elle ne le peut que si elle demeure toujours attachée à vous, afin de ne point perdre, en se détournant de la lumière, ce qu'elle avait acquis lorsqu'elle s'en approchait, et de ne pas retomber dans une vie semblable à l'abîme et à ses ténèbres. Car nous qui, sous le rapport de notre âme, sommes aussi des créatures spirituelles, « nous avons été aussi ténèbres autrefois [1], » lorsque nous vivions éloignés de votre divine lumière. Tous les jours nous avons à lutter contre les restes de cette obscurité, jusqu'à ce que, par la grâce de votre Fils unique, nous soyons devenus *votre justice,* cette justice « qui est élevée comme les montagnes [2], « après avoir été l'objet de vos jugements » qui sont profonds comme » l'abîme [3]. »

Chap. III. — Tout procède de la grâce de Dieu.

Quant à ces paroles que vous prononçâtes au premier instant de la création : « Que la lumière soit [4], » je crois, Seigneur, que je puis avec raison les entendre de la créature spirituelle, qui dès lors avait une sorte de vie capable de recevoir votre divine lumière. Mais de même qu'elle n'avait pu mériter cette vie qui la rendait capable d'être éclairée, de même, depuis qu'elle avait l'*être*, elle n'avait pas non plus mérité de recevoir cette lumière. Imparfaite comme elle l'était, elle ne pouvait vous plaire ; il fallait pour cela qu'elle devînt lumière, non par nature, mais à force de contempler celui qui l'éclairait, et de s'attacher à lui ; et de cette

[1] Eph., v, 8. — [2] Ps. xxxv, 7. — [3] Ps. xxxv, 7. — [4] Gen., i, 3.

manière, c'est à la grâce seule qu'elle est redevable, et de son existence primitive, quelle qu'elle fût, et ensuite de cette existence jointe au bonheur, à ce bonheur qu'elle trouve en se tournant, par le plus heureux des changements, vers celui qui est incapable de jamais changer, c'est-à-dire vers vous, ô mon Dieu, qui seul possédez véritablement l'Être, et en qui ces deux choses, *vivre* et *vivre heureux,* sont absolument inséparables, parce que vous êtes à vous-même votre propre félicité.

Chap. IV. — Dieu a donné l'être aux créatures par sa pure bonté, et non pas parce qu'il avait besoin d'elles.

Que manquerait-il à votre bonheur, ô mon Dieu! quand même tous les êtres que vous avez créés ne seraient pas, ou quand même ils seraient demeurés informes comme ils l'étaient dans leur origine? Ce n'est point par le besoin que vous aviez d'eux que vous les avez créés, mais uniquement par la plénitude de votre bonté. Votre bonheur n'était pas non plus intéressé à ce qu'ils eussent une forme : vous vouliez seulement par là perfectionner l'être que vous leur aviez donné. Parfait comme vous l'êtes, l'imperfection de vos créatures vous déplaît, vous voulez les rendre parfaites, afin qu'elles vous plaisent, et non pas afin que leur perfection devienne aussi la vôtre, comme si, sans elle, vous étiez vous-même imparfait. Ainsi votre Saint-Esprit « était porté *au-* » *dessus* des eaux [1], » et non pas *sur les eaux,* comme pour y prendre du repos, lui qui fait reposer en soi ceux sur qui l'on dit « qu'il se repose [2]. » Mais, toujours incorruptible, toujours immuable, votre divine volonté, qui se suffit à elle-même, était portée au-dessus de cette vie que vous aviez créée, et en qui vivre et vivre heureux ne sont pas une même chose, puisqu'elle ne laisse pas de vivre, encore qu'elle soit *flottante* au milieu *de ses ténèbres,* n'ayant d'autre moyen d'en sortir que de se tourner vers celui qui l'a faite, afin d'accroître sa vie en approchant de plus en plus de la source de

[1] Gen., I, 2. — [2] Is., XI, 2.

la vie, de voir la lumière dans sa lumière, et d'acquérir ainsi la perfection, l'éclat et le bonheur.

Chap. V. — De la Trinité.

Voilà donc enfin que j'aperçois comme en énigme l'auguste **Trinité**, qui est vous-même, ô mon Dieu! D'abord je vous vois, **Père** tout-puissant, et je vous vois faisant, par le **Principe**, c'est-à-dire par l'éternelle sagesse née de vous, égale à vous, coéternelle avec vous; je vous vois, dis-je, faisant, par votre **Fils**, le ciel et la terre. Or j'ai déjà beaucoup parlé de ce *ciel des cieux*, de cette *terre invisible et informe*, de cet *abime ténébreux* dans lequel nous avons compris les substances spirituelles, encore informes et imparfaites, et qui le seraient encore, si, par votre grâce, elles ne se fussent tournées vers celui qui leur avait donné cette vie, quelle qu'elle pût être; et si, éclairées de sa lumière, elles n'en eussent reçu cette nouvelle vie si belle, si éclatante, qui les a faites le ciel de ces cieux visibles, qui furent ensuite placés « entre » les eaux supérieures et les eaux inférieures [1]. » Ainsi, par ce nom de *Dieu*, je connaissais le Père, qui a fait toutes choses, sous le nom de *principe* [2], je connaissais le Fils par qui il les a faites; et la foi m'ayant appris que mon Dieu est une Trinité, je la cherchais dans ces divines paroles, et voilà que votre **Esprit** s'y montre « porté au-dessus des eaux [3]. » Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, un seul Dieu créateur de toutes créatures, voilà la Trinité, voilà mon Dieu.

Chap. VI. — Pourquoi il est dit que l'Esprit de Dieu était porté au-dessus des eaux.

Mais, ô lumière qui faites comprendre toute vérité, laissez s'approcher de vous mon cœur qui de lui-même ne peut m'enseigner que le mensonge; dissipez les ténèbres qui le couvrent, et dites-moi, je vous en conjure par la charité qui est la mère de tous les fidèles, dites-moi pourquoi ce n'est qu'a-

[1] Gen., I. — [2] Gen., I. — [3] Gen., I.

près avoir nommé le ciel et la terre, la masse invisible et informe, et les ténèbres qui couvraient la face de l'abîme, que votre Écriture nous parle du Saint-Esprit : est-ce que, pour le désigner, il était nécessaire de nous dire qu'il était *porté* au-dessus de quelque chose? et fallait-il absolument qu'avant lui fût nommée la chose sur laquelle il était porté? En effet, ce n'était ni au-dessus du Père ni au-dessus du Fils qu'il était porté; et l'on aurait eu tort de dire qu'il était porté, s'il n'eût été porté au-dessus de rien. Il fallait donc d'abord désigner la chose au-dessus de laquelle il était porté, avant de nous nommer celui dont on ne pouvait nous parler sans nous dire qu'il était *porté* au-dessus de quelque chose. Mais pourquoi devait-on nécessairement nous en parler en de semblables termes?

Chap. VII. — Effets du Saint-Esprit.

Maintenant, ô mon Dieu! suive qui pourra par la pensée votre apôtre lorsqu'il nous dit : « Seigneur, votre charité » s'est répandue d'en haut sur nous par l'Esprit saint qui » nous a été donné [1] ; » lorsqu'il nous enseigne et montre au-dessus de nous « cette voie suréminente [2] » de charité, et qu'il fléchit pour nous le genou en votre présence, afin que vous daigniez nous faire connaître « la science de l'amour de » Jésus-Christ, qui surpasse toute connaissance [3]. » Voilà sans doute pourquoi cet esprit, qui verse d'en haut sur nous tant de dons divins, nous est représenté, dès le commencement, comme « porté au-dessus des eaux. »

Mais à qui parlerai-je et en quels termes dois-je parler de ce poids immense de passions qui nous entraîne vers l'abîme, et de la puissance de la charité qui nous relève et nous porte en haut par votre Esprit, ô mon Dieu! qui « au commence» ment était porté au-dessus des eaux? » à qui le dirai-je? comment le dirai-je? Nous sommes engloutis et nous surnageons; et cet abîme où nous sommes engloutis, où nous surnageons, ce n'est point un lieu ni un espace, et il n'y a rien qui soit tout à la fois plus semblable et plus dissemblable.

Rom., v, 5. — [2] I. Cor., xii, 31. — [3] Eph., iii, 19.

Ce sont nos affections, nos passions; c'est la concupiscence, c'est la corruption de notre esprit, qui nous entraîne vers ce noir abîme par l'amour des liens terrestres, comme c'est la sainteté du vôtre qui nous élève vers les hautes régions du ciel par le désir de la seule véritable et éternelle tranquillité; afin que nos cœurs, détachés des vains objets qui les environnent, se portent en haut vers vous dans ces lieux où cet Esprit saint est « porté au-dessus des eaux; » et que par-là nous arrivions au repos ineffable des cieux, lorsque notre âme aura traversé ces eaux des affections mondaines qui ne sont qu'une vapeur qui s'évanouit.

Chap. VIII. — L'unique bonheur des intelligences vient de leur union avec Dieu.

L'ange est tombé, l'âme de l'homme est tombée; et leur chute nous a fait voir l'abîme ténébreux où se serait perdue toute créature intelligente, si, dès le commencement, vous n'eussiez dit: « Que la lumière soit[1], » et si toutes les substances intelligentes qui composent votre céleste cité ne se fussent attachées à vous par leur obéissance, et n'eussent ainsi trouvé le repos au sein de votre Esprit, qui, toujours immuable, est porté au-dessus de tout ce qui est sujet au changement. S'il en eût été autrement, ce ciel des cieux ne serait lui-même qu'un abîme ténébreux, au lieu que maintenant « il est lumière dans le Seigneur[2]. » Ah! par la malheureuse inquiétude dont sont agités ces esprits qui se sont éloignés de vous, ô mon Dieu, et qui ne montrent plus à nos yeux que leurs ténèbres depuis qu'ils ont été dépouillés de ce vêtement de lumière dont vous les aviez revêtus, vous nous montrez assez clairement quelle est l'excellence de la créature raisonnable, puisque rien de ce qui est moindre que vous ne lui suffit pour son repos et son bonheur, et que par conséquent elle ne peut non plus se suffire à elle-même. Car « c'est vous, ô notre Dieu! qui éclairez nos ténèbres[3]; » c'est vous qui nous revêtez de lumière, et qui donnez « à nos » ténèbres l'éclat du jour dans son midi[4]. »

[1] Gen., I, 3. — [2] Eph., V, 8. — [3] Ps. XVII, 29. — [4] Ps. CXXXVIII, 11.

Donnez-vous donc à moi, ô mon Dieu! ou plutôt redonnez-vous à moi. Je vous aime; et si je vous aime trop peu, faites que je vous aime davantage. Je ne puis mesurer combien il manque encore de degrés à mon amour, pour que mon âme s'élance dans vos saints embrassements, et ne se sépare jamais de vous, jusqu'à ce que ma vie soit cachée tout entière dans le secret de votre face. Ce que je sais seulement, c'est que, hors de vous, il n'est rien qui ne soit malaise pour moi, non-seulement au-dehors, mais au-dedans de moi-même; et toute richesse qui n'est pas mon Dieu n'est pour moi que pauvreté.

Chap. IX. — Pourquoi il est dit seulement du Saint-Esprit qu'il était porté sur les eaux.

Le Père et le Fils n'étaient-ils pas aussi *portés* sur les eaux? Si l'on se représente un corps contenu dans un lieu, le Saint-Esprit ne pouvait être non plus porté au-dessus des eaux; que si c'est comme dominant, par l'essence immuable de sa divinité, tout ce qui est sujet au changement, alors, le Père et le Fils, aussi bien que le Saint-Esprit, étaient donc tous trois également portés au-dessus des eaux. Mais pourquoi cela n'a-t-il été dit que de votre Saint-Esprit? pourquoi est-il le seul dont on nous parle, comme s'il y avait un lieu là où il n'y a pas de lieu? C'est sans doute parce que de lui seul aussi il est dit qu'il est votre DON. Seigneur, votre *don* est le lieu où nous trouvons le repos: c'est là que nous jouissons de vous; là est notre repos, et notre véritable demeure.

C'est vers ce lieu que l'amour nous élève sans cesse; et c'est votre divin Esprit qui retire notre misère des portes de la mort; « c'est dans notre volonté qu'est notre paix [1]. » Un corps tend vers son centre par son propre poids; et ce centre n'est pas toujours en bas, mais au lieu qui lui est propre. Si la pierre tombe, le feu s'élève; l'un et l'autre suit son poids qui l'entraîne; l'un et l'autre tend vers son centre. L'huile sur laquelle on verse de l'eau ne tarde point à s'élever au-dessus, et l'eau répandue dessus ne tarde point à se précipiter

[1] Luc., II, 14.

au-dessous : l'une et l'autre suit son poids qui l'entraîne, et tend vers son centre. Ainsi toutes choses déplacées de leur centre sont dans le trouble et l'agitation, et ne rentrent dans le repos qu'en rentrant dans l'ordre. Mon poids, à moi, c'est mon amour : vers quelque lieu que je tende, c'est lui qui m'y porte. C'est par votre *don* que nos âmes sont embrâsées, que nous sommes portés vers les cieux ; il nous remplit de ses feux, et nous le suivons ; nous montons, sans nous arrêter, par une sainte élévation de nos pensées et de notre cœur ; et c'est alors que nous chantons le mystérieux cantique *des Degrés*[1]. Ce sont vos flammes, ô mon Dieu ! ce sont vos douces flammes qui nous embrâsent ; et nous marchons, et nous montons vers la céleste Jérusalem, demeure de la paix. Et c'est alors « que mon cœur se réjouit dans cette parole » qui lui a été dite : « Nous irons dans la maison du Seigneur[2]. » C'est là que nous établit cette *bonne volonté*, qui fait que nous ne voulons rien autre chose « qu'y demeurer éternellement[3]. »

Chap. X. — Nous n'avons rien qui ne soit un don de Dieu.

Heureuse la créature qui n'a jamais connu que cet état ! encore que par soi-même elle n'y fût jamais arrivée, si, au moment même où elle a été créée, votre Saint-Esprit, votre *don* immuable, qui *est porté* sur tout ce qui est sujet à changer, ne l'eût élevée à ce haut degré de bonheur où il vous a plu de l'appeler quand vous avez dit : « Que la lumière se » fasse ; et elle fut faite[4]. » Dans nous, Seigneur, on distingue deux temps bien différents, « l'un où nous étions ténè» bres, l'autre où nous sommes devenus lumière[5]. » Mais en parlant de ces bienheureuses intelligences, l'Écriture dit seulement ce qu'elles auraient été si Dieu ne les avait point éclairées de sa lumière. Elle en parle comme si elles eussent été primitivement flottantes, et enveloppées de ténèbres, afin que nous vissions clairement la cause qui les a rendues autres qu'elles n'auraient été naturellement, et qui les a fait devenir lumière : c'est-à-dire leur intime union avec vous,

[1] Ps. LXXXV, 6. — [2] Ps. CXXI, 1. — [3] Ps. XXVI, 4. — [4] Gen., I, 3. — [5] Eph. V, 8.

qui êtes la lumière immuable et souveraine. Que celui qui peut comprendre de si sublimes vérités les comprenne, et que celui qui ne peut pas vous demande la grâce de le pouvoir. Pourquoi, Seigneur, m'adresseraient-ils, à ce sujet, leurs questions importunes, comme si j'étais « cette lumière » qui illumine tout homme venant en ce monde[1] ? »

Chap. XI. — Qu'il y a dans l'homme une image de la Trinité.

Qui peut comprendre la toute-puissante Trinité? et cependant qui n'en parle pas, quoiqu'il ne puisse la comprendre? Certes, il y a bien peu d'intelligences qui sachent ce qu'elles en disent, lorsqu'elles en parlent. En attendant, on dispute, on conteste, quoique ce soit un mystère que l'on ne peut comprendre que dans la paix et la tranquillité de l'âme. Je voudrais que les hommes rentrassent en eux-mêmes, et qu'ils considérassent attentivement ces trois choses, *être, intelligence, volonté.* Je sais bien qu'elles sont bien éloignées de l'auguste Trinité ; mais je les présente seulement comme un sujet de méditation, et pour leur faire sentir combien ils sont éloignés de ce qu'ils voudraient comprendre. *Je suis, je connais* et *je veux :* je suis ce qui *connaît* et qui *veut ;* je connais que je *suis* et que je *veux ;* et je veux *être* et *connaître.*

Comprenne qui pourra combien notre existence est inséparable de ces trois choses, toutes les trois ne faisant ensemble qu'une même âme, une même vie, une même nature ; toutes les trois étant à la fois différentes l'une de l'autre, et inséparablement unies. O homme ! te voilà en présence de toi-même ; fixe sur toi tes regards ; vois, examine et réponds-moi.

Et encore, si tu parviens à te comprendre et à m'expliquer ce que tu es, ne crois pas pour cela avoir compris l'ÊTRE immuable, qui est au-dessus de tout, qui *est* immuablement, qui *connaît* immuablement, qui *veut* immuablement. Car qui pourrait assurer que c'est à cause de ces trois choses que Dieu est Trinité ; ou, si elles se trouvent toutes les trois dans

[1] Joan., I, 9.

chaque personne, ou enfin si c'est l'un et l'autre à la fois ; la Trinité des personnes étant fondée sur ce que ces trois choses sont en Dieu, et néanmoins chaque personne les possédant toutes trois, parce que l'unité féconde de cet être souverain fait, par une manière ineffable et incompréhensible, qu'avec *unité* et *multiplicité* tout ensemble, il est, il se connaît et jouit immuablement de lui-même, dans l'infini de sa nature ? Qui pourrait comprendre, qui pourrait expliquer, en quelque langue que ce soit, et sans témérité, de pareils mystères ?

Chap. XII. — Dieu renouvelle en formant son Église ce qu'il avait fait en créant le monde.

Va plus avant, mon âme, et achève de confesser ta foi ; dis au Seigneur ton Dieu : Saint, Saint, Saint ! ô mon Seigneur et mon Dieu ! c'est en votre nom que nous avons été baptisés, Père, Fils, et Saint-Esprit. Il y a aussi dans nous un *ciel* et une *terre*, que Dieu a créés par la puissance de son Christ ; et ce sont les hommes spirituels et les hommes encore charnels que renferme votre Église. Cette *terre*, qui est dans nous, « avant que la doctrine du Verbe ne lui eût donné sa » forme [1], » était comme l'autre, *invisible* et *informe* ; et nous étions enveloppés des *ténèbres* de l'ignorance, « parce que » vous avez châtié l'homme à cause de son péché [2] : » « et vos » jugements, ô Dieu, sont profonds comme l'abîme [3]. »

Mais parce que « votre esprit était porté sur les eaux [4], » votre miséricorde n'a point délaissé notre misère. Vous avez dit : « Que la lumière soit [5], » c'est-à-dire : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche [6]. » Faites pénitence. « Que la lumière soit. » Et parce que notre âme, en se repliant sur elle-même, ne rencontrait que trouble et affliction, alors, Seigneur, « nous nous sommes souvenus de » vous dans la terre du Jourdain [7] ; » par la grâce de votre Fils, qui est cette montagne sainte, laquelle, étant aussi élevée que vous, s'est abaissée jusqu'à nous. Alors nos ténè-

[1] Rom., VI, 17. — [2] Ps. XXXVIII, 12. — [3] Ps. XXXV, 6. — [4] Gen., I, 2. — [5] Gen., I, 3. — [6] Matt., III, 2. — [7] Ps. XLI, 6.

bres nous sont devenues insupportables; nous nous sommes tournés vers vous, et « la lumière a été faite. » Et voilà que » nous, qui n'étions autrefois que ténèbres, nous sommes » maintenant lumière dans le Seigneur[1]. »

Chap. XIII. — Que notre renouvellement ne peut être parfait en cette vie.

Cependant ce n'est encore que par la foi, et non pas en voyant Dieu face à face, que nous sommes devenus *lumière* ; « car c'est en espérance que nous sommes sauvés[2] ; » et l'espérance qui jouirait de ce qu'elle espère ne serait plus espérance. « C'est encore un abîme qui appelle un autre abîme[3], » mais qui l'appelle par le bruit de vos célestes eaux. Celui[4] même qui a pu dire : « Je ne vous ai point parlé comme à » des hommes spirituels, mais comme à des hommes char- » nels[5], » ne croit pas, pour cela, avoir atteint le but auquel il aspirait; et, oubliant « ce qu'il laisse derrière lui, il avance » vers ce qui est devant lui[6] ; » il gémit sous le poids qui » l'accable ; « son âme a soif du Dieu vivant, de même que » le cerf soupire après l'eau des torrents[7] ; » et il s'écrie : « Quand serai-je arrivé[8] ? » Brûlant du désir d'habiter cette demeure qui lui était réservée dans le ciel, il appelle ceux qui étaient encore plus avant que lui dans l'abîme, et leur dit : « Ne vous conformez point au siècle présent, mais réformez- » vous en prenant un nouvel esprit[9]; ne soyez pas dépour- » vus d'intelligence, comme des enfants, mais soyez sans ma- » lice comme des enfants, afin que vous soyez des hommes » parfaits[10]. »

Et ailleurs : « O Galates insensés! s'écrie-t-il, qui vous a » donc fascinés de la sorte[11] ? » Mais alors, ô mon Dieu ! ce ce n'est plus sa voix qui se fait entendre, c'est la vôtre à vous-même, à vous, qui, du haut des cieux, « avez envoyé votre » Esprit[12], » par l'entremise de celui qui s'est élevé dans les cieux, et qui a ouvert les sources de ses dons, « afin qu'un

[1] Eph., v, 8. — [2] Rom., VIII, 24. — [3] Ps. LXXXVIII, 8. — [4] S. Paul. — [5] I. Cor., III, 1. — [6] Philip., III, 13. — [7] Ps. XLI, 1. — [8] Ps. XLI, 2. — [9] Rom., XII, 2.— [10] I. Cor., XIV, 20.— [11] Gal., III, 1.—[12] Act., II, 3.

» fleuve de joie inondât votre cité sainte[1]. » C'était après elle que soupirait « ce fidèle ami de l'Époux[2], » qui, bien qu'il possédât en lui-même les prémices de votre Esprit, « gé- » missait encore en lui-même, parce qu'il attendait le mo- » ment de son adoption, qui devait opérer la délivrance de » son corps[3]. » Membre de l'Épouse (qui est l'Église de Jésus-Christ), il a pour elle une sainte jalousie ; ami de l'Époux, il est encore jaloux, non pour soi-même, mais pour lui ; et ce n'est pas par sa propre voix, c'est « par celle de vos tor- » rents[4], » qu'il appela ces *autres abîmes* (les chrétiens encore imparfaits et charnels), pour lesquels il craint, dans les transports de son zèle, « que, de même que le serpent sédui- » sit Ève par ses artifices, de même il ne les corrompe, en » les éloignant du chaste amour qu'ils doivent à notre Époux, » votre Fils unique[5]. » Oh ! quelle lumière que celle de son visage, « lorsque nous le verrons tel qu'il est[6], » et que se- » ront essuyées ces larmes qui, nuit et jour, sont ma nour- » riture, pendant que l'on me dit sans cesse : Où est votre » Dieu[7] ! »

Chap. XIV. — L'âme est soutenue par la Foi et l'Espérance.

Moi-même je m'écrie souvent : « O mon Dieu ! où êtes- » vous[8] ? » où êtes-vous ? Je respire un peu toutes les fois que mon âme, se répandant en elle-même, peut célébrer, dans les transports de sa joie, votre grandeur et vos louanges. Mais elle se trouve bientôt triste comme auparavant, parce qu'elle ne tarde point à retomber dans ses faiblesses, et à redevenir un *abîme* ; ou plutôt, parce qu'elle reconnaît qu'elle n'a point cessé d'être un abîme. La FOI que vous m'avez donnée, comme un flambeau, pour conduire mes pas au milieu des ténèbres, lui dit : « Pourquoi es-tu triste, ô mon » âme ? et pourquoi me troubles-tu ? Espère au Seigneur[9] ; » sa parole est le flambeau qui guide tes pas[10]. » Espère, et

[1] Ps. XLV, 5. — [2] Joan., III, 29. — [3] Rom., VIII, 23. — [4] Ps. XLI, 8. — [5] II. Cor., XIII, 3. — [6] Joan., III, 2. — [7] Ps. XLI, 4. — [8] Ps. XLI, 4. — [9] Ps. XLI, 6. — [10] Ps. CXVIII, 105.

persévère, jusqu'à ce que la nuit, mère des impies[1], » soit passée ; jusqu'à ce que la colère de Dieu soit apaisée ; cette même colère dont nous fûmes nous-mêmes les enfants, « lors» que nous étions encore ténèbres[2]. » Hélas ! ténèbres funes» tes, dont nous portons encore les restes dans ce corps auquel le péché a donné la mort ; jusqu'à ce que « le jour » vienne à paraître, et que les ombres soient dissipées[3]. »

Espère au Seigneur, ô mon Dieu ! Dès le matin de ce grand *jour*, je me tiendrai en votre présence, je contemplerai vos grandeurs, et je publierai vos louanges ; dès le matin, je me tiendrai en votre présence, « et je verrai mon Dieu, le Dieu » de mon salut[4] ; celui qui vivifiera même nos corps mortels, » par son Esprit saint, qui demeure en nous[5], » et qui était intérieurement porté par sa miséricorde au-dessus des *abîmes* ténébreux et inconstants de nos âmes. C'est par lui que nous avons reçu, dans l'exil et le pèlerinage de cette vie, le gage d'être désormais lumière. C'est par lui que nous sommes » sauvés dès ici-bas par l'espérance[6], » et que, « de ténèbres » que nous étions auparavant, nous sommes devenus les en» fants du jour et de la lumière[7]. » Et, dans cette incertitude où sont plongées les choses humaines, vous seul, Seigneur, pouvez faire la séparation des uns et des autres ; vous qui seul sondez les cœurs, qui appelez lumière ce qui est lumière, et ténèbres ce qui est ténèbres. « Qui peut nous dis» cerner, si ce n'est vous ? Qu'avons-nous que nous n'ayons » reçu de vous[8], ayant tous été tirés d'une même masse d'ar» gile, les uns pour être des vases d'honneur, les autres des » vases d'ignominie[9] ? »

Chap. XV. — L'Écriture sainte comparée au firmament. Les anges comparés à ces eaux qui sont au-dessus du firmament.

Seigneur, quel autre que vous a étendu le firmament audessus de nos têtes; c'est-à-dire quel autre que vous a donné aux hommes ces saintes Écritures, qui sont véritablement

[1] I. Thess., v, 5. — [2] Eph., v, 8, — [3] Cant., II, 17. — [4] Ps. LXXXVII, 2. — [5] Rom., VIII, 2. — [6] Rom., III, 24. — [7] I. Thess., v, 5. — [8] I. Cor., IV, 7. — [9] Rom., IX, 21.

destinées à être notre *firmament*, c'est-à-dire à nous affermir dans la foi? Il est dit du ciel « qu'il sera roulé comme un li» vre[1], « et qu'il est maintenant « étendu sur nos têtes comme » une peau.[2] » Car, ô mon Dieu! l'autorité de vos Écritures n'en est que plus élevée, lorsque les organes dont vous vous êtes servi pour nous les transmettre, ont cessé de vivre. Vous savez, Seigneur, « que vous couvrîtes de peaux les pre» miers hommes[3], » lorsque le péché les eut rendus esclaves de la mort. Voilà pourquoi vous avez étendu, comme une peau, le firmament de vos saintes Écritures, si admirables par l'accord qui règne entre elles; et que vous l'avez placé au-dessus de nous, par le ministère d'hommes semblables à nous. L'autorité si puissante de vos paroles, qu'ils étaient chargés de nous annoncer, s'est *étendue,* après leur mort, avec encore beaucoup plus de force, sur tout ce qu'elle devait protéger, qu'elle ne s'y était étendue pendant leur vie. Auparavant, vous n'aviez point encore « tendu comme une peau, » le ciel (de vos Écritures); » et vous n'aviez point porté jusqu'aux extrémités de la terre, cette haute renommée que ces grands personnages ont acquise par leur mort.

Faites-nous donc la grâce, Seigneur, de voir ce *ciel,* « qui » est l'ouvrage de vos mains[4]. » Dissipez ces nuages épais qui le voilent à nos yeux : c'est là que sont renfermés vos oracles, qui donnent la sagesse aux petits enfants. « Faites » sortir, ô mon Dieu! vos louanges les plus accomplies de la » bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la ma» melle[5]. » Nous ne connaissons point d'autres livres plus capables d'anéantir l'orgueil, de détruire tout ennemi qui résiste à votre grâce, et qui retarde le moment de sa réconciliation avec vous, en justifiant ses fautes. Je ne connais point, ô mon Dieu! non, je ne connais point de livres dont les paroles soient plus pures et plus chastes; je n'ai jamais entendu de discours qui me persuadassent plus efficacement de vous confesser mes fautes, de courber ma tête à votre joug, et de vous servir par le seul motif de votre amour. O Père

[1] Is. xxxiv, 4. — [2] Ps. ciii, 3. — [3] Gen., iii, 22. — [4] Ps. viii, 4. — [5] Ps. viii, 3.

très-bon, accordez-moi cette grâce, puisque vous savez que je suis soumis à vos saintes Écritures; et vous ne les avez si solidement affermies qu'en faveur de ceux qui s'y soumettent sans réserve. Faites donc que je les comprenne.

Il y a d'autres *eaux* au-dessus de ce *firmament*; et ces eaux sont, à ce qu'il me paraît, ces esprits immortels que vous avez séparés de toutes les corruptions de la terre. Que ceux-là louent votre nom; que ces innomblables légions de pures intelligences, plus élevées que les cieux, qui n'ont pas besoin de fixer leurs regards sur le *firmament* de vos Écritures, et d'y apprendre vos volontés en y lisant vos paroles, chantent éternellement vos louanges. Sans cesse elles voient votre face, et c'est là qu'elles lisent, sans l'aide de syllabes et de mots qui ont besoin de temps pour se faire entendre, ce que veut votre éternelle volonté; elles le lisent, le choisissent, l'aiment; elles le lisent toujours, et ce qu'elles lisent ne passe jamais, parce que c'est l'immuable stabilité de vos conseils qu'elles lisent sans cesse, qu'elles embrassent, et qu'elles aiment. Leur livre ne se ferme point, ne se roule jamais, parce que ce livre c'est vous-même, et que vous l'êtes éternellement. Vous avez placé vos anges au-dessus de ce firmament (les Écritures) que vous avez affermi au-dessus des faibles créatures qui habitent la terre, afin qu'ils jetassent les yeux, qu'ils y lussent votre miséricorde, qu'ils y connussent, par des paroles qui passent dans le temps, celui qui est l'auteur des temps. « Seigneur, votre miséricorde est dans » le ciel, et votre vérité s'élève jusqu'aux nues[1]. » Les nues passent, mais le ciel demeure. Ceux qui nous prêchent votre parole, passent de cette vie à une autre vie; mais votre Écriture s'étend sur tous les peuples de la terre, jusqu'à la consommation des siècles.

« Le ciel lui-même et la terre passeront, mais vos paroles » ne passeront point[2]. Cette peau sera pliée, et l'herbe au-» dessus de laquelle elle était étendue passera avec toute sa » beauté[3]. » Votre parole demeure éternellement. Nous ne la voyons maintenant que « comme une énigme, à travers

[1] Ps. xxxv, 5. — Matt., xxiv, 35. — [3] Jac., i, 13.

» des nuages, et, pour ainsi dire, dans le miroir des cieux [1], » et non pas telle qu'elle est, parce que nous-mêmes, quoique « nous soyons aimés de votre divin Fils Jésus-Christ, nos » yeux ne voient point encore clairement ce que nous serons » après cette vie [2]. » Il nous a regardés à travers le vêtement de sa chair; il nous a comblés de ses caresses; nous avons été embrâsés de son amour, « et nous courons après » l'odeur de ses parfums [3]. » Mais quand il se montrera dans sa gloire, nous deviendrons semblables à lui, « parce » que nous le verrons tel qu'il est [4]. » Seigneur, faites-nous la grâce de le voir tel qu'il est, et ainsi qu'il ne nous est pas donné de le voir encore.

Chap. XVI. — Nul ne connaît Dieu comme il se connaît.

De même qu'il n'y a que vous qui soyez d'une manière immuable, vous seul, ô mon Dieu ! savez ce que vous êtes, parce que vous êtes immuable dans ce que vous savez, immuable dans ce que vous voulez. Votre essence *sait* et veut immuablement; votre science *est* et veut immuablement; votre volonté *est* et veut immuablement. Vous ne trouvez pas juste qu'un être changeant, qui n'est que parce qu'il est éclairé de votre lumière, connaisse cette lumière immuable, comme elle se connaît elle-même; et voilà pourquoi, Seigneur, mon âme est en votre présence « comme une terre sans eau [5], » parce que, de même qu'elle n'a point en elle-même de quoi l'éclairer, elle n'y trouve point ce qui peut la rassasier; de même que la source de vie ne se trouve qu'en vous, de même aussi ce n'est que « dans votre lumière que nous verrons la lumière [6]. »

Chap. XVII. — De quelle manière on peut entendre la création de la mer et de la terre.

Seigneur, il est encore d'autres *eaux* amères : ce sont les enfants du siècle. Quelle est donc la main qui les a rassemblés dans un même espace, et comme unis en un même

[1] I. Cor., XIII, 12. — [2] I. Joan., III, 2. — [3] Cant., I, 3. — [4] I. Joan., III, 2. — [5] Ps. CXLII, 6. — [6] Ps. XXXV, 10.

corps? Tous ils se proposent une même fin, une félicité terrestre et temporelle; et tout ce qu'ils font s'y rapporte, quoiqu'ils soient tous agités par des soins divers et innombrables. Qui les a rassemblés, ô mon Dieu! si ce n'est vous, qui avez dit: « Que les eaux se rassemblent dans un même es» pace, » et qui avez commandé de « paraître à la terre aride » et altérée [1] » de vos grâces? Oui, Seigneur, « cette mer est » à vous; c'est vous qui l'avez faite, et ce sont vos mains qui » ont formé cette terre [2] » desséchée et altérée de vos grâces: car ce n'est point l'amertume des volontés, mais la réunion des *eaux* (de la multitude des hommes), qui forme cette mer.

Mais comme c'est vous qui réprimez les passions déréglées de nos âmes, qui leur imposez des limites que vous ne permettez point qu'elles franchissent, forçant ainsi leurs flots à revenir se briser sur eux-mêmes, il est vrai de dire que cette mer est votre ouvrage, et qu'elle se trouve de la sorte soumise aux lois de l'ordre auquel vous avez voulu soumettre toutes choses.

Mais pour ces âmes altérées de votre grâce, sur lesquelles vos regards sont toujours attachés, et que, pour une fin toute différente, vous avez séparées de cette mer, vous les arrosez dans le secret d'une eau pure et salutaire, « afin que la terre » porte son fruit [3]. » Cette terre porte réellement son fruit, et, docile à la voix du Seigneur son Dieu, notre âme, *selon son espèce* [4], produit des œuvres de miséricorde, et surtout cet amour du prochain, qui se manifeste par les services que nous lui rendons dans ses besoins temporels; et chacun de ces fruits porte sa semence, c'est-à-dire que les œuvres de charité sont accompagnées du sentiment de notre propre misère, qui nous porte à compatir aux besoins des pauvres, et à les secourir comme nous souhaiterions d'être secourus, si nous éprouvions les mêmes besoins. Et cela, non-seulement lorsqu'il ne nous en coûterait presque rien de le faire, comme une terre qui ne serait destinée à produire que de l'herbe, mais encore par cette assistance puissante au moyen de laquelle « on dérobe l'opprimé aux poursuites de l'op-

[1] Gen., I, 9. — [2] Ps. XCIV, 5. — [3] Ps. LXXXIV, 13. — [4] Gen. I, 11.

» presseur[1], » on lui procure un abri sûr contre toute espèce de violences, en employant, s'il le faut, pour le défendre tout ce que l'on a de force et d'ardeur, semblables alors à une terre capable de produire des arbres vigoureux et chargés de fruits.

Chap. XVIII. — Les justes peuvent être comparés aux astres.

O mon Seigneur et mon Dieu! oui, je vous en conjure, vous qui agissez si puissamment sur nos âmes, vous qui leur donnez la force et la joie : « que la vérité naisse de la terre, » que la justice nous regarde du haut des cieux[2], » et qu'ainsi de nouveaux astres brillent dans le firmament. Partageons donc notre pain avec les pauvres, et recevons dans nos maisons l'indigent qui n'a point de retraite; revêtons ceux qui sont nus, et ne méprisons point les hommes, qui sont nos semblables et de la même race que nous.

Dès qu'une fois notre *terre,* ô mon Dieu! aura produit de tels *fruits,* daignez alors jeter sur nous un de vos regards; faites que notre lumière « brille en son temps[3] » de tout son » éclat, et que, par ces premiers fruits de nos bonnes œuvres, nous nous rendions dignes d'être admis à la contemplation ravissante du Verbe de vie, paraissant alors, « comme des » astres[4], attachés au *firmament* de vos saintes Écritures.

C'est là, ô mon Dieu! que vous conversez avec nous, nous apprenant à mettre de la différence entre les choses sensibles et les intellectuelles, comme entre le jour et la nuit; à en mettre aussi entre les âmes spirituelles et celles qui sont devenues les esclaves des sens. De la sorte, ô mon Dieu! ce ne sera plus vous seulement qui, dans le secret impénétrable de vos jugements, séparerez les ténèbres d'avec la lumière, comme vous le fîtes avant d'avoir créé le firmament; mais ceux qui sont véritablement animés de votre esprit, et que l'infusion de votre grâce a placés et rangés en ordre dans cet autre firmament, rempliront aussi la terre de leur lumière, sépareront à leur tour le jour de la nuit, et marqueront les temps à leur manière, parce que « ce qui était de-

[1] Ps. LXXXI, 4. — [2] Ps. LXXXIV, 22. — Ps., I, 3. — [4] Philip., II, 15.

» venu vieux est passé ; que tout est devenu nouveau [1] ; que » notre salut est plus proche que quand nous avons com- » mencé de croire [2]; » que la nuit a précédé, mais que le jour approche, « et que vous couronnez l'année par des bé- » nédictions [3], en envoyant des ouvriers dans votre moisson [4], » dans cette moisson qui est le fruit des travaux d'autres ouvriers qui l'ont semée ; en même temps que vous en enverrez d'autres pour une autre moisson qui se ne recueillera qu'à la fin des siècles.

Ainsi accomplissez-vous nos vœux, ainsi « répandez-vous » vos bénédictions sur les années du juste [5]. » Pour vous, vous êtes toujours le même, et « vos années qui ne finissent » point [6] » sont comme un grenier où vous mettez en réserve les années de l'homme juste qui ne font que passer. C'est d'après vos éternels desseins que vous répandez sur la terre, dans les temps fixés par votre sagesse, la rosée céleste de vos dons. « Vous donnez à l'un, par votre Esprit, la parole de sagesse qui a tout l'éclat du soleil pour les yeux de ceux qui aiment la claire lumière de la vérité ; à un autre vous donnez, toujours par le même Esprit, la parole de science, qui ressemble à l'astre des nuits ; à cet autre la foi ; à cet autre le don des guérisons ; à celui-ci le don des miracles ; à celui-là le don de prophétie ; à quelques-uns le don de discerner les esprits ; à quelques autres le don des langues [7]. » Toutes ces diverses grâces sont comme autant d'*étoiles* : car c'est un seul et même Esprit qui opère tous ces différents effets. Il donne à chacun ses grâces comme il lui plaît ; et il sait, pour l'avantage des élus, ordonner à ces *astres* de répandre chacun la lumière qui lui est propre.

Ce don de science renferme la connaissance des divers sacrements qui, selon les temps, ont changé comme fait la lune [8]; mais ce don et tous les autres dont j'ai parlé ensuite, qui nous sont figurés par les étoiles, ne sont, comparés à cette contemplation lumineuse de la science qui fait la joie de

[1] II. Cor., v, 17.— [2] Rom., XIII, 11.— [3] Ps. LXIV, 12.— [4] Matt , IX, 38. — [5] Ps. V, 14. — [6] Ps. CI, 27. — [7] I. Cor., XII, 28, 29. — [8] En effet ceux de la nouvelle alliance sont fort différents de ceux de l'ancienne loi.

ce grand *jour* dont j'ai déjà parlé, que comme le commencement d'une nuit. Cependant ses dons sont nécessaires à ceux à qui votre serviteur [1], si admirable par sa prudence, ne pouvait parler comme à des hommes spirituels, parce qu'ils étaient encore des hommes charnels [2]; lui qui savait parler « le langage de la sagesse avec les parfaits[3] . »

Car l'homme animal et terrestre, qui n'est encore qu'un petit enfant en Jésus-Christ, « qui ne peut encore se nourrir » que de lait [4], » jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de forces pour prendre une nourriture plus solide et que ses yeux soient devenus capables de soutenir l'éclat du soleil, ne doit point être abandonné dans la nuit où il est encore; mais qu'il lui suffise d'y être éclairé par la lumière de la *lune* et des *étoiles*. Voilà, ô mon Dieu! ce que vous nous apprenez dans ce livre qui est votre *firmament*, afin que, par l'effet d'une contemplation vraiment admirable, nous parvenions à distinguer clairement tous les objets qui nous entourent, bien que nous ne les voyions encore qu'en figures dans le temps, et renfermés dans les limites des années et des jours.

Chap. XIX. — Moyens d'arriver à la perfection.

Mais avant tout, dit le Seigneur, « lavez-vous, purifiez- » vous, faites disparaître toute mauvaise pensée de vos âmes » et de devant mes yeux [5], » afin que la terre, dégagée des eaux, commence à paraître, apprenez à faire le bien; « ren- » dez justice à l'orphelin; maintenez le droit de la veuve [6], » afin que cette terre produise des herbes en abondance et des arbres fertiles en fruits. Venez alors, je vous instruirai; et il y aura des *astres* dans le *firmament*, et ils répandront leur lumière sur la terre.

Ce riche de l'Évangile demandait au bon maître « ce qu'il » devait faire pour acquérir la vie éternelle [7]. » Ce bon maître, qui à ses yeux n'était qu'un homme, quoique cependant il ne fût bon que parce qu'il était Dieu, lui répondit : « Si » vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements;

[1] S. Paul. — [2] I. Cor., III, 1. — [3] I. Cor., II, 6. — [4] I. Cor., III, 2. — [5] Is., I, 16. — [6] Ps. — [7] Matt., XIX, 16.

» préservez-vous de toute corruption du péché; ne tuez pas; » ne commettez point d'adultère; ne dérobez point; ne por- » tez point faux témoignage [1], » afin que paraisse la *terre dégagée des eaux,* et que de cette bonne terre naisse « le res- » pect pour votre père et votre mère, et la charité envers » votre prochain [2]. » Seigneur, répondit le riche, « j'ai déjà » fait tout cela [3]. »

Et d'où vient que cette *terre* « est couverte de tant d'é- » pines [4], » s'il est vrai qu'elle soit bonne? Allez, arrachez les buissons épais de l'avarice; « vendez ce que vous avez [5]; » et si vous en donnez le prix aux pauvres, votre âme sera une terre couverte de bons fruits; « vous aurez un trésor dans le » ciel [6]; » et, si vous voulez être parfait, « suivez alors le » Seigneur [7]; » associez-vous à ceux à qui il fait entendre le langage de la sagesse, lui qui fait la distinction qu'il faut faire entre le *jour* et la *nuit*, et qui veut aussi vous l'apprendre, afin qu'il y ait aussi pour vous des *astres* dans le *firmament;* ce qui n'arrivera jamais si votre cœur n'est pas là; et votre cœur n'y sera point, si votre trésor n'y est aussi, comme vous l'avez appris de votre bon maître [8]. Mais hélas! cette terre stérile (ce riche du siècle) s'affligea d'un pareil langage; et « les épines étouffèrent les germes de la divine parole [9]. »

Mais vous, « race choisie [10] » vous, « les faibles du » monde [11], » qui avez tout quitté pour suivre le Seigneur, allez après lui, allez et confondez les puissants du siècle. Que « vos pieds purs et sans tache [12] » s'avancent sur les traces de votre divin maître. Brillez comme des astres dans le firmament, « afin que les cieux racontent la gloire du Sei- » gneur [13], » sachant toutefois faire le discernement entre la *lumière* des parfaits, qui cependant ne sont point les égaux des anges, et les *ténèbres* des imparfaits et des petits, qui cependant ne sont point méprisables à ses yeux; répandez votre lumière par toute la terre; « que le jour qu'illuminent

[1] Matt., XIX, 17, 18. — [2] Matt., XIX, 19. — [3] Matt., XIX, 20. — [4] Matt., XIX, 7. — [5] Matt., XIX, 21. — [6] Matt., XIX, 21. — [7] Matt., XIX, 21. — [8] Matt., VI, 21. — [9] Matt., XIII, 7. — [10] I. Pet. II, 9. — [11] I. Cor., I, 27. — [12] Rom,, X, 15. Is., LII, 7. — [13] Ps. XVIII, 1.

» les rayons de ce soleil annonce au jour les paroles de la sa-
» gesse, et que la nuit, qu'éclaire la lune, annonce à la nuit
» les paroles de la science [1]. »

Le lune et les étoiles luisent dans la nuit, et la nuit ne les obscurcit point : au contraire, elle en reçoit autant de lumière qu'elle peut en recevoir. Car comme si Dieu eût dit (en formant son Église) : « Que des astres soient créés dans » le firmament du ciel [2], » « on entendit soudain un grand » bruit venant du ciel et semblable à un tourbillon; et l'on » vit comme des *langues de feu* qui se séparaient et allaient » se *reposer* sur chacun des apôtres [3]. » Alors des *astres* ayant *la parole de vie* furent créés dans le *firmament*. Astres sacrés, flambeaux admirables, hâtez votre course, parcourez toute la terre : « Car vous êtes la lumière du monde; » vous n'êtes point destinés à demeurer sous le *boisseau* [4]. » Celui auquel vous vous êtes attachés s'est élevé dans les cieux, et vous y a élevés avec lui : allez, courez, et montrez-vous aux yeux de toutes les nations.

Chap. XX. — Sens mystique de ces paroles « Que les eaux produisent les » reptiles et les oiseaux [5]. »

Astres lumineux, faites maintenant que la *mer* conçoive, qu'elle devienne féconde en bonnes œuvres, et que ses eaux produisent les reptiles des *âmes vivantes*, en « séparant ce » qui est pur et précieux de ce qui est vil et impur [6]. »

[1] Ps. XVIII, 2. — [2] Gen., I, 14. — [3] Act., II, 2. — [4] Matt., V, 13. — [5] Cette explication allégorique du premier chapitre de la Genèse que saint Augustin soutient et poursuit ainsi jusqu'à la fin de ses Confessions, pourra sembler à beaucoup de personnes plus subtile que naturelle, et présentera même, dans quelques passages, des idées en apparence fort étranges; mais il ne faut point oublier que le pieux auteur n'a pas prétendu donner le sens véritable des paroles de l'Écriture dans les passages qu'il commente, ayant eu soin d'établir avec beaucoup de solidité qu'indépendamment de leur sens littéral ces saints oracles devaient contenir un grand nombre d'autres vérités. C'est ainsi qu'il convient de l'entendre dans ce qui vient de précéder et dans ce qui va suivre, parce que c'est ainsi que lui-même l'a entendu; et en effet, sous le voile de l'allégorie, ce sont de très-grandes vérités qu'il exprime et d'amirables sentiments de piété. — [6] Jerem., XV, 19.

Vous êtes en quelque sorte devenus la bouche de Dieu, et c'est par vous qu'il a dit : « Que les eaux produisent, non » pas des *âmes vivantes* [1], » comme la terre, mais des reptiles d'*âmes vivantes*, et des oiseaux qui volent au-dessus de la terre. Vos sacrements, ô mon Dieu! sont ces reptiles salutaires qui se sont glissés dans les œuvres de vos saints pour les sanctifier à travers les flots des tentations du siècle, afin qu'ils instruisissent les nations de la connaissance de votre nom, et qu'ils les régénérassent par le baptême.

C'est alors que furent opérées dans ses *eaux* tant et de si grandes merveilles, qui ressemblent à « ces monstres énor- » mes qui peuplent les mers [2]. » La voix de vos envoyés a » parcouru toute la terre [3] » en volant au-dessous du firmament de vos Écritures, parce qu'elle les considérait comme une autorité protectrice sous laquelle elle devait toujours voler, de quelque côté qu'elle dût se diriger. Car, ô mon Dieu! leur voix ne faisait point entendre de sons incompréhensibles; elle a retenti dans tout l'univers, parce qu'en la bénissant vous l'avez multipliée.

Seigneur, est-ce que je ne dis point la vérité? Est-ce que je confonds les choses? Est-ce que je ne distingue pas assez les connaissances claires qui appartiennent au *firmament*, c'est-à-dire à vos Écritures, des œuvres charnelles qui se font dans cette *mer* agitée du monde et sous ce même *firmament?* Non, sans doute : car ces mêmes connaissances qui se voient dans la lumière de la sagesse et de la science d'une manière simple et précise, qui ne souffrent ni variation, ni augmentation, s'expriment au dehors par un grand nombre de signes corporels, dont les uns procèdent des autres, et qui vont toujours se multipliant. Ceci arrive, grâce à vos bénédictions, ô Dieu, qui nous consolez des dégoûts attachés à l'usage des sens mortels en faisant qu'une même chose, qui n'est comprise par notre esprit que d'une manière unique, peut néanmoins être exprimée en diverses manières, à l'aide de ces signes et de ces gestes sensibles et corporels.

Voilà, Seigneur, ce que ces *eaux* ont produit, mais seule-

[1] Gen., I. — [2] Gen., I, 21. — [3] Ps. XVIII, 4.

ment par la toute-puissance de votre parole, c'est-à-dire que ce sont les besoins spirituels auxquels se trouvaient réduits les peuples par l'éloignement où ils étaient de votre éternelle vérité, qui ont produit ces merveilles; mais c'est par votre Évangile seul qu'elles ont été produites. Ces *eaux* ont fait jaillir de leur sein toutes ces choses, parce que l'amertume dans laquelle elles croupissaient a provoqué l'opération de votre parole toute-puissante, qui les a fécondées et arrachées à la corruption.

Seigneur, tout ce que vous faites est beau, par cela seul que c'est vous qui le faites; mais je vous vois vous-même incomparablement plus beau, vous qui avez fait toutes choses! Oh! si Adam, par sa chute déplorable, ne se fût point éloigné de vous, on n'aurait point vu sortir de lui, de même qu'une eau amère et corrompue, toute cette race d'hommes que l'on peut comparer à la mer par la profondeur de ses curiosités, par les tempêtes de son orgueil et par l'inconstance et la mobilité de ses pensées; et alors il n'eût point été nécessaire qu'au milieu de cette vaste mer vos fidèles ministres employassent tant de signes sensibles et corporels, tant d'actions et de paroles allégoriques.

C'est là ce que j'entends maintenant par les *reptiles* et les *oiseaux,* c'est-à-dire les premiers moyens dont on se sert pour instruire les hommes et les soumettre ainsi aux symboles sensibles et corporels. Après quoi, Seigneur, ces faibles créatures ne pouvaient plus avancer, si leurs âmes ne recevaient un nouveau degré de vie par votre Esprit, et si, après les premières paroles que votre bouche leur a fait entendre, elles n'aspiraient point à la perfection des vertus.

Chap. XXI. — Interprétation allégorique des animaux terrestres.

Maintenant, Seigneur, ce n'est plus une mer profonde, c'est la *terre* séparée des *eaux*, qui, à votre parole, va produire, non plus des reptiles d'âmes vivantes et des oiseaux, mais une âme véritablement *vivante :* car elle n'a plus besoin du baptême comme les païens, ou comme elle en avait elle-même besoin lorsqu'elle était ensevelie sous les eaux, et

parce que l'on ne peut plus entrer dans le royaume des cieux par un autre moyen, depuis que vous avez voulu que ce fût par celui-là seul qu'on y entrât [1]. Cette âme dont je parle ne cherche point des merveilles extraordinaires pour faire naître sa foi; elle n'est point de ceux qui ne sauraient croire, à moins qu'ils ne voient des prodiges et des miracles; elle est déjà une *terre* fidèle; elle est déjà séparée des *eaux* de cette mer, que l'infidélité rend amères; et « le don des » langues est un signe, non pour les fidèles, mais pour les » infidèles [2]. »

Ainsi cette *terre* que vous avez affermie sur les *eaux* n'a nullement besoin de ces *oiseaux* que la mer a produits par votre parole. Faites-lui seulement entendre, ô mon Dieu! cette parole que vos apôtres sont venus annoncer. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de raconter les merveilles qu'ils ont opérées; mais c'est vous seul qui agissiez en eux, et qui leur aviez donné la vertu de produire *une âme vivante.*

Or, c'est bien aussi cette *terre* mystique qui produit cette *âme,* puisqu'elle est cause que vos envoyés opèrent en elle des effets si merveilleux; cette terre la produit de même que la *mer* (c'est-à-dire la corruption du genre humain) a été l'occasion de ce qu'opèrent en elle ces *reptiles* d'âmes vivantes dont j'ai parlé, et ces *oiseaux* qui volent au-dessous du firmament, *oiseaux* et *reptiles* dont cette même *terre* séparée des *eaux* n'a plus besoin, quoique, « dans ce festin que vous » lui avez préparé en présence de vos fidèles [3], » elle mange ce *poisson mystérieux* [4] qui a été tiré du fond de l'abîme pour nourrir la *terre.*

Les *oiseaux,* quoique nés de la *mer,* ne laissent pas aussi de multiplier sur la *terre :* car s'il est vrai que l'infidélité des hommes ait été la première cause qui vous a déterminé à leur envoyer vos ministres pour leur expliquer vos mystères, ces mêmes ministres n'ont pas laissé que d'exhorter aussi les fidèles eux-mêmes, et de répandre sur eux de jour en jour d'innombrables bénédictions. Mais il est certain que l'âme

[1] Joan., III, 5. — [2] I. Cor., XIV, 22. — [3] Ps. XXII, 6. — [4] Jésus-Christ, dans le sacrement de l'Eucharistie.

vivante tire son origine de cette *terre,* parce qu'il n'y a que ceux qui croient déjà à qui il soit utile de renoncer à l'amour du siècle pour que leur âme vive pour vous seul, « elle qui » avait trouvé la mort en vivant dans les délices[1]; » délices véritablement mortelles, ô mon Dieu! tandis que vous êtes les chastes et vivifiantes délices de celui qui a le cœur pur.

Faites donc, ô mon Dieu! que vos ministres opèrent maintenant sur la *terre* fidèle, non plus comme ils firent au milieu des *eaux* de l'infidélité, ne parlant alors aux hommes, ne leur annonçant vos volontés que par des symboles et des paroles mystérieuses, afin que l'ignorance, mère de l'admiration, les remplît d'étonnement à la vue de merveilles si extraordinaires et si incompréhensibles. Car tel est le chemin par où il faut conduire à la fois les enfants d'Adam qui ont oublié leur Dieu, qui, cherchant à se dérober à votre face, sont devenus un *abîme.* Mais faites que ces dispensateurs de votre parole opèrent sur vos fidèles comme sur une bonne *terre,* séparée par un grand intervalle des gouffres de cet *abîme;* qu'ils deviennent pour vos serviteurs des modèles accomplis, en vivant au milieu d'eux et en les excitant à les imiter.

De la sorte ceux-ci n'écouteront plus seulement pour écouter, mais pour agir et pratiquer ces paroles : « Cherchez le » Seigneur, et votre âme aura la vie[2], » et la terre produira une âme *vivante.* « Ne vous conformez pas au siècle pré- » sent[2]; » sachez vous en tenir éloigné, et votre âme trouvera la vie en le fuyant, comme en le cherchant elle trouverait la mort; ne vous laissez point dominer par l'indomptable fierté de l'orgueil, ni entraîner par les molles voluptés de la chair, ni par cette curiosité qui se pare faussement du nom de science. Alors toutes vos passions ressembleront à des bêtes féroces que la main de l'homme a apprivoisées, à des animaux que son adresse a domptés, à des serpents purgés de leur venin. Dans le sens allégorique, ces animaux représentent nos passions et les divers *mouvements* de nos âmes; et en effets les fastes de l'orgueil, le chatouillement des plaisirs

[1] I. Tim., v, 6. — [2] Ps. LXVIII, 37. — [3] Rom., XII, 2.

sensuels, le venin de la curiosité, sont des *mouvements* d'une âme morte à la vérité, mais qui n'est pas tellement morte, qu'il ne lui soit resté quelques signes d'existence. En s'éloignant de la source de vie, elle tombe dans cet état de mort; mais le monde la recueille, et elle se conforme en tout au siècle et passe avec lui.

Mais votre parole, qui est la source de vie, ô mon Dieu! est éternelle; elle ne passe point, elle ne s'écoule point: et voilà pourquoi elle nous défend ainsi de nous séparer d'elle, lorsqu'elle nous dit: « Gardez-vous de vous conformer à ce » siècle, » afin que notre *terre,* étant rendue fertile par cette source de vie, elle produise une âme vivante et pure, qui n'écoute que les paroles de votre saint Évangile, tel que vos apôtres nous l'ont annoncé; et qui s'efforce, sans cesse, d'imiter les vrais imitateurs de Jésus-Christ. C'est ainsi que l'on doit entendre ces mots de la Genèse, *selon son espèce;* parce que l'homme se porte volontiers à imiter ceux qu'il aime. « Soyez semblables à nous, dit l'Apôtre, puisque je » suis semblable à vous[1]. »

De cette manière, cette âme sera semblable à une *terre* peuplée d'*animaux apprivoisés,* et qui montrent leur douceur par leurs actions: c'est l'ordre que vous-même nous en avez donné, nous disant: « Agissez en toutes vos œuvres avec dou» ceur, et vous serez chéris de tous les hommes[2]. » Ils sauront se modérer dans l'abondance, et ne point « se laisser » abattre dans la disette[3]. » « Ces *serpents* sans venin, qui » n'useront point de ruses pour nuire, n'useront de la pru» dence qui leur est naturelle[4], » que pour s'élever, par la contemplation des choses passagères et périssables, jusqu'à la contemplation des choses qui sont éternelles. Car ces mouvements de l'âme figurés par ces animaux sont quelque chose de bon quand ils restent soumis à la raison, et que nous savons les préserver des excès qui donnent la mort, les renfermant dans les bornes que la loi de Dieu leur prescrit.

[1] Galat., IV, 12.— [2] Eccl. III, 19. — [3] I. Cor. VIII, 8.— [4] Matt., X, 16.

Chap. XXII. — Ce que la création de l'homme représente allégoriquement.

O mon Seigneur et mon Dieu! ô mon Créateur! lorsque nous aurons ainsi dégagé nos affections de ce commerce du siècle qui, nous faisant mal vivre, nous donnait la mort, et que notre âme, en vivant bien, aura véritablement commencé à vivre; lorsque sera accomplie, dans nous, la parole de votre apôtre: « Ne vous conformez point au siècle présent[1]; » alors s'accomplira ce que vous ajoutez immédiatement après: « Mais transformez-vous, par le renouvellement de votre » esprit[2]: » ce qui n'est plus vivre « selon son espèce[3], » c'est-à-dire en imitant les hommes qui nous ont précédés, et même, en réglant notre vie sur l'exemple et l'autorité de ceux qui sont meilleurs que nous. Car, ô mon Dieu! vous n'avez point dit que l'homme soit fait *selon son espèce;* mais « faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance[4], » afin que nous eussions ainsi le moyen de connaître quelle est votre volonté. Voilà pourquoi le grand dispensateur de vos mystères, ne voulant pas que ceux qu'il avait engendrés par la prédication de l'Évangile demeurassent toujours « de pe- » tits enfants, qu'il fût obligé de nourrir de lait[5], » et de réchauffer dans son sein comme une nourrice, nous crie: « Transformez-vous, par le renouvellement de votre Es- » prit[6], » pour connaître la volonté de Dieu, pour savoir ce qui est bon, ce qui lui plaît, et ce qui est entièrement parfait. C'est pourquoi vous ne dites pas: Que l'homme *soit fait,* mais « faisons l'homme[7]; » ni: *selon son espèce;* mais « à notre image et à notre ressemblance[8]; » « car celui qui » est régénéré spirituellement, qui connaît, qui comprend » votre vérité, n'a plus besoin qu'un homme lui explique » quelle est votre volonté[9], » ni d'imiter une créature semblable à lui. Vous-même savez lui apprendre ce que vous

[1] Rom., XII, 2. — [2] Rom., XII, 2. — [3] Gen., I, 21. Il ne faut point oublier que ce passage de la Genèse, et tous ceux qui vont suivre, continuent d'être pris par l'auteur dans un sens allégorique. — [4] Gen., I, 26. — [5] I. Cor., III, 2. — [6] Rom., XII, 2. — [7] Gen., I, 26. — [8] Gen., I, 26. — [9] Heb., VIII, 2. I. Rom., XII, 2.

voulez de lui, *ce qui est bon, ce qui vous est agréable,* ce qui est entièrement parfait. En un mot, vous le rendez aussitôt capable de contempler la Trinité dans votre unité, et l'unité dans votre Trinité : et c'est pour cela, qu'ayant été dit d'abord, au pluriel : « *faisons* l'homme, » il est dit ensuite : « et » Dieu *fit* l'homme ; » puis d'abord : « à *notre image ;* » et ensuite : « à l'*image de Dieu*[1]. » Ainsi, l'homme est renouvelé, pour être rendu capable de la connaissance de Dieu, « selon l'image de celui qui l'a créé[2] ; » et « un homme spi- » rituel juge de toutes choses, et n'est jugé de personne[3]. »

Chap. XXIII. — De quelles choses l'homme spirituel peut juger.

Ce pouvoir qu'a l'homme *spirituel,* de juger toutes choses, nous est marqué « par la puissance qui fut donnée à l'homme » sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, et tous les » animaux terrestres, domestiques et sauvages, sur toute la » terre, et tout ce qui rampe sur la terre[4]. » Car voilà tout ce qu'il fait, à l'aide de cette intelligence, qui le rend capable de connaître « ce qui est de l'Esprit de Dieu[5], » « et sans » laquelle l'homme, élevé à un si haut degré d'honneur, n'a » pas compris sa destinée, et s'est fait semblable aux animaux » dépourvus de raison[6]. »

Il y a donc des hommes spirituels dans votre Église, Seigneur, selon la grâce que vous leur avez donnée, et parce que « nous sommes votre ouvrage, et que nous avons été créés » dans les bonnes œuvres[7]. » Et ce ne sont pas seulement ceux qui commandent *selon l'Esprit,* mais encore ceux qui obéissent *spirituellement :* car de même que « vous avez créé » l'homme, mâle et femelle[8], » voulant que l'un soit soumis à l'autre, de même vous avez voulu établir cette subordination selon votre grâce spirituelle, bien qu'il soit vrai de dire, qu'en effet, entre les membres de votre Église, il n'y a plus de distinction « de mâle ni de femelle, de juif ni de » gentil, de libre ni d'esclave[9]. »

Tous ces hommes spirituels de votre Église, soit qu'ils

[1] Gen., I, 26. — [2] Col., III, 10. — [3] I. Cor., II, 15. — [4] Gen., I, 28. — [5] I. Cor., II, 12. — [6] Ps. XLVIII, 13. — [7] Eph., II, 10. — [8] Gen., I, 27. — [9] Col., III, 11.

obéissent, soit qu'ils commandent, jugent de tout par la lumière de l'Esprit, mais non pas jusqu'à décider des vérités spirituelles qui brillent dans le *firmament* de vos Écritures : car il ne nous appartient pas d'exercer nos jugements sur ce qui a une autorité si haute ; et nous devons soumettre humblement notre esprit, lorsque ces saints livres nous présentent des obscurités impénétrables, ayant pour certain que ce qui est ainsi voilé aux yeux de notre âme n'en est pas moins très-véritable. Il faut donc que l'homme, « quoique » déjà renouvelé par l'Esprit et par la connaissance qu'il a de » Dieu, selon l'image duquel il a été créé [1], » « exécute la » loi [2], » et ne s'en fasse pas juge.

Il n'entreprend pas non plus de juger et de discerner quels sont les hommes *charnels* et quels sont les *spirituels* entre ceux qui ne se sont pas encore fait connaître par leurs œuvres, comme les arbres se font connaître par leurs fruits [3]. » Vous seul les connaissez, Seigneur ; ils ne sauraient se cacher à vos yeux ; et, avant même que vous eussiez créé le firmament, vous aviez déjà séparé ces dernières des autres, et vous les aviez *appelées* dans le secret de vos conseils.

L'homme, quoique spirituel, n'a pas le droit non plus de juger cette multitude d'hommes plongés dans le trouble et l'agitation du siècle : « car pourquoi jugerait-il ceux qui sont » hors de l'Église [4] ? » puisqu'il ignore à qui de ceux-là il est réservé de goûter dans la suite la *douceur* de votre grâce, et quels sont ceux qui doivent être éternellement dans l'*amertume* de l'impiété.

L'homme, que vous avez créé à votre image, ô mon Dieu ! n'a donc reçu le pouvoir de juger, ni les *astres* qui brillent dans le firmament, ni cet autre *ciel* qui nous est caché, ni ce *jour* ni cette *nuit* que vous avez faits avant la création du ciel, ni l'assemblage des *eaux* que l'on nomme la mer : son pouvoir ne s'étend que « sur les poissons des eaux, les oi» seaux du ciel, tous les animaux, toute la terre, et tout ce » qui vit ou qui rampe sur la terre [5]. »

Ainsi, il juge, il approuve ce qu'il croit bien ; il désap-

[1] Col., III, 10. — [2] Jac., I, 21. — [3] Matt., VII, 16. — [4] I. Cor., V, 12. — [5] Gen., I, 26.

prouve, il blâme ce qu'il reconnaît être mauvais, non-seulement dans l'administration solennelle du sacrement par lequel sont consacrés et initiés à votre service ceux que votre miséricorde va chercher au milieu de la mer du siècle, mais encore dans la solennité non moins grande, où nous est présenté ce *poisson mystérieux,* tiré du fond de l'abîme, et que mangent les âmes pieuses, figurées par la *terre séparée des eaux*[1], et dans les discours et les paroles de piété qui doivent être soumis à l'autorité de vos Écritures, et que figurent les *oiseaux volant* sous le *ciel ;* alors que ces paroles et ces discours exposent, interprètent, expliquent au peuple vos saintes vérités, qu'on le bénit, et qu'on invoque à haute voix votre nom, afin qu'il puisse répondre *ainsi soit-il.* Car les ténèbres de l'abîme où ce siècle est plongé, l'aveuglement où nous tient notre chair, et qui fait que nous ne saurions pénétrer les pensées des hommes, sont cause qu'il faut ainsi crier aux oreilles du corps, et employer des sons articulés pour se faire entendre. Voilà pourquoi il est vrai de dire que ces *oiseaux,* bien qu'ils se multiplient sur la terre, ce n'est pas moins des *eaux* qu'ils tirent de leur origine. L'homme spirituel juge aussi, c'est-à-dire approuve ou blâme ce qu'il y a de bon ou de mauvais, autant qu'il peut le connaître, dans les œuvres ou les mœurs des fidèles ; dans les aumônes, comme dans les fruits que produit un bon terrain ; enfin, dans une âme *vivante,* qui, par la chasteté, les jeûnes, les pensées pieuses, est parvenue à rendre ses passions semblables à des animaux apprivoisés, ne la jugeant toutefois qu'autant que ses vertus se manifestent aux yeux du corps, par des effets extérieurs. Or ce droit de juger, qu'a l'homme *selon l'esprit,* s'étend à toutes les choses, dans lesquelles il a le pouvoir de corriger et de reprendre.

Chap. XXIV. — Pourquoi Dieu a béni l'homme, les poissons, les oiseaux, et non pas certaines autres créatures.

Mais d'où vient ceci, ô mon Dieu! et quel est ce nouveau mystère : voilà que vous bénissez les hommes, « afin qu'ils

[1] Jésus-Christ, dans l'Eucharistie. Voyez page 423.

» croissent, multiplient et remplissent la terre[1]. » Ne voulez-vous point encore par là nous faire comprendre quelque autre chose? Pourquoi n'avez-vous pas béni aussi la lumière que vous avez appelée le *jour?* pourquoi n'avez-vous pas béni de même, ni le firmament du ciel, ni les flambeaux dont vous l'avez orné, ni les étoiles, ni la terre, ni les mers? Certes je dirais, ô Dieu qui nous avez créés à votre image! je dirais que vous avez voulu accorder particulièrement à l'homme la faveur de cette bénédiction, si je ne voyais que vous avez béni de la même manière les poissons et les monstres de l'abîme, afin qu'ils croissent, qu'ils se multiplient et qu'ils remplissent les eaux de la mer, et que vous avez aussi béni les oiseaux, afin qu'ils se multiplient sur la terre.

Je dirais aussi que cette bénédiction s'étend sur toutes les choses qui se multiplient et qui se conservent par la génération, si je voyais qu'elle eût été donnée aux plantes, aux arbres, et aux animaux de la terre. Mais il ne leur a point été dit, non plus qu'aux serpents : « Croissez et multipliez; » encore que toutes ces choses se conservent et se multiplient par la génération, de même que les poissons, les oiseaux, les hommes, et que chacune d'elles conserve ainsi son espèce.

Dirai-je donc, ô ma lumière et ma vérité, que ces paroles ont été dites inutilement et sans dessein? Ne permettez pas, ô Père de toute piété, qu'un tel discours sorte de la bouche de votre serviteur; et si je ne comprends point ce que vous avez voulu dire par de telles paroles, que ceux qui sont plus intelligents que moi le comprennent, ô mon Dieu, chacun selon la mesure d'intelligence que vous lui avez donnée. Toutefois ayez pour agréable cet aveu que j'en fais, Seigneur, en votre présence : oui, je crois que ce n'est point en vain que vous avez parlé de la sorte, et je ne tairai point ce qui me vient à ce sujet dans la pensée. Car ces paroles sont vraies en elles-mêmes; et je ne vois rien qui m'empêche d'expliquer, selon le sens que j'ai conçu, les paroles figurées de vos livres saints.

Or je vois que ce que l'esprit conçoit d'une seule manière

[1] Gen., I, 28.

nous est représenté par les signes extérieurs et corporels de plusieurs manières différentes; et qu'au contraire l'esprit entend de diverses manières ce qui, par ces mêmes signes, ne nous est présenté que d'une seule manière. Par exemple, rien de plus simple que l'amour de Dieu et du prochain; et cependant par combien de figures, dans combien de langues et par combien de façons de parler diverses dans chaque langue, cette chose si simple n'est-elle pas représentée? Ainsi croissent et se multiplient les *poissons* dans les eaux. Qui que vous soyez qui lisez ceci, redoublez d'attention; voici l'Écriture qui nous parle d'une manière simple et unique: « Au » commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Ne peut-on pas donner divers sens à ces paroles? ces sens divers sont-ils erronés? Ne sont-ils pas tous fondés sur la vérité, quoique différents entre eux? Ainsi la race des hommes croît et se multiplie.

Or donc si nos pensées se portent vers la nature des choses, prises dans le sens propre, et non pas allégorique, ces paroles, « croissez et multipliez, » conviennent à tout ce qui est produit par des semences. Mais si au contraire nous les prenons figurément, c'est-à-dire dans le sens que, selon moi, l'Écriture a eu principalement en vue, nous trouverons que ce n'est pas sans intention qu'elle a restreint cette bénédiction aux hommes et aux poissions.

Car nous trouvons des multitudes dans le *ciel* et dans la *terre,* c'est-à-dire dans les créatures spirituelles et corporelles; dans la *lumière* et dans les *ténèbres,* c'est-à-dire dans les âmes des justes et des pécheurs; dans le *firmament* qui a été établi entre les *eaux supérieures* et les *eaux inférieures,* c'est-à-dire dans ces pieux auteurs qui ont été les dispensateurs de la loi de Dieu; dans la *mer* et dans l'*amertume de ses eaux,* c'est-à-dire dans cette société des peuples qui sont plongés dans l'amertume de leurs corruptions; dans cette terre *tirée de dessous les eaux,* c'est-à-dire dans les affections des âmes pieuses; dans les plantes qui *procèdent de la semence* et dans les arbres *qui portent du fruit,* c'est-à-dire dans les œuvres de miséricorde qui s'exercent dans cette vie; dans les *grands luminaires du ciel* (le soleil et la lune), c'est-à-dire

dans les dons spirituels qui éclatent pour l'utilité de l'Église; dans toute *âme vivante* que *produit la terre*, c'est-à-dire dans tous les mouvements de l'âme domptée et soumise à la règle, dans toutes ces choses, il y a multitude, abondance, accroissement. Mais quant à cette multiplicité qui fait qu'une seule chose énoncée par un grand nombre de signes, et qu'une seule énonciation est entendue de plusieurs manières différentes, nous ne la trouvons que dans les signes sensibles de la parole et dans les opérations de l'intelligence. Ces signes corporels et sensibles, voilà ce que l'Écriture appelle les *générations des eaux*, à cause de cet *abîme* de misère où le péché nous a plongés en nous rendant tout charnels; et les pensées de nos âmes, c'est ce qui nous est marqué par les *générations de l'homme*, parce que ces pensées viennent de la fécondité de notre esprit. Voilà, Seigneur, ce qui nous détermine à croire que c'est aussi à ces deux choses que vous avez dit : « Croissez et multipliez. » Par cette bénédiction, je vois que vous nous avez accordé la faculté d'énoncer en plusieurs manières ce que nous concevons d'une manière unique, et de concevoir de plusieurs manières ce que nous trouvons d'obscur dans votre Écriture, quoiqu'il ne soit énoncé que d'une seule manière.

Ainsi se remplissent les *eaux* de la mer. Ces eaux sont agitées par les diverses significations que l'on donne aux paroles divines, et qui sont comme des *poissons* de toute espèce. Ainsi se remplit la *terre*, c'est-à-dire l'âme du juste, qui s'*élève au-dessus des eaux amères* par son ardeur pour la recherche de la vérité, et par sa soumission à la raison éternelle.

Chap. XXV. — Les fruits de la terre désignent allégoriquement les œuvres pieuses des fidèles.

Je veux encore dire, Seigneur, les pensées que me suggèrent les paroles suivantes de votre Écriture; et je les dirai sans crainte, parce que je ne dirai rien que de vrai, et que c'est vous-même qui m'avez inspiré ce que vous avez voulu que je comprisse par ces paroles. Je ne crois jamais que je dis vrai, que quand c'est vous qui m'inspirez, parce que vous

êtes la suprême vérité, que « tout homme est menteur [1] ; » et que c'est de son propre fonds que parle celui qui dit le mensonge.

Ainsi donc, Seigneur, pour ne jamais dire que la vérité, c'est par votre inspiration seule que je parle. Vous nous avez donné pour nourriture toutes les plantes qui viennent de graines et de semences, et qui sont répandues sur toute la terre , ainsi que tous les fruits des arbres qui renferment en eux la semence destinée à les reproduire ; et ce n'est pas à nous seulement que vous les avez donnés, mais encore à tous les oiseaux du ciel, à tous les animaux de la terre , et même aux reptiles ; mais vous ne les avez point donnés aux poissons ni aux monstres de l'abîme.

Or, je disais que ces fruits de la terre figurent allégoriquement les œuvres de miséricorde qui naissent d'une *terre* fertile, c'est-à-dire des *âmes justes,* à l'occasion des nécessités où languissent leurs frères. C'est dans ce sens que nous appelons une bonne terre le pieux Onésiphore, dont toute la maison ressentit les effets de votre miséricorde à cause du soulagement et de l'assistance qu'il donna à Paul, votre serviteur, et parce qu'il n'avait pas eu honte de le révérer dans les fers [2]. Tels se montrèrent encore ces fidèles de Macédoine, qui vinrent apporter au même apôtre tout ce dont il avait besoin [3]. Voilà des *arbres* véritablement fertiles ; mais il s'en trouva aussi qui ne produisirent point le *fruit* qu'ils lui devaient ; et c'est de ceux-là que l'apôtre se plaint dans l'amertume de son cœur lorsqu'il dit : « La première fois que » je fus obligé de me défendre, personne ne m'assista, et » tous m'abandonnèrent. Je prie Dieu de ne le leur point » imputer [4]. » Certes cette assistance est bien due à ceux qui nous enseignent la parole de Dieu, et de qui nous recevons l'intelligence des divins mystères. Elle leur est due d'abord en qualité d'hommes ; elle leur est due comme à des *âmes vivantes* qui, dans leurs bonnes œuvres, nous proposent les exemples que nous devons imiter pour vivre dans

[1] Ps. cxv, 11. — [2] II. Tim., I, 16. — [3] II. Cor., xi, 9. — [4] II. Tim., IV, 16.

toute sorte de pureté et de vertu ; enfin elle leur est due comme à des *oiseaux du ciel,* dont la voix harmonieuse s'est fait entendre par tout l'univers, et a multiplié les fidèles par les fruits de bénédiction qu'elle a répandus de toutes parts.

Chap. XXVI. — Le fruit des œuvres de miséricorde est dans la bonne volonté.

Ces œuvres de miséricorde sont donc des *fruits,* mais des fruits qui ne rassasient que ceux qui s'en réjouissent ; et ceux-là certainement ne s'en réjouissent pas « qui font leur » Dieu de leur ventre [1]. » Dans ceux mêmes qui font l'aumône, ce n'est point ce qu'ils donnent qui est le *fruit,* mais l'esprit avec lequel ils donnent. Ainsi je conçois que cet apôtre, qui était le serviteur de son Dieu, et non pas l'esclave de son ventre, ait pu ressentir les transports de cette sainte joie ; je le conçois, j'en vois la cause, et j'y prends part de toutes mes forces. Il venait de recevoir de la part des Philippiens, par l'entremise d'Épaphrodite, ce qu'ils lui avaient envoyé. Je le conçois, dis-je, j'en pénètre la cause ; je comprends comment cette joie le nourrit et le rassasie ; car il dit, parlant avec vérité : « J'ai ressenti une grande joie dans » le Seigneur de ce que votre affection envers moi a com- » mencé à *refleurir,* non pas que vous ne l'ayez toujours eue » dans le cœur, mais la tristesse dont vous étiez accablés » l'empêchait de paraître [2]. » Ainsi la tristesse avait desséché les Philippiens ; ils ressemblaient à des branches mortes qui ne produisent plus de fruit ; et l'apôtre se réjouit, « non » pour soi, de ce qu'ils l'ont secouru dans ses besoins [3], » mais de ce qu'ils avaient recommencé à donner des signes de *fertilité.* Aussi ajoute-t-il : « Ce n'est pas qu'il me manque » quelque chose : car j'ai appris à me contenter de l'état où » je me trouve : je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans » l'abondance ; je suis fait à tout, à souffrir la faim, à être » rassasié, à manquer de tout et à ne manquer de rien ; je » peux tout en celui qui me fortifie [4]. »

[1] Phil III, 19. — [2] Phil. IV, 10. — [3] Phil., IV, 11. — [4] Phil., IV, 11, 12, 13.

Quel est-il donc, ô grand Paul! quel est-il le sujet de votre joie? De quoi vous nourrissez-vous, ô homme « que la » connaissance de Dieu a renouvelé à l'image de celui qui » vous a créé [1]? » O âme *vivante* et remplie de tant de vertus! ô langue qui, semblable à un *oiseau*, parcourez toute la terre pour annoncer partout les oracles du Seigneur, de quoi vous nourrissez-vous? De joie me répond-il. Écoutons ce qu'il dit ensuite : « Quoi qu'il en soit, ô Philippiens! vous » avez fait une bonne œuvre, en prenant part à ma tri- » bulation [2]. » Il se réjouit donc, il se nourrit de ce qu'ils ont fait cette bonne œuvre, et non pas de ce que ses angoisses en ont été soulagées, lui qui vous dit avec le Psalmiste : « Seigneur, au milieu de la tribulation vous avez dilaté mon » cœur [3], » parce qu'il savait supporter en vous la disette aussi bien que l'abondance, en vous qui faisiez *toute sa force* [4]. « Vous savez, dit-il encore aux Philippiens, que » lorsque je me suis mis à prêcher l'Évangile, après avoir » quitté la Macédoine, nulle autre Église n'a eu communica- » tion avec moi, en ce qui est de donner et de recevoir; et » que je n'ai rien reçu que de vous seuls qui m'avez envoyé » deux fois à Thessalonique tout ce dont j'avais besoin .[5] »

Il se réjouit de voir qu'ils sont revenus à ces bonnes œuvres, qu'ils ont en quelque sorte repris leur première fertilité, comme des branches que l'on croyait desséchées, et qui reverdissent. Mais ce n'est point à cause de l'avantage qu'il en a reçu, puisqu'il dit : « Vous m'avez envoyé ce qui était suf- » fisant à mes besoins [6]? » Est-ce, dis-je, par un tel motif qu'il ressent cette joie? non ; ce n'est point à cause de cela : et comment le savons-nous? c'est que lui-même nous l'apprend ensuite quand il ajoute : « Ce n'est point que je recher- » che vos dons, mais c'est que je vous disais que vous pro- » duisiez des *fruits* [7], »

J'ai appris de vous, ô mon Dieu! à mettre de la différence entre le *don* et le *fruit*. Le don, c'est ce que donne celui qui vient au secours de quelque besoin, une pièce d'argent,

[1] Col., III, 10. — [2] Philip., IV, 14. — [3] Ps. IV, 1. — [4] Phil., IV, 13.— [5] Phil., IV, 15. — [6] Phil., IV, 16. — [7] Phil. IV, 17.

par exemple, la nourriture, le breuvage, des vêtements, des secours, un abri; le fruit, c'est la bonne intention, c'est la volonté droite de celui qui donne. Car notre divin maître ne nous dit pas seulement : « Celui qui reçoit un prophète, » mais il ajoute, « en sa qualité de prophète, » ni de même, « celui qui reçoit un homme juste, » mais encore, « en sa » qualité d'homme juste, recevront la récompense, l'un du » prophète et l'autre de l'homme juste [1]. » Il ne dit pas seulement : « Celui qui donnera un verre d'eau au moindre » de ceux qui sont mes disciples, » mais il ajoute, « en qua- » lité de mon disciple ; » puis il finit en disant : « En vérité » je vous le dis, il ne perdra point sa récompense [2]. »

Il y a *don* quand on reçoit un prophète, un juste, quand on donne un verre d'eau froide à un disciple; le *fruit*, c'est de faire ces choses en considérant ces personnes en qualité de prophète, de juste, de disciple. Élie recevait un *fruit* de la veuve qui le nourrissait, parce qu'elle savait que c'était un homme de Dieu, et parce que c'était pour cela qu'elle le nourrissait [3]. Mais il ne recevait du corbeau, qui lui apportait un pain dans le désert, qu'un simple *don*. Et ce n'était pas l'homme intérieur, mais seulement l'homme extérieur, qui était nourri par les soins de cet oiseau, de même que c'eût été aussi l'homme extérieur seulement qui aurait éprouvé de la défaillance, s'il n'avait pas reçu cette nourriture.

Chap. XXVII. — Ce que signifient les poissons et les baleines dans le sens allégorique.

Je dirai toute la vérité en votre présence, ô mon Dieu! Lorsque des hommes ignorants et infidèles, qui ne peuvent être incorporés dans votre Église que par les premiers sacrements, ni gagnés que par vos plus grands miracles, lorsque ces hommes, désignés, selon moi, par les *poissons* et les *monstres de la mer*, se portent à donner la nourriture corporelle à vos enfants, ou à les assister dans quelqu'autre

[1] Matt., x, 41. — [2] Matt., x, 42. — [3] III. Rois, xvii, 6.

nécessité de la vie présente, ils ne connaissent point le motif pour lequel ils doivent le faire, et il en résulte d'un côté que ces hommes infidèles ne les nourrissent pas, et de l'autre que vos saints ne sont pas nourris par eux; parce que les premiers n'agissent point en vertu d'une volonté sainte et droite, et que les seconds, ne voyant que des *dons* et point de *fruits*, ils n'en ressentent aucune joie : car notre âme ne se nourrit que de ce qui lui donne de la joie. C'est pourquoi ces *poissons* et ces *baleines* ne se nourrissent d'aucune de ces productions qui ne peuvent naître de la *terre* qu'après qu'elle a été purifiée de l'*amertume* des eaux de la mer.

Chap. XXVIII. — Pourquoi Dieu dit que tout ce qu'il avait fait était très-bon.

« Vous vîtes, Seigneur, toutes les choses que vous aviez » faites, et toutes étaient très-bonnes [1]. » Nous-mêmes nous les voyons aussi, et nous les trouvons telles. A chacun de vos ouvrages en particulier, dès que vous eûtes dit: « Qu'il » soit, » et qu'il eut été fait, vous avez regardé et vous avez jugé que chacun était bon. Je trouve dans votre Écriture que sept fois vous avez trouvé bon ce que vous aviez fait; et pour la huitième fois, qu'ayant considéré en même temps tout ce que vous aviez fait, non-seulement vous le trouvâtes bon, mais *très-bon*, à cause de cet accord qu'offrait leur ensemble. Chaque partie, prise isolément, n'était que *bonne*; mais l'ensemble était *très-bon*. Il en est ainsi de tous les objets sensibles qui ont de la beauté. Un corps composé de membres parfaits est lui-même bien plus parfait et bien plus beau que chaque membre en particulier, quoique chaque membre en particulier soit parfait et beau.

Chap. XXIX. — Comment Dieu a vu huit fois que ce qu'il avait fait était bon.

J'ai considéré avec attention afin de voir si c'est sept ou huit fois que, regardant vos œuvres, vous avez jugé qu'elles

[1] Gen., I, 31.

étaient bonnes, puisqu'elles vous étaient agréables; et je n'ai point trouvé, dans la manière dont vous voyez les choses, des intervalles de temps qui pussent me faire comprendre comme vous avez vu ainsi à diverses reprises ce que vous avez fait. Je me suis donc dit : O mon Dieu! votre Écriture n'est-elle donc pas véritable, puisque vous l'avez dictée, vous qui êtes véritable et la vérité même? Pourquoi donc me dites-vous que, dans votre manière de voir les choses, il ne saurait y avoir de temps, tandis que votre Écriture sainte me raconte que, quand vous avez créé toutes choses, vous avez jeté les yeux, jour par jour, sur ce que vous veniez de produire, et que vous avez trouvé bon tout ce que vous aviez fait? de sorte qu'ayant voulu savoir combien de fois cela était arrivé, je l'ai trouvé.

Or, parce que vous êtes mon Dieu, vous me répondez ; et, faisant retentir à l'oreille intérieure de mon âme une voix forte et pénétrante, vous me criez : « O homme! ce que mon » Écriture te dit, c'est moi qui le dis. Toutefois les paroles » qu'elle t'adresse sont dans le temps; mais, dans mon Verbe, » il n'y a point de temps, parce qu'il existe avec moi et égal » à moi dans la même éternité. De même je vois les choses » que tu vois par mon Esprit; et de même je dis avec toi les » choses que tu dis par mon Esprit. Cependant tu vois dans » le temps, et je ne vois point dans le temps ; tu parles dans » le temps, et je ne parle point dans le temps. »

Chap. XXX. — Contre les rêveries des Manichéens.

J'ai entendu votre voix, ô mon Seigneur et mon Dieu! Une seule goutte de votre vérité a fait sur moi l'effet d'une liqueur douce et bienfaisante. J'ai compris qu'il y a quelques hommes à qui vos œuvres déplaisent. Ils prétendent qu'il est beaucoup de choses que vous avez faites par nécessité, comme par exemple, le ciel et les astres, et que si vous en êtes l'auteur, vous ne les avez point faites d'une matière que votre toute-puissance avait créée, mais que cette matière était auparavant, et provenait d'un autre principe que de vous ; que vous n'avez fait que la rassembler, la réparer, en lier les diverses parties,

les adapter les unes aux autres; et qu'enfin ce n'est qu'après avoir triomphé de vos ennemis, que vous avez construit l'univers tel que nous le voyons, afin de vous en faire comme une muraille inexpugnable qui vous mît à l'abri désormais des attaques de ces ennemis vaincus.

Ils disent encore qu'il y a d'autres choses que vous n'avez point faites et que vous n'avez point coordonnées, telles que les corps revêtus de chair, et les animaux les plus petits, et tout ce qui tient à la terre par des racines; que tout cela provient d'une puissance ennemie, d'une nature malfaisante que vous n'avez point créée, qui vous est opposée en tout, et que c'est elle qui produit et qui forme ces différentes espèces d'êtres dans les parties les plus basses de l'univers. Les insensés parlent de la sorte parce qu'ils ne voient point vos œuvres par votre Esprit, et qu'ils ne vous reconnaissent point dans vos œuvres.

Chap. XXXI. — Les vrais sages approuvent tout ce qui est agréable à Dieu.

Mais pour ceux qui voient ces choses par votre Esprit, c'est vous-même qui les voyez en eux, ô mon Dieu ! Ainsi donc s'ils voient que vos ouvrages sont bons, c'est vous-même qui voyez qu'ils sont bons. Tout ce qui leur plaît à cause de vous, c'est vous-même qui leur plaisez. Toutes les choses qui nous plaisent par votre Esprit, vous plaisent en nous : « Car, quel est l'homme qui connaisse ce qui est en l'homme, » si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui [1] ? » De même » il n'y a que l'Esprit de Dieu qui connaisse ce qui est de » Dieu [2]. » « Aussi, dit l'apôtre, nous n'avons point reçu » l'Esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu afin » que nous connaissions le prix des dons que le Sei- » gneur nous a faits [3]; » ce qui me fait conclure avec lui que « personne ne connaît ce qui est de Dieu, si ce n'est l'Esprit « de Dieu. «

Comment donc savons-nous quelles sont les choses qui nous ont été données de Dieu? Une voix me répond : C'est

[1] I. Cor., II, 2. — [2] I. Cor., II, 2. — [3] I. Cor., II, 12.

toujours l'Esprit de Dieu qui le sait, puisque ce n'est que par lui que nous le savons; et il est toujours vrai de dire que personne ne le sait que lui. De même que l'on a eu raison de dire à ceux qui parlaient par l'Esprit de Dieu : « Ce n'est point vous qui parlez [1]; « de même on peut dire : « Ce n'est » point vous qui le savez, » à ceux qui savent quelque chose par l'Esprit de Dieu; et à ceux qui voient par l'Esprit de Dieu: « Ce n'est point vous qui voyez. « Ainsi tout ce que l'Esprit de Dieu leur fait trouver bon, ce n'est pas eux, mais Dieu lui-même qui voit qu'il est bon.

Il y a donc ici trois choses à distinguer : la première, lorsque quelqu'un trouve mauvais ce qui est bon, comme font ceux dont j'ai parlé [2]; la seconde, lorsqu'un homme trouve bon ce qui est bon; mais de telle sorte cependant, que ce n'est point vous qu'il voit et qu'il aime dans votre créature, et que c'est d'elle qu'il veut jouir plutôt que de vous; la troisième, lorsque quelqu'un juge bon ce qui est bon, de telle sorte que c'est Dieu lui-même qui le voit en lui, et que cet homme en ressent de l'amour pour celui qui en est l'auteur, amour qui ne peut naître dans son cœur, sans l'Esprit que Dieu a *donné* : car « l'amour de Dieu » a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous » a été *donné* [3], » cet Esprit par lequel nous voyons que tout ce qui est, de quelque manière qu'il soit, est toujours bon; et il est nécessairement bon, puisqu'il procède de celui qui n'est pas seulement de quelque manière, mais qui est l'Être même.

Chap. XXXII. — Abrégé des ouvrages de Dieu dans la création.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu! nous voyons enfin le ciel et la terre, la partie supérieure et la partie inférieure du monde, ou, si l'on veut, les créatures intelligentes et les créatures matérielles. Pour l'ornement de toutes les parties qui composent le monde matériel et visible, ou même, si l'on aime mieux, tout l'ensemble des créatures, nous voyons que la lumière a été faite, et qu'elle a été

[1] Matt., x, 20. — [2] Les Manichéens. — [3] Rom., v, 5.

séparée des ténèbres ; nous voyons le firmament du ciel, soit que l'on entende par ces mots le premier corps du monde placé entre les eaux supérieures qui sont toutes spirituelles, et les eaux inférieures qui sont toutes corporelles, ou bien cet espace que nous appelons effectivement le ciel, dans lequel volent les oiseaux, et qui est placé entre les eaux formées des vapeurs de la terre, qui s'élèvent au-dessus d'eux et qui retombent en rosée même pendant les nuits où le temps est serein, et ces eaux plus pesantes qui coulent sur la terre.

Nous voyons dans les plaines immenses de la mer la beauté de ces eaux que Dieu a réunies dans un même lieu ; nous voyons la terre informe d'abord et invisible, puis recevant une forme et devenant visible, puis rendue capable de fournir des herbes et des plantes ; nous voyons les astres briller au-dessus de nos têtes, le soleil qui seul suffit au jour, la lune et les étoiles réunies pour tempérer les ténèbres de la nuit, tous ces corps désignant et ordonnant les temps ; nous voyons ces eaux dont j'ai déjà parlé, rendues fécondes, produire les poissons, les monstres des abîmes, et les oi eaux eux-mêmes : car se sont les vapeurs de l'eau qui donnent à l'air plus de consistance, et qui le rendent capable de soutenir le vol des oiseaux du ciel.

Nous voyons la face de la terre embellie de cette multitude innombrable d'animaux de toute espèce, et l'homme enfin, créé à votre image et à votre ressemblance, que vous élevez au-dessus de tous les animaux dépourvus de raison par cette divine ressemblance qui n'est autre chose que la raison et l'intelligence.. Et de même que dans notre âme il y a en quelque sorte deux facultés, l'une qui domine par jugement et délibération, l'autre dont le partage est d'obéir, de même dans notre nature corporelle a été créée la femme, qui a de même que l'homme une intelligence raisonnable, mais qui néanmoins, à cause de la différence de son sexe, doit lui être soumise, de la même manière que dans notre âme la partie qui nous porte à agir, et où se forment les passions, doit être soumise à la raison, afin de recevoir d'elle la lumière qui la dirige dans ses actions. Nous voyons tout cela, ô mon

Dieu! Chacune de ces choses est *bonne*, et l'ensemble de toutes ces choses est *très-bon*.

Chap. XXXIII. — Dieu a créé le monde d'une matière qu'il avait créée dans le même temps.

Seigneur, que vos ouvaages vous louent, afin que nous vous aimions, et faites que nous vous aimions, afin que vos ouvrages vous louent, ces ouvrages qui ont dans le temps un commencement et une fin, leur naissance et leur mort, leur accroissement et leur défaillance, leurs beautés et leurs défauts. Et ainsi ils ont tous leur matin et leur soir, quoique cela soit plus manifeste dans les uns que dans les autres; et cela est ainsi, parce que tous ont été faits *par vous* de rien, et non pas *de vous*; non d'aucune autre substance[1] qui aurait existé auparavant, mais d'une matière créée par vous dans le *même temps*, parce que, d'informe qu'elle était, vous avez, sans le moindre intervalle de temps, opéré sa formation.

Ainsi, quoiqu'il y ait de la différence entre la matière du ciel et celle de la terre, entre la beauté du ciel et celle de la terre, vous avez cependant créé l'un et l'autre en même temps, en tirant la matière du néant, puis le monde, tel que nous le voyons, de la matière primitive et informe, de telle sorte que la création de la forme a suivi immédiatement et sans aucun délai la création de la matière.

Chap. XXXIV. — Allégorie de tout ce qui s'est passé dans la création.

J'ai aussi considéré avec attention, ô mon Dieu! ce que vous aviez voulu nous figurer en ordonnant que chaque chose fût créée et écrite ensuite par votre serviteur dans l'ordre où je les ai rapportées; et j'ai compris que toutes en particulier sont bonnes, et que prises ensemble « elles sont très-bon- » nes[2]; » qu'elles existent par votre Verbe unique, et qu'a-

[1] Contre les Manichéens. — [2] Gen., I, 31.

vant la naissance des temps, avant qu'il y eût ni matin ni soir, le ciel et la terre étaient déjà, parce qu'ils représentaient l'un le chef et l'autre le corps de votre Église dans votre prédestination éternelle. Mais dès que vous avez commencé à exécuter dans le temps ce que vous aviez ordonné avant tous les temps, alors, Seigneur, pour manifester vos desseins secrets, pour mettre en harmonie tout ce qui dans nous était informe et déréglé depuis que nous gémissions sous le poids de nos péchés, que nous nous étions éloignés de vous et précipités dans un abîme sans fond et couvert de ténèbres, « alors, dis-je, votre Saint-Esprit a été porté *au-» dessus de nous* [1], » toujours prêt à nous aider dans tous les moments favorables. Par lui vous avez justifié les impies, vous les avez séparés des pécheurs, et vous avez affermi l'autorité de votre livre dans ceux qui, par leur docilité envers vous, deviendraient capables d'instruire les autres, et de même dans ceux qui doivent les écouter avec soumission. Vous avez rassemblé en un même corps, en les faisant concorder dans les mêmes desseins, toute la multitude des infidèles, afin de mettre dans une plus grande évidence les saintes affections de vos fidèles, qui devaient un jour, dans le désir unique de vous plaire, exercer toutes les œuvres de miséricorde, jusqu'à distribuer aux pauvres tout ce qu'ils auraient pour acquérir le ciel.

Ainsi avez-vous établi certains *flambeaux* dans votre Église, qui ont en eux la parole de vie, qui brillent aux yeux des fidèles par l'autorité des dons spirituels que vous leur avez départis. De là ces sacrements et ces miracles visibles, opérés pour la conversion des nations infidèles, et pour donner du poids aux paroles de vos envoyés, paroles toutes fondées sur le *firmament* de vos Écritures, et destinées même à répandre les bénédictions sur les fidèles; et toutes ces choses ont été opérées à l'aide d'une matière corporelle que vous avez sanctifiée. Ensuite vous avez formé l'âme vivante de vos fidèles, en y faisant germer des affections chastes et réglées selon vos commandements.

[1] Gen., I, 2.

Après cela, vous avez renouvelé à votre image et à votre ressemblance cette âme qui n'était plus soumise qu'à vous, et qui n'avait plus besoin ni de l'autorité des hommes, ni de chercher à les imiter ; vous avez soumis à cette haute intelligence, ainsi renouvelée, toutes les actions raisonnables, comme vous avez soumis la femme à la puissance de son mari ; et, parce que vos ministres étaient nécessaires à l'avancement de vos fidèles dans la vertu, vous avez voulu que ces mêmes fidèles les assistassent dans tous leurs besoins temporels par des œuvres de miséricorde qui leur sont utiles à eux-mêmes pour l'éternité. Nous voyons tout cela, Seigneur; tout cela est *bon et très-bon,* parce que c'est vous qui le voyez en nous : puisque c'est vous qui nous avez donné cet esprit qui nous le fait voir et nous le fait aimer.

Chap. XXXV. — Il demande à Dieu sa paix.

O mon Seigneur et mon Dieu ! donnez-nous la paix après tant d'autres faveurs, une paix tranquille, une paix du jour du Sabbat, une paix qui n'ait point de déclin. Car cet ordre admirable de la nature, cette harmonie merveilleuse de tant de choses excellentes, tout cela passera, Seigneur, quand il aura accompli vos desseins : tout cela aura un soir comme il a eu un matin.

Chap. XXXVI. — Pourquoi le septième jour n'a pas eu de soir.

Le septième jour est sans soir et n'a pas de déclin, parce que vous l'avez sanctifié pour qu'il demeure éternellement. Ce repos que vous vous êtes accordé après avoir accompli la création, quoique vous eussiez créé toutes choses sans sortir de votre repos, ce repos, dis-je, du septième jour, nous fait comprendre, par l'oracle de vos saintes Écritures, que nous-mêmes, quand nous aurons accompli nos œuvres sur la terre, ces œuvres qui ne sont bonnes que parce qu'elles sont des dons de votre grâce, nous nous reposerons aussi dans votre sein pendant le Sabbat sans fin de l'éternité.

Chap. XXXVII. — Comment Dieu se repose en nous.

Alors, ô mon Dieu! vous vous reposerez en nous dans le même sens qu'aujourd'hui vous opérez en nous; et ce repos dont nous jouirons sera votre repos de la même manière qu'aujourd'hui nos œuvres sont vos œuvres. Car pour ce qui est de vous, Seigneur, vous agissez sans cesse, et sans cesse vous vous reposez; vous ne voyez point pour un temps, vous n'agissez point pour un temps, vous ne vous reposez point pour un temps; et cependant c'est vous qui nous faites voir ce que nous voyons dans le temps, c'est vous qui faites le temps, et c'est vous qui faites ce repos qui nous attend au sortir du temps.

Chap. XXXVIII. — Différences entre la manière de connaître dans Dieu et dans les hommes.

Nous voyons donc toutes les choses que vous avez faites parce qu'elles sont; et au contraire, ô mon Dieu! elles sont parce que vous les voyez. Nous voyons au dehors qu'elles sont, et intérieurement qu'elles sont bonnes; et vous, vous les voyez en vous-même lorsqu'elles sont faites, comme vous les voyiez dans vous-même quand vous avez jugé à propos de les faire. Il fut un temps où nous ne nous portions qu'au mal en nous éloignant sans cesse de vous; et aujourd'hui nous ne sommes portés à faire le bien, qu'après que votre Esprit saint en a fait naître le dessein dans nos cœurs. Mais vous, ô Dieu souverain! ô Dieu unique! ô Dieu bon! vous n'avez jamais cessé de faire le bien. De même si parmi nos œuvres il s'en trouve quelques-unes de bonnes par un effet de votre grâce, elles ne sont point éternelles: elles nous donnent seulement l'espérance de jouir d'un parfait repos dans votre sanctification ineffable. Mais vous, ô Bien qui n'avez besoin d'aucun autre bien, vous êtes toujours en repos, parce que votre repos c'est vous-même.

Et quel est l'homme qui pourra donner l'intelligence de ces grandes vérités à l'esprit de l'homme? Quel ange pourra

le faire comprendre aux anges? Cette intelligence, c'est à vous, Seigneur, qu'il faut la demander; c'est en vous qu'il faut la chercher; c'est à votre porte qu'il faut frapper pour l'obtenir. En la demandant ainsi, nous l'obtiendrons; en la cherchant ainsi, nous la trouverons; et en frappant ainsi, la porte nous sera ouverte.

Ainsi soit-il.

FIN.

APPROBATIONS

DE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE.

ALEXANDRE-ANGÉLIQUE DE TALLEYRAND-PÉRIGORD, Cardinal, Prêtre de la sainte Eglise Romaine, par la miséricorde divine et la grâce du saint Siège apostolique, Archevêque de Paris, Duc et Pair de France, Grand-Aumônier de France, Commandeur de l'Ordre Royal du Saint-Esprit, Primicier du Chapitre Royal de Saint-Denis, etc.

Nous avons permis et permettons par ces présentes d'imprimer,

LES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN, *traduction nouvelle* par le traducteur du *Chemin de la perfection* et des *Discours de saint Bernard à sa sœur la religieuse;* avec Préface par M. l'abbé F. DE LA MENNAIS, et une Notice historique sur les Manichéens.

Donné à Paris, en notre Palais Archiépiscopal, sous le seing de notre Vicaire-Général, le sceau de nos armes, et le contre-seing de notre Secrétaire, le vingt-cinq mai mil huit cent vingt-un.

MONTMIGNON, *Vicaire-Général.*

Par Mandement de son Éminence Monseigneur le Cardinal, Archevêque de Paris,

TRESVAUX DE FRAVAL, *Chanoine-Secrétaire.*

HYACINTHE-LOUIS DE QUELEN, par la miséricorde divine et la grâce du saint Siège apostolique, Archevêque de Paris;

Nous avons permis et permettons par ces présentes d'imprimer l'ouvrage intitulé :

LES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN, *traduction nouvelle* par le traducteur du *Chemin de la perfection* et des *Discours de saint Bernard à sa sœur la religieuse;* avec Préface par M. l'abbé F. DE LA MENNAIS, et une Notice historique sur les Manichéens.

Donné à Paris, en notre Palais Archiépiscopal, sous le seing de notre Vicaire-Général, le sceau de nos armes, et le contre-seing de notre Secrétaire, le quinze août mil huit cent vingt-deux.

MONTMIGNON, *Vicaire-Général.*

Par Mandement de son Éminence Monseigneur l'Archevêque de Paris,

TRESVAUX DE FRAVAL, *Chanoine-Secrétaire.*

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

LIVRE TREIZIEME.

FIN DE LA TABLE.

